


Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE.

TOME II.

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN, L'ÉGYPTE ET LA PERSE,

FAIT par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République;

PAR G. A. OLIVIER,

Docteur en Médecine, membre de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, des Sociétés philomatique et d'Histoire naturelle de Paris; associé correspondant de la Société d'émulation du Var, de la Société linnéenne de Londres, etc. etc.

AVEC ATLAS.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ HENRI AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN 12. — 1804.

AVIS DU LIBRAIRE.

PLUSIEURS incidens ont retardé la publication de cette seconde partie du Voyage de M. Olivier, laquelle contient l'Égypte, la Syrie et la Mésopotamie. La troisième et dernière partie sera publiée l'hiver prochain. Elle comprendra la Perse et une description des mœurs et des usages des Arabes. Cette dernière partie sera au même prix que chacune des deux précédentes, et elle aura à peu près le même nombre de planches. Elle offrira sur la Perse, des détails d'un grand intérêt. Nous avons peu de notions exactes sur ce royaume depuis plus d'un demi-siècle qu'il est livré à l'anarchie la plus épouvantable. Un seul fait suffira pour en donner l'idée. Hispahan, sa capitale, qui comptait, au commencement du siècle dernier, sept à huit cent mille habitans et peut-être davantage, n'en a pas aujourd'hui soixante mille.

Comme l'impression de la seconde partie du Voyage de M. Olivier, qui paraît maintenant, allait être terminée, nous avons appris la mort de Dgézar, pacha d'Acre, cet homme aussi fameux par sa férocité que par ses talens, et dont l'auteur fait un portrait si vigoureux, pag. 255 et suivantes du tome II.

Extraits du Moniteur.

N°. 286. 16 messidor an 12 (5 juillet 1804).

« *Constantinople, le* 30 *mai* (10 *prairial*). Dgézar-Pacha » est mort. Ibrahim, pacha d'Alep, a été nommé pacha de » Damas. On croit qu'Ibrahim sera également pacha d'Acre. »

N°. 288. 18 messidor an 12 (7 juillet 1804).

« *Constantinople, le* 30 *mai* (10 *prairial*). La mort de

» Dgézar-Pacha paraît avoir fait ici une sensation assez » agréable. »

N°. 300. 30 messidor an 12 (19 juillet 1804).

« *Constantinople, le* 10 *juin* (21 *prairial*). Les maisons » de commerce de cette capitale sont fort satisfaites de la » mort de Dgézar-Pacha, dans l'espérance où elles sont que » le commerce de la Syrie, sur lequel le pacha exerçait un » monopole odieux, va fleurir de nouveau. »

Ces nouvelles successives ne laissent aucun doute sur la mort de ce monstre, mais la manière dont elles sont données, semble se ressentir encore de la terreur qu'il inspirait. C'est dans le chapitre où M. Olivier retrace ses innombrables forfaits, que l'on apprend à connaître cette ame atroce. Les relations auxquelles l'invasion des Français en Égypte ont donné lieu, lèvent toute incertitude à cet égard, et confirment pleinement les faits publiés par l'auteur de ce Voyage. Ils sont parfaitement d'accord avec une notice circonstanciée qui nous a été remise, il y a huit ou neuf ans, par un Français qui avait résidé à Saint-Jean-d'Acre, d'où il avait été obligé de s'échapper pour n'être pas une des victimes de Dgézar.

Nous croyons devoir prévenir les acquéreurs du Voyage de M. Olivier, que nous avons placé en tête des planches de la seconde livraison de l'Atlas, la planche 9, *représentant* UN CIMETIÈRE TURC, *qui devait faire partie de la première livraison de cet Atlas. En conséquence nous les invitons à faire placer cette planche* 9 *à son rang, lorsqu'ils feront relier cet Atlas; ce qui ne peut avoir lieu qu'après la publication de la troisième et dernière livraison qui paraîtra l'hiver prochain, comme nous l'avons dit en tête du présent avis.*

VOYAGE

VOYAGE
EN ÉGYPTE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Candie. Arrivée à Alexandrie. Situation de la ville moderne; étendue de ses ports. Population, mœurs et industrie de ses habitans. Gouvernement, milices et tribunal de justice.

Les observations que nous avions à faire dans l'île de Crète étant terminées au commencement de brumaire an 3, nous nous rendîmes à Candie afin de profiter du premier navire français qui ferait voile de ce port pour l'Égypte, où nous voulions arriver avant l'hiver. Le capitaine Jauvat, de Saint-Tropès, qui chargeait alors du savon, des raisins secs, du miel et divers fruits pour Alexandrie, nous reçut à son bord, et nous emmena, le 2 frimaire, à Dia, où il alla mouiller en attendant que son chargement fût complet.

Nous fîmes voile de Dia le 8 frimaire an 3, vers les huit heures du matin, avec un vent de nord-ouest si faible, que nous eûmes de la peine à sortir du port. La chaloupe nous remorqua pendant quelque tems : une bouffée de vent nous poussa ensuite lentement près d'un îlot sur lequel nous apperçûmes de la verdure. Comme le vent cessa alors entiérement de souffler, le capitaine envoya la chaloupe et quelques matelots sur cet îlot, tant pour pêcher à la ligne et prendre des oursins, que pour ramasser les plantes qui s'y trouvaient.

Nous restâmes en calme plus d'une heure : au premier souffle qui nous vint du nord-ouest, le capitaine fit signal aux matelots de revenir à bord. La pêche n'avait pas été abondante; mais l'équipage fut regalé d'une grande quantité de poîreaux qui croissent naturellement sur cette petite île, et nous eûmes le plaisir de voir la luzerne arborescente en fleur.

Nous côtoyâmes la partie septentrionale de Crète. Le tems était fort beau et l'horizon très-pur. Nous eûmes pendant toute la journée le plaisir de considérer les points de vue très-agréables que présente cette partie de l'île. Nos regards se fixaient alternativement sur ces vallons arrosés, sur ces collines boisées, sur ces coteaux verdoyans où croissent l'olivier, le chêne et le caroubier; sur ces terres incultes où le myrte, le lentisque et le térébinthe ont pris la place que la vigne occupait autrefois.

Nous étions au coucher du soleil devant la rade de Mirabel; nous nous trouvâmes le lendemain matin sur le cap Sidera. Le vent tourna au nord dès que nous eûmes dépassé ce cap; il fraichit même un peu, et nous permit de faire une lieue et demie par heure. Nous eûmes bientôt doublé le cap Salomon, et après midi nous perdîmes l'île de vue. Notre navigation fut très-heureuse les jours suivans : le ciel fut toujours beau, le vent peu fort à l'ouest ou au nord, et la mer faiblement agitée. Le 12 au soir, avant le coucher du soleil, on apperçut du haut du grand mât la tour des Arabes, située à dix lieues à l'ouest d'Alexandrie. Nous dirigeâmes aussitôt à l'est-nord-est, et le lendemain matin, 13 frimaire, nous reprîmes notre route, et nous entrâmes dans le port neuf d'Alexandrie à une heure après midi.

Le sol de l'Égypte est uni; la côte est basse, et l'aterrage est dangereux. Les navigateurs, en hiver, ne s'avancent qu'avec précaution et la sonde à la main; ils craignent avec raison qu'un vent trop fort de nord ou de nord-ouest ne les fasse échouer sur une terre qui se dérobe pour ainsi dire à la vue; ils sont attentifs à observer la couleur des eaux, qui leur apprend s'ils sont à l'est ou à l'ouest d'Alexandrie : elles sont blanchâtres et un peu troubles à l'est à cause du Nil; elles sont transparentes et limpides à l'ouest. En jetant

la sonde vis-à-vis du Delta, chaque brasse de profondeur qu'elle leur donne, est évaluée à un mille de distance de la terre. En face d'Alexandrie au contraire, et à l'ouest de cette ville, il faut être près des côtes pour trouver le fond. Une troisième observation qui n'est point à négliger, c'est que les terres à l'est d'Alexandrie présentent presque partout des dattiers, tandis qu'elles sont nues et incultes à l'ouest.

Le soleil leur apprend encore s'ils sont vers le Delta ou vers le golfe des Arabes; car si, après avoir passé le 32e. degré de latitude avec un vent favorable, ils ne reconnaissent pas bientôt la côte, ils doivent juger alors qu'ils sont à l'ouest d'Alexandrie, et qu'ils ne tarderont pas à découvrir le cap Caroubier ou la tour des Arabes. De celle-ci au cap Durazo le terrain va en s'élevant : la côte est blanchâtre et les terres sont partout incultes.

Les reconnaissances d'Alexandrie sont les deux monticules factices qui se trouvent dans l'enceinte de la ville arabe, et la colonne de Sévère, placée au-delà sur un terrain un peu élevé.

La vue d'Alexandrie et de ses environs n'a sans doute rien d'étonnant pour celui qui vient des côtes de France, d'Italie ou de quelque port de l'Empire othoman; cependant cette ville qui semble sortir du sein des eaux, les minarets qui se confondent avec la colonne de Sévère, les palmiers qui se dessinent parmi eux, les deux monticules qui s'élèvent comme deux montagnes sur un sol plat, la presqu'île du phare et son château, les aiguilles de Cléopâtre et les murs de l'ancienne ville arabe, tout présente un coup d'œil, sinon magnifique, du moins très-pittoresque.

Il est vrai qu'on arrive en Égypte avec l'imagination fortement préoccupée et le cœur extrêmement ému. On est impatient de voir une cité si justement célèbre : on veut mesurer l'espace qu'elle occupait dans le tems de sa gloire, et contempler les restes des monumens qui ont fait si long-tems l'admiration des Grecs et des Romains. L'œil cherche avec empressement dans le port immense que les Européens fréquentent, et dans celui que le fanatisme réserve aux Musulmans, les navires qui devraient y déposer les productions de l'Europe, et y charger les richesses de l'Orient. On est

curieux de voir ce canal qui apporte annuellement le tribut du fleuve, et ces citernes qui conservent et distribuent leurs eaux au gré des habitans.

Occupé de ces idées, le voyageur descend à terre : il ne voit pas une foule d'Arabes presque nus qui sont autour de lui. Toute son attention se porte sur un nombre prodigieux de tronçons de colonnes de porphyre, de granit et de marbre qu'un peuple ignorant a confusément entassés le long de la mer pour opposer une barrière aux vagues, et former un quai spacieux, assez mal entretenu.

Les matelots de notre navire nous conduisirent à la maison qu'habitaient le proconsul de la République et tous les négocians français : elle est à la partie méridionale du port neuf, vers l'extrémité de la ville. C'est un vaste bâtiment carré, au milieu duquel est une grande cour, où nous remarquâmes sur leurs affûts deux pièces de canon dirigées vers la porte d'entrée : on aurait pris celle-ci pour la porte d'une forteresse, tant elle était épaisse. Cet appareil menaçant, qui ne s'accorde guère avec l'humeur pacifique des négocians, a paru sans doute nécessaire dans un pays où la populace, fanatique et féroce, est toujours prête à se soulever contre les Européens, et se porter à toutes sortes d'excès contre eux. Il faut alors que la crainte retienne les plus hardis, ou que les obstacles donnent le tems à la force armée d'accourir et de dissiper l'attroupement.

Les premiers jours de notre arrivée furent employés à parcourir la ville arabe, dont il ne reste aujourd'hui que l'enceinte, et la ville moderne bâtie sur la digue qu'on avait élevée pour joindre le continent à la petite île de *Pharos*. Cette digue forma deux vastes ports capables de recevoir tous les navires que le commerce le plus étendu pourrait y amener : celui de l'ouest se nomme le *port vieux;* l'autre est connu sous le nom de *port neuf* ou de grand port. Comme les eaux du Nil donnent à celles de la mer, au devant d'Alexandrie, une direction de l'est à l'ouest, le grand port se comble de jour en jour, et la digue a pris, de ce côté, un tel accroissement, que les Turcs ont pu, des ruines de la ville arabe, y élever celle que nous voyons aujourd'hui.

Le port neuf doit être plutôt regardé comme une rade que comme un port : il est trop ouvert et trop exposé aux vents de nord. D'ailleurs, il n'a pas assez de fond pour recevoir les gros vaisseaux de guerre. Les navires marchands mouillent le long du môle qui unit l'île de Pharos au rocher sur lequel le phare était placé. Les bateaux du pays peuvent seuls mouiller le long du quai de la ville. Dans les mauvais tems un navire un peu gros, surtout s'il est chargé, court le risque de toucher de sa quille contre le fond et de s'ouvrir. Un inconvénient plus grand encore, c'est que les navires sont obligés de se serrer et de se placer sur plusieurs rangées : leurs cables sont croisés; de sorte que si, par un coup de vent, les cables d'un navire cassent, celui-ci peut entraîner son voisin, et de l'un à l'autre tous peuvent être dans le plus grand danger. On en a vu périr plusieurs fois un grand nombre de cette manière. Nous avons été témoins, en pluviôse, de la perte d'un navire français par un vent impétueux de nord-ouest; il vint échouer dans le port, un peu au dessous du pharillon.

Les Européens ne peuvent aller mouiller dans le port vieux : l'entrée leur en est interdite. Le gouvernement et le peuple s'y opposent également. Toutes les tentatives que l'on a faites à ce sujet ont été infructueuses. Les vaisseaux de guerre peuvent, en été, mouiller à l'entrée du port neuf, à l'est du *Diamant;* mais en hiver ils doivent éviter les parages de l'Égypte, ou se résoudre à aller dans la mauvaise rade d'Aboukir, pour en repartir le plus tôt possible. Un vaisseau de guerre français, obligé de relâcher à Aboukir à cause d'une forte voie d'eau, obtint du gouvernement du Caire, par la voie du commissaire des relations commerciales, un firman qui lui permettait d'entrer dans le port vieux afin de s'y réparer. Les ordres étaient très-précis et conçus de la manière la plus forte; mais le peuple d'Alexandrie s'y opposa avec tant d'opiniâtreté, que le vaisseau fut obligé de mettre à la voile pour Malte, dans l'état où il se trouvait, au risque de périr dans la traversée. Cette obstination de ne vouloir permettre l'entrée des vaisseaux européens dans le port vieux est d'autant plus surprenante, qu'elle est contraire aux intérêts de la ville, puisque l'abord des bâtimens, en

hiver, serait plus considérable. Elle nuit d'ailleurs plus particulièrement aux marchands turcs, nolisataires de presque tous les navires caravaneurs ; car il arrive souvent qu'ils sont en charge dans le port neuf, ou qu'ils n'ont pas encore mis à terre leur cargaison lorsqu'ils se perdent par un mauvais tems.

Deux raisons principales s'opposent à l'admission des navires européens dans le port vieux ; la première, c'est que la douane ayant tous ses magasins sur le quai du port neuf, les douaniers seraient obligés d'en faire construire de nouveaux sur l'autre ; ce qui leur occasionnerait une dépense assez grande. Il est à remarquer que les navires des Musulmans viennent ordinairement décharger leurs marchandises dans le port neuf, et qu'ils ne vont dans l'autre que pour y passer la mauvaise saison. La seconde raison, et la plus forte sans doute, c'est que l'ignorance, toujours crédule, a laissé accréditer un bruit que le fanatisme a répandu. On a persuadé aux Alexandrins que, du moment où les navires européens seront reçus dans le port des *vrais Croyans*, la ville ne tardera pas à être soumise *aux Infidèles*. On sent bien, d'après cela, que la proposition que les négocians français ont faite quelquefois de construire à leurs frais les magasins de la douane sur l'autre port, ne pouvait être acceptée sans soulever une populace fanatique et féroce, dont la haine contre les Européens ne s'est que trop souvent manifestée. Les négocians d'ailleurs ne proposaient de faire les avances des frais que nécessitait la construction des nouveaux magasins, qu'à la condition qu'ils en seraient remboursés peu à peu sur les droits que paient leurs marchandises ; ce qui ne présentait pas à la cupidité turque des avantages assez considérables.

L'île de *Pharos*, connue aujourd'hui sous le nom arabe de *Ras-el-Tin* ou cap des Figuiers, est devenue une presqu'île depuis qu'elle fut unie au continent par une chaussée. Elle a plus de demi-lieue de longueur, et elle présente un terrain blanchâtre, peu élevé, très-peu fertile. Sous la couche de terre végétale, il y a une roche tendre, calcaire, semblable à celle de la côte. On sème sur cette presqu'île un peu de blé, et on y cultive quelques figuiers dont les fruits, à ce qu'on nous a dit, sont assez bons. Pour garantir ces

arbres du vent de mer qui les ferait périr ou qui en gâterait le fruit, on élève autour de chacun d'eux une palissade en roseaux, que l'on répare soigneusement chaque année aux approches de la récolte. On voit tout le long de la mer, dans la partie qui se trouve sur le port vieux, des ruines d'anciens édifices, parmi lesquelles on distingue des citernes; ce qui prouve que cette presqu'île était très-habitée autrefois, et que l'eau du canal pouvait y parvenir.

On remarque pendant l'hiver, sur cette presqu'île, un bassin d'eau salée qui sèche au printems, et fournit en été du sel en abondance.

Le rocher sur lequel était bâtie la tour qui servait de reconnaissance aux marins pendant le jour, et qui avait un phare pour les guider pendant la nuit, est uni à l'île de *Pharos* par une digue étroite, bâtie sur des brisans. Au lieu de ce monument, regardé comme une des sept merveilles du monde, on voit sur ce rocher un château à moitié ruiné, dénué d'artillerie, incapable de résister aux canons d'une simple corvette. Un peu au-delà du phare, on remarque un autre rocher beaucoup plus petit, désigné par les marins sous le nom de *Diamant*. Les navires qui entrent dans le port neuf ont soin de l'éviter, et de passer à l'est. Il serait à desirer que la digue fût prolongée jusqu'au Diamant; le port neuf deviendrait meilleur; les vagues entreraient avec moins d'impétuosité dans ce port par les vents d'ouest, de nord-ouest et de nord, et le mouillage serait un peu plus étendu.

La population d'Alexandrie est évaluée à près de vingt mille habitans. Elle est un mélange de Sarrasins, anciens conquérans de l'Égypte; de Bédoins arabes, pasteurs et cultivateurs que la paresse ou le libertinage a fait renoncer à la vie indépendante; de Maugrebins maures ou arabes de la côte de Barbarie, et d'un petit nombre de Turcs que le commerce a fait venir de Crète, de Rhodes et de Stancho. Il y a aussi quelques Grecs depuis long-tems établis en Égypte, et quelques Chrétiens originaires de la Syrie. On y compte en outre trois cents Juifs et cent cinquante Européens.

Les Arabes d'Alexandrie ont un caractère qui leur est propre, et qui diffère à bien des égards de celui des Turcs. Ils sont plus

bruyans, plus communicatifs qu'eux; ils ont plus de vivacité, plus d'esprit et moins d'éloignement pour les mœurs, les usages et la langue des Européens; mais ils sont en général aussi fanatiques, aussi méchans et aussi séditieux. Le plus léger mécontentement excite parmi eux des émeutes; le moindre prétexte leur fournit l'occasion d'accuser les Chrétiens, et d'en exiger des taxes plus ou moins fortes. Aussi avides, aussi âpres au gain que les Turcs, ils se livrent presque tous à quelque industrie particulière, parce qu'ils n'ont pas, autant qu'eux, la ressource du pillage et des avanies. La plupart sont marins, et font les voyages de Rosette et du Caire : beaucoup sont employés au transport des marchandises, au pilotage, au service du port et à tous les travaux que le commerce nécessite. Il y a parmi ces derniers des plongeurs fort adroits que l'on accuse de percer quelquefois, pendant la nuit, le fond des navires européens, pour avoir occasion de réparer eux-mêmes le dommage qu'ils ont fait. Ils attaquent ordinairement les navires chargés et prêts à mettre à la voile, parce qu'ils s'attendent que le capitaine s'adressera à des plongeurs plutôt que de décharger son vaisseau; ce qui serait long et dispendieux. L'Arabe qui a fait le mal ne manque jamais de se présenter, et de le réparer sur le champ moyennant cinquante ou soixante piastres qu'on lui compte.

On nous a raconté qu'un capitaine italien, qui s'attendait à pareille friponnerie, fit mettre, quelques jours avant son départ, des filets autour de son navire, dans lesquels un plongeur se trouva pris. Comme celui-ci fut retiré mort des filets, cette affaire eut des suites désagréables, tant pour le capitaine que pour la nation à laquelle il appartenait, parce qu'en Égypte, ainsi que dans tout l'Empire othoman, rien n'excuse l'*Infidèle* qui fait périr un *Musulman*.

La culture des terres aux environs d'Alexandrie est très-bornée, et confiée à des Arabes bédoins qui habitent sous des tentes. Le terrain qui environne la ville est sec et aride. On ne cultive guère que les terres basses qui sont entre le canal d'Alexandrie et le lac Maréotis, ainsi que les jardins qui se trouvent dans l'enceinte de la ville arabe. Les terres voisines de la côte, depuis Aboukir jusqu'au

Marabou

Marabou et bien au-delà, sont peu susceptibles de culture, ou ne le sont pas du tout.

Quoiqu'on ne doive pas regarder Alexandrie comme ville manufacturière, on y compte néanmoins deux cents métiers pour la fabrication d'une étoffe légère de soie, qui sert à vêtir les femmes et les enfans des riches : il y a en outre quatre cents métiers de toiles dites maugrebines, propres à faire des chemises, et cinquante métiers d'une étoffe grossière de laine, dont les femmes du peuple s'enveloppent.

On fabrique huit mille marroquins rouges, que l'on regarde comme les meilleurs de l'Égypte : ils passent presque tous au Caire.

Il y a trente savonneries qui travaillent plus ou moins, suivant le prix des huiles. La soude est abondante en Égypte; mais on est obligé de tirer les huiles de Crète, et quelquefois de la Syrie, de la Morée et de la côte de Barbarie. Le savon est moins estimé que celui de Crète, et se vend à plus bas prix.

Alexandrie n'est à proprement parler qu'une ville d'entrepôt, où sont déposées les marchandises que l'Égypte reçoit de l'Europe, de la Barbarie et de la Turquie, et celles qu'elle donne en échange, qui proviennent de son crû ou qui sont apportées de la Nubie et de l'Éthiopie par les caravanes, ou de l'Yémen et des Indes par les vaisseaux de la Mer-Rouge.

Damiette est l'entrepôt du commerce maritime de la Syrie avec l'Égypte : on y embarque aussi le riz destiné pour Constantinople et pour toute la Turquie. Les navires mouillent en sûreté, pendant sept à huit mois de l'année, dans la rade qui se trouve à l'ouest du fleuve; mais ils ne s'y exposent guère pendant l'hiver. Les bateaux du pays entrent dans le Nil lorsque le Bogas est libre, et ils vont décharger leurs marchandises à la ville même, distante de plus de deux lieues de la mer.

Pendant long-tems Alexandrie a été en quelque sorte indépendante, et n'a reconnu ni l'autorité légitime de la Porte ni celle que les Mameluks ont usurpée. Quoique le gouvernement du Caire y envoyât un commandant militaire, et que les caravelles du Grand-Seigneur vînssent mouiller annuellement dans le port, le pouvoir

néanmoins est resté entre les mains des principaux officiers des mutéferricas, désignés sous le nom de *Schorbadgis ;* quelquefois aussi il s'est concentré entre celles des scheiks ou gens de loi. Il est arrivé plusieurs fois que des chefs de parti se sont rendus redoutables, et sont venus à bout de forcer les magistrats a condescendre aux desirs d'un peuple mécontent et irrité. Mais depuis le règne d'Ali-Bey tout est rentré dans l'ordre, et Alexandrie n'a plus obéi qu'aux officiers que le Caire y envoie.

Le premier de ces officiers est le serdar ou commandant des janissaires : il a la haute police de la ville; il est l'aga de la douane, et prend connaissance de toutes les contestations relatives au commerce. C'est lui qui est directement chargé de protéger les Francs, de les mettre à l'abri de toute insulte, et de leur faire rendre justice lorsqu'ils la réclament.

Le second est l'aga des châteaux : il est commandant en chef des mutéferricas ou milice arabe de la ville. Il est logé au château situé à l'entrée du port neuf : il a l'inspection de ce port, et il retire la meilleure partie du droit d'ancrage, auquel sont soumis tous les bâtimens qui viennent y mouiller.

Le troisième est le bey kiayassi, autrement nommé *aga de la bannière :* il commande dans le port vieux, et a sous ses ordres les tersanadgis, autre corps de milice arabe; il a la garde de la ville pendant la nuit, et l'inspection des femmes publiques. Il perçoit un droit sur le vin, excepté sur celui que les Européens font venir pour leur usage. Les gens du pays ne peuvent faire entrer ni vendre cette denrée sans sa permission.

C'est le pacha de Négrepont qui doit nommer à cette place; mais comme le kiayassi qu'il envoie, est obligé d'obtenir son firman du pacha du Caire, et que celui-ci est depuis long-tems à la merci des beys commandans de l'Égypte, il s'ensuit que la place de kiayassi-bey dépend d'eux aujourd'hui, et qu'ils nomment ou font nommer quelqu'un qui leur soit dévoué.

Le quatrième est l'aga du pacha du Caire : il délivre des firmans aux capitaines des navires européens qui chargent du riz ou du café pour la Turquie. (On sait qu'il est défendu de transporter

ailleurs ces denrées.) Depuis quelque tems le grand-douanier du Caire fait délivrer ces firmans par son préposé à Alexandrie, qui tient compte à l'aga du pacha du produit de ces firmans; et c'est depuis lors aussi que cette place est souvent conférée au serdar des janissaires.

Le cinquième est le serdar des azabs : il n'a d'autre emploi aujourd'hui que de percevoir un droit sur les cuirs qui viennent de l'intérieur de l'Égypte, dont il rend compte au douanier du Caire.

Le corps des janissaires est peu nombreux : il n'est composé que de cinquante hommes qui reçoivent leur paye, et de cent cinquante agrégés qui n'en reçoivent point. Les uns et les autres sont Turcs : ils ont la garde de la douane, et font la patrouille pendant le jour.

Le corps de milice le plus considérable est celui des mutéferricas ou soldats préposés à la garde des châteaux : il y en a douze cents qui reçoivent leur paye, et un plus grand nombre qui sont simplement agrégés, et qui ne reçoivent rien. La somme destinée à la paye des mutéferricas du grand château, situé sur le rocher du phare, s'élève en tout à 2280 aspres par jour; celle du second château, qui donne sur la campagne, monte à 650 aspres, et celle du troisième château, situé sur la presqu'île *Ras-el-Tin* au fond du port vieux, monte à 300 aspres.

Les officiers, nommés schorbadgis, sont au nombre de vingt-six pour le grand château, de quinze pour le second, et de dix pour le troisième. Ces places, à la mort de ceux qui en sont pourvus, sont vendues au profit du commandant; mais chaque officier peut lui-même, de son vivant, transmettre sa place à son successeur, et retirer une somme plus ou moins forte, suivant le grade qu'il a et la paye qu'il reçoit. Les schorbadgis, qu'on ne peut destituer et qu'on n'ose envoyer au supplice lorsqu'ils se rendent criminels, sont devenus très-redoutables. A la tête du corps de milice le plus nombreux, ils ont la plus grande influence sur les affaires publiques. On les a vus, dans toutes les occasions, exciter eux-mêmes les émeutes, et faire mouvoir le peuple suivant leurs vues et leurs intérêts.

Le corps des azabs est sans force et sans considération depuis qu'il a été réduit à un petit nombre d'hommes, et qu'on a supprimé la paye qu'on lui donnait auparavant : le serdar ou commandant de ce corps est le seul qui l'ait conservée.

Les tersanadgis sont au nombre de six cents : ils reçoivent par jour 2000 aspres, et ont un grand nombre d'agrégés qui n'en reçoivent point. Nous avons dit que le kiayassi-bey était leur commandant.

La solde des milices d'Alexandrie et des autres villes de l'Égypte, ainsi que toutes les dépenses publiques, est prise sur le tribut annuel auquel cette province est soumise envers la Porte othomane : il fut fixé, lors de la conquête, à onze cents bourses de 25,000 médins (1) chacune, qui doivent être prélevées sur les terres et sur les douanes.

Le tribunal de justice est composé d'un simple cadi que la Porte change ou confirme chaque année; d'un naïb, arabe de la ville, et de plusieurs écrivains également arabes.

Il y a trois muftis qui sont regardés comme orthodoxes, quoiqu'ils diffèrent entre eux sur quelques points de doctrine et de jurisprudence : le premier est nommé maliki-mufti. Les opinions qu'il suit sont reçues des habitans de la Mecque, de Médine, du Caire, d'Alexandrie et de la Barbarie. Le second est l'hannéfi-mufti : ses opinions sont celles de la Porte et de la plus grande partie des Turcs et des beys du Caire. Le troisième est le chafy-mufti : ses opinions sont adoptées en Syrie, et par le plus grand nombre des habitans de Rosette et de Damiette. Il y a un quatrième mufti au Caire, dont les opinions sont suivies dans l'Yémen, à Bassora, à Bagdat, et par plusieurs habitans de la Romélie.

On compte dans Alexandrie quarante-six mosquées du premier rang, et quarante-deux du second.

---

(1) Médin ou para. Il équivaut à peu près à un centime; ce qui fait 1,375,000 francs.

CHAPITRE II.

Des Arabes du désert : querelle survenue entre eux et les Alexandrins. Description de l'enceinte arabe. Des aiguilles de Cléopâtre. Des monticules factices. Des citernes et des jardins.

LES terres incultes et arides qui s'étendent au loin à l'occident et au midi d'Alexandrie, sont depuis bien des siècles le domaine de quelques tribus d'Arabes pasteurs qui errent péniblement, en été, avec leurs troupeaux dans les déserts de la Lybie, et qui se transportent en hiver aux environs des côtes maritimes et sur les bords du lac Maréotis, pour consommer les herbages qu'y font pousser les premières pluies d'automne.

Ces Arabes nomades vivent ordinairement en paix avec les Alexandrins, et viennent à diverses époques échanger leur beurre, leur fromage et le superflu de leurs troupeaux contre de l'orge, des légumes, des étoffes et quelques métaux. Mais à notre arrivée en Égypte, la bonne harmonie qui régnait depuis long-tems entre les citadins et ces habitans des déserts avait été troublée par le supplice inattendu de deux de ces derniers, accusés de divers crimes. La guerre venait de s'allumer à cette occasion; les portes de l'ancienne ville avaient été fermées, et l'on se disposait à repousser toute attaque qui serait faite par des hommes que l'on regarde, avec raison, comme peu redoutables. Les Bédoins qui habitent sous des tentes, et qui cultivent la terre au nord du lac, étaient entrés dans la ville; et l'on voyait sans inquiétude, du haut des murs, des cavaliers qui rodaient quelquefois au loin dans l'intention de surprendre quelque habitant. On n'était point tenté de marcher contre eux, parce qu'on sait qu'ils fuient au moindre danger, et qu'on ne saurait les atteindre dans la vaste étendue de leurs déserts.

Cet état de guerre ne pouvait durer long-tems : il ne convenait ni aux uns ni aux autres. Les Arabes pasteurs n'avaient plus le même débouché pour la vente de leurs denrées, et ne savaient où s'adresser pour celles qui leur étaient nécessaires. Les Alexandrins, de leur côté, étaient obligés de tirer par mer toutes leurs subsistances ; de sorte que l'intérêt faisant taire tout ressentiment et toute animosité, on en vint à des explications. On se fit des présens de part et d'autre : on promit d'oublier ce qui venait de se passer, et la paix fut conclue. Nous avons vu venir peu de tems après de ces déserts une caravane qui apportait des dattes, du beurre et du fromage, et amenait en même tems quelques chevaux.

Pendant que les portes furent fermées, nous parcourûmes plusieurs fois l'enceinte de la ville arabe, et nous observâmes avec attention les restes des monumens qui y sont répandus. Elle a trois mille six cents pas ordinaires ou mille cinq cents toises de l'est à l'ouest, et mille deux cents ou cinq cents toises du nord au sud. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont quelques restes d'anciens édifices, les deux obélisques connus sous le nom d'*Aiguilles de Cléopâtre*, les deux monticules factices, les citernes, et les jardins que les modernes Alexandrins y vont cultiver.

Lorsqu'on parcourt la ville arabe, on est frappé de l'élévation du sol et des décombres que l'on voit : partout des amoncellemens considérables attestent les fouilles nombreuses qu'on y a faites pour en retirer les débris, dont la ville moderne a été construite. On rencontre partout des ouvriers occupés à déblayer, à trois ou quatre toises de profondeur, les restes des fondemens des anciens édifices. On fait de la chaux avec les marbres et les pierres calcaires : les autres matériaux sont employés aux nouvelles constructions. Les colonnes un peu grosses sont sciées, et converties en meules de moulin : celles de moyenne grosseur servent à soutenir les galeries des maisons, et sont toujours placées sans art, sans goût : jamais on ne voit deux colonnes égales pour la hauteur, l'épaisseur et la matière. Le chapiteau sert bien souvent de base, et quelquefois un morceau de bois informe est adapté au tronçon d'une colonne de la plus grande beauté.

Les Arabes et les modernes Alexandrins ont tellement détruit les anciens monumens grecs, qu'on doit être surpris de voir encore debout trois colonnes de granit thébaïque, qui faisaient partie de cette superbe colonnade qui régnait tout le long de l'ancienne rue de Canope. On voit tout près de là quelques restes du lycée, formés de briques liées par un mortier très-dur. Ces restes annoncent par leur étendue, la majesté de l'édifice auquel ils ont appartenu; mais on ne peut s'en faire une idée juste, parce que ces ruines sont couvertes en grande partie par des terres rapportées.

Les obélisques situés près du port neuf sont des masses trop considérables, et leur matière est d'ailleurs trop dure pour qu'ils puissent être entamés. Ils existeront sans doute encore long-tems dans cet état, et tout ce qui les entoure sera détruit avant qu'ils présentent des changemens sensibles. L'un d'eux est encore debout; l'autre est renversé, et caché en partie sous le sable. Ils sont de granit rose, et couverts de hiéroglyphes depuis leur base jusqu'à leur sommet. Ils sont parfaitement bien conservés sur trois faces, mais un peu endommagés sur celle du nord. L'obélisque qui est encore debout a sa base dans le sable, de sorte qu'on ne peut reconnaître la manière dont il est posé. Mais à en juger par celui qui est renversé, et au dessous duquel on remarque quatre cavités carrées, on doit présumer que l'autre est soutenu par quatre cubes de bronze, ainsi que l'obélisque égyptien de la place de l'Hyppodrome de Constantinople. Il serait curieux de faire déblayer la base de celui qui est debout, autant pour s'assurer de ce fait, que pour connaître le piédestal sur lequel il a été posé, et par ce moyen le véritable niveau du sol de l'ancienne ville, que tant de ruines successivement entassées paraissent avoir élevé de plusieurs pieds.

Il n'est pas douteux que les deux monticules que l'on voit dans l'enceinte de la ville arabe n'aient été formés par la main de l'homme, puisqu'on y remarque des fragmens de toute espèce de poterie, de brique, de marbre, de granit et de porphyre. Mais quel a été l'objet de leur formation? A-t-on seulement voulu entasser des décombres pour déblayer le terrain? ou bien leur formation a-t-elle eu pour motif de servir de reconnaissance aux marins,

comme ceux du sud de la ville, moins élevés et plus étendus, eurent pour objet peut-être de la mettre à couvert du vent de sud ?

Si les Arabes avaient eu seulement l'intention de déblayer le sol de l'ancienne ville, il était plus simple de jeter les décombres dans la mer, ou de les laisser hors de l'enceinte de leur ville, plutôt que de les entasser à grands frais dans l'intérieur. Il nous paraît probable qu'ils ont voulu, à l'imitation des Grecs qui les avaient précédés, avoir dans leur ville des points élevés pour guider les marins, et pour découvrir au loin, de leur sommet, les flottes ennemies qui pouvaient se montrer sur leurs parages. On sait que les anciens Alexandrins avaient, sur une tour de près de quatre cents pieds de haut, un phare pour guider les navigateurs sur une côte basse, fréquente en naufrages.

Parmi les fragmens dont nous venons de parler, nous avons remarqué des morceaux cassés de porcelaine, qui s'y trouvent en assez grande quantité. En les examinant, on voit que l'art de la fabrication de la porcelaine n'était pas si avancé en Égypte, qu'il l'est aujourd'hui en Europe. La pâte n'a point la blancheur et la compactibilité de celle de la Chine. Elle a un œil grisâtre, et la couverte n'est que du verre fondu: elle est inégale dans son épaisseur, écaillée et d'une teinte verdâtre.

De savans antiquaires ont prétendu que les vases murrins étaient des vases de porcelaine. Pline, en annonçant le prix excessif que le luxe y avait mis dans le tems où toutes les richesses de l'Orient refluaient vers Rome, n'a pu cependant indiquer l'origine de ces vases précieux. Il n'est pas douteux que si les Égyptiens avaient su fabriquer à cette époque de la porcelaine, Pline et les autres auteurs romains n'auraient pas manqué de le dire ; et ces vases d'ailleurs n'auraient pas conservé la valeur que le luxe y mettait, puisqu'il était si facile aux Romains de se procurer le produit des arts des Égyptiens. Il faut donc croire, ou que les vases murrins n'étaient pas des vases de porcelaine, ou que ces vases précieux, tirés de la Chine, venaient en Égypte et en Syrie par la voie de l'Inde. Il en résulterait donc que, du tems des Ptolémées, les Égyptiens

commerçaient

commerçaient avec les Chinois par l'intermède des Indiens, qu'ils achetaient leur porcelaine, et la transmettaient ensuite aux Romains.

Si l'on considère la lenteur de ce commerce et les dangers qui devaient résulter d'une navigation timide le long des côtes, sans autre boussole que la terre et les étoiles, on ne sera pas surpris de l'extrême rareté des productions de la Chine, et conséquemment du prix excessif que le luxe avait mis aux vases de porcelaine.

Tout porte à croire que les arts sont d'une très-grande antiquité dans l'Inde et dans la Chine, et qu'ils ont fait peu de progrès depuis une époque très-reculée jusqu'à nous. La porcelaine la plus ancienne que nous connaissions, est même plus estimée que celle de nos jours : d'où je conclus que celle que l'on rencontre dans les décombres d'Alexandrie, et dont nous avons eu souvent occasion de voir des vases entiers à Constantinople, à Rosette, à Ispahan, n'est point venue de la Chine, puisqu'elle en diffère considérablement, mais qu'elle a été fabriquée en Égypte postérieurement au siècle de Pline, afin d'imiter celle de la Chine, que la rareté rendait excessivement chère. Il serait curieux sans doute de découvrir l'endroit d'où les Égyptiens tiraient la terre propre à la fabrication de leur porcelaine, à laquelle on pourrait donner un plus grand degré de perfection, d'autant plus qu'elle pèche plutôt par la couverte que par la pâte. Mais comment parcourir avec sécurité la haute Égypte tant qu'une nation fanatique, ennemie des sciences et des arts, occupera ces contrées si justement célèbres?

La facilité qu'il y eut de former deux vastes ports, capables de contenir tous les navires que le commerce le plus étendu pouvait y amener, fut ce qui détermina le conquérant de l'Asie et de l'Égypte à jeter les fondemens d'une ville sur un rivage désert, aride, entièrement privé d'eau douce. Mais Alexandre, prévoyant la gloire future d'une cité qui devait servir d'entrepôt aux productions de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et devenir le point central du commerce des Nations, fit creuser un canal spacieux, navigable, qui recevait annuellement les eaux du Nil. De nombreuses citernes devaient les recevoir et les conserver pour le besoin

des habitans. Plusieurs d'entre elles, peu spacieuses, appartenaient à des particuliers ; mais il y en eut beaucoup d'autres, très-vastes, qui vraisemblablement étaient publiques, et appartenaient également à toutes les classes de citoyens. Celles-ci, qu'un besoin impérieux oblige de conserver et d'entretenir, sont encore le plus sûr témoignage de l'étendue et de la population de l'ancienne Alexandrie.

La forme de ces citernes varie à l'infini : leur ouverture, semblable à celle d'un puits, présente ordinairement, de chaque côté, une suite d'entailles qui donnent le moyen d'y descendre : leur intérieur offre des carrés, surmontés chacun d'une voûte. Elles ont ordinairement divers compartimens, et deux ou trois rangs de loges les unes sur les autres, soutenus par des arceaux et des piliers. Leur paroi est en briques revêtues d'un ciment rougeâtre que le tems n'a pu altérer, et qui est encore de la plus grande solidité.

L'ouverture de ces citernes se trouve au dessus du niveau du canal, lors même de la plus grande élévation de l'eau ; ce qui porte à croire que l'on employait autrefois, pour les remplir, le même moyen que l'on met en usage aujourd'hui. Chaque année, vers le milieu de fructidor, époque de la plus grande crûe du Nil, on introduit l'eau du grand canal dans des canaux particuliers qui se répandent dans tous les sens, et qui sont, pour la plupart, creusés dans une roche coquillère tendre. Au moyen de roues à auges que des bœufs font tourner, l'eau est élevée, et versée ensuite dans des rigoles qui la conduisent aux citernes. Quoiqu'on ait négligé de conserver les petites citernes des maisons des particuliers ; quoique la plupart des grandes soient comblées ; quoiqu'un très-grand nombre serve à l'arrosement des jardins ; enfin, quoiqu'on ait laissé obstruer les divers canaux qui se répandaient hors de l'enceinte de la ville arabe, Alexandrie reçoit néanmoins l'eau nécessaire à toute sa consommation. Mais, par une négligence qui n'étonne pas chez un peuple dont aucun regard n'est dirigé vers le bien public, la plupart des citernes dont l'ouverture est plus basse que le sol environnant, reçoivent, lors des pluies, une eau qui se charge de sel marin, de nitre et de beaucoup de saletés en passant sur un terrain

imprégné de ces substances ; ce qui altère l'eau pure et saine du Nil qu'elles contiennent. Tant pour masquer le goût de l'eau qui résulte de ces substances étrangères, que celui qui provient des outres dans lesquelles on la transporte des citernes aux maisons, les Alexandrins ont coutume de se servir du mastic de Scio ou d'amandes pilées ; ce qui déplaît aux étrangers qui n'y sont pas encore accoutumés.

Toutes les citernes dont on se sert aujourd'hui sont dans l'enceinte de la ville arabe. On a négligé celles qui se trouvaient au dehors, et aucune ne fut construite sur le sol de la ville moderne, qui n'existait pas anciennement, et qui ne s'est agrandi, autour de la digue, que par des aterrissemens successifs. Les citernes les plus éloignées de la ville moderne servent à l'arrosement des jardins. Il n'est pas rare qu'on en découvre de nouvelles parmi les fouilles que l'on fait. Cette découverte est précieuse, parce qu'elle donne lieu à la formation d'un nouveau jardin, et qu'elle procure de nouvelles richesses aux habitans. Mais on a eu l'attention de réserver aux besoins de la ville celles qui se trouvaient le plus à sa portée.

Les jardins d'Alexandrie sont plantés de dattiers : on y cultive en même tems le henné, le sébestier, le citronier et l'oranger. Il y a quelques figuiers, quelques mûriers et une grande espèce de jujubier. Les abricotiers, les pruniers et les grenadiers y sont rares. Les plantes potagères, telles que le chou, la chicorée, la laitue, l'artichaut, le céleri, la féve et le pois, y sont assez communes. On y voit bien plus abondamment l'aubergine, la ketmie et la mélochie.

Quoique ces jardins ne soient pas aussi beaux que ceux de Damiette, de Rosette et du Caire ; quoiqu'ils ne soient pas aussi variés, aussi ombragés et aussi frais, ils sont néanmoins très-agréables : ils contrastent singuliérement avec la nudité du sol environnant, avec l'aridité du terrain que l'on apperçoit tout autour. Les négocians européens vont souvent s'y délasser de leurs travaux, et y goûter des plaisirs qui ne sont vivement sentis que par les habitans des pays chauds. Là ils ne craignent pas les Arabes pillards, qui viennent souvent jusqu'aux murs de la ville, et qui dépouillent

quelquefois l'homme trop confiant que le desir de se récréer fait sortir sans précaution. Il est vrai que ces jardins et l'espace contenu dans l'enceinte de la ville arabe sont bien suffisans pour toutes les promenades que l'on est dans l'usage de faire à pied ou sur des ânes, et auxquelles on donne presque toujours la préférence. Les courses et les parties de plaisir autour de la ville et au Kalidje exigent des apprêts, des précautions, un concours de personnes armées, des chefs arabes pour escorte; ce qui les rend extrêmement rares et assez chères.

CHAPITRE III.

De la colonne de Pompée. Des catacombes qui se trouvent aux environs, et de celles qui s'étendent à l'ouest. Des bains de Cléopâtre. Escorte nombreuse de Turcs et d'Arabes. Grand dîner aux environs du lac Maréotis. Course au cap Marabou.

LA première fois que nous sortîmes de la ville, la paix entre les Alexandrins et les Arabes n'était pas encore faite; ce qui engagea le cit. Reboul, proconsul de la République, à nous accompagner, et à nous faire escorter par ses janissaires et par quelques scheiks arabes. Plusieurs Européens se joignirent à nous pour satisfaire leur curiosité : nous étions tous armés; de sorte que notre troupe avait plus l'apparence d'un détachement militaire qui marchait à l'ennemi, que d'une société de curieux qui allait seulement contempler les restes de ces superbes monumens échappés à la destruction des siècles et à la féroce barbarie des hommes.

Nos premiers pas furent dirigés vers la colonne vulgairement connue sous le nom de *colonne de Pompée*, que l'on doit, suivant Savari, nommer dorénavant *colonne de Sévère*. Elle étonne par sa masse et par sa beauté. Elle a près de quatre-vingt-dix pieds de hauteur. Le fût est d'une seule pièce, d'un beau granit rose : il a environ soixante-quatre pieds de longueur, et huit pieds quatre pouces de diamètre vers sa base. Le chapiteau est d'ordre corinthien, et a neuf pieds dix pouces de hauteur. Le piédestal est un carré d'environ dix pieds de hauteur, revêtu de marbre blanc. Cette colonne supportait autrefois une statue, à en juger par les trous que remarquèrent au dessus du chapiteau des officiers d'une frégate française mouillée à Alexandrie, qui y montèrent par le moyen d'un cerf-volant. Le fût a éprouvé un peu de dégradation à ses

deux extrémités : il présente, du côté de l'est, une félure assez considérable, à l'endroit par où il pose sur sa base. L'inscription qu'il y avait sur la face occidentale est si effacée, qu'il est impossible d'y lire un seul mot, et même d'en distinguer les lettres.

Ce superbe monument était autrefois dans l'enceinte d'Alexandrie : il se trouve aujourd'hui à quatre ou cinq cents toises de l'enceinte arabe, du côté du sud. Comme il est placé sur le sol le plus élevé de l'ancienne ville, rien ne le domine et n'en dérobe la vue : il sert de reconnaissance aux marins; et lorsqu'on arrive par mer, quoiqu'il se trouve à plus d'un mille au-delà de la ville moderne, les minarets des mosquées paraissent grêles et écrasés, tant il s'élève au dessus d'eux.

Une observation peu importante sans doute, mais que nous ne croyons pas devoir omettre, c'est que le terrain sur lequel cette colonne a été élevée, est plus bas d'environ quatre pieds et demi que la base du piédestal; ce qui suppose qu'il y avait cinq à six marches tout autour, ou que les vents et les pluies ont peu à peu entraîné les terres de ce sol élevé.

Les Arabes, soupçonnant des trésors sous un monument qui excite la curiosité des voyageurs, n'ont pas manqué de faire des efforts pour se les approprier : ils ont découvert une grande partie de la face occidentale du piédestal, et ont pénétré aussi avant qu'ils ont pu. Mais quel dut être leur étonnement quand ils s'apperçurent que leur avidité semblait avoir été prévue par l'obstacle invincible que l'habile architecte y avait opposé? Cette colonne, d'un poids énorme, pose sur un bloc de poudingue siliceux, grisâtre, de la plus grande dureté, qui n'a pas plus du tiers de la largeur du piédestal, de sorte que toutes les pierres qui l'entourent, ne semblent lui servir que de revêtement, et ne concourir en rien à son affermissement.

Quand on examine avec attention le piédestal, ces pierres formées de gros quartiers de marbre blanc, sur lesquelles on apperçoit des hiéroglyphes; ces blocs de granit rose, semblables à des tronçons de grosses colonnes, mal rapprochés les uns des autres, inclinés en divers sens, l'un d'eux cassé, et présentant un des

morceaux plus élevé que l'autre de quelques pouces, on est porté à croire que ce piédestal a été démoli en grande partie par les Arabes, ensuite reconstruit avec les mêmes matériaux, de la manière que nous le voyons aujourd'hui ; car pourrait-on se persuader que le même génie qui a présidé à la coupe, au transport et à l'érection de ce monument, eût négligé de surveiller cette partie essentielle de l'ouvrage, qui devait concourir à en assurer la durée, et contribuer si puissamment à le transmettre à la postérité la plus reculée ?

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins certain que la colonne n'est soutenue que par le bloc de poudingue siliceux qui occupe le centre, et qui n'a guère plus de la moitié de son diamètre (1). Ce bloc présente des hiéroglyphes sur la face que l'on a découverte. Des voyageurs ont remarqué, avant nous, que ces caractères sont renversés, et que par conséquent ce bloc avait appartenu à quelque monument plus ancien.

Après avoir payé à la colonne son tribut d'admiration, le voyageur ne manque pas de visiter les catacombes qui se trouvent à peu de distance de là, dans la partie du sud-ouest, tout près du Kalidje. Quoiqu'elles ne soient pas si spacieuses que celles que nous avons vues dans la suite, elles méritent cependant l'attention des curieux. Pour en avoir une idée exacte, il faut se représenter un escalier creusé dans un tuf calcaire, sabloneux, tendre; des chambres carrées et voûtées, qui communiquent les unes aux autres, et qui sont taillées dans le tuf; ensuite quatre ou cinq rangées latérales de loges, où l'on plaçait les bières de sycomore, contenant les corps embaumés. Ces loges ont ordinairement près de deux pieds en carré, et six ou sept de profondeur. On en voit sur le nombre qui ont une dimension double de celle des autres, et quelques-unes, percées dans leur fond, qui conduisent à de nouvelles chambres moins spacieuses, dans lesquelles il n'y a point de loges. Les affaissemens qui ont eu lieu, et surtout les sables et les terres que les

(1) Environ cinq pieds.

eaux ont fait couler dans l'intérieur, empêchent de pénétrer dans toutes les chambres et d'en suivre toutes les divisions.

Dans les premiers jours de pluviôse les négocians français, voulant nous donner une fête qui nous fût très-agréable, arrêtèrent que nous parcourrions avec eux la ville des morts, jusqu'au-delà des bains de Cléopâtre, et que nous viendrions dîner aux environs d'une mosquée située vers le lac Maréotis. Quoique la ville eût fait, depuis quelques jours, sa paix avec les Arabes, la prudence exigeait qu'on ne négligeât aucune des précautions que l'on prend en pareil cas. On se fit escorter par plusieurs militaires, et on invita à se joindre à nous quelques scheiks arabes et un grand nombre de Turcs qualifiés.

Nous partîmes sur les huit heures du matin, bien armés, et montés sur des chevaux arabes que nous avions bien de la peine à retenir. Nous sortîmes par la porte de la colonne, et après avoir longé les murs à l'ouest nous dirigeâmes notre marche vers la mer. Il n'y avait pas un quart d'heure que nous avions quitté les murs de la ville lorsque notre troupe s'arrêta pour nous laisser visiter une catacombe. Nous en avions déjà rencontré un grand nombre, mais leur ouverture était trop obstruée pour nous permettre d'y entrer. Celle-ci ne s'annonçait guère mieux. Que l'on se figure un trou de renard presque horizontal, situé dans un enfoncement, et l'on aura une idée assez juste de son entrée. Il faut se glisser, en rampant avec effort, l'espace de douze à quinze pieds, après quoi on se trouve dans une chambre carrée, assez grande, mais si comblée par les terres que les eaux pluviales y ont entraînées, qu'on peut à peine s'y tenir assis sans toucher de la tête contre la roche taillée qui en forme le plafond. L'un des côtés est terminé par un enfoncement semblable à une alcove. On passe de là, encore en rampant, dans d'autres chambres également encombrées par les terres, dont les parois ne présentent rien de remarquable. On y distingue, en quelques endroits, les loges à momies, qui ont été détruites avec intention, et dans d'autres on les trouve encore entières et parfaitement semblables à celles dont nous avons déjà parlé. Ces loges, dans quelques chambres, n'avaient pas été vidées

au

au ciseau, mais leur position y était indiquée par des lignes rouges tracées sur le mur, aussi fraîches que si on venait tout récemment de les former. L'une de ces chambres présente une sorte de décoration en sculpture, au milieu de laquelle on voit une statue en forme de momie, de la taille d'un enfant, saillante de huit à neuf pouces, mais adhérente à la roche.

Quelques-unes des loges furent fermées après qu'on y eut placé le corps embaumé ; car elles portent l'empreinte de leur cloison en maçonerie, formant des bavures tout autour de leur ouverture. Ces cloisons étaient enduites d'un ciment à chaux et à sable de deux ou trois lignes d'épaisseur, qui existe encore en beaucoup d'endroits, et qu'on retrouve aussi sur les murs et sur le plafond de toutes les chambres; ce qui n'a pas empêché que quelques murs ne soient endommagés, et qu'une partie des voûtes ne soit affaissée.

Ceux d'entre nous dont le corps avait un peu trop d'ampleur, ou n'étaient pas entrés dans la catacombe, ou n'avaient pu nous suivre dans tous les détours qu'on est obligé de faire dans ces souterrains. Nous parcourûmes de cette manière plusieurs salles, glissant avec peine dans des passages forcés, étroits, tantôt horizontaux, tantôt en pente et quelquefois presque perpendiculaires ; après quoi nous sortîmes couverts de sueur et de poussière, et extrêmement fatigués d'une marche aussi pénible. Les tours et les détours qu'on est obligé de faire dans cette course souterraine ne laissent qu'une idée confuse du plan et de la disposition de la catacombe ; cependant on ne doit pas douter que ces travaux n'aient de la régularité. La confusion qu'on y trouve, dépend moins de la nature des lieux que l'on parcourt, que de celle des passages par où on arrive.

Lorsqu'on réfléchit sur les progrès de l'ensablement qui a eu lieu dans ces souterrains, et sur son élévation bien au dessus des véritables portes de communication d'une chambre à l'autre, on est réellement surpris, et d'autant plus qu'il n'a pu s'opérer que par les ouvertures naturelles, puisque les parois des chambres sont revêtues d'un ciment peu altéré, et que le plus grand nombre des

voûtes sont entières : celles d'ailleurs qui se sont en partie affaissées, laissent voir la roche, qui forme un second plafond inégal, irrégulier, mais qui intercepte toute communication extérieure. Comment ces ensablemens ont-ils pu parvenir de l'ouverture de la catacombe creusée dans le roc, aux divisions les plus éloignées, sur un sol où les pluies sont rares? Car malgré la saison humide dans laquelle nous étions, l'intérieur de ces souterrains était très-sec, et offrait plutôt de la poussière que de la boue.

Si cet ensablement était antérieur à l'expoliation des catacombes, on pourrait espérer de trouver quelque loge fermée, contenant encore la momie qu'on y avait déposée; mais l'expérience prouve le contraire; car des curieux, sans doute dans cet espoir, ont fait déblayer le sable vis-à-vis les loges, et ont découvert ainsi les rangs inférieurs. Leur attente a été trompée; ils ont vu les loges ouvertes et remplies du même sable terreux dont les chambres sont encombrées. Il faut donc croire que ces expoliations sont très-anciennes, et remonter jusqu'aux Grecs et aux Romains, ou peut-être seulement à l'époque où la religion chrétienne, intolérante et fanatique sous les empereurs d'Orient, s'est introduite en Égypte. La même phrénésie religieuse, qui portait les fidèles à démolir les temples, ces beaux monumens de l'architecture grecque, les aura poussés sans doute dans ces asyles sacrés de la mort. Ces momies, conservées avec tant de soin, n'auront été pour eux que des cadavres de réprouvés, qui ne méritaient pas sur la terre une place distinguée.

En dirigeant notre route vers la mer, nous entrâmes dans d'autres catacombes qui ne présentent rien de plus remarquable que les précédentes. Mais ici les eaux, poussées avec force contre le rivage par les vents de nord, ont insensiblement miné la roche, et découvert les catacombes pratiquées dans une étendue d'environ demi-lieue. On ne voit partout que des éboulemens, des blocs de tuf entiers, sur lesquels on remarque encore les loges à momies; des chambres peu dégradées, que la mer occupe; des voûtes encore existantes. On suit la plupart des divisions où les eaux ont pénétré, et où elles viennent se briser avec fracas.

En suivant la côte on parvient aux *bains de Cléopâtre* : ils consistent en une grande pièce carrée, à laquelle on apperçoit une ouverture du côté du nord, et trois à l'est, taillées dans la roche, par où l'eau de la mer s'introduit, et s'élève à environ deux pieds. Cette pièce communique par une porte avec deux chambres carrées, taillées de même dans la roche, qui présentent à l'intérieur une banquette d'environ un pied de haut : l'une d'elles a une ouverture du côté de la mer, par où l'eau s'introduit et se renouvelle; mais l'autre ne la reçoit que par sa porte. On voit à côté de celle-ci une petite citerne assez bien conservée, qui y semble adossée, et qui faisait partie d'un ancien édifice dont on apperçoit encore quelques restes. La mer paraît avoir gagné beaucoup sur cette partie de la côte, et avoir détruit les ouvrages qui étaient les plus avancés. Nous aurons bientôt occasion de remarquer que rien n'indique l'abaissement du niveau de la mer sur la côte d'Égypte, depuis une époque de plus de deux mille ans, tandis que, selon quelques auteurs, il est si évident sur la côte méridionale d'Europe.

Nous ne savons pas ce qui peut avoir donné lieu à la dénomination que porte cet endroit, et si on doit le prendre plutôt pour des bains que pour une catacombe. Il ne nous paraît pas vraisemblable, d'après l'idée que l'Histoire nous donne de Cléopâtre, que cette reine, aussi magnifique que voluptueuse, eût choisi pour le champ ordinaire de ses récréations le voisinage des morts, ce lieu de solitude, de silence et de méditation; qu'elle eût élevé une maison de plaisance sur un local si justement vénéré, destiné seulement à venir y remplir des devoirs religieux. Comment se persuader d'ailleurs que cette femme, jeune et belle, eût été assez peu soigneuse de la fraîcheur de son teint pour l'exposer au contact de l'eau salée, en prenant habituellement des bains de mer dans un lieu qui répondait si mal à la magnificence qu'elle étalait?

Ce local nous a paru avoir été une catacombe semblable à celles que la mer a découvertes sur toute cette côte; et ce n'est peut-être que sous le règne des Arabes qu'on aura eu l'idée d'en faire des bains et d'y construire une habitation. On ne doit pas être surpris que cette catacombe fût creusée un peu au dessous du niveau de la

mer, puisque la plupart de celles qui se trouvent le long du rivage le sont également; et ce qui ne permet pas de douter que celles-ci aient été des catacombes, c'est que l'on y voit encore les loges à momies, en tout semblables à celles qui sont à une grande distance de la mer.

La première idée qui doit se présenter lorsqu'on porte ses regards sur le nombre prodigieux de ces sépultures, qui occupent un espace considérable le long de la mer, à l'occident de l'ancienne Alexandrie, espace que les Grecs désignaient sous le nom de *Nécropolis*, c'est de savoir quel fut le peuple assez nombreux pour exécuter de si grands travaux, quelle a été l'époque de ces monumens de piété, d'attachement et peut-être même d'orgueil. L'Histoire ne dit point que les Grecs et les Romains aient jamais embaumé leurs morts, et creusé, dans les entrailles de la terre, des lieux assez spacieux pour les y déposer et les conserver à perpétuité. Ils les brûlaient au contraire, et élevaient des monumens somptueux à ceux qui s'étaient illustrés ou qui avaient bien mérité de la patrie. Il faut donc remonter aux Égyptiens, à ce peuple industrieux, savant et superstitieux qu'il est si intéressant de connaître et de suivre dans tous les détails de son existence politique et religieuse.

Si les anciens Égyptiens avaient seuls pris le soin d'embaumer et de conserver leurs morts, on serait alors porté à croire que, lors de l'arrivée d'Alexandre en Égypte, il existait déjà une ville assez considérable, à laquelle ce conquérant n'avait fait que changer le nom qu'elle portait avant lui; car en admettant qu'Alexandre a fondé cette ville, il faudrait supposer qu'elle fut peuplée à la fois et de Grecs et d'Égyptiens, et que ceux-ci conservèrent au milieu de leurs vainqueurs leurs cérémonies religieuses, et qu'ils continuèrent d'embaumer leurs morts; ou bien il faudrait supposer que les Grecs, après leur établissement en Égypte, adoptèrent les mœurs du peuple vaincu, et imitèrent des usages qui flattent la vanité de l'homme.

Mais ce qui doit faire croire que les nombreuses catacombes d'Alexandrie sont antérieures à l'établissement des Grecs et des

Romains en Égypte, c'est qu'on n'y trouve point l'architecture grecque, et qu'on n'y voit aucune inscription : on sait bien cependant que les Grecs et les Romains les répandaient partout; on sait qu'ils n'élevaient aucun monument, quelque mince qu'il fût, sans y tracer l'époque et les motifs qui y donnaient lieu. Auraient-ils manqué d'en remplir les catacombes destinées à passer à la postérité la plus reculée, et à lui transmettre les noms des personnages illustres qu'on y déposait?

Les Turcs et les Arabes de notre suite, que la curiosité n'occupait pas comme nous, quoique munis d'un ample déjeûner, étaient cependant impatiens de s'acheminer vers la mosquée, où ils savaient bien que le dîner les attendait : ils nous rappelaient souvent qu'il était déjà tard, et que la nuit nous surprendrait hors de la ville. Nous cédâmes enfin à leurs sollicitations, et nous prîmes le chemin de la mosquée, en nous détournant un peu à droite pour entrer dans des souterrains très-spacieux, que les Arabes nous dirent avoir été des magasins publics.

Les terres de tout l'espace que nous avons parcouru, ne sont guère susceptibles de culture : nous vîmes seulement dans quelques endroits bas, peu étendus, du côté du lac, des orges et des blés assez beaux, parce que les pluies y amènent un peu de bonne terre des lieux plus élevés. Du reste, tout ce terrain paraît avoir été bouleversé. Les Arabes en ont vraisemblablement tiré les pierres dont ils ont bâti les murs de leur ville; ce qui a sans doute détruit un grand nombre de catacombes. Au-delà de ce terrain on découvre le lac Maréotis, qui occupe en hiver une étendue assez considérable. Son bassin, dont les bords sont à sec dans cet endroit, vient resserrer la langue de terre sur laquelle nous nous trouvions, et ne lui laisse pas demi-lieue de largeur.

Arrivés à la mosquée, nous trouvâmes plusieurs tentes dressées : deux d'entre elles se faisaient remarquer par leur beauté et leur étendue. L'intérieur était garni en nattes, en tapis, et le pourtour était orné de matelas et de coussins formant un divan à la turque. On avait étendu au milieu de la nôtre une natte sur laquelle on servit un beau dîner, moitié à la française, moitié à l'orientale. Les

Turcs et les Arabes dînèrent entre eux, et furent servis dans leur tente avec la plus grande profusion. La plupart d'entre eux, moins scrupuleux et plus hardis que les autres, vinrent auprès de nous, moins pour goûter nos mets, que pour boire à la dérobée quelques verres de vin et de liqueur.

La mosquée auprès de laquelle nous nous trouvions, est en grande vénération, tant aux habitans de la ville, qu'à ceux du désert. L'iman, indépendamment de ses revenus fixes, reçoit assez souvent des offrandes de la piété crédule des sectateurs de Mahomet. On dit cependant que, calculant ses revenus sur ceux de ses prédécesseurs, il se plaint de la tiédeur des vrais Croyans, et de la diminution trop sensible de la religion du Prophète.

A la fin de pluviôse nous vînmes nous embarquer au port vieux, dans l'intention de nous rendre au Marabou, cap situé à deux lieues à l'occident d'Alexandrie. Parvenus à l'extrémité de la presqu'île Ras-el-Tin, nous remarquâmes sous l'eau une suite de rochers qui s'étendent en ligne droite jusqu'au Marabou, parallélement à la côte. Ce sont ces rochers qui rendent l'entrée du port vieux très-dangereuse aux gros vaisseaux. Il faut, pour les franchir, avoir recours à un pilote de la ville, ou reconnaître les marques que les Arabes ont élevées sur la côte. On nous a assuré que la meilleure passe tire de vingt-sept à vingt-huit pieds d'eau; ce qui permet en tout tems aux vaisseaux de guerre de la plus grande force d'entrer dans le port : elle est à peu de distance ouest du rocher qui se trouve marqué sur la carte.

Pour ne pas nous rendre suspects aux marins arabes qui nous conduisaient, nous ne voulûmes pas sonder nous-mêmes les passes ni porter trop loin nos observations. Nous nous fîmes mettre à terre au-delà des catacombes dont nous venons de parler, et nous suivîmes la côte en herborisant et en chassant. Comme la journée était belle et qu'il faisait déjà assez chaud, nous trouvâmes divers insectes et quelques plantes fleuries : nous vîmes des lézards, des serpens, des cailles et des hirondelles, et nous tuâmes quelques gerboises qu'une douce chaleur avait fait sortir de leurs terriers.

Après trois quarts d'heure de marche nous apperçumes les traces

du canal qui portait autrefois à la mer les eaux du lac Maréotis. Le terrain que l'on avait coupé à cet effet n'a pas une demi-lieue de largeur. Nous remarquâmes à l'embouchure de ce canal une suite de rochers que nous supposâmes avoir formé le port *Kibotos;* car, suivant les auteurs anciens, le lac Maréotis communiquait d'un côté, par un canal navigable, avec le lac Mœris, et de l'autre avec le port Kibotos, situé à peu de distance du port *Eunoste.*

Avant d'arriver au cap nous marchâmes pendant quelque tems sur un terrain bas, uni, sabloneux. Nous laissâmes à gauche des marécages, sur les bords desquels il y avait déjà une croûte saline assez épaisse. Nous vîmes un peu plus loin des décombres et de vieux murs qui se prolongeaient au nord-ouest le long de la mer.

Nous trouvâmes sur le cap un lis qui n'était pas encore fleuri : nous le reconnûmes à ses feuilles, et surtout à ses oignons écailleux. Nous revînmes vers la fin de germinal pour le prendre; mais il était déjà passé, et malheureusement les oignons que nous envoyâmes à Paris ne parvinrent point à leur destination. Il faut espérer que cette plante intéressante n'aura pas échappé aux Français qui sont venus après nous en Égypte.

A côté du cap il y a trois petites îles, sur l'une desquelles est une mosquée qui prend de loin la forme d'un navire à la voile. C'était naguère la demeure d'un solitaire musulman que les Alexandrins et les Arabes du désert vénéraient comme un saint personnage; ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût exposé à la visite des Arabes pillards, qui venaient de tems en tems lui enlever ses provisions, et l'obliger de recourir au zèle pieux des habitans de la ville. Lorsque nous arrivâmes à cette mosquée nous la trouvâmes abandonnée, parce que depuis la mort de ce béat solitaire personne ne s'était présenté pour occuper sa place.

Au-delà du Marabou la côte est inhabitée dans une grande étendue, ou n'est fréquentée, ainsi que nous l'avons déjà dit, que par les Arabes pasteurs, qui dépouillent avec avidité les marins qui ont le malheur d'y faire naufrage.



CHAPITRE IV.

Des ruines qui existent sur le rivage du port neuf. Preuves que le niveau de la mer n'a pas baissé sur la côte d'Égypte depuis plus de deux mille ans. Étendue de l'ancienne ville. Du canal. Du lac Maréotis. Histoire naturelle.

Si nous nous transportons maintenant de l'autre côté de la ville, le long du rivage du port neuf jusqu'au cap *Lochias*, nous serons étonnés de voir sur toute cette étendue, où quelques auteurs placent le palais des Ptolémées, des ruines considérables, dont les fondemens sont établis, en certains endroits, bien au dessous du niveau de la mer. On y rencontre surtout un gros corps de maçonerie, bâti en briques, dont la masse, imposante par son épaisseur, s'avance à peu près de dix toises dans la mer, et dont les fondemens, construits en gros quartiers de pierres de taille, sont maintenant submergés par les eaux, sans qu'il soit possible de soupçonner, d'après l'horizontalité des couches de maçonerie, le moindre affaissement dans cette partie. Au-delà de ces ruines on apperçoit, sur le bord de la mer, une suite assez longue de grosses pierres de taille, qui paraissent être les restes d'un quai, dont les parties supérieures ont été démolies afin d'en employer les matériaux à quelque édifice moderne. Ce mur, d'une construction très-solide, avait été soutenu du côté de la terre par de fortes encoules, dont plusieurs se sont très-bien conservées. Tout cet espace, jusqu'au cap, est parsemé de ruines que la mer a découvertes : on y apperçoit entre autres des pièces de maçonerie, construites en briques, cimentées à leur intérieur, ayant de chaque côté une rangée perpendiculaire d'entailles pour faciliter la descente d'un homme dans leur intérieur :

intérieur : elles sont accompagnées de canaux de communication, et paraissent avoir été autant de citernes de maisons particulières, destinées à recevoir de l'eau douce.

La plupart de ces maçoneries sont en briques si fortement liées entre elles, qu'on en voit des masses considérables, écroulées dans la mer, que les vagues ne peuvent entamer. Parmi toutes ces ruines d'anciens édifices, on remarque des pavés d'appartemens, des bassins de différentes formes, dont quelques-uns en demi-cercle, placés au milieu d'un massif considérable de maçonerie ; des encaissemens de six pieds de longueur, rétrécis à l'une des extrémités, en forme de baignoires, où l'on apperçoit une sorte de cruche en poterie, enclavée dans le mur, qui paraît avoir été destinée à verser de l'eau dans la baignoire.

Toutes ces constructions, au reste, sont surmontées de deux ou trois toises de décombres, excepté du côté de la mer, que les eaux et les éboulemens ont découverts ; ce qui ne permet pas d'avoir une idée exacte de leur construction, ni de reconnaître parfaitement l'usage auquel elles étaient destinées.

Ce que l'on apperçoit a si peu d'analogie avec nos édifices ; les canaux sont si petits ; les puits, portant des entailles latérales, sont si étroits ; les pièces ont si peu d'étendue, et les massifs de maçonerie sont si épais et si disproportionnés, qu'on ne peut supposer autre chose, sinon qu'il y avait, dans la maison de chaque particulier, plusieurs citernes et des chambres à bains, soit d'eau de mer, soit d'eau douce. On doit regretter que personne n'ait essayé de faire déblayer une partie de ces décombres, pour bien reconnaître le plan et la disposition de ces constructions.

Mais ce qui frappe le plus dans ces ruines, c'est que, parmi ces canaux, les uns ont leur pente de la mer à la terre ; et les autres, placés au dessous, l'ont de la terre à la mer. En les considérant attentivement, on ne peut s'empêcher de croire qu'il y avait, parmi ces citernes, des chambres à bains qui recevaient l'eau de la mer par quelque mécanique dans le canal supérieur, et la dégorgeaient ensuite par le canal inférieur. L'ouverture de celui-ci n'est souvent pas à deux pieds au dessus du niveau des eaux ; ce qui

nous paraît une preuve incontestable que, dans l'espace de plus de deux mille ans, le niveau de la mer, sur la côte d'Égypte, ne doit pas avoir baissé, car il aurait fallu employer la même mécanique pour dégorger l'eau, que celle qui était nécessaire pour l'y introduire; et alors il eût été inutile d'avoir un canal inférieur, puisqu'il se serait trouvé au dessous du niveau des eaux si la mer avait seulement baissé de deux pieds.

Parvenus à la pointe du cap Lochias, en face de la jetée à l'extrémité de laquelle on a bâti, sur divers rochers, le petit château connu par les marins sous le nom de *Pharillon*, nous remarquâmes un rocher aplati, sur lequel on a pratiqué plusieurs canaux pour donner passage à l'eau de la mer, et pour l'introduire dans de petits bassins où un homme pouvait se placer à son aise. Ces canaux, entiérement taillés dans la roche, sont très-dégradés : leur voûte est détruite; deux seulement ont conservé des parties qui indiquent la manière dont ils avaient tous été formés. La mer étant un peu agitée, les canaux étaient remplis lorsque nous les avons vus; mais dans les tems les plus calmes ils reçoivent à peine six pouces d'eau, et même, à ce qu'on nous a dit, ils sont presque à sec lorsque le vent est au sud. Ainsi donc, en supposant que l'eau eût coulé autrefois dans les bassins à plein canal, il n'en serait pas moins prouvé que l'abaissement du niveau de la mer, depuis une époque de plus de deux mille ans, n'aurait pas excédé demi-pied; ce qui paraîtrait contradictoire avec nombre d'autres observations qui portent la mesure de cet abaissement, sur la côte méridionale de l'Europe, depuis une pareille époque, à plus de onze pieds.

Les décombres que l'on apperçoit autour de l'enceinte arabe indiquent assez la position et la grandeur de l'ancienne ville. Elle s'étendait du nord au sud, depuis le rivage de la mer jusqu'aux environs du canal, et depuis les catacombes et les monumens de *Nécropolis* jusqu'au-delà du cap *Lochias*; ce qui lui donnait plus de deux mille toises de long, et environ onze cents de large. Dans ce calcul ne sont point compris ces villes, ces bourgs, ces villages qu'on avait construits tout le long de la côte, depuis Aboukir

jusqu'au Marabou, ni ces maisons de plaisance dont on voit encore tant de restes sur les bords du lac.

Alexandrie reçoit annuellement du Nil l'eau nécessaire aux besoins des habitans, par un canal qui prend sa source à Rahmaniéh, et vient aboutir au port vieux, après avoir traversé l'extrémité occidentale de la ville arabe. Ce canal était navigable autrefois pendant toute l'année ; mais il est tellement comblé à présent, qu'il ne reçoit l'eau du fleuve que lors de sa plus grande crûe. Si nous en croyons la tradition du pays et les auteurs arabes, il n'y a pas encore deux cents ans qu'il la recevait pendant toute l'année, et qu'il servait au transport des marchandises lorsque le bogas de Rosette n'était pas praticable; ce qui arrive fréquemment en hiver et au printems. On se servait, à cet effet, de petits bateaux plats nommés *cayasses*.

La construction de ce canal a été si solide, et sa conservation est telle, que peu de dépenses suffiraient pour le mettre en état, réparer les murs intérieurs dont il est revêtu, et le creuser au point de recevoir quelques pieds d'eau, lors même du plus grand abaissement du fleuve. Le commerce d'Alexandrie avec l'intérieur de l'Égypte se ferait alors avec plus de sûreté et infiniment moins de dépenses ; il ne serait pas entravé par les difficultés et les dangers que présente le bogas. Ses bords pourraient, comme autrefois, être cultivés, et la ville ne serait pas menacée d'être privée d'eau, ainsi qu'elle l'est depuis que les digues de la Madiéh sont rompues, et que les eaux de la mer, poussées dans l'intérieur des terres par les vents impétueux de nord et de nord-ouest, sont venues former un vaste lac au sud d'Aboukir, et se sont avancées jusqu'au pied du canal.

Le bey, gouverneur de la Bahiréh, province qui s'étend depuis Gizéh jusqu'à Alexandrie, est chargé de veiller au canal, d'empêcher que les Arabes n'y fassent des saignées, pour arroser leurs champs, avant que les citernes de la ville soient remplies. Il reçoit, à cet effet, 23,750 piastres ou trente-huit bourses de 625 piastres chaque, suivant les anciens statuts. Moyennant cette somme il fournit les roues qui élèvent l'eau et la versent dans les rigoles,

les bœufs qui font tourner ces roues, et il paie les hommes nécessaires à cette opération; et si la crûe du Nil n'était pas suffisante pour permettre à l'eau d'entrer dans les canaux qui aboutissent à l'intérieur de la ville arabe, il serait obligé de la faire transporter par des chameaux, et d'en remplir les citernes sous peine de perdre la vie. Pour recevoir cet argent, il doit se faire délivrer une attestation au mékemé, signée du cadi, des commandans, des gens de loi et des principaux habitans. On assure qu'il y a près de cent ans, la crûe du Nil n'étant pas suffisante, le bey de la Bahiréh fut obligé d'employer trois mille chameaux pour le transport de l'eau du Kalidje aux citernes. Les habitans de la ville n'ayant pas été satisfaits de la quantité d'eau qui leur avait été fournie de cette manière, lui refusèrent l'attestation dont il avait besoin, et le commandant du Caire lui fit trancher la tête.

Si l'on va de la porte de Rosette directement au sud, après trois quarts d'heure de marche sur un sol uni, on arrive au Kalidje, en suivant les petits canaux souterrains, destinés à distribuer annuellement à la ville les eaux du fleuve. On apperçoit sur le mur intérieur du Kalidje les ouvertures de ces canaux, placées les unes au dessus des autres : on doit les ouvrir successivement, à mesure que le niveau des eaux s'élève; mais il est probable que les canaux inférieurs sont obstrués aujourd'hui ou n'aboutissent plus à l'enceinte arabe, puisque les citernes de la ville ne pourraient être remplies si l'eau ne parvenait aux ouvertures supérieures.

Quelques familles d'Arabes bédoins sont campées aux environs du Kalidje pour la culture des terres : elles y passent ordinairement toute l'année, quoiqu'elles n'aient plus rien à faire depuis la récolte des grains, qui a lieu en germinal et en floréal, jusqu'à l'époque de la plus grande crûe du Nil. Les terres sont si sèches pendant l'été, qu'elles ne permettent aucune sorte de culture. Il n'est pas douteux cependant que si ces Arabes pouvaient arroser leurs champs dans cette saison, ils ne fissent des récoltes très-productives en fruits, en melons et en diverses plantes potagères. Les endroits les plus élevés, ceux qui ne peuvent être arrosés, sont plantés de dattiers, et semés en blé et en orge. Le terrain le plus bas, situé

entre le Kalidje et le lac Maréotis, fournit du blé, de l'orge, des féves, des pois, du trèfle et quelques plantes potagères. Vers le lac il y a des prairies naturelles, d'où on retire un fourrage abondant au commencement de floréal.

Le lac Maréotis occupe en hiver une étendue assez considérable : ses eaux sont saumâtres, quoiqu'elles ne communiquent pas directement avec celles de la mer. Il est si peu profond, que les Arabes des villages situés à l'occident et au midi le traversent sans avoir de l'eau jusqu'aux genoux. Il est vrai qu'ils ont l'attention de tracer leur route pour ne point s'égarer, ou pour ne pas s'enfoncer dans les endroits où le terrain se trouve un peu trop mou. Dès la fin de floréal les eaux disparaissent, et il reste à sec pendant l'été. Les Arabes y viennent alors ramasser un sel marin assez abondant, moins salé et moins âcre que le sel ordinaire.

Ce lac n'a pas été creusé à mains d'homme, ainsi que l'a dit Maillet, puisque tout le sol environnant est uni et bas, dans une étendue très-considérable. Nous aurions desiré savoir s'il est au dessus ou au dessous du niveau de la mer; mais nous manquions d'instrumens propres à cette opération, et les Européens d'ailleurs ne sauraient être trop circonspects dans un pays où le peuple profite volontiers du moindre prétexte pour se soulever contre eux, et en exiger de l'argent (1).

Les Européens établis à Alexandrie chassent assez souvent autour de ce lac, en prenant la précaution de se faire accompagner de quelque Arabe bédoin établi aux environs. Les diverses espèces de bécassines sont si communes dans les prairies où l'eau séjourne, qu'on peut tirer plus de cent coups de fusil dans une matinée. En suivant le Kalidje on peut tuer des canards, des sarcelles, des vaneaux, des pluviers, des courlis : on trouve des tourterelles et des coucous sur les dattiers. On chasse aux grives pendant l'hiver dans

---

(1) Les Anglais ayant coupé derniérement la chaussée sur laquelle posait le canal d'Alexandrie, les eaux de la mer se sont portées dans ce lac, et l'ont élevé de quelques pieds; ce qui prouve qu'il est au dessous du niveau de la mer.

les jardins : on y tue aussi des bécasses, mais elles y sont extrêmement rares.

Vers la fin de fructidor, le passage des cailles qui viennent de la Turquie européenne, est si abondant, qu'un chasseur en tue un grand nombre dans quelques heures. Les Arabes se les procurent par un moyen bien simple : ils font de petits trous tout le long de la côte, en ayant l'attention d'en diriger l'ouverture vers le nord. Les cailles vont se nicher, en arrivant, dans cet abri : les Arabes approchent avec quelque précaution pendant la chaleur du jour, et, en passant la main dans le trou, ils sont presque sûrs d'y trouver un de ces oiseaux. Ils les mettent en cage, et viennent les vendre à Alexandrie pour un para chaque, et souvent pour un demi-para. En pluviôse, on voit revenir les cailles de l'intérieur de l'Afrique : on les chasse alors dans les blés et dans les pois : elles ne sont pas aussi grasses ni d'aussi bon goût qu'en automne, mais on en peut manger plus long-tems sans en être dégoûté.

Les Européens habitués à chasser se font des protecteurs parmi les Bédoins en leur donnant de tems en tems quelques étrennes, et surtout en leur distribuant de la poudre, de la grenaille et des balles. Lorsqu'on approche de leurs tentes, les femmes, les jeunes filles et les enfans, bien loin de se cacher, viennent au devant des chasseurs pour leur demander de l'argent. On ne manque jamais de leur distribuer quelques paras.

On voit sur le lac et aux environs un grand nombre de canards, de hérons, de pélicans, de flamands, d'ibis et d'autres oiseaux aquatiques, sans pouvoir ni les approcher ni les tirer. Les Arabes vont, pendant la nuit, tendre des filets sur le lac même, et ils prennent, par ce moyen, beaucoup de canards et de sarcelles qu'ils viennent vendre vivans à Alexandrie. Ils sont dans l'usage de leur lier les pieds, de nouer ensemble l'extrémité des deux ailes, et de les exposer en vente dans cet état.

On trouve aussi dans ce lac quelques coquillages marins (1), et un autre fluviatile, *pl.* 31, *fig.* 1, qui appartient au genre

(1) *Cerinthium vulgatum et cardium edule.*

ampullaire (1). Celui-ci n'est pas si abondant que les deux autres; car, malgré nos recherches et la promesse que nous avions faite à des Arabes de les bien récompenser s'ils nous en apportaient de vivans, nous n'avons pu en obtenir aucun. Nous soupçonnons qu'il s'enfonce dans la terre, et qu'il y passe la saison des chaleurs et de la sécheresse.

Il y a dans le Kalidje quatre espèces de coquilles peu ou point connues des naturalistes, dont nous donnerons ici la description et la figure.

La première, *pl.* 31, *fig.* 2, A B, semble tenir le milieu entre le genre *ampullaire* et le genre *cyclostome;* elle a même beaucoup de rapports, pour la forme de l'animal, avec les *planorbes*. Elle est très-voisine de la coquille connue parmi les marchands sous le nom de *prune de reine-claude* (2); elle est plus déprimée et moins globuleuse : son ombilic est plus grand, et circonscrit par une arête bien distincte : une seule zône pâle, définie par deux bandes brunâtres, parcourt le milieu du dernier tour (3).

La seconde, *pl.* 31, *fig.* 9, A B, paraît au premier aspect n'être qu'une variété de la cyclostome vivipare; mais elle est olivâtre, pâle, sans aucune bande ou zône. Sa spire est un peu plus alongée et plus aiguë; sa lèvre est bordée de verdâtre au lieu de brun (4).

La troisième, *pl.* 31, *fig.* 6, est remarquable en ce que l'ouverture est ovale. Je l'ai trouvée, ainsi que la petite operculée aquatique (5), dans l'intérieur des momies d'Ibis (6).

---

(1) *Ampullaria* ovata, *oblongo-ovata, sub carnea, intùs alba; umbilico angusto, recurvo; margine columellari obtecto.* Tab. 31, fig. 1.

J'ai vu des individus deux ou trois fois plus grands que celui que j'ai figuré.

(2) *Helix guinæensis.* Chemn. X, p. 367, tab. 173, fig. 1684 et 1685.

(3) *Ampullaria* carinata, *sinistra, depresso-turbinata; umbilici maximi margine carinato; aperturâ suborbiculatâ.* Tab. 31, fig. 2, A B.

(4) *Cyclostoma* unicolor, *pallidè olivaceum; ore fusco-viridi.* Tab. 31, fig. 9, A B.

(5) Geoffroy 3. *Helix tentaculata*, Linn. *Nerita jaculator.* Mull.

(6) *Cyclostoma* bulimoides, *parvulum fusiformi-oblongum, corneum; zonâ fuscâ, umbilico angusto, aperturâ ovali.* Tab. 31, fig. 6.

La quatrième paraît devoir former un genre nouveau, dont plusieurs espèces sont dans les collections : il diffère de la mélanie par le défaut d'échancrure à la base; du bulime, par l'habitation et l'opercule; de la turritelle, par la lèvre non sinuée (1).

On trouve aux environs de la colonne une hélice très-remarquable par sa forme : on la prendrait au premier aspect pour un *trochus* que les flots de la mer auraient rejeté sur le rivage. *Pl.* 31, *fig.* 5, A B (2).

Parmi les quadrupèdes qui fréquentent les environs d'Alexandrie, on doit remarquer la hyène, le chacal, une espèce de chat, plusieurs gazelles, le porc-épic et la gerboise. Il est extrêmement rare qu'on y rencontre l'once, le léopard et le lion.

La hyène ne se montre que la nuit : elle reste pendant le jour dans des cavernes, dans des fentes de rochers, dans des souterrains spacieux; ce qui fait qu'on n'entre jamais dans les catacombes sans prendre la précaution de se faire précéder par des Arabes armés. On trouve souvent dans ces catacombes des ossemens de gros et de menu bétail, qui prouvent qu'elles sont fréquentées par ce féroce animal.

Le chacal est bien plus fréquent que la hyène; il vient roder autour de la ville pendant la nuit, et il se retire dans les déserts pendant le jour.

Nous avons vu fréquemment dans les féves, dans les fromens et dans les orges un animal de la grosseur et de la forme d'un chat

---

(1) *Melanoides* fasciolata, *parvula, longo-fusiformis, tenuiter striata, dilutè rufidula; fasciolis interruptis, subflexuosis, rufis*. Tab. 31, fig. 7.

(2) *Helix* crenulata, *parvula, conoidea, rugellosa, anfractibus, ad suturam crenatis; umbilico parvo*. Tab. 31, fig. 5, A B.

Cette coquille trochoïde ou conoïdale, large d'environ cinq lignes à sa base, se distingue très-facilement des hélices de même forme, par sa surface rude et finement ridée, et par les crénelures du bord inférieur des tours de la spire. Ces crénelures se font aussi sentir sur la carène obtuse du dernier tour. La lèvre est simple, sans bourrelet; l'ombilic est fort petit. Elle est d'un blanc-sale, un peu mélangée de roussâtre.

ordinaire :

ordinaire : il fait la guerre aux petits oiseaux, aux rats, aux gerboises; il est timide, et fuit au moindre bruit. On nous a dit qu'il était commun dans le désert, et qu'il habitait sous quelque arbuste touffu, dans des crevasses ou sous tout autre abri. Nous l'avons tiré plusieurs fois à la balle sans avoir pu l'atteindre. Des Arabes bédoins nous en apportèrent une peau, à laquelle il manquait la tête et le bout des pieds.

Cet animal est d'un gris un peu fauve en dessus, mélangé de noirâtre, avec une bande d'un gris-noir qui règne tout le long du dos, et qui se prolonge sur la queue. Vers le bout de celle-ci, on remarque deux anneaux noirâtres : les côtés du ventre sont d'un gris-blanc, avec quelques petites bandes transverses, obscures; les cuisses ont quelques bandes noires, et le dessous du corps est blanc, avec une très-légère teinte fauve (1).

La gazelle, *antilope dorcas*, est commune en Égypte, en Syrie, en Arabie, en Perse. Elle est de la grandeur d'une chèvre ordinaire; mais ses pieds sont plus minces, et son corps est beaucoup plus délié. Ses cornes sont élevées, courbées, munies de renflemens circulaires depuis la base jusqu'aux deux tiers de leur longueur : elles ont environ un pied de long lorsque l'animal a acquis tout son développement. Le pelage est fauve en dessus, blanc en dessous : on remarque sur les flancs une bande obscure qui sépare ces deux couleurs. La queue est très-courte, noirâtre en dessus, et blanche en dessous.

La forme de la gazelle est très-agréable : son naturel est doux et timide, et sa légéreté ne peut être comparée qu'à celle du cerf. Elle figure dans les chansons orientales, autant que le lis et la rose dans les poésies érotiques des Européens. Les Arabes et les Persans ne parlent jamais de l'objet dont ils sont épris, sans comparer ses yeux aux grands yeux noirs de la gazelle, sans lui trouver la gentillesse, la douceur et la timidité de cet animal.

---

(1) *Felis* libycus, *suprà griseus*, *subtùs albicans; dorso nigricante, femoribus, hipocondriis caudæque apice nigro fasciatis.*

Le bubale (1), l'algazel (2) et le pasan (3) ne se montrent presque jamais aux environs d'Alexandrie : on ne les voit que dans la haute Égypte et dans l'intérieur de l'Afrique.

Le porc-épic n'est pas non plus fréquent : la gerboise au contraire y est très-commune; elle habite les déserts et les lieux qui ne sont point exposés aux inondations du Nil; elle se creuse un terrier assez profond, dans lequel elle pratique diverses galeries; elle se ménage plusieurs issues et vit en société : comme elle ne se nourrit que de végétaux, elle fait beaucoup de tort aux cultures qui sont établies autour de son habitation. Ce petit animal multiplie considérablement : la femelle a trois ou quatre portées par an, et met bas chaque fois cinq ou six petits.

La gerboise, regardée par les Anciens et par les Modernes comme un animal bipède, mérite de fixer un instant l'attention du naturaliste. Il est important de détruire une erreur commise par des voyageurs infiniment estimables, et propagée par des auteurs dont l'opinion est d'un très-grand poids en histoire naturelle.

La démarche de la gerboise diffère sans doute de celle des autres quadrupèdes; mais il n'est pas exact de dire qu'elle ne marche que par le moyen des pieds de derrière, et qu'elle n'avance qu'en sautant sur eux, comme la plupart des oiseaux. Je les ai vues très-fréquemment auprès de leurs terriers, en hiver, aux environs d'Alexandrie; je les ai souvent tirées de très-près, étant à la chasse; je me suis même tapi quelquefois derrière des décombres pour être plus à portée de les observer. Lorsqu'elles n'étaient point effrayées, souvent assises dans une position presque verticale, et appuyées sur leurs métatarses, elles faisaient un petit saut sans toucher à terre des pieds de devant : les jambes postérieures restaient à demi-ployées; le corps était un peu incliné pendant le saut, et les gerboises reprenaient aussitôt leur première position : elles avançaient

(1) *Antilope bubalis.*

(2) *Antilope gazella.*

(3) *Antilope oryx.*

peu, s'arrêtaient à chaque pas, portaient de tems en tems à leur bouche un brin d'herbe qu'elles mangeaient.

Je les ai vues sortir de leur terrier et y rentrer, marchant lentement à quatre pattes, les jambes postérieures presque entiérement ployées : elles avançaient par intervalles; les pieds de devant faisaient quelques pas avant que le train de derrière fût attiré à eux.

Mais lorsqu'elles sont surprises à quelque distance de leur terrier, la frayeur leur fait accélérer la marche : elles s'élancent à un mètre de distance et même davantage, ne touchent à terre qu'un instant des quatre pieds, se relèvent aussitôt, et s'élancent de nouveau avec la plus grande prestesse et sans interruption.

Ce mouvement continuel donne à la gerboise une démarche très-singulière, et la fait paraître presque toujours en l'air dans une position oblique; c'est ce qui sans doute aura trompé les voyageurs, et leur aura fait croire que cet animal ne touchait à terre que des pieds de derrière.

Dans sa marche précipitée, la gerboise ne suit pas une ligne droite; elle saute et bondit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, cherchant à se sauver dans le premier terrier qu'elle rencontre. Il paraît que la queue, longue, aplatie et latéralement velue à l'extrémité, agit d'abord comme levier, ou sert de point d'appui, ainsi que l'ont observé Schaw et Pallas, et contribue beaucoup à faire élancer la gerboise lorsqu'elle est à terre : elle agit ensuite comme gouvernail lorsque l'animal est en l'air, et occasionne ce mouvement irrégulier ou cette démarche en zigzag, qui lui donne le moyen d'échapper aux chacals, aux oiseaux de proie et aux serpens, qui lui font une guerre continuelle.

La gerboise n'est pas un animal nocturne, ainsi que quelques auteurs l'ont avancé, puisqu'elle sort très-fréquemment de son terrier pendant l'hiver, à toutes les heures de la journée, comme elle y rentre, en été, lorsque la chaleur se fait trop vivement sentir. Pallas a observé que cette espèce s'engourdit, ainsi que les autres, au sud de la Sibérie, où il a eu occasion de la voir; mais en Syrie, en Arabie, en Égypte, où la température est beaucoup plus douce,

la gerboise ne s'engourdit pas, et continue, pendant l'hiver, à se mouvoir et à se nourrir.

On rencontre aux environs d'Alexandrie quelques plantes intéressantes, telles qu'une espèce de *nitraire* à fruit rouge, succulent, d'une saveur très-fade, de la grosseur d'une olive ordinaire; le *caprier* sans épines, que les Alexandrins négligent, mais dont les boutons et les sommités des rameaux, confits au vinaigre, sont aussi bons que ceux du caprier commun; le *peganum harmala*, qui croît partout abondamment, et auquel les Arabes attribuent diverses propriétés, celle entre autres de purifier l'air à une grande distance si on en brûle à la fois une certaine quantité; le *pallasia*, arbuste singulier, qui végète très-bien sur un sable pur et mouvant; le cynomoir écarlate (1), plante parasite que l'on trouve sur les racines des salicornes, des kalis et autres arbustes des environs du Kalidje. Elle fleurit en pluviôse, et a un goût légérement amer et une odeur un peu aromatique. Les Arabes l'emploient avec succès pour les dyssenteries, les pertes de sang, les plaies récentes. Toute la plante a une belle couleur écarlate, et, si on l'exprime, le suc qu'elle rend, est de la même couleur. Soumise à quelques expériences, elle a donné à des étoffes de laine, de soie, de coton, de chanvre et de lin une couleur de nankin et un rose foncé, un peu brun. Ces couleurs ont résisté au savon, au vinaigre et à l'action du soleil. Nous invitons les teinturiers à pousser plus loin nos expériences. Le cynomoir croît non-seulement en Égypte, mais à Malte, en Sicile, aux environs de Livourne, à Tunis et sur toute la côte de Barbarie.

En hiver, les terrains les plus secs, les plus sabloneux, sont couverts de plusieurs espèces de ficoïdes (2). Les Arabes arrachent ces plantes au printems, les laissent sécher pendant quelques jours, les entassent ensuite et y mettent le feu : les cendres qui en résultent, sont apportées à Alexandrie, et transportées de là à Marseille et à l'île de Crète, pour la fabrication du savon.

---

(1) *Cynomorium coccineum.*

(2) *Mesembrianthemum copticum, cristallinum et nodiflorum.*

CHAPITRE V.

Course à Aboukir; sa rade. Ruines de Canope. Départ pour le Caire. Danger du Bogas. Arrivée à Rosette; description de cette ville; culture des terres; industrie et commerce des habitans. Histoire naturelle.

VERS le milieu de ventôse nous partîmes pour Aboukir, village peu étendu, situé à quatre lieues ou deux myriamètres à l'orient d'Alexandrie. On y va par un chemin assez beau, quelquefois sabloneux : on a la mer à gauche; à droite, un terrain uni, bas, et couvert en partie d'eau pendant plusieurs mois de l'année : on ne trouve ni habitations ni champs ensemencés; on voit seulement, en quelques endroits, des dattiers clair-semés, qui interrompent l'uniformité de ces terres arides et incultes.

Après une heure et demie de marche on arrive au *Camp de César* : c'est ainsi qu'on nomme un carré de deux ou trois cents pas d'étendue, entouré d'un mur assez élevé, épais, flanqué de tours, bâti à peu de distance de la mer. Nous vîmes quelques Arabes campés dans cette enceinte : comme ils étaient de la tribu des scheiks qui nous accompagnaient, nous obtînmes facilement quelques écuelles de lait, et nous pûmes parcourir sans crainte l'intérieur et les dehors de ce monument que la tradition attribue à César, mais qu'il faut plutôt regarder comme l'ouvrage de quelque empereur d'Orient.

Avant de continuer notre route nous voulûmes nous diriger au sud pour observer le canal d'Alexandrie et les terres basses qu'il traverse. Il est élevé de plusieurs pieds au dessus du niveau du sol : il est fortifié en dedans par un mur en briques, et revêtu en dehors de terre rapportée, formant une chaussée au pied de laquelle les eaux du lac de la Madiéh viennent aboutir aujourd'hui.

Les Arabes avaient établi une digue à l'ancienne bouche canopique, afin d'empêcher les eaux de la mer de se répandre dans les terres ; mais le gouvernement des Mameluks, aussi peu prévoyant que celui des Turcs, a vu détruire peu à peu ces travaux sans être tenté de les réparer. Le lac, autrefois très-circonscrit et entretenu seulement par les eaux du Nil, s'est agrandi considérablement depuis qu'il communique avec la mer. Le canal est exposé maintenant, en quelques endroits, aux vagues qui entrent avec impétuosité lorsque le vent souffle avec violence de la partie nord. Il est à craindre qu'il ne soit bientôt emporté si l'on ne se hâte de rétablir les digues de la *Madiéh*.

Nous marchâmes pendant quelques heures dans cette plaine basse, inculte, inondée en hiver, couverte en été de plantes maritimes; après quoi nous reprîmes le chemin de la mer, et nous vînmes parcourir le sol un peu élevé, sur lequel quelques géographes placent, avec raison, l'ancienne Canope. Nous ne vîmes, dans une étendue de plus de demi-lieue, que décombres et vestiges de murs. Nous remarquâmes vers la partie méridionale onze belles colonnes de marbre blanc renversées, dont quelques-unes étaient à moitié enfouies dans la terre. Des ouvriers arabes détruisaient, en cet endroit, les fondemens d'un vaste édifice pour en retirer les pierres calcaires, et les convertir en chaux. Nous trouvâmes plus loin un buste de femme sans tête, de basalte. Nous entrâmes dans quelques catacombes situées le long du rivage, et nous découvrîmes dans la mer une statue colossale de femme, tenant un enfant au bras : elle était de granit thébaïque; et quoiqu'elle fût en mauvais état, on y reconnaissait fort bien le ciseau égyptien et la figure éthiopienne.

De ces ruines au village d'Aboukir il n'y a pas un quart de lieue, et du village à l'embouchure occidentale du Nil on compte à peu près quinze milles. Le terrain, dans cette dernière étendue, est bas et de formation plus moderne que celui que nous venons de parcourir. Le banc de roche coquillère, tendre, que nous avons fait remarquer à Ras-el-Tin et aux environs d'Alexandrie, s'étend sans interruption jusqu'ici : il forme le cap sur lequel le château

d'Aboukir est bâti, et va ensuite jusqu'à l'île qui termine la rade.

Le village a fort peu d'étendue : on n'y compte pas aujourd'hui cent Arabes, dont l'air de misère et de mélancolie répond bien mal à l'idée que les Anciens nous ont donnée du luxe et de la gaîté des habitans de Canope.

La rade d'Aboukir n'est pas assez abritée pour que les vaisseaux de guerre un peu gros y puissent mouiller pendant la saison orageuse. Mais si l'on établissait une forte jetée sur les rochers qui s'étendent depuis le château jusqu'à l'île déserte, on obtiendrait un port excellent, très-vaste, d'autant plus précieux qu'il pourrait servir en tout tems de refuge aux vaisseaux qui ne peuvent pas atteindre celui d'Alexandrie. Au moyen de cette jetée, le port d'Aboukir ne serait plus exposé qu'aux vents d'est et de nord-est, qui sont rares et peu orageux dans ces contrées.

On passe entre l'île et le château par cinq ou six brasses d'eau; mais il est imprudent de s'y exposer si on n'a pas un pilote, ou si l'on n'a pas soi-même la connaissance de ces parages.

On doit éviter un écueil dangereux, presque à fleur d'eau, qui se trouve à peu près à trois cents toises de la côte, au nord-ouest du village. Nous y avons vu briser, vers la fin de ventôse, par un coup de vent d'ouest, un navire marchand qui, ne pouvant gagner le port d'Alexandrie, tâchait de se sauver à celui d'Aboukir.

Il y a fort peu de cultures autour de ce village : on y voit quelques figuiers, quelques ceps de vigne et quelques arbres fruitiers. Un sable fin couvre presque tout l'espace compris entre le village et le lac. La roche est nue à l'occident, ou recouverte d'une terre aride et sabloneuse.

Nous ne restâmes que deux jours à Aboukir : la saison s'avançait; il était tems d'aller au Caire. Le cit. Magallon, consul-général de la République, venait de nous rassurer sur les craintes que les négocians français ne cessaient de nous témoigner : il venait de nous écrire que quelque injuste et vexatoire que fût la conduite des beys à l'égard des négocians, nous, étrangers, n'avions rien à craindre si nous nous bornions à voir le Caire et ses environs. Nous

frétâmes en conséquence une germe, et nous attendîmes que le tems nous permît de mettre à la voile.

Depuis plus d'un mois les vents de nord et d'ouest obstruaient l'embouchure occidentale du Nil, et y formaient une barre extrêmement dangereuse. Un grand nombre de germes mouillées à Alexandrie et à Aboukir attendaient que le reys du Bogas leur eût fait dire que le passage était libre, et qu'on pouvait entrer dans le fleuve sans danger. Cet avis arriva le 23 ventôse; et dès le 24, à deux heures du matin, nous nous empressâmes tous de déployer les voiles et de partir.

Le vent soufflait du sud-ouest : la mer était peu agitée. Nous arrivâmes dans six heures au Bogas (1). Déjà plusieurs germes qui nous précédaient, étaient entrées sans obstacles dans le Nil : un grand nombre venait après nous; quelques-unes voguaient à nos côtés. Nous distinguâmes la cayasse du reys; nous dirigeâmes vers elle. Le reys, qui nous reconnut à la flamme tricolore que nous avions arborée, manœuvra pour venir à notre rencontre, et recevoir l'étrenne que les étrangers ont coutume de lui donner; mais nous avions à franchir un espace sur lequel les eaux de la mer venaient se mêler avec celles du fleuve, et se briser contre les sables du fond. Les vagues étaient écumantes, le vent était frais et nous venait de côté. Nous marchions avec la plus grande rapidité, lorsque tout à coup la germe sillonna le sable, et s'arrêta. Nos matelots, munis de longues perches, furent très-prompts à les lancer au fond, tant pour empêcher la germe de chavirer, que pour la soulever et la faire avancer. Ils réussirent heureusement : nous ne restâmes pas une minute dans cet état; nous sillonnâmes encore quelques instans sans trop nous arrêter, et nous nous trouvâmes hors de la barre sans avoir connu tout le danger que nous avions couru.

Les germes sont de gros bateaux non pontés, qui ont leurs bords

---

(1) C'est ainsi qu'on nomme l'embouchure du fleuve. *Bogas*, en turc, signifie *gosier* : on donne également ce nom aux détroits.

épais et solides, et leur quille arquée, plus basse sur le devant que sur l'arrière et le milieu : on a cru devoir leur donner cette forme afin qu'elles pussent franchir plus aisément la barre du fleuve. Elles portent deux mâts, trois voiles latines d'une grandeur considérable, et ont dix à douze hommes d'équipage.

Lorsqu'une germe, en passant le Bogas, a le malheur de toucher le fond et de s'engager dans le sable, si les mariniers, avec leurs perches, ne la mettent promptement à flot, elle périt indubitablement, parce que le vent et les vagues la font bientôt chavirer. D'ailleurs, les lames d'eau, qui ne tardent pas à remplir la germe, l'enfoncent dans un sable léger et mouvant, et lui ôtent en peu de minutes tout espoir de salut. Les mariniers gagnent quelquefois à la nage les rives du fleuve. Le reys s'attache plus ordinairement à sauver les étrangers, par l'espoir d'une récompense; mais le plus souvent on périt après avoir lutté contre les flots agités.

Si notre germe fut la seule à toucher, c'est qu'elle était l'une des plus grosses, et que le patron avait, indépendamment de nos effets, chargé comme à son ordinaire, quoiqu'il se fût engagé par écrit à ne recevoir que demi-charge, et qu'il eût été payé en conséquence; mais la cupidité raisonne toujours mal, et très-souvent fait faire des sottises.

L'embouchure occidentale du Nil a plus de deux milles de largeur. Lorsque la mer n'est pas trop agitée par les vents de nord et d'ouest, et que l'on espère que le passage sera bon, il y a des mariniers, connus sous le nom de *reys du Bogas*, chargés de sonder et de reconnaître les endroits par où les germes peuvent passer. Ils montent un petit bateau nommé *cayasse*, qui porte deux ou trois petites voiles latines, et qui n'enfonce pas au-delà de deux pieds.

Lorsque nous eûmes dépassé cette barre dangereuse, nous nous crûmes transportés dans une autre région : les eaux étaient calmes : le vent ridait à peine leur surface. Les rives du fleuve étaient peu élevées, et partout couvertes de verdure : un grand nombre de plantes et d'arbustes croissaient au bord de l'eau et dans les champs fertiles d'alentour. Le fleuve même était en quelques

endroits orné de roseaux, de joncs, de souchets, de nénufars. Nous voyions plusieurs oiseaux pêcheurs; nous entendions au loin le ramage de quelques autres. Notre vue parcourait un horizon très-pur, dans lequel se dessinaient à droite et à gauche quelques dattiers isolés, et au devant de nous des forêts de ces arbres. L'air était embaumé : nous respirions les parfums de l'oranger, du citronier et du henné, qu'un vent léger nous apportait des jardins de Rosette.

Ce vent jusqu'alors favorable ne nous permettant pas d'aller plus loin, nous mouillâmes avec les autres germes à la rive occidentale du Nil. Les mariniers s'empressèrent comme nous de mettre pied à terre, et de faire un repas très-frugal et fort court. Après ce repas, les vieillards et les chefs continuèrent à fumer et à prendre du café, tandis que les jeunes gens exécutèrent des danses lascives ou guerrières, ou chantèrent à l'unisson des chansons amoureuses. (*Planche* 25.)

Nous remarquâmes deux derviches qui s'étaient éloignés de la foule, et qui, entourés de plusieurs domestiques, jouaient le rôle de personnages importans. Ils s'étaient fait servir de la viande, du riz, des fruits secs, des friandises, tandis que les mariniers s'étaient contentés de dattes, de fromage et d'oignons.

A dix heures le vent passa tout à coup à l'ouest : aussitôt un cri général d'allégresse se fit entendre; chacun courut à son bord. On se hâta de déployer les voiles : en un instant plus de soixante germes s'élancèrent sur l'onde. Le vent n'était pas fort; mais l'énormité des voiles les faisait tellement plier, qu'on était à peine à deux pouces de l'eau. Nous aurions été effrayés en pleine mer; nous étions tranquilles sur le fleuve. La sécurité des mariniers nous prouvait d'ailleurs assez bien qu'il n'y avait aucun danger.

Nous dépassâmes en un clin d'œil les deux châteaux destinés autrefois à défendre l'entrée du Nil. Nous laissâmes à gauche une île assez grande. Nous vîmes partout des prairies, des dattiers, des cultivateurs et des troupeaux. Bientôt nous apperçûmes Rosette et les nombreux bateaux qui se trouvaient tout le long de son quai. Nous prîmes place à côté d'eux, en face de la maison du cit. Arnaud,

négociant, agent provisoire de la République. Notre germe n'était pas encore amarrée que nous le vîmes paraître, et s'avancer vers nous pour nous inviter à prendre un logement chez lui en attendant notre départ pour le Caire.

Rosette, nommée Raschid par les Arabes, est située en plaine, sur la rive gauche du Nil, à cinq ou six milles de l'embouchure occidentale de ce fleuve : elle a trois ou quatre cents pas de largeur de l'est à l'ouest, et un mille de longueur du nord au sud. Sa population excédait vingt-cinq mille habitans il y a quelques années; mais depuis la grande peste de 1783, et les deux famines qu'elle a éprouvées en 1784 et 1793, et surtout depuis que les beys régnans ont entiérement ruiné le pays par des impôts excessifs, des extorsions fréquentes et des avanies multipliées, la population de Rosette doit être à peine évaluée à douze mille ames. On ne voit que ruines à l'extrémité occidentale de la ville ; et dans les plus beaux quartiers, sur le quai même, les maisons y ont si peu de valeur, que l'on ne retire pas, en les vendant, la moitié du prix des matériaux qui ont servi à les construire.

On compte à Rosette une trentaine de familles catholiques, venues depuis peu de la Syrie; autant de familles grecques originaires d'Égypte, et environ deux cents familles juives très-pauvres. Le nombre des Turcs y est peu considérable.

Il y a autour de la ville quelques jardins plantés sans ordre, sans symétrie, dans lesquels on remarque le citronier, l'oranger, le cédrat, la bigarrade, le bananier, l'abricotier, le pêcher, le grenadier, le henné, le sébestier. On y voit entremêlés des dattiers dont la cime s'élève bien au dessus des autres arbres, et quelques myrtes qui croissent à la hauteur de nos pruniers. Nous y avons apperçu le mûrier blanc, le mûrier noir, l'olivier et quelques pieds de tamarins.

Ces jardins, ainsi ombragés et rafraîchis par l'eau que l'on y introduit fréquemment, plaisent beaucoup dans un pays très-chaud, naturellement privé d'arbres; mais ils sont peu soignés, et ne produisent pas ce qu'on devrait en attendre. Le peuple est si opprimé, qu'il n'ose se montrer ni trop riche ni trop industrieux : il craint

toujours d'exciter la rapacité des beys et de leurs officiers. Depuis long-tems, par exemple, on ne plante plus des orangers et des bananiers, parce qu'ils étaient un motif de vexation. Les Mameluks puissans exigeaient souvent les oranges et les bananes sans indemnité ou à vil prix. Souvent aussi ceux d'entre eux qui voulaient avoir un jardin au Caire, forçaient les propriétaires des jardins de Rosette et de Damiette à leur donner gratuitement des pieds d'orangers, à les arracher eux-mêmes et à les transporter jusqu'au fleuve. A la moindre plainte de ces malheureux, le Mameluk leur faisait donner en paiement des coups de bâton sous la plante des pieds.

Les sables que les vents de sud amènent chaque année des déserts s'amoncèlent au sud-ouest de Rosette, et y forment divers monticules qui menacent d'ensevelir un jour la ville. Il est curieux de voir la cime des dattiers suivre le progrès des sables et s'élever à une hauteur que ces arbres n'auraient jamais atteinte s'ils avaient crû en liberté.

Les monticules qui sont au sud se prolongent le long du Nil, et paraissent plus anciens que les autres. Il y a, sur le plus grand (1), beaucoup de sépultures, et une tour carrée, bâtie par les Arabes, d'où l'on peut observer la marche des navires qui passent le long des côtes, ou qui manœuvrent pour entrer dans le fleuve. C'est au bas de ce monticule que furent trouvées les colonnes dont parle Savary; et c'est ici que l'on doit placer Bolbitine, que l'on sait avoir été bâtie sur la seconde branche du Nil.

Les terres situées au nord de la ville, et celles qui sont à l'est dans le Delta, sont plantées de dattiers ou semées en riz et en trèfle. On y cultive aussi l'abélasis (2), le lin, le sésame, la colocasse et diverses plantes potagères. L'orge et le blé y sont rares, et ne sont semés que sur les bonnes terres que l'on ne peut arroser.

Les dattiers sont plantés en quinconce, à la distance de cinq à six

---

(1) Il est nommé Abou-Mandour.

(2) *Cyperus esculentus*.

pas les uns des autres. Le produit annuel de cet arbre est de cent à cent vingt paras dans les terres arrosées, et de quarante à cinquante dans celles qui ne le sont pas. Les plantations se font avec les caïeux que l'on retire du pied des vieux arbres. Si le caïeu est vigoureux et un peu gros, cinq à six années suffisent pour qu'il soit en plein rapport. On plante ordinairement un pied mâle pour vingt pieds femelles; et quoique la fécondation de celles-ci dût s'opérer assez bien par le transport naturel des poussières séminales, les Arabes, qui craignent que la plupart des fruits n'avortent, placent avec soin, au milieu de chaque régime femelle, un brin tiré du régime mâle, qu'ils fixent avec un fil au moment de la fleuraison. Cette opération a lieu dans les premiers jours de germinal. Le fruit commence à mûrir à la fin de fructidor. Celui que l'on mange frais, en vendemiaire et brumaire, est excellent, très-sain, très-nourrissant et de très-facile digestion. Les dattes que l'on veut conserver sont préparées à Rosette d'une manière particulière; elles sont ouvertes par le milieu, séchées, comme les autres, au soleil, et ensuite entassées et pour ainsi dire pétries dans des couffes. On en forme des gâteaux assez grands, que l'on vend dans les bazards, ou que l'on transporte en Syrie et à Constantinople.

Un champ destiné à la culture du riz doit être bien uni, et avoir un rebord en terre, qui en forme une sorte de réservoir. On laisse à ce champ deux ouvertures, l'une pour introduire l'eau, et l'autre pour l'évacuer. Au commencement de germinal on coupe le trèfle qu'on y a semé l'année précédente : on laboure à la charrue; on introduit un demi-pied d'eau, ensuite on unit la terre au moyen d'un tronc de dattier que deux bœufs traînent en travers; et tandis qu'on prépare ainsi la terre on met le riz dans des couffes, et on le plonge pendant huit jours dans le fleuve pour le faire germer : on le sème dans cet état un peu dru, afin de pouvoir en arracher une partie, et en planter un champ aussi étendu que le premier. Cette opération a lieu en prairial, environ cinquante jours après que le riz est semé. Tous les deux ou trois jours on évacue l'eau des rizières pour en introduire de nouvelle; ce qui contribue sans doute le plus à la bonne qualité de cet aliment, et ce qui fait que le

riz d'Égypte est infiniment supérieur à tous ceux qu'on récolte dans des lieux marécageux. Il est mûr et en état d'être coupé en vendemiaire. Il produit ordinairement de vingt à trente pour un.

Dès que le riz est coupé, on sème du trèfle sans labourer ni préparer la terre. On fait pendant l'hiver trois ou quatre récoltes, suivant que la saison est plus ou moins favorable, et l'on sème de nouveau le riz en germinal, mais le plus souvent on laisse le trèfle encore un an; ce qui est beaucoup plus productif.

On sème en germinal l'abélasis dans les champs de dattiers : on l'arrose de tems en tems, et on le récolte à la fin de l'été. Les femmes et les enfans aiment beaucoup la racine tubéreuse de cette plante; ils en mangent de tems en tems, et en ont presque toujours dans leurs poches. L'abélasis est doux, émulsif, nourrissant, beaucoup plus agréable que la noisette, à laquelle on peut le comparer pour la saveur : il est aussi bien moins indigeste. On en fait une grande consommation dans toute l'Égypte, et ce n'est qu'aux environs de Rosette et de Damiette qu'il est cultivé. Nous croyons que cette plante réussirait très-bien dans le midi de l'Europe.

La colocasse, dont la racine tubéreuse acquiert la grosseur d'une orange, est plus cultivée aux environs du Caire, que dans les champs et les jardins de Rosette. On la multiplie en la coupant par morceaux et la mettant en terre à un pied de profondeur. Plantée à la fin de prairial, elle est bonne à manger en vendemiaire : les marchés du Caire sont couverts de cette racine pendant tout l'hiver, comme ceux du nord de l'Europe le sont de la pomme de terre; mais au lieu que celle-ci est douce et fade, l'autre est naturellement âcre et un peu corrosive. On est obligé, avant de la faire bouillir, de la couper en morceaux et de la bien laver dans une forte saumure. Préparée ensuite au beurre ou au gras, seule ou avec de la viande, et relevée par des aromates, elle est agréable, nourrissante et de facile digestion.

Les eaux du fleuve, aux environs de Rosette, s'élèvent chaque année de deux pieds et demi à trois pieds; ce qui leur permet d'entrer dans les canaux, et de se répandre sur les terres basses, disposées de manière à les recevoir. Les bords du Nil et des canaux, un

peu plus élevés que ces terres, ne sont pas ordinairement inondés. On introduit l'eau dans les champs pendant le reste de l'année, au moyen de deux roues que des buffles font tourner, mais pour cela il faut être à portée du fleuve ou de quelque canal.

L'industrie des habitans de Rosette, toute comprimée qu'elle est par un gouvernement injuste et oppressif, n'est pas seulement dirigée vers l'agriculture; elle se porte aussi vers la navigation, le commerce et les arts. Depuis que le canal d'Alexandrie n'est plus navigable, presque toutes les marchandises qui entrent en Égypte ou qui en sortent, passent par Rosette, et sont déposées pendant quelques jours dans les magasins des négocians. Celles que les germes apportent, sont transportées au Caire sur des bateaux nommés *maches*, qui enfoncent moins que les germes, et qui sont plus propres à la navigation du Nil. La mache n'est pas pontée; elle a une chambre élevée, spacieuse, vers la poupe, et porte, comme l'autre, une voilure triangulaire d'une grosseur considérable. Elle est montée de huit à dix hommes toujours occupés à diriger ses voiles, à la dégager des sables où elle s'engrave quelquefois, et à la remorquer lorsqu'elle a le vent contraire; ce qui arrive souvent à cause des sinuosités que fait le fleuve.

Les négocians établis à Rosette ne sont que les facteurs de ceux du Caire, parce que c'est à la capitale que sont versées presque toutes les denrées de l'Égypte, que sont déposées les marchandises qui viennent de l'Arabie et des Indes par la Mer-Rouge : c'est là qu'aboutissent les caravanes de la Nubie et de l'Éthiopie; c'est là enfin où se fait la plus grande consommation. On va voir cependant par l'énumération des objets manufacturés à Rosette, et par les produits de son sol, que cette ville tient un rang assez important parmi les villes de l'Égypte.

Quoique le nombre des métiers ait considérablement diminué depuis quelques années, on en compte encore deux cents pour la fabrication des toiles de coton et lin, connues sous le nom de dimittes, et distinguées dans le commerce, en mi-fines, fines et surfines. Elles passent presque toutes en France par la voie de Marseille.

Il y a encore vingt métiers pour les dimittes rayées de bleu. Elles se consomment en Égypte : il en passe fort peu en Barbarie.

Il y a cinquante métiers pour les toiles de lin, dites *maugrebines*. On en fait des chemises, des cousinières, des rideaux. Elles passent en Barbarie et dans tout le Levant. On en fait aussi de fines, rayées de bleu ou de rouge, plus particuliérement destinées à des rideaux et à des cousinières.

Il y a trente métiers pour des toiles de coton, larges et grossières, employées à la doublure d'habillemens orientaux. On en teint quelques-unes en rouge. Elles se consomment en Égypte.

On fabrique des serviettes unies en lin, dites *foutes* : elles sont courtes et étroites, et se consomment dans le pays.

Le coton employé aux fabriques vient de Chypre, de Syrie et de Damanhour. On apporte de cette dernière ville une grande quantité de coton filé, dont une partie est employée aux étoffes fines, et l'autre est envoyée à Marseille et à Livourne. Le coton filé grossier est apporté par les fellahs des villages voisins. Il n'y a à Rosette, dans ce moment, que huit filatures.

On apporte aussi de ces villages, des fagots de lin pour les faire nétoyer, et les rendre propres à être emballés. Il y a douze magasins qui emploient chacun à cet objet environ trente ouvriers. Ce lin passe à Alexandrie, d'où il est transporté à Livourne, à Constantinople et en Barbarie.

Il y a douze fabriques où l'on extrait l'huile de lin, et quatre où l'on extrait l'huile de sésame : ces deux huiles sont consommées dans le pays. Les fellahs n'en connaissent pas d'autre, tant pour manger que pour brûler. Il n'y a que les riches qui mangent l'huile d'olive, qu'on apporte de Tunis et d'Alger. Le marc des huiles de lin et de sésame sert à la nourriture des bœufs, des buffles, des moutons et des chèvres. On mêle l'huile de lin avec la poix que l'on tire de Mételin et de la Caramanie, pour en faire une sorte de goudron.

Il y a cinquante fabriques occupées à nétoyer le riz que l'on récolte dans le territoire de Rosette : trente se servent de bœufs ou de buffles pour tourner les roues ; les vingt autres emploient des hommes.

hommes. Dans celles-ci le riz n'est pas si bien nétoyé, et n'acquiert pas la blancheur qu'on parvient à lui donner dans les autres. On est ici dans l'usage d'ajouter au riz environ un sixième de sel marin. On évalue à cent cinquante mille ardebs (1) la quantité de riz que Rosette fournit annuellement, et à cinq cents ardebs la quantité d'abélasis qu'on y récolte. Le premier passe presque tout à Constantinople; le second se répand dans l'intérieur de l'Égypte : on en porte une très-petite quantité en Syrie et à Constantinople. Il sort également une très-grande quantité de dattes et de citrons.

Parmi les objets d'histoire naturelle que nous avons eu occasion de remarquer à Rosette, l'ichneumon (2) doit tenir le premier rang. Il est connu sous le nom de *rat de Pharaon*, et vénéré pour ainsi dire comme un être bienfaisant. Il fréquente les jardins, les prés et les rizières; mais il se tapit plus volontiers parmi les joncs et les roseaux, d'où il s'élance sur les poules d'eau, les hérons, les canards, et sur tous les oiseaux aquatiques. Il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards et de serpens. Il nage avec facilité au moyen de ses pieds un peu palmés, entre dans les canaux, et y attrape souvent des poissons, dont il est très-friand. Il se glisse quelquefois dans les poulaillers, y mange les poules et leurs œufs. Aussi adroit et peut-être aussi patient que le chat, il diminue le nombre des rats, qui se multiplient beaucoup en Égypte. On nous a assuré que, dans le Saïd, l'ichneumon était gardé dans les maisons pour y détruire ces animaux incommodes et malfaisans. Nous avons appris aussi d'un capitaine de navire, qu'un ichneumon mis à son bord avait dans peu de jours détruit tous les rats qui s'y étaient extraordinairement multipliés.

Quel que soit le merveilleux que les Grecs ont répandu sur l'histoire de l'ichneumon, il est bien certain qu'il ne fait point d'autre mal au crocodile, si ce n'est de dévorer ses œufs. C'est peut-être

(1) L'ardeb de riz pèse de quatre cent soixante-dix à quatre cent quatre-vingts livres, poids de Marseille.

(2) *Viverra ichneumon*. Linn. Grande mangouste de Buffon.

aussi sous ce point de vue que les Égyptiens l'avaient rangé parmi leurs animaux sacrés. On le trouve assez bien représenté sur le beau sarcophage conservé dans l'ancienne église grecque de saint Athanase à Alexandrie, et parmi la plupart des hiéroglyphes que l'on trouve sur divers monumens.

L'ichneumon est farouche, puant et très-vorace; il grogne comme le chat lorsqu'il craint qu'on ne lui enlève sa proie, et a en outre un cri de colère, semblable à une sorte de glapissement qu'il fait entendre lorsqu'on l'inquiète ou lorsqu'un chien l'approche de trop près. Ce cri est ordinairement suivi d'un coup de dent.

L'ichneumon grossit un peu plus qu'un chat : il est fort et se défend contre les chiens de chasse. Nous en avons nourri un pendant six mois : il préférait la viande crue à celle qu'on avait fait cuire; mais il était encore plus avide de la chair de poisson. Il mangeait avec voracité les œufs crus ou cuits, et même durcis. Il ne voulait goûter ni le pain, ni le riz, ni les fruits, ni aucun autre végétal, si ce n'est le sucre. Nous avions l'attention de ne pas le laisser manquer d'eau; car quoiqu'il en bût fort peu, il se plaisait néanmoins à y tremper ses pieds et à s'en arroser le corps. Sa chair est réputée fort mauvaise par les gens du pays, et sa fourrure ne peut pas être estimée à cause de la roideur de son poil.

Nous avons trouvé sur les sables à l'ouest de Rosette, un scinque qu'on ne doit point confondre avec celui *à cinq raies* (1) de l'Amérique septentrionale. (*Pl.* 29, *fig.* 1.) Il a de huit à dix pouces de long. Tout le corps est couvert de petites écailles imbriquées, disposées en losange : il est d'un gris vert-foncé, luisant en dessus, avec cinq bandes longitudinales jaunes; celle du milieu du dos est plus large et plus foncée que les autres. Les trois supérieures naissent derrière la tête, et vont se perdre au commencement de la queue : les deux latérales se prolongent sous les

---

(1) *Lacerta quinque lineata.* Linn. *Syst. nat.*

yeux, et vont, comme les autres, se terminer à la base de la queue. Le dessous du corps est d'un jaune-sale. Les pattes sont courtes ; les doigts sont minces, terminés par un petit ongle crochu. La queue est plus longue que le corps.

Ce scinque (1) court assez vîte : il creuse son trou dans le sable.

---

(1) *Scincus* vittatus, *suprà griseo-virescens ; vittis quinque flavis, intermedia majori obscuriori ; caudâ corpore longiore.* Tab. 29, fig. 1.

CHAPITRE VI.

Départ de Rosette. Voyage sur le Nil. Frayeur de notre janissaire. Fouah. Canal de Menouf. Terranéh. Pointe du Delta. Vue des pyramides. Boulac. Arrivée au Caire.

Nous quittâmes Rosette le 29 ventôse à onze heures du matin, et nous nous embarquâmes sur une mache légérement chargée. Le vent soufflait du nord : les eaux du fleuve étaient déjà très-basses, et partout aussi calmes que dans un bassin. Nous ne distinguions en aucun endroit le courant de l'eau, et nous voguions avec la plus grande rapidité.

Les rives du Nil, peu élevées vers Rosette, permettent de porter au loin les regards, et de jouir de la beauté des champs; mais à mesure qu'on s'en éloigne, le lit du fleuve devient de plus en plus profond : les rives s'élèvent et la campagne disparaît. Il ne reste plus alors qu'un rideau uniforme de terre brune, qui serait extrêmement désagréable si l'on n'appercevait encore les touffes de palmiers et de sycomores qui entourent les villages situés près du fleuve, sur une butte factice; si l'on ne rencontrait de tems en tems quelques-unes de ces îles qui se montrent chaque année à mesure que les eaux baissent, et sur lesquelles le laborieux fellah vient semer avec confiance les graines des diverses sortes de melons, de pastèques et de concombres, certain d'en recueillir les fruits avant la crûe du fleuve. A l'approche d'un village, on remarque avec intérêt les enfans des deux sexes, nus jusqu'à l'âge de puberté, jouant et folâtrant, près des eaux, sans craindre les effets d'un soleil très-ardent; et les femmes de tout âge, vêtues d'une simple chemise bleue, qui viennent au Nil, la cruche sur la tête; elles ôtent ordinairement leur chemise, la lavent, l'étendent,

nagent quelques instans, puis la remettent encore mouillée, remplissent leur cruche, et se retirent sans faire attention au bateau qui passe, et au voyageur qui les regarde.

Tout, dans ce voyage, fournit matière à l'observation : tout distrait ou occupe; tout amuse ou intéresse. Tantôt c'est un radeau fait d'un assemblage de citrouilles ou de cruches renversées, qui descend lentement; tantôt c'est l'esquif élégant d'un Mameluk qui passe avec rapidité au moyen de vingt ou trente rames. Ici des mariniers dans l'eau jusqu'à mi-cuisse dégagent, en chantant, leurs bateaux échoués. Plus loin le Nil, se repliant sur lui-même, les oblige de louvoyer ou mettre pied à terre, et remorquer leur bateau jusqu'à ce qu'ils aient dépassé un angle trop aigu. Là des buffles que l'on vient de mettre en liberté courent à l'eau, et s'y plongent jusqu'aux naseaux, autant pour se rafraîchir que pour échapper au dard de l'oestre et du taon. Ici des pigeons rasent, comme l'hirondelle, la surface de l'eau, et, comme elle, remplissent leur bec sans s'arrêter : partout des oiseaux de toute espèce et en grand nombre font la guerre aux poissons, aux reptiles et aux vers.

Le vent ayant cessé de souffler au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes au-delà d'un village nommé Métoubis. Nous continuâmes notre route le lendemain, et nous arrivâmes dans deux heures à Fouah. Cette ville, l'une des plus considérables de l'Égypte, sous la domination des Arabes, est située sur la rive orientale, à neuf ou dix lieues de la mer. Elle a beaucoup perdu de sa population et de sa splendeur depuis que Rosette est devenue l'entrepôt des marchandises qui remontent ou descendent le fleuve. Il s'y fait cependant encore quelque commerce : on y fabrique des toiles, des marroquins; on y fait des cordages, des ustensiles de ménage, et la plupart des habitans sont de très-bons mariniers.

L'île qui se trouve à l'occident de la ville, nous parut bien cultivée : elle est couverte de dattiers, d'orangers, de citroniers et de hennés.

Nous ne restâmes que quelques heures à Fouah. Le vent

continuant de nous être favorable, nous déployâmes nos voiles et nous partîmes. Nous eûmes bientôt dépassé le canal qui conduit les eaux à Alexandrie, et celui qui va aboutir à Damanhour : le premier est à plus de deux lieues de Fouah; le second est à deux milles plus loin, et part de Ramaniéh, poste que les Français ont depuis fortifié. Nous vîmes quelques villages peu considérables et beaucoup de terres incultes. Vers le milieu de la nuit, nous trouvant engagés dans les sables près de la rive gauche, notre janissaire, qui crut appercevoir des cavaliers arabes, fut si fort effrayé, qu'il poussa des cris horribles, et tira un coup de pistolet, autant pour se rassurer que pour faire peur à ceux qu'il voyait s'avancer. Nous fûmes à l'instant sur pied, et nous prîmes nos armes, bien résolus d'en faire usage contre quiconque approcherait. Nous ne vîmes point d'ennemis. Il faisait si clair, que nous distinguions vers le rivage les roseaux que le vent agitait, et que le janissaire avait pris sans doute pour autant de cavaliers prêts à fondre sur notre bateau. Nous le plaisantâmes beaucoup : il s'excusa sur l'intérêt qu'il prenait à nous, et sur le serment qu'il avait fait au proconsul d'Alexandrie de nous ramener sains et saufs.

Il nous avoua qu'il ne pouvait surmonter la frayeur que lui causaient les Arabes du désert depuis une mésaventure qui lui était arrivée, en pareil cas, aux environs de Terranéh. Il nous dit que, dans cette saison, des troupes de cavaliers venaient fréquemment épier le moment où les bateaux échouaient, pour fondre sur eux et les piller. Notre navigation fut pourtant fort heureuse : nous descendîmes à terre assez souvent, malgré l'opposition de notre janissaire. Nous entrâmes dans plusieurs villages. Nous ne vîmes point de cavaliers arabes ; personne ne nous insulta : les fellahs nous parurent fort doux, et très-empressés à nous procurer ce que nous leur demandions. Quant aux femmes, elles sont laides et farouches. Lorsque nous les surprenions, leur premier mouvement était de cacher leur figure au moyen de la chemise, sans faire attention qu'en nous dérobant la vue de leur visage, elles nous montraient complétement ce que les femmes cachent avec soin partout ailleurs.

Nous nous trouvâmes le 1er. germinal, au lever du soleil, à l'endroit où le canal de Menouf vient aboutir. Il était très-considérable, et recevait presque toutes les eaux de la branche orientale du Nil, au point que Damiette était menacée de stérilité. Déjà l'on ne pouvait plus arroser ses jardins, et l'inondation périodique ne permettait presque plus aux eaux de se répandre sur les terres qui se trouvent à portée de cette branche. Pendant quelques années les beys régnans ordonnèrent quelques travaux pour reverser les eaux à l'orient du Delta; mais ce ne fut qu'un prétexte pour exiger de l'argent des habitans, et un motif de vexation encore plus fâcheux pour eux que la stérilité dont leurs champs étaient menacés. Cependant comme le mal allait toujours croissant, et que les cultivateurs des terres situées sur la branche orientale se trouvaient dans l'impossibilité, non-seulement d'acquitter la contribution forcée à laquelle on les soumettait, mais même les impôts ordinaires, Mourad et Ibrahim sentirent que la source de leurs extorsions était tarie, et alors ils dépensèrent réellement les sommes que ces travaux nécessitaient. Nous avons appris qu'à l'arrivée des Français en Égypte, en l'an 6, les eaux du fleuve se distribuaient également dans les deux branches qui forment le Delta, et que le canal de Menouf n'avait plus que la quantité d'eau convenable à la navigation et à l'arrosement des terres.

Nous vîmes dans cette journée, moins d'habitations et moins de cultures que les jours précédens. Nous remarquâmes au loin, à gauche, le coteau blanchâtre qui sépare l'Égypte cultivable du désert de la Libye. Nous mouillâmes pendant la nuit à la rive orientale, et le 2 au matin nous vînmes nous arrêter quelques heures à Terranéh.

Cette ville est peu étendue, peu peuplée, et bâtie en terre, comme tous les villages que nous avons vus sur l'une et l'autre rive du fleuve : elle est le lieu du rendez-vous des caravanes qui vont chaque année, au commencement de l'hiver, retirer le natron des lacs situés à douze ou quinze lieues à l'occident de cette ville. Une partie de ce natron passe au Caire, où il est employé à la fabrication du verre et au blanchissage du lin;

l'autre partie, beaucoup plus considérable, est envoyée à Alexandrie, d'où on l'embarque pour Marseille et pour Livourne.

A peine eûmes-nous mis pied à terre, que des Juifs vinrent nous offrir un grand nombre de médailles en cuivre, récemment trouvées aux environs de la ville. La plupart d'entre elles étaient fortement oxidées : on lisait bien, dans les autres, les noms des empereurs Probus, Aurélien et Carinus.

On sait que la ville moderne est bâtie à peu près sur les ruines de l'ancienne Térénuthis.

Le vent de nord renforça ce jour-là, et accéléra notre marche. Nous découvrîmes dans la soirée les deux grandes pyramides de Gizéh, et nous dépassâmes avant la nuit la pointe du Delta, que les Arabes nomment *Batn-el-Bakara*, le ventre de la biche. C'est ici que le Nil se sépare en deux branches à peu près égales, et c'est ici peut-être que devrait être placée la capitale de l'Égypte.

Cette position offrirait une infinité d'avantages que l'on ne trouve point au Caire. En effet, on est surpris de voir la capitale de l'Égypte à plus de demi-lieue du Nil, et à l'entrée d'un désert; de la voir très-voisine du Mokatan, montagne blanche, dénuée de verdure, qui intercepte le vent, réfléchit les rayons du soleil, et augmente par-là considérablement la chaleur de l'air; montagne qui domine la ville et le château, et qu'il faudrait entiérement fortifier pour mettre le Caire en état de soutenir un siége.

Une ville serait ici entourée d'eau et de terres cultivées; elle serait à la tête du Delta, à la tête de cette partie de l'Égypte, qui sera toujours la plus peuplée et la plus productive : le vent rafraîchissant n'y trouverait aucun obstacle; la chaleur y serait moins forte, l'air plus pur, le coup d'œil plus agréable.

Défendue par les deux branches du Nil et par un fossé large et profond que l'on creuserait à sa partie nord, elle serait à l'abri de toute insulte de la part des Arabes. Elle résisterait de même à une armée qui en ferait le siége : elle pourrait être secourue de la haute Égypte par le Nil; de la basse, par ses deux branches ; de l'intérieur, par une infinité de canaux. Le commerce pourrait y être aussi étendu que les circonstances et l'état de prospérité l'exigeraient,

et l'on y épargnerait les frais de transport qu'il en coûte aujourd'hui pour aller de Boulac au Caire. Un autre avantage qui en résulterait, c'est que les eaux pourraient toujours être également distribuées dans les deux branches, et porter également la fertilité à l'orient et à l'occident de la basse Égypte.

Si les Arabes, sous les Fatimites, choisirent une position aussi défavorable que le Caire pour y bâtir la capitale de l'Égypte, c'est que Fostat venait d'être incendié pour qu'il ne tombât pas entre les mains des croisés, qui en 564 de l'hégire s'avançaient pour en faire le siége. Fostat ou le vieux Caire avait été construit par Amrou, général d'Omar, pour remplacer Memphis; et Memphis, comme on sait, était à quatre lieues au sud-ouest sur la rive occidentale du fleuve.

La position de cette ville était favorable aux anciens Égyptiens. Elle était près du coteau où se trouvent les pyramides, sépulture des rois, et où tous les habitans avaient la faculté de creuser leurs tombeaux. Elle était placée entre la haute et la basse Égypte, non loin du Fayoum, province riche et peuplée. D'ailleurs, les Égyptiens avaient occupé la haute Égypte avant de s'être répandus dans la basse : Thèbes fut pendant long-tems leur capitale. Ils choisirent ensuite la position de Memphis comme étant plus centrale; et si Alexandrie, sous les Grecs et les Romains, prit un accroissement considérable et devint le chef-lieu de toute l'Égypte, elle en fut redevable à ses deux ports et aux encouragemens que ces peuples accordèrent au commerce maritime.

Tant que le jour dura, nos yeux restèrent fixés sur les deux grandes pyramides de Gizéh, sur les deux plus majestueux monumens de l'antiquité. Plus on les considère, plus on est étonné qu'un peuple ait pu exécuter des travaux si fort au dessus du pouvoir ordinaire des hommes. Que de bras il fallut arracher à l'agriculture, aux arts, au commerce! Que de trésors il fallut dépenser! Mais quel fut le motif qui fit élever les pyramides? A-t-on voulu se procurer un méridien impérissable? Une seule eût suffi. Les a-t-on voulu ériger en l'honneur de l'astre bienfaisant qui éclaire le Monde? On ne les eût pas autant multipliées. A-t-on voulu

seulement déposer dans chacune d'elles les dépouilles mortelles d'un roi? Dans ce cas, est-ce l'orgueil ou la piété? Est-ce la flatterie des grands ou la reconnaissance du peuple, qui fit employer presque sans interruption plus de cent mille ouvriers à creuser les entrailles de la terre, en extraire des pierres d'une énorme grosseur, les entasser les unes sur les autres, et former ces montagnes qui se sont conservées intactes jusqu'à présent? Ces monumens, qui attestent l'opulence des rois, sont-ils un témoignage de leur sagesse? Furent-ils élevés, après leur mort, par une contribution volontaire? ou bien ces travaux furent-ils ordonnés de leur vivant? Le peuple fut-il accablé d'impôts? Chaque pierre fut-elle arrosée de larmes? Aristote les regarde comme des monumens de tyrannie. Les rois ne furent portés à cette dépense, selon lui, que pour appauvrir leurs sujets, que pour les accabler sous le poids d'un travail pénible et continuel, capable d'énerver leurs facultés, et leur ôter tout moyen de se révolter.

Celui qui ne verrait dans les pyramides que la grandeur des rois qui en conçurent le projet, et du peuple qui vint à bout d'en couvrir le sol de l'Égypte, aurait, selon nous, une bien fausse idée de la véritable grandeur d'une nation. Nous lui demanderions si, lorsqu'elles furent bâties, il ne restait plus de canaux à creuser, de routes à réparer, de ports à former, de marais à dessécher; si le peuple était parvenu au plus haut degré de prospérité; car la vraie grandeur dans l'homme qui gouverne, c'est de faire des deniers publics l'emploi le plus utile à tous; c'est d'avoir une marine en bon état, une armée sur un pied respectable; c'est d'honorer l'agriculture, encourager les arts, favoriser les sciences : et la vraie grandeur dans un peuple, c'est d'être toujours prêt à faire les sacrifices que les besoins de la patrie exigent; c'est d'avoir une opinion réfléchie, raisonnable, uniforme, qui régisse elle-même le roi, les magistrats; qui les maintienne dans les bornes de leur devoir, qui écarte surtout de leur entour les adulateurs, qui sont le fléau le plus dangereux des États, qui sont toujours prêts à applaudir aux caprices, aux sottises, aux impertinences de l'homme puissant; car sans eux, point de tyrannie; sans eux, point d'actes arbitraires; sans

eux, point d'injustices. Que, par la force de l'opinion, un peuple entoure d'hommes sages le plus méchant roi de la terre, il deviendra bon ou sera obligé de le paraître.

Ces réflexions nous accompagnèrent jusqu'à Boulac, où nous mouillâmes vers les dix heures du soir, le quatrième jour de notre départ de Rosette.

Boulac est un village assez étendu, où abordent toutes les marchandises qui viennent de la basse Égypte ou qui descendent du Saïd. Il est sur la rive droite du Nil, à une demi-lieue du Caire et à cinq du Delta. Le vieux Caire ou Fostat est à une très-petite lieue au sud.

Le 3, au matin, le citoyen Magallon, averti de notre arrivée par un de nos mariniers, nous envoya un drogman et un janissaire, et nous nous rendîmes auprès de lui.

Je n'entreprendrai pas de décrire le Caire, la seconde ville de l'Empire othoman par sa population, ses richesses, ses édifices, son commerce et le luxe des habitans. Je laisse ce soin aux Français qui y ont séjourné pendant trois ou quatre ans, et qui ont eu les facilités que nous voyageurs ne pouvions avoir lorsque la hache du despotisme planait sur nos têtes.

Nous devons cependant dire que, quelque injuste et vexatoire que fût la conduite des beys à l'égard des négocians français, nous eûmes tous les moyens de voir le Caire dans le plus grand détail. Nous parcourûmes à notre aise le château situé à l'extrémité de la ville, sur un monticule qu'on doit regarder comme une continuation du Mokatan, colline stérile, désagréable à voir, qui se trouve à un demi-quart de lieue au sud. Le puits de Joseph, ainsi nommé vulgairement, creusé dans l'intérieur de ce château, fixa quelques momens notre attention.

Nous fûmes à la Matarée et sur le sol d'Héliopolis, où se trouve le superbe obélisque encore debout, de granit thébaïque. Nous portâmes nos pas jusqu'aux environs du lac des Pélerins, dans lequel sont versées les eaux du canal qui traverse le Caire.

L'île de Raouda, située entre le vieux Caire et Gizéh, n'échappa point à nos recherches : c'est à son extrémité méridionale qu'est le

mékias ou nilomètre. Le bâtiment qui le contient, n'a rien de remarquable : il consiste en un édifice carré, d'une vingtaine de pieds de largeur, au milieu duquel on voit une colonne octogone, où sont marquées les coudées qui indiquent la hauteur des eaux lors des inondations. Ces coudées sont divisées en vingt-quatre parties, et on assure que la colonne l'est en vingt-quatre coudées. On ne pouvait en compter que onze et demie au dessus du niveau des eaux quand nous l'avons vue : il en restait donc douze et demie au dessous de ce même niveau. Cet édifice, au reste, est très-mesquin et fort mal entretenu.

La mosquée, qui est adossée à sa face occidentale, est extrêmement dégradée : elle est spacieuse, de forme carrée, découverte au milieu, et ornée d'un assez grand nombre de colonnes d'une petite proportion. Les salles qui se trouvent à l'est du mékias sont également dégradées : on les regarde comme les restes du palais et de la forteresse que *El-Mélik el-Saleh* fit bâtir pendant son règne, depuis 637, jusqu'en 647 de l'hégire. Cette position est effectivement la plus favorable des environs du Caire pour un palais, et la plus susceptible d'être ornée et embellie.

L'allée de sycomores, qui se prolonge depuis le mékias jusqu'au milieu de l'île, n'est composée aujourd'hui que d'un seul rang d'arbres, dont pas un n'est bien aligné ni également espacé : elle n'est remarquable que par l'ombrage qu'elle procure, et par la croissance que ces arbres ont prise, quoiqu'ils aient, à ce qu'on assure, moins de cinquante ans (1). Cette allée présente aussi un fait assez curieux. Quelques-uns de ces arbres étant fort rapprochés les uns des autres, leurs branches se sont croisées : le frottement a entamé en plusieurs endroits leur écorce, et il en est résulté une réunion des deux branches par une sorte de greffe naturelle; ce qui n'arrive guère que sur des arbres dont le bois est mou et le suc abondant.

Mourad-bey, à qui on avait conseillé d'avoir une marine formidable au Caire, tant pour effrayer les Mameluks que pour se

(1) Le cit. Grobert ne leur donnait que vingt-huit ans en l'an 9; ce qui nous paraît peu vraisemblable.

rassurer lui-même, et se procurer, en cas d'événement, une retraite inaccessible aux autres, avait fait abattre un grand nombre de ces arbres, et en avait fait construire une frégate percée pour quarante canons, quoiqu'elle ne fût pas capable d'en porter vingt. C'est ainsi que, pour se procurer un épouvantail, cet ignorant Circassien avait dégradé le seul endroit de promenade qui fût aux environs du Caire; car, si l'on excepte quelques jardins plantés en palmiers, orangers, abricotiers, cassiers, acacias, que l'on voit dans cette île et à la partie occidentale du Caire, tout le reste est nu, sec, poudreux et désert.

CHAPITRE VII.

Course aux pyramides. Gizéh ; cultures de sa plaine. Catacombes. Description du chéops ou grande pyramide. Remarques sur le chephren ou la seconde, et sur le mycérinus ou la troisième. Habitation d'un Marabou. Du sphinx.

VERS le milieu de germinal, le citoyen Magallon ayant obtenu de Mourad une lettre de recommandation pour le scheik arabe, sur les terres de qui nous devions aller, nous ne songeâmes plus qu'à nous procurer des guides et des montures, et faire des provisions pour cinq à six jours ; car notre dessein était non-seulement de nous rendre aux pyramides de Gizéh, mais encore de parcourir toute la plaine de Sakhara, d'entrer dans plusieurs catacombes, et de revenir par le lieu où l'on suppose, avec fondement, qu'était Memphis.

Deux jours suffirent pour nos préparatifs, par les soins et l'intelligence d'un Italien nommé *Pietro Bosachi*, et plus ordinairement Coquelaure. Cet homme, domicilié depuis plusieurs années au Caire, était une espèce de *Cicerone*, fort gai, fort spirituel, un peu fou, assez brave, très-hardi, singeant le Mameluk, parlant arabe, donnant de l'argent ou menaçant de son sabre, suivant les personnes avec qui nous avions à faire ; grand parleur, grand menteur, autrefois vendeur d'orviétan sur des treteaux en Italie, actuellement courtier, brocanteur, trafiquant, artiste et médecin, honnête homme d'ailleurs, et fort utile aux étrangers, surtout à ceux dont la bourse est bien garnie : heureusement la nôtre l'était alors.

Coquelaure eut bientôt réuni et apprêté cinq ou six pâtés, dix ou douze gigots de mouton, quinze ou vingt poules, trente ou

quarante pigeons, plusieurs langues enfumées, des fruits et des friandises du pays en assez grande quantité, et plus de deux quintaux de pain.

Nous croyions que notre caravane se bornerait à sept ou huit maîtres, et autant de domestiques, asiniers ou conducteurs. Nous fûmes agréablement surpris, en montant à cheval, de voir autour de nous plus de trente personnes, parmi lesquelles plusieurs jeunes gens, fils ou commis de négocians. Il y avait aussi quelques étrangers, dont on nous fit avec raison le plus grand éloge.

Nous partîmes le 15 germinal après midi, et vînmes coucher à Gizéh, village peu étendu, situé sur la rive occidentale du Nil. Nous passâmes la nuit dans la maison d'un négociant, fort incommodés par les puces et les punaises qui s'y trouvaient en abondance, et surtout par le bacchanal que firent nos jeunes étourdis, à qui nous ne pûmes faire entendre que, pour ne pas altérer sa santé par les fatigues du jour, il était indispensable de reposer la nuit.

Mohammed-bey, et après lui Mourad-bey, ont voulu fortifier Gizéh par un mur d'enceinte flanqué de tours : ce dernier y passait une grande partie de l'année. Son palais était à l'extrémité nord du village, sur le bord du fleuve : il paraissait spacieux et fort bien entretenu. On nous dit qu'il y avait sur les derrières de ce palais des jardins fort vastes, plantés avec aussi peu d'ordre et aussi peu de goût que tous ceux qu'on voit aux environs du Caire.

Nous partîmes de Gizéh avant le jour : on compte de ce village aux pyramides environ trois lieues (1). Le terrain est très-uni, et presque tout couvert des eaux du fleuve pendant l'inondation. Nous y tuâmes une sorte de gélinote (2) que nous voyions pour la première fois. La beauté de son plumage, d'un gris fauve, mélangé de noir; sa gorge noire, tachetée de blanc et entourée de fauve; sa poitrine rousse, bordée de noir; son ventre blanc; ses pieds

---

(1) Seize mille pas selon le cit. Grobert; le pas de deux pieds. Douze mille selon Pietro della Valle.

(2) *Tetrao alkata*. Linn.

garnis de plumes ; sa queue terminée par deux plumes longues et pointues, en font un des plus beaux oiseaux du désert.

Nous traversâmes le reste d'un canal que l'on voit tracé sur la carte de Danville, et qui, partant du lac Mœris, dans la province du Fayoum, passait à l'occident de Memphis, et allait se rendre au lac Maréotis. Il est presque entiérement comblé, et l'on doit vraisemblablement la conservation de ce qui en reste aux besoins des habitans, qui n'ont pas d'autre moyen de se procurer de l'eau pendant toute l'année.

Cette plaine, ainsi que toutes les terres de l'Égypte que le Nil couvre périodiquement de ses eaux, est très-fertile et très-productive. Le carthame en fait la principale culture. On sait que les fleurs de cette plante, connue dans le commerce sous le nom de *safranum*, donnent une belle couleur rouge-orangée, qui fait la base du rouge végétal. La plus belle qualité de carthame que l'Égypte fournisse, est récoltée aux environs du Caire et dans la plaine de Gizéh.

Le trèfle à fleur blanche, les lupins, l'orge et le froment couvraient les champs qui n'étaient point semés de carthame. Les orges étaient déjà coupés, et les fromens étaient mûrs. Nous vîmes par intervalles des bosquets de dattiers ; nous remarquâmes aussi des azédaracs, des acacias, des napcas, des tamaris arborescens et des mûriers, qui tous nous prouvèrent que si l'Égypte manque de bois pour les usages les plus ordinaires, c'est bien la faute des habitans. La Nature, dans ce pays, favorise fort bien les moindres efforts de l'industrie. La terre et le climat se prêtent également à la culture d'un grand nombre d'arbres d'Europe, d'Amérique, d'Asie et des Indes.

La matinée fut calme, assez fraîche ; mais l'air, qui parut un peu embrumé après le lever du soleil, fit craindre à nos compagnons de voyage un *khramsi* ou vent de sud, qui ne tarda pas à se faire sentir, et qui nous incommoda beaucoup pendant tout notre voyage.

À mesure que nous nous approchions du coteau sur lequel les pyramides sont placées, le terrain changeait d'aspect et perdait de sa

sa qualité. Le sable y dominait, et les terres étaient moins cultivées. Les pyramides, dont nous avions bien jugé la distance du Caire et de Gizéh, nous paraissaient alors plus éloignées qu'elles ne l'étaient : nous ne les voyions pas non plus aussi grandes qu'auparavant. Nous en attribuâmes la cause à leur forme et à notre position à leur égard. Peut-être aussi l'air, qui s'était un peu embrumé, contribuait-il à cette erreur d'optique.

Arrivés au pied du coteau, nous apperçûmes plusieurs ouvertures de catacombes qui y furent creusées autrefois. Les voyageurs qui sont venus aux pyramides, y ont en général fait peu d'attention : l'objet le plus frappant attirant tous leurs regards, ils ont négligé les curiosités de détail, dont le nombre est cependant très-considérable. Six mois ne suffiraient peut-être pas pour étudier avec soin les restes précieux qu'on peut découvrir depuis les premières pyramides de Gizéh, jusqu'aux dernières de Sakhara. Tout cet espace que les eaux du fleuve n'ont jamais couvert, et qui semble avoir été destiné, depuis l'antiquité la plus reculée, à renfermer la dépouille mortelle des nombreux habitans de Memphis, présente partout des indices de souterrains qui se prolongent à l'ouest dans le désert, et des restes d'édifices à la proximité et à l'entour de toutes les pyramides. Celles-ci, considérées séparément, offrent aussi une grande variété dans leur grandeur, leur forme et leur construction : les unes ont été revêtues à leur extérieur, comme celles de Gizéh, d'une couche de beau granit rose ; d'autres semblent avoir été privées de ce revêtement, telle que la pyramide à larges gradins, située entre Gizéh et Sakhara : toutes sont en pierre coquillère, hors une seule, qui est en briques : on en voit enfin qui ne semblent avoir été formées que par le rapprochement de gros blocs de pierres de taille, sans le mélange d'aucun ciment. Parmi les pyramides de Sakhara, il y en a que l'on prendrait pour des buttes de sable de forme pyramidale, attendu que les pierres de la superficie sont presque entiérement décomposées. Ce n'est qu'au sommet qu'on peut appercevoir encore les assises de maçonerie, qui indiquent que ces monumens sont en tout semblables aux autres.

Quant aux catacombes, nous pouvons assurer, d'après ce que nous en avons vu, qu'elles sont infiniment plus curieuses que celles d'Alexandrie, puisque plusieurs d'entre elles offrent des hiéroglyphes sur leur ouverture extérieure et dans leurs cavités.

Après avoir monté au dessus du coteau, dont l'élévation est évaluée à cent pieds, on se trouve à peu de distance de la première pyramide, que l'on attribue au roi *Chéops*. Si l'on avance quelques pas, on apperçoit une grande tranchée ouverte dans le roc, qui semble avoir conduit anciennement, par une pente assez douce, à un souterrain actuellement comblé de sables. Nous avons conjecturé que c'est l'ouverture du canal dont parle Hérodote, qu'on avait creusé sous la roche pour amener par eau les matériaux qu'on retirait de la haute Égypte pour le revêtement des pyramides. Nous aurions bien desiré avoir le tems et les moyens de déblayer ces sables; mais il fallut y renoncer et nous en tenir à des conjectures, faute de mieux.

Si l'on se détourne à gauche, on voit des restes d'anciens édifices que Maillet a cru appartenir à des temples, et qu'on reconnaît être de petites pyramides qu'on a tenté de démolir. On peut les comparer à de chétifs arbustes, croissant au pied du chêne le plus majestueux : il y en a trois à la face orientale, et deux à la face méridionale. Aucune d'elles n'a de portes; mais quelques-unes ont de petites lucarnes carrées, à fleur de terre, dont l'usage n'est pas facile à deviner.

Hérodote nous apprend que celle du milieu fut bâtie par la fille de Chéops, roi d'Égypte. Ce roi, pour subvenir aux dépenses considérables que la grande pyramide lui occasionna, en vint au point de prostituer sa fille dans un lieu de débauche, et de lui ordonner de tirer de ses amans une forte somme d'argent. Non-seulement elle exécuta les ordres de son père, mais elle voulut aussi laisser elle-même un monument. Elle exigea en conséquence une pierre de tous ceux qui venaient la voir; et c'est avec ces pierres que l'on bâtit la pyramide qui est au milieu des trois, et qui a un pléthre et demi de chaque côté.

Si l'on passe à la face nord de la grande pyramide, on voit, à

une hauteur qu'on évalue à plus de soixante pieds au dessus de la base, une ouverture évidemment forcée : au dessous de cette ouverture se trouvent des décombres qu'on suppose avoir appartenu à la pyramide. On entre par un canal très-incliné, de cent douze pieds de long sur trois pieds quatre pouces de large, qui n'est pas revêtu de marbre blanc, comme le dit Maillet, mais de pierre blanche calcaire assez tendre, noircie extérieurement par la fumée des torches que portent les curieux qui vont visiter ces monumens. Arrivé au bas de ce canal, on se détourne un peu à droite, par une route forcée de trente-deux pieds de long, et l'on reprend un canal ascendant de soixante-dix-sept pieds six pouces de long. Là on trouve un canal horizontal de cent dix-huit pieds, qui conduit à une chambre nommée vulgairement *chambre de la reine*, et une galerie ascendante de cent vingt-cinq pieds, par où l'on va à une chambre nommée *chambre du roi*.

Avant de prendre le canal horizontal inférieur ou la galerie ascendante supérieure, on remarque à droite un puits ovale de deux pieds et demi de diamètre dans un sens, et de trois pieds et demi dans l'autre, qu'on présume avoir communiqué au dehors. Il avait, selon Pline, quatre-vingt-six coudées de profondeur (1), et l'on croyait que les eaux du fleuve venaient y aboutir. Maillet a conjecturé que c'est par-là que les ouvriers sont sortis après que les corps furent déposés dans la pyramide, et qu'on eut bouché toutes les issues pour que personne ne pût désormais s'y introduire.

La galerie qui conduit à la chambre du roi a environ vingt-cinq pieds de haut, et six et demi dans sa plus grande largeur, c'est-à-dire, au dessus des deux banquettes latérales, dont la hauteur est de vingt-huit pouces, et la saillie de dix-huit. La chambre du roi, qu'on présume être presque au milieu de la pyramide, et à un quart ou un tiers de sa hauteur perpendiculaire, a seize pieds de largeur, trente-deux de longueur et dix-neuf de hauteur. La partie supérieure ou le plafond est plat, et formé de neuf pierres

(1) *In pyramide maximâ est intùs puteus, octoginta sex cubitorum flumen illo admissum arbitrantur.* Pl. Hist. nat. lib. 36, cap. 12.

seulement ; les sept du milieu ont quatre pieds de large, et les deux des extrémités n'en ont que deux chacune : elles paraissent toutes de granit rose, ainsi que les parois des murs et le sarcophage qu'on y voit vers l'un des angles.

Sur les deux murs latéraux on apperçoit, en face l'un de l'autre, deux trous, l'un carré et l'autre ovale, auxquels Maillet a donné une destination assez singulière : le premier allait, suivant lui, par une ligne droite, jusqu'à l'extérieur de la pyramide; il servait à donner de l'air aux personnes qui, par attachement ou par devoir, s'étaient enfermées vivantes auprès du corps de leur roi : c'est par-là qu'elles recevaient aussi les alimens dont elles avaient besoin. L'autre trou devait recevoir leurs excrémens, qui tombaient dans un réduit profond, pratiqué au bas de la pyramide pour cet usage.

Cette conjecture d'un homme très-judicieux, qui a résidé longtems au Caire, et a visité plusieurs fois avec la plus grande attention l'intérieur de cette pyramide, nous porta à faire quelques efforts pour reçonnaître la direction de ces trous. Il nous parut qu'elle était d'abord horizontale, et qu'ensuite, à la distance de sept à huit pieds, ils s'élevaient l'un et l'autre vers le haut de la pyramide; car en y introduisant quelques bougies au moyen de nos cannes liées l'une à la suite de l'autre, nous vîmes, au fond, des pierres qu'on y avait jetées, dont une partie était cachée vers le haut et jamais vers le bas. La lumière d'ailleurs put s'élever dans l'espace que les pierres n'occupaient pas, et disparaître à nos yeux.

Le cit. Grobert croit que ces trous furent destinés à conserver des manuscrits ou des aromates que l'on avait coutume d'ensevelir avec les morts.

La chambre inférieure n'a que dix-huit pieds de long sur seize de large; le plafond n'est pas uni, mais formé de pierres qui s'avancent les unes en avant des autres, ainsi que la galerie qui conduit à la chambre supérieure. On voit sur le mur à gauche un enfoncement que Maillet croyait avoir été destiné à recevoir une momie. Cet auteur s'est encore trompé dans cette conjecture ; car cet

enfoncement est terminé au bas par un canal carré, semblable à celui par où on arrive à la chambre de la reine, et qu'on peut présumer devoir conduire à une autre chambre dont aucun voyageur n'a fait mention. Nous avons tenté inutilement d'y pénétrer : ce canal est tellement obstrué par des décombres, qu'à peine on peut s'y glisser de toute la longueur du corps; mais par le moyen des bougies allumées que nous y avons introduites, nous avons reconnu que ce canal est horizontal, qu'il est semblable au premier, que les murs en sont intacts, et que les décombres dont il est rempli, n'y sont que déposés. Depuis Maillet on a généralement cru que tous les décombres, qui s'élèvent à plusieurs pieds au dessus du sol de la chambre de la reine, étaient le produit d'une fouille faite sous le sol même de cette chambre. Si cette opinion est fondée, ceux qui entreprirent cette fouille, se trouvant embarrassés par la quantité de pierres qu'ils en tirèrent, durent les transporter jusque dans la chambre où ce nouveau canal conduit, en remplir le canal lui-même, et en couvrir le sol de la chambre de la reine à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Il est également probable que du tems de Maillet les décombres cachaient l'ouverture du second canal, et ne laissaient voir que l'enfoncement qui lui était supérieur; ce qui porta cet auteur à présumer que c'était une niche à momie, bien loin d'imaginer qu'il désignât un second canal.

Cette chambre, au surplus, comme la supérieure, est toute formée de gros blocs de granit rose; mais le canal par lequel on y arrive, est de pierre calcaire, blanche, enfumée comme celle des autres passages, et on y remarque une grande fente qui dépend, selon toutes les apparences, de quelque affaissement qu'aura éprouvé toute la masse de cette immense maçonerie.

Nous n'avons fait aucune autre remarque bien essentielle sur les autres parties de la pyramide, qui ont été décrites par Maillet : elles sont en tout conformes à la description qu'il en donne. Quant aux opinions que cet auteur a émises pour expliquer la manière dont elle avait été fermée, comme aussi les moyens par lesquels on est parvenu à y pénétrer, on ne peut se refuser à les regarder comme infiniment ingénieuses et vraisemblables. Nous renvoyons

à l'ouvrage même de Maillet, ou à celui de Savary, qui l'a copié. On peut voir aussi la description des pyramides de Gizéh par le cit. Grobert, et les réfutations qu'il fait de l'opinion de Maillet.

En retournant sur nos pas pour sortir de ces lieux méphitisés, nous vîmes à notre gauche, vers l'endroit où les deux canaux inclinés se joignent, une ouverture en forme de grotte, qui n'est que le commencement d'un chemin forcé, par où l'on espérait sans doute parvenir à quelque autre appartement de ce vaste édifice. Le chemin ne s'étend pas à moins de quatre-vingts pieds; il est très-irrégulier : tantôt il faut ramper sur le ventre pour y pénétrer, et ailleurs on y marche debout. Les pierres qui en ont été arrachées y ont laissé des parois très-irrégulières, qui nous ont permis de connaître plus particuliérement la construction de ce monument. Il s'en faut de beaucoup que sa maçonerie soit autant soignée que celles des édifices romains ou grecs : dans ceux-ci, lorsque le mortier fut employé, les pierres y étaient toujours noyées, et il est bien rare d'y rencontrer le plus petit vide; dans la maçonerie de la pyramide, au contraire, on rencontre, dans l'entre-deux des pierres, des vides à y passer le bras. Il nous arrivait souvent de l'y introduire avec une canne dans toute leur longueur ; souvent nous n'appercevions aucune trace de mortier, tandis qu'ailleurs les pierres y étaient noyées. Au reste, toutes ces cavités étaient remplies de chauve-souris qui nous incommodaient beaucoup, et qui éteignaient très-souvent une partie de nos bougies. Elles ressemblent beaucoup à l'espèce d'Europe, nommée *fer-de-cheval :* leur queue égalait en longueur celle du corps : nous en prîmes plusieurs; mais le domestique à qui elles furent confiées ne les ayant pas assez bien soignées, nous les trouvâmes corrompues le soir par l'effet de la chaleur.

Nous avions résolu de passer une journée entière dans l'intérieur de la pyramide, afin de tout voir et revoir, tout observer, tout mesurer : nous nous flattions de n'en sortir qu'avec une idée exacte de sa distribution intérieure et de la destination de chaque objet qu'on y remarque; mais l'air, qui s'y renouvelle avec une extrême lenteur, fut bientôt tellement vicié par les bougies que

ce que nous disons de celle-ci doit s'appliquer également à celles qui l'avoisinent, et peut-être à toutes celles qui sont répandues dans la plaine des Momies.

S'il restait quelques doutes à cet égard, ils seraient bientôt levés en observant la seconde pyramide située au sud-ouest de la première : elle est presque aussi élevée que l'autre; mais elle a un peu moins de base (1). Placée sur un rocher dont la pente était de quatre à cinq toises, on crut devoir applanir le terrain, d'où résulta une coupure à l'est, au nord et à l'ouest, au milieu de laquelle la pyramide fut construite. Entre sa base et la coupure du rocher, il n'y a pas moins de cinquante pas : on apperçoit sur celle-ci, de distance en distance, les portes des chambres qui furent taillées dans le rocher : il y a, dans la plupart de ces chambres, des puits carrés, par lesquels on descend dans des galeries terminées par d'autres chambres, qui ont probablement renfermé des momies. Il n'est pas rare de voir, tant à l'intérieur de toutes ces chambres, qu'au dessus de la porte d'entrée, des hiéroglyphes assez bien conservés, malgré le peu de dureté de la roche.

L'alignement, la position et la hauteur de toutes les portes de ces anciennes sépultures, dont le seuil n'est pas même enterré dans les sables, sont une nouvelle preuve que le sol actuel ne s'élève pas au dessus de l'ancien sol. On voit bien, à la vérité, du sable dans cet encaissement, et surtout à la base de la pyramide : on y voit bien aussi des amoncélemens de pierres qu'on doit attribuer aux débris de son revêtement, dont il existe encore une bonne portion à son extrémité supérieure; mais ce sable et cet amoncélement de pierres n'ont pas élevé le sol de deux toises au dessus du niveau des portes correspondantes : d'où il faut conclure que les pyramides de Gizéh ont la même hauteur qu'elles avaient autrefois; qu'il est faux que leur base soit enterrée au-delà de quelques pieds, et que s'il y a des différences entre les proportions que les Anciens et les Modernes leur ont données, elles dépendent de toute

(1) Le Chephren a, selon le cit. Grobert, six cent cinquante-cinq pieds de base, et trois cent quatre-vingt-dix-huit de hauteur.

autre cause que de l'amoncélement des sables. Il est possible que l'on ne connaisse pas avec exactitude la mesure dont les Anciens se sont servis; il est possible aussi que ces mesures n'aient pas été bien prises, puisque les Modernes qui se sont attachés à en faire la comparaison, varient entre eux d'une manière encore plus disproportionnée.

Mais qu'importe que les pyramides aient cinquante pieds de plus ou de moins dans chacune de leur proportion; elles n'en sont pas moins les monumens les plus étonnans qui soient sortis de la main de l'homme, et ceux qui produisent les plus fortes impressions.

La troisième pyramide, qui se trouve au sud-ouest des deux autres, attire rarement l'attention des voyageurs, parce que sa masse n'a rien d'imposant, sa forme rien d'extraordinaire, sa construction rien de plus curieux que ce qu'on vient de voir : elle se faisait pourtant remarquer autrefois par la beauté, le brillant et la dureté des pierres dont elle était revêtue. Au lieu de granit rose qu'on voit encore au sommet de la seconde, on se servit pour celle-ci du beau jaspe vert-foncé d'Éthiopie, ainsi que Pline nous l'apprend (1), ainsi que nous l'attestent les fragmens qu'on voit répandus aux environs.

On attribue cette pyramide à Mycerinus, à ce roi vertueux qui crut que sa cendre, accompagnée dans cet humble monument des bénédictions du peuple, y reposerait avec plus de tranquillité que celle de ses aïeuls dans les deux autres. Le cit. Grobert, qui l'a mesurée, lui a trouvé deux cent quatre-vingts pieds de base, et cent soixante-deux d'élévation. Il paraît qu'on a fait inutilement des tentatives à sa face nord pour pénétrer dans l'intérieur; car elle est très-dégradée de ce côté. On remarque à sa partie méridionale

---

(1) *Tertia minor prædictis, sed multò spectatior, æthiopicis lapidibus assurgit.* Pl. Hist. natur. lib. 36, cap. 12.

Le cit. Grobert dit qu'elle était revêtue de granit rose tiré de l'île d'Éléphantine. Il attribue au chephren le jaspe d'Éthiopie. Il y a eu erreur dans les étiquettes du cit. Grobert, ou une faute d'impression dans le texte. Le granit de l'île d'Éléphantine revêt encore une portion du chephren.

trois autres pyramides beaucoup plus petites, qui se prolongent à l'occident, et à quelque distance de sa face orientale on voit les débris d'un temple construit des mêmes pierres que les pyramides. C'est probablement celui dont parle Hérodote, qu'Asychis, successeur de Mycerinus, fit bâtir en l'honneur de Vulcain.

Après avoir observé pendant quelque tems les environs de ce monument, accompagnés seulement de deux Arabes, nous revînmes sur nos pas pour aller voir le Sphinx et rejoindre nos compagnons de voyage, qui nous y attendaient. En passant près de la seconde pyramide, nos conducteurs nous invitèrent à entrer dans l'habitation souterraine qu'occupait un Marabou. La roche taillée à pic présentait extérieurement deux portes surmontées de hiéroglyphes, et quelques fenêtres à fleur de terre, à moitié bouchées par le sable. Dès que le Marabou nous entendit parler, il vint au devant de nous. Nous entrâmes par la porte à gauche dans une chambre spacieuse, et de là dans une seconde, où nous ne vîmes ni ornemens ni hiéroglyphes. Nous nous présentâmes à une troisième chambre; mais comme elles n'étaient éclairées que par leur porte, et comme nous n'avions point alors de bougies, nous ne pûmes aller plus loin. Nous ne crûmes pas d'ailleurs qu'il y eût dans ces lieux rien de remarquable, et nous ne sortîmes pas sans payer à l'*homme saint* le tribut auquel il s'attendait.

La seconde porte extérieure ne nous parut pas communiquer avec les chambres souterraines dont nous venons de parler : elle conduit à une pièce carrée, sur le côté de laquelle nous apperçûmes une ouverture en pente presque toute obstruée par les sables. A droite de cette seconde porte nous vîmes quelques autres fenêtres au niveau du sol, qui ont dû éclairer d'autres chambres dans lesquelles nous ne sommes point entrés. Il paraît que toute cette partie du rocher a été anciennement taillée, et qu'elle renferme un grand nombre de chambres qu'il serait peut-être très-curieux de visiter avec soin. Un léger travail suffirait pour déblayer les sables qui les obstruent en partie.

Lorsque nous fûmes arrivés au Sphinx, on nous dit que les premières chambres dans lesquelles nous étions entrés, s'étendaient

assez loin sous le rocher, que les murs les plus éloignés étaient effectivement couverts de caractères, et qu'on y trouvait même des niches avec de petites statues sculptées sur le rocher. Mais à la manière dont tout cela nous était raconté, nous reconnûmes que ceux qui nous en parlaient, ne les avaient pas vues, et que leur narration n'était fondée que sur des ouï-dire. Nous voulûmes cependant y retourner avec des bougies allumées; mais nos conducteurs s'y opposèrent. Il était déjà tard : il fallait se presser d'observer le Sphinx, et de gagner le village où nous devions passer la nuit.

Cette statue très-colossale, dont presque tous les voyageurs ont parlé, porte, comme l'a observé Volney, les traits d'une figure éthiopienne : sa tête est assez bien conservée; mais le cou et la naissance des épaules sont très-dégradés. En considérant la qualité assez tendre de la pierre, qui est à peu près la même que celle des pyramides et de tout le rocher libyque, il y a lieu de s'étonner que la tête soit encore en bon état; mais il paraît qu'elle doit sa conservation à une couche de couleur jaune-brune dont elle avait été couverte, et qu'on distingue encore fort bien.

Le dos, dirigé vers l'occident, s'élève de quelques pieds seulement au dessus des sables qui l'entourent. Il a plus de cent pieds de long, et la tête en a plus de vingt-cinq de hauteur.

La partie supérieure de la tête est percée d'un trou de quinze pouces de diamètre et de neuf pieds de profondeur : sa direction est un peu oblique, et le fond paraît rempli des pierres qu'on y a jetées. Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur la destination de ce trou : les uns ont voulu que ce fût l'ouverture d'un puits qui correspondait avec celui de la grande pyramide; les autres ont cru que ce fut par-là que le corps d'Amasis, roi d'Égypte, fut déposé dans le sein de ce monstre; d'autres ont pensé que les prêtres rendaient par-là des oracles pour conduire ou tromper le vulgaire ignorant. On n'est pas plus d'accord sur celle du Sphinx. Devait-il arrêter les sables de la Libye, et les empêcher de se répandre sur les terres cultivées? ou bien n'était-il qu'une image symbolique, qui rappelait au peuple l'époque de l'année où le fleuve se débordait sur les terres, et y portait la fécondité?

Il reste encore à savoir si le Sphinx est enseveli dans le sable des deux tiers de sa hauteur, comme on est porté à le croire, ou s'il n'est élevé que de quelques pieds au dessus du sol. La partie du dos, qui saille, semble indiquer que le reste du corps est achevé, et qu'il est caché dans le sable. D'une autre part, le rocher qui se prolonge sur les côtés de la statue, au nord et à l'occident, et qui la domine même à peu de distance d'elle, persuaderait le contraire; car pour que le Sphinx fût entier et dans les proportions qu'exigeraient les parties qu'on en voit, il faudrait supposer qu'il aurait été taillé dans un encaissement assez profond; ce qui n'est pas invraisemblable, puisque la seconde pyramide a été élevée dans un pareil encaissement. Mais dès-lors cette statue n'aurait eu aucune apparence, puisque la moitié de sa hauteur se serait trouvée enfoncée en arrière, et sur les côtés au dessous du sol environnant. Il est vrai qu'il faut supposer qu'à l'orient elle dominait la plaine, encore plus qu'elle ne la domine aujourd'hui; car il n'est pas douteux que le sol de cette plaine ne se soit élevé de quelques pieds par les dépôts du fleuve, qui ont lieu chaque année pendant l'inondation.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins évident que toute la masse de pierre qui manque depuis le sommet de la tête jusqu'au sol actuel, et peut-être au dessous de ce sol, a été anciennement exploitée, que le Sphinx a été taillé d'une seule pièce sur cette roche, et que, indépendamment du motif religieux ou politique qui la fit élever, et qui doit exciter les recherches des curieux, elle indique à l'observateur la quantité de pierres qui furent extraites en cet endroit, quantité cependant qui ne suffirait pas à la première assise de la grande pyramide.

CHAPITRE VIII.

Couchée à Aquisir. Séjour à ce village. Position de Memphis. Entrée dans les puits des oiseaux sacrés. Description des momies d'Ibis et d'une momie de Musaraigne. Remarques sur les déserts. Observation sur le chameau.

PENDANT que nous observions le Sphinx, quelques-uns de nos compagnons de voyage, qui jugeaient fort bien que le khramsi durerait plusieurs jours, et qui savaient combien il y a du danger de s'exposer à ses pernicieux effets, prirent le chemin du Caire, en nous invitant à remettre à une autre fois notre course à la plaine des Momies. Nous aurions volontiers suivi l'exemple qu'on nous donnait, si nous n'avions préféré un danger incertain à la honte d'un retour prématuré, si la curiosité d'ailleurs ne l'avait emporté sur nos souffrances. En effet, quoique le soleil fût déjà fort avancé, le vent était encore brûlant, l'air toujours chargé d'une poussière désagréable, et nous éprouvions un accablement général, une soif inextinguible. Nous n'avions point d'appétit, et notre respiration était gênée. Nous persistâmes néanmoins dans notre première résolution, et nous montâmes sur nos ânes pour gagner le gîte où nos guides avaient résolu de nous faire passer la nuit.

En nous dirigeant au sud nous vîmes, à un quart de lieue du Sphinx, une marre où nous tuâmes une espèce de pluvier à plumage blanchâtre, que nous n'avons plus revue. Nous nous arrêtâmes un instant près d'un puits à roue, entouré de quelques dattiers et de quelques napcas, sur lesquels nous tuâmes le beau guêpier vert à gorge jaune. Nous laissâmes derrière nous deux ou trois villages presque inhabités, et après une heure et demie de marche nous traversâmes le village d'Aboukir, situé sur la lisière

du désert. C'est l'ancien Busiris, où se trouvaient, selon Pline, ces hommes qui escaladaient les pyramides, quoiqu'elles fussent alors revêtues de pierres lisses et polies. Nous apperçûmes, en passant, un sarcophage de pierre, dont l'intérieur était taillé en forme de momie : il servait d'abreuvoir.

Au lieu de nous arrêter à ce village qui était à portée des puits à momies, dans lesquels nous voulions descendre, nous continuâmes notre route pour Aquisir, où se trouvait le scheik arabe, à qui nous avions des lettres à remettre. Nous marchâmes encore plus d'une heure à travers des champs cultivés, dans la direction du sud-sud-est. Nous vîmes beaucoup de lin, dont on avait déjà arraché une bonne partie. Nous traversâmes une portion considérable de l'*Achéron* ou de l'ancien canal qui allait du lac Mœris au lac Maréotis, et nous arrivâmes à Aquisir.

Dès que le scheik eut lu la lettre de Mourad, et qu'il eut appris que nous étions disposés à lui faire un présent, il promit de faire ouvrir les puits à momies, et de nous fournir une escorte suffisante. « Ils sont dès ce moment mes hôtes, dit-il à Coquelaure : « je réponds d'eux sur ma tête ; » et sur le champ il ordonna à un de ses officiers d'aller nous complimenter sur notre arrivée, de nous loger commodément, et de nous fournir tout ce dont nous aurions besoin. Ces ordres furent donnés fort à propos ; car nos conducteurs, moins incommodés que nous du khramsi, et pressés de visiter les corbeilles de nos provisions, s'étaient déjà apperçus que toutes les viandes étaient corrompues, au point qu'il était impossible d'en goûter. Le scheik, qui l'apprit, nous envoya un mouton fort gras, qui fut dépecé, cuit et mangé dans moins d'une heure. Il nous envoya aussi du beurre, du lait frais et du iougour ou lait caillé, aigri. Le lait frais me fit, dans cette occasion, le plus grand plaisir et le plus grand bien ; et ce fut presque la seule nourriture dont je pus faire usage pendant ce fâcheux khramsi.

Le scheik, en nous envoyant le lendemain de nouvelles provisions, nous fit dire que les puits n'étaient pas encore ouverts, et qu'ils ne le seraient que le soir : on nous avait bien promis d'y travailler pendant la nuit, afin que nous pussions y entrer à la pointe

du jour; mais les habitans d'Aquisir, que le scheik avait envoyés pour faire ce déblai, en furent empêchés par ceux de Busiris, qui prétendaient qu'à eux seuls appartenait ce droit, comme les plus voisins du désert; et comme ceux d'Aquisir s'opiniâtraient à vouloir exécuter les ordres du scheik, et ceux de Busiris à soutenir leurs droits, on en était venu aux mains. Le scheik était parvenu à les mettre d'accord, en promettant de faire participer également les habitans des deux villages au présent que nous devions leur donner, et même de faire doubler le présent.

Comme la chaleur fut encore plus forte ce jour-là que le jour précédent, nous ne fûmes pas fâchés d'avoir un prétexte pour rester tranquilles. Vers le soir néanmoins nous nous avançâmes au sud-est pour découvrir, s'il était possible, les ruines de Memphis, que nous supposions, d'après Danville et Bruce, ne pas être fort éloignées d'Aquisir; car, selon l'évaluation que nous en avions faite, Aquisir est à neuf ou dix milles des pyramides, et Pline ne les place qu'à six milles de Memphis (1). En effet, nous n'eûmes fait guère plus de deux milles, que nous jugeâmes, aux inégalités du terrain et à quelques gros quartiers de pierre, que Memphis, située sur le bord occidental du Nil, s'étendait de ce côté à plus de deux milles du fleuve, et n'était pas à quatre milles du coteau libyque le plus voisin.

Comme la nuit nous surprit, nous ne poussâmes pas plus loin nos recherches : nous ne nous attendions pas d'ailleurs à trouver dans cette plaine des restes de monumens. La proximité du Nil a trop favorisé le transport des matériaux, pour qu'on ne soit persuadé qu'ils durent être enlevés de bonne heure, et transportés à Fostat et au Caire lorsque ces villes vinrent successivement remplacer Memphis. Il n'est pas douteux que toutes les colonnes, toutes les frises, tous les ornemens, tous les matériaux précieux qui

(1) *Reliquæ tres (pyramides) in parte Africæ monte saxeo sterilique inter Memphium oppidum, et quod appellari diximus Delta, à Nilo minus quatuor millia passuum, à Memphi sex vico opposito, quem vocant* Busirim*, in quo sunt assueti scandere illas*, Pl. Hist. nat. lib. 36, cap. 12.

se trouvent au Caire, n'aient été retirés de l'ancienne capitale de l'Égypte. D'ailleurs, le sol de celle-ci doit être presque partout aplani par les cultures et par l'exhaussement du terrain, provenant des dépôts annuels du fleuve. Ainsi le voyageur doit avoir moins en vue de décrire les ruines de Memphis, que de constater le lieu où elle fut placée.

Hérodote dit qu'elle était à la partie étroite de l'Égypte, à l'occident du Nil, vis-à-vis la montagne d'Arabie. Elle était, selon Strabon, à trois schènes, c'est-à-dire, à environ quinze milles romains du Delta. Il dit ailleurs qu'elle était à quarante stades ou une lieue un quart du terrain élevé, sur lequel étaient les pyramides. Or, ces distances s'accordent assez bien à la position que nous avons sous les yeux. Pline, qui place les trois pyramides de Gizéh entre Memphis et le Delta, dit que les autres pyramides sont entre Memphis et le Nome Arsinoë ou le Fayoum.

Nous partîmes d'Aquisir le 18 germinal à la pointe du jour, escortés par vingt-cinq cavaliers arabes. Nous marchâmes environ une heure dans la plaine, et une demi-heure sur le coteau, après quoi nous nous trouvâmes au bord d'un puits carré, ouvert dans la roche : il avait environ vingt-cinq pieds de profondeur, et six ou sept de largeur : le sable dont il était plein auparavant était amoncelé tout autour en entonnoir, et retenu par une rangée de pierres placées sur les bords même du puits. Un tronc de palmier traversait l'ouverture et devait nous servir à descendre, au moyen des cordes qu'on y avait attachées. Une vingtaine d'Arabes nous attendaient autour de ce puits : ils y étaient depuis la veille, et s'étaient occupés toute la nuit à déblayer les sables de l'intérieur et nous y frayer une route.

Deux ou trois d'entre eux, suivis de Coquelaure et de quelques personnes de notre troupe, allèrent visiter le souterrain pour nous en rendre compte. En attendant leur retour, notre attention se porta sur des fragmens assez nombreux de poterie, que nous voyions à divers endroits sur des espaces très-circonscrits. Nous jugeâmes que c'étaient autant d'indications d'autres puits. Nous remarquâmes plus loin des ossemens humains, répandus tout autour

d'autres puits également comblés de sables. Nous ramassâmes quelques plantes en fleur, et nous prîmes une petite gerboise que nous fîmes sortir de son terrier : elle n'est pas plus grande qu'une souris. Son pelage est fin, d'un jaune-fauve en dessus, d'un beau blanc en dessous : elle a cinq doigts aux quatre pieds ; ce qui la distingue de toutes les autres espèces de gerboise (1). *Pl.* 28, *fig.* 1. A, B, C.

Il y avait déjà plus d'une heure que nous attendions le retour de nos jeunes gens, dont nous avions eu cependant plusieurs fois des nouvelles, lorsque nous les vîmes paraître tout couverts de poussière. Nous descendîmes à notre tour, et trouvâmes au bas du puits un trou si étroit, que nous eûmes bien de la peine à nous en tirer : ce trou aurait pu être agrandi considérablement; il n'était si étroit que parce que les Arabes n'avaient pas assez bien déblayé les sables. Après avoir rampé l'espace de sept à huit pieds, nous fûmes plus à notre aise et nous parvînmes bientôt dans une galerie spacieuse, et ensuite dans une chambre assez grande, pleine de pots couchés les uns sur les autres. A quelques pas de là nous fûmes arrêtés par des sables qui obstruaient le chemin. Les Arabes y avaient creusé un trou semblable au premier, qui nous permit à peine de passer.

Nous nous enfonçâmes ainsi fort avant dans ce souterrain, en rencontrant de tems en tems de pareils obstacles. Nous reconnûmes

---

(1) *Dipus* gerbillus, *suprà flavus*, *subtùs albus*, *pedibus posticis pentadactylis digitis subæqualibus*. Bullet. de la Société phil. n°. 40.

Mus longipes, *caudâ elongatâ*, *vestitâ*; *palmis tetradactylis*, *plantis pentadactylis*, *femoribus longissimis* Linn. Syst. nat. p. 84, n°. 19. — Mus. Adolph. Frider. 1, p. 9.

Corpus magnitudine muris musculi, *suprà flavum*, *subtùs album*. *Caput conicum*, *mystaces longæ*, *aures ovatæ*, *mediocres*; *pedes antici pentadactyli*, *pollice abbreviato*, *unguiculato*; *postici ferè longitudine corporis*, *pentadactyli* : *digiti longi*, *intermedii æquales*, *laterales paulò breviores*; *caudâ corpore paulò longior*, *apice floccosâ*; *pili fusci suprà numerosiores*.

M. Desmarets fils vient de former un genre de cette espèce, sous le nom de gerbille. *Voyez* le nouveau Dictionnaire d'Hist. nat. tom. 24.

que les sables qui obstruaient ces galeries, correspondaient à des puits, et nous soupçonnâmes qu'à chaque puits aboutissaient quatre galeries correspondantes aux quatre faces; car il nous arrivait de marcher souvent sur une ligne droite, et de nous détourner quelquefois à droite ou à gauche par un angle droit, lorsque nous rampions dans le sable : ainsi donc, si notre conjecture est fondée, le souterrain que nous avons visité, serait disposé en échiquier.

Nous y avons vu fort peu de chambres à momies, soit qu'elles n'y soient pas réellement fort nombreuses, et qu'on ne les creusât qu'à mesure qu'on en avait besoin, soit que les Arabes ne nous aient pas voulu déblayer les galeries qui pouvaient nous y conduire.

En revenant sur nos pas, nous nous arrêtâmes à une chambre qui avait plus de trente pieds de largeur. Tout le fond était rempli de pots entassés les uns sur les autres jusqu'au plancher, qui était plat, ainsi que celui de toutes les galeries.

Ces pots avaient depuis douze jusqu'à dix-huit pouces de long. L'ouverture était plus large que le fond, et avait de cinq à sept pouces de diamètre. Ils étaient en terre cuite rougeâtre, fort grossière, et avaient un couvercle convexe, de la même terre cuite, fixé au pot avec une sorte de terre grisâtre. La momie qu'ils renfermaient, était entourée de bandelettes de vieille étoffe de lin ou de coton, assez fine, et recouverte d'un réseau de fil plus ou moins bien travaillé. Après avoir enlevé ces bandelettes, nous avons souvent trouvé de la poussière noire et quelques restes d'ossemens, qui nous annonçaient la décomposition de la momie : quelques-unes cependant se trouvèrent en assez bon état : l'oiseau y était entier. Son bec, sa tête et une partie du cou étaient cachés sous l'aile ; les pieds étaient ployés et collés sur le ventre ; les plumes avaient assez bien conservé leur couleur pour reconnaître si c'était l'ibis blanc ou l'ibis noir que nous avions sous les yeux.

On sait que les anciens n'ont fait mention que de deux espèces d'ibis : le noir, qui ne se trouvait qu'aux environs de Peluze, et le blanc, qui était répandu dans toute l'Égypte. Pendant long-tems les naturalistes n'ont pu faire connaître ces oiseaux d'une manière

bien précise. Les uns les avaient regardés comme des cigognes, d'autres comme des hérons; quelques-uns les avaient rapportés à leur genre, mais n'en avaient pas bien déterminé l'espèce. Le citoyen Cuvier, dans un Mémoire lu à l'Institut, et imprimé dans le *Journal de Physique* (1), vient de nous donner la description et la figure de l'ibis blanc, parfaitement conforme à ce qu'en a dit Hérodote. Cet oiseau faisait partie de la belle collection du stathouder; il est actuellement au muséum national d'histoire naturelle, ainsi qu'un autre individu reçu d'Égypte. Son bec est noir, long et un peu courbé comme celui du courlis. La tête et les deux tiers supérieurs du cou sont noirs, dénués de plumes, et revêtus d'un duvet court et noir. Le plumage du corps, des ailes et de la queue est d'un blanc-sale, à l'exception des bouts des grandes pennes de l'aile, qui sont noirs; et des plumes du bas du dos, qui sont aussi noires, longues, effilées, et retombant par-dessus les bouts des ailes lorsque celles-ci sont pliées. Les pieds sont noirs et semblables à ceux du courlis.

L'ibis dont Bruce a donné la description et la figure sous le nom arabe d'*abou-hannès*, et qu'il rapporte à l'ibis blanc des Égyptiens, nous paraît différer de l'espèce décrite par le cit. Cuvier : il diffère aussi de celle d'Hérodote. L'*abou-hannès* a la tête et le cou couverts de plumes, et la partie antérieure du cou blanche; mais si l'ibis de Bruce ne peut être regardé comme l'ibis blanc d'Hérodote, qui a la tête et le cou noirs et sans plumes, il faut avouer du moins que le bec de cet oiseau est en tout semblable à la plupart des becs que l'on trouve dans les momies. L'*abou-hannès* a le bec un peu plus long et un peu plus mince que l'espèce décrite par le citoyen Cuvier.

Quant à l'ibis noir, il n'est pas encore connu. L'oiseau que les naturalistes ont ainsi nommé, a le bec et les pieds rouges, et celui dont parle Hérodote était noir dans toutes ses parties. Nous ne connaissons aucun ibis qui soit entiérement noir; mais nous trouvons dans les momies de Sakhara le courlis d'Italie ou courlis vert

(1) Mémoire sur l'ibis des Égyptiens. *Journ. de Phys.* an 8, p. 184.

de Buffon, dont les pieds sont d'un noir luisant un peu bleuâtre, le bec et le devant de la tête noirs, la partie antérieure du corps et le ventre d'un roux très-brun, le dessus du corps, la queue et les ailes d'un violet très-foncé, avec un reflet vert. Or, comme cet oiseau est en général d'une couleur qui approche beaucoup de la noire, il a pu être ainsi nommé, comparativement à l'autre; et s'il existe réellement en Égypte un ibis qui ait le plumage, le bec et les pieds entièrement noirs, il ne sera pas moins vrai que celui dont nous venons de parler aura été également embaumé : nous avons une momie dont le plumage a assez bien conservé sa couleur pour ne laisser aucun doute à ce sujet : le bec d'ailleurs et les pieds de cet oiseau, que l'on trouve dans presque toutes les momies, s'y rapportent complétement. Nous y avons vu aussi des becs qui appartiennent évidemment à d'autres espèces; ce qui nous a fait soupçonner que les Égyptiens ne se sont pas bornés aux deux ibis dont parle Hérodote (1).

En effet, si l'utilité de l'ibis, si les services qu'il rendait à l'Égypte, en diminuant le nombre des crapauds, des grenouilles, des serpens, des lézards, des sauterelles même qui l'infestent, ont pu réclamer en sa faveur la protection des lois, la sauve-garde de la religion; ont pu exciter la reconnaissance du peuple jusqu'à le porter à accorder à cet oiseau les honneurs divins, et à punir de mort quiconque attentait à sa vie, on ne voit pas pourquoi cette reconnaissance ne s'est pas étendue jusqu'aux autres espèces d'ibis, qui toutes

---

(1) Voici les espèces d'ibis que l'on trouve en Égypte, et dont on reconnait les ossemens et les becs parmi les momies de Sakhara.

Tantalus falcinellus. Linn. — Courlis d'Italie. Buff.

Tantalus niger. Linn. — Ibis noir. Buff.

Tantalus ibis. Linn. — Ibis blanc. Buff.

Numenius æthiopicus. Lath. — Abou-Hannès. Bruce.

Numenius ibis. Cuvier.

Nous ne parlerons pas du courlis ordinaire, *scolopax arquata* Linn., et du corlieu ou petit courlis, *scolopax phæopus* Linn., que l'on trouve pareillement en Égypte. Il n'est pas certain que ceux-ci aient été embaumés.

se nourrissent des reptiles incommodes ou dangereux, ainsi que des insectes destructeurs des récoltes.

Au reste, toutes les momies de Sakhara n'ont pas été préparées avec le même soin : il en est qui renferment les ossemens et les becs de plusieurs ibis, et qui ont un grand nombre de larves de dermestes et de mouches; ce qui indique que ces oiseaux étaient en partie putréfiés lorsqu'on a procédé à leur embaumement. Le bitume qu'on y a employé, paraît aussi plus ou moins mélangé avec de la terre.

En ouvrant une momie parfaitement conforme aux autres, nous avons été surpris d'y trouver, au lieu d'un ibis, les ossemens d'un petit quadrupède. Il était facile de juger à leur nombre, qu'on en avait embaumé plusieurs individus à la fois; car nous en avons retiré six têtes entières, indépendamment de quelques autres qui se sont brisées. Quant aux différentes parties du corps, à peine avons-nous pu sauver quelques pieds et quelques fragmens de queue; mais nous avons à peu près toutes les parties du squelette. C'est une musaraigne (1) beaucoup plus grande que celle d'Europe, et qui n'est pas connue des naturalistes : nous en donnons ici la description, afin qu'on la reconnaisse à quelque part qu'on la trouve. (*Voy. pl.* 33, *fig.* 1. A, B, C, D, E.)

Sa tête a depuis un pouce jusqu'à quinze lignes de long, et à peu près six lignes de large à sa partie postérieure. Le milieu et le devant sont fort amincis. La mâchoire supérieure a deux dents incisives, longues, fortes, tranchantes, un peu courbées, sinuées vers le milieu de leur partie interne, à l'endroit où elles reçoivent les deux incisives inférieures. Immédiatement après, on voit trois canines de chaque côté et quatre maxillaires : celles-ci sont larges, et comme hérissées de pointes d'inégale longueur et d'inégale grosseur. La molaire postérieure est plus petite que les trois autres.

La mâchoire inférieure a deux dents incisives, aussi longues que les supérieures, deux fortes canines de chaque côté, et trois

---

(1) *Sorex* des auteurs.

molaires aussi fortes, mais moins larges que les supérieures. Elle est un peu grossie dans la figure que nous en avons donnée.

Les pieds ont cinq doigts bien distincts, armés d'un ongle mince et crochu.

Le poil de l'animal, qui se trouve conservé, est roux et très-fin.

La queue paraît à peu près aussi longue que le corps.

Le bitume de cette momie était mélangé avec une forte dose de terre. Il y avait des coques d'œufs brisées, qui appartenaient probablement à des ibis, et parmi ces débris d'œufs une bonne poignée de graines d'une plante qu'on reconnaît être de la classe des graminées.

Parmi ces os nous avons trouvé une portion de la tête d'un autre quadrupède fort petit, de la famille des rats : nous l'avons représentée *pl.* 33, *fig.* 2.

L'air frais que nous respirâmes dans ce souterrain calma notre sang agité, nous rendit les forces et nous fit jouir de toutes nos facultés : notre respiration devint plus facile, plus lente. Nous nous y trouvâmes si bien, que, malgré l'impatience de notre escorte, qui nous faisait dire de tems en tems de sortir de ces lieux, nous y passâmes près de six heures. Nous cédâmes enfin à leurs instances, et nous sortîmes avec l'intention de profiter du reste de la journée pour visiter quelques catacombes renfermant des momies humaines, ainsi qu'on nous l'avait promis. Mais au lieu de nous diriger à l'occident ou au midi vers les endroits où elles sont situées, on nous fit venir dîner vers la plaine, à l'ombre d'un tamaris, et après notre dîner nous ne pûmes faire consentir nos Arabes, ni à nous conduire à ces catacombes, ni à nous suivre jusqu'à la seconde pyramide, qui est ouverte, et dans laquelle *Pietro della Valle* est entré en 1615 : nous n'en étions pas cependant fort éloignés. Nous nous étions même avancés le matin fort près de la première, de celle qui est bâtie en grandes briques, et qui nous parut presque aussi grande que la seconde de Gizéh. Nous revînmes donc coucher à Aquisir, et le lendemain nous nous rendîmes au Caire.

Cette dernière journée fut beaucoup moins chaude que les

précédentes. Le vent avait passé au nord, et l'air avait repris son élasticité et sa sérénité ordinaires.

Cette course nous valut un grand nombre de plantes : nous en prîmes quelques-unes de fort intéressantes autour des pyramides; nous ramassâmes les autres sur cette terre qu'on regarde communément comme aride et inféconde ; sur cette terre que l'œil peu exercé voit nue et privée de tout ornement, mais où le naturaliste trouve bien de quoi se dédommager de ses peines et de ses fatigues; car ce n'est pas dans les plaines et sur les terres cultivées de l'Égypte qu'il doit espérer de trouver ces végétaux rares ou inconnus qui sont l'objet de ses recherches : il n'y rencontre que les plantes d'Europe ou celles qui sont cultivées depuis long-tems dans nos jardins. Mais s'il porte ses pas loin de toute habitation, loin des terres que le fleuve couvre de ses eaux ; s'il pénètre dans les déserts, et ne se rebute pas s'il n'apperçoit d'abord que sables et rochers, il ne tardera pas de remarquer ces plantes, qni semblent vouloir se dérober à ses regards par leur petitesse, leur couleur blanchâtre, et par la poussière dont elles sont couvertes : il verra parmi elles quelques arbustes de la même couleur, et, dans les endroits bas et unis, il trouvera quelques végétaux plus élancés, plus vigoureux, plus colorés, ceux-là même qui renferment un suc très-abondant.

L'idée qu'on a communément des contrées inhabitables de la terre, de ces lieux sabloneux et déserts de l'Afrique et de l'Asie; celle que nous avions nous-mêmes avant d'arriver en Égypte, idée que les écrivains les plus célèbres ont accréditée et répandue, est certainement beaucoup exagérée et même fausse. Lorsqu'il est question d'un désert, on se représente une mer de sable, presque aussi mobile que les eaux de l'Océan; on se persuade qu'aucun végétal ne peut croître sur un sol aride et mouvant, qu'aucun animal n'y peut vivre, qu'aucun être n'y peut exister. Cette portion du globe, embrâsée par les rayons d'un soleil ardent, privée de pluie et de toute humidité, fut, à ce qu'on croit, condamnée par le Tout-Puissant à une éternelle stérilité. L'Arabe et le chameau ne foulent qu'à regret cette terre inhospitalière, ne la traversent qu'avec danger

danger d'y périr et de soif et de faim, ou s'y voir ensevelis vivans sous les montagnes de sable que le vent forme, déplace et promène à son gré.

Il est bien vrai que le vent amène peu à peu, de l'intérieur de l'Afrique en Égypte, un sable fin et subtil, et que ce sable, répandu dans toute la Libye, se déplace à la moindre agitation de l'air, et s'amoncèle dès qu'un obstacle s'oppose à son passage. Mais comme la Nature n'agit que lentement, le vent le plus impétueux ne saurait, dans quelques heures, amasser des sables aux pieds d'un homme, en assez grande quantité pour les couvrir à moitié, et, dans le mouvement qu'il fait en marchant, le même vent qui amène le sable jusqu'à lui, le pousse plus loin, jusqu'à ce qu'un autre obstacle l'arrête.

Une caravane sans doute que la faim et la soif ou un vent brûlant aurait fait périr, pourrait être ensevelie toute entière, parce que le corps d'un grand nombre d'individus opposant un obstacle permanent, les sables peuvent s'amonceler peu à peu, et couvrir au bout de quelques jours des corps inanimés; mais certainement aucun animal vivant ne fut jamais enseveli dans les sables de la Libye, et, s'il pouvait l'être, le moindre mouvement lui suffirait pour s'en dégager.

Cette terre, qu'on regarde comme aride et déserte, produit, ainsi que nous venons de le dire, beaucoup de végétaux. Le sable le plus pur permet à une infinité de plantes d'y croître et de s'y nourrir; les plus succulentes même se trouvent sur le sol le plus sec, dans l'atmosphère la plus chaude : voilà pourquoi les antilopes, les gazelles, le porc-épic, le hérisson, le lièvre, la gerboise, une multitude de rats et un grand nombre d'autres animaux y trouvent une nourriture abondante et assurée. Les insectes y sont nombreux, parce qu'il n'existe peut-être aucun végétal sur la terre, qui ne soit rongé par une ou plusieurs espèces de ces petits animaux. Les oiseaux granivores, tels que les cailles, les perdrix ; ceux qui vivent d'insectes, tels que les huppes, les hirondelles, les guêpiers, les pies-grièches, y viennent de toutes parts. L'oiseau de proie les suit : le chacal, la hyène, les diverses espèces de chat ou de tigre

y sont assez multipliés. Le serpent, le lézard, y font leur demeure, et ceux-ci ont, comme on pense bien, pour ennemis la cigogne, le héron et les courlis.

L'homme cependant ne pouvait exister seul dans ces lieux si peu faits pour lui. Comment y aurait-il vécu? La terre n'est point propre à la culture. La chasse ne lui aurait jamais fourni assez d'alimens. D'ailleurs, comment attraper à la course le lièvre et l'antilope dans des lieux découverts, sur un sable pour ainsi dire mouvant? Aurait-il été plus avancé en recourant aux armes à feu, en inventant des piéges? Non. Mais il a su se procurer le bélier et la brebis : il y a joint le chameau, le cheval et l'âne, et sa subsistance a été assurée. Il a pu errer dès-lors sans crainte dans l'immensité de ces déserts, surtout lorsqu'il est parvenu à creuser, à des distances même fort grandes, des puits dont l'eau lui était indispensable, quoiqu'il pût, au moyen du lait, s'en passer pendant plusieurs jours.

On a dit que le chameau avait été créé pour les déserts de l'Asie et de l'Afrique, et on a dit vrai. Son pied large et charnu serait endommagé par les roches dures et tranchantes de certaines contrées : il ne peut le poser non plus sur une terre argileuse et glissante; il enfoncerait trop dans celles qui sont fortes et humides. Il lui fallait un pays où la terre fût toujours sèche, où la roche fût tendre et friable, où le sol fût uni et sabloneux. Son double estomac, son réservoir d'eau, lui permettent de se passer d'alimens et de boisson pendant plusieurs jours. C'est là d'ailleurs qu'il trouve une quantité de plantes grasses et succulentes, des pallasias, des nitraires, des ficoïdes, des kalis, des soudes, qui le nourrissent et le dispensent de boire. Il y trouve aussi divers chardons, diverses plantes épineuses, dont il est friand, et qui ne peuvent endommager sa langue et son palais; car ces parties sont recouvertes d'un cuir dur et plein d'aspérités, qui s'oppose à l'action des épines.

Le chameau d'ailleurs pousse la sobriété jusqu'à se contenter, dans les courses forcées qu'un Arabe entreprend, d'une pelotte de farine d'orge, pesant à peine deux livres, tandis qu'il consomme

autant et même plus que trois ou quatre chevaux lorsque la nourriture qu'il trouve, est abondante.

Mais puisqu'il est question ici de cet utile animal, nous devons faire observer en passant, qu'on aurait tort de croire que le dromadaire diffère du chameau, et qu'il forme une espèce distincte. C'est comme si l'on voulait regarder le cheval de selle comme une espèce d'animal, différente du cheval de voiture ou de charge. Les Grecs, et après eux les Romains, nommèrent *dromadaire* le chameau *coursier*, le chameau qui était élevé à la course : celui qui était uniquement destiné à porter des fardeaux et à tenir lieu de charrettes, dont on ne fait pas usage en Orient, conserva le nom arabe de *chameau*. L'un et l'autre n'ont qu'une seule bosse au dos, et ne diffèrent entre eux que par des nuances peu sensibles; mais ils diffèrent beaucoup du chameau bactrien, qui a deux bosses, et qui les aurait, quoi qu'en disent des naturalistes célèbres, lors même qu'on ne chargerait jamais son dos, ainsi que le chameau arabe et égyptien n'en a qu'une et en a constamment une seule, soit qu'on l'ait destiné à la course ou à la charge.

Le chameau bactrien est plus robuste, ordinairement plus gros que l'autre, et il résiste bien mieux au froid de nos hivers. Il ne se trouve point en Égypte, du moins je ne l'y ai jamais vu, et personne n'a pu m'en donner des nouvelles. Il est au contraire fort commun en Perse et au nord de l'Asie mineure. J'aurai occasion d'en parler ailleurs.

Peu de jours après notre retour au Caire, et dans le tems que nous nous disposions à faire le voyage de Suez, nous reçûmes des lettres de l'envoyé de la République près la Porte othomane, par lesquelles il nous invitait à nous rendre à Constantinople. « Quittez » l'Égypte, nous disait-il, vers le retour de la belle saison, et » revenez sur les rives du Bosphore : nous avons à conférer ensemble avant que vous portiez vos pas vers des régions plus » orientales. »

Le cit. Magallon recevait en même tems l'ordre de se transporter à Alexandrie avec tous les négocians français : ils devaient attendre dans cette ville, que notre gouvernement eût pris,

conjointement avec la Porte, les mesures propres à faire cesser les actes arbitraires et tyranniques des beys à leur égard.

En effet, Mourad et Ibrahim, gouverneurs de l'Égypte, s'étaient portés, envers les négocians, à des excès que la France ne pouvait tolérer plus long-tems; et si elle n'eut recours alors qu'à des voies de conciliation, si elle crut que la présence d'un agent extraordinaire (1) pourrait ramener les beys à une conduite plus conforme à nos capitulations et au droit des gens, le châtiment aussi rigoureux que mérité qu'ils provoquèrent ensuite, exige, par les grands résultats qui ont eu lieu, et par ceux qui sont à la veille de s'opérer dans tout l'Orient, que nous entrions dans quelques détails à cet égard.

---

(1) Six mois après notre départ d'Égypte, le cit. Thainville fut envoyé auprès des beys. Sa mission n'obtint aucun succès.

CHAPITRE IX.

État moral et politique de l'Égypte.

Si l'état moral d'un pays est toujours subordonné à son état politique et civil, ou à son gouvernement, là où il n'y a pas de gouvernement proprement dit (car il n'en existe pas plus dans le despotisme que dans l'anarchie), le moral des habitans doit être bientôt jugé.

Bassesse et insolence, misère et faste, asservissement et tyrannie, voilà l'Égypte ; et si elle a été de tout tems courbée sous un joug étranger, elle le doit autant à sa position géographique, à son état physique et à la fertilité de son sol, qu'à la sombre et pusillanime superstition à laquelle ses habitans ont été livrés dès l'antiquité la plus reculée. On ne doit pas être, d'après cela, plus étonné du nombre de ses conquérans, que de la facilité de sa conquête.

L'Égypte peut-elle être conquise, demande un de ses califes? Elle est conquise, fait répondre un poète arabe.

Et telle devait être la fatalité attachée à cette contrée, aussi malheureuse que célèbre, que, parmi tant de conquérans qui depuis près de vingt siècles y ont successivement établi leur domination, aucun n'a eu même l'intention de régulariser sa puissance pour la cimenter, d'établir des barrières propres à garantir de ses propres attentats la domination même, de fonder un gouvernement sur la seule base qui doit le rendre immuable, le bonheur des gouvernés.

Partout où l'ignorance est universelle, le despotisme est toujours en activité : il n'y a que les despotes qui changent. Là, celui qui fonde une dynastie nouvelle, ne pense qu'à se mettre à l'abri de la vengeance de ceux dont il a renversé l'autorité, en les exterminant jusque dans leurs plus faibles rejetons, et en se formant un

rempart des nouvelles créatures qu'il achète. Ceux même qui l'ont le plus aidé ou favorisé, qui sont les premiers instrumens de sa conquête, deviennent bientôt les victimes de sa jalousie. Si, pour sa sûreté personnelle, il croit devoir ménager ses nouveaux sujets, ce ménagement consiste moins à améliorer leur sort, qu'à ne pas permettre qu'ils soient entiérement dépouillés ou livrés à toute la rapacité des spoliateurs subalternes.

Mais bientôt son successeur, oubliant les services rendus, ou redoutant tout crédit ou toute réputation qui peut lui devenir funeste; voulant surtout attirer à lui seul les richesses et le pouvoir, se livre à tous les crimes qu'il se persuade devoir lui être utiles. A son exemple, le plus mince officier devient un tyran d'autant plus dangereux, que, pressé par le desir de s'enrichir, et enhardi par l'impunité sur laquelle il compte, tout moyen de se procurer de l'or lui paraît bon; et si tous ces tyrans ne se faisaient entre eux la guerre comme des animaux carnassiers acharnés à la même proie, le peuple n'aurait jamais un moment de repos; il ne pourrait jouir un seul instant de sa propriété, ni être assuré pour quelques jours de son existence.

A commencer par le chef, dont le règne, abrégé par l'abdication forcée, la déposition ignominieuse ou la mort violente, ne s'étend guère au-delà de quelques années, de quelques mois, de quelques jours, une chaîne non interrompue de tyrans et de sous-tyrans se prolonge, se ramifie jusqu'à ce qu'elle soit brisée tout à coup pour être aussitôt reproduite par un nouvel usurpateur, dont le triomphe est moins son ouvrage que celui de la faiblesse, de la corruption et du mécontentement.

Tel est le résumé historique de l'Égypte depuis qu'elle est devenue la proie de l'étranger, depuis surtout qu'elle est tombée au pouvoir de ses derniers conquérans.

En nous bornant au règne des califes et des soudans qui composent ses dernières dynasties, quelle succession de gouvernans dégradés par tous les crimes de la tyrannie, ou par tous les vices de l'esclavage !

On n'ignore pas que les premiers Musulmans qui ont gouverné

l'Égypte, n'étaient que les vice-rois des califes, d'abord Rachidins, puis des Ommiades de Syrie, et ensuite des Abassides d'Iraque.

En 868 Thouloun, envoyé par le calife Motar-Billah, secoue l'autorité supérieure, se fait proclamer roi sans devenir plus digne de régner (1).

L'Égypte rentre sous la domination des califes abassides, vers la fin de l'an 904 jusqu'en 933. Alors Akhchidi s'en rend maître par la force des armes, sous le califat de Rhady, qui lui en envoie l'investiture deux ans après. Parmi les Akhchidites on trouve Kiafour, eunuque, éthiopien de nation, acheté dix-huit dinars, dont plusieurs auteurs arabes ont fait l'éloge, mais dont le règne a trop peu de durée pour laisser quelques traces dignes d'être remarquées.

Moez, successeur d'Almansour son père au trône d'Afrique, est le premier des Obéidites-Fatimites qui règne en Égypte. Appelé par un parti de mécontens, il envoie son visir, qui en prend possession au nom de son maître ; et voulant surpasser en magnificence les califes de Bagdad, il jette, en 968 (2), les premiers fondemens de la ville du Caire, et du palais des califes, connu sous le nom de Khasreïn. C'est dans la dynastie des Obéidites-Fatimites que l'on trouve ce prince qui, nouveau Néron, se fait un divertissement de mettre le feu au Caire, et d'incendier plus d'un tiers de la ville (3).

Aux Fatimites succédèrent les Jobites Curdes. Salaheddin, plus connu parmi nous sous le nom de *Saladin*, d'abord officier de Noraddin, soudan de la Syrie, puis visir d'Égypte, s'empara du trône

---

(1) Ahmed-Iby-Thouloun régna seize ans et deux mois. Il mourut en l'an de l'hégire 270, de Jésus-Christ 883. Il fut enterré près de la porte du Caire, nommée aujourd'hui Babel-Karéfé. Il laissa, suivant les historiens arabes, dix millions de dinars, sept mille chevaux, sept mille esclaves et trente-trois enfans. Il bâtit le château du Caire qu'il habita, et qu'il nomma *Katta* : la ville n'existait pas encore. Le revenu de l'Égypte était alors de quatre millions de dinars. On fait monter à dix-huit millions le nombre de personnes qu'il fit périr par les supplices ou dans les prisons.

(2) Elle fut bâtie, suivant les historiens arabes, en l'année 358 de l'hégire.

(3) Ce fut Hakem-Béemzillah-Abou-Ali-Almansour ; il fut assassiné par sa sœur, l'an de l'hégire 411, après un règne de vingt-cinq ans.

après la mort d'Adhadh, régna vingt-quatre ans, et mourut en 1192. Ce fut lui qui battit les Croisés en Égypte, et qui les chassa ensuite de toute la Syrie. C'est peut-être le seul prince dont l'Orient puisse se glorifier; le seul qui joignit aux talens militaires, l'amour de la justice, le desir de l'ordre.

En traversant aussi rapidement qu'ils se succèdent, une tourbe de princes ou rois d'Égypte peu dignes d'être connus, nous arrivons à la dynastie des Mameluks circassiens, qui commence en 1406. Ils étaient Turcs de nation, et sujets du prince Khouarzem. Khalaoun en ayant acheté un grand nombre, les faisait servir sous le titre d'esclaves : ses fils en firent de même. Leur nombre et leur force augmentent au point qu'ils parviennent à mettre fin à la dynastie des Mameluks kalaomnites, suite de celle des Mameluks turcomans, dont l'origine date de l'an 1272, et qui avait détruit la dynastie des Jobites curdes.

La dynastie des Circassiens est détruite à son tour en 1517, par Sultan Sélim, qui change la principauté du Caire en vice-royauté, ainsi qu'elle avait été établie au commencement du musulmanisme.

Faut-il jeter un coup-d'œil sur ce premier des Othomans qui règne en Égypte, pour savoir si le peuple égyptien doit s'en applaudir?

Après avoir forcé son père à le déclarer son successeur, il débute, en arrivant au trône, par faire mourir ses frères et leurs enfans. Ayant à se venger de Gaury, roi d'Égypte, il doit sa victoire à la trahison de deux généraux. Touman-Bey, successeur de Gaury, s'oppose à son triomphe; il a recours encore à la même trahison. Après avoir fait pendre Touman-Bey, donné le gouvernement de l'Égypte à l'un des traîtres, et celui de Damas à l'autre, opéré plusieurs changemens au Caire, il retourne à Constantinople, pour y mourir à la suite d'une plaie aussi horrible que cruelle. Juste et trop tardive punition de ses seuls attentats contre sa propre famille, si de pareils attentats pouvaient le faire distinguer de ceux qui, avant ou après lui, ont occupé le même trône!

On voit bientôt Ahmed pacha, nouveau gouverneur d'Égypte, assembler les grands du Caire, les faire massacrer devant lui, et se déclarer roi. Mais, ne pouvant asseoir son autorité qu'à force de dépenses,

dépenses, et ne pouvant faire face à ses dépenses qu'à force de pillages, il finit par avoir la tête tranchée à la suite d'une révolte concertée par deux de ses prisonniers.

Les visirs ou pachas, vice-rois ou gouverneurs de l'Égypte, se succèdent aussi rapidement que les caprices des maîtres qui les envoient, ou les intrigues des courtisans qui aspirent à cette place; et la tyrannie subalterne qu'ils exercent, le rôle obscur qu'ils jouent, nous dispensent d'en faire mention.

Plus de deux siècles s'écoulent dans une sorte de stagnation politique. Une aussi longue suspension de révolutions doit avoir une cause : nous la trouvons dans la forme du gouvernement institué par Sélim.

Mu par le seul sentiment qui peut faire agir les despotes comme leurs esclaves, par la crainte, il cherche, non pas à préparer le bonheur des générations soumises à sa puissance, mais à mettre son autorité à l'abri des tentatives de ses représentans dans une province aussi éloignée du siége de l'Empire : il a moins en vue d'organiser un gouvernement, que d'établir une balance ou plutôt une lutte de pouvoirs, afin qu'aucun ne puisse prédominer sur le sien.

Il forme un divan ou conseil de régence, composé du pacha et des chefs des sept corps militaires.

Notifier à ce conseil les ordres de la Porte, faire passer le tribut dans le trésor du prince, veiller à la sûreté du pays contre les ennemis extérieurs, s'opposer à l'agrandissement des divers partis, tel est l'office du pacha. Rejeter les ordres du pacha en motivant les refus, le déposer même, et ratifier toutes les ordonnances civiles ou politiques, tels sont les droits des autres membres du conseil.

Vingt-quatre beys ou gouverneurs des provinces, qui doivent être pris parmi les Mameluks, sont chargés de toute la police intérieure : ils doivent contenir les Arabes dans leurs déserts, et veiller à la perception des impôts : l'un d'eux réside au Caire, sous le titre de *Scheik-el-Beled* ou gouverneur du pays.

Il est assez facile de juger que le sort de la nation, qui n'est

point du tout comprise dans cette organisation, ou qui ne l'est que tacitement, et comme devant fournir aux dépenses du gouvernement et aux tributs imposés, n'est guère susceptible d'être amélioré; que le despotisme militaire doit constamment peser sur elle dans toute sa force, et qu'elle n'est toujours destinée qu'à servir de proie à l'avarice de ses chefs ou de leurs agens.

Cependant nous pourrions faire mention ici des édits et réglemens concernant la police de l'Égypte, rédigés peu de tems après la prise de Rhodes, sous le nom de *Canoun-Namé*, par ordre de Suleiman, fils de Sélim. Ce monument pourrait honorer la mémoire de ce prince : on y reconnaît le protecteur zélé de l'agriculture, et l'ennemi de ceux qui l'oppriment ou la négligent. Mais à quoi sert le mérite, la sagesse même de ces réglemens, devant la puissance abusive ou tyrannique qui doit les rendre inutiles, ou les faire tourner au profit de ses abus?

Au reste, cette forme de gouvernement remplit les intentions de son fondateur au-delà de ce qu'il pouvait prévoir. Mais enfin la lutte devait cesser par le triomphe de l'un ou de l'autre parti, et c'est le parti le plus justement méprisé qui l'emporte sur l'autre. Ces Mameluks, qui ne devaient être que les instrumens passifs du divan, parviennent à s'emparer, par leurs places, des richesses; par leurs richesses, du crédit; par les richesses et le crédit, de tout l'ascendant de l'autorité, de tout le pouvoir des Othomans.

Depuis long-tems la Porte négligeait l'Égypte, et, craignant plus ses pachas que le divan, ne croyait pas devoir s'opposer à l'extension du pouvoir des chefs militaires. Ceux-ci, après avoir fait abolir la sage disposition qui ne leur permettait pas de posséder en particulier des propriétés foncières, deviennent en quelque sorte les tributaires des Mameluks, qui peuvent grever ou affranchir les terres ou les villages qu'ils ont sous leur dépendance. Les Mameluks, jusqu'alors dédaignés des gens de guerre, n'aspirent plus qu'à les dominer dès qu'ils s'apperçoivent qu'ils peuvent leur être dangereux ou utiles, et qu'ils en sont ménagés ou considérés. Pour se faire des créatures, ils multiplient leurs esclaves; et après les avoir affranchis, ils les portent aux grades de la milice

et du gouvernement. Telle est la marche d'Ibrahim-Kiaya pour s'élever à la suprême puissance en 1746.

Trop occupé du soin de maintenir une autorité précaire, Ibrahim n'a ni le tems ni les moyens de l'affermir par quelques changemens utiles, de marquer son règne par quelque événement digne d'être cité. Après sa mort, arrivée en 1757, ses affranchis, divisés entre eux, mais réunis contre leurs ennemis communs, continuent d'exercer l'autorité la plus arbitraire. Divers commandans se succèdent dans un assez court espace de tems.

Acheté et affranchi par Ibrahim, par lui aussi mis au rang des vingt-quatre beys, Ali se mêle à toutes les intrigues et à tous les troubles qui suivent la mort de son patron. Exilé pendant deux ans, ses partisans le rappellent au Caire. A peine arrivé, il tue quatre beys de ses ennemis, en exile quatre autres, et se trouve à la tête du parti le plus nombreux. Son ambition s'accroît avec sa puissance; il aspire au titre de sultan d'Égypte; il chasse le pacha, qui n'était plus qu'un fantôme illusoire, ou même un objet d'avilissement, refuse le tribut, fait battre monnaie à son propre coin. Dans un moment où la Porte, toujours chancelante sur ses propres fondemens, était embarrassée dans plusieurs affaires, il profite assez habilement des circonstances, et sait écarter prudemment, par le poison ou le poignard, le cordon des capidjis. Mohammed-Bey son favori, envoyé par lui dans le Saïd, renverse la puissance d'un scheik arabe, et court s'emparer de la Mecque, qu'il livre au pillage. Ali se croit bientôt le premier potentat de la Terre, et ne met plus de bornes à ses vastes projets. La Syrie est la première conquête qu'il se propose de faire. Damas est au pouvoir de son armée, commandée par Mohammed, lorsque celui-ci, par trahison, jalousie ou méfiance, change tout à coup la victoire en pleine déroute. Il parvient à échapper à la vengeance d'Ali. Retiré dans le Saïd, et profitant à son tour de la fortune, il est introduit dans le Caire. Ali n'a que le tems de se sauver à Gaze. Bientôt il croit le moment favorable pour rentrer au Caire : il est surpris par le jeune Mourad-Bey, qui, au milieu de son armée en désordre, l'attaque, le blesse, le prend et le conduit à Mohammed. Celui-ci reçoit son ancien

maître avec toutes les démonstrations du respect le plus servile : trois jours après on apprend la mort d'Ali.

Tel fut le règne de ce nouvel usurpateur de l'Égypte, qui a joui de quelque célébrité en Europe, et qui ne la méritait pas plus par lui-même que par les moyens qu'il a employés. Une sorte de bienveillance qu'il témoignait aux Francs devait lui attirer de leur part une sorte d'estime. Mais il faut le juger, moins par sa crédulité en astrologie, pour avoir la mesure de son ignorance, que par l'opinion qu'il avait de lui-même et de l'étendue de sa puissance ; par ses prodigues libéralités et les richesses immenses qu'il accumule sur la tête de quelques favoris, sans prévoir qu'il en fait les premiers instrumens de sa perte ; par ses trahisons, ses parjures, et l'assassinat de plusieurs de ses bienfaiteurs ; par ses dépenses excessives pour des guerres sans profit comme sans honneur, ou même sans motif ; par les contributions énormes qu'il impose et perçoit avec la même tyrannie ; par la famine qu'il fait éprouver aux habitans du Caire et aux Fellahs des villages pendant tout le cours des années 1770 et 1771, quoique le blé eût été récolté en abondance.

Mohammed remplace Ali en 1773, et règne deux ou trois ans, pour présenter un brigand sans remords ou un traître sans foi, armé du pouvoir de nuire. Voulant affecter un zèle apparent aux intérêts de la Porte, mais plutôt satisfaire sa vengeance ou son avarice, il porte la guerre dans la Syrie, fait éprouver à la ville de Jafe toutes les horreurs du sac, à celle d'Acre toutes les calamités du pillage, et est heureusement enlevé par une fièvre maligne, dans le moment où il se disposait à faire égorger les négocians français.

Mourad-Bey, ayant acquis un grand crédit par la faveur de Mohammed, se hâte de regagner le Caire pour disputer le commandement à Ibrâhim-Bey, de même affranchi et favori du mort. Les deux rivaux, se voyant à peu près égaux en forces, craignent également de se mesurer, et consentent à partager ensemble l'autorité ; seulement le titre de *Scheik-el-Beled* est conservé à Ibrahim.

Bientôt Hassan-Bey, créature d'Ali, et Ismaël, autre bey, créature du premier Ibrahim, sont à la tête des mécontens, et chassent

du Caire Ibrahim et Mourad. Ceux-ci, retirés au Saïd, se fortifient en peu de tems, reviennent au Caire, et chassent à leur tour Hassan et Ismaël, qui repassent également au Saïd, asyle ordinaire des réfugiés ou des fuyards.

En 1783, Mourad veut tenter de les détruire : il les poursuit en vain; il revient au Caire, où d'autres factions se forment contre lui et Ibrahim. Celui-ci se charge d'une nouvelle entreprise contre les ennemis communs; il entre en négociation. Mourad se croit trahi, sort du Caire, et se rend au Saïd. La guerre semblait être inévitable; elle est encore suspendue par la crainte ou la faiblesse réciproques. Ils se réunissent encore en apparence, épiant chacun l'occasion de se perdre, et veillant à n'être pas perdu.

En 1784, Mourad croit devoir quitter le Caire, et cependant intimide Ibrahim au point de le faire enfuir au Saïd. Celui-ci revient au Caire en 1785, et feint avec son rival une réconciliation qui ne peut pas être plus sincère d'une part que de l'autre.

Que peut-elle espérer? que ne doit-elle pas plutôt craindre, la malheureuse Égypte, au milieu de ces deux ambitieux, qui, sans talens, sans instruction, sans aucune sorte de moralité, sont aussi incapables de faire régner la justice que la bonne foi dans leur ambition? En signant un traité qui leur fait mettre bas les armes et leur donne un pouvoir égal, ils ont l'un et l'autre l'intention de le violer à la première occasion favorable. Tout prouve leur méfiance. Entourés sans cesse de tous les Mameluks qu'ils ont à leur solde, toujours leurs entrevues présentent l'appareil de la guerre : jamais ils n'osent toucher à la pipe ou au café qui leur est présenté par une main trop suspecte. A chaque instant ils sont sur le point d'en venir aux mains; à chaque instant ils feignent de se raccommoder, n'osant ni l'un ni l'autre hasarder un combat dont le succès leur paraît incertain. Là seulement où ils sont toujours d'accord, c'est dans les mesures qu'ils prennent ensemble ou séparément pour appesantir leur double tyrannie sur le peuple infortuné qui l'endure.

Ibrahim et Mourad, Circassiens d'origine, esclaves du même maître, élevés sous le même toit, exercés par les mêmes hommes au maniement des armes, camarades, amis dès leur enfance, sont

devenus ennemis dès que l'ambition s'est emparée de leur ame. Les douces affections de leur jeunesse ont cédé à l'implacable rivalité : leurs goûts pour les plaisirs, pour la dissipation, ont été remplacés par la soif de l'or, par le desir ardent de dominer. Au lieu d'exercer, en vrais amis, un pouvoir qu'ils se sont arrogé, ils épient le moment de s'égorger pour s'approprier exclusivement ce pouvoir.

Ibrahim est plus réfléchi, plus dissimulé, plus adroit que Mourad. Ses affranchis, ses esclaves mettent beaucoup plus de modération dans leur conduite, que ceux de Mourad : ils sont aussi avides, aussi injustes, mais ils emploient des formes plus douces, moins tyranniques.

Mourad, aussi courageux qu'Ibrahim, est plus ardent, plus fougueux, plus capable d'obtenir de grands résultats avec de faibles moyens. Il est généreux, magnifique, fastueux : il aime tous les plaisirs et s'y livre tout entier; il déteste la gêne et le travail, et accorde à cet effet toute sa confiance à ses hommes d'affaires. Ses amis, ses conseillers, ses esclaves sont choisis parmi les hommes les plus courageux, les plus intrépides, les plus irréfléchis.

Ibrahim est plus riche que Mourad, parce qu'il met plus d'ordre, plus d'économie dans ses dépenses; il paie bien ceux qui l'entourent et le servent, et les paie avec la plus grande exactitude, mais sans profusion, sans prodigalité. Ibrahim a beaucoup plus d'esclaves que Mourad, sans être pour cela plus fort que son rival.

Il n'est pas douteux que si ces deux beys en étaient venus aux mains, Ibrahim n'eût triomphé en rase campagne et dans un mouvement combiné; mais Mourad aurait eu l'avantage dans un coup de main et dans toutes les circonstances où l'audace et la célérité doivent l'emporter sur le courage réfléchi.

La Porte ne pouvait profiter d'une occasion plus favorable pour rétablir son autorité. Le mécontentement des Égyptiens, porté à son comble par les déprédations de toute espèce, par les contributions énormes, par les monopoles et les trafics les plus odieux; la division des beys, depuis la mort d'Ali; la haine et la méfiance réciproques des deux commandans, tout invitait la Porte à se

ressaisir du pouvoir, et devait favoriser sa politique; tout lui prescrivait une mesure prompte, vigoureuse et décisive.

Cette mesure était attendue, et généralement desirée, lorsqu'on voit arriver à Alexandrie, en 1786, Hassan, capitan pacha, commandant une seule caravelle, n'ayant d'autres forces que mille ou douze cents galiondgis.

Hassan-Pacha fait son débarquement sans obstacle. Mourad, resté à Rhamaniéh avec ses troupes, envoie à Foua quelques corps de Mameluks, qui sont aussitôt dispersés.

Hassan remonte le Nil. Mourad revient au Caire pour se joindre à Ibrahim; et tandis qu'avec leurs forces réunies ils auraient pu mettre en déroute cinq ou six mille Turcs, ils ne pensent qu'à s'enfuir dans la haute Égypte.

Hassan arrive et s'établit au Caire sans éprouver aucune opposition. Maître de l'Égypte par la fuite de ses oppresseurs, investi de très-grands pouvoirs par le sultan, secondé du vœu des habitans, qui avaient pu préférer d'abord les beys aux pachas, mais qui desiraient alors bien sincérement l'expulsion des Mameluks, il ne profite d'aucun de ses avantages; il trompe toutes les espérances, si justement fondées sur ses qualités personnelles, sur le choix et les intérêts de son maître.

Au lieu de chasser tous les beys, et de faire disparaître pour toujours le plus monstrueux des gouvernemens, qui favorise autant la rebellion que la tyrannie, qui place l'anarchie dans le despotisme même; au lieu de rétablir les sept corps de milice que la politique d'Ali avait détruits; au lieu de diviser l'Égypte en plusieurs pachaliks, ou de laisser au pacha du Caire des forces capables de s'opposer au retour des Mameluks, Hassan, qui avait fait preuve de courage, d'attachement à ses devoirs, qui avait, dans plusieurs occasions, manifesté de grandes vues, se montre plus imprévoyant et plus avide que les beys, ne pense qu'à lever des contributions forcées, à exercer ou tolérer des concussions, et à retourner à Constantinople. Il semble ne s'être rendu maître de l'Égypte que pour épouser la querelle des deux beys depuis long-tems fugitifs, opérer leur triomphe et assister à leur couronnement. Il se hâte de

rappeler Hassan et Ismaël ; il les investit du commandement à la place de Mourad et d'Ibrahim, après avoir envoyé à la poursuite de ces derniers ses osmanlis, qui sont complétement battus par les Mameluks.

Ainsi l'arrivée, le séjour et le règne momentané du capitan pacha ne doivent opérer aucun changement. Après son départ, en 1787, l'Égypte, tombée dans l'épuisement, jouit d'une sorte de tranquillité jusqu'en 1791, où la peste qui la ravage, vient frapper un de ses premiers chefs, Ismaël. Osman-Bey, le compagnon d'armes et l'ami de Mourad et d'Ibrahim, profite de cette circonstance pour faciliter leur rentrée au Caire. Hassan reprend la route de la haute Égypte pour éviter la poursuite de ses ennemis.

Ibrahim et Mourad ne s'emparent encore de la puissance que pour se conduire d'une manière plus révoltante, que pour ne mettre plus de bornes à la vengeance qui les anime, ou à la cupidité qui les dévore.

Lorsqu'on réfléchit que sept à huit mille esclaves étrangers, élevés dans le vice le plus honteux et dans l'ignorance la plus stupide, sont parvenus, en s'avançant par les moyens les plus odieux et les crimes les plus inouis, à gouverner au gré de leurs caprices deux ou trois millions de personnes dans la plus antique et la plus mémorable habitation de l'homme; à se jouer, avec la dernière arrogance, de la misère publique dans la plus riche contrée de la Terre; à disposer le plus arbitrairement de la fortune et de la vie de tous les habitans de l'Égypte, on est étonné de tant d'audace d'une part, et de tant de bassesse de l'autre. Mais à la suite de tant de révolutions, qui toutes devaient avoir pour cause et pour fin la tyrannie, et une tyrannie toujours croissante, le peuple égyptien est tellement façonné à la servitude, qu'il ne pense pas même à profiter des divisions qui règnent continuellement parmi les Mameluks, pour se soustraire à leur domination.

Nous pouvons prouver jusqu'à quel point il est tombé dans l'avilissement ou la dégradation servile en citant ce qu'il a souffert en 1793, pendant une famine qu'il savait être occasionnée par le monopole des chefs du gouvernement. Le blé était abondant ; les greniers

greniers de Mourad et d'Ibrahim étaient remplis ; tous les marchands de comestibles étalaient, comme à l'ordinaire, les denrées de première nécessité, et la faim dévorait, de toutes parts, les malheureux qui ne pouvaient atteindre au prix excessif de ces denrées ; et l'on ne rencontrait dans les rues que des figures cadavéreuses, qui se nourrissaient des objets les plus dégoûtans, qui disputaient aux chiens les plus sales immondices. On a compté plus de trois cents cadavres, que l'on ramassait chaque jour à la porte des riches et des boulangers ; et pas le plus léger murmure, pas le moindre effort de la part de ce peuple pour enfoncer les greniers de Mourad et d'Ibrahim, pour périr tout à coup sous le fer de leurs satellites, plutôt que sous le lent et horrible supplice de la faim.

CHAPITRE X.

Vexations et outrages de Mourad et d'Ibrahim envers les négocians et agens français. Causes et considérations qui devaient entraîner l'expédition française en Égypte.

Si Mourad et Ibrahim s'étaient contentés d'appesantir leur cupide et barbare gouvernement sur les malheureux habitans de l'Égypte, ce n'était pas de la part de ce peuple qu'ils avaient à redouter la punition de leurs excès.

S'ils s'étaient bornés à pressurer les cultivateurs, à rançonner les marchands, à taxer arbitrairement toutes les denrées du pays, toutes les marchandises qu'on y apporte, leur règne aurait pu se prolonger, parce que, avec de l'argent, ils auraient continué d'acheter des esclaves, et, avec des esclaves, ils n'auraient pas cessé d'obtenir de l'argent.

Mais, trop ignorans pour savoir mettre des bornes à leur tyrannie, trop étrangers à ce qu'on nomme la politique, ou à l'art de ménager les autres puissances, ils devaient, non-seulement dans ses négocians, mais dans ses représentans même, outrager de toutes les manières la nation la moins propre à supporter l'outrage. C'est par-là qu'ils provoquent le trop juste châtiment qui doit les atteindre, la foudre vengeresse qui vient les frapper.

Ici de trop grands, de trop extraordinaires événemens se préparent, se présentent devant nous, pour ne pas chercher à développer les causes qui doivent les faire naître, et les considérations qui doivent les justifier.

Le commerce de la France avec l'Égypte était assez solidement établi, et se faisait avec assez d'avantages malgré l'instabilité du gouvernement des beys, malgré l'état d'avilissement dans lequel

les Francs se trouvaient au Caire, malgré le peu de probité des chrétiens du pays, par qui toutes les affaires devaient passer.

Sans doute les capitulations étaient souvent lésées, et le consul était loin d'en imposer à la race des Mameluks, aussi fière qu'ignorante et fanatique; mais les bénéfices étaient si considérables, que les négocians supportaient sans peine les sacrifices qu'ils étaient obligés de faire pour obtenir sûreté et protection. Moyennant un léger droit sur leurs marchandises, ils avaient formé une caisse qui fournissait à toutes les avanies.

Le nombre des maisons de commerce était monté jusqu'à dix, et celui des Français à près de cent lorsque le gouvernement, en 1777, crut devoir rappeler à Alexandrie le consul-général, parce qu'il ne pouvait pas empêcher les avanies que les beys faisaient aux négocians, et qu'il ne jouissait pas de toute la considération due à l'agent d'une grande nation, peut-être aussi pour des raisons qui nous sont inconnues.

Le gouvernement avait espéré que les négocians se transporteraient à Alexandrie avec le consul, et que le commerce s'y ferait avec la même facilité et les mêmes avantages : il se trompa. Les négocians préférèrent leur avilissement. Ils restèrent au Caire, parce qu'ils craignirent que les profits ne diminuassent d'un ou deux pour cent s'ils venaient établir leurs maisons à Alexandrie.

Nous remarquerons néanmoins qu'après la retraite du consul les avanies ne furent pas augmentées, et que les vexations ne furent pas plus fortes qu'auparavant. Chaque maison de commerce achetait, par des présens, la protection de quelque bey, à l'abri de laquelle les affaires se faisaient assez bien, et les bénéfices étaient encore assez considérables; et si depuis lors le nombre des maisons a été insensiblement réduit à quatre, c'est moins à la retraite du consul qu'il faut en attribuer la cause, qu'à la diminution réelle de notre commerce dans presque toutes les échelles du Levant. Le consul d'ailleurs n'avait pas tardé à revenir à son poste.

L'expédition d'Hassan-Pacha, en 1786, vint déranger cette position des Français. Dans l'espoir qu'il rétablirait d'une manière solide, en Égypte, la puissance du grand-seigneur, ils montrèrent

beaucoup de joie ; ils firent des présens et diverses fournitures, dans la vue d'être remboursés, par la protection du pacha, des sommes que le gouvernement et plusieurs particuliers leur devaient.

La retraite d'Hassan avait détruit leurs espérances : le retour de Mourad et d'Ibrahim ne laissa plus de bornes aux avanies et aux vexations. Dès cette époque les négocians français ont été en quelque sorte assimilés aux rayas du pays, et ils ont été pressurés au point qu'ils se virent entiérement ruinés dans le court espace de deux ou trois années.

Depuis la révolution française, et surtout depuis le renversement de la monarchie, les ennemis du peuple français se sont agités, en Égypte, avec autant d'acharnement que dans tous les points de l'Europe. Ils ont profité de l'influence qu'un Italien, nommé *Rossetti*, consul impérial, avait auprès de Mourad, pour faire aux Français tout le mal qui était en leur pouvoir.

Indépendamment des récits exagérés ou absurdes qu'ils publiaient, ils insinuaient dans l'esprit des beys, que les Français, par l'effet de leur révolution, étaient sans force ; qu'ils étaient sans gouvernement chez eux et sans protection auprès du grand-seigneur ; qu'ils pouvaient être dépouillés sans conséquence, et même justement, parce qu'ils n'étaient que des rebelles qu'une punition éclatante frapperait bientôt.

Les punir individuellement de leur patriotisme, et détruire à jamais le commerce des Français en Égypte, tel était sans doute le but que se proposaient les agens des puissances ennemies de la France. Si leurs efforts ont échoué, à Alexandrie, par la sagesse des négocians et de notre agent provisoire à cette échelle, il faut avouer qu'ils nous ont porté, au Caire, quelques coups qui cependant ne devaient pas manquer de rejaillir jusqu'à eux.

Le conseil exécutif crut, l'an premier de la République, que le tems était venu de rétablir au Caire notre consul, afin de donner à notre commerce d'Égypte un plus grand degré d'extension.

Le conseil fut trompé sur la véritable position des Français au Caire, et sur l'esprit du gouvernement égyptien. Il fut d'ailleurs

entraîné par la demande trop hâtive des négocians de Marseille, qui se flattaient que l'agent d'une République naissante qui foudroyait presque toute l'Europe liguée contre elle, obtiendrait beaucoup plus de considération que n'en avait autrefois obtenu l'agent d'un monarque, quelque puissant qu'il fût.

Le cit. Magallon, qui avait rendu des services lorsqu'il était négociant au Caire, et dont l'épouse d'ailleurs avait accès auprès des femmes des deux commandans, Ibrahim et Mourad, fixa les yeux du conseil exécutif, et fut nommé consul-général de l'Égypte. Il arriva à sa destination peu de tems après.

Ce qui est bien remarquable, c'est que l'arrivée du consul n'a point amélioré le sort des Français. Il paraît même qu'elle l'a aggravé, soit que leurs ennemis aient redoublé leurs efforts, soit que Mourad ait voulu montrer le peu de cas qu'il faisait de l'agent d'une nation qu'on lui dépeignait sous les plus noires couleurs, soit enfin que les Français n'aient pas conservé toute la prudence qu'exigeait leur séjour dans un pays d'esclavage et de tyrannie.

Le lendemain de l'arrivée du consul, il a été signifié, à dix heures du soir, un ordre de livrer sur le champ vingt ballots de draps. L'officier, porteur de l'ordre, ayant avec lui une force imposante, accompagnait sa demande de menaces et de propos injurieux. Le consul eut de la peine à faire retirer cet officier de Mourad, et ce ne fut que sur la promesse de livrer le lendemain les draps demandés, et moyennant un présent de deux cent quarante piastres, que l'officier se retira.

Un mois après Mourad demanda la somme de douze mille cinq cents piastres à l'occasion du départ de la caravane pour la Mecque : la somme fut livrée aussitôt.

Il serait inutile de rapporter tous les ordres qui ont été signifiés à diverses époques, tels que, 1°. celui qui a existé pendant cinq mois, et qui défendait aux Français de vendre leurs draps, jusqu'à ce que les commandans eussent enlevé ce qui serait à leur convenance ; 2°. la demande de dix barrils de cochenille, d'où il s'est ensuivi l'établissement d'une force armée dans la contrée des Français, pour les obliger à livrer cette cochenille, et le sacrifice de trois

mille deux cents piastres, tant en présens qu'en étrennes forcées, pour obtenir quelque diminution dans la demande de Mourad et d'Ibrahim; 3°. de nouvelles demandes d'argent pour le départ de la caravane, etc. etc.

Nous dirons seulement que les établissemens français se voyant à la veille d'être entiérement ruinés, soit par ces demandes réitérées, soit par la cessation totale de leur commerce, quelques négocians crurent devoir se défaire à la hâte de toutes les marchandises qui leur restaient, pour se rendre à Alexandrie, en attendant que les circonstances leur permissent de passer en France.

Mourad ne voulut point encore laisser échapper sa proie : il craignait d'ailleurs que les Français n'allassent à Constantinople, se plaindre de tant de vexations; il les avait même déjà menacés de leur trancher la tête s'ils osaient écrire et porter leurs plaintes au sultan.

Les Français ne furent pas plutôt partis, que Mourad expédia à Rosette son premier serrach et cinquante officiers pour les arrêter. Ceux-ci se rendirent à la maison consulaire, accompagnés des chefs de la ville de Rosette, et signifièrent au député gérant le consulat, l'ordre qu'ils avaient d'arrêter les Français, et de les ramener au Caire. Dans le même tems les gens de la suite du serrach se répandirent dans les appartemens du député : quelques-uns furent dans la maison de madame Warsy, entrèrent dans sa chambre à coucher, ce qui est contraire aux mœurs et aux lois turques, et y saisirent plusieurs Français.

Ces officiers, non-seulement se permirent de mauvais traitemens, d'autant plus inutiles que personne ne fit aucune résistance, et que chacun promit de les suivre; mais ils vomirent contre la nation même les propos les plus indécens et les plus injurieux. Ils eurent en outre la cruauté de laisser, pendant deux heures que dura leur dîner, ces mêmes Français exposés en pleine rue aux huées et insultes d'une populace grossière, qui, malgré l'opprobre et la misère dans lesquels elle croupit, ose cependant mépriser tous les Européens, et alors se croyait encore plus en droit d'outrager ceux qui appartenaient à la France.

Le consul, informé de la cause du départ des officiers de Mourad, obtint que les Français seraient conduits dans leur contrée; mais il eut bien de la peine à empêcher que leurs malles, transportées chez le bey, ne fussent ouvertes, et, selon toute apparence, pillées. Il parut alors un ordre de Mourad, qui défendait à tout Français de quitter le Caire, sous peine de faire trancher la tête à tous ceux qui resteraient : ordre qui exista plusieurs mois.

Enfin, en l'an 3, le consul reçut de la part de Mourad l'ordre positif de faire payer treize mille piastres à un émigré; arrêtées entre les mains d'un négociant d'Alexandrie, quoique le cit. Magallon représentât que cet argent appartenait à la République, d'après les lois qu'elle avait faites. Mourad ne persista pas moins à vouloir que cette somme fût remboursée, et l'émigré est venu se faire payer à Alexandrie pendant que nous étions dans cette ville.

Tant de vexations excitaient depuis long-tems les plaintes de tous les Français. Les négocians les avaient portées à leurs majeurs à Marseille, au ministre de la République à Constantinople, et jusque dans le sein de la Convention nationale. Ils attendaient avec une sorte d'impatience quelques soulagemens à leurs maux, lorsque le cit. Descorches, envoyé extraordinaire de la République près la Porte othomane, donna ordre au cit. Magallon, consul-général au Caire, de se rendre provisoirement à Alexandrie, avec tous les Français qui pourraient le suivre. Cet ordre était accompagné de lettres et de firmans de la Porte pour le pacha. On avait pris le prétexte de la cessation totale de notre commerce, et de l'économie qui résulterait de la translation du consul et des négocians à Alexandrie.

Mourad, brutal, ignorant et fier, parut regarder avec indifférence la retraite des Français. Ibrahim, moins ignorant, plus astucieux, craignant que cette retraite ne fût l'annonce d'une rupture, voulait s'y opposer : mais le consul applanit toutes les difficultés, et emmena avec lui, quelques jours après, tous les négocians et presque tous les Français qui se trouvaient au Caire.

Pouvions-nous cependant rester en Égypte dans une position aussi humiliante? et la République française, déjà habituée aux triomphes, devait-elle supporter cette humiliation? Pouvait-elle

oublier ce qu'elle devait à la dignité nationale, autant qu'à l'intérêt du commerce?

La retraite du consul à Alexandrie n'ayant pas été regardée par les beys comme une rupture, mais comme une mesure de convenance et d'économie, il n'était pas douteux que les Français ne pussent retourner au Caire, et que le consulat ne pût y être rétabli.

Mais convenait-il à la dignité de la République et aux intérêts de son commerce de rétablir au Caire le consul-général si elle n'obtenait auparavant le remboursement total des sommes extorquées par le gouvernement, et si elle ne s'assurait qu'à l'avenir on n'exercerait plus, à l'égard des Français, les outrages et les extorsions que l'on s'était permis jusqu'alors avec une audace que l'impunité ne faisait qu'accroître?

Nous ne pouvions pas nous flatter que les beys souscrivissent jamais à de pareilles conditions. Pouvait-on seulement les leur faire parvenir avec sûreté pour les personnes chargées de les leur transmettre? et n'avait-on pas tout lieu de s'attendre aux suites les plus fâcheuses, de la simple ouverture qui aurait pu leur être faite?

C'eût été les mal connaître, que d'avoir espéré quelque heureuse issue, soit de notre position auprès de la Porte othomane, soit des brillans succès qui accompagnaient nos armes. Si le premier motif eût été suffisant pour en obtenir quelques égards peu sincères et passagers, le second était nul pour eux. Leur ignorance était telle, qu'ils n'avaient aucune idée de la tactique et de la force des puissances européennes, et qu'ils ne connaissaient même pas les grands événemens qui se passaient en Europe.

Si la République avait eu l'intention de rétablir le consulat du Caire sans exiger le paiement des créances, quelles devaient être les suites de cette condescendance? Pouvait-elle espérer de recueillir avec sécurité les fruits du sacrifice pécuniaire qu'elle aurait fait en se chargeant elle-même du remboursement des négocians? Enfin, la propriété des négocians aurait-elle été plus respectée dans la suite? L'expérience avait trop appris que les concessions faites aux beys n'avaient servi qu'à en faire exiger de nouvelles, qu'une générosité mal entendue devenait un usage pernicieux, et que le gouvernement

gouvernement du Caire, loin d'attribuer au desir de conserver des liaisons utiles les sacrifices des particuliers, s'était toujours complu à les regarder comme des devoirs, comme des contributions qu'il se croyait en droit de prélever sur l'industrie étrangère.

Mollir dans cette circonstance était donc infiniment dangereux. Si on ne devait pas obtenir une réparation entière, il était plus utile d'exister dans la position où nous étions, que de s'exposer à la rendre pire dans la suite, en condescendant en quelque sorte à l'impunité des beys, en reconnaissant, de cette manière indirecte, le droit qu'ils s'attribuaient sur les propriétés de nos négocians.

Les négocians français, réunis à Alexandrie, pouvaient sans doute y continuer leur commerce. Les majeurs de Marseille, obligés d'avoir une maison au Caire et une à Alexandrie, n'en auraient plus eu qu'une seule dans cette dernière ville; ils auraient épargné par-là des frais d'établissemens. La République, de son côté, n'aurait plus eu besoin d'entretenir un consul au Caire; elle aurait pu de même se dispenser d'avoir un vice-consul à Rosette. Les négocians français auraient été plus en sûreté à Alexandrie, soit parce qu'on y craignait les vaisseaux du grand-seigneur, soit parce que, dans cette ville, on était plus instruit de notre puissance; soit parce que les habitans, n'existant que par le commerce, étaient plus intéressés et plus portés à le protéger. Nos négocians auraient pu envoyer au Caire les objets de consommation d'Europe, que les marchands du pays leur auraient demandés. Ils auraient fait venir, moyennant un léger droit de commission, les marchandises que les vaisseaux arabes débarquent à Suez, celles que les caravanes apportent de la haute Égypte, de l'Abyssinie, de la Nubie et des autres parties de l'Afrique. Leur commerce aurait donc pu reprendre une sorte de développement. Les bénéfices, moindres à la vérité, auraient été plus certains; et le nom français, plus obscur, n'aurait pas été aussi manifestement avili.

Mais sans doute les négocians n'auraient pas manqué d'objecter que les affaires se faisaient plus avantageusement par leur présence au Caire; qu'ils achetaient presque toutes les marchandises de la première main, et qu'ils vendaient de même; qu'ils épargnaient le

droit de commission qu'ils auraient été obligés de payer aux négocians du pays; que leurs femmes et leurs commis faisaient un commerce en bijoux, en étoffes de soie, en dorures avec les beys, qui procurait des bénéfices très-considérables; que quelques-uns d'entre eux savaient profiter de la détresse d'un bey pour acheter, et de l'opulence d'un autre pour vendre. Ils auraient pu ajouter que leur conduite serait plus éclairée à Alexandrie, qu'elle ne l'était au Caire; que si les bénéfices des majeurs restaient à peu près les mêmes, les leurs auraient beaucoup diminué; que les capitaines de navire feraient un commerce de pacotille, qui ne pourrait que leur nuire; enfin, que la plupart d'entre eux avaient des femmes nées au Caire, qui consentiraient avec peine à venir habiter Alexandrie.

Si l'on prenait le parti de défendre aux négocians de s'établir au Caire, on devait s'attendre qu'il se trouverait parmi eux des personnes assez cupides pour préférer leur humiliation, et s'exposer même à la désobéissance. Ne les y avait-on pas vu rester lors de la première translation du consul?

Si l'on prenait le parti de laisser le consul à Alexandrie en accordant la permission aux négocians d'agir selon leurs intérêts, on devait compter que ces hommes, se reposant autant sur leur adresse pour se préserver des événemens, que sur leurs sacrifices pour acheter des protections, auraient continué de rester au Caire, et auraient encore préféré de s'exposer aux insultes, aux outrages et aux extorsions sous un gouvernement qui tolère tous les crimes, tous les brigandages des Mameluks, et leur en donne l'exemple.

Ainsi un commerce aussi précaire qu'avilissant pour nous, eût été toujours notre seul partage en Égypte.

On aurait pu proposer d'établir au Caire un seul et unique facteur pour y continuer les affaires des maisons qui auraient resté à Alexandrie, en les engageant à ne lui expédier des marchandises qu'à proportion des demandes : mais sans doute les négocians n'auraient pas manqué de prétextes pour s'opposer à cet établissement. Leur conduite eût été un peu trop apparente. L'usage avait autorisé une manière de travailler, qui n'était point compatible avec

cette surveillance. Leurs commettans savaient à quoi s'en tenir; puisqu'ils avaient couru dans leur jeunesse la même carrière; ils toléraient cette manière de travailler, parce qu'elle concourait à consolider la confiance accordée, et qu'elle leur semblait un juste dédommagement des privations nombreuses et des dangers auxquels on était exposé dans ce pays. Au surplus, si cet établissement avait été accepté, on n'aurait pas tardé à en reconnaître le vice ou l'inutilité, puisque les négocians d'Alexandrie n'auraient expédié que pour la forme à leur factorerie commune du Caire, et auraient vendu eux-mêmes à Alexandrie autant qu'ils auraient pu, soit pour continuer de masquer leurs opérations, soit pour profiter plus promptement des avantages de la vente.

En nous élevant maintenant à des considérations qui appartiennent de plus près à la politique, nous reconnaîtrons encore combien toute mesure conciliatrice, toute médiation étrangère, devaient être toujours aussi peu sûres pour nous, que peu dignes de notre gouvernement.

Si l'Égypte avait été indépendante de la Porte, si elle avait eu, comme Alger et Tunis, une sorte de gouvernement stable, nous aurions pu espérer de traiter d'une manière avantageuse pour tous. Le consul de la nation aurait pu alors déployer son caractère avec dignité; la propriété des Français aurait été respectée; les insultes auraient été punies; le commerce, se reposant sur la foi des traités et sur la protection efficace du consul, aurait pu s'établir avec confiance, et prendre tout l'accroissement dont il était susceptible.

Mais pouvions-nous traiter avec un gouvernement rebelle à la Porte, lorsque celle-ci conservait encore toutes les apparences du pouvoir? Pouvions-nous traiter avec le bey usurpateur, sans reconnaître sa souveraineté et son indépendance, sans donner à la Porte un motif légitime d'être irritée contre nous?

Si nous avions voulu faire sanctionner par le bey régnant, les capitulations que nous avions avec la Porte, quelle garantie pouvait nous rassurer? Dans un pays où les révolutions étaient si fréquentes, où chaque jour on était exposé à voir le bey usurpateur abattu par un autre, qui bientôt devait l'être à son tour, pouvions-

nous espérer que le successeur aurait conservé pour nous les mêmes égards qu'aurait eus son prédécesseur?

En faisant sanctionner nos capitulations par tous les beys, nous n'étions pas davantage assurés de nos droits et de nos propriétés. Chaque bey était aussi en butte aux révolutions, que celui qui régnait, et le parti qui avait abattu le chef, poursuivait tous ceux qui l'avaient aidé à se maintenir dans le pouvoir.

Sans doute, tant que la race des Mameluks devait régner en Égypte, tant que les beys devaient se faire la guerre entre eux pour se disputer leur proie, tant que la Porte ne devait pas établir dans ce pays son pouvoir, d'une manière inébranlable, jamais les Français, pas plus au reste que les autres Européens, ne pouvaient espérer d'être respectés ou considérés : leur commerce devait être toujours exposé aux mêmes exactions et aux mêmes avanies, leurs personnes aux mêmes vexations et aux mêmes insultes : rien ne pouvait être ni sûr ni stable : il ne devait y avoir, sur cette terre de désolation, d'autre loi que le caprice du dernier usurpateur, d'autre justice que l'intérêt de ses satellites.

Il fallait donc nous attendre à voir la méfiance et le découragement s'accroître sans cesse, les affaires diminuer tous les jours, nos négocians craindre d'exposer leurs propriétés à des chances trop douteuses, restreindre leurs envois, finir par employer à d'autres opérations moins périlleuses les fonds qu'ils destinaient auparavant à l'entretien du commerce de l'Égypte, et ce commerce être enfin totalement abandonné.

La République devait-elle, pouvait-elle voir avec indifférence un pareil état de choses? Pouvait-elle consentir à voir nos rivaux, plus avides ou moins généreux que nous, composer avec les humiliations, et s'emparer, à force d'intrigue et de bassesse, des avantages que notre industrie, notre proximité et une suite d'anciennes convenances devaient nous faire regarder comme naturels? L'Égypte serait donc devenue l'apanage des autres nations, qui auparavant ne pouvaient y soutenir notre concurrence. Le Levant aurait vu les Français humiliés et non vengés. Et que pouvait-il résulter de cette faiblesse dans les autres échelles, si ce n'est un exemple de

ce que l'on pouvait tenter impunément contre nous? Et cet exemple n'aurait pas été perdu.

Non : aucune considération, aucun obstacle ne devait arrêter l'énergie du Gouvernement français. Il ne pouvait pas plus céder dans ces circonstances, qu'il n'avait cédé dans toutes celles où l'on avait voulu attenter à l'indépendance nationale. Puisque la bonne foi ne pouvait rien sur un gouvernement entiérement corrompu; puisque, par sa nature même, il avait une tendance continuelle à une plus grande dépravation; puisqu'il n'y avait plus aucune confiance à accorder aux démonstrations même les plus amicales qu'il aurait pu être tenté de faire, il ne restait plus dès-lors, à son égard, que les voies de la force pour nous rétablir dans nos anciens droits, et non-seulement récupérer tout d'un coup nos pertes successives, mais enlever pour toujours à nos concurrens ou à nos ennemis étrangers l'espoir de nous y inquiéter dans la suite.

Ici nous avons, à l'égard des autres puissances intéressées, quelques considérations à rappeler, telles qu'elles ont dû sans doute être pesées dans la pensée du Gouvernement français, pour justifier, sous tous les rapports, la mesure qu'il devait prendre.

Si le gouvernement du Caire avait dû être considéré comme une dépendance de celui de la Porte othomane, on aurait pu espérer que le divan de Constantinople, cédant à la fin aux insinuations de la République française, se serait déterminé à rétablir son pouvoir à peu près anéanti en Égypte. La Porte, pouvant compter sur les secours de la France, aurait facilement détruit pour toujours l'influence des beys, et réduit l'Égypte au rang des autres provinces de son Empire, en la divisant seulement en trois ou quatre pachaliks indépendans les uns des autres. Par ce nouvel arrangement, les Français, rétablis dans leurs anciens priviléges, n'auraient pas exigé d'autres faveurs. Mais la Porte aurait-elle consenti, dans cette occasion même, à agir de concert avec les forces de la République? Aurait-elle voulu, pour un avantage qu'elle ne savait pas apprécier, non-seulement s'exposer à des frais inévitables, mais avoir seulement l'apparence de faire verser par les Français, avec son consentement, le sang des Musulmans?

S'il eût été permis d'espérer que la Porte se déterminât à agir ostensiblement avec ses seuls moyens, nul doute que cette tentative n'eût été encore suivie des plus heureux succès. L'expédition d'Hassan-Pacha en Égypte avait déjà suffisamment prouvé combien son gouvernement y était préféré à celui des beys; et les facilités que ce général trouva dans le pays, malgré l'état de dénûment dans lequel il y avait abordé, démontraient assez que toutes les classes des habitans auraient contribué, de tout leur pouvoir, à la destruction de la race mameluke.

Mais cette même expédition du capitan-pacha ne prouvait-elle pas aussi que la Porte n'avait pas sérieusement pensé à rétablir solidement son pouvoir en Égypte en y détruisant celui des beys, puisqu'elle avait donné si peu de moyens à son général, et qu'elle l'avait rappelé à l'instant où, après avoir chassé de la ville du Caire les beys régnans, il se trouvait en état d'exécuter tous ses projets?

Soit que la Porte, dans la position où elle se trouvait, se crût obligée de dissimuler ses griefs; soit qu'elle ne fût pas en état de fournir aux frais d'une expédition dans un moment où tant d'autres occasions de dépense se présentaient; soit que, peu rassurée sur la domination des pachas, elle comptât plus sur les rivalités des beys pour lui conserver une apparence de souveraineté, et lui procurer, dans le besoin, des subsistances, qu'elle ne craignait l'intelligence qui pouvait s'établir entre eux contre ses intérêts, il devait paraître certain que le divan de Constantinople ne se serait pas déterminé, sans une grande répugnance, à agir sérieusement contre les beys régnans. En supposant que des intérêts plus grands ou plus pressans eussent surmonté sa résistance, l'exemple du passé, le pouvoir de ses idées religieuses, l'instabilité de ses ministres et l'insatiable cupidité de ses agens ne nous auraient pas permis d'espérer, avec quelque vraisemblance, une heureuse issue de ses tentatives.

Si donc le grand-seigneur, comme il n'y avait pas de doute, était parvenu à se rendre maître de l'Égypte, il est plus que probable que cette opération, restée encore incomplète, aurait avorté même au milieu des succès; que ses agens auraient pactisé ou

transigé avec les beys, et que, satisfait de les avoir humiliés et d'avoir remplacé par ses créatures ceux qui auraient été dépouillés du pouvoir, il se serait borné à une simple démonstration de ses forces, qui n'aurait en rien influé sur la tyrannie existante, et n'aurait pas beaucoup ajouté à la sécurité des négocians.

En supposant que la Porte, mue par son propre intérêt autant que par les conseils de la France, parvînt à poursuivre avec obstination la conquête de l'Égypte, et qu'après l'avoir effectuée, elle adoptât les plans qui lui auraient été suggérés pour s'y fortifier, s'y maintenir et en être véritablement souveraine, quelle devait être dès-lors la position des Français, relativement à cette puissance et aux nations commerçantes de l'Europe?

Voyons donc un instant l'Égypte obtenir un gouvernement modéré et stable, son commerce éprouver bientôt une augmentation disproportionnée avec ce qu'il était, sa fécondité reprendre son activité naturelle, le numéraire enfoui sortir de la terre pour la fertiliser, pour abreuver tous les canaux de l'industrie. L'Égyptien laborieux ne craint plus le travail comme la source de l'oppression qu'il éprouve; les champs abandonnés sont remis en valeur; les propriétés respectées fleurissent de toutes parts; le luxe augmente les consommations; le riche ne craint plus de le paraître, et l'importation des marchandises étrangères se met en rapport avec l'aisance du pays et l'exportation de ses denrées; la famine cesse de produire ses ravages; la peste même est écartée ou reléguée; l'Égypte enfin, par le prompt rétablissement de ses ressources intérieures et le rapide accroissement de sa population, étonne, et son propre souverain, et toutes les nations de l'Europe, qui ne l'ont connue que dans son avilissement.

Sans doute elle serait toujours loin d'être portée au plus haut degré de prospérité; car, sous le gouvernement turc, quelque bien dirigé qu'on le suppose, son commerce avec l'Inde n'obtiendrait que de faibles accroissemens; les riches cultures dont elle est susceptible, n'y seraient pas beaucoup plus étendues; les canaux d'arrosement et de navigation n'y seraient pas mieux entretenus, et ses

liaisons commerciales avec l'Arabie, l'Éthiopie et l'intérieur de l'Afrique continueraient d'être ce qu'elles étaient sous le gouvernement des beys.

Le seul respect de la propriété suffirait pour changer entièrement la face de l'Égypte. Mais le commerce, en y attirant tous les produits de l'Europe, ne donnerait aux Français d'autre avantage sur les nations étrangères, que celui qu'ils pourraient s'y procurer eux-mêmes par le génie de leur industrie ou la nature de leurs productions. Le bien qui pourrait en résulter pour le commerce en général, serait également partagé entre toutes les nations commerçantes; et la Porte, quelle que fût sa prédilection pour la France, se verrait vraisemblablement obligée à ne pas faire un partage inégal de ses faveurs : ou plutôt voyons-la, cédant aux suggestions, aux menées d'une nation rivale et jalouse, oublier ce qu'elle doit à nos conseils, à nos secours; nous priver de ce qui nous aurait été si légitimement dû, s'associer enfin avec nos plus irréconciliables ennemis, pour nous punir d'avoir compté sur sa reconnaissance ou sur notre générosité.

Maintenant cessons de nous livrer à des suppositions trop éloignées de la vérité.

Depuis long-tems ébranlé par la cupidité ou l'ambition de ses pachas, touchant au dernier terme de sa dissolution, l'Empire othoman ne pouvait que faire entrevoir le danger imminent de sa chute. Ne devait-il pas entrer dans la politique européenne d'arracher à l'esclavage asiatique cette terre privilégiée, destinée, par sa position et ses confins, à devenir le centre et le lien du commerce du Monde? d'opérer, par la conquête et la possession de l'Égypte, une nouvelle révolution dans le commerce, semblable à celle de la découverte de l'Amérique?

La puissance qui la première, profitant des circonstances et de ses moyens, devait faire luire l'espoir d'une délivrance, ne pouvait qu'être favorablement accueillie, et obtenir bientôt la juste récompense de ses généreux efforts. Elle aurait acquis, non-seulement un grenier d'abondance en denrées de première nécessité et les plus riches produits de l'Amérique, tels que le sucre et l'indigo,

l'indigo, mais encore la plus grande et la plus légitime influence dans le commerce de l'Inde.

Pour ajouter à cette perspective, il suffira de jeter un regard sur ce que l'Égypte fut autrefois, sur ce qu'elle n'a pas cessé d'être, même sous l'oppression la plus atroce que les hommes aient jamais supportée. Établissons un régime sage et libéral : le canal d'Alexandrie au Nil devient navigable; les deux branches principales de ce fleuve sont tenues en équilibre; les canaux d'arrosement, entièrement comblés ou près de l'être, sont désobstrués; la terre, stérile depuis des siècles, se couvre de moissons et de productions de tout genre; les bras des conquérans la fécondent de concert avec ceux des indigènes; deux millions de nouveaux habitans y trouvent l'abondance, sans nuire à l'aisance des anciens possesseurs; Canope, Héliopolis, Memphis et Thèbes sortent de leurs ruines; la Mer-Rouge fournit des ports à la navigation de l'Inde; Alexandrie redevient le centre du commerce des nations; les arts et les sciences s'empressent de retourner sur leur terre natale, pour la décorer et l'éclairer à l'envi, pour en faire le plus riche et le plus brillant séjour du Monde.

Quels sont les obstacles auxquels doit s'attendre la nation capable de concevoir et d'exécuter un pareil projet? Quels sont les moyens qu'elle doit employer.

S'il ne s'agissait que de conquérir l'Égypte, aucune entreprise de ce genre n'aurait à présenter plus de facilité. Que l'on y déploie une force qui puisse en imposer, et il est possible que le sang des hommes n'y soit pas versé. Mais il s'agit de conserver sa conquête, de gagner l'esprit du peuple, et de lui faire chérir une nouvelle domination.

Dans les circonstances où l'Europe se trouvait après la révolution française, de tous les gouvernemens celui de la France était le seul qui, non-seulement sans compromettre sa sûreté, sans affaiblir ou hasarder une partie de ses possessions, sans éveiller ou craindre la jalousie de ses voisins, mais par des motifs également puisés dans la politique intérieure et extérieure, devait être engagé à entreprendre la conquête de l'Égypte.

La seule autre Puissance (l'Angleterre) que cette entreprise devait tenter, semblait, malgré son ambition démesurée et l'excessive cupidité de son gouvernement, avoir renoncé au projet qu'elle avait autrefois conçu, d'ajouter ce nouveau fleuron à la couronne de son roi. Elle ne pouvait ignorer que si, par une sorte de tolérance assez impolitique, l'Europe semblait lui abandonner la domination de l'Océan, celle de la Méditerranée n'obtiendrait pas la même condescendance; qu'une invasion de l'Égypte finirait par manifester trop évidemment ses prétentions à l'envahissement de tout le commerce du Monde, par exciter le plus universel et le plus juste soulévement, par l'exposer à perdre, avec le sceptre des mers, la clef de ses possessions lointaines.

Après avoir été forcée de prendre les armes pour défendre ses foyers et assurer son indépendance, la France pouvait entrevoir la fin d'une guerre qui n'avait d'autre but que la continuation de ses succès, et qui pesait sur tous ses ennemis, beaucoup plus que sur elle-même. Il lui fallait mettre un terme aux progrès de sa gloire militaire et au malheur des nations. La facile conquête de l'Égypte devait se présenter devant elle, pour donner à ses guerriers une honorable distraction et une récompense digne d'eux; pour offrir à l'Europe une garantie de ses intentions pacifiques, et un gage de sa loyauté constante; pour satisfaire des griefs trop justement fondés, et seconder l'essor de ses principes libérateurs; pour rendre à la balance du commerce son équilibre naturel, et empêcher que le continent européen ne fût plus long-tems à la merci d'une île marchande.

La conduite paisible de la vie civile est ordinairement peu compatible avec l'agitation de la vie guerrière, et on pouvait évaluer au moins à un dixième le nombre de nos soldats qui préféreraient les hasards glorieux des combats à l'obscure retraite de leurs familles. Loin de contrarier ces dispositions, il fallait plutôt chercher à les mettre à profit : il eût été aussi fâcheux de ne les avoir pas prévues, que de les laisser inutiles et sans emploi. Ainsi, de la position où devait se trouver la République à l'époque de la paix, semblait résulter la nécessité d'employer à des conquêtes éloignées

ou à des établissemens coloniaux un certain nombre de citoyens qui, sans cette prévoyance, pouvaient devenir dangereux à son repos intérieur ou à celui de l'Europe. Cette vérité avait déjà été sentie : depuis quelque tems le Gouvernement avait accueilli des notions suffisantes sur l'île de Madagascar et sur la Guiane, pour les appliquer à la formatiou de nouveaux établissemens dans ces contrées.

Nous rappellerons ici, sans prétendre émettre aucune opinion à ce sujet, que le décret qui avait rendu la liberté aux Nègres, avait dû changer nos relations à l'égard de nos colonies; que celles dont les cultures ne se faisaient que par les bras des Nègres, ne devaient plus avoir le même intérêt à nous offrir; que pour être conséquens il nous fallait penser à établir les mêmes cultures par les bras de nos concitoyens; qu'enfin, accorder à nos braves militaires une retraite et des propriétés dans l'Égypte qu'ils auraient cultivée après l'avoir conquise, et qu'ils auraient été doublement intéressés à conserver, c'était remplir un acte de justice, de prudence et de politique, également applicable à nos principes, à nos besoins et à notre situation.

Il doit être suffisamment prouvé que, dans cette opération, les hommes ne manqueraient pas, et que la République pouvait y en destiner, sans se nuire, au-delà de ce qui serait nécessaire. Les frais d'embarquement et d'avitaillement seraient seuls à sa charge, car le pays devait fournir à la subsistance, et les impositions, portées à un taux modéré, devaient bientôt couvrir les dépenses que la conquête et l'établissement de nos troupes auraient exigées.

Sans doute l'Angleterre, prévoyant les suites d'une semblable entreprise, ne devait rien négliger de ce qui serait en son pouvoir pour la faire avorter, et il fallait nous attendre à tous les moyens d'attaque dont sa politique astucieuse, corruptive et implacable pourrait faire usage. Mais notre position respective nous permettait-elle d'user de quelque ménagement à son égard? Nos inimitiés, cimentées par tant d'hostilités de la part de son gouvernement, ne semblaient-elles pas devoir durer autant que notre existence

politique? Dans la nécessité où nous nous trouvions avec le reste de l'Europe, d'arrêter l'excessive influence de cette puissance exclusive, nous ne pouvions opposer une barrière efficace à son despotisme maritime, ou ne lui porter des coups assurés que lorsque l'Égypte serait en notre pouvoir.

La Hollande, pour toujours liée à nos intérêts, après avoir éprouvé notre générosité, ne pouvait qu'appuyer une opération de laquelle devaient dépendre la restitution et la conservation de ses colonies asiatiques et africaines.

Le Danemarck et la Suède, qui participent au commerce de l'Inde, n'avaient-ils pas à redouter l'ambition anglaise, qui ne se soutient que par des exclusions, plutôt que celle d'une République qui, dans ses triomphes, n'avait donné que des preuves de sa modération?

Quant aux autres puissances maritimes ou continentales de l'Europe, quelles que fussent les révolutions commerciales qui pouvaient résulter de cette conquête, n'avaient-elles pas à redouter bien davantage l'usurpation qui allait être consommée, et qui devait les priver de tout partage dans la navigation et le commerce maritime? L'Angleterre n'avait-elle pas osé faire entendre qu'il ne fallait pas qu'un seul coup de canon pût être tiré sur les mers sans sa permission? Que pouvait-on espérer désormais d'une nation qui n'appartient qu'au génie monopoleur de la cupidité, et qui se regarde elle-même comme étrangère au Monde entier?

Combien la France était loin de faire craindre une perspective aussi humiliante pour les autres nations! Riche de son territoire et de son industrie, elle n'avait pas besoin de l'Égypte pour augmenter ses moyens d'existence. Cette nouvelle conquête ne pouvait rien ajouter à l'éclat de ses armes, et, consultant la modération plutôt que la victoire, décidée à se renfermer dans les limites que la Nature et sa propre sûreté, autant que le souvenir de ses anciens titres, lui avaient tracées, ce n'était pas un accroissement lointain qui devait être nécessaire à son ambition. Confinant aussi à l'Océan et à la Méditerranée, elle était la plus intéressée à faire

respecter, comme à respecter elle-même, la neutralité des mers et la liberté du commerce. Ainsi, en transportant une partie de ses forces sur un rivage étranger, elle ne pouvait alarmer que la seule puissance qui, n'aspirant à vivre qu'aux dépens de toutes les autres, ne se repaît que de domination universelle et de possession exclusive.

La Porte, il est vrai, par esprit de religion comme par ignorance de ses véritables intérêts, pouvait se croire autorisée à rompre avec nous, à se déclarer contre cette entreprise. En considérant cependant sa position critique et sa faiblesse réelle, il était possible qu'elle sût se faire un mérite de la nécessité, et qu'elle consentît à nous mettre à portée de lui rendre des services plus essentiels. Lorsque tout semblait présager la chute prochaine de l'Empire othoman, la France, par sa médiation ou sa protection, ne pouvait-elle pas empêcher qu'elle ne s'effectuât? et la possession de l'Égypte ne l'intéressait-elle pas de plus près à la conservation de cet Empire? ou, si sa chute et son partage étaient inévitables, ne fallait-il pas nous tenir en mesure pour être prêts à tout événement, et réparer d'avance les pertes que notre commerce devait éprouver?

L'expédition de l'Égypte étant liée pour ainsi dire à un voyage entrepris par ordre du Gouvernement dans ces contrées, et pouvant se rapporter à plusieurs Mémoires rédigés à ce sujet, et présentés à notre ambassadeur à Constantinople par feu Bruguière et moi, j'ai cru devoir exposer la plupart des causes qui l'ont déterminée, ainsi que les motifs divers qui la nécessitaient et la justifiaient en même tems. Le nom du héros qui l'a commandée, cette association d'officiers et de savans également distingués, qui, pour la première fois, marchaient ensemble à une conquête commune, ont évidemment prouvé qu'elle avait été mûrie par le génie et la raison, que rien de ce qui pouvait la rendre aussi fructueuse que brillante n'avait été oublié. Placé et borné à l'époque qui l'a immédiatement précédée, il ne m'appartient pas de la suivre dans son exécution, encore moins dans les événemens qu'elle a fait naître, ou qui, nés hors d'elle-même, et ne pouvant être prévus,

devaient forcer la sagesse et le courage à céder à leur puissance. Mais, quel qu'ait été, quel que soit actuellement le résultat de cette expédition, s'il est dans la destinée de l'Égypte de rentrer un jour sous la domination des Français, ils pourront retrouver les traces de leur séjour, et recueillir les fruits qu'ils y ont semés à leur première conquête.

CHAPITRE XI.

Des vents étésiens. Du khramsi et du samiel; différence de ces deux vents. Température de l'Égypte; ses maladies. Examen de l'opinion que les étrangers ne peuvent s'y naturaliser.

L'Égypte, située depuis le 31e. degré et demi de latitude nord, jusqu'au 22e. ou environ ; l'Égypte, dénuée en général d'arbres, et entourée de déserts sabloneux et arides, privée de pluies, et jouissant perpétuellement d'un ciel pur et serein : ce pays, peu élevé au dessus du niveau de la mer, éprouverait toute l'ardeur du soleil si un vent de mer ne soufflait réguliérement et avec force pendant le jour, depuis floréal et prairial, jusqu'à la fin de fructidor.

Le soleil alors, raréfiant considérablement l'air de la partie septentrionale de l'Afrique, produit ce courant d'air très-rapide, ce vent du nord qui vient chaque jour de la Méditerranée, et dont les Anciens nous ont parlé sous le nom de *vents étésiens*.

Nous avons déjà fait remarquer, en traitant de l'île de Crète, que le vent qui rafraîchit les côtes de la Méditerranée, souffle, en été, pendant le jour, de la haute mer vers les terres ; qu'il cesse ordinairement après le coucher du soleil, et est remplacé alors par un vent opposé, qui vient de la terre à la mer. Mais la différence qui se trouve entre ces deux vents, c'est que le premier pénètre fort avant dans les terres, et augmente de force en raison de la chaleur, au lieu que le second est faible et ne s'avance qu'à trois ou quatre lieues en mer. Ce vent de jour ou vent étésien se fait sentir jusque dans le Saïd et la Nubie, traverse le désert qui sépare la Méditerranée de la Mer-Rouge, souffle pendant tout l'été sur cette dernière mer, et s'étend jusqu'au-delà du détroit de Babel-Mandel, en suivant la direction des côtes.

Au moyen de ce vent, la température de l'Égypte inférieure, dans les plus fortes chaleurs de l'été, n'est que de 26 à 27 degrés, et de 27 à 28 au Caire ; mais elle augmente à mesure qu'on s'éloigne de la Méditerranée et qu'on s'avance vers le Saïd ; et si l'on quitte la vallée que le Nil arrose, pour pénétrer à droite ou à gauche dans le désert, la chaleur est encore plus forte, parce que le vent s'échauffe en passant sur un sol aride, privé de végétaux. Peudant les mois les plus chauds de l'année, ce vent de mer amène beaucoup d'humidité dans la partie inférieure de l'Égypte. La rosée y est quelquefois si abondante, qu'on ne peut se promener au grand air, après le coucher du soleil, sans avoir ses vêtemens trempés comme après une légère pluie : mais à mesure qu'on s'éloigne de la mer, la rosée diminue ; elle ne se fait même plus sentir dans l'Égypte supérieure et la Nubie.

Autant le vent du nord est agréable aux Égyptiens pendant l'été, autant celui de sud leur est pernicieux lorsqu'il souffle avant et après l'équinoxe de printems. Il est connu sous le nom de *khramsi* ou de *cinquante*, parce qu'il se montre quelquefois pendant cet espace de tems ; il ne dure ordinairement que trois jours, rarement quatre, et plus rarement un jour seulement. Le thermomètre, exposé à l'air, monte pendant sa durée, de 16, 18, 20 degrés, à 30, 36 et même 38. Ce vent embrume l'atmosphère, dessèche l'air, le charge d'une poussière subtile, lui ôte une partie de son élasticité, et le rend par conséquent moins propre à la respiration. L'Égypte ne serait pas habitable si le *khramsi* était plus fréquent, et s'il produisait les mêmes effets dans toutes les saisons de l'année.

Quelques voyageurs l'ont confondu avec le samiel, qui se montre rarement dans l'Arabie, la Mésopotamie et le sud de la Perse pendant les plus fortes chaleurs de l'été, et qui asphyxie sur le champ l'homme et les animaux qui ne prennent pas les précautions convenables pour l'éviter. La cause et les effets de ces deux vents ne sont pas les mêmes ; ils soufflent à des époques différentes : celui de l'Égypte est un vent régulier, étendu et durable ; l'autre est irrégulier, peu étendu, instantané, visible à l'œil exercé de l'habitant des déserts.

Le samiel souffle depuis la fin de messidor jusqu'au milieu de fructidor. Il ne fait que passer, et dure très-rarement deux ou trois minutes de suite : son étendue est très-bornée : peu de personnes en sont atteintes dans une caravane, mais celles-là seulement qui se trouvent sur son passage. On l'évite en se couchant promptement sur le ventre. Les animaux ne manquent pas d'appliquer leur museau contre la terre, par un instinct qui leur est naturel.

Lorsque le samiel doit souffler, l'air est calme; ce qui est extrêmement rare dans cette saison : la chaleur est presque insupportable. Le silence des déserts n'est interrompu que par des cris plaintifs, annonce certaine du danger qui menace tous les êtres vivans. Bientôt succède un silence absolu. Les quadrupèdes et les oiseaux se retirent dans leurs tanières, ou se tapissent derrière quelque arbuste touffu. L'Arabe se réfugie dans sa tente, ou, s'il est surpris en route, il s'arrête, et observe, à côté de sa jument ou de son dromadaire, si le samiel passera sur sa tête ou s'il portera loin de lui son souffle empoisonné.

Le danger subsiste tant que le calme dure; mais si le courant d'air se rétablit, si le vent souffle de nouveau, toute crainte cesse; les habitans des déserts reprennent leur gaîté, l'Arabe continue sa route, l'oiseau s'élance de nouveau dans les airs, et le quadrupède sort de sa tanière afin de pourvoir à sa subsistance.

Le samiel nous paraît être une sorte de moffette que nous croyons s'élever du sein de la terre par l'effet d'un soleil ardent, et qui serait beaucoup plus fréquente si, pendant quatre ou cinq mois, il n'y avait sur ces contrées un courant d'air très-rapide qui vient de la Méditerranée, et qui s'étend sur la Mésopotamie et le nord de l'Arabie, jusqu'aux premières montagnes de la Perse.

On a remarqué qu'au sein de l'Arabie, le samiel venait du nord; il vient du sud à Merdin, à Orfa; du sud-sud-ouest à Mossul, de l'ouest à Bagdad, de l'est à Damas, du sud-sud-est aux environs d'Alep; je dis aux environs, car il est très-rare que le samiel parvienne jusqu'à cette ville : il est probablement neutralisé en passant sur le lac qui est au sud-sud-est d'Alep, et sur les terres cultivées et arrosées qui se trouvent de ce côté. On a remarqué aussi qu'en

traversant le Tigre ou l'Euphrate, le samiel ne fait presque aucun mal à l'homme qui est sur les bords opposés, ses effets pernicieux étant détruits par l'action de l'eau qui s'évapore.

En poussant plus loin nos observations, nous avons reconnu que le sol de la Mésopotamie inférieure et celui du nord de l'Arabie étaient gypseux, et c'est ce qui nous a expliqué pourquoi tous les puits de ces contrées étaient saumâtres. Il y a en outre à vingt-cinq ou trente lieues à l'ouest de Bagdad, un lac assez étendu, qui se couvre chaque année d'un sphalte ou bitume noir et coulant, dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

Nous ne déciderons pas si c'est la nature du sol gypseux et bitumineux qui produit le samiel, ou s'il vient seulement de la trop forte action du soleil sur une terre presque dénuée de végétaux; mais dans ce dernier cas les déserts sabloneux de la Libye et de la Nubie devraient produire le même effet, et cependant ils n'occasionnent que le khramsi, c'est-à-dire, un vent mal-sain, à la vérité, qui incommode considérablement l'homme et les animaux, qui les tue même quelquefois lorsqu'il dure trop long-tems, mais qui n'asphyxie pas comme l'autre. Nous attribuons le khramsi à l'action du soleil sur les sables de l'Éthiopie et de la Nubie, lorsque cet astre, parvenu aux environs de la ligne équinoxiale, agit sur eux de toute sa force.

Le vent de sud, sec et brûlant vers l'équinoxe de printems, est au contraire frais avant et après le solstice d'hiver, parce que le soleil se trouvant alors vers le tropique du capricorne, ne peut échauffer autant la partie septentrionale de l'Afrique, et c'est par cette raison que les vents sont variables en Égypte pendant l'hiver, et qu'ils soufflent du sud, de l'ouest et du nord, quelquefois du sud-est, et rarement de l'est. Le sud est sec et assez frais, ainsi que nous venons de le dire. Celui d'ouest est frais, très-humide; il occasionne des pluies sur la côte, et quelquefois des tempêtes. Le nord est frais et humide, mais n'amène presque jamais la pluie.

La température de l'air est si douce dans cette saison, qu'on ne sent jamais, dans les appartemens, le besoin de se chauffer. A la partie la plus fraîche de l'Égypte, à Alexandrie, à Rosette et à

Damiette, on ne voit presque jamais le thermomètre de Réaumur au dessous de six degrés de chaleur, durant la nuit, exposé à l'air extérieur.

Le vent d'est et de sud-est se fait quelquefois sentir avant l'équinoxe de printems : il est alors sec, médiocrement chaud, et cause des maux de tête ; il rend l'homme lourd et peu propre aux fatigues ; il agit cependant bien moins sur lui que le khramsi, qui l'énerve et le porte à un repos absolu.

L'été, comme nous l'avons dit, serait très-chaud s'il n'était rafraîchi par le vent de mer, qui souffle constamment pendant le jour.

On voit, par ce court exposé, que le climat d'Égypte, fort doux en hiver, presque toujours serein, peu exposé à ces variations subites de température, à ce passage brusque du froid au tempéré, du chaud au glacial, du sec à l'humide, comme on l'éprouve en Europe; rafraîchi en été par le vent de mer, serait un des pays les plus agréables de la Terre si l'industrie parvenait à rétablir tous les canaux, à répandre les eaux du Nil sur toutes les terres cultivables, à convertir en champs ensemencés, en prairies, en vergers, en forêts de dattiers tout l'espace compris depuis le Mokatan jusqu'à la mer, depuis le coteau libyque jusqu'au mont Casius, ainsi que toute la vallée qui se prolonge au sud jusqu'au-delà de Syéné : la température de l'Égypte deviendrait même plus douce, plus uniforme; le khramsi serait en général un peu moins incommode; les sables cesseraient de s'accumuler sur les champs; le fleuve et ses canaux seraient couverts de navires et de bateaux; les Arabes des déserts, contenus alors dans leurs limites, ne paraîtraient sur les terres cultivées que pour y venir échanger leurs troupeaux, leurs laines, leur beurre, leur fromage contre les grains, les fruits, les vêtemens et les ustensiles qui leur sont nécessaires.

Quant aux qualités de l'air, on serait bien porté à croire, en voyant la basse Égypte couverte de lacs, de marais, de canaux, d'eaux stagnantes, que la Nature, toujours uniforme dans sa marche, a fait de ce pays un lieu d'infection et de mortalité. Cependant une longue expérience prouve le contraire : les Grecs et les

Romains ne se sont jamais plaints du climat de l'Égypte : ces derniers y envoyaient même leurs phthisiques, et non-seulement aujourd'hui les Cophtes et les Arabes y jouissent d'une bonne santé, mais même l'Européen et le Mameluk n'éprouvent, dans ce climat, que les maux ordinaires de l'humanité : ils prolongent leurs jours comme dans les contrées les plus favorisées de la Terre.

Frappé de ces réflexions, je n'ai rien négligé, pendant mon séjour en Égypte, pour découvrir la cause de la salubrité d'un climat qui présente tant de foyers de maladies. J'exposerai en peu de mots le résultat de mes observations.

Les marais de l'Égypte ne ressemblent point à ceux des autres pays : l'eau y est renouvelée par les inondations du Nil, dans la saison de l'année où ils pourraient devenir dangereux. Les gaz délétères sont d'ailleurs corrigés par l'air sec et brûlant des déserts qui entourent ce pays, absorbés et neutralisés peut-être par une substance saline, nitreuse et muriatique, répandue dans l'atmosphère, dont nous parlerons bientôt. Le vent du nord, qui souffle constamment pendant l'été, ainsi que nous l'avons dit, contribue beaucoup aussi à la salubrité de l'air, en tempérant la chaleur, en la rendant plus égale, en répandant une humidité bienfaisante, en poussant tous les miasmes putrides vers la haute Égypte et les déserts. Cela est si vrai, que l'été passe pour la saison la plus saine lorsqu'on ne se livre pas à l'intempérance, lorsqu'on entretient son corps dans une transpiration abondante ou une légère sueur, lorsqu'on préfère une nourriture végétale à la viande et au poisson, et qu'on fait un usage modéré des fruits succulens du pays.

Les fièvres intermittentes et les rémittentes bilieuses, si communes dans les pays marécageux vers la fin de l'été et au commencement de l'automne, sont assez rares en Égypte, même au voisinage des rizières, parce que les eaux ne croupissent alors en aucun endroit. La fièvre ardente, un peu plus fréquente dans la haute que dans la basse Égypte, n'attaque que les personnes qui se livrent à des travaux trop pénibles, qui font des marches forcées, qui s'exposent trop long-tems à toute l'ardeur du soleil. La dyssenterie prend rarement un caractère dangereux, parce qu'elle est le

plus souvent occasionnée par l'usage de divers fruits avant leur maturité.

L'automne est moins sain que l'été, soit parce que le tems est plus variable, soit parce que le corps de l'homme, épuisé par les chaleurs de messidor, thermidor et fructidor, est plus susceptible alors de recevoir les moindres impressions défavorables de l'air. Il règne souvent, dans cette saison, une espèce de fièvre assez dangereuse, qu'on pourrait assimiler en quelque sorte à nos fièvres malignes des prisons; mais elle attaque plus ordinairement les hommes faibles, mal-sains, intempérans, ceux qui sont épuisés par les débauches ou une maladie précédente. Le traitement employé par les médecins du pays, tiré seulement des délayans et des rafraîchissans, est insuffisant et même nuisible. Les remèdes qui conviennent le mieux dans cette maladie, sont ceux qui soutiennent les forces vitales, et corrigent la masse des humeurs, qui tend à la putridité.

L'hiver est très-sain. On ne voit que rarement, dans ce pays tempéré, les rhumes, les fluxions, les catarres qui nous affligent si cruellement dans nos climats froids. Les maladies de cette saison ne sont ordinairement que celles qui font suite aux maladies d'automne, telles que les dyssenteries, les hydropisies, les abcès. Mais si l'hiver est sain, le printems ne l'est pas toujours : les maladies y sont d'autant plus communes et meurtrières, que le khramsi souffle plus fréquemment. Alors les apoplexies et quelques fièvres aiguës enlèvent assez souvent les personnes les plus robustes et les mieux constituées; alors se montrent les maladies de la peau et celles qui dépendent de la trop grande irritation des nerfs ou de la trop forte roideur des fibres. Nous ne parlerons pas de la peste, qui cesse toujours en été, et ne reprend guère qu'en hiver pour continuer ses ravages tout le printems. Nous avons dit ailleurs que nous regardions cette maladie comme aussi étrangère à l'Égypte qu'elle l'est à la Syrie, aux environs du Bosphore, à la Grèce et aux îles de l'Archipel; et s'il fallait recourir à l'Histoire, nous y verrions que la peste n'afflige constamment les contrées orientales que depuis que le mahométisme, qui interdit tout soin prévoyant, est venu s'y établir.

La lèpre est extrêmement rare, et ne se montre point ici sous l'aspect hideux qu'elle présente en Crète, en Morée et dans les îles de l'Archipel. Les recherches que j'ai faites à ce sujet n'ont pu être complètes; mais il m'a paru que le petit nombre de lépreux qui se trouvent en Égypte, y est étranger; que les Grecs et les Juifs sont plus ordinairement atteints de cette maladie, que les Musulmans, les pauvres plus que les riches, et qu'il n'y a pas d'exemple qu'un Européen en ait été affligé. Il paraît aussi qu'elle n'est pas occasionnée par l'air, mais qu'elle est le résultat d'une mauvaise nourriture, et surtout d'un usage continuel d'olives, de caviar (1) et de poissons salés, avec l'eau pure pour toute boisson.

Mais, dira-t-on, les habitans de l'Égypte sont sujets à des ophtalmies qui produisent très-souvent la cécité. Ici je soupçonne qu'il faut en accuser le sel qui se trouve contenu dans l'air en si grande abondance, qu'on le voit se fixer partout et se cristalliser en différens endroits. La superficie du sol en est tellement imprégnée, que les pluies, quoique très-rares, l'entraînent dans les lacs et les marécages, d'où les habitans le retirent chaque année après l'évaporation totale ou partielle des eaux. Ce sel est connu, dans le commerce, sous le nom de *natron*. Répandu dans l'air, il agit sur l'organe délicat de la vue, produit d'abord de la démangeaison, puis un sentiment de douleur, et ensuite une inflammation opiniâtre qui se termine par la perte de la vue.

En vain quelques auteurs ont regardé le sable fin que les vents de sud répandent quelquefois dans l'air, comme la cause des maladies des yeux : ces vents, rares et momentanés, ne sauraient produire ces inflammations lentes et opiniâtres qui se montrent pendant toute l'année. Les Arabes des déserts y seraient d'ailleurs bien plus sujets que l'habitant de l'Égypte, et l'on sait que cette maladie est extrêmement rare chez eux.

Ce qui prouve qu'on ne doit point en accuser les vents de sud, c'est qu'on observe la même maladie en Perse, où le khramsi est inconnu; mais en Perse, comme en Égypte, l'air contient un sel

---

(1) OEufs d'esturgeon. *Voyez* tom. I, p. 206.

dont l'action constante et continue se fait sentir sur l'organe de la vue.

Quelques voyageurs ont cru trouver la cause de la cécité dans la coutume des habitans, de coucher sur la terrasse des maisons; mais ceux des îles de l'Archipel, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Arabie, de tout le nord de l'Afrique y couchent aussi, sans être cependant exposés aux inflammations des yeux.

On ne serait pas plus fondé à regarder la fraîcheur des nuits, qui succède à la chaleur immodérée du jour, comme la seule cause des ophtalmies; car, dans les déserts qui entourent l'Égypte, dans ceux de l'Arabie, à Damas, à Bagdad, à Mossul, la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit sont bien plus grandes qu'en Égypte, et cependant ni les Arabes ni les habitans de ces trois villes ne sont autant sujets aux inflammations des yeux que les Égyptiens.

Il n'est pas douteux que dans quelques circonstances la fraîcheur de la nuit, succédant à une forte chaleur du jour, ne puisse accélérer le développement de cette maladie, l'occasionner même; mais je ne crois pas qu'elle puisse en être seule la cause. A notre retour de la Perse par le désert du nord de l'Arabie, en prairial et messidor, nous éprouvâmes, pendant soixante-cinq jours, les plus fortes chaleurs, et la nuit une fraîcheur assez vive pour nous obliger à nous couvrir de plusieurs couvertures : on nous faisait plier la tente au soleil couchant, cependant personne, dans une caravane nombreuse, n'eut la moindre incommodité, et n'éprouva la plus légère inflammation des yeux.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces sels, répandus dans l'air, n'affectent en aucune manière les poumons. La phthisie, commune dans les îles de l'Archipel et dans la Grèce, est presque inconnue en Égypte, soit que ces sels ne puissent corroder cet organe, soit que la Nature fasse marcher avec eux une autre substance qui en est le correctif.

Les chimistes français qui ont parcouru en dernier lieu cette contrée intéressante, nous diront peut-être si la formation de ce sel tient à la qualité de l'air, à la nature du sol, ou si l'action du soleil y contribue. On ne peut certainement pas en attribuer uniquement

la cause à la nature des terres qui sont déposées par le Nil ; car il s'ensuivrait que toutes celles d'alluvion devraient produire le même effet ; c'est ce qu'on ne voit cependant pas à l'embouchure des grands fleuves, dans les autres parties du globe. D'ailleurs, on ne pourrait l'attribuer à la même cause en Perse, où le sol est très-élevé au dessus du niveau de la mer, fort distant d'elle, et de formation très-ancienne.

Il est bon de remarquer que les terrains où ce sel se forme, sont tous privés d'arbres, et n'ont presque pas de végétaux : ils sont naturellement incultes ou abandonnés depuis quelque tems. Lorsque nous décrirons la Perse, cet Empire malheureux, désolé par la guerre civile depuis l'expulsion des sophis, nous ferons remarquer que des plaines fort étendues, autrefois fertiles et productives, ne présentent aujourd'hui qu'un sol aride, parsemé de plantes salines, sur lequel se forme un natron assez semblable à celui de l'Égypte.

Nous sommes donc fondés à croire que ce sel se formerait en moindre quantité en Égypte et en Perse si les terres y étaient aussi cultivées qu'autrefois ; qu'il serait moins répandu dans l'air, et que son action étant alors presque insensible, les ophtalmies y seraient beaucoup plus rares. Voyons-nous, en effet, dans l'Histoire, que, sous les règnes de Xercès, de Darius, sous celui des Ptolémées, les habitans de la Perse et de l'Égypte fussent affligés de maux d'yeux comme ils le sont aujourd'hui ?

Un reproche bien plus grave sans doute que l'on fait au climat de l'Égypte, c'est que les Mameluks ne peuvent se naturaliser sur cette terre étrangère, et y laisser une lignée subsistante : leurs enfans périssent toujours dans la première et la seconde génération. Ce fait me parut assez intéressant, en arrivant en Égypte, pour mériter un examen attentif. Je ne négligeai rien pour découvrir s'il était occasionné par l'influence de l'air ou par la forme du gouvernement des Mameluks ; s'il était la suite nécessaire de leurs vices, ou le résultat de l'éducation de leurs enfans.

Il est bien vrai que ces étrangers ont en général très-peu d'enfans, par les raisons que nous exposerons plus bas ; mais l'observation

ne

ne prouve pas que ces enfans, mariés à des esclaves géorgiennes et circassiennes, ne soient aptes à laisser après eux une postérité plus ou moins nombreuse. La plupart des beys, des cachefs, et de simples Mameluks que je pourrais citer, ont laissé des enfans sains, robustes, et pères d'autres enfans aussi sains et aussi robustes qu'eux. L'observation prouve aussi que les Européens établis en Égypte, mariés à des femmes étrangères, jouissent, comme en Europe, de toutes les douceurs de la paternité. On sait que les Grecs et les Romains ont vanté l'extrême fécondité des femmes en Égypte, et qu'ils n'ont point dit que les Perses, voisins des contrées où les Mameluks ont pris naissance, ne pussent se naturaliser sur cette terre qui leur était pareillement étrangère.

N'accusons pas le climat de l'Égypte : il est trop pur, il est trop sain pour porter atteinte aux organes de la génération, ou altérer la faculté prolifique de l'homme; ses productions alimentaires sont trop nombreuses et trop abondantes pour diminuer la force et la vigueur qui lui sont naturelles. Examinons plutôt si ce n'est pas la forme du gouvernement des Mameluks, leurs mœurs et l'éducation vicieuse de leurs enfans qui ont donné lieu à cette étrange opinion.

Par une bizarrerie que l'on a de la peine à concevoir, une poignée d'esclaves, achetés ordinairement dans la Géorgie, la Circassie et la Mingrelie, gouvernent en Égypte un peuple d'hommes libres, et, par une bizarrerie non moins singulière, le Mameluk ne transmet à ses enfans ni son pouvoir ni sa fortune. Ses esclaves, à sa mort, partagent ses dépouilles, en attendant d'obtenir un jour son crédit et sa puissance. Le fils, répandu dans la foule, n'a d'autres biens pour vivre, que les économies de sa mère, ou les produits de sa propre industrie; il ne peut obtenir l'avantage d'être admis parmi les Mameluks. C'est ainsi que, depuis plus de cinq cents ans, les oppresseurs de cette fertile contrée ne se sont renouvelés et entretenus que par l'achat annuel d'un certain nombre d'esclaves. On sent bien que leurs enfans, sans pouvoir, sans crédit et sans fortune, répandus souvent parmi la classe du peuple la plus indigente, ou obligés de s'expatrier pour obtenir ailleurs

des emplois, ne fixent plus les regards du public, et restent à jamais inconnus et ignorés.

Il n'est pas surprenant, au reste, que les Mameluks n'aient jamais laissé après eux qu'une postérité très-bornée, puisque peu d'entre eux sont mariés. Il faut occuper les places éminentes, être bey ou cachef, ou obtenir quelque emploi lucratif pour avoir des esclaves et un harem; et comme ces places et ces emplois sont peu nombreux, il est évident que peu d'entre eux ont de quoi fournir aux dépenses que nécessite, parmi eux, le mariage. D'ailleurs, ceux-là même qui sont mariés, négligent presque toujours leurs épouses, pour se livrer avec leurs jeunes esclaves à des plaisirs honteux, qui les énervent de bonne heure. Le simple Mameluk reste ordinairement célibataire, attaché à un maître qu'il sert jusqu'à sa mort, et qu'il imite dans ses goûts dépravés.

Ce qui contribue encore à diminuer le nombre des enfans des Mameluks, c'est que leurs femmes, presque toujours délaissées ou négligées, s'attachent d'autant plus à leurs enfans, que le père s'y attache moins. Leur tendresse s'épanche toute entière sur ces êtres faibles et malheureux, repoussés en quelque sorte du sein paternel. Elles leur prodiguent tout ce que l'attachement le plus vif et le plus ardent peut leur inspirer. Nées dans des climats rigoureux, ces mères soignent ordinairement leurs enfans dans des appartemens où l'air extérieur ne circule pas assez, les couvrent de langes trop chauds, leur donnent non-seulement leur lait, mais encore celui d'une ou de deux nourrices, de sorte qu'il arrive fréquemment que ces infortunés, victimes d'une tendresse peu raisonnée, périssent dans des convulsions pendant les premiers mois de leur naissance, ou sont ensuite emportés par la petite vérole ou quelque fièvre putride; tandis que les habitans de la campagne, nus jusqu'à l'âge de puberté, exposés toute l'année aux intempéries de l'air et à l'action d'un soleil brûlant, réduits aux alimens les plus grossiers, se développent avec la plus grande facilité, se multiplient considérablement, et acquièrent une santé vigoureuse, qui les dédommage en quelque sorte, et les venge jusqu'à un certain point de l'oppression et de la tyrannie des Mameluks.

CHAPITRE XII.

Du Nil. Cause de l'inondation périodique de ce fleuve. Effets de ses dépôts. Agrandissement de l'Égypte. Du Bahar-Belamé ou fleuve sans eau. Du lac Mœris.

Le Nil est à l'Égypte ce que les artères et les veines sont au corps humain ; ce que l'agriculture, l'industrie et le commerce sont au corps social. C'est le Nil qui anime et féconde cette contrée; c'est lui qui y porte la fraîcheur, la verdure et l'abondance. Si les eaux de ce fleuve étaient dirigées dans le sein de l'Afrique, ou si elles allaient se rendre dans la Mer-Rouge, ainsi qu'Albuquerque en forma le projet, l'Égypte bientôt ressemblerait aux déserts qui l'entourent.

Presque tous les fleuves de la Terre sont sujets à des crûes subites, inattendues; à des débordemens considérables, à des variations fréquentes dans le volume de leurs eaux : le Nil est peut-être le seul dont la crûe et le décroissement aient lieu peu à peu et à des époques fixes, le seul dont les débordemens n'aient jamais occasionné de grands ravages. Aussi peut-on dire qu'aucun fleuve n'est plus utile à la contrée qu'il arrose ; aucun ne mérite autant que lui d'être appelé le bienfaiteur du pays qu'il parcourt, le père nourricier de ses habitans; aucun aussi ne se prête autant au merveilleux.

Il est bien certain que le débordement périodique du Nil à une époque fixe, sa crûe progressive et constante, son décroissement invariable et régulier, ont dû paraître extraordinaires à l'homme peu familiarisé avec les lois de la physique générale. Nous ne réfuterons pas toutes les hypothèses qu'on a hasardées à ce sujet. Personne ne doute aujourd'hui que les pluies abondantes, qui tombent réguliérement en Abyssinie depuis floréal jusqu'en fructidor,

ne soient l'unique cause de la crûe du Nil. Les vents étésiens (le nord-nord-ouest) qui soufflent en été sur la côte d'Égypte, peuvent bien élever les eaux de quelques pouces, mais n'ont pas le pouvoir de les faire refluer de quinze à vingt coudées, c'est-à-dire, de les élever au point de causer l'inondation. Ces vents d'ailleurs ne soufflent que pendant le jour. S'ils contribuaient à ce phénomène, ce ne serait qu'en poussant vers l'Égypte supérieure, et jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie, les vapeurs de la Méditerranée.

M. Bruce y fait concourir les vents d'est qui viennent, sur ces montagnes, de l'Océan indien, et ceux d'ouest qui apportent les vapeurs de la mer Atlantique; mais c'est principalement par l'action du soleil, et lorsque cet astre a dépassé la ligne et qu'il s'avance vers le tropique du cancer, que ces vapeurs se résolvent en pluie sur cette partie de l'Abyssinie. Alors les lacs et les marais débordent de toutes parts, alors toutes les rivières qui se jettent dans le Nil grossissent considérablement. Les pluies continuent au retour de cet astre vers la ligne, et durent jusqu'en vendemiaire, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il se soit éloigné du zénith de ces contrées.

Les sources du Nil, qui furent de tout tems l'objet des recherches des rois et des savans de la Grèce et de l'Italie, se trouvent, suivant M. Bruce, au district de Sofala, dans le royaume de Gojam en Abyssinie, et sont par les 10 degrés 59 minutes de latitude nord. Leur élévation au dessus du niveau de la mer est de deux milles anglais. A quelques lieues de là ces eaux traversent le Tzana ou lac de Dembea, qui a plus de vingt lieues d'étendue, et coulent à leur sortie sur un lit assez spacieux. Ce voyageur nous fait connaître aussi un grand nombre de rivières qui versent leurs eaux dans ce fleuve, et dont les plus remarquables sont le *fleuve blanc* (1), qui vient de l'ouest, et l'*Astaboras* (2), qui coule de l'est. Le premier se jette dans le Nil au 15e. degré 50 minutes de latitude nord, et le second vers le 18e. Après l'Astaboras, le Nil ne reçoit plus d'eau, et ne traverse plus que des contrées naturellement

(1) Le Maleg des missionnaires portugais.

(2) Le Tascazé des mêmes missionnaires.

arides, et qui seraient désertes s'il n'y portait la fraîcheur et la vie.

Mais long-tems avant Bruce, les jésuites Jeromo Lobo et Balthasar Tellez, ainsi que quelques autres missionnaires, ont attribué la crûe du Nil aux pluies qui tombent abondamment en Abyssinie vers les premiers jours de juin, et continuent les mois suivans. Ils ont aussi publié une carte des sources de ce fleuve et de son cours en Abyssinie, qui diffère peu de celle que Bruce a publiée après eux. Ces sources sont placées sur cette carte vers le 12e. degré. Le Nil y est nommé Abavi ou le Père des eaux (1).

C'est dans les premiers jours de messidor que le Nil commence à croître. Il est déjà très-élevé à la fin de thermidor, et l'on peut ouvrir les canaux : il a atteint son plus grand degré d'élévation au commencement de fructidor, et il commence à diminuer à la fin de ce mois. Il abandonne les terres en vendemiaire, et permet qu'elles soient ensemencées. Le fleuve conserve beaucoup d'eau durant l'automne, quoiqu'il aille toujours décroissant jusqu'à la fin de floréal.

En hiver, et surtout au printems, les eaux du Nil sont si basses, et leur pente est si peu sensible, qu'on n'apperçoit presque en aucune part le courant des eaux; mais ce courant devient bien apparent lorsque le fleuve a grossi, et qu'il est sorti de son lit et s'est répandu dans les canaux et sur les champs. Il n'empêche pas cependant les bateaux de remonter le fleuve avec célérité lorsque le vent souffle du nord.

Ce qui nous a paru remarquable, et ce qui montre le peu de pente de ce fleuve depuis qu'il est entré sur les terres d'Égypte et a franchi la dernière cataracte, c'est qu'il ne roule ni cailloux ni

---

(1) *Histoire de la haute Éthiopie*, écrite sur les lieux, par le révérend Père Manuel d'Almeida, jésuite, extraite et traduite de la copie portugaise du révérend Père Balthasar Tellez, dans le *Recueil des voyages curieux*, publiés par Thevenot.

Relation historique d'Abyssinie, du Père Jeromo Lobo, traduite du portugais par M. Legrand, in-4°. Paris, 1728, pag. 105.

graviers. Le sable qu'on y voit, n'est qu'un sable très-fin, semblable à celui que les vents de sud et de sud-ouest amènent de la Libye.

On sait que depuis les confins de la Nubie jusqu'au Caire, le Nil coule dans une vallée étroite, peu élevée au dessus du niveau de la mer. Parvenue aux environs de la capitale, cette vallée disparaît, et fait place à une vaste plaine, bornée au midi par le Mokatan, à l'orient par le Casius, et à l'occident par le coteau libyque. Cet espace que les eaux du fleuve pourraient entiérement arroser et fertiliser, n'offre qu'une terre uniforme, d'un jaune brun lorsqu'elle est sèche, d'un brun noirâtre lorsqu'elle est humide; une terre d'alluvion contenant les productions du Nil, tandis que les lieux élevés qui l'entourent, sont d'une roche tendre, coquillère, évidemment formée sous les eaux de la mer.

Lorsque Hérodote arriva en Égypte, quatre cents ans avant l'ère chrétienne, les prêtres de Memphis lui dirent que l'Égypte inférieure était une terre acquise, un présent du fleuve. Ils ajoutèrent que, sous Ménés leur premier roi, tout ce pays, à l'exception du Nome thébaïque, n'était qu'un marais. Alors le Nome arsinoë ou le Fayoum était presque tout sous les eaux; alors le Delta et toutes les terres qu'on voit aujourd'hui depuis le Caire jusqu'à la mer, n'existaient pas encore ou ne se montraient, comme des îles, que dans des espaces très-circonscrits.

Ménés fonda Memphis au milieu de ces marais, creusa un canal à cent stades au sud pour changer le cours du Nil, qui coulait près du coteau libyque; éleva une digue qui devait mettre cette ville à l'abri des inondations, fit passer le fleuve à l'orient, à une distance à peu près égale des deux montagnes; établit enfin deux lacs, l'un au nord et l'autre à l'ouest de Memphis, qui devaient communiquer avec le fleuve.

Le témoignage de ces faits était consigné dans les annales que les prêtres conservaient dans leurs temples. On y lisait le nom des trois cent trente rois qui avaient régné depuis Ménés jusqu'à Mœris, et il y avait alors près de neuf cents ans que Mœris n'existait plus.

Hérodote fut tellement porté à adopter l'opinion des prêtres de Memphis, qu'il avait jugé lui-même que toute la basse Égypte, le

Fayoum, ainsi que cette longue vallée dans laquelle le Nil promène ses eaux, étaient aussi un présent du fleuve. Il regarda donc cette contrée comme ayant été autrefois un golfe qui partait de la Méditerranée, et s'étendait au sud, dans une direction à peu près parallèle à celle de la Mer-Rouge.

Aux témoignages historiques, conservés par les prêtres égyptiens, on peut ajouter ceux que l'inspection du sol et la nature des terres nous indiquent. Le sol de l'Égypte cultivable, qui est le seul que nous regardions comme formé par les dépôts du fleuve, est bas et uni : il a une pente à peine sensible; et si l'on creuse à une très-grande profondeur, on trouve partout une terre mélangée, uniforme, onctueuse, d'un brun foncé; partout la même que celle que le Nil dépose aujourd'hui. Cette terre est couverte, en quelques endroits, d'un sable fin, d'un gris jaunâtre, que les vents amènent de la Libye, et qui est conséquemment étranger au sol de l'Égypte. Le terrain élevé qui circonscrit la plaine, est sec, aride, presque partout dénué de terre végétale, plus ou moins couvert d'un sable fin quartzeux, d'un gris jaunâtre, au dessous duquel on découvre une roche coquillère, assez tendre.

Ce n'est pas mon intention de rechercher l'origine des terrains élevés de l'Égypte : nul doute qu'ils ont été jadis recouverts des eaux de la mer, et qu'ils ont été formés dans son sein : la nature de la roche toute coquillère l'atteste suffisamment. Je ne prétends pas non plus remonter à l'époque de leur sortie du sein de la mer : nous n'avons aucune donnée pour cela, et nous ignorons les grandes catastrophes qui ont eu lieu sur notre globe, dans les siècles les plus reculés. Il est bien plus aisé d'expliquer les changemens que le fleuve peut avoir occasionnés dans la plaine : ce qui se passe pour ainsi dire sous nos yeux, nous apprend ce qui s'est passé avant nous.

Les terres que les pluies détachent des montagnes, des collines et de tous les lieux élevés, surtout dans les pays chauds où ces pluies tombent en abondance; les cailloux, les graviers, les matières végétales et animales que les torrens entraînent; les sables et les limons que les grands fleuves charient et amènènt à la mer; le

dépôt de toutes ces matières, qui a lieu sans cesse à l'embouchure de tous les fleuves, de toutes les rivières, de tous les torrens, des moindres ruisseaux, doit nécessairement, dans une longue suite d'années, former des déplacemens d'eau considérables. Des golfes vastes et profonds doivent, à la suite des tems, se rétrécir, se combler et disparaître.

Si nous jetons un coup-d'œil sur la carte, nous voyons les plus grands fleuves de la Terre verser leurs eaux dans des golfes qu'ils ont déjà comblés en tout ou en partie. Partout nous voyons à leurs embouchures, des aterrissemens plus ou moins étendus, suivant la plus ou moins grande quantité de leurs eaux. Le Rhône, sous nos yeux, a, dans un espace de tems assez court, reculé la mer à Aigues-Mortes, à Maguelone et sur toute la côte, depuis le Martigues jusqu'aux environs de Narbonne. Le Rhin, la Meuse et l'Escaut, dans des tems plus reculés, ont formé la Hollande. Le Pô comble peu à peu les ports de l'Adriatique. Le Don fera disparaître un jour la mer d'Azof. Le Mississipi reculera de plus en plus les limites de la Louisiane. Le fleuve Saint-Laurent unira l'île de Terre-Neuve au continent de l'Amérique. C'est ainsi que les villes d'Éphèse, de Milet, d'Halicarnasse, de Fréjus, qui se trouvaient autrefois sur les bords de la mer, en sont aujourd'hui à une distance assez grande : c'est ainsi que, selon l'expression des Anciens, la terre d'Égypte fut un présent du fleuve.

Et que l'on ne suppose pas que le niveau des eaux de la Méditerranée a baissé, et a laissé par-là à découvert des terres autrefois submergées. Il serait facile, d'après les monumens qui existent à Alexandrie, à Athènes, dans la Grèce, dans l'Archipel et sur la côte occidentale de la Natolie, de prouver que, depuis plus de deux mille ans, non-seulement le niveau des eaux n'a point baissé, mais on serait même porté à croire, d'après la plupart de ces monumens, que ce niveau s'est plutôt élevé.

En effet, s'il est bien reconnu qu'il ne peut se perdre la moindre portion d'eau sur notre globe, parce que toute celle qui s'élève par l'évaporation, retombe en pluie, en neige, en brouillard ou en rosée, et que celle qui entre dans la composition des corps lui est

rendue

rendue par la décomposition des mêmes corps, bien loin de présumer que le niveau des eaux baisse, il faut plutôt croire qu'il s'élève; car les matières que la terre fournit sans cesse à la mer, ne peuvent pas déplacer une portion d'eau quelconque, sans que celle-ci ne s'élève d'autant.

Je sais que quelques naturalistes ont soupçonné une cause majeure, et toujours existante, qui porte les eaux de l'Océan vers l'hémisphère austral, et change ainsi le niveau de la mer. Mais cette hypothèse, toute ingénieuse qu'elle est, n'est point prouvée, et, je le répète, tous les monumens que j'ai vus sur les bords de la mer, à l'orient de la Méditerranée, annoncent incontestablement que les eaux n'ont point baissé depuis plus de deux mille ans.

Mais, supposons que le niveau des eaux soit toujours resté le même, le Nil, dans le tems de sa crûe, est chargé d'une si grande quantité de terre, qu'il n'est pas douteux que, par le dépôt qui se fait dans la mer chaque année, le fond n'en soit insensiblement élevé. Les flots, en ramenant une portion assez considérable de cette terre vers la côte, la juxtaposent au sol de l'Égypte, et contribuent par-là à son agrandissement; car on sait que les vents soufflent, sur cette contrée, du nord et du nord-ouest pendant une grande partie de l'année.

Ce qui prouve que le limon du Nil est versé en grande quantité dans la mer par les diverses embouchures du fleuve, c'est que vis-à-vis le Delta, et jusqu'à une très-grande distance des côtes, la mer a peu de profondeur, et n'offre à la sonde qu'un sable fin, ou une vase à peu près semblable au limon qu'on voit se déposer sur les champs.

On sent bien que, pour que le limon et les sables se juxtaposent à la côte, il faut que le fond de la mer s'élève auparavant; car l'un ne peut pas avoir lieu sans l'autre. Cette élévation du fond est telle, que la sonde, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, ne trouve qu'une cinquantaine de brasses à vingt-cinq lieues de la terre, et seulement dix à cinq ou six lieues.

Cependant, malgré cette quantité assez considérable de limon que les eaux du Nil charient annuellement, et le mouvement des

eaux, qui tend presque toujours à le porter vers la côte, nous ne voyons pas, depuis l'arrivée des Grecs en Égypte, que cette contrée se soit beaucoup agrandie. A peine trouvons-nous deux lieues à l'embouchure Bolbitine, en supposant que la ville de ce nom fût à un quart de lieue au sud de Rosette. On dit que le Delta présente à peu près le même accroissement ; mais il n'est pas d'une lieue à Peluse, et il cesse à Canope et à Alexandrie. Il est vrai que Peluse est éloignée aujourd'hui du Delta, et que le Nil avait à rétrécir et à combler le vaste lac de Menzalé avant de reculer, d'une manière très-sensible, la côte en cet endroit. Quant à Canope et Alexandrie, outre que le courant de la mer se dirige de l'ouest à l'est, sur la côte d'Égypte, ces villes étaient situées sur un sol un peu élevé, sur un sol ancien et qui faisait suite au coteau libyque. En effet, nous avons remarqué que ce sol n'était point une terre d'alluvion, qu'il était au contraire coquiller, et en tout semblable à celui des environs des pyramides. Ainsi il fut un tems où cette partie de la côte formait une île ou une presqu'île, derrière laquelle était un bras de mer, dont les lacs Maréotis et de la Madiéh sont un reste. Il a donc fallu que ce bras de mer fût comblé avant que la côte prît de l'accroissement en deçà d'Aboukir (1).

Hérodote a cru que si le Nil versait ses eaux dans le golfe arabique, dans l'espace de dix mille ans le limon qui y serait déposé,

---

(1) Lorsque Homère fait dire à Ménélas : « Dans la mer orageuse qui baigne » l'Égypte, il est une île nommée *Pharos*. Sa distance du rivage est celle qu'un » vaisseau, poussé par un vent favorable, peut parcourir en un jour. Elle a un bon » port dans lequel je fus retenu », je crois qu'on ne doit pas supposer, comme l'a fait Savary, que la côte d'Alexandrie n'existait pas, puisque cette langue de terre qui s'étend du Marabou aux rochers d'Aboukir, a dû toujours être aussi élevée, ou même plus élevée en quelques endroits que l'île de Pharos. On ne pouvait donc se diriger de cette île vers le fleuve, et arriver à la côte d'Égypte, qu'après avoir doublé le cap d'Aboukir. Le port dont parle Ménélas n'était autre chose que l'espace qu'il y avait de l'île Pharos à la côte voisine, c'est-à-dire, le port vieux et le grand port, divisés postérieurement par la chaussée qu'Alexandre fit élever. Cette explication, comme on voit, n'ôte rien à l'exactitude de la topographie d'Homère, que j'ai partout reconnue être très-conforme à la vérité.

suffirait pour le combler entiérement. Ici le calcul d'Hérodote est très-exagéré. Dix mille ans, ni même vingt mille, comme il l'avait dit d'abord, ne pourraient suffire à déplacer les eaux de ce golfe. Il a fallu peut-être trente mille ans pour former le Delta et tout le terrain qui se trouve depuis le Caire jusqu'à la mer. Nous disons trente mille ans, parce qu'il y a près de trente lieues dans cet espace, et que la mer, dans deux mille ans, ne paraît avoir été reculée que de deux lieues, à Bolbitine et au Delta. On pourrait conjecturer sans doute que le Nil autrefois chariait une plus grande quantité de limon : on pourrait supposer que ses eaux étaient plus abondantes; mais cette supposition, toute vraisemblable qu'elle est, ne porterait sur aucune preuve. Ce qui est bien plus certain, c'est qu'à mesure que la terre d'Égypte gagne sur la mer, ses progrès doivent être plus lents, parce que l'espace à combler s'agrandit.

Sans doute si, dans l'état actuel, la côte, dans mille ans, peut gagner une lieue sur la mer, cinq cents ans ont dû suffire lorsque le Delta n'existait pas encore, et ses progrès ont dû être infiniment plus rapides lorsque la vallée, qui se prolonge au sud du Caire et de Memphis, se trouvait sous les eaux de la mer; mais en admettant qu'il n'ait pas fallu cinq cents ans pour reculer la mer d'une lieue lorsqu'elle venait battre au pied du Mokatan, il ne sera pas moins évident que la Mer-Rouge, que l'on sait avoir plus de trois cents lieues de long, et plus de quarante de largeur moyenne, ne pourrait être comblée ni dans dix mille ans, ni dans vingt mille, comme le dit Hérodote, en supposant même que le Nil y coulât toute l'année comme au tems de sa crûe.

Mais avant que l'Égypte s'agrandisse dorénavant d'une manière un peu sensible, il faut que les lacs Menzalé, Burlos, de la Madiéh et Maréotis, qui se trouvent près de la côte, soient comblés, et que le sol se soit mis de niveau avec les terres environnantes. Quelque lent que paraisse le progrès des dépôts dans ces lacs, on peut prédire qu'ils n'existeront plus dans deux ou trois mille ans, et qu'à cette époque il s'en sera formé de nouveaux à quelque distance d'eux, ainsi qu'ils ont succédé à d'autres qui ont disparu autrefois.

L'île qui est en face d'Aboukir, sera tôt ou tard réunie au continent, ainsi que celles du Marabou.

Il est certain que le dépôt qui a lieu dans ces lacs, est beaucoup plus grand que sur les terres cultivées, tant à cause de la plus grande quantité d'eau bourbeuse qui y est versée lors de l'inondation, qu'à cause des sables que les vents y amènent, des herbes qui y croissent et meurent, des poissons, des coquilles, et de tous les animaux qui y laissent leurs dépouilles : l'industrie des habitans pourrait même accélérer leur comblement par des travaux dirigés avec intelligence, et tels peut-être qu'ils existaient autrefois; car ces lacs, plus profonds alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, avaient aussi moins d'étendue, si on en juge par les ruines que l'on voit à des endroits submergés par les eaux.

On se rappelle que la digue de la Madiéh, construite à l'ancienne bouche canopique, pour empêcher les eaux de la mer de se répandre dans les terres, ayant été rompue depuis la conquête de l'Égypte par les Turcs, le lac s'est considérablement agrandi; et la chaussée sur laquelle était construit le canal d'Alexandrie, ayant été aussi rompue depuis peu par les Anglais, les eaux de la mer se sont portées jusqu'au lac Maréotis, l'ont élevé de plusieurs pieds, et ont inondé près de vingt lieues de terrain.

On vient de voir que le sol de l'Égypte n'a pu gagner sur la mer sans que le fond de celle-ci ne se soit élevé par les dépôts qui s'y font; mais ces dépôts doivent également avoir lieu sur les terres lors de l'inondation. Nous l'avons évalué à une ligne chaque année; ainsi, d'après la supposition que dans deux mille ans la mer s'est éloignée de deux lieues, le sol a dû s'élever au moins de douze pieds dans ces deux lieues, et s'il a fallu trente mille ans pour combler tout l'espace compris depuis le Mokatan jusqu'aux rochers d'Aboukir, le sol, au pied de ce mont, s'est élevé de deux cents pieds; ce qui était absolument indispensable pour entretenir la pente nécessaire à l'écoulement des eaux.

Mais voici un fait rapporté par Hérodote, et diversement expliqué par quelques voyageurs et quelques antiquaires, qui nous donnera une nouvelle preuve de l'accroissement du sol de l'Égypte.

Cet auteur dit que, sous le règne de Mœris, qui vivait neuf cents ans avant lui, lorsque le Nil, dans sa crûe, s'élevait de huit coudées au dessous de Memphis, ses eaux se répandaient en suffisante quantité sur les terres. Il fallait, du tems d'Hérodote, quinze ou seize coudées, et aujourd'hui il ne faut pas moins de vingt-deux à vingt-quatre pieds aux environs du Caire.

Il n'est pas douteux que la crûe des eaux a été, dans les tems reculés, ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, d'autant plus grande qu'on s'éloignait davantage de la mer. On sait qu'elle est de trente à trente-cinq pieds dans la haute Égypte, de vingt à vingt-cinq dans la moyenne, de quatre ou cinq dans la basse; elle n'est que d'environ trois pieds à Rosette. Or, les huit coudées d'élévation au dessous de Memphis, sous le roi Mœris, nous indiquent une distance, de cette ville à la mer, à peu près égale à celle qu'ont aujourd'hui *Chabour* et *Tanta;* et les quinze ou seize coudées d'élévation sous Hérodote, nous montrent évidemment que, depuis ce voyageur, l'Égypte ne s'est presque pas agrandie, puisque les eaux, au même endroit, s'élèvent à peine à vingt-deux ou vingt-trois pieds, et qu'elles s'élevaient alors à vingt ou vingt-un, si nous évaluons la coudée à quinze pouces et quelques lignes.

Il nous reste maintenant à examiner si le Nil a pu couler dans le désert de l'Arabie par le *Bahar-bela-mé* ou fleuve sans eau, ainsi que quelques voyageurs modernes paraissent le croire. Savary, en altérant le texte d'Herodote, croit que le Nil franchissait jadis le coteau libyque au midi de Memphis, se répandait dans la Libye et se jetait dans le golfe des Arabes. Mais Hérodote dit d'une manière bien précise, que le Nil coulait le long du coteau libyque avant que Ménés n'en eût détourné le cours, et ne l'eût fait passer à égale distance des montagnes de l'Afrique et de l'Arabie. Et en effet, lorsqu'on a vu le coteau libyque, on ne peut croire que jamais le fleuve ait pu le franchir; car à une époque très-reculée, et lorsque le Delta n'existait pas encore, le lit du fleuve devait être plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui. Or, s'il avait coulé à travers le coteau libyque, on verrait quelque part un déchirement, un écartement profond qui eût permis aux eaux de passer. Si le fleuve avait coulé

dans le Bahar-bela-mé, ce ne pourrait être que par le Fayoum, comme l'a conjecturé le citoyen Andréossy. Les Français qui ont parcouru cette contrée, auront remarqué peut-être si le terrain, au fond de cette province, donne quelque indice du passage des eaux.

Mais en attendant que l'observation confirme ou détruise la conjecture du cit. Andréossy, nous ferons remarquer que si les eaux du Nil avaient coulé par l'étroite vallée du Bahar-bela-mé, ou par celle des lacs qui fournissent le natron, elles y auraient laissé des traces semblables à celles que nous voyons dans la vallée de l'Égypte supérieure. Partout on découvrirait des terres d'alluvion, des limons déposés par les eaux. Le terrain, peu élevé au dessus du niveau de la mer, serait uni comme en Égypte. La roche serait couverte d'une couche de terre fort épaisse : mais c'est plus particuliérement au fond du golfe des Arabes que l'on découvrirait un limon semblable à celui qui a formé le Delta. On y verrait une terre d'alluvion, dont l'étendue serait plus ou moins considérable, suivant le nombre de siècles pendant lesquels le Nil y aurait versé ses eaux. Or, si le Bahar-bela-mé ne présente aujourd'hui aucune terre de dépôt, aucune terre semblable à celle de l'Égypte, et si l'on ne voit au fond du golfe des Arabes que sables ou rochers, nous pouvons hardiment prononcer que, malgré sa dénomination de *fleuve sans eau*, le Nil n'a jamais coulé par-là. Et comment la basse Égypte serait-elle sortie du sein des eaux, si le Nil, de toute antiquité, n'y avait porté ses sables et son limon ? Il a fallu probablement plus de vingt mille ans pour la seule formation du Delta. Combien en a-t-il donc fallu pour combler tout l'espace compris entre le sol d'Alexandrie et le Mokatan, le coteau libyque et le mont Casius ? Le calcul nous transporterait à une époque en deçà de laquelle le globe a éprouvé sans doute des changemens considérables dans toutes ses parties extérieures, à une époque où le point central peut-être a éprouvé des changemens subits ou graduels, qui ont porté tout à coup ou peu à peu les eaux de la mer d'un hémisphère à l'autre, et ont occasionné ces bouleversemens, ces inondations, ces déluges dont l'Histoire de tous les peuples a conservé

des souvenirs. Comment expliquer, en effet, la présence et le séjour extrêmement prolongé des eaux de la mer sur tous les points de notre globe ? Comment expliquer le dépôt de tous les fossiles marins, et la formation de ces montagnes de roches coquillères que l'on voit partout, et à des hauteurs qui feraient supposer que la mer aurait submergé en même tems le globe entier pendant une longue suite de siècles, si le niveau des eaux n'avait pas changé, si le point central de la Terre n'avait éprouvé des variations ?

Quant aux mâts de navires dont parle Savary d'après le Père Sicard, le cit. Andréossy, qui s'est porté sur les lieux, n'y a vu que des corps d'arbres et des fragmens qui ne lui ont point paru avoir été mis en œuvre. La plupart de ces bois sont entiérement agatisés, et l'on sait bien que ce n'est pas dans les fleuves, mais au fond de la mer que la Nature opère ainsi le changement des bois. Le cit. Andréossy y a également trouvé une vertèbre de gros poisson, qui lui parut minéralisée; ce qui, bien loin de prouver, comme il le pense, que le fleuve y a coulé, prouve seulement que ce lieu a été jadis sous les eaux de la mer, ainsi que toute la Libye. On voit aussi dans ce vallon, des cailloux roulés; mais on en voit dans tous les déserts qui environnent l'Égypte, et notamment sur le chemin qui conduit du Caire à Suez. Dira-t-on que le fleuve y a coulé? Il en est de même des géodes et de toutes les substances que le cit. Andréossy a remarquées dans ce lieu : aucune ne prouve autre chose, si ce n'est le séjour des eaux de la mer.

Mais revenons au lac qui se trouve dans le Fayoum, et dont nous n'avons dit qu'un mot.

Quelques savans ont cru que le Birket Kéroun, ou lac Mœris, avait été creusé de main d'homme : d'autres disent que c'est par-là que le Nil a coulé dans la Libye. Ces deux assertions nous paraissent également dénuées de fondement. Pour se convaincre que ce lieu a dû faire partie du golfe dont nous avons parlé plus haut, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur la carte d'Égypte. On y verra que tout le Fayoum est une plaine unie, contiguë à la vallée où coule le Nil, et qu'elle est circonscrite par le coteau libyque, qui forme à cet endroit une très-grande sinuosité. Nous avons prouvé que le

fleuve n'a pu couler dans le désert de la Libye, puisqu'on n'y voit aucun dépôt, puisqu'il n'y existe aucune terre d'alluvion : ainsi nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce point. Nous ne nous arrêterons pas non plus à l'opinion des Anciens, qui prétendaient que le lac avait une issue souterraine dans le syrte de Libye. Si cela était vrai, les eaux se seraient écoulées par-là, et le lac aurait disparu ou aurait considérablement baissé pendant les six mois où il ne reçoit plus les eaux du Nil.

Quant aux travaux du roi Mœris, nous ferons remarquer que le roi qui aurait pu creuser ce lac, tel qu'il existait autrefois, aurait exécuté un travail bien supérieur à celui de deux ou trois pyramides. Si ces travaux avaient été faits, ils auraient exigé un déplacement de terre dont on trouverait encore des traces; car les terres amoncelées sont presque impérissables : on en a des exemples dans les tombeaux de la plaine de Troie, dans les monticules de la Syrie, de la Mésopotamie et du Curdistan; dans ceux d'Alexandrie.

Ce lac avait, selon Hérodote, trois mille six cents stades de tour (environ cent vingt lieues), et jusqu'à cinquante brasses de profondeur; ce qui aurait produit, comme on voit, une haute montagne si toutes es terres retirées de cet espace avaient été amoncelées.

Mais il paraît que les mesures d'Hérodote sont inexactes, à moins qu'il n'y comprenne les canaux qui furent faits à l'occident du Nil, et qui communiquaient avec le lac proprement dit. Ce lac ne pouvait avoir plus d'étendue que n'a la province du Fayoum, et cette étendue n'a pu varier puisqu'elle est circonscrite par la sinuosité du coteau libyque : elle est de huit à dix lieues de diamètre. Néanmoins quand ce lac n'aurait eu que six lieues, la terre qu'on aurait retirée dans un pareil espace se montrerait encore en plusieurs endroits.

Mœris ne creusa point ce lac : il existait indubitablement avant lui; mais il y fit des travaux; il le rendit plus utile; il creusa ou répara le canal par lequel il communiqua avec le Nil, et dès-lors il put, comme le dit Hérodote, recevoir pendant six mois les eaux

du

du fleuve, et les lui rendre les six autres mois. Mœris creusa divers canaux d'arrosement qui partaient du lac, afin que toutes les terres de cette province pussent être arrosées.

Mais ce qui prouve que le Fayoum a été sous les eaux, c'est qu'on n'y voit qu'une terre d'alluvion, semblable à celle de la basse Égypte; c'est que les bords du lac ne sont pas plus élevés que ceux de Menzalé, Burlos et Maréotis. Une partie de cette province n'a pu être encore comblée par les limons du Nil; mais elle le sera tôt ou tard : déjà même le lac est beaucoup moins étendu, et beaucoup moins profond qu'il ne l'était lorsque les Grecs s'emparèrent de l'Égypte.

CHAPITRE XIII.

Agriculture, productions, industrie et commerce.

Nous avons vu dans les chapitres précédens, combien l'air atmosphérique est sain en Égypte, combien l'hiver est doux, combien les chaleurs de l'été sont tempérées. Si nous jetons à présent un coup-d'œil sur les productions de cet heureux climat, de cette terre privilégiée, qui n'a besoin ni d'engrais ni de labours pour donner des récoltes abondantes et multipliées, nous ne serons pas surpris si, malgré le despotisme des Mameluks, qui étouffe et arrête l'industrie; malgré les famines que le monopole des grains occasionne assez souvent (1), malgré la peste qui fait de fréquens ravages, malgré les impôts excessifs et les avanies journalières qui ruinent les cultivateurs, malgré les taxes exorbitantes levées de tems en tems sur diverses productions, malgré les contributions forcées qu'exigent des Fellahs les Arabes des déserts, l'Égypte se soutient dans une sorte de prospérité bien au dessus de celle des autres provinces.

Si nous considérons, d'une autre part, le peu de sûreté des caravanes, les dangers que les bâtimens européens courent, pendant l'hiver, dans le port neuf, tandis que le vieux, très-sûr et très-vaste, leur est fermé; les difficultés, les lenteurs et les périls que les germes éprouvent dans le transport des marchandises par l'embouchure occidentale du Nil, lorsque le canal d'Alexandrie ne demande qu'à être creusé et entretenu; la navigation des Arabes de la Mer-Rouge, leur lenteur, leur ignorance, leur marche timide le long des côtes, sans autre guide que la terre et les étoiles, nous serons bien étonnés

(1) Les beys ont depuis peu trouvé le moyen de se procurer de l'argent en achetant presque tous les blés à un prix modique et à crédit, et les revendant argent comptant, à un prix excessif.

qu'il existe encore, en Égypte, la moindre trace de commerce : cependant si l'on jette les yeux sur la quantité de denrées dont le commerce s'empare, on verra que ce pays est encore très-important, et on prendra facilement une idée juste de ce qu'il pourrait devenir un jour sous un gouvernement sage et éclairé.

Les terres de l'Égypte se divisent en trois classes. 1°. Celles que les eaux ne peuvent atteindre lors de l'inondation, et qu'on ne peut arroser : elles sont désertes, incultes, couvertes de sable, et ne produisent que quelques plantes chétives, clair-semées. 2°. Celles que les eaux submergent pendant l'inondation : elles sont destinées aux grandes cultures. 3°. Celles que les eaux ne peuvent couvrir naturellement, ou qui, garanties par des digues élevées à cet effet, sont néanmoins arrosées toute l'année au moyen de machines hydrauliques : celles-ci sont destinées aux plantes qui ont besoin de fréquens arrosemens, telles que le riz, le doura, le maïs, la canne à sucre, le coton et l'indigo.

Les terres de la première classe occupent une partie de la basse Égypte : elles étaient en culture autrefois, et n'ont été frappées de stérilité que depuis la conquête de l'Égypte par les Arabes, c'est-à-dire, depuis que, par l'effet d'un mauvais gouvernement, les canaux qui les traversaient, ayant été comblés, elles n'ont plus reçu les eaux du fleuve. Les sables depuis lors s'en sont emparés, et sont même parvenus à exhausser le terrain ; de sorte qu'il faudrait des dépenses considérables et un travail éclairé et long-tems soutenu pour que ces terres, inondées de nouveau, se couvrissent de riches moissons, et que les villes opulentes qui y figuraient autrefois, sortissent de leurs ruines.

Les terres que le Nil couvre de ses eaux bourbeuses, se passent d'engrais : le limon qui s'y dépose, suffit à leur fertilité. On les réserve à celles qu'on arrose au moyen de machines, et la quantité qu'on en met, est fort petite. Il y a même des cultivateurs qui n'en mettent pas du tout, et qui ne se plaignent pas pour cela que leurs terres s'appauvrissent.

Les Égyptiens, manquant de combustibles, se servent pour les besoins domestiques et pour chauffer les bains, de la fiente de leurs

chevaux, de leurs ânes, de leurs bœufs et de leurs buffles, qu'ils mélangent avec de la paille hachée, et dont ils forment des gâteaux qu'ils font sécher au soleil; ils se servent aussi pour le même usage de celle des chameaux : ainsi ce n'est que parce qu'ils manquent d'engrais qu'ils n'en mettent pas sur leurs terres; car il est reconnu que leur usage n'est pas inutile, surtout au jardinage. Ils se servent bien de la fiente des pigeons; mais c'est plutôt dans la vue de hâter la végétation de quelques plantes potagères, et surtout des cucurbitacées. Ce qu'ils emploient quelquefois comme engrais, ce sont les terres nitreuses qui se trouvent sur les décombres des villes anciennes : ils les répandent en très-petite quantité sur la plupart des champs non inondés et destinés aux petites cultures. Au reste, comme les terres sont très-profondes, très-mélangées, très-favorables à la végétation, les engrais peuvent être suppléés, dans tous les cas, par des labours et des arrosemens. On sait que dans la basse Égypte, où l'eau des fleuves et des canaux est peu profonde, on arrose les terres au moyen d'une grande roue mue par un buffle. Elle est divisée en plusieurs cases qui puisent l'eau, et la versent dans une auge plus élevée de quelques pieds que le terrain. Mais dans la haute Égypte, où les eaux sont, pendant plusieurs mois, à plus de vingt-cinq pieds de profondeur, on a eu recours à des balanciers mus par des hommes, ou à la roue à chapelet.

La préparation des terres destinées aux petites cultures consiste à faire disparaître, avant l'inondation, les crevasses que la trop grande sécheresse a occasionnées; à briser et diviser la terre; à donner ensuite un labour préparatoire; semer immédiatement après l'inondation si on a permis à l'eau de s'introduire, ou après un arrosement au moyen des machines hydrauliques, si le terrain est disposé de manière à ne devoir pas être inondé.

Quant aux terres complétement inondées, sur lesquelles sont établies les grandes cultures, l'Égyptien se dispense le plus souvent des labours qui partout ailleurs sont absolument nécessaires; il confie la semence à la terre dès que les eaux ont disparu, et qu'il peut entrer dans son champ. Cette semence lève très-bien en peu de jours : la plante croît, pendant l'hiver, au moyen de l'humidité

que la terre conserve, se passe de pluie et parvient sans elle à son entier développement. Dans quelques contrées on donne un labour à la charrue avant de semer, et l'on enterre la semence avec un rouleau.

On sent bien qu'une terre, assez fertile pour se passer d'engrais et de labours, n'a pas besoin de reposer pour produire avec vigueur. La seule précaution que le cultivateur égyptien se croit obligé de prendre pour obtenir des récoltes plus productives, c'est de se servir d'une semence étrangère au sol qu'il cultive; c'est d'alterner les cultures; c'est de substituer l'orge au froment, le riz au trèfle, le safranon aux plantes céréales; mais il se détermine assez souvent d'après la valeur de ces productions, et d'après le séjour plus ou moins long des eaux sur les terres. Si la crûe du Nil est faible, il sème l'orge plutôt que le froment, parce qu'il doit se récolter un mois plus tôt, et qu'il exige moins d'humidité que l'autre. Si la crûe est forte, il préfère la féve des marais : il réserve néanmoins une portion de son champ aux autres productions, telles que le safranon, le trèfle, le riz dans quelques provinces, et la lentille dans la plupart des autres.

Le grand art des Égyptiens, dans la culture de leurs terres, c'est de ne pas souffrir de la trop faible inondation, ainsi que de la trop forte; c'est, dans le premier cas, d'avoir les terres bien nivelées, de faire en sorte que les eaux s'étendent le plus qu'il est possible; c'est de multiplier les canaux qui permettent, pendant toute l'année, d'introduire l'eau dans les champs pour les cultures qui exigent des arrosemens fréquens; c'est, dans le second cas, de favoriser l'écoulement des eaux; c'est de garantir de l'inondation, par des digues élevées tout au tour, les champs destinés à la plupart des cultures; car si l'eau s'y introduisait à une certaine hauteur, toutes les plantes y périraient ou seraient extrêmement endommagées.

Si nous passons au tableau des productions, nous remarquerons que les plus abondantes sont précisément celles qui manquent à nos départemens méridionaux; nous jugerons combien la possession de ce pays eût été avantageuse à la France, qui eût pu y verser ses vins, ses eaux-de-vie, ses huiles, ses fruits secs et le produit de ses

manufactures ; mais on sentira aussi combien plus il importerait aux nations civilisées de l'Europe et de l'Amérique d'établir sur cette contrée un peuple nouveau, qui tînt sans cesse ouvertes les portes de l'Océan indien, qui débarrassât le commerce de ses entraves, qui délivrât l'agriculture de ses liens, qui appelât de toutes les parties de la Terre l'homme actif, industrieux.

Blé.

L'Égypte fut autrefois un des greniers de Rome : elle l'était aussi de Tyr, de Sidon, d'Aradus, de la Grèce et de toute la partie occidentale de l'Arabie; elle le sera un jour, sans doute, de la France méridionale; car l'excédent de ses grains est encore très-considérable, et le prix, jusqu'à ce jour, en a été fort modique, parce qu'on n'a permis de l'exporter que pour l'Arabie et les provinces de l'Empire othoman. On y connaît deux sortes de froment, le dur et le tendre, qui se divisent en plusieurs variétés plus ou moins remarquables. La récolte s'en fait, à la haute Égypte, au commencement de ventôse; mais elle est retardée à mesure qu'on descend dans la basse Égypte : elle a lieu dans les premiers jours de germinal au Caire, et quinze ou vingt jours plus tard aux environs de Rosette et de Damiette. Cette fixation n'est pas cependant de rigueur; car après une forte inondation, les terres étant plus imprégnées d'humidité et la chaleur moins précoce, la récolte peut être retardée de plus de quinze jours. Le khramsi d'ailleurs hâte beaucoup la maturité des blés, et leur nuit très-souvent lorsqu'il souffle de trop bonne heure et avec trop de violence.

Orge.

On cultive l'orge à six rangs de grains. Le produit en est aussi considérable que celui du froment; mais la consommation en est plus grande dans le pays, parce que le prix étant fort inférieur à celui du froment, le peuple, à qui il ne reste presque rien pour prix de ses travaux, est obligé de s'en contenter. Il en sort néanmoins une quantité considérable qui va à Constantinople, à Smyrne et dans les îles de l'Archipel.

Riz.

On ne cultive le riz qu'aux environs de Rosette, de Damiette et dans le Fayoum; et quoique ce soit la base de la nourriture de l'homme aisé dans les campagnes, et de presque tous les habitans des villes, il en sort une assez grande quantité pour la Syrie, la Grèce, Constantinople, Smyrne et la majeure partie de l'Asie mineure.

Féves.

Les Égyptiens, selon Hérodote, ne mangeaient les féves ni crues ni cuites. Ils n'en semaient jamais dans leurs champs; et quand il y en croissait spontanément, ils ne les récoltaient pas. Les prêtres n'en pouvaient pas même supporter la vue : ils s'imaginaient que ce légume était impur. Les Égyptiens d'aujourd'hui, au contraire, en sèment prodigieusement, en font une grande consommation, tant pour eux que pour leurs bestiaux, et en exportent une assez grande quantité.

Lentilles.

Ce légume est cultivé en grand dans la haute Égypte. La quantité qu'on y en récolte, est très-considérable : le Delta en fournit aussi. On le passe dans un moulin pour lui enlever son écorce et le réduire à ses deux cotylédons. Il est meilleur que dans nos contrées, et est consommé en grande partie par tous les habitans de l'Égypte. On en exporte cependant une assez grande quantité dans les autres provinces de l'Empire.

Doura.

On en cultive de deux espèces, le sorgho, *holcus sorghum*, et le millet à chandelle, *holcus spicatus*. Mises en farine seules, ou mélangées avec de l'orge, on en fait un pain assez mauvais, mais auquel les gens de la campagne sont accoutumés. On en fait aussi une sorte de bouillie avec l'eau pure et le beurre, ou avec le lait.

Maïs.

Sa culture est aussi étendue que celle du doura, et sa consommation

aussi grande. On le met en farine, et on le mange, comme le doura, en bouillie : on en fait aussi du pain en le mélangeant avec l'orge : légérement rôti avec des pois chiches, il sert à l'amusement des femmes et des enfans. On leur en voit manger presque toute la journée.

MILLET.

Le millet est moins abondant : on le met quelquefois en farine pour en faire du pain, mais il est plus particuliérement réservé aux volailles.

PLANTES LÉGUMINEUSES, OLÉRACÉES ET MÉDICINALES.

Nous ne parlerons pas des pois, des pois chiches, de plusieurs sortes de haricots, de la gesse, du fenu-grec, du lupin, dont la consommation se fait presque toute en Égypte, ni des plantes potagères ou médicinales, dont il suffira de présenter les noms que voici : navet, rave, panais, carotte, bette-rave, chou, oseille, épinard, blette, céleri, persil, anet, pimprenelle, roquette, pourpier, alcée, mauve, origan, basilic, menthe, cumin, anis, fenouil, moutarde, mélochie, colocasse, bamie, melongène, abélasis, hermodattes, oignon, ail, porreau, poivron, caprier, concombre, plusieurs sortes de melon, pastèques, courges, citrouilles, calebasse, coloquinte, etc.

ABÉSODÉ.

C'est la graine de la nielle de Damas, *nigella damascena*. Elle est cultivée en grand dans le Saïd. Les Égyptiens en font une grande consommation : ils en saupoudrent le pain et les gâteaux pour les rendre plus agréables et plus appétissans. Torréfiée, mise en pâte et mélangée avec les hermodattes, l'ambre gris, le musc, le besoard, la canelle, le gingembre et le sucre, elle sert à faire une conserve à laquelle les femmes attachent le plus grand prix, puisqu'elles la regardent comme propre à donner de l'appétit, augmenter l'embonpoint, exciter à l'amour. Elle est plus estimée et plus recherchée que la conserve de roses, que l'on présente plus communément dans les visites de cérémonie.

On

On retire de la graine d'abésodé une huile dont on se frotte le corps au sortir des bains, dans la vue de se fortifier.

Sésame.

Cette plante annuelle est très-abondante dans tout l'Orient. On en mêle la graine avec le pain ; on en saupoudre les gâteaux ; on en fait diverses friandises : l'huile qu'on en retire, est douce et d'un usage général. La culture de cette plante est assez étendue en Égypte.

Pavot.

Le meilleur opium venait autrefois de la Thébaïde, où l'on cultivait très en grand le pavot. Cette plante est assez rare aujourd'hui en Égypte.

Chanvre.

Le peuple a substitué à l'usage de l'opium celui des feuilles de chanvre, comme beaucoup moins cher. Mises en poudre et mélangées avec le miel, et quelquefois avec des substances aromatiques, on en fait des bols que l'on prend dans la vue de se procurer des sensations agréables, mais dont l'effet le plus certain est le délire, l'hébêtement, la consomption, et la mort pour peu qu'on en continue l'usage. Cette plante, au reste, réussit assez mal en Égypte.

Lin.

Le lin au contraire est ici dans le climat et sur le sol qui lui convient le mieux. Il acquiert une hauteur à laquelle il ne parvient pas en Europe. C'est une des principales productions du Fayoum et du Delta. Excepté pour l'arsenal de Constantinople, il sort fort peu de lin en filasse de l'Égypte ; mais c'est avec cette substance que sont faites toutes les toiles dont se vêtissent les habitans, qu'on fabrique pour l'intérieur et le nord de l'Afrique, et qu'on exporte aussi en France, en Italie et dans tout le Levant. On fait avec la graine une huile qui se consomme en grande partie dans le pays : il en passe un peu à Smyrne et à Constantinople.

Coton.

La culture du coton n'est pas aussi étendue que celle du lin, et convient peut-être moins à l'Égypte, parce que la récolte des gousses ne devant être finie qu'à la fin de l'été, cette plante ne peut se passer d'arrosement, au lieu que le lin est mûr à peu près dans le même tems que le froment. Le coton d'ailleurs ne peut être cultivé sur les terres naturellement inondées. C'est la production principale des environs de Damanhour : il fournit aux manufactures de Rosette et d'Alexandrie ; il en vient un peu au Caire de la haute Égypte, et le Delta en fournit une petite quantité à Damiette. Les négocians français font passer à Marseille beaucoup de coton filé ; ils en envoient fort peu en laine.

Safranon ou carthame, ou safran batard.

On pourrait cultiver cette plante en France, en Italie, dans tous les climats tempérés ; mais elle ne réussirait pas aussi complétement qu'en Égypte, parce qu'à la fin de prairial, époque de sa floraison, l'Égypte est exempte de pluies et de rosées qui altéreraient ailleurs la fleur très-délicate du carthame. Cette production est si abondante, que les négocians français en faisaient passer à Marseille pour une valeur de plus de 600,000 fr. On sait que la fleur de carthame est employée pour la teinture en rose, et qu'on en fait aussi le rouge végétal avec lequel les femmes galantes empruntent les couleurs que l'âge, la mauvaise santé ou les excès font trop souvent et toujours trop tôt disparaître chez elles. L'Italie retire aussi beaucoup de safranon qu'elle destine aux mêmes usages.

Indigo.

L'indigo, cette plante qui fait une des principales richesses de nos colonies américaines, est cultivé dans toutes les provinces de l'Égypte, et n'est pas moins utile à ses habitans, qui l'emploient entre autres à la teinture des toiles de lin qui se consomment dans le pays, et dont on exporte une très-grande quantité dans la Nubie et l'Abyssinie. Mais la qualité de l'indigo d'Égypte est inférieure à

celle de l'Amérique ; ce qui provient bien moins de ce qu'on n'y cultive pas la même espèce, que du peu de soin et de connaissance que l'on met dans sa fabrication. L'indigo d'Égypte a plus d'éclat et d'intensité que l'indigo de nos colonies; mais au même poids, il contient moins de principe colorant. Si des hommes instruits dans cette fabrication traitaient cet indigo avec les procédés qu'on emploie ailleurs, il n'est pas douteux qu'ils ne parvînssent à l'obtenir d'une qualité en tout supérieure à celle de l'Amérique.

Henné.

C'est le *cypros* des Grecs, le *hacopher* des Hébreux, le *lausonia inermis* des botanistes. Le henné est un arbre qui s'élève fort peu, qui donne des fleurs en grappe, d'une odeur forte, pénétrante, hircine, approchant de celle des fleurs de châtaignier et de l'épine-vinète. On obtient, par leur distillation, une eau dont on se sert dans les bains, et dont on se parfume dans les visites et dans les cérémonies religieuses, telles que la circoncision et le mariage, ainsi que dans les fêtes du *Beyran* et du *Courban-Beyran*. C'est sans doute à cause de leur odeur que les Hébreux répandaient les fleurs du henné dans le lit des nouveaux mariés, et c'est par la même raison que les Égyptiennes les aiment beaucoup, et en ont, pendant tout le printems et l'été, dans leurs appartemens.

On distingue deux variétés de henné, qui diffèrent fort peu entre elles. Les feuilles de cet arbre sont ramassées avec soin, et mises en poudre dans des moulins faits exprès. La quantité que le commerce en envoie dans toutes les possessions turques et persanes est immense et d'un très-grand revenu pour l'Égypte. Cette poudre sert à teindre en jaune-orangé les ongles, une partie des mains et des pieds, les cheveux, le poil de divers animaux domestiques. Les expériences faites en Égypte par les cit. Berthollet et Descostils prouvent que la partie colorante du henné est très-abondante, et qu'on pourrait en teindre avec avantage les étoffes de laine. On obtiendrait des couleurs fauves ou diverses nuances de brun, selon qu'on emploîrait ces feuilles seules, ou qu'on aurait recours à l'alun ou au sulfate de fer.

On croit que les Anciens faisaient également usage des feuilles du henné pour teindre les cheveux et les ongles des mains et des pieds. En effet, toutes les momies que l'on trouve, ont les ongles teints en jaune-orangé. Mais cette couleur ne pourrait-elle pas être produite aussi sur les ongles des momies, par l'action des bitumes qu'on employait en embaumant les corps?

Sucre.

Depuis que le prix du sucre a doublé en Europe, l'Égypte en fournit beaucoup à Constantinople : il en passe même un peu à Venise, à Trieste et à Livourne. Le sucre d'Égypte est de très-bonne qualité, quoiqu'il soit mal rafiné et qu'il conserve une partie de sa moscouade. Cette denrée pourrait devenir une des plus importantes du Saïd et du Fayoum : la canne à sucre y réussit très-bien sur les terres arrosées, et dix à douze mois suffisent à sa maturité. On sait qu'il en faut au moins quatorze dans nos colonies américaines.

Les Égyptiens font une grande consommation en vert de la canne à sucre, en s'amusant, une partie de la journée, à la sucer : ils en retirent aussi un sirop qu'ils emploient à des confitures, à la préparation de divers mets, et dans lequel ils trempent assez souvent leur pain pour se ragoûter. Les marchés du Caire abondent en cannes à sucre pendant tout l'hiver.

Il est inutile de parler des cultures peu importantes, telles que le tabac, dont la qualité est mauvaise, et dont la consommation est réservée aux Fellahs ; ni de la gaude ou fustet, dont la culture est peu étendue, et la couleur peu employée ; ni du sumac, dont la graine acide sert à colorer le pilau, et qu'on emploie aussi contre la dyssenterie. Nous passerons à l'énumération des arbres indigènes de ce pays, ou qu'on y cultive depuis long-tems : on jugera combien leur nombre pourrait en être augmenté.

Dattier.

Le premier, le plus utile, le plus abondant de tous, c'est le dattier. Le fruit, dont tout le monde connaît la saveur douce et

mielleuse, est un aliment très-sain, très-nourrissant, et d'un usage général, non-seulement parmi les habitans de l'Égypte cultivée, mais même parmi les Arabes des déserts, qui ne négligent rien pour s'en procurer. Il en passe beaucoup en Syrie, à Constantinople et dans toutes les provinces de l'Empire. Les dattes, desséchées au soleil et entassées ensuite dans des couffes, donnent, par expression, un sirop brun, qui a la douceur et les qualités du fruit : c'est surtout à Bagdad et à Bassora où elles sont plus grasses et plus succulentes qu'en Égypte, que l'on retire ce sirop en grande quantité, et c'est aussi dans ces contrées que l'on fait, avec le fruit, une eau-de-vie très-agréable. On met les dattes à fermenter avec de l'eau ordinaire pendant quinze ou vingt jours si c'est en hiver, après quoi on distille deux fois. Les Chrétiens du pays la consomment presque toute.

Si l'on fait, au commencement du printems, une incision à la partie supérieure du tronc, il en découle une liqueur sucrée, qui fermente promptement et donne un vin qui passe bientôt à l'aigre. Il est probable que l'on pourrait arrêter la fermentation de cette liqueur, et la conserver dans l'état vineux en l'enfermant dans des vases bien bouchés : elle s'y améliorerait sans doute, comme tous les autres vins. Quant à celui que des Arabes nous apportèrent, et qu'ils nous dirent très-récent, il nous parut assez mauvais, et peu fait pour des hommes accoutumés au jus de la vigne.

Ces Arabes nous apportèrent en même tems la spathe ou enveloppe encore tendre des fleurs, ainsi que la sommité ou cœur renfermant les jeunes feuilles avant leur développement, et qu'on nomme en Amérique *chou palmiste* : nous les mangeâmes avec plaisir, crus, et assaisonnés avec du poivre, de l'huile et du vinaigre; nous leur trouvâmes un goût qui approchait de celui de l'artichaud, mais qui était plus agréable.

Comme rien n'est à négliger dans cet arbre, on fait des cordes grossières avec la spathe, et avec la filasse qui se trouve à la base des feuilles. Le régime, macéré ou roui, donne un produit moins grossier; le pétiole ou la grande côte des feuilles sert à faire des djerids, des corbeilles, des paniers : on fait avec les folioles, des

nattes et les couffes dans lesquelles on transporte le riz, l'orge et le froment; enfin, le tronc sert à brûler ou à faire des poutres.

SYCOMORE. *Ficus sycomorus.*

Il acquiert la grosseur et la hauteur des plus grands arbres d'Europe. Il croît aux environs des habitations, et n'est guère planté que pour procurer de l'ombrage. Ses fruits sont mal-sains et ont un goût fade, peu agréable. Ils sont assez souvent remplis d'insectes ailés, du genre du cinips; mais son bois est fort utile, et peut être employé, soit à la charpente, soit à la menuiserie : on en faisait autrefois les caisses dans lesquelles on enfermait les momies.

LE CANEFICIER. *Cassia fistula.*

C'est l'arbre qui produit la casse dont on fait usage en médecine : il s'élève à plus de quarante pieds, et se présente dans toutes les saisons sous une forme très-agréable. Ses feuilles, grandes et pinnées, sont d'un vert assez gai; ses fleurs, en grappes, sont grandes, d'un beau jaune; les fruits qui leur succèdent, pendent en grand nombre, et ont jusqu'à deux pieds de long. Ils mûrissent à la fin de l'hiver. Le caneficier est originaire de l'Inde; il réussit néanmoins si bien en Égypte, qu'on regrette de ne l'y pas voir plus abondant.

LE GULIBRICIM. *Mimosa arborea.*

Cet arbre est assez commun, surtout à la proximité du Caire : il s'y élève à la hauteur des acacias ordinaires : son bois est excellent pour la menuiserie et le charronage.

LE GOMMIER. *Mimosa nilotica.*

Cet arbre, qui produit la gomme arabique dans la haute Égypte et dans l'intérieur de l'Afrique, est assez commun aux environs du Caire : nous en avons vu des bosquets en plusieurs endroits. Comme le précédent, il peut être employé à la menuiserie, au charronage et à divers usages.

L'ACACIE. *Mimosa farnesiana.*

Cet arbrisseau est très-commun dans toute l'Égypte, et s'y élève à douze ou quinze pieds : son bois est assez dur ; ses fleurs sont encore plus odorantes qu'au midi de la France. On sait qu'on s'en sert, à Grasse, pour parfumer les pomades.

L'AZÉDARAC. *Melia azedarac.*

Il n'est pas rare dans les jardins, et ne vient guère plus gros que dans les départemens méridionaux de la France. Son bois est peu estimé.

LE NAPCA. *Rhamnus napeca.*

Il est assez commun dans les jardins, et s'y élève bien plus que le jujubier. On y cultive plusieurs variétés, qui se distinguent entre elles par la grosseur, la couleur et la saveur de leurs fruits. Aucune d'elles cependant ne vaut la jujube.

LE JUJUBIER. *Rhamnus ziziphus.*

Il est plus rare que le précédent dans les jardins du Caire, quoiqu'il s'y développe bien, s'y élève plus qu'en France, et y donne des fruits très-mielleux.

LE PEUPLIER BLANC. *Populus alba.*

Il est rare, et ne se trouve qu'aux environs du Caire, dans les jardins. Il y est aussi beau qu'en Europe.

L'OLIVIER. *Olea europea.*

Il s'élève plus haut, et porte des feuilles plus larges et des fruits plus gros qu'en France; ce que l'on doit attribuer à la douceur du climat et aux arrosemens. Quoique peu commun, il n'y a presque pas de village un peu étendu où on ne rencontre quelques pieds d'olivier.

LE TAMARINDIER. *Tamarindus indica.*

Il est rare en Égypte, et se trouve plus particuliérement en

Abyssinie. Savary s'est trompé quand il dit l'avoir rencontré dans toutes ses courses, à moins qu'il n'ait voulu parler du tamaris. Le tamarindier est un arbre à fleurs légumineuses, auxquelles succèdent des gousses pleines d'une pulpe noirâtre et acide, connue en médecine sous le nom de *tamarinds*.

LE CYPRÈS. *Cupressus sempervirens* et *Cupressus orientalis*.

Ces deux arbres, dont on voit quelques pieds dans les jardins du Caire, y ont pris une si belle croissance, qu'il est étonnant que les Égyptiens, qui manquent de bois de charpente et de menuiserie, n'aient pas songé à en étendre la culture.

ARBRES FRUITIERS.

Les abricotiers, les pêchers, les poiriers et les pruniers d'Europe sont cultivés dans les jardins, y deviennent assez beaux; mais on nous a assuré qu'ils produisent des fruits en petit nombre et d'assez mauvaise qualité.

LE MURIER BLANC. *Morus alba*.

On voit de très-beaux mûriers à Rosette, à Damiette, au Caire; mais les habitans n'ont jamais essayé d'utiliser cet arbre en élevant des vers à soie. Ces insectes réussiraient néanmoins très-bien dans toute l'Égypte inférieure, ainsi que le prouvent les expériences qui furent faites à Rosette, en l'an 3, par les frères Walsy, et qui nous furent communiquées avant notre départ d'Alexandrie. La graine ou les œufs des vers à soie avaient été envoyés de Marseille.

LE MURIER NOIR. *Morus nigra*.

Il est généralement cultivé dans la basse Égypte par rapport à ses fruits : il y devient aussi beau qu'en Europe.

LE KICHTA. *Annona squamosa*.

Il vient à Rosette, à Damiette et aux environs du Caire, à la hauteur du prunier : on n'en connaît que deux ou trois pieds dans les jardins d'Alexandrie, qui ne s'élèvent qu'à la hauteur des buissons.

buissons. Le fruit de cet arbre est excellent. On regrette, en le goûtant, de ne pas le voir plus abondant en Égypte.

Le figuier. *Ficus carica.*

Il ne forme pas en Égypte des troncs élevés, comme dans les départemens méridionaux de la France : il est toujours bas et en touffes épaisses. On dit que ses fruits y sont fort bons, mais en moindre quantité qu'au midi de l'Europe.

Le tamaris.

Cet arbre, que nous n'avons pas vu fleurir en Égypte, et qui est vraisemblablement une espèce nouvelle, vient très-haut et paraît naturel au pays. Nous croyons avoir retrouvé la même espèce aux environs du Tigre et de l'Euphrate.

L'oranger, le citronier.

Ces deux arbres et leurs principales variétés réussissent très-bien dans l'Égypte. Les arbres en sont beaux, les fruits délicieux, mais en trop petite quantité pour les besoins des habitans.

Le myrte.

Il est cultivé seulement pour l'agrément : il croît dans les jardins, à la hauteur de nos pommiers.

L'arbre a glu. *Cordia myxa* et *Cordia sebestena.*

Ces deux arbres sont cultivés dans presque tous les jardins : ils croissent à la hauteur de nos plus grands poiriers. On se sert de leurs fruits pour extraire la glu que l'on emploie à la chasse des petits oiseaux. On en exporte une assez grande quantité.

La vigne.

Elle est ordinairement cultivée en treille dans presque tous les jardins : elle croît très-promptement, s'élève à la plus grande hauteur ; mais elle donne peu de raisins. Nous l'avons vue plantée sur les derrières de Rosette, dans des fosses creusées dans le sable, à

la profondeur de deux toises : on nous dit qu'elle y réussissait assez bien. On cultive la vigne en grand dans le Fayoum : elle fournit la plus grande partie du raisin qui arrive aux marchés du Caire.

Le saule. *Salix aegyptiaca.*

Cette espèce de saule croît naturellement sur les bords du Nil et des canaux qui en dérivent : il s'élève aussi haut que les plus belles espèces d'Europe ; mais il n'y est pas aussi multiplié qu'il devrait l'être.

Indépendamment des plantes et des arbres dont nous venons de présenter la liste, l'Égypte en possède encore quelques autres qui ne sont pas moins utiles. Nous citerons entre autres le bananier, dont l'espèce serait bien plus multipliée si son fruit n'était devenu une source de vexations particulières ; le sesban, *aechynomene sesban*, qui n'est destiné qu'à former des haies ou des palissades pour garantir du vent les plantes les plus délicates ; le lablad, *dolichos lablad*, plante grimpante et touffue, au moyen de laquelle on se procure, dans les jardins et jusque sur les terrasses des maisons, un ombrage frais et agréable ; le chechm, *cassia absus*, dont la graine mucilagineuse est si vantée en Égypte et en Perse pour les ophtalmies ; le ricin commun ou *palma christi*, dont les graines fournissent une huile vermifuge.

Nous allons passer maintenant à quelques autres productions de l'Égypte dont le commerce s'empare, et dont on pourrait faire des objets d'exportation encore plus considérables qu'ils ne le sont.

Cire.

L'Égypte fournissait autrefois beaucoup de cire à l'Europe, parce qu'on y élevait une assez grande quantité d'abeilles, et parce que la diversité de température de cette vaste contrée permettait de faire plusieurs récoltes dans la même année. Les Cophtes, qui possédaient seuls cette branche d'industrie, transportaient, en automne, leurs ruches dans le Saïd, et y attendaient la fleuraison des végétaux, qui commence en nivôse. Leur première récolte faite, ils descendaient le Nil avec leurs ruches, et venaient les placer cinquante

ou soixante lieues plus bas, où ils trouvaient d'autres plantes en fleur. C'est ainsi qu'ils parvenaient successivement jusqu'au Delta, et qu'ils faisaient dans l'année cinq ou six récoltes de miel et de cire. Mais les Mameluks, dans ces derniers tems, ayant mis une trop forte taxe sur ce produit, la source en a été bientôt tarie, et l'Égypte aujourd'hui n'exporte pas pour mille écus de cire. Quant au miel, il se consomme tout dans le pays : il en vient même de la Grèce et des îles de l'Archipel.

Laines.

Les Égyptiens domiciliés n'ont point de troupeaux de menu bétail : ce sont les Arabes des déserts qui leur fournissent de la viande, et qui leur vendent le superflu de leurs laines : il en passe fort peu à Venise, à Livourne et à Marseille, et ce qu'on y envoie est de médiocre qualité.

Cuirs buffles.

Cet objet est assez important, et pourrait le devenir davantage, si l'agriculture était encouragée, si les machines hydrauliques se multipliaient, si le buffle devenait aussi nombreux qu'il pourrait l'être. Cet utile animal est ici dans le climat et sur le sol qui lui est le plus favorable. Il y trouve une nourriture abondante, une température chaude et telle qui lui convient, nn fleuve et des canaux pour s'y plonger, s'y baigner, se tenir propre et conserver sa santé.

Il passe annuellement à Marseille des cuirs buffle pour une valeur qui excède 100,000 fr.

Cendres.

Les cendres que les Égyptiens obtiennent par la combustion des kalis et surtout des ficoïdes qui croissent abondamment sur la plupart des terres abandonnées, passent en grande partie à l'île de Crète, pour alimenter ses savoneries. Marseille en tirait aussi pour une valeur qui excédait ordinairement 20,000 fr.

NATRON.

Le sel que l'on retire abondamment des lacs qui sont à douze ou quinze lieues à l'ouest de Terranéh, était employé, avant la révolution, aux savoneries de Marseille, et tenait en quelque sorte lieu de la soude. Il y a eu des années où Marseille en a tiré pour plus de 600,000 fr.

SEL AMMONIAC.

En Égypte, où l'on brûle, au lieu de bois, la fiente des buffles, des bœufs, des chevaux et des ânes, qui se nourrissent la plus grande partie de l'année de plantes grasses et salines, la suie est chargée de ce sel qu'on obtient par la sublimation. La quantité de sel ammoniac qui sort de l'Égypte, est très-considérable. Marseille en tirait pour plus de 60,000 fr.

Si à toutes ces richesses on ajoutait un apperçu des améliorations en tout genre dont ce pays est susceptible; si on donnait la liste des végétaux utiles qu'on pourrait introduire sur une terre qui adopte indifféremment ceux des climats les plus chauds et les plus tempérés, qui douterait que l'Égypte ne fût dans peu le pays le plus fertile de la Terre, et le jardin du globe en raccourci?

CHAPITRE XIV.

Position avantageuse de l'Égypte pour servir d'entrepôt au commerce de toutes les nations. Tableau des denrées qui traversent l'Égypte pour se répandre en Europe.

C'EST encore plus par sa position géographique que par la fertilité de son sol et la multiplicité de ses productions, que l'Égypte doit nécessairement jouer un grand rôle parmi les nations civilisées; c'est par sa position entre la Méditerranée et la Mer-Rouge, aux confins de l'Asie et de l'Afrique, à portée de l'Europe et des Indes orientales, que ce pays est destiné à servir de point de contact à tous les peuples de la Terre, à devenir le centre de leurs communications, l'entrepôt général de leur commerce. C'est dans ses ports, dans ses marchés, que doivent aborder tous les navires des puissances maritimes, que doivent être déposés toutes les denrées, toutes les drogues, tous les produits industriels du globe; c'est là que le Chinois et le Persan, le Cafre et l'Algérien, l'Abyssin et l'Indous, le Banian et le Juif, le Grec, l'Arménien et le Musulman viendront se rendre; c'est là qu'ils abjureront, à côté de l'Européen et de l'Américain, les haines religieuses et les préjugés nationaux, et c'est de là aussi que partiront des étincelles qui allumeront peu à peu le flambeau de la raison sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique, dans toutes les îles de l'Océan indien et sur tous les points de la vaste Asie.

On a dû croire un instant que cette armée de savans et de guerriers, si heureusement débarquée en Égypte, briserait sans difficulté les fers de la multitude, dissiperait les fantômes de la superstition, releverait le courage abattu. On devait espérer qu'un peuple opprimé, avili, conspué par une poignée d'étrangers, irait au devant de ses libérateurs, et concourrait de tous ses moyens aux améliorations qu'ils voulaient introduire chez lui; mais le bien ne s'opère qu'après avoir franchi tous les obstacles que lui opposent les intérêts particuliers, et c'est à travers des rameaux touffus,

hérissés d'épines, qu'on cueille les meilleurs fruits. L'Égyptien s'est montré d'abord peu sensible à l'expulsion des Mameluks, parce que l'habitant des campagnes n'a vu dans les Français que des maîtres nouveaux; l'habitant des villes a craint pour sa fortune; le Musulman s'est cru humilié en obéissant à ceux qu'il méprisait auparavant; le Cophte n'a pu envisager qu'avec effroi le terme de ses déprédations; l'Arabe, en un mot, devait s'opposer à l'établissement de ceux qui ne voulaient ni permettre ni tolérer ses brigandages (1). Cependant, quoique les Français aient évacué ce poste important, quoique le besoin de la paix les ait contraints à abandonner leur conquête, leur expédition n'a pas moins appris combien il est aisé de s'emparer de l'Égypte, et combien il serait facile de s'y maintenir malgré les Turcs, les Arabes et les Mameluks, malgré les Anglais même, si le reste de l'Europe toutefois voulait y prendre part, s'il voulait se prêter à renouveler peu à peu la population d'un pays que les préjugés des habitans aveuglent au point de méconnaître leurs véritables intérêts.

Toutes les nations civilisées sentiront peut-être un jour combien il serait important pour elles d'expulser de l'Égypte une race d'hommes qui la déshonore depuis bien des siècles, et dont l'instinct fut toujours de paralyser ou de détruire.. L'humanité, autant que la politique, doit les engager à établir sur cette terre aujourd'hui si malheureuse, une nation nouvelle, indépendante, éclairée, qui s'amalgame avec celle du pays, qui ouvre ses ports, permette le libre passage de toutes les marchandises, et laisse à l'industrie humaine tous les moyens de se déployer.

Mais un peuple commerçant, me dira-t-on, s'y opposera, parce qu'il veut mettre des entraves à l'industrie des autres peuples, parce qu'il ne veut pas permettre que d'autres vaisseaux que les siens parcourent la vaste étendue des mers, parce qu'il ne veut pas que les productions de l'Orient soient échangées avec celles de l'Occident

(1) Toutes les classes, frappées de la bonne discipline des Français et de la justice de leurs chefs, s'étaient accoutumées à leur gouvernement. Les avanies étaient sévérement défendues, les impôts exactement répartis, les choses sacrées religieusement respectées.

par tout autre que par lui, parce qu'il prétend, en un mot, que l'empire des mers appartient à lui seul.

Que l'Égypte, en ce cas, reste plongée dans la barbarie; que les ports d'Alexandrie soient comblés; que les canaux soient obstrués; que le sable des déserts frappe les terres de stérilité : la route du Cap de Bonne-Espérance reste ouverte, et les Anglais se chargent seuls de la navigation du globe.

Mais non : l'intérêt de tous prévaudra tôt ou tard sur les intérêts d'un seul : la route de l'Inde par la Mer-Rouge est si courte, la navigation si peu périlleuse, le terme du voyage si certain, les points de repos sont si bien situés, les moussons si constantes, si régulières, qu'il faudra bien un jour lui donner la préférence sur l'autre. Quels avantages d'ailleurs ne présenterait pas l'Égypte pour les provisions et les rafraîchissemens de toute espèce dont tout navire a besoin après plusieurs jours de navigation ! Quels avantages ne résulteraient pas d'un entrepôt commun, d'un marché général situé au point le plus central de toutes les nations !

Si l'on voulait encore plus favoriser les communications des deux mers, économiser quelques frais sur les transports, se soustraire aux infidélités des Arabes, éviter surtout le dangereux passage du Bogas, on n'aurait qu'à rendre le canal d'Alexandrie navigable toute l'année, en ouvrir un autre, par le Caire, du Nil à Suez, former un port dans le lac Menzalé, et faire communiquer directement, par ce lac, la Méditerranée avec la Mer-Rouge. Il faudrait peupler les rives de ces canaux, et empêcher que les sables ne vînssent les combler.

Quelques voyageurs ont fait craindre la différence du niveau des eaux des deux mers, quelques-uns même ont porté à vingt-cinq pieds cette différence. Mais ils n'ont pas fait attention que si la Méditerranée était plus basse que l'Océan, il y aurait une pente au détroit de Gibraltar, d'autant plus rapide, que le niveau des eaux de la première serait plus bas. On les verrait se porter de l'une à l'autre, comme on les voit, sur le Bosphore et l'Hellespont, se porter de la Mer-Noire à l'Archipel. On remarque bien, il est vrai, deux courans à ce détroit, l'un rentrant, qui suit la côte d'Afrique, et l'autre sortant, qui se fait remarquer sur la côte d'Europe; mais

ces deux courans, peu sensibles d'ailleurs, paraissent se compenser : l'un fait sortir à peu près autant d'eau que l'autre en fait entrer; ils tiennent ainsi les deux mers sans cesse en équilibre. On ne peut douter qu'une ouverture, large de sept à huit milles, ne soit suffisante pour produire cet effet ; et s'il en était autrement il y aurait nécessairement une variation dans l'élévation des eaux de la Méditerranée. En été, où l'évaporation est beaucoup plus considérable qu'en hiver, et où les eaux qu'elle reçoit sont infiniment moindres, le niveau de cette mer baisserait d'une manière très-apparente, et s'élèverait d'autant en hiver : c'est ce que personne n'a observé; c'est ce qu'on ne voit dans aucun port, sur aucune côte. Ainsi il faut supposer que les eaux de la Méditerranée sont en équilibre avec celles de l'Océan, et que la seule différence qu'il y a d'elle à la Mer-Rouge, c'est que celle-ci a un flux et un reflux bien prononcés, tandis qu'ils ne sont presque pas sensibles dans l'autre.

Mais lors même que cette différence existerait, quel est l'ingénieur européen qui serait arrêté dans ses travaux, puisqu'il aurait dans une ou plusieurs écluses un moyen simple et facile d'y remédier ? Toute crainte d'ailleurs à ce sujet est superflue : ce canal a existé, et l'on en suit encore les traces à travers les sables du désert.

Sésostris, ce roi vertueux et magnanime, que l'on excuse du desir extravagant de la conquête du Monde pour le bien qu'il a fait à ses sujets, et pour celui qu'il leur voulait faire, Sésostris eut le premier l'idée de joindre le Nil à la Mer-Rouge par un canal. Nécao fut le second roi d'Égypte qui tenta cette jonction; mais la mort de cent mille ouvriers dut effrayer ce monarque : les travaux, déjà bien avancés, furent suspendus, et repris ensuite par Darius, fils d'Hystaspe. Le canal allait être achevé lorsque tout à coup la crainte de voir la basse Égypte inondée par les eaux de la Mer-Rouge, qu'on crut plus élevées, arrêta les travaux et y fit même renoncer. Ptolémée Philadelphe, mieux instruit que ses prédécesseurs, parvint enfin à l'achever, et c'est pendant son règne que le commerce des Égyptiens prit un accroissement considérable, et atteignit au plus haut degré de prospérité.

Ce canal partait de la branche pélusiaque, aux environs de

Bubaste (1), et allait aboutir à Arsinoë, aujourd'hui Suez : il passait à travers les terres basses marécageuses qui sont au nord de cette ville. Ce canal, suivant les historiens, avait cent coudées de largeur, et assez de profondeur pour soutenir les plus grands navires de ce tems-là. Sa longueur était de près de cinquante lieues, à cause des sinuosités qu'on avait été obligé de lui faire décrire.

Avec les moyens que la marine emploie, nous ne doutons pas qu'on ne pût faire un port dans le lac Menzalé, capable de recevoir les plus grands navires; qu'on ne pût creuser et tenir praticable la bouche de Dibéh, autrefois la bouche mindésienne, et qu'ensuite on ne pût, par le canal de Moez et de Salahiéh, venir joindre l'autre canal qui partirait des environs du Caire. Tout l'espace compris entre le lac Menzalé et la Mer-Rouge est bas et uni, de sorte que le plus grand obstacle viendrait des sables qu'on ne peut fixer ou faire disparaître, dans ces contrées, que par la présence des eaux du Nil et par la culture des terres.

Quant à la briéveté du transport des marchandises de l'Europe dans l'Inde et de l'Inde en Europe, par l'isthme de Suez, elle est évidente pour celles qui partiraient d'un port de la Méditerranée, ou qui y seraient destinées; et quoique cet avantage ne fût pas aussi grand pour les villes européennes qui sont situées sur l'Océan ou sur la mer Baltique, nous croyons néanmoins qu'elles trouveraient encore à économiser le tems si elles ne voulaient se pourvoir au marché général. On arrive, du détroit de Gibraltar en Égypte, deux ou trois mois plus tôt qu'au Cap de Bonne-Espérance, et on n'est point exposé, sur la Méditerranée, à de si grands dangers que dans les parages méridionaux de l'Océan. Personne n'ignore que les Portugais nommèrent d'abord la pointe méridionale d'Afrique, le *Cap des tourmentes*.

Au moyen des moussons, on va de Suez dans tous les ports de l'Indostan, bien plus promptement qu'on n'y peut aller du Cap de Bonne-Espérance, et le retour est pour le moins aussi expéditif. Il est vrai que des marins peu expérimentés, ou qui s'exagèrent les

(1) A quelques lieues au nord de Belbeis.

dangers de la Mer-Rouge, prétendent qu'elle est remplie de bas-fonds, qu'elle est étroite et parsemée d'écueils vers ses côtes : mais outre que cette mer est peu orageuse, outre la régularité des vents qui permettent de se tenir continuellement au large, et qui portent un navire dans peu de tems d'une extrémité à l'autre, elle offre plusieurs ports qu'il faudrait bien reconnaître, afin de pouvoir s'y réfugier au besoin. Les vents, sur cette mer, sont, pendant les six mois de chaleur, constamment au nord ou nord-nord-ouest, et dans les six autres mois, presque toujours au sud ou sud-sud-est. Au-delà du détroit de Babel-Mandel, on trouve, pendant les six premiers mois, les vents au sud-ouest et au sud, et pendant les six autres, au nord et au nord-est, de sorte qu'on a presque toujours, dans ce voyage, le vent en poupe ou *grand largue*. Le port de Moka d'ailleurs est très-avantageusement situé pour servir de point de repos en attendant la saison la plus favorable pour continuer la navigation.

Nous ne passerons pas en revue tous les avantages qui résulteraient pour l'Europe et pour l'Inde, de l'établissement, en Égypte, de tout autre peuple que les Mameluks, les Turcs ou les Arabes; ils seront facilement apperçus de ceux qu'un intérêt opposé n'aveugle pas : nous nous contenterons de présenter le tableau des denrées qui traversent ce pays pour venir en Europe, afin qu'on voye à quel point ce commerce s'accroîtrait si toutes les entraves qu'on y met aujourd'hui étaient levées.

Café.

L'Arabie fournit, comme on sait, le meilleur café du commerce. Trente bâtimens turcs apportent annuellement, de Gedda à Suez, environ trente mille fardes de café, évaluées à 500 fr. la farde; ce qui fait une somme de 15,000,000 fr. Ce café est destiné à la consommation de l'Égypte, de la Syrie, de Smyrne, de Constantinople et de toute la Turquie européenne. Il en passe en outre beaucoup, par le golfe persique, à Bassora, pour se répandre à Bagdad, à Mossul, à Diarbekir et dans tout l'intérieur de l'Asie mineure. Marseille en tirait d'Alexandrie pour une valeur de 2 à 300,000 fr.

Séné.

Le séné appartient à un petit arbrisseau du genre des casses, qui croît aux confins de l'Égypte supérieure, à Sennar et en Nubie, sur des coteaux incultes, arides, et dans des vallons sabloneux que les eaux du Nil ne peuvent atteindre. On en connaît deux espèces, l'un à feuilles étroites, terminées en pointe; l'autre à feuilles un peu plus larges, obtuses, lancéolées : elles diffèrent d'ailleurs fort peu entre elles, et paraissent avoir à peu près la même vertu purgative. Les follicules, qu'on regarde comme aussi purgatives que les feuilles, et qu'on préfère même, comme plus douces, sont les gousses ou siliques de ces deux espèces de séné; elles renferment quelques graines qui ordinairement ne sont pas encore mûres. Il croît aux mêmes lieux, une espèce d'apocin, que les cit. Delille et Nouet nous ont fait connaître, et dont on mêle les feuilles avec celles du séné. Cette fraude n'entraîne aucun inconvénient grave, parce que les feuilles de cet apocin sont elles-mêmes purgatives.

La quantité de séné qui vient de la haute Égypte à Boulac et au Caire, et qu'on expédie ensuite dans toute l'Europe, est immense, et d'un produit très-considérable pour l'Égypte. Il en passe en Perse et dans toutes les provinces de l'Empire othoman. On évalue à plus de 500,000 fr. celui qui est envoyé en Europe.

Tamarinds.

Les caravanes de la Nubie apportent en galettes rondes la pulpe du fruit du tamarindier, arbre à fleurs légumineuses, qui s'élève à la hauteur de nos acacias, et qui croît spontanément dans les terres fertiles et arrosées de la Nubie et d'une partie de l'Abyssinie. On en voit quelques pieds assez beaux dans les jardins du Caire et de Rosette.

La quantité de tamarinds qu'on fait passer en Europe, est presque aussi grande que celle du séné. Les Marseillais lui font subir une préparation, au moyen de laquelle il devient plus purgatif, moins acide et moins astringent que celui qu'on n'a point préparé. Il s'en consomme beaucoup en Égypte : les habitans en font un

fréquent usage dans les fièvres ardentes, dans les fièvres malignes et putrides, et dans les dyssenteries. Ils le mêlent ordinairement avec le sirop de sucre, pour l'adoucir.

Gomme arabique.

C'est le suc qui découle naturellement d'un arbre épineux, du genre des *mimosas*, qui croît dans la haute Égypte et dans l'intérieur de l'Afrique, et dont on voit quelques pieds aux environs du Caire. Les caravanes apportent au Caire, chaque année, une quantité assez considérable de cette gomme. Marseille en tirait chaque année, d'Alexandrie, pour une somme de 300,000 fr.

Gomme gedda.

Elle diffère peu de la précédente, et est produite par un arbre du même genre. Elle est apportée au Caire par les caravanes de la Nubie : il en vient aussi de l'Arabie par Suez. Les Marseillais en tiraient pour une somme de 400,000 fr.

Gomme turique.

Elle vient de l'intérieur de l'Afrique, et on croit qu'elle est produite par le même acacia qui fournit la gomme arabique : elle en diffère en ce que les morceaux sont plus gros et moins transparens.

Gomme copal.

C'est la même substance que celle qui est désignée dans le Levant sous le nom de *sandarous* ou sandaraque.

Sandaraque.

Cette résine, qui est généralement employée en Perse pour les vernis, découle d'une espèce de thuya (1), qui croît au sud de la Perse et dans l'Arabie. Les négocians européens en achetaient une assez grande quantité dans les marchés du Caire. J'en ai quelques

---

(1) *Thuya aphylla*. Desfont. *Flora atlant.*

échantillons qui ont environ deux pouces d'épaisseur, et qui renferment des insectes, entre autres une petite blatte.

Ammoniac ou gomme ammoniac.

C'est une gomme-résine qu'on obtient par incision, d'une espèce de férule qui croît spontanément dans les déserts de la Libye, en Arabie, à l'est et au sud de la Perse, et qui est apportée en Égypte, tant par les caravanes qui viennent au Caire, que par les navires qui abordent à Suez.

Galbanum.

C'est une gomme-résine qui découle par incision d'une plante en ombelle, du genre *bubon*, et qui croît spontanément au sud de l'Égypte, en Arabie et en Perse. Elle vient au Caire par la Mer-Rouge. Les Européens en faisaient passer une assez grande quantité à Marseille et dans les ports de l'Italie.

Bdellium.

Gomme-résine d'un brun-roussâtre, d'une odeur agréable, qui vient du sud de la Perse et de l'Inde, et qui se trouve plus fréquemment à Bagdad qu'au Caire. On ne connaît pas l'arbre qui la produit.

Assa fetida.

C'est le suc d'une plante en ombelle, du genre des férules, qui croît en Perse, dans le Candahar et au nord de l'Indostan. Il en vient fort peu au Caire par Mascate, Moka et Suez. Marseille en tirait d'Alexandrie pour une valeur de 3 à 4000 fr.

Sagapenum.

Cette substance gommo-résineuse, qui approche beaucoup de l'assa fetida, découle comme lui d'une espèce de férule qui croît en Arabie, au sud et à l'est de la Perse. Le sagapenum est plus commun à Bagdad qu'au Caire, et c'est plutôt par Alep que par Alexandrie qu'il nous vient en Europe : les négocians de cette dernière

ville en faisaient passer une très-petite quantité à Marseille et dans les ports d'Italie.

Sarcocolle.

Gomme-résine que l'on croit découler d'un arbuste voisin des tithymales, et qui croît au sud de la Perse, en Arabie et en Éthiopie. Elle est plus commune à Bagdad qu'au Caire, et c'est plutôt par Alep que par Alexandrie qu'on la reçoit en Europe.

Encens.

Ce parfum, offert à la Divinité par les Anciens et les Modernes, est aujourd'hui, comme il le fut autrefois, une branche très-importante du commerce d'Égypte. Il est apporté de l'Arabie et de la côte orientale de l'Afrique à Suez, et de là au Caire, et se répand ensuite dans les provinces othomanes et dans toute l'Europe. Livourne, Venise et Trieste en reçoivent une quantité assez considérable. On évalue à près de 200,000 fr. celui qui venait à Marseille, tant en larmes qu'en poussière.

Myrrhe.

Cette substance gommo-résineuse est apportée au Caire, de l'intérieur de l'Afrique, par les caravanes. Il s'en consomme beaucoup dans les provinces othomanes, et il en passe à Livourne, à Trieste, à Venise, à Marseille. Cette dernière en recevait pour une valeur de 3 à 4,000 fr.

Aloé.

Il y a plusieurs espèces d'aloés : l'un vient par mer à Suez; l'autre est apporté au Caire par les caravanes de l'intérieur de l'Afrique. Il en passe beaucoup dans les provinces othomanes et dans les ports d'Italie. Marseille en reçoit pour une valeur de 3 à 4,000 fr.

Baume de la Mecque.

A leur retour de la Mecque, quelques pélerins apportent une petite quantité de ce baume, auquel ils mettent le plus grand prix. On sait que les Anciens le vendaient au poids de l'or. On s'en

procure facilement au Caire, mais il en passe fort peu en Europe. On préfère avec raison les baumes d'Amérique, qui sont moins chers et aussi bons.

Curcuma.

C'est la racine d'une plante qui croît aux Indes orientales, et spécialement à Ceylan et à la côte de Malabar : elle est apportée à Moka et de là à Suez. Les Orientaux en font un grand usage, tant à cause de ses vertus médicales, que comme propre à relever la couleur de la cochenille. Il en passe fort peu à Marseille et dans les ports d'Italie.

Noix vomique.

C'est le fruit d'un arbre qui croît à Ceylan et au Malabar, et qui est apporté par mer en Égypte. Il en passait pour une valeur de 2 à 3,000 fr. à Marseille.

Coques du Levant.

Ce sont de petits fruits d'une plante (*menispermum cocculus*) qui croît aux Indes orientales, et qu'on apporte par mer en Égypte. Il en passait annuellement à Marseille, pour la valeur de 20,000 fr.

Ébène.

Les caravanes de l'intérieur de l'Afrique n'apportent plus autant d'ébène qu'autrefois, soit que la consommation en soit moindre en Europe, à cause des bois durs et veinés que nous tirons de l'Amérique, soit que l'arbre qui la produit, ne soit plus si abondant.

Dents d'éléphans, ivoire.

Les caravanes de l'intérieur de l'Afrique apportent au Caire beaucoup de défenses d'éléphant de diverses grandeurs : il y en a qui pèsent au-delà de cent livres. Il en passait une assez grande quantité dans les ports d'Italie. Marseille en recevait pour une valeur de 10 à 12,000 fr.

Poudre d'or.

Les mêmes caravanes apportent de la poudre d'or que l'on

ramasse sur le bord des rivières de l'intérieur de l'Afrique : elle était achetée par le gouvernement, qui faisait battre monnaie au Caire. On dit que la quantité de poudre d'or qu'on apporte chaque année en Égypte, est très-considérable, et doit faire présumer que ce métal est peut-être aussi abondant en Afrique qu'en Amérique.

Plumes d'autruche.

Indépendamment des plumes d'autruche que Tripoli, Tunis et Alger fournissent à Marseille, Alexandrie en envoie chaque année, à cette ville, pour une valeur de 40 à 50,000 fr.

Myrobolans.

Les myrobolans que la médecine emploie en Europe, sont les fruits d'un arbre qui croît dans l'Indostan : ils nous viennent plus ordinairement par la route du Cap de Bonne-Espérance, que par celle de la Mer-Rouge. Les négocians européens établis au Caire en achetaient quelquefois, et en faisaient passer à Marseille, à Livourne, à Trieste et à Venise pour une valeur fort modique.

Racine de pyrètre.

C'est la racine d'une plante de la famille des composées, qui croît en Arabie, et dont on apporte une petite quantité à Marseille.

Semen contra.

C'est la semence d'une espèce d'absinthe qui croît en Arabie, et dont on fait passer une petite quantité à Marseille.

Hermodactes.

Ce sont les racines ou bulbes d'un iris qui croît dans les déserts de la Libye, entre Alexandrie et Derne. On en fait un grand usage dans le Levant : on en envoie fort peu en Europe.

Zédoaire. Gingembre.

Ces racines, que nous tirons directement de l'Inde, viennent aussi au Caire, et sont achetées par les négocians européens. On peut

peut en dire autant de presque toutes les productions de l'Indostan : on les trouve très-fréquemment en Égypte.

ESCLAVES.

Nous ne parlerons pas des esclaves nègres que les Barberins ou Nubiens de Sennar amènent chaque année au Caire, et qui se répandent de là dans tout l'Empire othoman : leur valeur est beaucoup au dessous de celle des Nègres que les Européens achètent sur la côte occidentale d'Afrique, et qu'ils transportent dans leurs possessions américaines.

Le nombre des Nègres qu'on voit aux marchés du Caire y est très-borné, parce que les Turcs préfèrent en général le service des esclaves blancs, et que les Européens sont exclus de ce commerce.

CHAPITRE XV.

Départ du Caire. Séjour à Rosette, à Alexandrie. Relâche à Rhodes, à Léro, à Nagara. Arrivée à Constantinople.

Nous avons dit que peu de jours après notre retour de la plaine des Momies, et au moment où nous nous disposions à porter nos pas sur les rives de la Mer-Rouge, nous fûmes rappelés à la capitale de l'Empire othoman par l'envoyé extraordinaire de la République. A la lettre qu'il nous écrivait, était jointe une lettre du ministre des relations extérieures, datée du 13 frimaire an 2 (1), qui nous tirait enfin de l'état d'incertitude dans lequel nous étions depuis près de deux ans. Le ministre nous accordait un interprète, et les sommes qui nous étaient nécessaires pour remplir dignement la mission dont nous étions chargés. Ainsi nous pûmes dès-lors exécuter le projet que nous avions formé de nous rendre en Perse par l'Asie mineure et la grande Arménie.

Cependant, quitter l'Égypte sans avoir pu aller à Suez, sans avoir pu contempler le vaste et profond golfe d'Arabie, sans avoir pu remonter le Nil jusqu'à Thèbes et Dendera, sans avoir parcouru la partie orientale du Delta, c'était y laisser des regrets, ou emporter l'espoir d'y revenir un jour; c'était desirer que ceux qui viendraient après nous, fussent plus heureux, pussent observer avec plus de tems, plus de moyens, cette contrée intéressante, et y recueillir des notions plus exactes et plus étendues que celles que nous avions obtenues.

L'ordre de se rendre provisoirement à Alexandrie, que l'envoyé extraordinaire venait de faire passer aux négocians du Caire, aurait dû être, pour les beys, l'annonce d'un mécontentement qui pouvait

(1) Il y avait, comme on voit, seize mois que cette lettre était partie de Paris.

avoir des suites très-fâcheuses. Mais ces hommes, nés au pied du Caucase ou vers les bords les plus reculés du Pont-Euxin, esclaves depuis leur enfance, n'ayant jamais appris qu'à manier un sabre ou conduire un cheval ; ces hommes ignorans, fiers de leur élévation, sans aucune prévoyance pour un danger incertain ou éloigné, firent peu d'attention au départ de quelques négocians étrangers ; et si Mourad et Ibrahim hésitèrent un instant à délivrer la permission qu'on devait obtenir d'eux, c'était moins parce qu'ils jugeaient que cette retraite irriterait la France et la Porte à cause des motifs qui l'avaient amenée, que parce qu'ils craignaient d'être privés à l'avenir des marchandises européennes, dont ils voulaient toujours user. Aussi tous les obstacles furent levés dès qu'on leur eut observé que le commerce des Français ne pouvait manquer de passer entre les mains des Italiens. La permission ne parut pas plutôt, que les négocians se hâtèrent d'en profiter : nous fûmes tous en état de nous rendre à Boulac, et de mettre à la voile le 1er. floréal.

Notre navigation fut très-heureuse : les sables ou les bas-fonds retardèrent rarement notre marche, parce que nous n'avions pas permis que nos bateaux fussent chargés. Les vents soufflèrent faiblement du sud, de l'ouest et du nord, et nous arrivâmes à Rosette le cinquième jour de notre départ du Caire.

Nous restâmes quelques jours à Rosette pour attendre que le vent nous permît de franchir, sans danger, la barre qui se trouve à l'embouchure du Nil.

Deux jours après notre arrivée nous fûmes frappés, le matin, en sortant du lit, de l'horrible spectacle d'un homme empalé devant nos fenêtres, pour s'être introduit furtivement dans une maison, et y avoir volé quelques effets. Ce crime est extrêmement rare en Turquie, quoique les maisons soient en général très-mal fermées, que la plupart des serrures soient en bois, et que les fenêtres du premier étage soient très-souvent ouvertes en l'absence des habitans.

Ce respect pour l'intérieur des maisons, dans un pays où les crimes de toute espèce sont assez fréquens, tient peut-être à la jalousie des Turcs à l'égard de leurs femmes, et au principe religieux, qui

fait regarder, dans tout l'Orient, comme sacrée la demeure de l'homme. D'ailleurs, toute introduction furtive dans une maison peut être punie de mort à l'instant même, par le propriétaire ou le locataire, à moins qu'il ne préfère de recourir à la justice, qui ne manque jamais de le venger.

Le spectacle de cet homme qu'on avait empalé pendant la nuit, nous faisait tellement horreur, que nous desirâmes d'en être délivrés le plus promptement possible; ce que nous obtînmes moyennant quelques piastres d'étrenne. Le corps du supplicié et le pal furent enlevés un quart d'heure après que l'argent fut compté, et promesse nous fut faite qu'à l'avenir pareil supplice se ferait loin de la maison de l'agent de la République.

Le 10 floréal, les reys du Bogas nous ayant fait dire que le tems était favorable pour partir, et l'embouchure du Nil parfaitement libre, nous fîmes voile de Rosette à huit heures du matin, et arrivâmes, vers les trois heures du soir, à Alexandrie, où l'agent de la République et tous les Français nous attendaient avec impatience depuis plusieurs jours.

Ils avaient été inquiets sur notre compte, parce qu'ils ne pouvaient se persuader que les chefs du gouvernement consentissent au départ du commissaire-général et de tous les négocians, et ensuite, quoiqu'ils eussent appris notre arrivée à Rosette, ils craignaient encore que l'irascible Mourad et l'astucieux Ibrahim ne nous fissent tous arrêter et ramener au Caire, ainsi qu'ils l'avaient fait un an auparavant à l'égard de quelques-uns d'entre eux.

Nous serions partis sur le champ d'Alexandrie si nous avions trouvé un navire turc, grec ou européen, prêt à mettre à la voile pour Constantinople, Smyrne ou Salonique, tant nous desirions de connaître en détail les motifs de notre rappel à la capitale de l'Empire othoman, tant nous étions pressés de quitter un pays dans lequel nous ne pouvions voyager en sûreté, ni sortir même d'une ville sans avoir une escorte, ou sans être sous la protection de quelque scheik arabe. En attendant la première occasion qui se présenterait, nous parcourûmes de nouveau, à grands frais, les environs d'Alexandrie; nous fûmes encore une fois au Marabou, à

Aboukir; et, dans toutes nos courses, nous fîmes une assez bonne récolte de plantes et d'animaux de toute espèce; car nous étions dans la saison de l'année la plus favorable pour tous les objets d'histoire naturelle, relatifs aux règnes végétal et animal.

Nous partîmes d'Alexandrie le 9 prairial an 3, sur un bâtiment vénitien chargé pour Constantinople, de riz, de dattes, d'étoffes d'Égypte et de diverses marchandises de l'Inde. Un petit vent d'ouest et de sud-ouest nous poussa, en sept jours, vers la côte de Caramanie, et nous fit reconnaître les environs du port de *Castel Rosso;* mais le vent ayant tourné au nord-ouest, et nous étant tout-à-fait contraire, nous restâmes, pendant neuf jours, en face de ce port. Le courant, qui se dirigeait visiblement de l'ouest à l'est, nous faisait perdre, pendant le calme de la nuit, ce qu'un petit vent nous avait permis de gagner en louvoyant pendant le jour. Nous eûmes donc tout le tems d'observer les hautes montagnes de la Caramanie, qui de loin paraissent blanchâtres et dénuées d'arbres. Nous nous approchions quelquefois de la côte, au point de distinguer, parmi les rochers qui la bordent, de grandes coupures, des vallées, des plaines, où nous voyions fort bien avec nos lunettes, des pins, des caroubiers, des oliviers, des cistes, des styrax, des myrtes, des platanes, rarement de la vigne et des figuiers.

Mais nous ne remarquâmes ni habitations, ni troupeaux, ni cultures, rien qui pût nous égayer ou nous distraire. Des montagnes brusquement élevées, quelques arbres clair-semés, des tapis de lentisque, quelques ruisseaux bordés de lauriers-roses et de platanes : partout le silence, la solitude; point d'autre bruit que le fracas des eaux de la mer, qui venaient se briser contre les rochers du rivage et s'y réduire en écume.

Que la campagne est triste lorsqu'elle se présente sous un aspect aussi sauvage, lorsque l'homme ne la modifie pas par le travail de ses bras, lorsque nul être vivant ne l'anime par sa présence! Ces ruisseaux où coulait une eau fraîche et limpide, ces lauriers-roses fleuris, ces platanes qui s'élevaient sur leurs bords, ce gazon qui croissait à l'ombre de leurs feuillages, tout nous invitait à quitter

pour quelques instans le navire, à aller nous désaltérer, à aller respirer un air frais et pur; mais les rochers qui bordaient la côte nous effrayaient. Nous nous serions même tenus à une très-grande distance d'eux si la mer n'avait été calme, si le tems n'avait été beau, et si le vent n'avait paru devoir être constant.

Le 26 prairial, le vent ayant passé au sud, nous fîmes route sans perdre la côte de vue, et mouillâmes, vers les trois heures du soir, dans le port de Rhodes.

Cette île, que les Turcs enlevèrent, en l'année 1522, aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, peut être considérée comme la troisième du Levant, par son importance, sa position, son étendue et sa fertilité. Elle n'est séparée du continent que par un bras de mer de trois à quatre lieues de largeur : elle a en face le port Chevalier; au nord, le golfe de Symi; au nord-est, le vaste et profond golfe de Macri, dans lequel les Anglais réunirent leurs forces, il y a deux ans, lorsqu'ils voulurent attaquer l'Égypte, occupée par les Français.

Tous les bateaux du pays, et presque tous les navires qui vont de Constantinople, de Smyrne, de Salonique ou de tout autre port de la Grèce et de l'Archipel, en Syrie et en Égypte, ou qui en reviennent, passent par le détroit de Rhodes, mouillent dans le port et y prennent des provisions; ce qui attire, en ce lieu, beaucoup d'étrangers, et en fait l'entrepôt de toutes les denrées des environs.

Les objets d'exportation de Rhodes sont le coton, le vin, l'huile, les oranges, le miel, la cire et quelques fruits secs, tels que figues, raisins et amandes. Le froment et l'orge qu'on y récolte, ne suffisent pas aux besoins des habitans : ils en tirent de la Caramanie et de l'Égypte. Ils tirent aussi, de la première, la plupart des moutons que l'on égorge aux boucheries.

On compte dans la ville huit à dix mille habitans, dont cinq à six mille Turcs, et trois ou quatre mille Grecs. Ceux-ci logent dans un faubourg situé au nord. Toute la population de l'île, y compris celle de la ville, n'excède pas aujourd'hui trente mille ames, quoiqu'elle pût en nourrir dix fois autant si elle était cultivée

comme elle devrait l'être. Le vin, l'huile, le coton et la soie seraient pour Rhodes une source abondante de richesses sous un gouvernement plus éclairé que celui des Turcs. On sait à quel degré de population, de richesse, de prospérité et de gloire parvinrent autrefois les Rhodiens par la culture des terres et le commerce maritime; on sait avec quelle énergie ils combattirent, à plusieurs époques différentes, pour leur liberté et leur indépendance.

La ville est située au nord-est de l'île, sur la pente d'un coteau, à l'endroit même qu'occupait l'ancienne Rhodes. Le port est peu étendu, peu profond : il ne reçoit que les bateaux du pays et quelques navires marchands. Les gros vaisseaux de guerre mouillent au dehors. Les galères de l'Ordre entraient autrefois dans un second port, séparé du premier par une jetée : elles y étaient plus en sûreté que dans l'autre, et plus à l'abri des vagues. Rhodes est bien bâtie, et se ressent encore du séjour des Européens. Les rues y sont assez larges : on voit dans la principale un grand nombre de maisons avec les armes des chevaliers qui les occupaient lorsque la ville leur fut enlevée.

Il y a ordinairement à Rhodes un pacha à trois queues, qui a sous sa dépendance Stancho et une partie de la Caramanie. A côté du port est un chantier, sur lequel on construit des vaisseaux de guerre avec les pins à pignons que l'on retire de l'intérieur de l'île, et les chênes que l'on fait venir des montagnes de la Caramanie.

Cette île, que Savary a cru avoir été détachée de la côte voisine par l'effet des volcans, ne présente, dans les endroits que nous avons visités, aucun indice de feu souterrain. Les montagnes sont calcaires : on voit au nord de la ville, et non loin de la mer, un poudingue siliceux, et plus loin un grès, qui n'est autre chose qu'un mélange de sable et de gravier. Rhodes nous a paru faire suite aux montagnes de la Caramanie, et se lier à celles de Crète et du Péloponèse. Cérigo et Cérigote d'un côté, Caxo et Scarpante de l'autre, sont les points intermédiaires de cette chaîne.

A quatre ou cinq lieues à l'ouest du port, nous vîmes, au sommet d'une montagne, également calcaire, les ruines d'une ville où il est probable que les chevaliers de Saint-Jean s'étaient établis

et fortifiés lorsqu'ils se furent emparés de l'île en 1310. Nous observâmes, dans une assez grande étendue, des restes de murs et beaucoup de gros blocs de pierre, sur lesquels étaient sculptées des armoiries de chevaliers. Ceux qui regardent comme un grand honneur d'avoir appartenu à cet Ordre il y a quatre ou cinq siècles, peuvent aller rechercher sur cette montagne si leurs armes ne s'y trouveraient pas.

Le 2 messidor nous fîmes voile de Rhodes avec le vent d'ouest, qui nous était contraire. Nous louvoyâmes pendant deux jours dans le canal sans pouvoir en sortir; mais le troisième au matin, après quelques heures de calme, le vent souffla du sud et nous fit dépasser de bonne heure Symi, Nisari et Stancho. Le 5 messidor nous nous trouvâmes, au soleil levant, à deux ou à trois lieues de Samos. Le ciel était pur comme à son ordinaire, la mer peu agitée, et le vent ne savait où se fixer. Tantôt nous avions quelques bouffées qui venaient de l'est ou du nord-est; tantôt elles soufflaient du nord-ouest ou du Bogas qui se trouve entre Samos et Nicarie, vers lequel nous nous dirigions; quelquefois aussi le vent du sud semblait vouloir reprendre comme la veille. Cette incertitude du vent rendait nos espérances incertaines; nos desirs variaient comme lui. Si nous nous avancions vers la côte, nous cherchions, avec nos lunettes, le golfe de Milet et l'embouchure du Méandre, où nous aurions voulu mouiller. Les hautes montagnes de Samos, qui se confondaient à nos yeux avec celles du continent, fixaient un moment après notre attention; nous demandions alors au capitaine à jeter l'ancre dans le port situé au sud de l'île, afin de parcourir les restes du temple de Junon, et voir la patrie de Pythagore. Patmos, qui se présentait à son tour, nous invitait à aller nous asseoir sur le même rocher où saint Jean rêva l'Apocalypse. Nicarie ou Icarie, que nous avions plus souvent devant nous, nous rappelait que c'était là que le jeune et imprudent Icare, négligeant les conseils de son père Dédale, périt pour avoir volé un peu trop haut. Leçon trop souvent oubliée de ceux qui veulent s'élever sans avoir calculé les moyens qu'ils ont de se soutenir dans leur élévation.

Nous restâmes quelque tems dans cet état. Enfin, vers les neuf heures

heures le vent se fixa à la tramontane, et renforça bientôt au point de nous faire rétrograder à chaque bordée ; ce qui décida le capitaine à présenter la poupe au vent, et à aller se reposer dans l'un des ports de Léro. Nous mouillâmes, vers les quatre heures du soir, à celui qui est au dessous de la ville, et qui est représenté à la planche 20. Il est situé à la partie orientale et un peu méridionale de l'île.

Comme toutes les îles de l'Archipel, Léro est montagneuse, sèche, pierreuse, peu fertile, si ce n'est dans les lieux bas et arrosés. Ses montagnes sont très-élevées, relativement à son peu d'étendue; car on ne donne pas plus de deux lieues de diamètre à cette île. Le sommet des montagnes est calcaire, et pose sur une base schisteuse et granitique : on rencontre quelques marbres grisâtres, veinés d'un gris de plomb, et quelques brèches diversement colorées.

La population de Léro ne va pas à deux mille habitans, tous Grecs, tous réunis dans une ville (1) située au penchant très-rapide d'une montagne, entre deux ports peu connus, peu fréquentés. Il y a, au bas de la ville, une source assez abondante, et quelques jardins plantés d'orangers et de citroniers, arrosés par l'eau de cette source. Le château, bâti par les Génois, se trouve au sommet de la montagne qui domine la ville : il tombe en ruine, et n'a jamais été réparé par les Turcs. Nous y vîmes quelques restes des canons que les Russes firent éclater à leur pénultième guerre avec les Turcs.

Les femmes de Léro nous ont paru, en général, jolies, très-bien faites, mais petites, minces, délicates, quoique livrées aux travaux des champs et à tous ceux du ménage. Elles sont costumées comme celles de Smyrne et de Constantinople. Les hommes sont marins ou agriculteurs. La plupart d'entre eux vont passer quelque tems à Constantinople, à Smyrne, à Salonique ou à Alexandrie, et retournent ensuite dans leur île auprès de leur femme, pour cultiver le champ que leur économie leur a permis d'acheter, ou pour améliorer celui qu'ils possédaient auparavant.

(1) Elle est figurée en partie sur le plan.

On cultive à Léro, la vigne, l'olivier, le figuier, le froment et quelques légumes pour les besoins des habitans : on y récolte très-peu de coton, avec lequel on fait des bas, des bonnets et quelques étoffes. Il y a beaucoup d'abeilles. Le miel de Léro passe pour être excellent : on le porte à Alexandrie ou à Constantinople. La cire est portée à Smyrne, et vendue aux négocians français. L'île nourrit une assez grande quantité de moutons, dont la laine est de médiocre qualité, mais dont la chair est excellente. Chaque ménage élève quelques cochons et quelques poules. Les lapins et les perdrix rouges sont très-abondans ; les perdreaux, à notre arrivée, étaient déjà très-gros. Nous les chassions avec la plus grande facilité, quoique nous n'eussions pas de chiens.

J'ai employé trois jours à lever le plan du port Parthéni, qui se trouve au nord de Léro (*Pl.* 21) : il est capable de contenir une escadre ; il est entiérement abrité par une île nommée *Archange*, placée au devant de son entrée. Cette île a environ une lieue de long du nord au sud, et une demi-lieue de large : elle est inhabitée, et n'offre, dit-on, aucun vestige d'ancienne ville. Les habitans de Léro y envoient paître leurs moutons, et en retirent un peu de bois à brûler.

Nous sommes restés cinq jours à Léro, et en sommes partis le 10 messidor avec un léger vent de sud-ouest, qui nous permit de nous approcher, le même jour, du grand Bogas de Samos, et de nous trouver le 11, au coucher du soleil, entre Scio et Tchesmé. Nous passâmes, pendant la nuit, entre les îles Spalmadores, et nous nous trouvâmes, le 12 au matin, fort près de Lesbos. Nous vîmes, ce jour-là, le port Sigre, le cap Baba ; nous côtoyâmes la Troade ; nous passâmes la nuit en calme, au dessous du cap Sigée, et le 13 nous entrâmes dans l'Hellespont, et jetâmes l'ancre à Nagara. Le vent de nord, qui soufflait au-delà de cette pointe, ne nous permit pas d'aller plus loin.

L'Hellespont, que nous avions parcouru avec le plus grand détail pendant l'hiver, nous parut, dans cette saison, bien plus beau, bien plus majestueux que dans l'autre. Les montagnes et les collines qui le bordent, étaient dans toute leur parure ; les champs étaient

émaillés de fleurs; les blés étaient coupés, et donnaient une récolte abondante; les cotons étaient beaux, les vignes bien garnies; le canal était couvert de navires, qui portaient à la capitale le tribut des terres de Mételin, de Scio, de Tine, d'Andros, de Naxie et de Rhodes. Nous fîmes une ample moisson en histoire naturelle, et nous apprîmes, aux Dardanelles, le départ du cit. Descorches, et l'arrivée à Constantinople du cit. Verninac, en qualité d'envoyé extraordinaire de la République.

Nous restâmes à Nagara jusqu'au 20 messidor. Pendant cet intervalle nous tentâmes deux fois de mettre à la voile avec un petit vent d'ouest, et deux fois nous revînmes au mouillage, parce que le vent de nord, qui soufflait à l'autre partie du canal, nous fit rétrograder; mais à la troisième fois nous parvînmes à un mouillage à trois quarts de lieue de Galata (1), où nous restâmes trois jours. Nous remîmes à la voile le 24 messidor, et arrivâmes à Constantinople le 26 au soir.

---

(1) Galata est un village situé sur un coteau à un quart de lieue du canal, à une lieue de Gallipoli.

FIN DU VOYAGE EN ÉGYPTE.

VOYAGE
EN SYRIE
ET EN MÉSOPOTAMIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Constantinople. Retour dans les îles de l'Archipel, pour la recherche de la pouzzolane. Conversation à Mitylène, avec le capitan-pacha. Conduite d'un chiaoux. Proposition des primats de Santorin. Députation de deux d'entre eux auprès de la Porte. Séjour à Rhodes. Arrivée à Barut.

Dès le lendemain de notre arrivée à Constantinople nous nous rendîmes au palais de France, empressés de savoir si le Gouvernement était toujours dans l'intention de nous envoyer en Perse, ainsi que le cit. Descorches nous l'avait annoncé dans ses dernières lettres. Le cit. Verninac nous ayant dit qu'il n'y avait rien de changé à cet égard, nous fîmes aussitôt nos préparatifs, afin de profiter de la premiere caravane qui ferait route pour Diarbekir.

Nous voulions traverser l'Asie mineure afin d'arriver plus promptement à notre destination, et satisfaire en même tems notre curiosité. En effet, cette contrée que peu de voyageurs ont eu l'occasion ou le tems d'observer, nous paraissait une mine féconde, sous le rapport de la géographie et de l'Histoire ancienne. C'était là pareillement que nous voulions étudier un peuple conquérant,

qui a conservé sans altération, loin de la capitale et des villes de commerce, la langue, les mœurs et tous les usages de ses ancêtres.

Le citoyen Verninac nous fit part les jours suivans, des vues du Directoire exécutif; nous donna des lettres pour le premier ministre du roi de Perse et pour le pacha de Bagdad; nous confia les papiers dont nous avions besoin, et prit les moyens nécessaires pour que nous pussions toucher les fonds qui nous étaient destinés. La Porte nous accorda sans difficulté les firmans d'usage : elle nous chargea même verbalement d'une mission importante auprès du gouvernement persan, et le grand-visir nous fit remettre, pour le pacha de Bagdad, des lettres dans lesquelles nous étions très-expressément recommandés.

Nous étions prêts à partir, et nous traitions avec un chef de caravane lorsque tout à coup il fallut changer de route. Il était question alors de construire à l'arsenal de Constantinople, un bassin sur le modèle de celui de Toulon. La Porte avait déjà fait demander un ingénieur européen, capable de diriger les travaux qu'on voulait entreprendre. Des négocians arméniens ayant ouï dire que nous avions vu des pouzzolanes dans les îles de l'Archipel, voulurent nous engager à leur faire part de notre découverte, sous des conditions qui auraient pu nous paraître avantageuses dans un autre tems : mais nous étions dans le Levant aux ordres de la République; nous ne crûmes pas devoir traiter avec des Arméniens sans prévenir son envoyé. Le cit. Verninac, dont l'intention était de faire construire ce bassin par des ingénieurs français, nous invita à rejeter les offres des Arméniens, promettant de nous faire indemniser plus avantageusement par la Porte, et sans perdre de tems il envoya le premier drogman de la légation auprès d'elle, pour l'instruire de notre découverte et lui offrir nos services. La Porte parut très-satisfaite d'apprendre qu'il existait des pouzzolanes dans l'Empire, dont l'extraction serait facile et peu coûteuse. Elle nous fit demander une note : nous la lui envoyâmes aussitôt. Nous lui disions avoir découvert des pouzzolanes de qualité inférieure sur le canal de la Mer-Noire, aux îles des Princes et à

diverses îles de l'Archipel, et des pouzzolanes d'une qualité supérieure, pour le moins égales à celles de l'Italie, aux îles de Santorin et de Thérasia : nous entrions ensuite dans quelques détails sur la manière d'employer les unes et les autres.

En recevant notre Mémoire, les ministres de la Porte dirent au drogman, que les Arméniens avaient demandé, pour cette découverte, 60,000 piastres, au lieu de 30,000 qu'ils nous avaient offertes. Ils ajoutèrent que leur reconnaissance serait sans bornes si nous pouvions effectuer notre promesse. Le tchélibi-effendi, que nous avons vu deux fois à ce sujet, nous assura aussi que la Porte reconnaîtrait d'une manière digne d'elle la découverte importante dont nous voulions bien lui faire part. Ce ministre fut chargé de noliser un navire pour nous transporter sans délai aux îles de l'Archipel. On nous donna un chiaoux pour nous accompagner, et rapporter quelques sacs de pouzzolane, parce qu'on voulait en faire des essais avant de l'employer.

Nous nous embarquâmes le 13 fructidor an 3, sur le navire le *Zéphyr*, commandé par le capitaine Trullet, de Saint-Tropez, et nous fîmes voile vers les cinq heures du soir, avec un vent de nord-nord-est assez frais. Le tems fut très-beau pendant la nuit; le vent faiblit un peu, et nous arrivâmes le lendemain avant midi aux Dardanelles. Nous en partîmes le 15 au soir, et vînmes mouiller sur la côte de Troie, au sud de *Touzelik-Bournou*. Le 16 le vent devint plus fort : nous doublâmes de bonne heure le cap Baba, dans l'intention d'aller mouiller à Mitylène, où se trouvait alors le capitan-pacha, à qui nous avions des lettres à remettre de la part des ministres de la Porte.

Le capitan-pacha, ayant la haute police des îles de l'Archipel, devait nous munir d'un teskéré ou ordre, portant injonction aux primats et chefs de chacune d'elles, de favoriser de tous leurs moyens nos recherches, et de fournir sans délai tout ce dont nous aurions besoin.

Nous avions eu jusqu'alors le vent en poupe : il nous fut contraire sur le canal qui sépare Lesbos du continent, parce que, modifié par la direction des côtes et des montagnes, il était est-nord-est

en cet endroit; nous avions d'ailleurs changé de route et pris celle de l'est. Nous louvoyâmes une partie de la journée, luttant en vain contre le vent et les flots agités; ce qui détermina le capitaine à nous proposer d'aller mouiller au port Pétra.

C'était la seconde fois, depuis notre arrivée au Levant, que nous mouillions dans ce port. Je ne balançai pas à traverser de nouveau l'île, accompagné d'un domestique grec et du chiaoux : celui-ci me fit descendre à Mitylène, chez Kangerli, drogman du capitan-pacha, qui me reçut avec tous les égards dûs à un homme que la Porte adressait à son maître. Le capitan-pacha, que je vis le lendemain, connaissait déjà le motif de mon voyage, de sorte que nous eûmes fort peu de choses à dire à ce sujet. Le teskéré était prêt et conçu de la manière la plus impérative : il allait être remis au chiaoux chargé de le faire exécuter. Je croyais que notre conversation avec le pacha se bornerait aux pouzzolanes et aux constructions maritimes qu'on allait entreprendre; mais la révolution qui s'opérait en France était pour la Turquie d'un intérêt trop majeur pour que le favori de Sélim ne fût bien aise de s'en entretenir avec moi. Je me vis donc forcé, par les questions qui me furent faites, à parler des causes qui l'avaient amenée, et des résultats qu'on en devait attendre.

Le capitan-pacha écouta ensuite, avec la plus grande attention, ce que je lui dis touchant les intérêts politiques et commerciaux qui unissent naturellement l'Empire othoman et la République française. Séparés par l'Allemagne et l'Italie, et par une vaste étendue de mer, jamais la soif des conquêtes ne rompra, lui dis-je, la bonne harmonie qui a si long-tems uni les deux États. Jamais la France ne tournera ses armes contre vous : elle n'a besoin d'aucune de vos possessions; elle a, au contraire, le plus grand intérêt à s'opposer aux vues d'agrandissement des deux puissances qui vous menacent sans cesse, et qui finiront tôt ou tard par vous expulser de l'Europe si vous ne changez votre système de défense, si vous n'avez à leur opposer des armées aussi disciplinées et aussi instruites que les leurs. Voyez les progrès qu'a faits la Russie depuis Pierre-le-Grand, depuis que ses soldats savent manier l'arme

européenne,

européenne, depuis qu'ils attaquent et se défendent avec art et méthode; depuis qu'attentifs à la voix de leurs officiers, ils donnent ou reçoivent la mort sans s'ébranler, sans se désunir. Vous êtes la barrière que l'Europe doit leur opposer. Si vous cédez votre capitale, si vous vous repliez en Asie, ces hommes, condamnés aux travaux les plus pénibles, privés de toutes les douceurs de la vie, sortiront presque tous à la fois de leurs grottes enfumées; ils abandonneront les froides contrées qui les ont vu naître; ils se répandront en Europe et en Asie, comme firent jadis les Goths, les Visigoths, les Normands et les Vandales. Et qui pourra les arrêter dans leur émigration lorsqu'ils auront goûté les fruits savoureux de vos climats, lorsqu'ils se seront enivrés de nos vins, lorsqu'ils auront vu combien la terre est libérale sous un ciel tempéré?

Si l'Autriche, ajoutai-je, ne peut venir à bout d'envahir l'Italie, craignez pour la Bosnie, pour la Servie et pour la Grèce. Elle veut s'agrandir; elle ne peut le faire qu'à vos dépens. Belgrade, ce boulevart de votre Empire, tombera à la première occasion si vous n'y entretenez une garnison nombreuse et une artillerie formidable.

La France est la seule puissance qui puisse retarder, empêcher même votre ruine; et la France républicaine sera bien plus puissante que la France monarchique. Désormais l'intérêt national ne cédera point à des considérations particulières, à des arrangemens de famille. Croyez qu'on ne vous aurait pas enlevé la plus belle et la plus fertile de vos provinces (1) si la République française eût existé quelques années plus tôt.

Nul motif de désunion ne pourra s'élever entre la France et l'Empire othoman, tant que nos agens seront respectés et nos négocians protégés. Le commerce que nous venons faire chez vous est trop avantageux aux deux États pour le discontinuer. Nous trouvons dans vos ports un débouché à nos denrées coloniales et aux produits de notre industrie, dont vous avez le plus grand besoin, et nous prenons en échange des marchandises qui alimentent nos

(1) La Crimée.

manufactures. C'est avec notre or que vous payez les schals, les mousselines et les drogues qui vous viennent de l'Inde; mais cet or, nous le tirons de l'Italie, de l'Espagne et du nord de l'Europe.

Le capitan-pacha dit alors que Sélim et son divan étaient convaincus de la nécessité d'organiser une armée à l'instar de celles d'Europe; mais qu'ils éprouvaient tant d'obstacles de la part du peuple, des grands, et surtout des ulémas, qu'ils étaient sur le point d'abandonner leurs projets. Vous en viendrez à bout, lui dis-je, si vous y mettez de l'obstination; si vous éloignez vos nouvelles troupes de la capitale; si vous les placez hors de l'atteinte des janissaires, intéressés à s'y opposer; si vous faites sentir aux ulémas qu'il ne vous reste plus que ce moyen de conserver vos États, vos lois et votre religion; car si vous subissez à Constantinople, comme en Crimée, la loi du vainqueur, vous verrez convertir vos mosquées en églises, les ossemens de vos pères seront dispersés, leur cendre sera foulée par ceux que vous regardez comme des Infidèles, ennemis de votre Dieu. Faites sentir à tous les marchands, à tous les propriétaires, que chaque pacha, dans sa province, se croyant dégagé des liens qui l'attachent actuellement à la capitale, voudrait se rendre indépendant et agrandir ses États aux dépens de ceux de ses voisins. L'Empire entier serait en un moment livré à des guerres intestines : l'anarchie, qui en serait la suite, amènerait le vol, le pillage, la famine, la peste et la mort des trois quarts des habitans. Vous flatteriez-vous alors de pouvoir transporter, sans troubles, le siége de l'Empire à Pruse ou à Iconium, et posséder tranquillement toutes vos provinces de l'Asie? Mais d'abord les deux rives du Bosphore et de l'Hellespont vous seraient enlevées avec la plus grande facilité, et vous combattriez en vain pour celles du Pont-Euxin et de la Propontide. Les côtes occidentales de la Natolie offrent tant de ports, elles sont d'ailleurs si voisines de la Grèce et des îles de l'Archipel, que vos vainqueurs ne négligeraient aucun moyen de s'en emparer. Je ne parle pas de l'Égypte, dont la position avantageuse et la fertilité du sol sont bien faites pour tenter les États commerçans de l'Europe, et dont les Mameluks s'empareraient entièrement dans ce moment de crise.

Le pacha me parut compter beaucoup sur la diversité d'intérêts qui résultent de la position géographique des grands États de l'Europe, sur la jalousie et la mésintelligence des chefs des nations, sur les querelles que fait toujours naître entre eux le partage des dépouilles; il comptait aussi sur l'empressement que montreraient tous les Musulmans à se ranger sous l'étendard de Mahomet si l'Empire et la religion étaient menacés.

Nous parlâmes encore quelque tems du motif qui nous faisait aller à la cour de Perse; nous nous entretînmes du caractère et des exploits du nouvel usurpateur de ce malheureux Empire, de la guerre que le sac de Tiflis devait occasionner entre Catherine et lui : nous nous séparâmes ensuite, et je partis le soir même pour venir rejoindre le navire que j'avais laissé au nord-ouest de Lesbos.

Je vins passer la nuit dans un très-petit village grec, situé au milieu de la plaine qui aboutit au fond du *port Olivier*. Le chef, chez qui le chiaoux me fit descendre, avait depuis quelques jours une fièvre continue : sa femme était hydropique depuis six mois, et la plupart des enfans étaient bouffis. L'aspect de ces malheureux luttant contre la mort aurait adouci le cœur d'un tigre; il ne fit aucune impression sur celui du chiaoux. Quoique nous fussions munis d'un fort bon dîner, cet homme, pétri des préjugés de sa nation et fort de l'autorité qu'il avait reçue, exigea, le bâton à la main, tous les mets qu'il supposa devoir se trouver au village. Père, mère et enfans, tous allèrent à l'instant de maison en maison pour se procurer de la viande de boucherie, des poulets, des œufs, du miel, du lait, du fromage, des raisins, des figues, des melons, et surtout du café. J'eus beau dire plusieurs fois au chiaoux que je ne voulais pas souper, et qu'il y avait là de quoi nourrir un escadron, je ne pus modérer ses prétentions, ni obtenir un peu plus de douceur dans ses gestes et dans ses expressions. Quoi ! me disait-il, vous vous intéressez pour ces chiens d'Infidèles ? Eh ! pour qui doivent travailler les Chrétiens de l'Empire, si ce n'est pour les vrais serviteurs de Dieu? Je ne fus nullement étonné de cette morale intéressée; on la trouve chez tous les peuples ignorans : ce serait probablement celle des Chrétiens de ces contrées s'ils devenaient

les plus forts, et s'ils se persuadaient, comme les Musulmans, que ce n'est que pour eux que le Tout-Puissant a répandu avec profusion ses bienfaits sur la Terre.

J'arrivai le lendemain après midi au port Pétra. Comme le vent continuait de souffler de la partie nord, le capitaine mit à la voile le soir même, et fit route pour Milo, où nous voulûmes nous rendre, afin d'observer les parties de l'île que nous n'avions pas vues dans notre premier voyage. Le 20 fructidor, au lever du soleil, nous nous trouvâmes entre Scio et Ipsera. Nous apperçûmes, sous le vent de cette dernière île, une frégate anglaise qui se dirigeait à l'ouest : nous la perdîmes bientôt de vue. Le même soir, nous nous trouvâmes entre Tine et Micony ; nous passâmes fort près de la grande Délos, et, comme le vent se soutenait, nous diminuâmes de voile pendant la nuit. Nous doublâmes, à la pointe du jour, le cap oriental de l'Argentière, et nous jetâmes l'ancre au mouillage qui se trouve au dessous de la ville.

Le chiaoux, s'empressant d'user de ses droits, fut s'établir chez l'un des primats, et y vécut aux dépens des habitans. Il exigea d'eux, en outre, un présent qui, après bien des difficultés et des débats, fut réglé à trois cents piastres. Quant à nous, nous restâmes à bord, et ne voulûmes pas permettre qu'on nous y fît passer des provisions.

Le chiaoux se flattait de se dédommager à Milo, et de s'y faire payer en raison de l'étendue de l'île : il fut bien étonné, lorsqu'il arriva au chef-lieu, de n'y trouver presque pas d'habitans, et il fut bien en colère lorsqu'il ne put obtenir d'eux que cent piastres : il en reçut, avec bien de la peine, cent cinquante a Castro.

L'homme avide d'argent, qui se trouve frustré de celui sur lequel il comptait, se console bien difficilement; c'est ce qui arriva au chiaoux : aussi, le jour que nous revenions de Milo pour nous rendre au navire et continuer notre route, il était de si mauvaise humeur, qu'il se fâchait à chaque instant contre son mulet. Tantôt il ne marchait pas, selon lui, assez vîte ; un moment après son trot le fatiguait ; puis il trouvait qu'il bronchait trop souvent. Comme il lui tirait la bride dans tous les sens et par secousses, et

qu'il le frappait à coups redoublés, l'animal fit tout à coup une telle ruade, qu'il renversa son cavalier. Au lieu de continuer à se fâcher contre sa monture, ce qui nous aurait fort diverti, le brutal chiaoux s'en prit alors au primat qui nous accompagnait. Il prétendit que celui-ci était responsable de la conduite de son mulet, et, mettant le pistolet à la main, il s'avança vers lui comme un furieux, dans l'intention de le tuer. La colère heureusement ne lui permit pas de tirer juste : la balle passa au milieu de nous tous sans faire de mal à personne. Étonné de cet emportement, je m'avançai aussitôt vers le chiaoux pour lui faire des reproches, et lui faire sentir combien sa conduite était répréhensible. Je voudrais l'avoir tué, me dit-il effrontément; cela me donnerait le prétexte de faire une avanie à son île. Et moi, je t'annonce, répliquai-je aussitôt, que si tu l'avais tué ou seulement blessé, je t'aurais garotté, je t'aurais fait conduire à Constantinople; je m'y serais rendu moi-même, et je n'aurais quitté la ville qu'après avoir assisté à ton supplice. Demain j'expédie un bateau à la Porte pour l'informer de ta conduite, et pour lui demander si son intention a été de nous livrer à un assassin. Le chiaoux, interdit, remonta sur son mulet, et nous suivit sans dire mot. Arrivé à l'Argentière il ne quitta point le primat, et les premières paroles qu'il lui adressa, furent des excuses. Il s'informa ensuite si j'avais donné des ordres pour tenir un bateau prêt : sur la réponse affirmative du primat, le chiaoux vint à bord dès la pointe du jour, pour nous prier de ne point écrire à Constantinople. Il nous suppliait d'avoir pitié de ses enfans : il baisait humblement nos souliers, le bas de nos habits; il jurait sur sa moustache et son prophète de se mieux conduire à l'avenir. Il tint effectivement parole; il fut doux comme un agneau tout le reste du voyage, et nous ne rendîmes pas compte de sa conduite à la Porte.

Nous partîmes le 28 fructidor de la rade de l'Argentière, et le même jour nous mouillâmes à Santorin.

Les habitans se flattèrent que nous ne serions pas plus heureux dans leur île, pour la recherche de la pouzzolane, que nous l'avions été à Milo et à l'Argentière; mais quand nous leur eûmes dit, d'une

manière positive, que Santorin en contenait de la meilleure qualité, et surtout lorsqu'ils nous virent disposés à faire remplir, sous Apanoméria, une vingtaine de sacs pour les envoyer à Constantinople, les primats s'assemblèrent afin d'aviser aux moyens d'écarter le coup qui semblait les menacer. Le résultat de leur délibération fut de nous offrir de l'argent si nous voulions écrire à la Porte que leur île ne contenait pas de pouzzolane, ou qu'elle en contenait de mauvaise qualité. Leur offre était accompagnée du tableau des vexations et de tous les malheurs auxquels ils allaient être exposés si la Porte envoyait chez eux des Turcs, ou faisait exploiter cette substance par les habitans.

Nous rejetâmes l'offre des primats, et nous les assurâmes que la connaissance que nous avions du despotisme turc nous avait fait prendre, avant tout, les précautions que l'humanité avait pu nous suggérer. Les ministres nous avaient bien promis que l'extraction des pouzzolanes ne serait faite que par des Grecs étrangers à l'île, et payés à un prix raisonnable : les habitans devaient rester les maîtres de cultiver leurs champs, ou de travailler pour le gouvernement, qui les paierait. Cette promesse avait été pareillement faite à l'envoyé de la République, de sorte qu'on n'avait point à craindre à Santorin la présence des Turcs, ni tous les malheurs dont on venait de mettre le tableau sous nos yeux.

Les primats ne furent point rassurés par ces promesses; ils insistèrent auprès de nous pendant quelques jours, et enfin, voyant que leurs offres ne pouvaient nous tenter, ils députèrent deux d'entre eux à Constantinople.

Nous apprîmes, dans la suite, que ces députés avaient été plus heureux auprès des personnes qui avaient une influence directe dans les entreprises qu'on avait projetées. On équipa à la hâte huit navires pour l'Italie, avec ordre d'acheter et de charger la pouzzolane dont on avait besoin, et il ne fut plus question dès-lors de celle de Santorin.

Il ne fut plus question non plus de l'indemnité qu'on nous avait promise, quoique le cit. Verninac en eût fait faire plusieurs fois la demande par le premier drogman de la légation. Nous devons

ajouter cependant que, deux ans après, à notre retour de la Perse, nous fîmes rappeler à la Porte, par l'organe du cit. Carra-Saint-Cyr, et sa promesse, et le service que nous lui avions rendu, service dont il dépendait d'elle de tirer parti. Nous eûmes bien de la peine à obtenir une réponse. Le reys-effendi nous fit parvenir enfin une lettre pour le ministre des relations extérieures, et pour nous un présent de deux mille piastres. La lettre rendait un bon témoignage de notre conduite pendant notre séjour dans l'Empire othoman. Quant au présent, nous fûmes sur le point de le refuser : il n'était point proportionné à nos peines, à nos dépenses, à l'importance de la découverte, au sacrifice qu'on avait exigé de nous, et surtout aux promesses qu'on nous avait faites ; mais nous réfléchîmes qu'un gouvernement si peu susceptible de procédés honnêtes ne sentirait pas le motif de notre refus, l'ignorerait même, et que cet argent pourrait bien ne pas retourner à sa source.

Dès que nous eûmes terminé nos observations à Santorin, le vent passa à l'est. Nous en profitâmes pour aller mouiller au port de Nio, quoique le ciel fût brumeux et la mer très-agitée. L'intention du capitaine fut de s'élever de plusieurs lieues, afin de pouvoir se rendre avec facilité à Rhodes au retour du vent de nord ou de nord-est. Effectivement, le vent ayant passé de nouveau dans cette partie, nous fîmes voile de Nio le 3 vendemiaire an 4, et nous arrivâmes le lendemain à Rhodes. Nous débarquâmes le chiaoux, qui retourna à Constantinople avec la pouzzolane que nous avions promise.

Depuis notre départ de Constantinople, le vent avait été presque toujours au nord et au nord-est ; le ciel avait été nébuleux par intervalles, et nous avions eu un peu de pluie à Santorin. Les chaleurs de l'été avaient cessé pour ainsi dire subitement ; et quoique le soleil fût encore assez fort lorsqu'il se montrait, néanmoins on pouvait fort bien le supporter. Le thermomètre de Réaumur ne s'était pas élevé à bord, ou dans une chambre dont les fenêtres étaient ouvertes, à plus de 18 degrés : il était même descendu jusqu'à 14 et 15 degrés pendant le jour. Mais après notre arrivée à Rhodes, le vent ayant passé à l'ouest, et cette île d'ailleurs étant

fort près du continent et un peu plus au midi que les autres, nous vîmes monter le thermomètre, et se fixer à 19 et 20 degrés; et à mesure que nous nous approchâmes de la Syrie, nous trouvâmes le ciel encore plus beau, et la température de l'air beaucoup plus chaude.

Nous partîmes de Rhodes le 8 vendemiaire, avec un petit vent de nord-ouest. Nous nous trouvâmes le 11 à peu de distance de Chypre, en face de Paphos, où nous aurions bien desiré de mouiller pendant un jour ou deux; mais le capitaine redoutait une relâche où il avait failli périr l'année précédente. L'air de Chypre, dans cette saison, est très-mal-sain depuis que les Turcs sont venus s'y établir. On dirait qu'une île consacrée autrefois à l'Amour, aux Grâces et aux Plaisirs, repousse des hommes qui outragent l'amour, insultent aux grâces, et méconnaissent les vrais plaisirs.

Le 13, en nous levant, nous vîmes distinctement le sol très-élevé de la Syrie. Le Liban et l'Anti-Liban formaient, au devant de nous, un tableau uniforme, d'un bleu sombre, surmonté de nuages d'un rouge étincelant : le soleil était prêt à paraître. A son aspect les nuages se dissipèrent, et la mer, faiblement agitée, brilla long-tems de mille feux. Déjà les montagnes paraissaient se détacher : leur contour se dessinait, et laissait entrevoir quelques vallons. Déjà nous appercevions, avec nos lunettes, les chênes, les pins et les cèdres antiques qui couronnent les cimes de ces montagnes. Nous voyions les villages répandus sur les pentes. Nous distinguions le vert jaune de la vigne, du vert cendré de l'olivier. Un petit vent d'ouest nous poussait lentement vers la côte. La mer était couverte de méduses glaireuses, qui prenaient mille formes différentes. A chaque instant quelque poisson volant s'élançait hors de l'eau pour échapper à la dent meurtrière d'un ennemi.

Cependant le soleil s'élevait, et nos marins n'avaient point encore reconnu leur position d'une manière précise. A midi on prit hauteur : nous étions à quatre lieues plus au sud que Barut, et la côte fut évaluée à quatre ou cinq lieues de distance. Le vent était si faible, que nous désespérâmes de mouiller avant la nuit. Vers le soir, on reconnut les terres rouges qui se trouvent au sud de cette ville.

ville. Nous restâmes en calme toute la nuit, et le 14, à huit heures du matin, nous jetâmes l'ancre vers le fond de la rade qui se trouve au nord-est de la ville. Nous étions à demi-lieue de l'embouchure de la petite rivière de *Nahr-Bairout*, et nous avions entre elle et nous quelques rochers presque à fleur d'eau. Le fond, en cet endroit, est vaseux et fort bon; ailleurs il est rocailleux, très-mauvais pour les cables, et de peu de tenue.

CHAPITRE II.

Description de Barut; ses productions et son commerce. Départ pour Seyde. Gaffar. Sarcophages. Description de la ville et de l'ancien port : réflexions sur son peu d'étendue. Commerce et population.

BARUT ou Beyrout avait autrefois un petit port qui suffisait aux besoins des habitans : elle n'en a plus aujourd'hui. Une simple jetée, qui paraît très-ancienne, met à l'abri des vagues les bateaux du pays. Les navires marchands et les vaisseaux de guerre mouillent au loin, exposés aux vents d'ouest et de nord-ouest. La ville se présente au nord : elle est située vers l'extrémité du cap qui, par son avancement, forme la rade.

On ne peut douter que cette ville ne soit l'ancienne Béryte (1), et qu'elle n'ait conservé sa premiere position. Trois colonnes de granit, encore debout, que l'on voit dans l'enceinte actuelle, et une quatrième plus loin, renversée et à moitié enfouie dans des décombres, ne laissent aucun doute à cet égard. D'ailleurs, on rencontre des restes d'anciennes maçonneries dans l'intérieur et tout autour de la ville : on voit des tronçons de colonnes enclavées dans les murailles des jardins; d'autres, en assez grand nombre, employés à la réparation du quai. Le prolongement des anciennes bâtisses, sur le bord de la mer, à l'ouest; le canal taillé dans le rocher, dont on apperçoit les restes, hors des remparts et dans la même direction, tout prouve non-seulement que la ville moderne occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne, mais aussi que cette ancienne ville fut très-étendue, et ornée d'édifices somptueux.

(1) Elle a porté aussi les noms de *Felix Julia*, de *Felix Augusta*, de *Colonia Felix Berythus*.

On sait qu'Agrippa, petit-fils d'Hérode-le-Grand, y fit construire un théâtre, un amphithéâtre, des bains et des portiques, et qu'il n'épargna rien pour son embellissement.

Pendant notre séjour à Barut on nous procura une plaque de plomb qu'on venait de trouver en fouillant dans des décombres, à l'occident de la ville (1) : elle porte une rangée de lettres initiales, un dauphin traversé d'un trident, et le nom d'un Denis, inspecteur de marché : le tout en relief. (*Pl.* 33, *fig.* 5.)

Lorsque Volney a parcouru la Syrie, cette ville manquait d'eau : on était obligé de l'aller puiser à un quart de lieue. Aujourd'hui il y a quatre ou cinq fontaines qui en fournissent abondamment dans toutes les saisons, et c'est aux soins de Dgézar, pacha, que les habitans en sont redevables.

Barut a long-tems appartenu aux princes druses : ce n'est que depuis peu qu'elle est réunie au pachalik d'Acre, et qu'il y a un mutselim. Sa population peut être évaluée à sept ou huit mille habitans, parmi lesquels on compte des Druses, des Maronites, des Grecs schismatiques, quelques Arabes et quelques Turcs. C'est la résidence d'un évêque grec et d'un évêque maronite : il y a aussi un couvent de Capucins.

Le commerce de sortie qui s'y fait, est assez considérable : il consiste principalement en soie et en coton filés, que les Italiens et les Français font passer à Venise, à Livourne et à Marseille, et que les gens du pays envoient en Égypte. On exporte aussi quelques toiles de coton fabriquées dans la ville et sur les montagnes voisines. Les négocians français de Seyde y entretenaient un facteur qui expédiait en droiture à Marseille : on faisait passer à Seyde les cotons filés et les soies qu'on lui demandait. Les Vénitiens y avaient un vice-consul.

---

(1) Cette plaque a près de quatre lignes d'épaisseur, y compris le rebord ; deux pouces et demi de long, un pouce neuf lignes de large. La première ligne porte les lettres suivantes : L ΕΡ: Ζ. La première lettre, que l'on doit supposer un Ε, ne paraît pourtant pas usée. Les deux dernières lignes portent les deux mots suivans : ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΑΓΟΡΑΝΟ.

Le territoire de Barut est agréable et fertile : il forme une plaine triangulaire de près de deux lieues d'étendue, traversée vers sa partie orientale par une petite rivière qui vient du mont Liban, et qui va se jeter dans la rade, à deux ou trois milles de la ville. Cette plaine est assez bien cultivée et presque toute arrosée. On y voit beaucoup de mûriers nains, des vignes, des champs de coton, des terres ensemencées, et presque tous les légumes d'Europe. Les jardins qui sont autour de la ville sont plantés de figuiers, d'abricotiers, de grenadiers, d'orangers et de cédrats, parmi lesquels on voit quelques bananiers. La plupart de ces jardins sont clos avec la raquète ou figuier-d'inde (*cactus opuntium*), dont le fruit se vend dans les bazards pendant tout l'été.

On ne fait plus de vin à Barut : celui qu'on y apporte pour les Maronites, les Grecs et les Européens, est fait sur les montagnes des environs. On sait que, parmi les vins de la Phénicie, les plus renommés étaient ceux de Tripoli, de Biblos, de Béryte, de Sarepta et de Tyr. Ils étaient forts et généreux : on y mêlait quelquefois des parfums et des herbes odoriférantes. On y mettait aussi des pommes de pin, comme on fait encore aujourd'hui en Chypre, à Athènes et dans presque toute la Grèce, et c'est la raison pour laquelle Bacchus est quelquefois représenté tenant à la main une pomme de pin.

A trois ou quatre milles de la ville, au sud, on trouve une petite forêt de très-beaux pins à pignons (*pinus sativa*), plantés, dit-on, par l'émir Fakr-el-Din, dans la vue de rendre encore plus salubre l'air de Barut. Dgézar, pacha, en a fait abattre derniérement une grande partie, qu'il a employée aux constructions de son palais.

Les objets d'histoire naturelle que Barut et ses environs offrent à la curiosité du voyageur, dans les trois règnes de la Nature, sont abondans et variés ; mais, pour la plupart d'entre eux, la saison était passée : à peine restait-il quelques graines que nous récoltâmes avec soin et que nous fîmes passer au jardin national des plantes, ainsi qu'à nos amis Cels et Lhéritier. Les pluies d'automne n'étaient point encore venues humecter ce sol brûlé par le soleil, et ranimer la végétation ; cependant nous vîmes en fleur la scylle

automnale et une petite espèce de jacinthe, dont nous donnerons ailleurs la description et la figure. Nous prîmes dans les jardins deux papillons inconnus, dont la chenille vit probablement sur quelque plante cultivée. Le premier, que je nomme *Augusta* (*Pl.* 33, *fig.* 3, A, B), a les ailes supérieures blanches, tant en dessus qu'en dessous, avec l'extrémité et le bord antérieur noir, et une tache arquée, noire vers le milieu, qui se réunit à ce bord. Le noir de l'extrémité est quelquefois marqué de six taches blanches; celles de dessous sont plus constantes et d'un blanc jaune. Les ailes inférieures sont blanches en dessus; l'extrémité seule est noire, et marquée quelquefois de cinq taches blanches, rondes. Ces taches se montrent plus constamment en dessous, et sont d'un blanc-jaune. Le reste de l'aile en dessous est noir, et marqué de plusieurs taches jaunes et blanches (1).

Le second, que je nomme *Fausta* (*Pl.* 33, *fig.* 4, A, B), est jaune en dessus, et d'un jaune grisâtre en dessous. On remarque sur les ailes supérieures un point noir, placé vers le milieu, et deux bandes noires vers l'extrémité, qui paraissent se réunir par les nervures de l'aile. On apperçoit sur cette même extrémité une suite de taches jaunes. Le point noir se montre en dessous, poudré de jaune : on voit aux deux ailes une bande peu marquée, obscure (2).

Nous ferons encore mention de deux coquilles fort singulières et fort abondantes, qu'on trouve dans les jardins, et qui se nourrissent indistinctement de toutes les plantes qu'on y cultive. La première appartient au genre *Helice* (*Pl.* 31, *fig.* 4, A, B) : elle est blanche, et paraît comme cariée et usée. Son ombilic est fort grand et fort profond (3).

---

(1) *Papilio* D. C. augusta, *alis anticis albis, maculâ arcuatâ apiceque nigris, posticis subtùs nigris, albo flavoque maculatis.* Tab. 33, fig. 3, A, B.

(2) *Pap.* D. C. fausta, *alis flavis, anticis puncto fasciisque duabus posticis nigris, secunda terminali flavo punctata.* Tab. 33, fig. 4, A, B.

(3) *Helix* cariosa, *tota alba, minutìm crispato-rugellosa, extanti-carinata; umbilico abrupto, profundo.* Tab. 31, fig. A, B.

La seconde est un *Bulime*, remarquable par sa grandeur, l'expansion de sa lèvre et une gibbosité vers la base de la columelle (1). (*Pl.* 31, *fig.* 10, A, B.)

Notre dessein, en nous rendant en Syrie, avait été d'aller joindre, à Damas, la caravane qu'on nous avait dit devoir partir pour Bagdad vers la fin de l'automne. Personne, à Barut, ne pouvant nous donner à ce sujet des informations positives, nous résolûmes d'aller à Seyde, afin de consulter les négocians français qui s'y trouvaient encore.

Nous eûmes bientôt trouvé un moucre ou muletier, qui nous fournit les ânes dont nous avions besoin. On nous prévint de ne pas oublier, dans les arrangemens que nous allions prendre avec lui, de le charger du paiement du gaffar établi sur cette route pour la sûreté des voyageurs; car il arrive qu'un droit extrêmement modique, que les gardes du gaffar sont autorisés à prélever sur les voyageurs et leurs montures, leur fournit une occasion de rançonner arbitrairement les Européens, qu'ils supposent être riches.

On compte de Barut à Seyde trente milles : les dix premiers se font sur un chemin sabloneux, très-fatigant pour les montures; il devient ensuite rocailleux, et continue de même jusqu'à la proximité de Seyde, où les sables reparaissent. On suit, dans cette route, les sinuosités de la côte, et l'on est resserré, en plusieurs endroits, par les premières chaînes du Liban, qui se prolongent jusqu'à la mer.

On apperçoit, sur les pentes de ces montagnes, des habitations éparses et des villages assez considérables, ordinairement situés sur des lieux escarpés, presque inaccessibles. On distingue quelquefois, au pied de ces escarpemens, des plaines et des vallons assez étendus, et partout on voit des arbres toujours verts, des cultures très-variées et des troupeaux nombreux.

Nos montures allaient d'un pas assez lent pour nous permettre de contempler ces lieux vraiment beaux, et d'examiner attentivement

---

(1) *Bulimus* labrosus, *cylindraceus, sordidè exalbidus; spirâ obtusâ, rufescente; labio explanato, extante; columellâ basi obscurè gibbâ.* Tab. 31, fig. 10, A, B.

tout ce qui se trouvait sous nos pas. Une heure avant d'arriver au gaffar, à huit ou neuf milles de Barut, nous rencontrâmes des ruines qui s'étendaient assez loin à gauche, et qui consistaient en des fondemens de vieux murs, que les eaux de pluie avaient mis à découvert. Nous vîmes à droite une tour moderne, bâtie sur une butte d'environ deux cents pieds de diamètre, couverte en totalité des mêmes ruines. Nous ne doutâmes pas, à leur aspect, qu'elles n'eussent appartenu à quelque ville de l'antiquité, peut-être à *Léontopolis*, que les géographes placent près de l'embouchure du Tamyras, et nous fûmes fortifiés dans nos conjectures lorsqu'à un quart de lieue plus loin nous découvrîmes une quantité considérable de sarcophages, qui, par leur solidité et leur emplacement, doivent donner une haute idée de la ville à laquelle ils ont appartenu.

Ces sarcophages ont, dans leur intérieur, environ six pieds de longueur, deux et demi de largeur, et deux de profondeur : ils sont épais, et formés d'une seule pierre calcaire grise. Le couvercle, formé d'une pierre semblable, est presque toujours entier. Il est épais, taillé en gouttière à sa partie supérieure, et terminé aux quatre coins par une élévation anguleuse en dehors, arrondie en dedans. Il porte en dessous une saillie qui s'emboîte exactement dans la cavité du sarcophage : nous en comptâmes plus de deux cents sans nous écarter beaucoup du chemin. Mais leur nombre doit être bien plus considérable si on réfléchit qu'ils sont dispersés parmi les rochers dont la pente de la montagne est hérissée, et qui masquent la plupart d'entre eux.

Tous ces sarcophages qu'on voit ici, paraissent avoir été placés en plein air, sur le lieu même où nous les avons vus. Quelques-uns ont été creusés dans la roche dont ils font partie, et dans ce cas on n'eut qu'à poser un couvercle en dessus après que le corps du mort y fut renfermé; mais le plus grand nombre était détaché de la roche, et taillé dans les dimensions que nous en avons données. On en voit quelques-uns dont le couvercle semble ne pas avoir été déplacé; ce qui ne peut provenir que de sa pesanteur et de son juste emboîtement. On a pratiqué à ceux-ci, postérieurement,

une ouverture sur une des faces, afin d'enlever les objets qu'on savait être enfermés avec le mort.

A peu de distance de ces sarcophages, et sur un escarpement de rocher, on apperçoit plusieurs ouvertures carrées, qui conduisent à des catacombes creusées dans la roche. On y trouve aussi une caverne spacieuse, dont l'ouverture a été postérieurement fermée par un mur sur lequel il existe encore une porte et quelques petites fenêtres. On apperçoit aussi d'autres fenêtres carrées, pratiquées plus loin sur le prolongement du rocher, que l'on nous dit communiquer à de très-grandes cavités taillées à main d'homme, mais dont notre moucre ne nous permit pas d'approcher, parce qu'elles servent de réfuge aux voleurs qui infestent assez souvent ces contrées.

Tous ces divers restes d'antiquités mériteraient sans doute des recherches plus détaillées, un examen plus attentif. Il faudrait faire quelques fouilles sur les ruines de la ville, parcourir toutes les grottes, et tâcher surtout de découvrir des inscriptions, des médailles qui indiquassent l'époque où ces monumens ont été élevés, et nous fissent connaître la ville à laquelle ils ont appartenu.

Arrivés peu de tems après au gaffar, le moucre paya généreusement, et nous passâmes sans éprouver aucune difficulté. Il est bon de remarquer que c'est depuis peu d'années que les Européens ont été rançonnés aux gaffars et à l'entrée de quelques villes où il y a garnison turque : autrefois ils passaient partout avec franchise; mais la vanité de quelques négocians les ayant mal-à-propos portés à donner une marque de leur bienveillance aux gardes des gaffars et aux janissaires des villes, ce qui ne fut d'abord de leur part qu'un simple *bakchis* ou étrenne volontaire, fut ensuite regardé comme un droit à prélever sur tous; car, en Turquie, l'Européen qui donne une fois, contracte l'engagement de donner toujours; et comme ici la cupidité va toujours croissant, les prétentions finissent par n'avoir plus de bornes lorsque celui qui exige, se croit le plus fort. Les commissaires des relations commerciales ont eu tort de ne pas s'opposer à cet abus dans son principe : il serait peut-être impossible de le faire à présent; mais du moins ils devraient

faire

fixer invariablement ce droit, afin d'ôter un prétexte aux vexations que les Turcs sont toujours disposés à exercer lorsqu'ils espèrent attraper quelque argent sans courir aucun risque.

A deux ou trois milles de là nous guéâmes le Nahr-Tamour ou le Tamyras des Anciens : ce n'était alors qu'un petit ruisseau ; mais si on calcule la quantité d'eau qui doit y passer pendant la saison des pluies, par la largeur de son lit et par la quantité d'arbres déracinés qu'on voit épars sur le sable et sur le rivage de la mer, dans une grande étendue, cette rivière doit être alors très-considérable et très-dangereuse à passer. Aussi n'est-il pas rare, nous a-t-on dit, que les voyageurs y soient arrêtés pendant deux ou trois jours, et que quelques-uns d'entre eux ne soient victimes de leur imprudence.

Nous nous arrêtâmes pour dîner au milieu d'une touffe de roseaux : il y en avait trois espèces; nous crûmes y remarquer celle dont les Orientaux tirent leurs plumes à écrire. Le bulbul (1), oiseau presque de la grosseur d'un merle, dont le chant peut être comparé à celui du rossignol, nous régala d'un concert mélodieux : il est très-commun sur la côte de Syrie; nous l'avons revu à Bagdad dans la même saison. Les habitans de ces contrées l'élèvent et le gardent en cage. Nous observâmes aussi le martin-pêcheur pie (2), dont le plumage est blanc et noir, et qui est très-commun sur le Nil, sur l'Euphrate et sur le Tigre. Sa manière de pêcher consiste à s'élever vingt ou trente pieds au dessus de l'eau, et s'y tenir presque immobile jusqu'à ce que, appercevant quelque petit poisson, il plonge subitement, le saisit, et va le manger sur le rivage.

Au-delà du Tamour, et jusqu'aux environs du Nahr-el-Aula, la roche calcaire s'étend jusqu'à la mer, et ne présente aucune trace de ville, ni aucun lieu qui y fût propre. Il faut supposer que Porphyrion, placé sur cette côte par les géographes, se trouvait à peu de distance au sud du Tamyras ou fort près de Sidon, à moins

---

(1) Il appartient, je crois, au genre coucou. Il avait été préparé et renfermé dans une caisse qui a été perdue.

(2) *Alcedo rudis*. Lath.

qu'il ne fût sur la pente des premières montagnes, à quelques milles de la mer.

L'Aula n'est pas si impétueux que le Tamyras : ses crûes sont moins dévastatrices; mais il a ordinairement beaucoup plus d'eau. Le pont sur lequel nous le passâmes, est moderne et très-élevé : de là à Seyde la distance n'est pas grande, et le chemin est assez beau, quoique très-sabloneux en quelques endroits.

Seyde peut être comparée à Barut, relativement à sa population et à son étendue : ses rues sont aussi irrégulières et aussi sales; mais sa position est plus agréable, plus avantageuse; ses maisons sont mieux bâties : on y voit des kans de la plus vaste étendue, qui ne dépareraient aucune ville d'Europe. Celui que les Français occupent, se distingue des autres par la distribution des appartemens, et par les eaux qui coulent au milieu d'une vaste cour, dans un grand bassin de forme carrée. La plupart des autres kans ont aussi leur fontaine, indépendamment de celles qui sont répandues dans la ville pour le besoin des habitans. C'est l'Aula qui fournit de l'eau à Seyde : elle est amenée de plus d'une lieue de distance, dans un canal découvert, assez mal entretenu.

Les Européens qui habitent ces contrées, prétendent que la moderne Seyde n'est point bâtie sur les ruines de l'antique Sidon : ils placent celle-ci à l'est, sur un lieu qu'ils nomment lé *Vieux-Sidon*, et qui est distant d'environ deux milles. Ils fondent leur opinion sur le nom que ce lieu a conservé, sur quelques restes d'anciens murs qui s'y trouvent, et sur ce que la plupart des anciennes villes maritimes étaient à quelque distance de leur port. On ne trouve effectivement à Seyde aucun vestige de temple ou de palais très-ancien, aucun débris de monumens, rien qui puisse déposer contre leur opinion, si ce n'est un vieux mur (E, *Pl.* 23), très-épais, très-dégradé, bâti sur le rivage de la mer, au nord de la ville, formant une espèce de quai, sur lequel on apperçoit encore des pavés à la mosaïque.

Mais, soit que la ville, originairement bâtie à deux ou trois milles du port, en ait été rapprochée après quelque tremblement de terre, après sa destruction par les Perses, ou à quelque époque dont

l'Histoire ne fait pas mention; soit qu'elle se prolongeât, dans le tems de sa prospérité, du Vieux-Sidon à la mer, ou qu'un simple faubourg soit ensuite devenu le centre de la ville, le port n'a pu changer de place : on le reconnaît à son antique jetée, et l'on peut assez exactement en mesurer l'étendue.

On ne doit pas douter, en effet, que les jetées (A, B, C, *Pl.* 23) qui se trouvent du côté de la mer, ne soient les véritables bornes de l'ancien port, et qu'il ne s'avançât de plusieurs toises du côté de la terre, dans sa partie intermédiaire F, où le sol est bas, ensablé, et où il ne reste plus aucune trace de l'ancien quai.

Cette étendue, la plus grande qu'on puisse supposer, donnerait une bien faible idée du commerce maritime et de la puissance des Sidoniens si l'on ne faisait attention que leurs navires, destinés à suivre les côtes, avaient peu de capacité, et qu'ils étaient également employés au commerce et à la guerre. Ce port d'ailleurs, étant bien fermé, permettait d'approcher les navires les uns des autres, et les disposer sur plusieurs rangs. On doit aussi faire attention qu'il y en avait toujours un grand nombre en mer ou chez l'étranger, occupés à transporter d'une ville à l'autre les objets dont chacune avait besoin.

L'Histoire nous apprend que Sidon fut pendant long-tems la métropole de la Phénicie, et que les Sidoniens furent le premier peuple navigateur de l'Orient. Nul autre, avant lui, n'avait déployé autant d'industrie, et montré plus d'activité et plus d'intelligence. On lui doit l'invention de l'écriture et celle du verre, le perfectionnement de l'arithmétique, du trafic et de plusieurs arts. Ce fut lui qui, le premier, entreprit les voyages de long cours sans autre guide que la terre, sans autre motif que l'amour du gain. Rien de plus audacieux, sans doute, que de dépasser les colonnes d'Hercule, s'élever jusqu'au nord de l'Europe, et entreprendre avec succès le tour de l'Afrique, en doublant le Cap de Bonne-Espérance.

Tout le commerce de la Méditerranée, du Pont-Euxin et de la Mer-Rouge était alors entre les mains des Sidoniens. On voyait venir dans leur ville l'or et l'argent d'Ophir et de l'Hispanie; le

cuivre de la Perse et de l'Arménie; le fer, le plomb et l'étain de l'Europe; le corail de la Sardaigne; l'ivoire et l'ébène de l'Afrique; les parfums de l'Arabie; les résines, les bois durs et les pierres précieuses de l'Inde; les étoffes de soie et de coton de l'Orient : l'Arabie leur envoyait des chevaux; l'Ibérie leur fournissait des esclaves; l'Égypte et la Mésopotamie, des grains et des cordages; le Liban, de l'huile, du vin, et le bois nécessaire à l'entretien de leur marine.

Ce commerce était sans doute très-considérable et très-productif lorsque Tyr, Carthage, Alexandrie, Cadix et Marseille n'existaient pas, et que la Grèce était en quelque sorte encore sauvage; il embrassait, comme on voit, à cette époque même, l'occident de l'Asie et les côtes de l'Indostan, le nord et l'orient de l'Afrique, la partie méridionale et occidentale de l'Europe; tous les pays, en un mot, situés sur la Caspienne et le Pont-Euxin. Mais les échanges étaient-ils pour cela aussi multipliés, aussi rapides qu'ils le sont de nos jours? Les besoins des peuples étaient-ils aussi grands, aussi variés? les consommations aussi fortes? Non sans doute. Les échanges devaient être fort lents, parce que les voyages étaient très-longs; ils étaient peu nombreux, parce qu'on avait peu de superflu et qu'on possédait fort peu d'argent : les besoins étaient bornés, parce que les mœurs étaient simples et la vie frugale. Les consommations devaient se réduire aux objets d'une absolue nécessité, tels que les métaux, quelques drogues, quelques étoffes, et les substances alimentaires les plus communes. Un peuple ne recherche les superfluités, les objets de luxe que lorsqu'il est parvenu à un état d'opulence qui suppose une civilisation avancée, une industrie très-active, la culture des arts libéraux, des sciences et des lettres. On sait que cet état de civilisation n'existait chez aucune nation à cette époque. Le commerce n'était donc pas si étendu que celui des peuples modernes. On jugeait de son importance par les bénéfices qu'il donnait, plutôt que par le nombre des vaisseaux qu'il employait, et par la force et la portée de ces mêmes vaisseaux. Il excitait la jalousie des peuples voisins, parce que rien de plus grand et de plus opulent ne s'offrait à leurs yeux.

Que l'on compare le commerce des Anciens, borné dans ses limites, avec celui qui se fait à présent et qui embrasse le Monde entier. Alors le continent de l'Amérique n'était pas connu : on n'avait pas pénétré dans la plupart des îles de l'Océan Indien; l'intérieur de l'Europe était plongé dans la barbarie; les communications y étaient lentes, embarrassées par mille entraves, ou nulles par le défaut de routes et par la manière de vivre de presque tous les peuples qui en faisaient partie.

Les marchandises qui venaient par des caravanes de l'intérieur de l'Asie, de toute l'Arabie et du nord de l'Afrique, étaient sans doute plus nombreuses, parce que l'Orient était plus civilisé qu'il ne l'est aujourd'hui, parce que les contrées situées à l'est et au sud de la Méditerranée étaient plus peuplées et plus riches; mais le commerce maritime n'était pas pour cela aussi étendu qu'il a dû le devenir lorsque l'Europe est parvenue à un degré éminent d'instruction et d'opulence; lorsque la boussole a guidé les navigateurs, et leur a permis de parcourir avec célérité tous les points du vaste Océan; lorsque tous les peuples de la Terre ont communiqué et correspondu entre eux, et ont pu échanger, sans interruption, les objets de leurs arts ou les productions de leur sol.

Après la découverte de la boussole, les navires des Européens ont acquis peu à peu une grandeur telle, qu'aucun port des Anciens ne peut les contenir. Huit ou dix pieds d'eau suffisaient à ceux-ci : il en faut vingt pour recevoir nos vaisseaux marchands, et une trentaine pour nos plus gros vaisseaux de guerre : d'où il est résulté que presque tous les ports des Anciens ont été successivement abandonnés, et que nous nous servons aujourd'hui de la plupart des rades dans l'intérieur desquelles ils avaient été obligés de construire des bassins, qui seuls convenaient à leur faible marine.

Il est bien vrai que les historiens font mention de quelques vaisseaux d'une énorme grosseur, ayant quinze, vingt, trente et même quarante rangs de rames (1), portant deux ou trois mille soldats

(1) Leroi, dans son Mémoire sur la marine des Anciens, pense que le quarantirème

et autant de rameurs; mais outre que ces récits peuvent avoir été exagérés ou mal interprétés, un vaisseau de cette force, que l'orgueil de quelque roi puissant aura fait construire, et qui aura servi pour un moment d'épouvantail, prouve seulement qu'il y avait des ports, tels que ceux d'Alexandrie, capables de les contenir; mais de pareils vaisseaux n'ont pas été habituellement employés : on sait, au contraire, que les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Carthaginois, se servaient, de préférence, de navires à deux ou trois rangs de rames, assez légers quelquefois pour qu'on les tirât sur le rivage, et qu'on ne les mît à flot qu'au moment du besoin.

Le commerce maritime qui avait rendu Sidon la ville la plus florissante de l'Orient, ne tarda pas à enrichir Tyr dès que celle-ci eut reçu dans son sein un grand nombre de Sidoniens, qui vinrent y apporter leurs arts et leurs connaissances nautiques. L'époque de cette colonie, dont on ignore le motif, fut aussi celle de la décadence de Sidon; car il n'est presque plus fait mention, depuis lors, que de Tyr; et quoique la population de la première fût encore assez considérable lorsque Alexandre parut en Phénicie, lorsque les Romains s'en emparèrent, lorsque les Mahométans vinrent s'y établir, néanmoins presque tout le commerce paraît concentré à Tyr, et Sidon ne figure plus que parmi les villes du second ordre.

L'époque de cette colonie est bien antérieure au siége de Tyr par Salmanazar, car déjà toutes les villes de la Phénicie, soumises à

---

de Ptolémée Philator, décrit par Plutarque et Callisthène, et qui portait, selon ces auteurs, quatre mille rameurs, quatre cents matelots, deux mille huit cent cinquante soldats, et un grand nombre d'hommes destinés à l'administration des vivres, n'avait pas quarante rangs de rames, mais quarante files de rameurs. Il lui suppose cinquante gradins de chaque côté, formés de cinq rangs de rames mues, la plus basse, par quatre rameurs; la seconde, par six; la troisième, par huit; la quatrième, par dix, et la cinquième par douze; ce qui fait quarante rameurs par gradin, ou deux mille rameurs de chaque côté. Il explique à peu près de même les décarèmes, quinquerèmes, etc. *Histoire de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, tom. XXXVIII, pag. 542 et suiv.

cette orgueilleuse cité, se donnèrent volontairement au prince assyrien : elles préférèrent un joug étranger à celui d'une ville qui devait à l'une d'elles sa population, sa puissance et ses richesses.

Au commencement du dix-septième siècle, l'émir Fakr-el-Din, qui voulait empêcher les vaisseaux turcs d'aborder en Syrie, fit combler le port de Seyde, au point qu'on le peut traverser aujourd'hui sans avoir de l'eau jusque aux genoux, excepté vers son entrée, où les bateaux du pays viennent encore mouiller. Les navires un peu gros, que le commerce y attire, jettent l'ancre près d'un îlot qui se trouve à un mille de distance au nord-nord-ouest. Il y a à l'entrée du port un château en mauvais état, auquel on arrive par un chemin construit sur une rangée d'arches.

La ville est bâtie sur un plateau peu élevé : elle jouit d'un côté de la vue de la mer, et de l'autre de celle de la campagne. Les premières chaînes du Liban se présentent à deux lieues à l'est, et forment un tableau fort agréable. Le territoire, presque tout en plaine, est assez bien cultivé, et planté comme celui de Barut, si ce n'est qu'on y voit un peu moins de mûriers et un peu plus d'orangers : il est arrosé par l'Aula et par quelques ruisseaux qui prennent leur source aux montagnes voisines.

Seyde a été pendant long-tems la résidence d'un pacha et celle d'un consul français ; mais depuis que Dgézar habite Acre et en a fait sa capitale, le consulat a été transféré au chef-lieu, et Seyde n'a plus eu qu'un vice-consul. En 1790, époque à laquelle Dgézar a obligé les Français à abandonner leurs établissemens, il y avait cinq maisons de commerce dans chacune de ces deux villes, qui faisaient passer à Marseille pour une valeur de 1,200,000 francs de marchandises : elles consistaient en coton en laine et en coton filé, en toiles de coton, en soie, galles, scammonée, soude et cire. On exporte aussi de Seyde, pour Alep et Damas, une assez grande quantité d'oranges, de citrons et de cédrats. On envoie à Constantinople et dans quelques villes d'Italie, de la glu qu'on extrait du fruit du sébestier.

Il y avait à Seyde, sous la protection de la France, un couvent de religieux de Terre-Sainte, et un couvent de Capucins. Il ne restait

de ces derniers, qu'un seul religieux, qui s'y soutenait avec peine depuis le départ des négocians français : mais il y a beaucoup de prêtres maronites. Les Druses sont un peu moins nombreux ici qu'à Barut, et la population y est plus mélangée.

Les négocians de Seyde n'ayant pu nous donner des informations touchant la caravane de Damas, nous expédiâmes un exprès au cit. Chaboceau, médecin français, établi dans cette ville, pour le prier de nous donner, à ce sujet, tous les renseignemens qu'il pourrait recueillir, et nous dire surtout si, à défaut de la caravane, nous pourrions sans danger faire route pour Bagdad.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Départ pour Tyr; description de la ville et des environs; étendue de son port; réflexions à ce sujet. Des puits de Salomon; *de l'aqueduc. Recherches sur la position de Palaetyr et de l'époque de la fondation de Tyr l'insulaire. De la pourpre tyrienne. Des deux rades de Tyr.*

Après avoir passé quelques jours à Seyde, nous résolûmes d'aller à Tyr. Pouvions-nous quitter ces contrées sans payer notre tribut d'admiration à la cité célèbre qui, fondée ou agrandie par Sidon, devint plus riche et plus puissante que sa métropole? Le port de celle-ci nous avait surpris par son peu d'étendue : il nous tardait de voir si celui de Tyr nous donnerait une plus haute idée du commerce maritime et de la navigation des anciens peuples. Nous voulions en lever le plan malgré le danger qu'il y avait à faire cette opération; car nous étions en pays ennemi. Nous savions que Dgézar, pacha, fortement indisposé contre tous les Français, n'aurait pas manqué, au moindre prétexte, de faire éclater contre nous sa colère; mais il est des occasions où la prudence se tait. L'espoir d'un plaisir très-prochain l'emporte bien souvent sur la crainte d'un danger éloigné.

On évalue à vingt milles la distance qu'il y a de Seyde à Sour (1). Le chemin est uni, assez beau, peu distant de la mer. Rien de remarquable ne se présenta à nous, si ce n'est deux pierres milliaires, portant des inscriptions latines en partie effacées (2), et l'ouverture de quelques grottes que nous supposâmes avoir été

(1) Sour est le nom moderne de l'ancienne Tyr.

(2) Maundrell a donné ces inscriptions dans son *Voyage d'Alep à Jérusalem*.

des catacombes. Nous ne vîmes point les ruines de Sarepta, ni les mines de fer qui faisaient la richesse des habitans de cette ville, ni les vignobles qui leur fournissaient un vin délicieux. Nous rencontrâmes quelques faibles ruisseaux : il y avait sur leurs bords plusieurs graminées, le tamaris d'Europe et les trois espèces de roseaux que nous avions observés entre Seyde et Barut. Ailleurs la campagne était nue, ou ne présentait plus que le triste squélète des végétaux qui naguère l'avaient ornée, et qui attendaient le retour des pluies pour se montrer de nouveau. Parmi eux se trouvait le *gundelia*, que Tournefort avait cueilli au nord de l'Asie mineure, et la coloquinte, plante drastique, de la famille des cucurbitacées, qui croît spontanément vers les bords de la mer, et dont le fruit, rond, lisse, à peine gros comme une orange, est un objet de commerce pour la Syrie.

Toute la côte était couverte d'une espèce de crabe connu des Anciens, sous le nom de *cavalier* (1). A mesure que nous approchions de lui il courait de côté avec la plus grande célérité, et se sauvait à la mer ou dans les trous qu'il avait creusés sur le rivage. Nous voulûmes l'atteindre à la course; nous ne pûmes y parvenir; mais il nous fut aisé de le saisir en fouillant dans le sable où il s'était tapi. Ce crabe est très-vorace : les cadavres ou charognes de toute espèce, ainsi que les substances animales que la mer rejette sur le rivage, sont dévorés par lui en un instant. Ses yeux présentent une particularité fort remarquable : le pédicule qui les supporte, les dépasse supérieurement, et va se terminer en une houpe de poils ou pinceau assez long. Le têt est carré, convexe et chagriné en dessus; les angles latéraux antérieurs sont saillans, et la ligne

---

(1) Crabe cavalier. Camus, notes sur l'*Histoire des Animaux* D'ARISTOTE, pag. 160.

Elien, *de Nat. animal. lib.* 7, *cap.* 24.

Belon, *de la Nat. des Poissons*, liv. 2, p. 367.

Hasselquist. *Voyage dans le Levant*, part. 2, pag. 65 et 159.

Ippeus, *Aristot. lib.* 4, *cap.* 2.

Pline, *Hist. nat.*, liv. 9, chap. 31.

qui se prolonge postérieurement, et qui se divise vers le milieu, est légérement crénelée dans toute sa longueur. Les pinces ne sont pas fort grandes; elles sont chagrinées et très-anguleuses : les autres pattes sont un peu rugueuses : la pièce qui les termine est mince, pointue, et a quatre lignes longitudinales, saillantes. Il appartient au genre *ocypode* (1). (*Voyez pl.* 30, *fig.* 1.)

Nous avions fait un peu plus de douze milles, et nous avions dépassé deux caps lorsque nous apperçûmes, bien avant dans la mer, la presqu'île de Tyr et la moderne *Sour*. Nous n'étions pas bien loin du *Léontes*, aujourd'hui *Nahr-el-Kasemir*, rivière peu considérable, que nous passâmes sur un pont moderne, construit sur des piles plus anciennes. Nous laissâmes ensuite à notre gauche un caravanserai à moitié détruit, tout environné de ruines, et nous entrâmes dans une plaine assez étendue. Nous y vîmes trois gazelles qui marchaient devant nous, sans paraître effrayées. Une heure après nous remarquâmes un grand bassin triangulaire, qui sert à abreuver les bestiaux d'alentour. Il y avait aux environs quelques traces d'anciennes habitations, et sur le rocher, qui est à nu à cet endroit, nous vîmes des encaissemens de cinq à six pieds de longueur, sur un et demi de largeur, qui ont probablement servi autrefois à des sépultures. De ce bassin à Sour il n'y a pas une lieue, et le sol est plat, peu élevé. On y distingue une partie un peu plus basse que l'autre, toute couverte de sable pur, qui paraît avoir appartenu à la mer, et qui s'étend jusqu'à la jetée qui joignit au continent l'île sur laquelle Tyr était bâtie.

Cette jetée a successivement acquis une largeur assez considérable par les sables que les flots de la mer y amènent. On y voit une tour carrée, de construction arabe, dans laquelle est une fontaine dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Sour est entourée d'un mur très-élevé, peu épais, capable tout au plus de la défendre contre une troupe de brigands mal armés. Elle occupe le tiers de la presqu'île, et présente de loin l'apparence

(1) *Ocypoda* ippeus, *thorace quadrato, scabro, antice utrinquè angulato oculis penicillo terminatis.* Tab. 30, fig. 1.

d'une ville de médiocre grandeur; mais lorsqu'on y est entré, on est surpris de voir des maisons éparses, en partie écroulées; des rues désertes ou fréquentées par quelques hommes déguenillés; un port abandonné, presque comblé de sables : on y cherche en vain quelques restes de l'opulente Tyr. Partout l'affreux tableau de la dévastation, de la misère et du désespoir vient déchirer le cœur de l'étranger, déjà ému par le souvenir d'une gloire et d'une puissance qui furent fondées sur l'agriculture, les arts, la navigation et le commerce.

Aucune ville de l'Empire othoman ne présente peut-être autant de misère que celle-ci, avec un territoire aussi étendu, aussi fertile, aussi arrosé; avec des habitans aussi sobres, aussi actifs, aussi intelligens; mais aucune ville n'est plus exposée aux incursions des Arabes, au pillage des Motualis et des Naplousins, aux extorsions des officiers du pacha d'Acre. Plus les habitans de Sour trouvent de ressources dans leurs champs et dans leur industrie, plus ils sont tourmentés, plus ils sont pressurés. Ils se livrent sans relâche à la culture du coton et du tabac; à celle du froment, de l'orge et du maïs; à la fabrication de quelques toiles de coton, et cependant ils ne peuvent souvent venir à bout de payer leurs impôts, élever leurs familles, reconstruire leurs maisons, et se procurer les objets d'une indispensable nécessité.

On compte aujourd'hui à Sour cinq à six cents habitans druses, maronites, grecs et arabes, restes infortunés des massacres qui ont eu lieu à diverses époques et sous divers prétextes.

Les fondemens de murs que l'on apperçoit hors de l'enceinte actuelle, tant au sud qu'à l'ouest, prouvent assez qu'anciennement toute la presqu'île fut couverte de maisons. Partout on rencontre des citernes dont les ouvertures sont à fleur de terre. On voit, au sud-est de la ville, une église à moitié ruinée, bâtie par les Grecs du Bas-Empire, sur les fondemens de quelque temple : à côté sont deux belles colonnes à triple fût, que Dgézar, pacha, malgré sa puissance, ne put jamais faire enlever, quoiqu'il les eût destinées à orner la mosquée qu'il faisait construire à Saint-Jean-d'Acre.

La facilité que la mer offre pour le transport des colonnes, des

statues, des inscriptions, des bas-reliefs, a été une des principales causes de la dévastation qui a eu lieu sur toutes les anciennes villes de la côte. Il n'y reste plus maintenant que les masses qui se sont défendues elles-mêmes, par leur poids, contre le tems et les entreprises des spoliateurs, et quelques objets peu volumineux, déposés dans la terre, que le hasard fait quelquefois découvrir.

Combien, depuis les tems les plus reculés, doit-il être sorti de précieux objets d'arts de cette ville, où on trouve à peine aujourd'hui quelques débris? Après les Grecs, les Romains profitèrent des dépouilles de Tyr; après ceux-ci, les Grecs du Bas-Empire s'empressèrent de détruire ses temples : les Croisés vinrent ensuite enlever tout ce que les premiers y avaient épargné; les Musulmans à leur tour ont fait disparaître jusqu'aux habitans; et depuis lors les voyageurs de toutes les nations, que l'ancienne splendeur de Tyr y attire sans cesse, ont fait tous leurs efforts pour s'y procurer, en inscriptions, en médailles et en pierres gravées, quelques échantillons des arts qui y fleurirent autrefois.

L'ancienne Tyr est plus complétement détruite que beaucoup d'autres villes de la côte, qui ne l'ont jamais égalée en magnificence. On y trouve moins de vestiges de monumens, et beaucoup moins de colonnes qu'à Barut et à Latakie; mais on sait que divers sultans en ont fait transporter à Constantinople, et que derniérement encore Dgézar s'y en est procuré de fort belles : on en voit d'ailleurs un grand nombre dans la mer, à côté du port, qu'on y a entassées pour briser l'impétuosité des vagues occasionnées par les vents d'ouest et de nord-ouest.

La presqu'île de Tyr a la forme d'un triangle presque équilatéral, dont un des angles touche à la terre. Le côté le plus large est celui qui fait face à la pleine mer; il a environ douze cents pas de long : le plus court, celui du sud-est, n'en a pas mille; ce qui donne, comme on voit, une étendue si bornée à l'espace sur lequel Tyr fut bâtie, qu'on doit être étonné qu'il ait pu lui suffire. Nous ne pouvons pas cependant révoquer en doute ce que tous les historiens ont dit de sa puissance et de sa richesse. Nous savons qu'elle fut la souveraine des mers durant plusieurs siècles; qu'elle soutint

pendant sept mois un siége opiniâtre contre l'armée d'Alexandre, et qu'elle put, malgré ses pertes, en soutenir un autre, dix-neuf ans après, contre Antigone ; car alors Tyr du continent n'existait plus, et la ville était entiérement renfermée dans l'espace que nous venons d'indiquer.

On dira sans doute qu'une ville où tous les hommes concourent également à sa défense, est capable, avec une population bornée, de résister à des armées nombreuses si elle est en outre forte par sa position et par des ouvrages conçus et exécutés avec intelligence. Mais aussi le rang que Tyr occupait parmi les villes les plus florissantes de l'Orient, les nombreuses colonies qu'elle avait envoyées sur presque tous les points de la Méditerranée et jusqu'au-delà des colonnes d'Hercule; un commerce très-étendu, une industrie très-active, la mer couverte de ses navires, tout ne semble-t-il pas prouver que Tyr, bâtie sur l'île ou sur la presqu'île que nous voyons, a dû, relativement à son étendue, être extrêmement peuplée; ses rues ont dû être fort étroites, et ses maisons fort hautes : et en effet, au rapport de Strabon, les maisons de Tyr avaient plusieurs étages, et étaient beaucoup plus élevées que celles de Rome.

Mais ce qui doit nous surprendre le plus, c'est le peu d'étendue du port; c'est de voir un bassin qui n'avait pas au-delà de cent cinquante pas de diamètre, et qui a pu contenir une marine capable de rendre presque tous les peuples civilisés de la Terre, tributaires de l'active industrie des Tyriens. Ce port est beaucoup plus petit que celui de Sidon : il est situé sur la face nord-est de la presqu'île. C'est un bassin presque circulaire que la Nature forma, et auquel l'art n'eut presque rien à ajouter. L'entrée était resserrée, et défendue par deux tours dont on voit encore les restes. Elles étaient jointes à la terre par un mur que les vagues ont détruit en partie, et qui faisait ensuite le tour de l'île. Indépendamment de ce mur extérieur qui défendait l'entrée du port, il y en avait un second qui le séparait de la ville, et qui devait permettre aux habitans de résister à des ennemis qui auraient pu s'en emparer.

La première idée qui se présente en mesurant le port de Tyr,

c'est qu'il y en avait peut-être un autre beaucoup plus vaste, que l'on est porté à placer au bras de mer qui séparait l'île du continent; car on a bien de la peine à concevoir comment les Tyriens, avec un bassin de cent cinquante pas de diamètre, ont pu couvrir les mers de leurs vaisseaux, et s'emparer de presque tout le commerce de la Méditerranée. Mais si l'on réfléchit qu'une partie des navires de Tyr était sans cesse en mer ou dans les ports étrangers, occupée au cabotage ou à des voyages réglés, et une autre rangée sur le rivage, pour n'être mise à flot que quand les circonstances l'exigeaient, on se persuadera facilement qu'un peuple actif et industrieux a pu, avec des moyens très-bornés en apparence, exécuter les grandes choses que l'Histoire nous a transmises à son égard.

On pourrait conjecturer que les Tyriens avaient leur port entre l'île et le continent lorsque leur ville était située en terre-ferme; mais lorsqu'elle eut été détruite par Nabuchodonosor, lorsque les Tyriens se furent tous déterminés à passer dans l'île, comme dans un lieu de sûreté, ils durent se servir de l'excellent port que cette île leur offrait, et abandonner l'autre, qui se trouvait exposé aux dangers qu'ils voulaient dorénavant éviter; car si les Tyriens, à l'arrivée d'Alexandre, avaient eu leur port dans le bras de mer, conséquemment à portée de la terre-ferme, il eût été attaqué sur le champ par ce conquérant; il eût même été comblé par la chaussée qu'il y fit élever. Nous lisons cependant dans les historiens, que les habitans de Tyr furent maîtres de leur port tant que dura le siége, et qu'ils inquiétèrent souvent, avec leurs navires, les ouvriers qui travaillaient à combler le bras de mer.

L'attaque qu'Alexandre fit exécuter, après sept mois de siége, contre les murs de la ville au moyen de la chaussée, et contre le port au moyen de la flotte qu'il venait de recevoir de Chypre; les divers combats qui eurent lieu à l'entrée du port; l'impossibilité d'y pénétrer, malgré les avantages que la flotte des Macédoniens avait obtenus sur celle des Tyriens; la difficulté qu'il y eut de le forcer après que tous les navires de ces derniers eurent été pris ou coulés, tout prouve qu'à l'arrivée d'Alexandre, le port des Tyriens

n'était point à portée du continent; qu'il était bien fermé, et placé sous les murs même de la ville; qu'il était, en un mot, tel à peu près que nous le voyons aujourd'hui.

Bien plus, je crois que les Tyriens n'eurent jamais d'autre port, soit qu'ils se fussent établis sur le continent, soit qu'ils se fussent réfugiés dans l'île; car il n'en existe aucune trace sur la côte. Le bras de mer ne pouvait être un port bien sûr, à moins que de chaque côté on ne l'eût garanti des vagues par une jetée. Et puisqu'il en existait un fort bon dans l'île, pourquoi les Tyriens ne s'en seraient-ils pas servi de préférence? La distance qu'il y avait de ce bras de mer au port de l'île n'était pas d'un demi-quart de lieue. On ne présume pas que les deux rades qui se trouvent, l'une au nord, l'autre au sud de la presqu'île, aient jamais pu servir de port : leur ouverture est trop large, et les rochers qui sont à l'ouest, sont trop distans les uns des autres pour empêcher que le vent ne s'y fasse sentir, et n'y excite des tempêtes auxquelles les navires des Anciens n'auraient pu résister.

Si nous quittons maintenant la presqu'île de Tyr et ses deux rades, et que nous nous dirigions à l'est pour nous rendre au rocher de Machouca, où nous croyons que fut placée l'ancienne Tyr, nous trouvons, sur la jetée même, une tour carrée, qui paraît être de construction arabe, à en juger par ses arceaux et ses meurtrières. Il y a dans l'intérieur de cette tour une source peu abondante, assez profonde, et une cloison intermédiaire qu'on y a élevée afin que les hommes qui y vont faire leurs ablutions, ne se trouvent pas avec les femmes qui y vont puiser de l'eau pour les besoins domestiques.

La distance de la fontaine au rocher de Machouca est de plus d'un mille, et tout le sol est couvert d'un sable fin que les vagues de la mer amoncèlent sur le rivage, et que le vent chasse et répand ensuite aux environs.

On rencontre dans ce trajet quelques restes de l'aqueduc qui fut continué jusqu'à la mer lorsque la ville ancienne fut abandonnée, et que les habitans vinrent tous s'établir sur l'île. Arrivés au rocher, nous remarquâmes des fondemens épais de vieux murs, quelques

pierres

pierres taillées, des fragmens de briques et de poteries. Nous vîmes une petite mosquée et le tombeau d'un scheik arabe, bâtis probablement sur quelque temple ancien, peut-être sur celui d'Hercule, protecteur de la ville.

En nous dirigeant ensuite au sud, nous remarquâmes beaucoup de fragmens de briques, confondus avec la terre végétale, et par fois des restes de maçonnerie, qui saillent au dessus du terrain. Nous vîmes des champs de coton dont la récolte était faite, des jardins potagers assez bien cultivés : nous traversâmes plusieurs fois un ruisseau d'arrosement qui serpente dans cette plaine; nous prolongeâmes l'aqueduc, et nous eûmes souvent occasion de voir les stalactites dont Volney a parlé. Elles sont si considérables, qu'elles ont revêtu en beaucoup d'endroits les piliers de l'aqueduc, et rempli en quelques autres des arches entières; là même où les arches ont été démolies, on ne trouve plus maintenant que des masses de stalactites en forme de pyramides. Nous arrivâmes aux sources après une heure et demie de marche à pied : elles sont au nombre de trois, et connues vulgairement sous le nom de *puits de Salomon*. Ce n'est pas qu'on attribue à ce roi les travaux qui furent faits pour élever l'eau et la verser dans un aqueduc, puisqu'il n'a jamais été maître du pays; mais on croit qu'il a voulu parler de ces sources dans le cantique des cantiques (1).

Nous ajouterons fort peu de choses à la description que Maundrell et Volney en ont faite. Il est inutile de répéter ce que les voyageurs qui nous ont précédés, ont dit avec exactitude. Les réservoirs, dont l'élévation est d'environ dix-huit pieds au dessus du sol, sont formés d'un mur épais, garni intérieurement d'un blocage calcaire, et revêtu à l'extérieur de pierres de taille pareillement calcaires, d'une assez grande dimension. Ces pierres ont été enlevées presque partout, excepté vers la face occidentale de la grande source. On monte à ces réservoirs par un escalier très-dégradé.

(1) Ces sources sont prises par Guillaume de Tyr, pour le *fons hortorum* du cantique de Salomon, et par Brocardus et Adrichomius, pour le *puteus aquarum viventium*.

L'eau est abondante dans toutes les saisons; elle était versée autrefois dans l'aqueduc principal par trois aqueducs particuliers, dont deux sont rompus : l'aqueduc principal est rompu lui-même à peu de distance de là. Cette eau est employée maintenant à l'usage des moulins à farine, que l'on a adossés aux réservoirs ; elle sert ensuite à l'arrosement des terres qui se trouvent du côté de la mer, distante seulement d'un quart de lieue.

L'Histoire ne fait pas mention de l'époque à laquelle les réservoirs et l'aqueduc ont été construits; mais on doit présumer qu'ils existaient du tems d'Hiram, et qu'ils avaient assez de célébrité pour que Salomon en parlât comme d'une merveille. Josèphe dit que Salmanazar, roi des Assyriens, ne pouvant réduire par la force des armes, Tyr qu'il assiégeait ou bloquait depuis long-tems, prit enfin le parti d'en détourner les eaux; ce qui obligea les habitans à creuser des puits ou des citernes. Si nous supposons que Palætyr était sur le coteau de Machouca et aux environs de ce coteau, ainsi que les ruines l'indiquent, nous ne douterons pas que les travaux faits pour élever l'eau et pour l'y conduire, n'aient été entrepris pour cette ville, déjà riche et très-peuplée avant que l'autre existât ; car si l'aqueduc n'avait été construit que pour Tyr l'insulaire, il est bien probable qu'on n'aurait pas fait remonter l'eau de dix-huit pieds au dessus de son niveau, puisque, prise à sa source, elle avait assez d'élévation pour arriver jusqu'à l'île. On n'aurait pas construit à grands frais un superbe aqueduc, lorsqu'un simple canal eût suffi : on n'aurait pas fait passer d'ailleurs par le coteau cet aqueduc, qu'il eût été plus simple de conduire par une ligne droite au rivage de la mer, voisin de l'île.

On peut objecter que cet aqueduc est de construction grecque ou romaine ; ce que nous sommes portés à croire : mais on peut néanmoins présumer qu'il en existait auparavant un autre plus simple, qui se rendait également à Palætyr, et que le second n'a passé de même par le coteau, que parce que le temple d'Hercule continua de s'y trouver pendant long-tems, quoique la ville fût détruite.

On sait qu'Alexandre, après avoir soumis la Syrie et la Phénicie,

vint se présenter devant Tyr, pour lors située dans l'île, et qu'il demanda à y entrer, parce qu'il devait, suivant l'oracle, sacrifier à Hercule tyrien, dont les rois de Macédoine se glorifiaient de descendre. Les Tyriens, en hommes prudens, répondirent qu'il y avait un temple d'Hercule hors de la ville, en un lieu nommé Palætyr ; que là il pouvait faire son sacrifice d'une manière convenable. Or, comme ce temple était, selon Quinte-Curce, au lieu même où avait été l'ancienne Tyr, et comme les eaux n'ont pu être amenées, à grands frais, au coteau que pour l'un ou pour l'autre, il nous paraît évident que le temple d'Hercule était là, et que c'est là aussi qu'était auparavant l'ancienne Tyr.

Strabon assigne trente stades de distance de Tyr à Palætyr; ce qui convient assez bien à la position du rocher dont il est question, puisqu'il est distant de deux milles de la presqu'île. Quinte-Curce dit que Palætyr fournit aux soldats d'Alexandre une grande quantité de pierres pour la construction de la chaussée qui devait joindre l'île au continent, et que ces pierres étaient à leur portée (1); et du tems de Pline, l'emplacement de Palætyr était dans l'enceinte de Tyr (2). Cet auteur assigne dix-neuf mille pas à cette enceinte ; ce qui fait présumer que les sources y étaient comprises, et qu'elle s'étendait au nord du rocher. Quant au fleuve qui passait, selon Scylax, à Palætyr (3), c'est probablement le ruisseau qui serpente dans la plaine, et qui a dû traverser la ville, qui se prolongeait indubitablement au sud du coteau.

Ainsi donc la position des lieux, d'accord avec l'Histoire, prouve bien que les eaux n'ont pu être élevées et amenées au coteau de Machouca qu'à une époque où la ville existait en ce

---

(1) *Magna vis saxorum ad manum erat Tyro vetere præbente.* Quint. Curt. lib. 4, cap. 2.

(2) *Circuitus* 19000 *passuum est intra Palætyro inclusa. Oppidum ipsum* 22 *stadium obtinet.* Pl. lib. V, cap. 19, t. 11, p. 263.

(3) Ensuite vient la ville de Tyr, qui a un port en dedans de ses murs. Cette île est la demeure des rois de Tyr : elle est éloignée du continent de trois stades. Ensuite vient la ville de Palætyrus, au milieu de laquelle passe un fleuve.

lieu. On doit présumer qu'elles furent conduites de là au rivage de la mer, lorsque les Tyriens furent établis dans leur île : peut-être même l'aqueduc fut-il continué, après le siége de Tyr, par Alexandre ; car il y a sur la chaussée même quelques restes des piliers qui ont soutenu l'aqueduc.

Quant à la fontaine que l'on voit sur cette chaussée, et dont la profondeur est d'environ quinze pieds, Volney a cru qu'elle communiquait aux sources dont nous venons de parler, par des conduits secrets; et la preuve qu'il en donne, serait incontestable si le fait sur lequel il l'appuie, d'après le témoignage des habitans, n'était une de ces erreurs contre lesquelles les voyageurs ne peuvent pas se mettre en garde.

On nous a dit, comme à lui, que les eaux de la fontaine éprouvaient une diminution sensible à la fin de l'été, et qu'on les rétablissait dans leur premier état en y versant une assez grande quantité d'eau; ce qui arrive, comme on sait, à la plupart des fontaines intermittentes. On nous a dit aussi que ces eaux se troublaient en même tems que celles des puits; mais nous étant informés sur les lieux mêmes d'un fait aussi singulier, les meûniers nous répondirent que cela n'arrivait jamais : ils nous dirent qu'elles baissaient seulement un peu à la fin de l'été, sans cesser néanmoins de fournir aux besoins de leurs moulins.

Si la fontaine était entretenue par un ou plusieurs canaux souterrains, qui, dans cette supposition, viendraient des sources, comme il n'y a dans tout le trajet ni ouverture, ni soupiraux, ni aucun moyen de remédier aux accidens qui peuvent arriver, on ne conçoit pas comment, après un intervalle de plus de deux mille ans, ces canaux n'ont pas été obstrués par la matière séléniteuse qui a formé les stalactites que l'on voit attachées à l'aqueduc. D'ailleurs, pourquoi supposer l'existence de pareils canaux? Dira-t-on que les Tyriens voulurent se ménager de l'eau à l'insu d'un ennemi qui serait venu les assiéger ; mais n'est-il pas évident que presque tous les habitans, et même la plupart des étrangers, ayant connaissance de ces conduits souterrains, l'ennemi ne pouvait manquer d'en être informé, et dès-lors il lui eût été aussi facile de

couper le conduit inférieur, que de détruire l'aqueduc supérieur.

Ces eaux ne peuvent suivre, dans un trajet de deux lieues, les sinuosités de l'aqueduc et les inégalités du sol : elles auraient dévié depuis long-tems, parce que ces conduits auraient été obstrués par la matière séléniteuse qui se serait successivement déposée contre les parois intérieures. Il est plus probable que ces eaux ne viennent pas de fort loin, que leur conduit est postérieur aux travaux de l'aqueduc; que celui-ci ayant été plusieurs fois endommagé et réparé, il fut une époque où les habitans, hors d'état de l'entretenir, se bornèrent à conduire, à peu de frais, les eaux peu abondantes qui se trouvaient le plus à portée de leur presqu'île.

On doit supposer que la destruction de l'aqueduc date de l'arrivée des Arabes en Syrie. On sait qu'il était déjà rompu lorsque les Croisés vinrent mettre le siége devant Tyr, au commencement du douzième siècle.

Quant aux deux villes, la confusion qu'il y a chez les auteurs anciens au sujet de Palætyr et de Tyr l'insulaire, la difficulté qu'ont les Modernes de déterminer d'une manière précise l'époque à laquelle l'une a succédé à l'autre, l'incertitude de la position de la première, tout doit faire présumer que, pendant plusieurs siècles, et ce sont ceux de la plus grande prospérité des Tyriens, les deux villes ont existé ensemble, ont dû se confondre et n'en former pour ainsi dire qu'une. Tyr, située d'abord sur le monticule auquel aboutit l'aqueduc, a dû s'étendre autour de ce monticule, et s'avancer plus particulièrement vers la mer. L'île où se trouvaient le port de Palætyr et tous les établissemens relatifs aux constructions navales et au commerce maritime, a dû se peupler peu à peu, et former une seconde ville, qui n'a été d'abord qu'un faubourg de la première, et qui a pris ensuite un grand accroissement par les ateliers de marine, par les magasins de commerce, par les maisons des négocians, par les temples et les palais qui y furent élevés, par tous les travaux qui y furent exécutés. Elle est ensuite devenue la ville principale, avant même peut-être que l'autre fût détruite.

Mais quelle est l'époque où Tyr l'insulaire prit de l'accroissement? Il semble qu'elle n'existait pas encore à l'arrivée des Israélites; car il n'est fait mention dans l'Écriture, que de celle du continent : elle était située vers la mer, et était assez forte pour que le peuple juif ne pût jamais s'en emparer; elle était sur un lieu élevé et fort, ainsi que l'indique le mot phénicien, *Tzor*, qu'elle portait alors.

Du tems de la guerre de Troie, Tyr du continent était soumise aux Sidoniens, et n'avait aucune célébrité; car Homère parle plusieurs fois de Sidon sans faire mention de Tyr. Il est probable qu'alors celle de l'île n'était point encore bâtie.

Cependant si nous remontons jusqu'aux tems où l'Histoire se confond avec les fictions de la Mythologie, nous voyons que Bacchus arrive à Tyr, la patrie de Cadmus; qu'il est étonné de la quantité de navires qu'il trouve dans le port. Les voiles étaient teintes en pourpre. La ville était située dans la mer, et, quoique divisée de la terre par l'eau, elle tenait en quelque sorte à cette terre par un triple rempart. Il la compare à une jeune fille nageant, dont la tête et la poitrine sortent de l'eau, dont les bras s'étendent sur la mer, dont le corps est couvert d'eau, et dont les pieds néanmoins tiennent à la terre. Bacchus s'écrie qu'il voit une île dans le continent. Il admire particuliérement l'aqueduc qui, à travers un golfe terrestre, conduisait à la ville les eaux dans l'espace d'une heure. Il voit le flot fécond d'Abarbarca, et la source Callirhoë, d'où s'exhalait une rosée fécondante. Il va ensuite se récréer dans l'allée qui conduisait au temple d'Hercule Astrochiton, puis il invoque Hercule portant le manteau étoilé, comme étant le même dieu que le soleil. Le dieu le reçoit dans son temple, et lui donne la main : il portait l'image du Ciel et la figure du Monde. Il invite Bacchus à sa table. Celui-ci demande à Hercule quel dieu a pu fonder la ville, quelle divinité a attaché les rochers à la mer, et quel est celui qui a mêlé la terre à la mer. Hercule lui répond que ce sont les premiers hommes qui ont bâti la ville, en appuyant ses fondemens sur les rochers; que, par un oracle qu'il leur rendit en songe, il leur conseilla de faire des vaisseaux, et de naviguer jusqu'à ce

qu'ils trouvassent deux rochers flottans (1), au milieu desquels était un olivier admirable, gardé par un dragon, et sur ses branches un aigle; qu'ils sacrifiassent l'aigle à Neptune, qu'ils arrosassent de son sang les rochers flottans, qu'ils les dédiassent à Jupiter et aux autres dieux, et que ces rochers se fixeraient; qu'ils bâtissent ensuite sur ces rochers une ville, en appuyant ses fondemens dans la mer.

Les Géans, ajouta-t-il, firent des vaisseaux; ils naviguèrent vers les îles indiquées; ils trouvèrent l'olivier et l'aigle; ils sacrifièrent ce dernier à Jupiter et à Neptune, et de son sang ils arrosèrent, le long de la mer, tous les rochers qui forment l'enceinte de Tyr. Quant aux sources, Abarbarca était une fille très-chaste, qui finit par se marier avec Callirhoë. Cela dit, Bacchus donna une coupe d'or à Hercule, et Hercule un manteau étoilé à Bacchus : puis Bacchus, quittant le dieu Astrochiton, protecteur de la ville de Tyr, reprend son chemin par l'Assyrie (2).

On lit dans Justin, que Tyr fut fondée par les Sidoniens, un an avant la prise de Troie. Josèphe et Eusèbe disent qu'elle fut bâtie deux cent quarante ans avant la fondation du temple de Jérusalem, et Cédrène fixe cette époque à l'an 351. Il dit que c'est Agénor, père de Cadmus, qui la fonda, et la nomma Tyr, du nom de sa femme Tyro. On ne sait si ces auteurs ont voulu parler de Tyr du continent, ou de Tyr l'insulaire; mais ce qu'on ne peut attribuer qu'à la dernière, c'est que Hiram, roi de Tyr, selon Josèphe, habitait l'île de Tyr, quoiqu'il fût maître de la côte, et que Sidon, Biblos et d'autres villes lui fussent soumises. Il joignit à la ville, par des chaussées, l'Eurachoron ou l'îlot, sur lequel se trouvait le temple de Jupiter olympien. Il fortifia le côté de l'orient, et il rendit, selon l'expression de l'auteur, la ville *meilleure*. Le même dit que ce prince écrit à Salomon de lui envoyer du blé en échange du bois qu'il lui a fourni pour la construction du temple de

---

(1) Ces deux îles sont représentées sur les médailles de Gordien III, frappées à Tyr, et sont nommées *Petræ Ambrosiæ*.

(2) *Nonnus Dionysiaca*, *lib. XL*, *v.* 303 *et seq.*

Jérusalem, et il fonde sa demande sur ce que le blé ne croissait pas dans l'île qu'il habitait.

Ce qui paraît avoir jeté le plus de confusion dans l'histoire de ces deux villes, c'est la prédiction d'Ézéchiel, en 587 avant l'ère chrétienne, que les uns attribuent à l'insulaire, et les autres à celle du continent, et que l'on doit, ce me semble, rapporter à la première, quant à la position qu'Ézéchiel semble lui assigner, et à la seconde quant à sa destruction. Au reste, c'est cette même prédiction et la contradiction apparente que l'on y voit, qui prouvent que les deux villes existaient alors et n'en faisaient qu'une. Voici à peu près comment s'exprime le prophète, la onzième année de sa captivité.

« Ville orgueilleuse, qui te réjouis des malheurs de la cité sainte, tes murailles seront détruites, tes tours renversées; tu ne seras plus qu'un rocher stérile au milieu de la mer, sur lequel les pêcheurs viendront étendre leurs filets. Les villes qui te sont soumises sur le continent seront rasées, et les habitans passés au fil de l'épée. Nabuchodonosor, roi des Assyriens, viendra avec des chevaux, des charriots et une armée innombrable. Il élèvera des fortifications autour de ton enceinte; il avancera ses machines de guerre pour détruire tes tours et tes murailles; tu seras couverte de poussière par les pieds de ses chevaux. Il tuera tes habitans avec son épée, et renversera les monumens de ta grandeur; tu seras pillée; les beaux édifices qui te décorent, s'écrouleront, et les matériaux seront jetés dans la mer; tu resteras déserte, et ne seras plus rebâtie. C'est alors qu'on te dira : Comment as-tu péri, ville célèbre, qui étais dans la mer, qui étais fréquentée par des gens de mer, qui étais forte par la mer, etc.? »

Lorsque Salmanazar, roi d'Assyrie, parut en Phénicie en l'année 720 avant J. C., Tyr l'insulaire existait; car, selon Josèphe, il était écrit dans les annales des Tyriens, que les villes de Sidon, Accé, Palætyr et plusieurs autres, ayant quitté le parti des Tyriens et s'étant données à ce prince, les Tyriens seuls refusant de se soumettre, Salmanazar envoya d'abord contre eux une flotte de soixante vaisseaux, qui furent battus par douze vaisseaux que les Tyriens

Tyriens avaient dans leur port : il vint ensuite assiéger ou bloquer cette ville pendant cinq ans, sans pouvoir la réduire.

Il paraîtrait que Tyr du continent aurait été détruite complétement en l'année 573 avant l'ère vulgaire, par Nabuchodonosor, après treize ans de siége, et ne se serait plus relevée. Tyr l'insulaire n'ayant pas été attaquée ou s'étant soumise, le roi d'Assyrie lui donna Baal pour roi, à la place d'Ithobal, qui avait péri pendant le siége.

Lorsqu'Hérodote passa à Tyr quatre cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, celle du continent n'existait plus depuis long-tems.

La fondation de Tyr l'insulaire doit être antérieure à la construction du temple de Jérusalem en l'an 1015 avant Jésus-Christ, puisque Hiram, qui en avait fourni le bois à Salomon, habitait l'île, et y avait élevé des temples et exécuté de très-grands travaux.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches; nous laissons aux antiquaires le soin de faire concorder, s'ils le peuvent, tous les auteurs, tant anciens que modernes, qui ont écrit sur ce sujet.

Les connaissances que les Tyriens avaient acquises dans les mathématiques, dans l'astronomie, dans la géographie, dans la navigation et dans tous les arts utiles; une activité que des profits considérables aiguillonnaient sans cesse; les rivalités qui régnaient entre Tyr, Sidon, Biblos, Aradus et toutes les villes maritimes de la Phénicie; la noble émulation qui en résultait, le desir de se surpasser mutuellement, tout contribua à donner à ce peuple une telle supériorité sur tous les autres, que pendant long-tems, et jusqu'à ce que la Grèce fût libre, instruite et civilisée, tout le commerce de l'Orient et du Monde connu resta entre ses mains.

Mais comme il n'est point de bonheur complet pour les hommes, ni de prospérité durable pour les États, lorsque les Tyriens étaient parvenus au plus haut degré de gloire et d'opulence, l'ambition de quelque roi ou la cupidité de quelque grand se réveillait tout à coup, et alors tous les maux de la guerre venaient fondre sur

eux. Mais tel est le pouvoir de l'instruction, telles sont les ressources de l'industrie : Tyr, détruite ou endommagée par Salmanazar, Nabuchodonosor, Alexandre, Antigone, Antiochus et tant d'autres, s'était toujours relevée avec éclat, et avait repris son rang parmi les cités opulentes, parce que les vainqueurs, une fois satisfaits du butin qu'ils y avaient enlevé, ou rassasiés du sang qu'ils y avaient répandu, laissaient en paix les habitans échappés au massacre. Ceux-ci rentraient sans obstacles dans leurs propriétés, reconstruisaient leur ville, reprenaient leur commerce, et acquéraient bientôt de nouvelles richesses. Rien n'arrêtait plus l'élan de l'industrie : la charrue traçait de nouveaux sillons ; les ateliers étaient remontés ; les arbres du Liban étaient abattus, façonnés, et transformés en de nouveaux navires ; et soit que Tyr indépendante fût gouvernée par des magistrats ou des rois pris au sein de la ville ; soit que, subjuguée, elle obéît aux Assyriens, aux Perses, aux Égyptiens, aux Grecs ou aux Romains, toujours le commerce maritime, semblable à une douce pluie après un vent impétueux, était venu réparer les dommages que la guerre lui avait fait éprouver. Tyr, sous les Arabes, avait conservé une partie de son opulence et de ses richesses : elle avait encore une marine lorsque les Croisés arrivèrent en Palestine. Mais depuis que les Turcs y ont porté le fer et la flamme ; depuis qu'ils ont, par un fanatisme insensé et des préjugés ridicules, effrayé l'agriculture, paralysé l'industrie, fait périr une partie des habitans et soumis l'autre à l'esclavage, Tyr a disparu, et l'on peut prédire qu'elle ne se relèvera pas, à moins que, par une de ces révolutions auxquelles le globe est soumis, les arts, les belles-lettres et les sciences ne reparaissent dans les contrées qui furent autrefois leur berceau.

On peut cependant regarder l'époque de la prise de Tyr par Alexandre, comme celle de la diminution de son commerce ; car, indépendamment de la destruction de la ville, de la perte de tous les navires qui se trouvaient dans le port, de la fuite ou du massacre de presque tous les habitans, qui en furent les suites, les guerres continuelles qui eurent lieu entre les successeurs de ce conquérant, pour la possession de la Phénicie, durent retarder les

progrès de la population, mettre des entraves à l'industrie, et ralentir le commerce : mais rien ne pouvait faire plus de tort aux Tyriens, que la fondation d'Alexandrie et l'accroissement considérable de la marine des Égyptiens sous les Ptolémées. Cependant, comme la révolution qui s'opéra alors dans le commerce de l'Orient ne put se faire qu'avec lenteur tant que Palmyre exista, et que les Romains dédaignèrent le trafic, les Tyriens, au moyen de leurs connaissances nautiques et de leur position avantageuse, parvinrent facilement à conserver une partie du commerce qu'ils avaient fait seuls auparavant. Ils conservèrent surtout l'art de teindre en pourpre, art dans lequel eux seuls excellaient, et dont ils rendirent pendant long-tems leurs vainqueurs tributaires.

Ils retiraient cette belle couleur de divers coquillages marins que l'on pêchait sur les côtes de Phénicie, de Cilicie, d'Afrique et de Grèce. On en distinguait trois espèces : celle qui avait une longue queue recourbée, celle qui en avait une très-courte, et celle dont la spire n'était point saillante. Ces coquilles étaient connues sous les noms de *murex*, de *conchylium* et de *purpura*. Les naturalistes modernes, qui ont voulu faire quelques recherches à ce sujet, n'ont pu reconnaître, d'une manière très-précise, les espèces qui donnaient la pourpre aux Tyriens, parce qu'ils ont obtenu la même couleur de presque toutes les coquilles des genres de *buccin*, *rocher*, *strombe* et *pourpre*. Il y a aussi quelques coquilles fluviatiles, telles que la *planorbe* et le *bulime*, qui en fournissent en petite quantité. La *janthine*, que nous avons trouvée assez abondante dans les rades de Tyr, d'Alexandrie et d'Aboukir, est peut-être la coquille qui en fournit le plus. Tout l'animal, en mourant, acquiert une très-belle couleur violette tirant sur le pourpre, qu'il communique à sa coquille et à tout ce qui sert à l'envelopper.

La liqueur de toutes ces coquilles est ou verte ou blanche quand l'animal est vivant et qu'on la tire de son réservoir, et sa viscosité est très-considérable. Elle devient rouge, et ensuite pourpre lorsqu'elle est étendue dans une certaine quantité d'eau et exposée à l'air. Ce réservoir est rarement plus gros qu'un pois : on peut juger par-là de la quantité de coquilles que les Tyriens étaient obligés de

faire mourir pour obtenir leur pourpre; aussi cette couleur était-elle excessivement chère, et réservée d'abord aux rois de Perse, ensuite aux empereurs romains, aux sénateurs, aux plus riches particuliers.

Pour obtenir cette couleur, les Tyriens opéraient de deux manières différentes : ou ils ôtaient à chaque coquille le réservoir à liqueur, en ouvrant l'animal depuis la tête jusqu'au milieu du corps, et c'était le moyen d'obtenir la couleur plus pure et plus belle; ou ils écrasaient un grand nombre de coquilles à la fois, dans un très-grand mortier. En procédant ainsi, ils épargnaient la main-d'œuvre; mais la liqueur se trouvant mêlée avec la chair et les humeurs de l'animal, la pourpre qui en résultait, était un peu moins belle et un peu moins vive que l'autre. Il paraît que c'était pour la débarrasser de ces parties étrangères qu'on faisait bouillir pendant dix jours, dans des chaudières d'étain, le mélange étendu d'eau, et qu'on y ajoutait une assez grande quantité de sel. Au reste, ces procédés ne nous sont que très-imparfaitement connus; et depuis qu'on a trouvé dans la cochenille une couleur aussi belle, aussi durable, et infiniment moins chère que la pourpre tyrienne, la recherche de celle-ci ne peut désormais intéresser que les savans et les curieux.

La Syrie aujourd'hui manque de ports, parce que le rivage de la mer est trop peu sinueux, parce que les montagnes, presque toutes parallèles à la côte, sont trop brusquement élevées. En effet, depuis l'embouchure de l'Oronte jusqu'à Gaze, on ne voit que quelques rades peu profondes, peu sûres, et quelques petits bassins que l'art produisit ou améliora, mais que le tems a comblés. Celui de Latakie, le plus grand de tous, ne reçoit plus aujourd'hui qu'un très-petit nombre de navires de médiocre grandeur : il faudrait le creuser et l'entretenir pour qu'il pût suffire au commerce de la ville et des environs. Le port d'Aradus, construit à l'embouchure de l'Éleuthère, a disparu depuis long-tems. On ne voit aucune trace de celui d'Orthosie. Tripoli, Barut et Acre n'ont que des rades où il est dangereux de mouiller en hiver, parce qu'elles sont exposées aux vents d'ouest et de nord, très-

impétueux sur la côte dans cette saison. Avec une dépense exorbitante et des travaux considérables, on aurait de la peine à y créer des ports d'une certaine étendue.

Le golfe d'Alexandrette, situé à la partie la plus septentrionale de la Syrie, offre un bon mouillage; mais outre qu'on y éprouve des coups de vents subits qui soufflent des montagnes voisines, et qui obligent quelquefois à mettre promptement à la voile, les exhalaisons pestilentielles qui s'élèvent d'un sol bas, marécageux, s'opposeront encore long-tems à ce que Alexandrette occupe le rang que son heureuse position lui promettait.

Tyr est le seul endroit, en Syrie, où la Nature ait esquissé un port capable de contenir en même tems une grande marine marchande et une grande marine militaire. Deux rangées de rochers, parallèles à la côte, et qui partent des deux extrémités avancées de la presqu'île, l'une au nord, l'autre au sud, permettraient de construire, avec peu de dépense, deux jetées qui formeraient deux vastes ports, un peu moins grands, mais aussi sûrs que ceux d'Alexandrie d'Égypte. Il faudrait peut-être prolonger à l'est la jetée de la grande rade afin de rétrécir son ouverture, trop exposée à la tramontane. On ouvrirait, entre ces deux ports, un canal de communication, afin qu'un vaisseau de la plus grande force pût aller de l'un à l'autre, et faire voile vers le nord ou le sud, suivant que le vent soufflerait de l'un de ces deux points. On sortirait de même avec le vent d'ouest ou le vent traversier, le plus fréquent de tous. De sorte qu'au moyen de ce canal, qu'il serait très-aisé de creuser vers le milieu de l'isthme, aucun vent ne pourrait retenir un vaisseau lorsqu'on aurait jugé convenable de mettre à la voile. Tous les établissemens militaires pourraient être sur l'île. La ville se développerait le long du rivage sur l'un et l'autre port, et s'étendrait jusqu'aux environs du monticule isolé, arrondi, sur lequel nous croyons que l'ancienne Tyr fut bâtie, et qui semble placé là pour sa défense.

La rade du sud est moins profonde, moins fréquentée que celle du nord : elle offre néanmoins, comme l'autre, un asyle assez sûr aux vaisseaux qui s'y réfugient. En sondant ces deux rades, on

trouve presque partout un sable fin que les vagues y amènent, et qui prendrait sans doute une autre direction si les rochers dont nous avons parlé, étaient joints les uns aux autres par une forte jetée. Il serait facile d'enlever ce sable mobile : cette opération même deviendrait nécessaire en quelques endroits si on voulait, par exemple, qu'un vaisseau de ligne pût approcher de la jetée ; car il n'y a pas plus de deux brasses d'eau aux environs. Il serait de même assez facile d'enlever les tronçons de colonne, que nous avons dit se trouver dans la mer, au nord-ouest du petit port.

Ce rêve, que nous faisions en sondant la grande rade, se serait réalisé quelques années après si le courage des Français n'eût échoué derniérement au pied des murs de Saint-Jean-d'Acre. La résistance que Dgézar a opposée aux vainqueurs de l'Italie et de l'Égypte a retardé en Orient une révolution qui s'opérera tôt ou tard, parce que l'Europe est intéressée à ouvrir au commerce les portes de l'Océan indien. Si les Français se fussent emparés d'Acre, et eussent pu marcher sur Damas et Alep, sur Seyde et Tripoli, tous les peuples opprimés de la Syrie, empressés de secouer le joug othoman, se fussent rangés sous leurs drapeaux. L'étendard de la liberté, flottant pour la première fois au sommet du Liban, eût été apperçu de tous les points de l'Asie. A l'instant Druses et Maronites, Juifs et Grecs, Arméniens et Guèbres eussent répondu au premier cri d'une armée qui venait briser leurs fers, substituer des vérités à des erreurs, le règne des lois à celui de la force et du caprice. Toutes ces peuplades ignorantes, qui se haïssent, et sont toujours prêtes à s'entr'égorger parce qu'elles se regardent mutuellement comme impies, réunies d'intérêt, l'eussent été bientôt d'intention. Les Turcs, attaqués dans tous les points, n'auraient pu résister à des hommes que la liberté aurait armés, que la prudence et le génie auraient conduits : ils auraient disparu pour toujours d'une région qu'ils déshonorent depuis trois ou quatre siècles.

Nous ferons bientôt connaître cet homme extraordinaire que des circonstances heureuses ont si bien favorisé. Volney a tracé l'histoire des premieres années de sa vie ; celles qui ont suivi ne sont pas moins intéressantes.

quelque acte de barbarie, quelque exécution révoltante, quelque crime nouveau. Jamais aucun tyran, aucun usurpateur n'a répandu, de sang-froid et sans motif, autant de sang humain que Dgézar : personne n'a fait périr plus d'innocens, n'a mutilé plus d'individus, n'a fait verser plus de larmes. Moyennant l'argent qu'il distribue autour du trône, cet homme astucieux se moque des firmans et des capidgis. Du fond de son palais il brave, depuis vingt-cinq ans, l'autorité du sultan lorsqu'elle contrarie ses vues; il pressure de tems en tems les riches; il met à contribution les cultivateurs en leur prêtant de l'argent à un intérêt excessif; il fait le monopole des grains et des autres denrées; et Dgézar parcourra sa carrière, tant le sultan est faible, tant le divan est corrompu, tant est fort, chez un peuple avili, le lien qui attache à la vie.

Achmet, surnommé Dgézar, est né en Bosnie de parens pauvres et obscurs. Son caractère féroce s'est développé de bonne heure : il n'avait pas encore dix-sept ans, qu'il poignarda, assure-t-on, une femme qu'il aimait, et dont il ne put obtenir les faveurs.

Obligé de quitter sa patrie à la suite de ce meurtre, il s'embarqua comme matelot, sur un petit bâtiment qui faisait voile pour la Turquie; mais son humeur farouche, son orgueil insupportable, et surtout son desir de dominer, lui aliénèrent bientôt l'esprit de ses camarades. Il eut, dans une courte navigation, plusieurs démêlés avec eux; il en vint plusieurs fois aux mains; de sorte qu'il se vit forcé de les quitter, et d'errer à l'aventure dans la Romélie et dans la Natolie. Réduit à la plus affreuse misère, il se vendit lui-même à un marchand turc, qui amenait des esclaves en Égypte.

Arrivé au Caire, il consentit sans peine à renoncer à la religion de ses pères, et embrassa celle de Mahomet. Exposé en vente, sa bonne mine et sa forte constitution lui valurent la faveur de passer au service d'Ali-Bey. Là, Achmet ne tarda pas à se faire remarquer par son adresse aux exercices du corps, et par son entière et aveugle soumission aux ordres de son maître.

C'est surtout lorsqu'il s'agissait de quelque exécution sanglante, de faire tomber la tête d'un bey, d'un cachef, ou mettre un village

à feu et à sang, qu'il paraissait le plus empressé, et qu'on lisait d'avance dans ses yeux le plaisir de voir couler le sang.

A la suite de plusieurs actes de sa froide atrocité, il reçut de ses camarades, de son maître même le nom de *Dgézar*, qui veut dire *boucher*, *égorgeur*. Depuis ce tems il porte avec orgueil ce nom, qu'il n'a que trop bien mérité; celui d'Achmet lui fut donné lorsqu'il se fit mahométan.

Élevé rapidement jusqu'au rang de cachef, son courage, son audace et la faveur d'Ali l'auraient porté sans doute à la première dignité de l'État si, par un scrupule dont il ne paraissait pas capable, il n'eût hésité à apporter à son maître la tête d'un bey (1) dont il voulait se défaire. Dgézar apprenant, quelques jours après, que des Arabes avaient rempli la commission, et sachant fort bien que déplaire à un tyran c'est recevoir la sentence de mort, il s'échappa furtivement du Caire en 1772, et s'embarqua pour Constantinople. Mais comme il n'avait ni argent ni crédit, la capitale ne lui offrit point de ressources : plusieurs mois se passèrent en sollicitations inutiles. Il fallut alors se résoudre à tenter fortune ailleurs; un navire qui faisait voile pour Barut détermina Dgézar à s'embarquer.

Arrivé en Syrie, il pénétra dans les montagnes de *Kesrouan*, et vint offrir ses services à Youssef, émir des Druses. Le prince le reçut très-bien, et lui donna des lettres de recommandation pour le pacha de Damas, auprès duquel Dgézar se rendit peu de tems après. Le pacha lui donna le titre d'aga et le commandement de cinquante hommes. Dgézar se flattait bien qu'il était fait pour de plus grands emplois, mais il se résigna, en attendant, avec les secrètes inquiétudes de l'ambition, l'occasion de se signaler. Elle ne tarda pas à se présenter.

Barut, la seule ville maritime qui appartînt aux Druses, était menacée par les Turcs et les Arabes. Youssef en voulait confier le commandement à un homme aussi habile que courageux ; il jeta les yeux sur Dgézar. Mais à peine celui-ci fut-il établi dans Barut,

---

(1) De Saleb-Bey, gouverneur de la province de Charkiéh; il fut tué par une troupe d'Arabes à l'instigation d'Ali.

qu'il s'appliqua à s'attacher les soldats, et qu'il écrivit à la Porte pour lui faire hommage de la ville dont on venait de lui confier la garde, et, avant même d'avoir reçu la réponse à ses lettres, il déclara hautement ne reconnaître d'autre maître que le sultan.

Dans ce tems-là un scheik arabe, nommé Daher, sorti des montagnes de Saphet, était en révolte contre la Porte. Après s'être emparé de la Galilée, il avait pu établir, à Acre, le siége d'une domination qui le rendait assez puissant pour mépriser, depuis plusieurs années, les forces des pachas ses voisins et les firmans du grand-seigneur. Ce fut avec lui que Youssef, dans son indignation, conclud un traité dont les conditions principales étaient d'attaquer ensemble Barut, et de l'enlever au traître Dgézar.

Ce traité ne fut pas plutôt signé, que deux frégates, détachées de l'escadre du comte Orlow, amiral russe, parurent fort à propos dans les mers de Syrie. Les Russes n'ignoraient pas les troubles qui agitaient cette malheureuse contrée. Leur intention, en y venant, était sans doute d'en profiter. Ils reçurent une assez forte somme de Daher et de Youssef pour attaquer par mer Barut, tandis qu'ils en feraient le siége par terre.

Les Russes ayant réalisé leur attaque conjointement avec Daher et Youssef, Dgézar montra tant de courage, déploya tant de talens, mit tant d'activité et tant d'ensemble dans ses moyens de défense, que, quoiqu'il fût enfin obligé de capituler, il acquit l'estime de ses ennemis. Daher lui offrit même son amitié et le commandement de Jaffa s'il voulait promettre de défendre cette place contre les forces de la Porte et de tous ses ennemis, ainsi qu'il venait de défendre Barut. Dgézar promit sans peine tout ce qu'on exigea de lui.

Dgézar venait de donner des preuves de sa bravoure et de ses talens militaires en défendant Barut : c'était assez pour sa gloire, mais trop peu pour son ambition. En habile politique, jugeant que Daher, déjà très-vieux (1), ne pourrait lutter encore long-tems contre les forces du sultan, et voyant d'ailleurs une escadre prête à s'avancer vers la Syrie, il sort de Jaffa, passe dans le parti des

(1) Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Turcs, et va attendre à Damas l'arrivée de l'escadre du capitan pacha. Dès que celui-ci parut devant Seyde, Dgézar se présente à lui, fait valoir les sacrifices qu'il a faits en faveur de la Porte, gagne sa confiance, et le suit au siége d'Acre contre Daher.

La mésintelligence qui régnait dans la ville ayant facilité sa reddition, Daher, dans sa fuite, reçut une balle dans les reins, qui lui fit perdre la vie, et mit fin à une guerre extrêmement fâcheuse pour la Syrie.

Depuis long-tems les Druses affectaient une entière indépendance. A force d'industrie et de travaux ils avaient su tirer parti de leurs rochers presque nus, mais inaccessibles aux hommes et à la servitude. Leurs demeures impénétrables les mettaient à l'abri de toute entreprise extérieure. Leur nombreuse population et leur ardeur guerrière pouvaient les rendre plus redoutables encore que les Motualis leurs voisins, habitans les vallées. Il importait donc de leur arracher Barut, la clef de leurs montagnes, l'entrepôt des denrées nécessaires à leur consommation, et le débouché de celles qu'ils ont à verser dans le commerce.

Le pachalik de Seyde allait dorénavant comprendre, dans des limites assez étendues, Seyde, Sour, Acre, Caïffe, le pays de Saphad, et les vastes et fertiles plaines de la Galilée. En y joignant Césarée au midi, et Barut au nord, on donnait au pacha de ce gouvernement assez de forces et de moyens pour en imposer, et aux Druses aguerris, et aux Motualis intrépides, et aux Naplousins indociles, et aux Arabes sakres indomptés. Ces considérations n'échappèrent pas à Hassan; mais il fallait, à la tête de ce pachalik, un homme brave et astucieux, audacieux et souple. Dgézar avait montré beaucoup de courage et beaucoup d'intelligence au siége de Barut; il était devenu l'ennemi de Youssef; il ne pouvait se réconcilier avec les fils de Daher, dont il avait trahi le père; il paraissait dévoué à la Porte : Dgézar était l'homme qu'on cherchait. Les trois queues furent demandées et obtenues, et Dgézar, de simple aga, devint visir et gouverneur d'une province considérable.

A peine fut-il élevé dans sa dignité, en 1775, qu'il songea à quitter

Seyde, chef-lieu de son pachalik, pour s'établir à Acre, ville déjà fortifiée par Daher. Seyde, ouverte de toutes parts, sans murailles, sans fortifications, ne pouvait convenir à un homme qui songeait déjà à se maintenir de gré ou de force dans son poste. C'est par les mêmes vues d'ambition qu'il combla de caresses et de présens l'émir Youssef, et qu'il lui offrit même de lui rendre Barut. L'émir, qui crut sincères ces protestations d'amitié, vint avec confiance à Acre. Il y fut d'abord reçu et traité avec tous les témoignages de respect et de reconnaissance; mais bientôt Dgézar, sous divers prétextes, en tira de fortes sommes d'argent, le retint même de force, et ne lui permit de quitter Acre que lorsqu'il jugea que le trésor de l'émir était totalement épuisé.

Cette leçon aurait dû rendre l'émir plus circonspect, et l'éloigner du moins à jamais d'un homme dont la perfidie s'était déjà si souvent manifestée. Cependant Dgézar, quelques années après, eut encore l'adresse de l'attirer à lui. Pour cette fois, après en avoir [illegible] tout l'argent qu'il crut pouvoir en tirer, il finit par le faire [illegible]ire dans son palais, sous le faux prétexte de trahison.

Cette mort inattendue et l'argent que Dgézar fit passer aux ambitieux qui pouvaient se faire un parti parmi tous les habitans des montagnes voisines, excitèrent des troubles parmi eux, dont Dgézar sut profiter. En appuyant de ses forces, de son crédit et de son argent, tantôt un parti et tantôt un autre; en les affaiblissant réellement tous, en semant partout la méfiance, en produisant de toutes parts le découragement, il vint à bout de soumettre, en quelque sorte, les Druses et les Motualis, et d'en tirer un tribut annuel assez considérable.

La guerre qu'il a faite, pendant plus de vingt ans, à ces malheureux habitans des montagnes, n'est qu'un tissu de perfidies et de trahisons, de pillages et de meurtres, dont les détails feraient frémir. Rarement il a osé exposer ses troupes à un combat incertain, et jamais il ne s'est présenté en personne. Par les espions et les traîtres que son or lui procurait, il était toujours informé d'avance du dessein de l'ennemi, et celui-ci était toujours en déroute avant qu'on eût tiré le sabre contre lui.

Après une de ces expéditions commandées par Sélim son kiaya, il fut tellement satisfait de la soumission totale des Druses et des Motualis, et du butin qu'on leur avait enlevé, qu'il demanda, et obtint pour ce kiaya le titre de pacha à deux queues. Mais comme Dgézar ne pouvait avoir à son service que des hommes de sa trempe, Sélim ne fut pas plutôt élevé en dignité par le sultan, qu'il songea à se faire des protecteurs et des amis à Constantinople, et ourdir une conspiration qui tendait à s'emparer de la personne de son bienfaiteur, le livrer à la Porte, et obtenir, pour prix de son crime, le pachalik de la Syrie.

Ce fut en 1789 que cette conspiration éclata. Sélim, campé aux portes de Seyde avec un corps de troupes que Dgézar lui avait confié pour soumettre un nouveau parti qui venait de se former parmi les Druses, traita secrétement avec l'ennemi qu'il allait combattre, suborna les troupes qu'il commandait, leva l'étendard de la rébellion, s'empara de Seyde, où il mit garnison, et marcha vers Acre, où il espérait de surprendre Dgézar.

Dans le même tems quelques Mameluks, esclaves de Dgézar, se révoltèrent aussi, excitèrent des troubles dans Acre, mirent le palais en désordre, pénétrèrent dans le harem, menacèrent les jours de leur maître, et ne consentirent à sortir de la ville que lorsqu'on leur eut fait compter quatre cents bourses (400,000 liv.). Ces Mameluks allèrent grossir l'armée de Sélim.

Si celui-ci avait eu les talens de son chef, s'il en avait eu l'audace, s'il avait eu seulement son activité et son courage, la Syrie eût été délivrée d'un tyran sans en être plus heureuse; car un tyran nouveau se serait mis à la place du premier, ainsi que celui-ci avait succédé à d'autres; mais Sélim, tant pour satisfaire sa cupidité que pour complaire à son armée, livre Sour au pillage, et y passe plusieurs jours dans la débauche. Arrivé aux portes d'Acre, il hésite; il redoute un maître qu'il est accoutumé à respecter; il n'ose se mesurer avec un homme à qui il reconnaît des talens supérieurs. Cependant il se rassure peu à peu, fait investir la ville, et prépare un assaut général.

Du haut de ses murailles, Dgézar observe tranquillement,

pendant huit jours, les mouvemens de l'ennemi, se rit de leur inexpérience, jure à ses soldats qu'avant le lever du soleil cette armée de révoltés subira le châtiment qu'elle mérite; et la nuit même il sort de la ville avec une poignée d'hommes déterminés, se fait précéder de deux canons chargés à mitraille, et fond comme un éclair sur des hommes endormis, qui, saisis d'épouvante, se dispersent, n'écoutent plus la voix de leurs chefs, et laissent en un moment, au pouvoir de Dgézar, armes, tentes et bagages. Celui-ci poursuit tous ces fuyards, en tue un grand nombre, et ne rentre dans Acre qu'en plein jour, afin de jouir plus complétement de son triomphe.

Sélim, réfugié parmi les Druses, tenta en vain de rassembler les débris de son armée, ou d'en former une nouvelle. Sa conduite n'avait pas inspiré assez de confiance à ses soldats pour se ranger de nouveau sous ses drapeaux, ni aux habitans des montagnes pour lui fournir tout ce dont il avait besoin. Dgézar, d'ailleurs, par cette nouvelle victoire qu'on regardait comme miraculeuse, venait de s'acquérir une réputation telle, que personne n'osait plus se mesurer avec lui. Sélim, désespérant de rétablir ses affaires en Syrie, passa à Constantinople, où il était appelé pour rendre compte de sa conduite.

Un fait que nous ne devons pas omettre, et qui a été le motif apparent du renvoi des négocians français des villes d'Acre et de Seyde, c'est que Sélim, avant de marcher sur Acre, envoya un dépôt en or de dix-neuf bourses (19,000 liv.) au vice-consul de Seyde, le priant de le garder jusqu'à nouvel ordre. Le vice-consul aurait bien voulu refuser ce dépôt; mais il ne le pouvait sans irriter un homme qui était maître de la ville, qui avait à ses ordres une armée formidable, et qui marchait sur Acre, presque dénuée de troupes. D'ailleurs, Sélim paraissait être l'ami des Français; il avait juré de protéger leur commerce, et Dgézar, qui faisait le monopole des denrées, qui prêtait aux négocians du pays et aux cultivateurs à un intérêt usuraire, ne devait pas voir avec plaisir des négocians dont la droiture et la loyauté contrastaient avec sa cupide conduite. Dgézar menaçait à chaque instant la fortune et la vie des négocians :

on savait qu'il avait été plusieurs fois sur le point de les renvoyer tous, et qu'il n'avait été retenu que par la crainte d'irriter trop fortement la Porte contre lui. Ainsi la prudence et l'intérêt obligeaient également le vice-consul à recevoir ce dépôt, dont Dgézar, en cas de succès, pouvait bien ne pas avoir connaissance, et dont il n'avait pas d'ailleurs à se plaindre. Le sort en ordonna autrement.

Avant de quitter le pays des Druses, Sélim expédia un messager au vice-consul, avec une lettre dans laquelle il était simplement dit de donner à une personne désignée et non nommée, *ce qui avait été remis, sous la tente, aux drogmans français*. Cette lettre tomba entre les mains de Dgézar, qui affecta de voir, dans ce peu de mots, une conspiration tramée contre sa personne, une liaison secrète entre ses ennemis et les négocians français, une promesse de la part de ceux-ci de fournir aux rebelles les munitions et l'argent dont ils avaient besoin.

Depuis lors Dgézar ne parla plus des négocians qu'en les accablant d'outrages, en les menaçant de les faire tous massacrer. Une multitude d'espions rodaient autour d'eux : les démarches les plus innocentes, les propos les plus insignifians étaient rendus au tyran avec cette tournure adroite et perfide que tout délateur sait employer auprès de celui qui le paie, et qui ne paie que parce qu'il veut trouver des coupables. Le commerce était entravé, le prix des denrées fixé arbitrairement, les droits surexigés, et, pour comble de maux, un ramas de brigands, hommes obscurs et vils, se croyaient permis d'insulter des hommes estimables, parce qu'ils déplaisaient à celui qui pouvait distribuer des faveurs ou infliger des châtimens.

Ce qui retarda un moment la vengeance de Dgézar, ce fut une frégate française, commandée par M. de Parade, qui vint mouiller en 1790 dans la rade d'Acre. Mais, après son départ, un firman du grand-seigneur, qui enjoignait à Dgézar de restituer une somme d'argent assez considérable, exigée par lui des religieux de Nazareth, porta ce monstre à ordonner l'assassinat du drogman de ces religieux, et à faire dire, peu de jours après, au consul, le 6 octobre

1790, de quitter le pays. Celui-ci se retira à Jaffa, et quinze jours après tous les négocians furent obligés d'aller le joindre.

En renvoyant les négocians français, le pacha les força à lui remettre les clefs des maisons qu'ils occupaient, ne leur permettant d'emporter que les effets les moins volumineux. Il fit abattre, au même instant, le mât de pavillon de la maison consulaire, et fit piller et démolir l'église des Européens de la manière la plus indécente.

C'est à dater de son élévation au commandement de Barut, que cet homme, né pour le malheur de la Syrie, a fait ressentir plus que jamais les effets de son humeur sanguinaire et de son insatiable cupidité. Il serait peut-être utile de publier, dans tous leurs détails, les actes de cruauté qu'il a commis : on y verrait jusqu'à quel point l'homme à grand caractère, à fortes passions, peut abuser de l'autorité qu'il a reçue de ses pères, ou qu'il a su usurper dans des circonstances favorables. On y verrait aussi que l'homme ignorant, depuis long-tems façonné à la servitude, peut supporter le joug le plus pesant sans essayer de le briser, peut voir traduire en détail, au supplice ou à la boucherie, ses voisins, ses amis, ses parens sans oser exposer une vie qu'il sait être menacée sans cesse.

Je me contenterai de présenter ici quelques faits qui dévoileront l'horrible atrocité de Dgézar, et qui suffiront pour lui assigner dans l'Histoire la place qu'il mérite; j'esquisserai ensuite les principaux traits du physique et du moral de cet homme extraordinaire.

Au siége de Barut, Dgézar ayant fait quelques prisonniers sur l'ennemi, les fit venir à lui, les outragea, et les fit ensevelir vivans dans des murailles construites à cet effet. Ces infortunés avaient la tête et les mains hors de leur tombeau, et restaient ainsi exposés à la risée et aux insultes des soldats. Leurs mains, réunies par un lien, servaient à attacher les rênes des chevaux.

Un jeune esclave qu'il aimait, avait fait quelque étourderie, avait commis une de ces fautes auxquelles on ne fait pas ordinairement attention. Mais Dgézar se trouvait alors dans un moment de

de mauvaise humeur : que l'on fasse, dit-il, approcher à l'instant le coupable. L'enfant paraît, s'excuse, et tremble en voyant le regard farouche et terrible de son maître, se promener lentement sur sa personne et se fixer sur sa figure. Après un moment de silence, la bouche du tyran prononce l'arrêt fatal : Qu'on le poignarde à l'instant même..... là..... sous mes yeux. Les Mameluks qui l'entourent, restent immobiles : aucun d'eux n'ose lever la main, n'ose frapper un enfant, le bien-aimé de leur maître. Lâches que vous êtes, que tardez-vous à m'obéir? Frappez ! A ces mots, l'épouvante se peint sur tous les visages : personne n'ose avancer. Dgézar, transporté de fureur, se lève, s'élance sur l'enfant : les Mameluks tombent tous à genoux. Tout à coup Dgézar s'arrête, paraît se calmer, fixe un instant sa victime, tire son cangeard, et le lui plonge tout entier dans la poitrine.

Lorsque ce tyran se persuade qu'un habitant de sa province a de l'argent, il le fait venir dans son palais, et lui demande une somme plus ou moins forte, suivant les facultés qu'il lui suppose. Sur le refus ou l'impossibilité de la part de celui-ci de fournir la somme demandée, Dgézar le fait bâtonner ; et s'il persiste il lui fait couper les oreilles, le nez; lui fait arracher les yeux, et souvent le fait expirer dans des tortures. S'il n'a rien pu apprendre du mari, il fait appeler l'épouse; et si elle ne découvre à l'instant le lieu où l'argent a été déposé, Dgézar lui fait presser le sein dans un étau jusqu'à ce que l'infortunée expire dans ce supplice affreux et inoui.

Lorsqu'après la révolte des Mameluks, dont nous avons déjà parlé, Dgézar eut appris l'outrage qu'on lui avait fait en pénétrant dans son harem, il eut un moment de jalousie, et ce moment fut l'accès de la rage la plus violente. La plupart des victimes qu'il eût voulu immoler à sa fureur, s'étaient échappées; mais il lui en restait encore assez pour assouvir sa vengeance.

Toutes ses femmes furent marquées et désignées pour différens supplices. Les moins belles et les plus âgées furent entassées pêle-mêle dans des bateaux, et conduites en pleine mer pour y être noyées; d'autres, enfermées dans des sacs de cuir, furent jetées au

milieu du golfe d'Acre ; celles dont il voulait prolonger le supplice, essuyèrent mille affreux tourmens, et furent ensuite enfermées vivantes dans une citerne profonde, tombeau de plusieurs de ses principaux officiers, et d'où il sortait des exhalaisons empestées; les plus jeunes et les plus belles furent mutilées et éventrées de sa propre main.

Dans le nombre de ces infortunées, il s'en trouvait une d'une beauté ravissante, la plus jeune et naguère la plus aimée. Dgézar la réserva pour sa dernière victime. Au jour marqué, ce monstre, le cangeard à la main, s'enferme avec elle et le terrible exécuteur de ses vengeances, dans une chambre écartée de son palais. Là, il ordonne à la femme de se dépouiller de ses habits, de se mettre nue. Lorsqu'elle est dans cet état, il s'avance vers elle en agitant le fer dont sa main est armée. Avoue-moi ton crime, malheureuse! N'est-il pas vrai que tu m'as trahi? La femme, saisie d'effroi, tombe presque évanouie dans les bras du confident, et répond d'une voix éteinte : Non, seigneur, je ne vous ai point trahi. Perfide ! s'écrie Dgézar avec l'accent de la fureur, tu vas recevoir le châtiment de ton crime; et soudain, d'un coup de cangeard, il lui fait tomber les deux mains réunies. Le sang coule en abondance ; l'infortunée est mourante : Dgézar n'est point ému. Il lève encore le bras, et de deux autres coups il la prive de son sein. Le confident, épouvanté, pousse un cri d'horreur, et laisse tomber sur le plancher cette malheureuse luttant encore contre la mort. Dgézar contemple avec plaisir cet affreux spectacle; il trempe avec volupté ses pieds dans le sang qui inonde la chambre. Cependant il n'est pas encore satisfait..... Le voilà agitant de nouveau son poignard..... Le monstre !.... il lui fend le ventre !.... Sa main se promène dans ses entrailles palpitantes!

Encore un trait, ce sera le dernier : le cœur saigne lorsque la main trace de semblables forfaits.

En 1791, dans un de ses pélerinages à la Mecque en qualité d'émir-hadgi (1), Dgézar avait fait vœu d'immoler un certain

(1) *Prince* ou *chef des Pélerins*. Ce titre est donné au pacha de Damas, qui

nombre de Chrétiens, pour l'expiation de quelques péchés dont il avait bien voulu s'avouer coupable en arrivant au saint temple. De retour à Acre, Dgézar se met en devoir d'accomplir son vœu sanguinaire. Au jour marqué, il ordonne que l'on fasse entrer dans la grande cour extérieure de son palais, autant de personnes qu'elle en peut contenir, de tous les âges, de tous les états. Ses satellites se répandent dans la ville, et, à grands coups de bâton, ils rassemblent tous ceux qu'ils rencontrent; ils entrent même dans les maisons, et amènent au palais, adolescens, enfans, vieillards, hommes de toutes les classes, tous étonnés et alarmés de se trouver réunis d'une manière aussi étrange, dans la demeure du tyran. Dgézar se montre au haut d'un perron : son visage est calme; mais son œil farouche effraie ceux qui n'ont pas l'habitude de son regard. Un moment après il descend avec tranquillité et sans armes, suivi seulement de quelques satellites. Il s'approche de la multitude assemblée, et, trouvant que tous ces hommes sont trop confondus, il en forme divers groupes : puis s'avançant successivement vers chaque groupe, il en détache quelques individus, les fixe attentivement, leur dit, avec un sourire amer, qu'il lit sur leur front que le dernier jour de leur vie est arrivé, et les fait placer dans un espace vide de la cour. Après avoir porté à cinquante-sept le nombre de ses victimes, il ordonne qu'on laisse sortir tout le reste. Quand la foule est écoulée, il fait lier les mains derrière le dos aux cinquante-sept qu'il destine à la mort. Ces malheureux, parmi lesquels se trouvaient des marins, des porteurs d'eau, des marchands de toute espèce, des négocians, sont conduits par son ordre hors de la ville, à la tuerie : là, ils y sont égorgés comme des moutons, et leurs cadavres, abandonnés, servent de pâture aux chiens, aux chacals et aux vautours.

Mais comme dans ce monde un peu de bien se trouve toujours à côté d'un grand mal, Dgézar, semblable à un torrent qui dépose

---

conduit à la Mecque tous les pélerins de l'Empire. On donne aussi ce nom au bey du Caire, qui conduit la caravane qui part d'Égypte, et à laquelle se joint celle de Barbarie. Dgézar alors avait réuni le pachalik de Damas à celui d'Acre.

dans une contrée une faible partie des terres qu'il a enlevées dans une autre, ou à un volcan en éruption, qui, après avoir bouleversé une province, y dépose quelques laves fécondantes; Dgézar, dis-je, soit par instinct, soit par orgueil, soit peut-être aussi par intérêt, verse quelquefois un peu de baume sur les plaies qu'il a faites; il envoie un morceau de pain à l'homme qu'il a dépouillé de ses biens, et offre un nouveau mari à la femme dont il vient d'égorger le bien-aimé.

Voici le portrait de cet homme, dont l'âge est à peu près de soixante-dix ans (en l'an 11); il nous a été donné par un grand nombre d'Européens et de Grecs, qui l'ont connu personnellement, et qui ont souvent traité d'affaires avec lui.

Dgézar a une taille élevée, des muscles fortement prononcés, une figure régulière, assez belle; le teint blanc et animé, l'air farouche, l'œil étincelant.

Il est brave, audacieux, infatigable, sobre, irascible, vindicatif, bouillant et quelquefois dissimulé.

Habile dans tous les exercices du corps, il conserve encore tous les goûts de l'éducation qu'il a reçue parmi les Mameluks : il se sert également bien du sabre et du fusil; il monte un dromadaire, et dompte un cheval fougueux avec autant d'adresse que d'agilité.

Prompt à se décider dans les momens les plus difficiles et les plus périlleux, il a presque toujours dû ses succès à son courage, à son audace, et surtout à la célérité qu'il met dans l'exécution de ses plans d'attaque et de défense.

Aux vues les plus étendues, il joint un esprit de détail qui surprend l'homme le plus rusé. Il aime à parler, et dans une conversation un peu longue on le voit alternativement passer des sujets les plus intéressans aux affaires les plus minutieuses, des objets les plus sérieux aux plaisanteries les plus fines; aller et venir des uns aux autres avec une clarté, une précision, une netteté qui dénotent que tout est classé dans sa tête avec un ordre admirable.

On le voit presque dans le même instant donner des ordres relatifs à l'administration de sa province, diriger les travaux des fortifications, des édifices publics; suivre la construction d'un navire,

tracer des plans de campagne, cultiver des fleurs, ordonner la parure de ses femmes et faire un dessin de broderie.

Simple dans ses manières, il devient quelquefois populaire et familier avec les habitans d'Acre. Charitable et compatissant en apparence, il administre lui-même à de pauvres gens les remèdes qu'il croit efficaces à leurs maux. Il fait asseoir à ses côtés le malheureux qui se présente à lui avec confiance; il le console par ses discours et le nourrit de sa main. Il a sans cesse dans son palais d'énormes marmites pleines de riz pour les indigens et les vieillards; il leur fait aussi distribuer de l'argent chaque semaine avec la plus grande régularité. Dgézar cependant aime l'or : ingénieux à découvrir ceux qui en ont, personne n'a employé plus de moyens illégitimes pour s'en procurer.

Ainsi que tous les hommes puissans, il aime la flatterie; ainsi que tous ceux qui manquent d'instruction et de sagacité, il ne peut distinguer la basse adulation de la louange méritée. Quel que soit l'encens qu'on lui offre, il en est toujours agréablement affecté. Cette faiblesse est si connue et si constante, que c'est toujours par-là que l'attaquent ceux qui veulent réussir auprès de lui.

Dgézar, qui se joue de tout ce qu'il y a de sacré sur la Terre, qui ne connaît d'autres lois que ses caprices, d'autres guides que ses passions, d'autre frein que l'impuissance d'agir, Dgézar est soumis néanmoins à tous les préjugés religieux, à toutes les erreurs populaires. On le voit suivre également la plupart des préceptes de la religion catholique et ceux de l'islamisme; on le voit évoquer les morts, faire des maléfices et consulter les astres. Chez lui, moines et derviches, prêtres et imans, astrologues et sorciers, médecins et charlatans, sont accueillis d'une manière distinguée, et consultés tour-à-tour dans les opérations les plus simples comme dans les circonstances les plus difficiles. Mais il est probable que cet homme astucieux a voulu par-là en imposer à une populace vile, ignorante et superstitieuse : il a fait lui-même circuler le bruit qu'il était sorcier, et qu'il pouvait, au moyen des bons et des mauvais génies avec lesquels il correspond, découvrir tout ce qu'on tramait contre lui, détruire tous ses ennemis, et venir facilement à bout

de toutes ses entreprises. Ce n'est pas seulement en Syrie et sur les montagnes du Liban que l'on est persuadé que Dgézar est sorcier : il n'y a pas peut-être dix individus à Damas, à Alep et à Bagdad qui soient assez instruits pour oser en douter.

Tel est le pacha qui gouverne aujourd'hui la partie méridionale et occidentale de la Syrie. On voit que la Nature en a fait un homme extraordinaire : une éducation soignée et les conseils d'un sage en eussent fait peut-être un grand-homme ; des circonstances malheureuses en ont fait un scélérat, un tyran, un nouveau Phalaris.

CHAPITRE V.

Retour à Barut. Réflexions sur le sol et le climat de la Syrie. Biblos. Tripoli. Aradus. Arrivée à Latakie; description du port et de la ville. Entrée dans des catacombes. Vue d'une femme récemment assassinée. Histoire naturelle. Administration, agriculture et commerce.

Nous partîmes de Tyr le 15 brumaire, dans l'intention de nous rendre à Barut, et continuer notre route par terre, en passant par Tripoli et Alep; mais un petit navire français, venant de Damiette, et destiné pour Latakie, arrivé presque en même tems que nous à Barut, nous détermina à aller par mer. Il était venu mouiller dans la rade pour décharger quelques couffes de riz, adressées à un marchand de la ville. Le tems était fort beau; le navire était prêt; la traversée était courte : nous crûmes devoir profiter de cette occasion, quoique nous eussions préféré d'aller par terre; car nous redoutions la saison des orages, qui approchait, et nous voulions observer la Syrie, et non la mer qui vient baigner ses côtes.

La Syrie offre tant de sites charmans, tant de productions différentes, tant de peuples divers, tant de villes anciennes, tant de lieux célèbres dans l'Histoire, que le voyageur est arrêté à chaque pas, et qu'il éprouve à chaque instant une sensation délicieuse ou pénible, un souvenir agréable ou affligeant. Ici, c'est un regret à exprimer; là, un souhait à faire : ce sont des peuples opprimés à côté d'hommes indépendans; ce sont d'indolens et stupides Musulmans sur le sol des Aradiens, des Sidoniens et des Tyriens; ce sont des Arabes indomptés sur le lieu qu'occupaient ces Israélites que l'Histoire sainte nous peint si remuans, si tracassiers; ce sont

de chétives bourgades ou des tas de ruines à la place des villes les plus fameuses de l'antiquité; ce sont des plaines fertiles, des vallons arrosés, des coteaux verdoyans, des montagnes couvertes d'arbres qui se perdent dans les nues; ce sont des rochers presque inaccessibles, d'où coulent de légers ruisseaux ou des torrens impétueux, qui tantôt déracinent les arbres, tantôt répandent sur les terres un limon très-fertile. Ici, c'est une fontaine qui verse une eau douce et abondante sur un sol desséché; là, ce sont des lieux sauvages, repaires de la hienne, du lynx, du sanglier et du chacal; plus loin, des précipices affreux, réfuges de l'aigle, du faucon et du vautour. La Syrie est enfin un pays qui représente la zône torride au pied des monts, la zône tempérée à sa partie intermédiaire, la zône glaciale aux sommets les plus élevés. Elle est bornée à l'occident par la mer, au levant et au midi par des déserts, au nord par cette chaîne de montagnes qui, depuis la Carie et la Licie, s'étend en Cilicie, passe aux confins de la Mésopotamie, joint le Taurus, et va se perdre, par des rameaux divers, dans l'Arménie et dans la Perse.

Aucune grande contrée, sur le continent, n'est plus circonscrite, plus facile à défendre, plus productive, plus capable de contenir une grande population, plus susceptible de renfermer un seul et même peuple, régi par les mêmes lois, dirigé par les mêmes mœurs, les mêmes usages, et aucune n'a été plus subdivisée, n'a contenu plus de nations diverses, n'a été plus troublée, plus bouleversée; n'a été la proie de plus de conquérans étrangers. Depuis Gaze et le lac Asphaltique, jusqu'au golfe d'Alexandrette et les portes syriennes; depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate et le désert du nord de l'Arabie, dans un espace de 5 degrés de latitude et 3 de longitude, la Syrie contiendrait facilement quinze millions d'habitans : il est probable qu'il n'y en a pas trois aujourd'hui.

Que de productions nécessaires ou utiles à l'homme dans cet heureux climat! Quelle étonnante variété de sol et de température! On y voit prospérer en même tems tous les fruits, tous les grains, tous les herbages d'Europe et la plupart de ceux d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. La vigne et l'olivier, le mûrier et le

cotonnier

cotonnier peuvent être, sur cette terre fortunée, une source inépuisable de richesses. Le figuier, l'amandier, le pistachier, y donnent des fruits délicieux. La canne à sucre y réussit complétement. Le poirier, le pommier, le prunier, le cerisier, l'abricotier, croissent à côté de l'oranger, du dattier, du bananier. Les pins, les sapins, les peupliers, les cyprès, les cèdres, les sycomores et les chênes s'y montrent partout en abondance. Le chanvre et le lin, la garance et l'indigo, le nerprun et le henné végètent également bien, et sont cultivés, les uns au sommet des montagnes, et les autres vers le rivage de la mer.

Est-il une contrée où l'on passe, dans quelques heures, d'une température de 30 degrés, à celle de 18? où l'on boive à la glace, en été, sans ressentir en hiver les impressions du froid? où l'on soit plus robuste, plus adroit, plus courageux? où l'on jouisse de la vue d'un plus beau ciel? où l'on respire un air plus pur, si nous en exceptons quelques points vers le rivage de la mer, où les eaux croupissent depuis que les Turcs ont obligé les habitans à abandonner les plaines, et à chercher dans les montagnes un asyle contre leur tyrannie?

Je ne ferai pas l'énumération de tous les peuples qui couvraient le sol de la Syrie lorsque les Israélites en habitaient une portion; je ne ferai pas remarquer la diversité de leurs mœurs, de leur religion; je ne parlerai pas des guerres qu'ils se faisaient entre eux; je ne ferai pas non plus mention des conquérans qui ont ravagé ces contrées, ou asservi ces divers peuples à tant d'époques différentes; je ne veux pas m'écarter de mon objet : j'ai plus en vue de présenter le pays tel qu'il est aujourd'hui, et faire pressentir ce qu'il peut devenir, que de rechercher ce qu'il fut autrefois. Espérons que le tems opérera les changemens que l'humanité réclame, et continuons notre route.

Nous fîmes voile de Barut le 18 brumaire au soir, avec un vent d'ouest si léger, que le 19 au matin nous appercevions encore la ville. Nous n'étions pas fort éloignés de l'embouchure du *Lycus*, aujourd'hui *Nahr-Kalb*, torrent assez considérable, qui descend du Kesrouan. Les montagnes s'avancent ici jusqu'à la côte; elles

sont très-élevées, et leur pente est assez rapide. Nous passâmes de bonne heure devant le *Nahr-Ibrahim* ou le fleuve Adonis, et nous distinguâmes le village de Gébaïl, situé à plus d'une lieue au-delà de la rivière, sur une éminence près de la mer. Ce village a pris la place de Biblos, dont les habitans étaient regardés, par les Tyriens, comme d'excellens matelots et d'habiles charpentiers. Ils furent employés, avec les Sidoniens, à la coupe, au transport et à l'emploi du bois nécessaire à la construction du temple de Salomon. Les Arabes s'établirent à Biblos, sous le califat d'Omar. Les Croisés la prirent en 1109, en furent chassés quelque tems après par Saladin, y rentrèrent ensuite, et en furent les maîtres tant qu'ils restèrent en Orient.

Nous nous trouvâmes, après le coucher du soleil, en face du cap *Carouge*, nommé par les Grecs *Théonprosopon* ou *Face de Dieu*. La nuit fut calme. Le 20 nous avions à peine dépassé *Tripoli*, que les Orientaux nomment aujourd'hui *Tarabolos*. Tripoli était autrefois au bord de la mer, et était divisée en trois villes distantes l'une de l'autre d'une stade. L'une des trois villes était habitée par des Tyriens, la seconde par des Sidoniens, et la troisième par des Aradiens. La population s'étant accrûe et mélangée par l'abord de divers étrangers, les trois villes n'en formèrent bientôt qu'une. Elle fut prise par les Arabes, sous le califat d'Omar, et détruite, vers la fin du treizième siècle, par les Mameluks; elle fut rebâtie, peu de tems après, à une demi-lieue de la mer, à l'endroit où nous la voyons aujourd'hui.

Le territoire de Tripoli est agréable, varié, presque tout arrosé par les eaux qui descendent des montagnes du Kesrouan. Le mûrier nain est partout abondant et cultivé avec le plus grand soin. Les jardins qui sont auprès de la ville, sont plantés d'orangers, de figuiers, d'abricotiers, de grenadiers. Plus loin, on voit des oliviers et des vignes. Les champs sont couverts de coton. On récolte aux environs une assez grande quantité d'orge et de froment.

Cette ville est mal-saine vers la fin de l'été, à cause des marécages qui se trouvent à l'embouchure du Nahr-Kadès. Les Européens

prennent, dans cette saison, le parti d'habiter des maisons de campagne, situées sur la pente des montagnes voisines, où les eaux sont très-bonnes et l'air extrêmement pur. Tripoli est la résidence d'un pacha à deux queues. Il y a un commissaire de la République et trois maisons françaises, dont les envois à Marseille consistent principalement en soie écrue, peaux de chèvre, toile de coton, galles, cuivre et garance. Ces envois sont évalués à 4 ou 500,000 fr.

Il y a, sur le rivage de la mer, un village qu'on peut regarder comme le faubourg de Tripoli, où se trouvent les magasins des négocians, les bureaux de la douane, et où habitent les marins, les courtiers et autres personnes attachées au port.

Passé Tripoli, nous perdîmes la côte de vue : à peine distinguâmes-nous le cap *Ras-el-Hesn*, derrière lequel se trouvait *Orthosia*. Nous ne vîmes point l'embouchure de l'Éleuthère, aujourd'hui le *Nahr-el-Kibbir*, ni le rocher d'Aradus, dont nous aurions voulu mesurer l'étendue. De toutes les villes de Syrie, Aradus fut, comme on sait, la dernière qui fut prise par les Arabes l'an 648, après un siége long et opiniâtre : elle fut détruite de fond en comble; mais les habitans avaient obtenu la permission de se retirer où ils voudraient, et d'emporter avec eux leurs richesses.

Lorsque la terre eût disparu, il fallut se contenter d'observer les méduses, qui prenaient, à la surface de l'eau, mille formes différentes; tirer quelques coups de fusil à des poissons volans, et rire de la mal-adresse de nos matelots, qui, ayant pris à la ligne un gros poisson, le laissèrent échapper au moment où ils préparaient les instrumens propres à le dépecer.

Le 21 après midi, nous revîmes la côte, et le 22 au matin, nous entrâmes dans le port de Latakie. C'est un bassin un peu plus étendu que ceux de Sidon et de Tyr. Il a son entrée à l'ouest, resserrée, d'un côté, par une forte jetée construite dans la mer, suivant à peu près la direction du nord au sud; de l'autre, par un château délabré, derrière lequel une autre jetée, bâtie sur des rochers, va de l'ouest à l'est. Au sud, un mur, construit en partie dans la mer, se réunit à la première jetée par un angle droit. Le

fond du port présente un autre mur qui soutient un terrain élevé en amphithéâtre. Plus de la moitié de ce port est comblée aujourd'hui : le reste ne peut recevoir que des navires qui tirent à peine douze ou treize pieds d'eau.

Au fond du port, à gauche, se trouve la douane, et un peu plus loin une rue bordée de magasins spacieux, dans lesquels on dépose le tabac du pays, appartenant à la ferme. La ville est à un quart de lieue de la mer, sur un sol élevé. Le premier objet qui se présente en arrivant, c'est le cimetière des Francs. Heureux l'étranger pour qui cette première vue est une leçon, et qui se hâte de terminer ses affaires ! car il est rare qu'un Européen, domicilié à Latakie, y vieillisse, et encore plus rare qu'un étranger y passe un été sans y être attaqué de fièvres plus ou moins dangereuses, plus ou moins opiniâtres. Ce n'est pas que l'air de cette ville ne soit en lui-même très-sain; mais depuis que les Mahométans en ont fait disparaître la majeure partie des habitans, les terres se trouvent en quelques endroits abandonnées et couvertes d'eau une partie de l'année. C'est surtout vers l'embouchure de la petite rivière qui traverse le territoire de Latakie, et qui se jette dans la mer, à une demi-lieue au sud de la ville, qu'est le foyer des maladies qui attaquent régulièrement les habitans de ce pays, depuis la fin de l'été jusqu'à l'entière cessation des chaleurs.

Nous descendîmes chez le commissaire de la République, le cit. Bourville, qui nous reçut de la manière la plus honnête et la plus affectueuse. Il voulut nous loger chez lui et nous faire partager sa table jusqu'à notre départ pour Alep. Comment pouvoir s'y refuser, et où aller? Les étrangers, en Orient, n'ont que la ressource de la tente ou d'un caravanserai, et nous n'étions pas encore disposés à user de l'une ou de l'autre.

Latakie n'est pas entourée de remparts comme les autres villes de la côte, que nous avions visitées, et les maisons sont en général plus solides et mieux bâties que celles de Seyde et de Barut : elles ont des terrasses sur lesquelles on trouve, en été, un lieu frais pour reposer la nuit; dans toutes les saisons, une promenade agréable pendant quelques heures du jour; un étendage pour sécher le

linge lessivé, un parterre orné de fleurs, un lieu propre à recevoir l'eau de la pluie et la transmettre aux citernes.

Ces terrasses ont une muraille élevée à la hauteur d'appui lorsque la vue ne peut se porter sur une terrasse voisine; car, dans ce cas, le mur a sept ou huit pieds de haut, parce qu'il n'est jamais permis, en Turquie, de pouvoir regarder ce qui se passe chez les autres. Quelquefois, au lieu de muraille, ce sont des tuiles creuses, renversées, disposées les unes sur les autres, de manière que les femmes puissent voir à travers sans être vues.

Les rues ressemblent à celles de Barut et de Seyde, par l'espèce de trottoir élevé qu'il y a le long des maisons, formant au milieu un canal pour l'écoulement des eaux pluviales. Toutes ne sont pas pavées, et on a employé à celles qui le sont, des moëlons carrés, retirés des anciennes bâtisses, qui durent suffisamment dans un pays où l'on ne connaît pas l'usage des voitures, et où tous les transports se font à dos d'ânes, de mulets, de chevaux et de chameaux. Ces rues sont irrégulières, ordinairement étroites, et les maisons sont souvent interrompues par des décombres, par des espaces vides, et quelquefois par des champs cultivés. Latakie conserve, par ce moyen, plus d'étendue que ne le comporte le nombre de ses habitans, qu'on peut évaluer au plus à six mille; savoir : deux mille Grecs schismatiques, cent cinquante Maronites, autant de Juifs, et près de quatre mille Arabes ou Turcs.

L'ancienne Laodicée occupait une surface deux ou trois fois plus grande que celle de Latakie, si nous en jugeons par quelques restes de murs et par les monumens qui sont encore existans; elle ne devait pas manquer non plus de magnificence, puisqu'on trouve, dans deux quartiers de la ville, des rangées de belles colonnes de granit gris encore sur pied, mais tellement embarrassées dans la maçonnerie des maisons qu'on y a adossées, qu'il est impossible de juger à quelle sorte d'édifice elles peuvent avoir appartenu. Nous en vîmes une autre à moitié enfoncée en terre, dans un cimetière au sud-ouest de la ville; et à deux cents pas de là nous apperçûmes un pilier octogone, de marbre gris, de quatre ou cinq pieds de hauteur, qui sert maintenant de soutien à la charpente d'un

puits à roue : il porte une inscription grecque, qui s'étend sur cinq de ses faces. Quoique les caractères en fussent beaux et bien conservés, nous ne pûmes les lire, parce que le pilier, placé de bas en haut, était caché en partie par un second soutien en moëlons, et par la terre qu'on y avait amoncelée. Nous convînmes avec le jardinier, que, moyennant quelques piastres, il retirerait le pilier de sa place, et le redresserait pour qu'il nous fût commode, le lendemain, d'en copier l'inscription. Nous y retournâmes en effet, munis d'encre et de papier ; mais le pilier était resté à la même place. Nous apprîmes que le propriétaire s'était formellement opposé à l'exécution du traité fait avec son jardinier. « Qui sait, avait-il » dit, si ces Chrétiens, dont les connaissances leur viennent du » diable, ne trouveront pas dans cette écriture l'indication de quel- » que trésor caché dans mon champ, qu'ils ne manqueront pas de » m'enlever furtivement ? Qui sait s'ils ne feront pas quelques ma- » léfices qui porteront préjudice à mes plantes et à mes fruits ? » Plus nous insistâmes, plus nous offrîmes d'argent, et plus le propriétaire se méfia de nous ; de sorte qu'il fallut y renoncer, non sans peine ; car cette inscription, qui date probablement des Séleucides, est la seule qu'on trouve à Latakie.

A l'est de la ville on remarque un édifice antique, en grandes pierres de taille, ressemblant à un arc de triomphe : sa forme est carrée. On voit à chaque face une frise d'un bon genre, ornée de casques, de gardes d'épée, de boucliers. Deux de ses faces sont un peu plus ornées que les deux autres. Le dessus est en terrasse : on y montait autrefois par un escalier dont on voit les restes à l'un des angles.

A un demi-quart de lieue de la ville moderne et à l'extrémité orientale de l'ancienne, s'élève un coteau sur lequel était probablement placée la citadelle de Laodicée ; car on voit de vieux murs très-épais : on y remarque des traces de vieilles tours. On voit aussi, au bas du coteau, des restes de l'ancien aqueduc qui amenait de plus de deux lieues, à la ville, une partie de l'eau de la rivière dont nous avons déjà parlé.

En allant vers le rivage de la mer, au nord du port, on rencontre

des catacombes creusées dans une roche calcaire assez dure. Leur ouverture est à fleur de terre, et l'on y descend par une pente insensible, ou par un escalier assez bien conservé. Elles consistent en une ou plusieurs chambres carrées, présentant, sur trois faces, plusieurs rangs de loges ou de sarcophages, tels à peu près que ceux de Milo. Nous ne poussâmes pas notre examen bien loin à l'égard de ces catacombes, parce qu'en entrant dans la troisième nous apperçûmes, au bas de l'escalier, une femme étendue par terre et couverte de ses vêtemens. L'odeur cadavereuse qui commençait à se faire sentir, nous fit juger qu'elle était morte depuis plusieurs jours. Nous appelâmes aussitôt le janissaire qui nous avait accompagné : il nous fit remarquer les traces du sang que cette femme avait répandu, et les blessures qui l'avaient réduite dans cet état.

Nous apprîmes quelques jours après qu'un galiondgi, ayant attiré cette infortunée dans ces lieux sombres et écartés, avait pris la résolution de l'assassiner, à la vue des sequins et autres bijoux qu'elle portait. Le gouverneur avait eu connaissance de ce crime; mais soit que l'assassin fût protégé, soit qu'il eût cédé son butin au gouverneur, ainsi que le bruit en courait, il n'avait point été poursuivi, sous prétexte qu'un marin utile, un bon Musulman, ne devait point périr pour avoir assassiné une femme de mauvaise vie.

Nous étant approchés de la mer, nous remarquâmes une grande quantité de carrés longs et étroits, qui furent, selon les apparences, autant de sépultures particulières. Nous en vîmes quelques autres trois fois aussi larges, qui s'avançaient sous le rocher, destinés probablement à recevoir le corps de plusieurs personnes; et sur le rivage même, dans des endroits entiérement submergés lorsque la mer est orageuse, nous observâmes, sur une assez grande étendue, des encaissemens carrés ou des espèces de chambres taillées dans le rocher, que l'on supposerait avoir été des habitations.

D'après ce que nous venons de dire, on conviendra que Latakie mérite de fixer l'attention des antiquaires : elle mérite aussi les recherches des naturalistes, sous les rapports de la botanique et de

la zoologie; car, quoique la saison fût très-avancée, nous y trouvâmes quelques plantes rares; nous prîmes un grand nombre de graines; nous vîmes quelques oiseaux et quelques quadrupèdes intéressans, et nous ramassâmes quelques coquilles terrestres, assez curieuses. Quant à la minéralogie, ce qui est le plus digne de remarque, c'est une roche blanche, crayeuse, située à un quart de lieue au sud-est de la ville, tellement pénétrée de bitume, qu'on le voit découler de toutes les parties exposées à l'action du soleil. Ce bitume est noir, extrêmement fétide, et en tout semblable à celui qu'on ramasse sur des roches semblables, à trois lieues d'Uzez, dans les Cevennes, et qu'on emploie au graissage des roues de voiture.

La position de Latakie est assez agréable. Placée sur un sol un peu élevé, à plusieurs lieues des montagnes, elle a un territoire étendu, varié, fertile, et traversé par une rivière dont les eaux, quoique peu abondantes, ne laissent pas d'en arroser une bonne partie. Presque toutes les maisons jouissent de la vue de la mer, et sont rafraîchies, en été, par le vent de sud-ouest, qui souffle chaque jour depuis huit à neuf heures du matin, jusques après le coucher du soleil. La ville est entourée de jardins et de champs plantés en orangers, citronniers, oliviers, figuiers, grenadiers, jujubiers, amandiers, pruniers, abricotiers et myrtes. Ces derniers s'élèvent à la hauteur de douze ou quinze pieds, et donnent un fruit blanc, gros comme une petite cerise, parfumé, légérement acerbe, assez bon à manger. Il y a très-peu de dattiers, et il est rare que la datte acquière une parfaite maturité, parce que, dès la fin de vendemiaire, les fortes chaleurs cessent dans cette partie de la Syrie, et les nuits deviennent assez fraîches, à cause du voisinage de la mer et des montagnes de la Cilicie.

La vigne est peu abondante, et le raisin est mangé frais ou converti en raisiné. Ce n'est que parmi les Druses et les Maronites établis sur les montagnes, qu'on fait du vin : celui connu par les Italiens sous le nom de *vino doro* ou vin d'or, à cause de sa belle couleur rousse, a quelque réputation, quoiqu'il ne vaille pas le vin sec de Madère, auquel on peut le comparer.

Les terres des environs de Latakie appartiennent à des agas ou

au

au fisc : les cultivateurs qui se chargent, pour un terme assez long, de la culture des premières, paient à ces agas, suivant les quartiers, un huitième ou un dixième des produits. On prélève en outre, pour le miri ou impôt territorial, un droit; savoir : d'un quart de piastre par olivier, de quelques paras par pied d'arbres fruitiers, de quelques piastres par journées de labour, pour un champ destiné au coton, au blé, au tabac, etc. Cet impôt, ainsi réglé lors de la conquête de la Syrie par les Arabes, est soumis aujourd'hui à l'arbitraire, et s'élève en raison de la cupidité de l'exacteur, et suivant les protecteurs qu'il a à Constantinople. Il sait qu'il n'a rien à craindre de la part du pacha de Tripoli, du mutselim et du cadi de Latakie, pourvu qu'il verse exactement entre leurs mains une partie des droits surexigés.

Les terres qui appartiennent au fisc, sont cédées chaque année à ceux qui les veulent cultiver. Elles paient moins que les autres; mais elles ont l'inconvénient d'être éloignées de toute habitation. La récolte n'y est jamais en sûreté comme dans celles qui appartiennent à des agas, attendu qu'il y a toujours auprès de celles-ci un village plus ou moins grand, qui les garantit, jusqu'à un certain point, de toutes sortes de brigandages.

Latakie dépend du gouvernement de Tripoli. Le pacha de cette ville y envoie un mutselim, dont l'autorité est un peu mitigée par celle du fermier du tabac, ordinairement plus riche et plus protégé que lui auprès du divan. Ce fermier est indépendant du pacha et de son mutselim pour tout ce qui concerne sa ferme, et il a le droit de punir de mort, sans jugement, le malheureux convaincu d'avoir soustrait cette denrée au droit. Il est nommé par le sultan, sur la présentation qui lui en est faite par le grand-aga de Constantinople, qui a la ferme générale du tabac de l'Empire. Celle de Latakie est divisée en quarante-huit actions. On assure qu'elle produit depuis cinq cents jusqu'à sept cent mille piastres. Comme le droit est perçu à raison de vingt-deux piastres par quintal, on peut juger par ce produit la quantité de tabac qui est récolté dans le territoire de Latakie et des environs.

Ce tabac est plus parfumé, plus savoureux, plus agréable que

ceux de Salonique et des environs de Constantinople. Les Égyptiens le préfèrent à tous ceux du Levant, et le paient au moins une piastre de plus par ocque. On en expédie chaque année, pour Damiette, douze ou quinze chargemens.

Voici en quoi consistent la culture et la préparation de ce tabac, dont les Turcs ne font usage que pour fumer.

Vers la fin de ventôse on sème la graine dans une terre grasse, humide et meuble; un mois ou quarante jours après, on arrache les jeunes plants et on les porte dans un champ préparé pendant l'hiver par plusieurs labours : on y fait des rigoles; on plante le tabac à un pied ou quinze pouces de distance l'un de l'autre, et on l'arrose deux ou trois fois pour qu'il reprenne bien et pousse avec vigueur. On ne l'arrose plus ensuite, afin de ne pas en détériorer la qualité; mais on a l'attention de remuer la terre une ou deux fois, et d'enlever toutes les plantes étrangères, qui nuiraient à l'accroissement de celle-ci.

Quand la plante est bien fleurie, on cueille toutes les grosses feuilles; on les enfile, et on les fait sécher, suspendues au plancher, dans des chambres habitées, ordinairement ouvertes de toutes parts. On a soin de brûler de tems en tems, au milieu de la chambre, des plantes aromatiques, telles que sarriète, thym, serpolet, sauge et romarin. Ce moyen tend à dessécher un peu plus promptement les feuilles de tabac, et à les imprégner des parties odorantes de ces plantes. Lorsqu'elles sont presque sèches, on les dispose par paquets, et on les entasse pour les faire fermenter. On remue quelquefois les paquets et on les change de place, pour que la fermentation ne soit pas trop active; ce qui gâterait le tabac. On procède à l'emballage lorsqu'on reconnaît que la fermentation a cessé entièrement et qu'il n'y a plus rien à craindre.

On continue de cueillir les feuilles pendant et après la fleuraison de la plante; mais la qualité du tabac qu'on obtient, est inférieure à celle de la première récolte.

On a reconnu que plus on tarde à cueillir les feuilles lorsque la plante est en fleur, plus le tabac est fort; ce qui le déprécie; car les Turcs estiment d'autant plus le tabac à fumer, qu'il est plus doux.

Le tabac cultivé sur les montagnes des environs de Latakie est infiniment supérieur à celui de la plaine, et celui-ci vaut mieux que celui des jardins, où la terre est plus grasse et où l'arrosement a été plus long-tems continué.

Parmi les productions les plus importantes de Latakie, on doit ranger le coton, dont la qualité équivaut à celui de Chypre. On destine à cette culture les meilleures terres, ainsi que celles de médiocre qualité; celles qui sont situées dans la plaine, comme celles des coteaux. On laboure trois ou quatre fois pendant l'hiver; au quatrième ou cinquième labour, qui a lieu à la fin de germinal, un homme suit la charrue, et sème grain à grain dans le sillon. Le coton lève au bout de huit à dix jours, suivant que la terre est plus ou moins humectée. On sarcle deux fois pendant l'été. Les fleurs paraissent en messidor et thermidor, et les capsules mûrissent successivement en fructidor et vendemiaire : on les enlève à mesure qu'elles s'ouvrent et que le coton se développe. On les laisse sécher dans une chambre aérée; on égraine ensuite avec une roue à cylindre et on emballe.

Cette culture serait plus avantageuse que celle du tabac, si la récolte en était aussi certaine; mais les divers accidens qui résultent de l'intempérie de l'air, de la trop grande sécheresse, de quelque orage au moment de la germination, font souvent beaucoup de tort à la plante, et en diminuent considérablement les produits. Le coton est aussi bien plus exposé que le tabac à être détruit par les lièvres, les rats, les insectes et les limaçons. C'est le coton que les botanistes nomment *herbacé* ou *annuel*, que l'on cultive ici comme dans tout le Levant. Nous avons fait remarquer ailleurs que ce coton, nommé improprement annuel ou herbacé, taillé chaque année à fleur de terre, comme on taille le caprier au midi de la France, durait quinze et vingt ans à Santorin.

On évalue à plus de trois mille cantars la quantité de coton en laine que peuvent fournir le territoire et les environs de Latakie, dans une année de bonne récolte, et à plus de cent cantars celle de coton filé blanc, indépendamment de ce qui est employé à faire des toiles pour Constantinople et l'Italie.

Cette ville fournit aussi, mais en petite quantité, de la soie, de la laine, des galles, de la cire et de la scammonée.

Le blé et l'orge sont assez abondans pour fournir un ou deux chargemens chaque année.

L'huile d'olive est de médiocre qualité, parce qu'on ne sait pas la faire, et se consomme dans le pays. On préfère ordinairement l'huile de sésame, tant pour la table que pour la lampe. On en extrait également des semences de ricin : celle-ci n'est destinée qu'à la lampe.

On doit être surpris sans doute que l'olivier soit rare dans un climat où il croît spontanément, où il parvient, sans soins et sans culture, à une hauteur considérable. On doit être surpris aussi de voir préférer à l'huile savoureuse et agréable de son fruit, l'huile insipide et bientôt rance du sésame. Nous avons cru en trouver la raison dans l'accroissement fort lent de cet arbre, dans le droit qu'il paie avant même de produire, et dans l'incertitude de sa récolte. La culture de l'olivier ne peut convenir à des Mahométans, à des hommes toujours prêts à quitter le sol qu'ils habitent, toujours disposés à faire la guerre ou à aller en pélerinage, toujours bercés de l'espoir de commander aux autres et de vivre à leurs dépens. Un Turc voit sa patrie partout où se trouve une mosquée; il voit des frères partout où habitent des hommes de sa religion; il se procure de l'argent partout où la domination du croissant est établie. Cette manière de penser et de sentir, qui tient aux mœurs guerrières, aux habitudes hospitalières et à la religion oppressive de ce peuple, fait que l'homme jouit du moment présent sans s'inquiéter de ce qui arrivera le lendemain. Il sait que là où il se transportera, il y aura des Musulmans qui lui tendront la main, ou des non-Musulmans qu'il pourra dépouiller. Il espère d'ailleurs faire, à la première guerre, des esclaves qui travailleront pour lui; il espère amasser, dans le sac d'une ville, des trésors qui le rendront opulent; il espère du moins que son sabre ou sa plume le fera remarquer, et le conduira aux grands emplois, aux premières dignités. Aussi jamais Turc n'a conçu un projet d'amélioration pour un tems éloigné; jamais il n'a dépensé son argent dans le seul

espoir que ses enfans en retireront un grand avantage : s'il thésaurise, ce qui arrive rarement, c'est pour racheter un jour sa tête, ou pour payer un emploi plus lucratif que celui qu'il possède ; s'il bâtit, il est satisfait si sa maison peut durer autant que lui ; s'il sème, il veut récolter promptement ; s'il plante, il choisit les arbres qui donnent bientôt des fruits.

On peut remarquer que les contrées où l'olivier est abondant, ont toutes appartenu aux Génois ou aux Vénitiens. Les oliviers de Scio, de Mételin, de Candie et de Morée ont été plantés par ces peuples industrieux. Dans la plupart des îles de l'Archipel, au contraire, aux bords méridionaux de la Mer-Noire et de la Propontide, en Syrie, et dans tous les pays où les Grecs sont peu nombreux et complétement opprimés, les oliviers ont disparu ou sont dans un état d'abandon et de langueur.

CHAPITRE VI.

Départ de Latakie ; couchée à Baloulier, à Abdama, à Gesser-Chourl, à Saarmin. Observations diverses. Arrivée à Alep.

Pendant que nous observions les environs de Latakie, le drogman traita avec un moucre ou muletier arabe, et poussa même la complaisance jusqu'à faire, pour nous, tous les préparatifs qu'exigeait un voyage de cinq ou six jours ; car on compte au-delà de cent vingt milles de Latakie à Alep, et les chemins sont presque partout très-mauvais.

Les préparatifs furent longs à faire, et embarrassans à porter. Il ne suffit pas ici d'avoir sa malle pleine, et sa bourse ou son porte-feuille garni, il faut en outre, une tente, un lit, des vivres, des ustensiles de cuisine, et tout l'attirail d'un ménage; car il est rare que les voyageurs logent autrement que sous la tente ou dans des caravanserais, qui ne présentent que les quatre murs.

A la veille du départ notre domestique, né à Athènes, effrayé du voyage que nous allions entreprendre, ne put se résoudre à nous suivre. Nous le remplaçâmes à la hâte par un Arménien que nous aurions eu probablement de la peine à faire embarquer s'il avait été question d'aller en Grèce ou en Égypte. Le cit. Bourville nous fit accompagner de son janissaire, homme de peu d'apparence, mais brave et fidèle compagnon. Un habitant d'Alep, d'origine française, se joignit à nous ; enfin, un religieux italien, vieillard presque octogénaire, se trouva, comme par hasard, sur notre route. Notre caravane était donc composée de huit personnes, en y comprenant le muletier et son valet.

On nous avait laissé ignorer que les chemins, aux environs d'Alep, fussent infestés de voleurs ; mais on s'était informé si nos armes étaient en bon état, et si nos munitions étaient abondantes.

On avait même porté la précaution jusqu'à nous faire acheter un fusil à deux coups, quoique nous en eussions deux simples, fort bons et munis de leurs baïonètes. Mais un fusil à deux coups avait paru, à des hommes peu connaisseurs, devoir être une arme bien redoutable entre les mains de notre Arménien. Quelques années d'observations nous ont bien convaincus que, par l'effet du despotisme, cette race d'hommes n'oserait se servir d'aucune arme contre un Turc, un Arabe ou un Persan, quelque pressant que fût le danger où il se trouvât. Les Arméniens, comme les Juifs, dans tout l'Orient, sont des moutons que les Mahométans peuvent tondre et égorger sans craindre un coup de dent de leur part.

Après notre dîner, nous guéâmes la rivière, qui n'avait pas un pied d'eau, et nous nous acheminâmes, à petits pas, jusqu'au village de Baloulier. Les Français, résidans à Latakie, l'avaient autrefois choisi pour leur lieu de récréation ; ils l'ont abandonné ensuite pour un quartier situé à une lieue au nord de Latakie, où l'air est bon, où ils jouissent de la vue de la mer, et où ils sont plus à portée de leurs affaires. Baloulier est aujourd'hui presque dépeuplé et à moitié ruiné. Il est situé à quatre lieues de Latakie, sur une colline peu élevée.

Notre moucre nous dispensa de camper : il nous conduisit chez un homme de sa religion, dont la maison ne consistait qu'en une seule chambre, occupée par toute sa famille et par des moucres arrivés quelques instans avant nous. Nous fûmes très-surpris de nous trouver pêle-mêle avec des femmes mahométanes qui se montraient à visage découvert (1). Nous laissâmes placer nos lits sur une vieille nate, au coin de la cheminée, et, sans dire mot, nous observâmes ce qui se passait autour de nous.

Le père et le fils de la maison fumaient, et causaient par monosyllabes avec les moucres et notre janissaire dans un autre coin. Nos deux compagnons de voyage en faisaient autant près de nous.

---

(1) Nous avons eu dans la suite occasion d'observer que les Arabes sont en général moins sévères à ce sujet, que les Turcs et les Persans, et que, chez la plupart d'entre eux, les femmes, dans les villages et sous la tente, ne se voilent jamais.

La maîtresse du logis, âgée d'environ cinquante ans, était devant une sorte de cheminée, accroupie sur ses jambes, une pipe à la bouche. Sa bru, jeune et jolie, et une esclave blanche assez bien faite, étaient à ses côtés, et recevaient ses ordres. Elles pétrirent, sans levain, dans un petit bassin de bois, de la farine de froment; en firent des pains qu'elles mirent cuire sur l'âtre après en avoir écarté la cendre et les charbons; elles apprêtèrent au beurre et au blé mondé une sorte de pilau, et servirent à souper aux moucres.

Quand la cheminée fut libre, ce fut notre janissaire qui s'en empara. Il nous y prépara, au moyen de nos provisions, un pilau au riz. Pendant notre repas, soit par curiosité, soit par convoitise, soit peut-être aussi par honnêteté, tous les hommes vinrent se placer autour de nous. Comme ils fixaient attentivement une bouteille de vin qu'on nous avait servie, nous leur en offrîmes; nous les pressâmes même beaucoup de boire : tous refusèrent, quoique tous certainement eussent voulu en goûter; mais personne n'osa commencer, chacun en particulier craignant, en présence des autres, de faire ce que les lois et la religion défendent. Nos deux compagnons de voyage, que l'aspect de ces Mahométans intimidait, ne voulurent pas non plus en goûter : ils ne furent pas si scrupuleux les jours suivans.

Notre souper fini, et le café distribué par notre domestique à tous les assistans, aux femmes même, le maître de la maison, son fils et le janissaire prirent notre place; le domestique mangea seul à part, d'un côté, et les trois femmes de l'autre. Cependant nous étions sur nos matelas, larges de deux pieds, épais de deux pouces, et nous attendions, pour dormir, que chacun eût pris son parti et fût allé se coucher; mais nous nous trompâmes : personne ne sortit de la chambre, et quoique le froid ne fût pas sensible, les femmes ne quittèrent pas le feu et babillèrent à haute voix jusqu'au matin. Les moucres et les hommes de la maison fumèrent sans interruption une grande partie de la nuit, et remplirent la chambre d'une épaisse fumée. Nos deux compagnons ronflèrent à côté de nous : nous ne dormîmes pas, de sorte que cette nuit nous parut aussi longue que désagréable.

Dès

Dès que le jour parut, nous fûmes sur pied; mais nous ne partîmes pas plus tôt pour cela. Le moucre fuma tranquillement plusieurs pipes, prit plusieurs tasses de café, et chargea ensuite lentement ses montures avec la seule assistance de son valet. Il était déjà huit heures lorsque nous montâmes à cheval. Il nous tardait pourtant beaucoup de quitter ces lieux et de pénétrer dans les montagnes que nous voyions devant nous, espérant que l'Histoire naturelle nous dédommagerait de la mauvaise nuit que nous venions de passer.

Les terres blanches et crayeuses que nous trouvâmes sur notre route, ne nous donnèrent pas une bien grande idée de leur fertilité. Nous ne vîmes, dans une étendue de plusieurs lieues, que quelques carrés où l'on reconnaissait la main de l'homme : tout le reste était abandonné, et ne pouvait servir qu'à faire paître des troupeaux. Nous eûmes ensuite une descente très-rapide, qui nous conduisit dans un vallon, charmant par sa verdure et la variété de ses productions. Une petite rivière en suivait les sinuosités, et y portait la vie et la fécondité. On y voyait des massifs d'arbres et d'arbrisseaux, des champs ensemencés, des prairies qui se prolongeaient au loin, et de chaque côté s'élevaient, en amphithéâtre, des vignes, des forêts de myrtes à fruit blanc et à fruit violet. Nous y vîmes la *fontanesia*, plante intéressante, de la famille des jasmins, dont nous prîmes des graines (1), et un chêne de médiocre grandeur, d'un beau vert, qui se distingue de celui à feuilles de châtaignier de l'Amérique septentrionale (2), par les dentelures qui sont terminées en pointes aiguës dans celui de la Syrie, et qui sont obtuses dans celui de l'Amérique : les feuilles sont d'ailleurs un peu plus longues dans l'espèce dont il s'agit ici, et que nous avons représentée *pl.* 32. Le gland est gros et court, et renfermé

---

(1) *Fontanesia* phillyreoides, *foliis ovato-oblongis, utrinquè acutis; floribus racemosis*. Labillard. Icon. pl. Syriæ rar. pag. 9.

(2) *Quercus prinus*. Michaux, *Hist. des Chênes de l'Amér. septent.* Pl. 6, 7, 8 et 9.

dans une cupule dont les écailles sont rhomboïdales : leur angle supérieur est un peu relevé et obtus (1).

Après une heure et demie de marche le paysage changea d'aspect; il devint rude et rocailleux, et peu différent de celui que nous avions vu avant d'arriver au vallon. Bientôt nous apperçûmes des empreintes de poissons sur les pierres dont le chemin était bordé. Ces empreintes étaient noires, et les pierres blanches, crayeuses et feuilletées. Nous mîmes pied à terre pour voir ces empreintes de plus près, et faire choix de celles qui devaient figurer dans nos collections. Nos recherches furent vaines : aucune n'était entière et bien reconnaissable. Il est cependant probable que si nous avions eu des instrumens propres à fendre la pierre, et tout le tems nécessaire à cette opération, nous aurions été récompensés de nos peines; mais il était déjà tard : le soleil allait se coucher, et nous étions à plus d'une lieue du gîte. Après un quart d'heure de chemin, nous apperçûmes une vallée étendue, et un village assez considérable, nommé *Abdama*, situé vers le bas de la montagne opposée.

Notre moucre nous conduisit au caravanserai, que nous trouvâmes entiérement occupé par une caravane qui venait d'Alep. Nous fûmes obligés de nous établir dans un coin de l'écurie, en attendant que notre janissaire nous eût procuré un meilleur gîte. Faute de place, nos effets restèrent dehors et furent confiés au valet du moucre. Quant au maître, il fut passer la nuit chez une de ses femmes; car il faut remarquer que cet homme prévoyant, dont l'état était de faire continuellement les voyages d'Alep à Latakie, et de Latakie à Alep, avait une femme à chacune de ces deux villes, une autre à Abdama, et la quatrième à Saarmin, village situé à dix ou douze lieues d'Alep.

Notre janissaire ne tarda pas à revenir pour nous conduire chez un Arabe de sa connaissance, dont le logement consistait en deux chambres. Cet homme nous céda pour deux piastres la première, et se retira dans la seconde avec sa femme et ses enfans. Il n'y avait

---

(1) *Quercus* libani, *foliis ovato-lanceolatis, serratis; cupulâ simplici, squamnis rhomboidalibus.* Tab. 32.

dans la chambre, pour tout meuble, qu'une natte : les murs étaient assez propres, et au plancher étaient suspendues des liasses de tabac, dont l'odeur nous aurait incommodés si nous n'avions eu la précaution de laisser ouvertes les portes et les fenêtres.

Ainsi qu'à Baloulier, les femmes, à Abdama, ne sont voilées que pour la forme : celle de notre hôte se montrait sans difficulté toutes les fois que son service nous était nécessaire. Nous en appercevions aux fenêtres des maisons voisines et sur les terrasses, qui n'avaient également point de voiles, et celles qui passaient dans les rues en portaient un qui laissait leur figure à découvert.

Abdama est assez bien bâti, assez populeux; et ses habitans, presque tous Musulmans, nous ont paru être dans l'aisance. Ils s'adonnent à la culture du tabac, du coton et du mûrier : ils récoltent beaucoup de grains ; ils ont quelques vignes, et leur territoire fournit une assez grande quantité de scammonée, qui passe à Alep ou à Tripoli.

La plante qui fournit cette drogue, est un liseron bien connu des botanistes (1), qui croît spontanément aux environs d'Acre, sur le Mont-Carmel, et dans une grande partie de la Syrie et de la Caramanie. Il n'exige aucun soin pour sa culture : au printems seulement on coupe raz de terre la plante, en adaptant à l'incision une coquille de mer pour recevoir le suc laiteux qui en découle. Ce suc, d'abord blanc, devient peu à peu gris à l'intérieur, et noirâtre à l'extérieur. Lorsque la plante ne fournit plus de suc, et que celui-ci a pris un peu de consistance, on le retire de la coquille et on en forme de petits gâteaux. On a l'attention de mouiller les doigts avec l'huile d'olive ou celle de sésame.

Les habitans de ces contrées, qui passent pour être à cet égard très-fripons, mêlent assez souvent à la scammonée de la rapure du bois de la plante, et quelquefois de la farine d'orge et même de la terre. On reconnaît cette altération en délayant dans un verre un peu de cette drogue : si elle est frelatée, on voit le bois se

(1) *Convolvulus* scammonea, *foliis sagittatis, posticè truncatis; pedunculis teretibus, subtrifloris.* Linn. Mat. med. p. 60.

détacher, et les autres substances étrangères se précipiter au fond du verre.

Nous partîmes le lendemain matin d'Abdama. Descendus dans la plaine, nous vîmes, à un quart de lieue du village, des ruines très-anciennes, très-dégradées, et un peu plus loin une file de catacombes creusées dans une roche calcaire, qui nous persuadèrent que ce lieu avait été celui de quelque ville dont le nom s'est perdu avec le tems. C'est surtout aux catacombes que l'on doit s'attacher, en Syrie, pour la recherche des anciennes villes; car tout nous porte à croire qu'avant l'établissement des Grecs dans cette contrée, l'usage d'y ensevelir les morts fut le même que celui des Égyptiens, voisins et peut-être aïeuls des habitans de la Syrie.

En quittant la vallée d'Abdama, nous traversâmes des collines incultes, des montagnes scabreuses, fréquentées par des troupeaux nombreux. Le bœuf que nous y vîmes, est maigre et de petite taille. Le mouton est l'espèce à large queue : sa laine est de médiocre qualité, mais sa chair est savoureuse. Les chèvres y sont plus multipliées que les brebis : il y en a deux races très-distinctes, qu'on a soin de ne pas croiser : l'une est petite et à courtes oreilles; c'est la plus commune : l'autre est presque une fois plus grande; elle a les oreilles très-longues, une forte saillie sur le nez, et les mamelles pendantes jusqu'à terre; elle nous parut être la même que celle de la haute Égypte. On nous a assurés que ces deux chèvres portaient souvent deux ou trois petits.

Arrivés au sommet de la montagne qui domine à l'ouest la petite ville de Gesser-Chourl, située sur les bords de l'Oronte, dans un vallon profond et sinueux, nous jouîmes pendant long-tems d'une vue extrêmement agréable et infiniment variée. La ville, son pont et ses jardins, sur lesquels nous planions pour ainsi dire; le vallon, qui s'élargit au sud et forme une belle plaine, couverte, ainsi que le vallon, de prairies étendues, de champs ensemencés, d'arbres fruitiers, de légumes de toute espèce; l'olivier, qui leur sert de bordure, et qui contraste singuliérement, par le vert cendré de ses feuilles, avec le vert jaune et le vert foncé des environs; les eaux de l'Oronte, que nous suivions dans un espace de plusieurs

lieues, et qui nous réfléchissaient les rayons d'un beau soleil : une chaîne de montagnes, qui bornait au loin devant nous l'horizon; une autre qui lui était parallèle, et que nous laissions derrière nous; le myrte, le styrax, l'andrachné, l'arbousier, le chêne-vert, qui, répandus sur toutes les pentes, cachaient une partie des rochers dont ces montagnes sont hérissées : tout nous disait que ce point de vue, vraiment beau dans cette saison, doit être bien majestueux, bien imposant lorsque la terre, toute couverte de verdure, la végétation ranimée jusqu'aux sommets les plus escarpés, le parfum suave des fleurs, le chant mélodieux des oiseaux et la parure brillante des papillons annoncent, pour tous les êtres, le retour d'une nouvelle vie ou de ses plus douces jouissances.

De ce point élevé il nous fallut plus d'une heure pour arriver à la ville. Nous descendîmes à un caravanserai, que nous trouvâmes presque tout occupé par des moucres et par des négocians : il ne restait qu'une chambre qu'il fallut partager avec nos compagnons de voyage. Comme nous n'avions pas fait quatre lieues, et que nous étions arrivés de fort bonne heure, nous eûmes, après notre dîner, le tems de parcourir la ville et les jardins, et de nous promener sur les bords de la rivière.

Gesser-Chourl est peu étendu, et ne paraît pas avoir quatre mille habitans : il est situé en pente sur la rive gauche de l'Oronte, dans l'endroit le plus resserré du vallon. Ses rues sont sales et couvertes de fumier : ses maisons ont en général peu d'apparence, et rien n'y indique une grande antiquité. Au bas de la ville est un pont à plusieurs arches, assez solidement construit : on y voit une porte que l'on ferme la nuit, pour qu'on ne puisse y passer sans payer au douanier les droits qu'il perçoit sur toutes les marchandises.

Les jardins qui se prolongent sur les deux rives de l'Oronte, sont assez bien cultivés. On les arrose au moyen de quelques saignées faites à la rivière : on se sert aussi de très-grandes roues à deux rangs de coffres, qui élèvent l'eau et la versent dans des aqueducs en maçonnerie. Nous trouvâmes fort commune, dans tous les canaux d'arrosement, une petite coquille que les naturalistes

n'avaient point encore décrite : on la voit représentée *pl.* 31, *fig.* 3. Elle appartient au genre mélanie (1).

Ce pays fournit beaucoup de froment et d'orge, beaucoup de coton en laine, de coton filé et de toiles de coton unies; un peu de soie, de laine, de cire et de scammonée : on fait aussi sécher au soleil une assez grande quantité d'abricots : ces denrées passent à Alep ou à Latakie.

En sortant le lendemain de Gesser-Chourl, nous traversâmes, en montant, un terrain noir, couvert de fragmens d'une lave dure et solide. Ces fragmens occupent plus de demi-lieue de surface, et paraissent tous partir du sommet d'une colline qui peut avoir près de cent toises d'élévation au dessus du sol environnant. Nous traversâmes ensuite des pays secs, montagneux et calcaires, où croissait abondamment le styrax; puis nous descendîmes dans un petit vallon où était un poste gardé par cinq ou six hommes, dont l'un, armé d'un pistolet, vint le décharger au pied de nos chevaux, pendant qu'un autre y répandait quelques tasses de café. Cette politesse nous coûta vingt piastres; et il fallut toute la fermeté de notre janissaire, toute l'adresse de notre moucre, et de notre part la résolution bien exprimée de faire usage de nos armes pour borner à cette somme la prétention de ces gardes.

On voit par-là que ces gaffars, établis originairement pour la sûreté des chemins, en sont aujourd'hui les fléaux. Les voleurs s'en moquent; les voyageurs seuls les redoutent; car ils n'y arrivent jamais sans y disputer long-tems, s'y battre quelquefois, et y être toujours plus ou moins rançonnés.

Le chemin qui est au-delà de ce poste, est tantôt montueux, tantôt uni, mais en général sec et inculte. Après quelques heures de marche nous laissâmes, à notre droite, un grand village à côté duquel se prolongeait un petit coteau presque coupé à pic, où nous crûmes appercevoir beaucoup d'ouvertures de grottes. Passé ce lieu, le sol est uni, et n'offre plus qu'une vaste plaine entièrement

(1) *Melania* costata, *fusiformi-oblonga, longitudinaliter multi costata; anfractibus cylindraceis, olivaceo-nigricans, callo columellari fuscato.* Tab. 31, fig. 3.

dénuée d'arbres. Notre moucre nous assura qu'elle était autrefois plantée d'oliviers, et qu'elle était une source abondante de riches ses pour toute la contrée. L'huile qu'on y faisait, était presque toute employée aux savonneries établies dans la plupart des villages des environs. Nous aurions eu de la peine à ajouter foi à cette assertion si, en arrivant à Saarmin, nous n'avions vu un grand nombre de tas de cendre qui s'élèvent autour de la ville, comme autant de monticules. Notre moucre ajouta qu'un froid excessivement rigoureux ayant fait périr tous les oliviers de cette plaine, les habitans se virent ruinés et hors d'état de réparer cette perte. Depuis lors les fabriques ont disparu, et avec elles la majeure partie des habitans de ces villages.

Saarmin, où nous nous arrêtâmes après une marche de dix heures, est à trente milles d'Alep : il occupe une étendue assez considérable ; mais les maisons habitées ne sont que la dixième partie de celles qui sont abandonnées, et qui tombent en ruine. Ses habitans, Curdes et Arabes, professent le mahométisme, et n'ont d'autre industrie que la culture du froment et de l'orge ; aussi présentent-ils l'aspect de la plus affreuse misère. L'eau qu'on y boit, provient des citernes qui furent construites autrefois, et qui sont remplies, lors des pluies, par le moyen des rigoles pratiquées sur le terrain : plus des deux tiers de ces citernes sont abandonnées aujourd'hui. C'est par leur nombre et par l'étendue du terrain qu'elles occupent, que l'on peut calculer les pertes considérables que cette ville doit avoir faites dans sa population depuis que ses oliviers sont morts, et que les fabriques de savon ont disparu. On peut, sans exagération, évaluer cette perte aux neuf dixièmes des habitans.

Les Chrétiens y étaient autrefois nombreux. On voit encore, au milieu du village, une haute tour carrée, assez ancienne, et assez solidement construite, qui était le clocher de leur église : elle sert maintenant de minaret à la mosquée principale.

Qui croirait que, dans ce pays de misère et d'abandon, nous fûmes sur le point de partager notre gîte avec les chacals et les hiboux ! Nous errions depuis long-tems dans cette vaste solitude,

qui conserve encore le nom et l'apparence d'un village, sans trouver personne qui voulût nous donner un asyle. La cupidité même, cette idole des Mahométans, ne pouvait déterminer aucun habitant à loger chez lui des *réprouvés*, des *chiens de Chrétiens*, et nous avions déjà plusieurs fois proposé à notre moucre et à notre janissaire de nous mettre sous la tente, de nous faire entrer dans quelque citerne, dans quelque catacombe, ou de nous abriter parmi les ruines de quelque ancienne habitation, lorsqu'un moulin à farine nous fut offert. Ce moulin, au milieu duquel étaient une meule et un cheval pour la faire tourner, était heureusement de forme carrée. Nous nous établîmes tous aux angles, en prenant la précaution de ne pas étendre nos jambes, parce qu'elles auraient été rencontrées par celles du cheval, tellement ce moulin était peu spacieux.

En arrivant à Saarmin nous apprîmes ce qu'on avait eu soin de nous cacher; savoir : que les environs d'Alep étaient infestés de voleurs, au point qu'aucun voyageur, aucune caravane, ne pouvaient passer sans être dépouillés. Notre moucre, à qui des Arabes avaient enlevé trois chevaux dans un précédent voyage, nous signifia qu'il ne partirait pas si nous n'avions une escorte suffisante, ou s'il n'arrivait une caravane qu'on attendait de Damas. Comme il était possible que la caravane tardât long-tems à paraître, il fallut songer à nous procurer l'escorte que le moucre exigeait. Un facteur européen, venu d'Alep pour faire un achat de grains, nous ayant fait espérer qu'un aga de ses amis, demeurant à deux lieues de Saarmin, nous fournirait dix cavaliers pour vingt-cinq ou trente piastres, nous le priâmes d'envoyer sur le champ un exprès à cet aga.

Cependant la caravane arriva le soir même : elle avait été attaquée à deux lieues de Saarmin, et avait repoussé les Arabes, qui s'étaient présentés plusieurs fois au combat. Elle était redevable de ce succès à quinze fusiliers qu'elle avait pris en route, et à quelques négocians turcs, qui s'étaient battus avec le plus grand courage. Malheureusement un de ces derniers avait reçu, de fort loin, un coup de lance qui lui avait arraché un œil et emporté

une

une partie du visage. Il était, disait-on, resté deux Arabes sur la place.

Ce fut vers les onze heures du soir que nous reçûmes la réponse à notre lettre. L'aga nous disait qu'ayant envoyé tous ses gens à la poursuite des Arabes, qui lui avaient enlevé ses troupeaux, il était dans l'impossibilité de nous fournir les dix cavaliers que nous lui demandions.

Le lendemain nous reconnûmes aisément qu'on ne partirait pas si on ne prenait une nouvelle escorte. La frayeur s'était tellement emparée de notre moucre, ainsi que de tous ceux qui composaient la caravane de Damas, que personne n'opinait de se mettre en route. Tous craignaient d'être de nouveau attaqués par les Arabes, qui avaient à venger la mort de deux d'entre eux, et qui devaient certainement, disait-on, se réunir et se montrer en plus grand nombre, afin d'avoir leur revanche et se dédommager du mauvais succès qu'ils avaient eu la veille.

Cependant on ne prenait aucun parti : nous étions menacés de séjourner à Saarmin aussi long-tems que la peur eût duré, si nous ne nous fussions déterminés à écrire au cit. Bichot, négociant à Alep, faisant fonction de commissaire, et à lui expédier un exprès pour lui faire part de notre position, et le prier d'aviser aux moyens de nous en tirer. Il nous envoya vingt-cinq Curdes de la garde du château. « Partez, nous disait-il, sans rien craindre : les hommes » que je vous envoie sont braves, et capables de repousser, avec » leurs fusils, trois cents Arabes; car ceux-ci ne sont armés que de » lances. »

La caravane de Damas, que notre escorte rassurait, se mit en marche le 17 novembre, à une heure avant le jour. Nous partîmes après le lever du soleil, et nous accélérâmes nos pas afin d'arriver de bonne heure à Alep : la caravane, de son côté, ralentit les siens pour ne pas se trouver avant nous au passage dangereux de *Tell-Sergié*, de sorte que nous l'atteignîmes à trois lieues de Saarmin. A notre aspect, les hommes témoignèrent leur joie par une décharge de leurs fusils; les femmes nous saluèrent par un *alleluia* général. Il est à remarquer que l'*alleluia* ou cri de joie des femmes de

Syrie est un son guttural, modifié par un trémoussement de la langue, qui le fait ressembler, en quelque sorte, au cri que font souvent entendre les dindons.

Tell-Sergié, situé à peu près au milieu de la route de Saarmin à Alep, était anciennement un village dont il ne reste que des ruines informes. Il y a quelques souterrains et des citernes qui servent de réfuge aux voleurs. A côté sont plusieurs petits monticules d'où l'œil parcourt une vaste étendue de terrain : c'est là ordinairement que les Arabes se postent lorsqu'ils ont l'intention d'attaquer une caravane, parce qu'ils ont l'avantage de reconnaître sa force, de fondre sur elle s'ils la jugent faible, ou de fuir s'ils ne se croient pas assez nombreux.

Depuis Saarmin jusqu'à Tell-Sergié, la plaine est parfaitement unie et presque toute inculte. Nous laissons bien loin, derrière nous, les montagnes que nous venons de traverser, et qui nous séparent de la Méditerranée : nous nous sommes même élevés au dessus d'elles ; ce qui explique pourquoi la température de cette plaine et des environs d'Alep est souvent très-froide en hiver, et toujours assez douce en été. Il est vrai que ce pays est rafraîchi, dans la belle saison, par un vent d'ouest qui vient chaque jour de la Méditerranée, et considérablement refroidi, en hiver, par celui de nord-est ou de nord, qui souffle quelquefois des montagnes que nous avons dit courir de l'est à l'ouest, et dont nous appercevons à peine, à notre gauche, les sommets éloignés.

Nos Curdes s'écartaient de tems en tems du chemin pour tirer sur les *katas*, espèces de perdrix ou gélinotes qui sont ici par compagnies de quelques milliers d'individus. On les trouve aussi nombreuses et aussi multipliées dans tout le désert, qui s'étend depuis Alep jusqu'à Bagdad. On ne sait pas comment ces oiseaux peuvent trouver à vivre, en si grand nombre, dans des lieux presque stériles, et pourquoi ils n'attirent pas autour d'eux une foule d'ennemis pour les détruire ou en diminuer le nombre (1).

C'est ainsi que nous franchîmes, sans accident, le passage très-

(1) C'est la gélinote dont nous avons parlé dans ce volume, pag. 71.

redouté de Tell-Sergié. Nous n'en étions pas encore à demi-lieue, que le chef de la caravane de Damas fit signal d'arrêter pour faire halte. Quant à nous, décidés à nous rendre le soir même à Alep, et de passer par les jardins de *Ramouzé*, où nous étions attendus, nous continuâmes notre route malgré les vives instances qui nous furent faites d'attendre que la caravane eût pris un moment de repos. Notre résolution causa une grande rumeur parmi cette troupe de marchands, qui, dociles à la voix de leur chef, et pressés du besoin de manger, avaient déjà mis pied à terre, étendu leur tapis et sorti leurs provisions. Chacun s'empressa de remonter sur son cheval ou son chameau pour nous suivre : personne ne se croyait encore hors de danger. Nous étions à peu de distance de Tell-Sergié, et on savait bien d'ailleurs que les Arabes pouvaient choisir tout autre poste. Mais comme une caravane se meut lentement, et que nos chevaux allaient bon train, nous la laissâmes bien loin derrière nous, et la perdîmes bientôt de vue.

Nous arrivâmes à trois ou quatre heures après midi à *Kan-Toman*, caravanserai spacieux, bâti dans un petit vallon, au milieu duquel passe la petite rivière d'Alep : c'est là que la caravane devait venir coucher. Sur la droite de ce kan, il y a une gorge qui offre un coup-d'œil assez agréable : on y voit beaucoup d'oliviers et quelques autres arbres qui contrastent assez bien avec la nudité des environs. D'ici à Alep le terrain change d'aspect : ce n'est plus une plaine uniforme ; ce sont des coteaux calcaires, stériles ou couverts de cistes, de sarriètes, de thyms et de tragacanthas.

Le desir d'arriver avant la nuit à Ramouzé nous rendit sourds à la voix menaçante de cinq ou six Turcs qui sortirent du caravanserai, et vinrent à nous un papier d'une main, une écritoire de l'autre. Notre moucre lui-même ne s'arrêta qu'un seul instant. Ce fut notre janissaire qui se chargea de leur répondre, et de faire cesser leurs menaces, dont nous ignorions la cause. Nous ne l'apprîmes que lorsque le janissaire nous eut rejoints. C'étaient des commis du douanier d'Alep, placés là pour enregistrer les marchandises qui passent, et recevoir la déclaration des voyageurs, concernant leurs effets.

Nous ayant pris pour des Chrétiens sujets de l'Empire, parce que nous étions habillés comme eux, ils allaient nous dénoncer, espérant avoir leur part de l'avanie que le douanier allait nous faire. Un mot du janissaire détruisit leurs espérances, et les calma. Un Européen est censé, en Turquie, ignorer les usages et la langue. D'ailleurs, nous allions descendre chez le commissaire de la République : c'était à lui à faire par son drogman, auprès du douanier, la déclaration exigée en pareil cas.

Kan-Toman se trouve à neuf ou dix milles d'Alep. Il nous en restait sept ou huit à faire pour arriver à Ramouzé, où les négocians français étaient venus nous attendre, et où nous avions espéré de dîner. Mais comme il était presque nuit lorsque nous eûmes le plaisir de les embrasser, nous continuâmes avec eux notre route, malgré la faim qui commençait à nous tourmenter, et vînmes descendre chez le cit. Bichot, qui eut l'honnêteté de pourvoir à nos pressans besoins.

CHAPITRE VII.

Les environs d'Alep sont infestés par les Arabes, les Turcomans et les Curdes. Description de la ville; sa température; sa population; son commerce. Des schérifs; désordres qu'ils ont occasionnés; leur punition; ils sont remplacés par les janissaires. Mœurs des habitans. De Keftin et Martavan. Des Chinganés. Productions du sol. Histoire naturelle.

Les terres incultes, désertes, qui s'étendent à l'orient et au midi d'Alep, sont fréquentées par deux hordes nombreuses d'Arabes bédoins qui se disputent le titre d'*Émir*, que cette ville est dans l'usage d'accorder à l'un des deux chefs. Ce titre est accompagné d'un présent annuel assez considérable, et de la concession de quelques priviléges pour la vente des denrées que ces Arabes envoient au marché. Moyennant ces concessions la ville et son territoire doivent être à l'abri de tout pillage : les caravanes doivent être exemptes de toute insulte ; elles doivent même être protégées contre tout autre parti arabe qui viendrait les attaquer.

Lorsque nous arrivâmes à Alep, ces deux hordes se faisaient la guerre pour décider par la force des armes à qui des deux chefs resterait le titre d'Émir ; et parce que, en attendant cette décision, elles ne recevaient pas le présent d'usage, et n'envoyaient pas leurs denrées à la ville, elles s'en indemnisaient en faisant, chacune de son côté, des excursions dans les villages, en mettant à contribution les caravanes, en dévalisant les voyageurs. Alep cependant a un gouverneur dont la garde est nombreuse : elle a dans ses murs sept à huit mille janissaires et cinq à six mille schérifs ou gens portant le bonnet vert en qualité de parens du prophète ; elle a une population de cent cinquante mille individus, et elle souffre que deux

hordes d'Arabes qui n'ont pas deux mille combattans, qui n'ont point d'armes à feu, qui sont divisées et presque toujours en guerre, la mettent à contribution, et cela afin que les habitans ne soient pas volés, pillés, inquiétés par elles.

Elle souffre aussi que la belle plaine d'Antioche soit occupée chaque année par une horde de Turcomans qui viennent, dès le mois d'octobre, de l'intérienr de l'Asie mineure, pour faire paître leurs troupeaux sur ces terres incultes, et dont la fertilité pourtant est attestée par une herbe très-épaisse et très-haute. Ces Turcomans retournent, en germinal, sur les montagnes de l'Arménie, où la température plus froide et l'élévation du sol entretiennent en été une végétation abondante. Les caravanes qui se rendent d'Alep à Alexandrette et à Antioche, ou qui retournent de ces villes à Alep, sont très-souvent inquiétées par ces hommes pasteurs et guerriers, surtout lorsque le pacha d'Alep n'est pas assez fort pour leur en imposer, ou lorsqu'il est de connivence avec eux afin d'avoir sa part du butin.

Un troisième fléau vient se joindre aux deux premiers. Les montagnes situées entre Alep et Alexandrette sont occupées par des Curdes qui ne manquent jamais de dévaliser des voyageurs lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Mais comme ils sont épars et peu nombreux, les caravanes se mettent à l'abri de leur insulte en se faisant escorter par quelques fusiliers.

Malgré tous ces inconvéniens qui mettent des entraves au commerce, ou qui gênent la circulation extérieure, Alep peut être regardée comme la troisième ville de l'Empire othoman par sa beauté, son étendue, sa population, ses richesses et son commerce. Elle est située à quinze lieues à l'orient de cette chaîne de montagnes, qui court le long de la mer du nord au sud, depuis le golfe d'Alexandrette jusqu'à Gaze, et qui forme le Beylan, le Casius, le Liban, l'Antiliban, le Carmel et tous les points élevés de la Syrie, de la Cœlesyrie, de la Phénicie et de la Palestine. Elle est à vingt lieues au midi des montagnes que nous avons dit courir de l'ouest à l'est depuis Rhodes et la Caramanie, et qui vont se rendre par des rameaux divers dans l'Arménie et la Perse. Alep est sur un sol élevé;

on se rend, par une plaine unie, à Birt ou Biredgek et aux points les plus rapprochés de l'Euphrate, et, par une plaine dont la pente est peu sensible, à Palmyre et au désert du nord de l'Arabie : de là à Bagdad on ne rencontre ni montagnes ni élévations assez considérables pour mériter le nom de colline.

Les environs d'Alep sont néanmoins un peu montueux. La ville est dans une vallée peu profonde, où coule une petite rivière qui arrose une quantité assez considérable de jardins destinés à la culture du coton, du tabac et de divers légumes. Cette rivière, au sortir de la ville, se dirige au sud-sud-est, et va former un lac d'eau salée, quoique celle d'Alep, la seule qui l'entretient et l'alimente, soit très-douce et très-bonne à boire. On retire chaque année, à la fin de l'été, c'est-à-dire, lorsque l'évaporation a consommé une grande partie des eaux de ce lac, un sel marin dont se servent les habitans d'Alep et des environs. Cette rivière prend sa source aux environs d'Antab.

La ville est entourée d'un mur épais, fort haut, solidement construit en beaux moëlons, flanqué de tours très-rapprochées, au pied duquel est un fossé qui a disparu ou a été comblé en partie. On ne doit pas cependant regarder aujourd'hui Alep comme une ville de guerre, attendu que ce mur pourrait être facilement détruit par le canon, et que la ville est dominée en quelques endroits par des coteaux. Elle a près de six milles de circuit, et sa population doit être évaluée aux deux tiers de celle du Caire, c'est-à-dire, à plus de cent cinquante mille habitans. La ville est bien bâtie : les maisons sont en maçonnerie ; la plupart sont en pierres de taille, surmontées par de très-belles terrasses : quelques-unes ressemblent, par leur étendue et leur distribution intérieure, à nos anciens couvens de moines.

Il y a, vers le centre de la ville, une élévation factice assez considérable, en forme de cône tronqué, entourée d'un fossé et surmontée d'un château très-spacieux, où le gouverneur est logé avec toute sa garde. Ce château, qui tombe en ruine aujourd'hui, fut capable d'arrêter quelque tems les troupes du calife Omar, déjà maître de l'Égypte et d'une partie de la Syrie. Ce fut en

636 ou 637 qu'Abou-Obéidah, un de ses généraux, vint assiéger Alep avec des forces considérables. La ville ne pouvait pas faire une longue résistance; mais la garnison se défendit avec vigueur pendant quatre mois, et elle aurait tenu plus long-tems si quelques Arabes n'avaient escaladé, pendant la nuit, le monticule, et n'avaient trouvé au château des traîtres prêts à les recevoir. Les portes, par ce moyen, ayant été ouvertes, tous les assiégeans y entrèrent, massacrèrent la garnison, et se répandirent ensuite dans la ville, où ils ne firent quartier qu'à ceux qui consentirent à embrasser la religion de Mahomet. De ce nombre fut Youkinna, gouverneur de la ville, qui fut employé, depuis ce tems, par les Arabes, et qui les servit avec encore plus d'ardeur qu'il ne les avait combattus.

La conquête de toute la Syrie fut faite dans six ans, depuis l'an 633, sous le califat d'Abubeker, jusqu'en 639, sous celui d'Omar.

Héraclius était alors empereur d'Orient. Ce qui est digne de remarque, c'est que l'irruption des Arabes eut lieu au moment où jamais le trône des Césars n'avait paru plus solidement affermi, où jamais empereur ne s'était montré si digne de régner. Fils d'un gouverneur d'Afrique, et formé de bonne heure au métier des armes, Héraclius se vit élevé à la suprême dignité par le choix du peuple et de l'armée. Il justifia ce choix par les victoires qu'il remporta sur Cosroës II, roi des Perses, par la tranquillité intérieure qu'il rétablit, et par les divers établissemens qu'il forma. En un mot, il se montra supérieur aux hommes de son siècle tant qu'il fut homme de guerre et qu'il gouverna ses États; mais dès qu'il fut atteint, comme ses sujets, de la manie de disputer sur des matières incompréhensibles et même absurdes; dès qu'il se fut mêlé, comme eux, de questions théologiques, alors le grand-homme disparut, alors Héraclius, entouré d'ergoteurs, abandonna le timon des affaires malgré l'orage qui se formait autour de lui; alors il déposa les armes, quoique l'ennemi menaçât les plus belles provinces; alors il négocia au lieu de combattre; alors l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, passèrent au pouvoir des successeurs de Mahomet sans qu'Héraclius eût fait pour les défendre, ce qu'on devait attendre de lui.

Telle

Telle est la destinée des plus grands-hommes lorsque l'âge abat leur force ou que l'erreur énerve leur courage, lorsque de puérils préjugés reviennent dans leur cerveau affaibli, ou que la crainte s'empare d'un cœur naguère valeureux. Héraclius n'avait que soixante-six ans lorsqu'il perdit la vie en 641; mais depuis long-tems il avait succombé sous le fardeau de sa gloire, parce que depuis long-tems la raison l'avait abandonné.

Alep, suivant les géographes, a succédé à l'ancienne *Beroë* ou *Chalybon*, dont la prononciation grecque a été à peu près conservée par les Arabes dans celle d'*Haleb* ou *Halab*, avec une *h* aspirée et gutturale. Les vestiges de la ville, que les Européens nomment le vieil Alep, situés au nord du lac où aboutit la rivière *Chalus*, paraissent appartenir à l'ancienne Chalis, que l'on sait avoir été sur les bords de ce lac.

Quoique Alep soit situé au 36e. degré 11 minutes de latitude, la température y est cependant fort douce. L'air est rafraîchi, l'été, par un vent d'ouest-nord-ouest, qui vient chaque jour de la Méditerranée, et suit le golfe d'Alexandrette. Le froid ne se fait presque pas sentir, en hiver, lorsque le vent de nord ne souffle pas; mais si ce vent dure quelques jours, le thermomètre descend, pendant la nuit, à 4 et 5 degrés au dessous du point de congellation, tandis qu'il est à 8 ou 10 au dessus de ce point pendant le jour, et à 2 ou 3 pendant la nuit lorsque ce vent ne souffle pas. En été, le thermomètre se fixe ordinairement à 25 et 26 degrés. Il tombe quelquefois de la neige en nivôse; mais il est rare qu'elle reste plus d'un jour sans fondre.

Il pleut quelquefois en hiver, fort peu en automne, mais plus souvent au commencement du printems. L'été est toujours fort sec, et on voit très-rarement des nuages. On éprouve, au printems et en automne, des coups de vent de sud: pendant leur durée, qui est tout au plus de deux à trois jours, le thermomètre monte à 28, 30 et jusqu'à 33 degrés. Ces vents sont suffocans et mal-sains; mais ils sont heureusement fort rares.

L'air est en général très-sain, à cause de l'élévation du sol, du voisinage des déserts et de la pureté du ciel; cependant les habitans

sont sujets à une sorte de bouton qui attaque les enfans la première année de leur naissance, et même les étrangers pour peu qu'ils séjournent dans la ville. Il se montre ordinairement à l'une des deux joues dans les enfans, et à toutes les parties du corps dans un âge plus avancé. Il suppure fort peu pendant un an, ne fait pas souffrir, et occasionne une légère démangeaison : il a depuis six jusqu'à dix lignes de diamètre. Lorsqu'il doit guérir, la suppuration cesse : il se forme une croûte qui tombe au bout de quelque tems, et laisse une empreinte circulaire. Quelquefois, au lieu d'un seul bouton, on en a plusieurs. Quelques habitans se contentent d'y appliquer une feuille de poirée ou autre plante adoucissante : le plus grand nombre n'y met rien, et ne s'en trouve pas plus mal.

Nous ignorons ce qui peut occasionner ce bouton ; mais nous ne croyons pas qu'on doive l'attribuer aux eaux, puisqu'il est endémique, non-seulement à Alep, mais aux environs de cette ville, dans presque toute la Mésopotamie, à Bagdad, et même dans quelques cantons près de Damas, où certainement les eaux ne peuvent avoir les mêmes qualités. A Bagdad, par exemple, on ne boit que les eaux du Tigre, et à Alep on boit celles des fontaines, qui viennent d'une source dont nous aurons occasion de parler dans le chapitre suivant.

La population d'Alep est un mélange d'Arabes, de Turcs, d'Arméniens, de Maronites et de Juifs. Ceux-ci y sont assez nombreux, et occupent un quartier de la ville, que les Européens nomment *Judaïde* : il y a, dans ce quartier, quelques Arméniens, quelques Maronites, mais point de Musulmans. Les Juifs exercent à Alep divers métiers, et se livrent au commerce de détail. Quelques-uns font le commerce de Constantinople, de Smyrne, de Salonique et de l'intérieur de l'Asie mineure ; la plupart prêtent à un intérêt usuraire aux cultivateurs des environs, et sont attentifs à se faire payer en denrées à la récolte.

Les Arméniens sont beaucoup plus nombreux et bien plus riches que les Juifs. Ce sont eux qui font plus particuliérement le commerce des Indes et de la Perse ; c'est par leurs mains que se font les

plus riches envois à la capitale. Presque tous les domestiques de la ville sont des Arméniens qui descendent de leurs montagnes, restent quelques années à Alep, et retournent chez eux pour s'y marier, et améliorer leurs champs au moyen des économies qu'ils ont faites. Ces domestiques sont en général très-rusés et très-cupides. Indépendamment de leurs gages, ils prélèvent secrétement sur les denrées qu'ils achètent, ou les commissions qu'ils font pour leurs maîtres, un droit de commission de 25 pour 100. Ils appellent cela *faire le commerce*. Les courtiers, censals, facteurs, etc. qui sont auprès des négocians européens, *font aussi le commerce*. En flattant leur orgueil et favorisant leur paresse, ils sont venus à bout de leur persuader qu'il ne serait pas décent qu'ils achetassent eux-mêmes ce dont ils ont besoin. Depuis le comestible le plus commun, l'outil le plus simple, jusqu'aux étoffes les plus chères, les pierres les plus précieuses, les drogues les plus utiles, les bijoux les mieux travaillés, tout doit passer par les mains des Arméniens, tout doit par conséquent être objet de commerce pour eux, et payer un droit proportionné à la valeur de l'objet et à la moralité de l'homme à qui on donne sa confiance.

Les Maronites sont peu nombreux, et en général fort pauvres : ils exercent quelques métiers, et font le commerce de détail; ils ont quelques rapports d'intérêts avec ceux qui habitent le Liban et ceux qui sont établis à Antioche, Latakie et Tripoli.

Les Turcs et les Arabes forment au-delà des deux tiers de la population : ils possèdent des terres, des maisons; occupent des places, sont agas, janissaires; font le commerce de l'Inde, celui de l'intérieur de l'Asie mineure, de Constantinople, de Smyrne, de Salonique, d'Égypte, et presque tout celui de Damas. Ils font aussi le commerce de détail, et exercent tous les métiers.

Les Européens sont peu nombreux, et ne font que le commerce relatif à l'Europe. On a vu à Alep douze maisons françaises, neuf anglaises, trois italiennes, une hollandaise, dont les régisseurs, au bout de douze ou quinze années de gestion, retournaient dans leur patrie avec une fortune assez considérable. A l'époque de notre révolution, la place d'Alep avait déjà décliné : les maisons

anglaises s'étaient retirées; il ne restait que deux maisons italiennes, et les françaises se trouvaient réduites à neuf. On jugera néanmoins de l'importance de ce commerce par celui que les Français y faisaient : celui d'exportation se montait à 2,500,000 francs, et celui d'importation à 2,000,000.

Les articles d'exportation consistaient en toiles écrues d'Antioche, Killis, Merdin, Orfa, Antab; en bourgs d'Alep et de Damas; en chafarcanis ou toiles de coton peintes de Diarbekir; en galles, coton en laine, coton filé, soie, laines de chevron, cuivre et diverses drogues; et lorsque ces marchandises n'offraient pas un retour avantageux, il était aisé aux négocians de faire passer leurs fonds en lettres-de-change à Constantinople, d'où ils les faisaient remettre ensuite dans les différentes places d'Europe.

Les articles d'importation consistaient en draps de Languedoc, bonnets façon de Tunis, étoffes de Lyon, cochenille, indigo, sucre, café, poivre, étain, plomb, fer, bois de teinture, liqueurs, merceries, papier, savon et coraux ouvrés : ce dernier article montait au-delà de 100,000 fr. par an.

Parmi les Turcs et les Arabes dont nous venons de parler, on compte trois ou quatre mille familles qui se prétendent issues de Mahomet, tant par les mâles que par les alliances. Les hommes portent un turban vert, et se qualifient de schérifs ou de nobles : les femmes ont aussi du vert dans leur coiffure et leurs vêtemens. L'avantage d'être les parens du prophète leur attirait autrefois de la part du peuple et des grands, un très-grand respect, leur donnait une très-grande considération, leur procurait aussi des priviléges. On ne pouvait les faire mourir sans les dégrader auparavant, sans que le juge n'eût prononcé qu'ils s'étaient rendus indignes d'appartenir au prophète par les liens du sang. Il fallait l'agrément de leurs chefs pour que la sentence fût mise à exécution. Si un autre Turc les frappait, il avait le poing coupé; si c'était un Chrétien ou un Juif, il était puni de mort sur le champ. Mais depuis que ce titre peut s'acquérir avec facilité, depuis que la fraude augmente chaque jour le nombre des schérifs, le peuple, informé de ces abus, n'a plus pour eux la même vénération. On ne croit

plus avoir besoin de s'adresser aux chefs pour les faire mourir, et souvent on se permet de les mettre à la raison quand ils s'en écartent un peu trop. Cependant un pacha ou un officier public ne fait donner la bastonade à un parent du prophète qu'après lui avoir fait quitter son turban vert, et avoir baisé ce turban avec un respect apparent.

Quoique les prérogatives dont jouissent les schérifs soient aujourd'hui fort déchues, néanmoins, comme dans un pays de superstition et d'ignorance, le titre de parent du prophète en impose encore à la multitude : ces hommes sont aussi insolens en Turquie, que les nobles l'ont toujours été chez les peuples qui n'ont pas eu le bon esprit de n'apprécier l'homme que par ce qu'il vaut lui-même, et non par ce qu'a pu valoir un de ses ancêtres. Les schérifs, comme les nobles, ne manquent jamais, dans les occasions, de se prévaloir de leur naissance, et d'en tirer vanité et avantage ; ce qui leur réussit ordinairement, car les hommes, en général, ont une tendance à s'humilier devant celui qui s'exalte. Ce qui donne d'ailleurs un pouvoir réel aux schérifs, indépendamment de celui qui résulte de l'opinion et des prérogatives, c'est qu'ils forment une corporation nombreuse, et qu'ils ont à Constantinople un chef riche et puissant, nommé *Nakib-Eschraf*, et des officiers sous les drapeaux desquels tous les schérifs de l'Empire vont se ranger. Le second officier se nomme *Alemdar :* c'est lui qui porte l'étendard de Mahomet toutes les fois qu'on fait la guerre aux *Infidèles*, c'est-à-dire, aux peuples qui ne sont pas Musulmans.

Les schérifs, à Alep, ont été pendant long-tems en guerre avec les janissaires : le sang a souvent coulé de part et d'autre dans les rues, pour savoir à qui resterait le pouvoir odieux de mettre à contribution le pacha qui veut asseoir son autorité, les riches qui veulent vivre en paix, et les habitans des villages, qui ont besoin de venir vendre leurs denrées avec sécurité, et emporter ce qui leur est nécessaire. L'avantage est enfin resté aux janissaires : une grande partie des schérifs a été détruite, ainsi qu'on va le voir, et l'autre s'est vue humiliée.

Il y a une vingtaine d'années, l'insolence des schérifs et leurs

extorsions furent au point que le sultan, obsédé de plaintes, se crut obligé d'envoyer à Alep un homme qui fût en état de les punir : il jeta les yeux pour cela sur un simple aga, nommé Abdéraman, qui résidait au Beylan, et possédait ce village, ainsi que ceux d'Alexandrette et d'Arsous.

Abdéraman était regardé comme un homme de bien : il passait pour courageux et capable d'exécuter un coup de main avec autant de célérité que d'intelligence; il était aimé dans les trois villages dont il était seigneur, parce qu'il y faisait régner la justice, et que, satisfait de ses revenus légitimes, il laissait aux habitans récolter en paix le fruit de leurs travaux. Le pacha d'Alep, dont il dépendait, n'avait jamais eu à se plaindre de lui, parce qu'il payait régulièrement l'impôt auquel ses trois villages étaient soumis, et qu'il protégeait les caravanes autant que ses faibles moyens pouvaient le lui permettre.

Le pacha d'Alep ayant été chassé par les schérifs, et ne pouvant y rentrer par la force des armes, Abdéraman fut nommé à sa place. La Porte, en lui envoyant les deux queues et le firman de son élévation, lui avait donné l'ordre secret d'agir comme il le jugerait à propos pour réduire à l'obéissance les schérifs, et leur ôter les moyens de se révolter une autre fois.

Abdéraman marcha vers Alep avec soixante hommes seulement. Arrivé aux portes de la ville, il s'arrête, et fait signifier aux notables assemblés le firman du grand-seigneur. Le ton qu'il prend en s'adressant aux notables et surtout aux schérifs, est plutôt celui d'un suppliant que d'un homme investi d'un grand pouvoir. Il fait observer que la garde qu'il a avec lui ne peut en imposer à personne, et doit prouver à tous que ses vues sont aussi pacifiques, que son impuissance de nuire est démontrée; qu'au surplus il offre un pardon général, un oubli du passé, invitant tout le monde à rentrer dans l'ordre et vaquer avec sécurité à ses affaires. Malgré les assurances d'Abdéraman et la faiblesse de sa garde, les schérifs tinrent pendant huit jours les portes de la ville fermées, et refusèrent avec opiniâtreté de recevoir un pacha dans leurs murs.

Cependant Abdéraman se montra si doux, si bon, si généreux;

il promit tant aux schérifs de fermer les yeux sur leur conduite ; il leur fit surtout tellement sentir l'avantage pour eux d'avoir un pacha faible et toujours dans l'impuissance d'agir contre eux, au lieu d'un autre que le sultan pourrait envoyer avec des forces considérables, que les schérifs se laissèrent fléchir, et qu'ils ouvrirent les portes de la ville à Abdéraman; ils lui permirent même de se faire reconnaître en sa qualité de pacha, avec tous les honneurs dûs à son titre.

Abdéraman continua quelque tems à caresser les schérifs et à fermer entièrement les yeux sur leurs brigandages; mais il ne négligeait rien pour se faire un parti dans la ville. Il n'eut pas de peine à attirer à lui un grand nombre de mécontens, et à se concilier les janissaires, qui rougissaient de la nullité dans laquelle ils se voyaient réduits. Mais les personnes sur lesquelles le pacha comptait le plus, c'étaient les habitans de ses trois villages : il en fit venir secrétement un grand nombre, et lorsqu'il se crut assez fort il fit courir tout à coup sur les schérifs, qui, pleins de sécurité, étaient épars dans la ville et vaquaient isolément à leurs affaires. On en tua en un jour plus de huit cents, et on en saisit presque autant. Mais comme les jours suivans on ne put en tuer ou en saisir qu'un très-petit nombre, parce que tous étaient cachés, et qu'une perquisition générale dans les maisons est contraire aux mœurs et aux lois turques, Abdéraman cessa toute poursuite, et fit proclamer un pardon général pour tous ceux qui restaient, à condition qu'ils sortiraient sur le champ de la ville et s'en éloigneraient pour quelque tems, ajoutant que tous ceux qui seraient trouvés le lendemain dans Alep, seraient punis de mort. Ces malheureux, qu'une mort certaine devait atteindre tôt ou tard s'ils refusaient d'obéir, s'empressèrent de profiter de l'offre qui leur était faite. Ils sortirent presque tous de leur retraite, et gagnèrent, par des chemins divers, les portes de la ville, afin de s'éloigner au plus vîte d'un lieu où il n'y avait plus de sûreté pour eux. Mais le perfide pacha avait fait poster une partie de ses gens sur toutes les avenues, avec ordre d'arrêter et de conduire dans les prisons tous les schérifs qui se présenteraient. On en arrêta par ce moyen environ quinze cents.

Abdéraman, qui voyait son pouvoir affermi pour toujours dans Alep, aurait pu se contenter de faire mourir, par la mort la plus prompte et la moins cruelle, les schérifs qu'il avait dans les fers; il aurait pu leur faire trancher la tête ou les faire étrangler dans leur prison, ce qui eût été pourtant d'une excessive rigueur; mais cette mort ne pouvait satisfaire Abdéraman. Cet homme, qui s'était toujours montré juste et humain, crut nécessaire, dans cette occasion, de présenter aux habitans d'Alep l'affreux spectacle de la douleur et des tourmens prolongés; il crut que, par un supplice aussi horrible qu'inusité, il leur imprimerait à tous une terreur salutaire, et empêcherait à jamais les révoltes. Il fit en conséquence garnir de longs crampons de fer les murs extérieurs d'une tour de la citadelle, et fit précipiter chaque jour, du haut de cette tour, plusieurs de ses victimes. On ne les retirait que lorsqu'il n'y avait plus de doute sur leur mort.

Alep jouit, après ces exécutions, de la plus grande tranquillité, et Abdéraman s'acquit le plus grand crédit auprès de la Porte. Elle crut, quelque tems après, lui donner une preuve du cas qu'elle faisait de ses talens, en lui envoyant un ordre de marcher contre un bey du Caire qui menaçait Damas. Abdéraman reçut avec respect l'ordre de la Porte, eut l'air d'obéir avec zèle, fit avec célérité ses préparatifs, exigea à cet effet tout l'argent qui lui était nécessaire, après quoi, au lieu d'aller combattre le bey, il prit la route du Beylan, où il a vécu tranquille depuis lors.

Après la retraite d'Abdéraman, les janissaires se sont emparés peu à peu du pouvoir, et ont commis les mêmes excès qu'on reprochait aux schérifs. Comme eux, ils ont mis à contribution les particuliers; ils ont taxé les marchandises; ils ont accaparé les denrées de première nécessité; ils ont soutenu en place les hommes qui les favorisaient; ils ont repoussé ceux qui leur déplaisaient et qui n'entraient pas dans leurs vues. C'est par l'influence des janissaires qu'un personnage de leur corps est venu à bout de réunir les douanes du pachalik, la ferme générale des impôts, et qu'il a obtenu le titre de mutselim. Enfin, c'est la tyrannie des schérifs, et ensuite celle des janissaires, qui a détruit autour d'Alep plus de deux cents

villages

villages dans un espace de tems assez court. Depuis lors les douanes, le karacht et l'impôt sur les terres ne produisent plus dans ce pachalik que 400 bourses ou 400,000 fr. au lieu de 800 qu'elles produisaient autrefois.

Les Alepins cependant passent, avec raison, pour les hommes les plus polis, les plus gais, les plus aimables de la Turquie : on les distingue des autres Musulmans par la façon de s'exprimer et la manière de se vêtir. Les femmes se font de même remarquer des autres Musulmanes par une conversation plus agréable, plus spirituelle; par un accent plus doux, par un maintien plus aisé. On les dit belles en général, fort aimables, mais voluptueuses et libertines lorsqu'elles peuvent l'être sans danger. Alep, à cet égard, ressemble à une capitale où la cour du prince aurait long-tems résidé, et où les habitans, par l'effet de cette cour, seraient devenus plus polis, plus maniérés et plus corrompus.

La dépravation des mœurs n'y est pas telle cependant, qu'on pourrait le penser. La décence s'y est maintenue, et les intrigues amoureuses, plus communes sans doute que dans les autres villes de l'Empire, que dans la capitale même, sont pourtant bien plus rares qu'en Europe, et le scandale y est beaucoup moins fréquent. Le soubachi veille attentivement au bon ordre, et la garde qu'il fait et la nuit et le jour est assez sévère. D'ailleurs, les janissaires les plus libertins ont une ressource dans les villages de Keftin et Martavan, situés à dix lieues à l'occident d'Alep. Là, ils trouvent tout un sexe qui se fait un devoir d'offrir gratuitement ses charmes aux étrangers, et qui brigue à l'envi l'honneur de la préférence.

Beaucoup de voyageurs ont parlé de ces deux villages et des mœurs des habitans : ils sont entrés dans quelques détails sur la manière dont le *péseving-bachi* distribue les femmes suivant le goût d'un chacun, sur le léger droit qu'il perçoit, sur l'empressement que les parens d'une fille ou le mari d'une femme mettent à fixer le choix de l'étranger ; mais aucun n'a parlé de l'origine de ces usages, qui me paraissent transmis par les ancêtres de ces habitans, et qui tiennent évidemment à un principe religieux, au culte

rendu par différens peuples à la force génératrice répandue dans l'Univers.

On sait que, dans le voisinage d'Aphaque, petite ville située entre Héliopolis et Biblos, il y avait anciennement un temple bâti sur la pente d'une montagne. Vénus Uranie y était honorée par tous les habitans de la contrée. Le peuple, certains jours de l'année, y accourait en foule : la chasteté, la pudeur, la décence, la modestie, étaient bannies de ce lieu uniquement consacré à la reproduction de l'homme. Constantin, dans un accès de zèle religieux, envoya des troupes à Aphaque, qui détruisirent de fond en comble le temple de la déesse.

A Héliopolis, aujourd'hui Balbek, il y avait un autre temple plus célèbre, pareillement consacré à Vénus, où les habitans, par principe de religion, prostituaient habituellement, sans scrupule et déshonneur, leurs femmes et leurs filles. Constantin fit aussi abattre ce temple, et, par une loi qu'il publia, il fut défendu aux habitans de se rassembler et de continuer de rendre aux faux dieux un culte que proscrivait la religion du Christ; il les exhorta même à embrasser le christianisme et à vivre selon les préceptes de la plus sévère décence.

On retrouverait de même, en parcourant toutes les peuplades de la Syrie, une infinité de pratiques anciennes, plus ou moins modifiées par l'introduction des nouvelles religions ou par le mélange des peuples conquérans avec les naturels du pays; et sans parler des Druses, des Maronites, des Ansariés, des Motualis, des Naplousins, chez lesquels on reconnaît quelques usages des Syriens, des Israélites et des Phéniciens, nous voyons dans toute la Syrie une tribu d'Arabes qui paraissent avoir une religion différente des autres, et qui descendent peut-être des Ammonites ou des Moabites. Ces Arabes sont circoncis, et fréquentent les mosquées comme les Musulmans; mais ils ont entre eux des pratiques particulières. On dit qu'ils n'ont jamais de lumière chez eux après le coucher du soleil : on les connaît à Alep sous le nom de *Chingané;* on les nomme *Goarnés* à Acre et sur la côte. Ils sont rusés, voleurs, presque toujours errans : il y en a quelques-uns qui se livrent à

l'agriculture; mais le plus grand nombre vit sous la tente comme les Bédoins. Ils font des cordes, des nattes, et ont quelques troupeaux. Ceux qui résident à Alep, sont domestiques, fauconniers; ils vident les latrines, écorchent les animaux domestiques qu'on a traînés à la voirie. L'occupation de plusieurs d'entre eux est de détruire les chacals : ils chassent aussi la hyène comme on chasse en Europe le loup, afin d'exiger par ce moyen quelque argent des cultivateurs. C'est dans les mêmes vues qu'ils la prennent en vie et la promènent dans les rues d'Alep. La manière dont ils se procurent cet animal féroce nous a paru assez curieuse. Les Chinganés entrent avec une lumière, pendant le jour, dans les cavernes, les grottes et les fentes des rochers où ils savent que cet animal fait sa demeure. Lorsqu'ils en apperçoivent un, ils s'en approchent hardiment, criant ou parlant fort haut, afin de l'effrayer. La hyène, qui est terrible la nuit, ne fait jamais de mal le jour : il paraît d'ailleurs que la lueur des flambeaux l'intimide; car elle se retire au fond de la grotte dès qu'elle l'apperçoit. Les Chinganés n'ont pas plutôt atteint l'animal, qu'ils le lient fortement, le musellent, et l'entraînent hors de la grotte.

Les Chinganés ne nous paraissent pas différer des Bohémiens; car on leur trouve les mêmes mœurs, on leur voit tenir la même conduite, on leur entend parler la même langue. Ils se livrent à la magie, et cherchent à faire ici des dupes comme font les Bohémiens en Europe. Un d'eux, après nous avoir écorché une hyène qu'il nous avait amenée vivante, apperçut quelques livres français sur une table; il nous en demanda un avec instance. Nous consentîmes volontiers à le lui donner, à condition qu'il nous dirait ce qu'il voulait faire d'un livre écrit en caractères qu'il ne connaissait pas. C'est précisément pour cela que je le demande, nous dit-il; ce livre servira à ma femme pour prédire l'avenir. Elle y verra clairement si un homme sera heureux ou malheureux dans ses entreprises; si une esclave aura un maître doux ou méchant; si une femme épousera un jeune homme ou un vieillard; si elle aura beaucoup d'enfans. Elle vous dira, si vous voulez, tout ce qui vous arrivera dans vos voyages. Nous remercions votre femme,

lui dîmes-nous : nous avons aussi en France des Chinganés ou *tireuses de cartes*, qui s'avisent de prédire l'avenir à ceux qui ont la sottise de les croire. En France, comme ici, il y a des fripons et des dupes; nous n'avons jamais été fripons, et nous évitons avec soin d'être dupes (1).

Les Turcs, les Arabes, et même les Européens qui habitent Alep, se donnent quelquefois le divertissement de la chasse au lièvre, avec des faucons élevés pour cet usage. Les chasseurs sont à cheval, et marchent ordinairement sur une même ligne; ils sont précédés de quelques Chinganés à pied, qui battent la campagne, et font lever le lièvre au moyen de quelques chiens dressés à cet effet. Dès que le gibier est parti, un cavalier lâche après lui le faucon, qui l'atteint bientôt, le menace de son bec et de ses ongles, l'arrête, et donne aux cavaliers le tems de s'en approcher, et aux chiens celui de s'en saisir.

Mais la chasse à laquelle les Européens vont avec le plus de plaisir et le plus souvent, et pour laquelle ils n'ont pas besoin de Chinganés, c'est celle de la bécasse. Ils peuvent tirer plus de trente coups de fusil dans une matinée s'ils ont de bons chiens. Cet oiseau de passage est extrêmement commun dans les jardins d'Alep, et sa chair est d'un très-bon goût. Il arrive dès que les neiges couvrent les montagnes de l'Asie mineure, et il ne quitte la Syrie qu'aux approches du printems.

Le territoire d'Alep et des environs produit beaucoup de grains. On cultive dans les jardins tous les fruits et tous les légumes d'Europe. La vigne n'y est pas abondante, quoique le terrain soit très-propre à sa culture. Le mûrier y est rare, et on n'y élève point de vers à soie. Les oliviers croissent, avec les pistachiers, sur les coteaux pierreux, calcaires, les plus voisins de la ville. Le pistachier végète bien à Alep : il mûrit ses fruits en fructidor, et donne un produit assez considérable. Comme il porte ses fleurs mâles et

---

(1) M. Grellmann prétend que les Bohémiens sont originaires de l'Inde, et qu'ils appartiennent à la caste des Sudders. *Voyez* son Mémoire sur le peuple nomade, appelé en France Bohémien, traduit de l'allemand par M. de Bock.

ses fleurs femelles sur des pieds différens, on a l'attention de laisser dans un champ quelques pieds mâles, afin de féconder les pieds femelles. Un pistachier mâle suffit à cinquante ou soixante pistachiers femelles.

Les oliviers sont très-souvent endommagés par le froid, et sont, pour cette raison, aussi petits que ceux du territoire d'Aix. Il fait en été plus chaud à Alep qu'à Aix, et l'hiver y est ordinairement plus doux; mais on y éprouve quelquefois, ainsi que nous l'avons dit, un froid très-considérable. L'hiver de 1796 à 1797 a été si rigoureux, que les orangers que l'on a dans des caisses et que l'on enferme l'hiver dans les maisons, périrent tous, et les oliviers souffrirent considérablement.

Quoique l'histoire naturelle des environs d'Alep soit extrêmement riche, nous nous bornerons, pour le moment, à présenter un petit quadrupède fort curieux, dont les Anciens nous avaient beaucoup parlé, et dont les Modernes ont long-tems ignoré l'existence. (*Pl.* 28, *fig.* 2. A, B.)

Les naturalistes avaient toujours confondu le petit quadrupède nommé par les Grecs *spalax* ou *aspalax*, avec le *talpa* des Latins, la *taupe* des Français, malgré la différence que présentent toutes les parties de leur corps, quoique l'un soit réellement aveugle, et que l'autre jouisse complétement de la faculté de voir. Cette erreur nous a été transmise par les Latins, qui ont traduit le mot *aspalax* par celui de *talpa*, et qui ont désigné sous ce nom la taupe, dont la manière de vivre était assez conforme à celle de l'aspalax. D'ailleurs, la petitesse des yeux de la taupe aura pu les induire en erreur; ils l'auront crue aveugle sur l'autorité d'Aristote, ainsi qu'on le croyait parmi nous avant que *Seger*, *Borrichius*, *Schelhamer* et tant d'autres eussent décrit et fait connaître les organes de la vue de cet animal.

Les Grecs avaient reconnu que l'aspalax ne pouvait, en aucune manière, appercevoir les objets, et on a long-tems répété après eux, sans examen, que la taupe qui se trouve en Europe était aveugle. Quand l'observation est venue nous éclairer, quand on a remarqué distinctement les yeux de ce quadrupède, alors on a

placé l'assertion des Anciens, quoique très-fondée, parmi les erreurs nombreuses qu'ils nous ont transmises, ou parmi les exagérations, plus nombreuses encore, dans lesquelles se laissait entraîner quelquefois le génie brillant des Grecs. Il est tems de leur rendre hommage à cet égard, et de reconnaître que notre taupe n'est point l'animal qu'ils ont voulu désigner lorsqu'ils ont dit que l'aspalax était aveugle.

Pour nous convaincre de cette vérité, nous n'avons qu'à lire ce que Aristote a écrit à ce sujet (1). « Tous les vivipares, dit-il, ont » des yeux, excepté l'aspalax, encore pourrait-on en quelque sorte » ne le point excepter; mais il est plus exact de dire qu'il n'a point » d'yeux, puisqu'il ne voit absolument pas et qu'on n'apperçoit » point ses yeux au dehors. Il est vrai qu'en enlevant la peau, on » voit quelque chose qui tient la place des yeux : on en voit même » l'iris dans l'endroit précisément où les yeux des autres animaux » percent à l'extérieur. Il semblerait que l'aspalax aurait été » rendu aveugle au moment même de sa formation. » *Liv.* 1, *chap.* 9.

Aristote dit ailleurs : « C'est ainsi que les aspalax sont privés de » la vue : ils n'ont point d'yeux apparens à l'extérieur; mais si on » soulève la peau qui couvre leur tête, et qui est assez épaisse, on » voit, à l'endroit où les yeux ont coutume de paraître dans les » autres animaux, des yeux qui leur sont inutiles, sans cependant » manquer d'aucune des parties propres à cet organe. On y distin» gue le blanc de l'œil, l'iris, et, au milieu de l'iris, la prunelle : » seulement ces parties sont plus petites que dans les animaux qui » ont l'œil découvert, et rien de tout cela ne paraît au dehors, à » cause de l'épaisseur de la peau. L'aspalax est comme aveuglé dès » l'instant de sa formation; car il a d'ailleurs deux conduits forts » et nerveux, qui partent du point où le nerf se joint au cerveau, » et passent près des orbites; mais ils vont aboutir aux deux dents » saillantes de la mâchoire. » *Liv.* 4, *chap.* 8.

(1) Je me sers de la traduction de Camus, en substituant au mot *taupe* qu'il a employé, celui d'aspalax, tel qu'il est dans le texte grec.

Cette description, comme on voit, ne convient en aucune manière à notre taupe. Personne n'ignore à présent que ses yeux, quoique petits et cachés parmi les poils dont la tête est recouverte, sont néanmoins très-distincts et très-apparens. Ce petit animal ne se trouve point d'ailleurs dans les lieux qu'habitaient les Grecs; et Aristote n'aurait pas avancé d'une manière si positive, que les yeux étaient cachés sous la peau, s'il avait voulu désigner la taupe européenne. Aristote parle d'ailleurs des deux dents saillantes de la mâchoire supérieure; ce qui ne s'applique point à la taupe, et convient parfaitement à l'animal que j'ai trouvé à Alep.

Il n'est pas douteux que Pline n'ait copié Aristote, lorsqu'il a dit *quadrupedum talpis visus non est : oculorum effigies inest, si quis praetentam detrahat membranam.* Liv. 11, chap. 7. Si Pline n'avait pas été l'écho d'Aristote, s'il avait examiné la taupe européenne, qu'il croyait être le même animal que l'aspalax des Grecs, comment aurait-il pu dire qu'on apperçoit la trace des yeux de la taupe, si on enlève la membrane ou la peau qui les couvre? N'aurait-il pas reconnu lui-même que le *talpa* des Latins était bien différent de l'aspalax des Grecs?

C'est dans l'Asie mineure, dans la Syrie, dans la Mésopotamie et en Perse, que j'ai trouvé le petit quadrupède dont parle Aristote, et auquel convient parfaitement la description que je viens de rapporter. Pallas l'a trouvé pareillement dans la Russie méridionale, entre le Tanaïs et le Volga; mais ne pouvant soupçonner qu'un quadrupède, commun au nord de la mer Caspienne, habitât pareillement les contrées anciennement occupées par les Grecs, et trompé sans doute par l'opinion généralement adoptée de l'identité de la taupe des Modernes avec celle des Anciens, ce célèbre naturaliste n'a point rapporté à l'aspalax d'Aristote celle qu'il avait trouvée, et n'a point par conséquent détruit l'erreur qui subsiste depuis si long-tems.

Quoique j'aie fait un assez long séjour à Constantinople et dans la plupart des îles de l'Archipel, je n'ai pas eu occasion d'y rencontrer l'aspalax. Je ne l'ai point observé non plus dans la Grèce,

où je n'ai fait pour ainsi dire que passer; mais il doit exister en Béotie, et probablement dans les contrées voisines, puisque Aristote dit que le territoire d'Orchomène est infesté d'une multitude d'aspalax, tandis que celui de Lebade en est exempt. *Liv.* 8, *chap.* 28.

On trouve la description et la figure de ce petit animal dans les nouveaux actes de l'Académie de Pétersbourg (1). Pallas en a pareillement donné la figure et la description (2) : il a ajouté quelques détails anatomiques; de sorte qu'il ne nous reste plus qu'à dire un mot touchant les organes de la vue et de l'ouïe dont il n'a point parlé, et à présenter les observations qu'un long séjour dans les régions orientales m'a mis à portée de faire sur ce quadrupède.

Aristote a très-bien observé qu'on ne voit extérieurement aucune trace des yeux. J'ai rasé la tête de l'aspalax à un grand nombre d'individus, sans avoir jamais découvert aucune ouverture à l'endroit où les yeux devraient naturellement être placés; j'ai écorché autant de fois l'animal, et jamais la peau ne m'a paru percée : on peut même dire qu'elle n'est ni plus mince ni plus transparente en aucun point de la tête; de sorte qu'il paraît impossible que cet animal jouisse de la faculté de voir, quelle que soit l'organisation intérieure de l'œil.

Lorsqu'on a enlevé la peau de la tête, on apperçoit une expansion tendineuse qui s'étend sur les orbites. On trouve immédiatement au dessous, un corps glanduleux, oblong, un peu applati, assez grand, vers le milieu duquel est un point noir, qui représente le globe de l'œil, et qui paraît parfaitement bien organisé, quoiqu'il n'ait pas un millimètre d'épaisseur. En coupant transversalement la sclérotique, on apperçoit, avec une forte loupe, les diverses substances dont l'œil est composé, telles que la coroïde, la rétine

---

(1) Guldenstadt. *Nov. Comm. Petrop.* 14, p. 411, tab. 9.
Lepechin. *Nov. Comm. Petrop.* 14, p. 504, tab. 15, fig. 1.

(2) *Mus* typhlus, *ecaudatus, palmis pentadactylis, incisoribus suprà infràque latis, oculis auriculisque nullis.* Pallas, *Nov. spec. quadrup.* pag. 76 et pag. 154, tab. 8.

et

et même le cristallin ; mais il faut, pour cela, que celui-ci soit devenu opaque par le séjour de l'animal dans l'esprit-de-vin. J'ai également observé un filet de nerf extrêmement délié, venant de l'intérieur du cerveau, que j'ai pris pour le nerf optique ; mais sa petitesse ne m'a point permis de le suivre exactement à travers le corps glanduleux dont j'ai parlé plus haut. On distingue assez bien la glande lacrymale : rien, en un mot, ne paraît manquer à l'organe de l'œil, si ce n'est d'avoir un plus grand développement, et d'être à portée de recevoir immédiatement l'impression de la lumière et des objets.

La fosse orbitaire ne forme qu'une même cavité avec la fosse temporale : tout cet espace est occupé par les muscles, extrêmement forts, qui font mouvoir la mâchoire inférieure, et par le corps glanduleux qui renferme le globe de l'œil.

Le trou sous-orbitaire est très-grand : c'est par-là que passent les filets nerveux, qui vont aboutir au museau, aux muscles de la lèvre supérieure, et dont Aristote a voulu probablement parler.

Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que le cerveau contient des couches optiques aussi grandes que si l'œil et le nerf optique avaient tout leur développement. Le trou optique par où passe le nerf, est extrêmement petit et à peine apparent : il est placé un peu au dessus du trou maxillaire.

Si cet animal est privé de la faculté de voir, il paraît en revanche doué, plus que tout autre, de la faculté d'entendre. L'oreille n'a qu'une très-petite expansion au dehors, en forme de tube ; mais le conduit auditif est large, et l'on remarque, par la grandeur des organes intérieurs, que la Nature a été aussi prodigue en accordant le sens de l'ouïe à cet animal, qu'elle a été avare à l'égard de celui de la vue.

La membrane du tympan est plate, comme dans la taupe ; elle en diffère en ce qu'elle est verticale dans l'aspalax, tandis qu'elle est horizontale dans la taupe. La caisse ou le tambour est d'une étendue très-considérable : le marteau, l'étrier, l'enclume et les autres parties ne présentent rien de remarquable, si ce n'est leur grandeur, relativement à la taille de l'animal ; mais le limaçon est

encore beaucoup plus grand : on croirait qu'il appartient à un quadrupède deux ou trois fois plus gros que lui.

Quant aux autres parties anatomiques, on peut consulter Pallas, *Novae species quadrupedum*, et le *Système anatomique des quadrupèdes*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, par Vicq-d'Azir, article *Zemni*. Nous ferons seulement remarquer que Pallas et Vicq-d'Azir à son exemple, rapportent mal-à-propos ce quadrupède au zemni de Buffon. Le zemni a, selon ce célèbre auteur, la taille de l'écureuil, des oreilles courtes et arrondies, les yeux aussi petits et aussi cachés que ceux de la taupe, et une queue médiocrement grande. Il faudrait supposer que Buffon a rédigé l'article du zemni sur des Mémoires très-infidèles, pour avoir commis de pareilles erreurs en décrivant l'aspalax dont il est ici question.

J'ai conservé à Alep, dans les mois de frimaire et de nivôse, plusieurs aspalax vivans, afin de les mieux observer. Les mouvemens de cet animal sont brusques ; sa démarche est irrégulière, presque toujours précipitée : il marche à reculons avec la plus grande facilité, et presque aussi vîte qu'en avant lorsqu'il veut fuir ou éviter les objets qui se présentent devant lui ; il mord fortement ce qui l'inquiète ou menace sa vie. Il porte toujours la tête élevée, s'arrêtant au moindre bruit, et paraissant vouloir écouter à chaque instant ce qui se passe autour de lui.

L'aspalax vit sous terre en société, comme la taupe ; il forme des galeries en divers sens. Il élève et amoncèle la terre à plusieurs endroits différens, surtout au printems, sans laisser aucune ouverture extérieure. Il se sert de ses dents, de son museau et de ses pieds de devant pour creuser la terre et s'y enfoncer. Il fait passer sous le ventre la terre détachée, et la pousse ensuite loin de lui par le moyen des pieds de derrière. Ses galeries sont en général peu profondes ; mais il se ménage, un peu plus bas, des espaces où il peut rester commodément et être à l'abri des eaux pluviales : il choisit les terrains les plus fertiles, les plaines les plus unies, celles où la végétation est la plus abondante. Il évite toujours les endroits pierreux et ceux qui peuvent facilement être inondés.

Il ne se nourrit que de racines ; aussi est-il regardé comme un

des plus grands fléaux de l'agriculture, en ce qu'il se multiplie considérablement, et qu'il fait périr presque toutes les plantes qui se trouvent à portée de son habitation. Il est très-friand, aux environs d'Alep et dans la Mésopotamie où j'ai eu souvent occasion de l'observer, d'un colchique à fleurs blanches, très-nombreuses, qui fleurit au premier printems, et qui est assez commun dans ces contrées. Il se nourrit également de la racine de presque tous les végétaux qui croissent spontanément ou qui sont cultivés dans les lieux où il est établi.

Son corps parvient à deux décimètres de longueur : son pelage est doux, très-fin, d'un gris fauve, avec la base de tous les poils, la partie antérieure de la tête et le dessous du corps noirâtres. Quelques individus ont des taches irrégulières, plus ou moins grandes, d'un très-beau blanc. Le museau est large, dur, très-fort. Les dents incisives sont grandes et tranchantes; les inférieures sont deux fois plus longues que les supérieures. Le cou est large, court et très-musculeux; ce qui donne à la tête une force considérable, relativement à la taille de l'animal. Les pieds sont courts, et terminés par cinq doigts armés d'un ongle arrondi, assez tranchant, un peu plus long aux pieds de derrière qu'à ceux de devant. Cet animal n'a point de queue apparente; ce qui le distingue des taupes et de presque tous les rats connus.

CHAPITRE VIII.

Départ d'Alep. Passage de l'Euphrate à Birt. Arrivée à Orfa; description de la ville, de son château, de ses catacombes. Mœurs des habitans. Population, commerce, productions, température.

Nous restâmes plus de trois mois à Alep, espérant toujours qu'il se formerait une caravane pour Bagdad. Lorsque nous eûmes acquis la certitude qu'il n'y en aurait pas avant l'été, nous nous décidâmes à prendre la route de la Mésopotamie, quoique la plus longue. Le commissaire des relations commerciales, ainsi que les négocians français, nous avaient dissuadés, à notre arrivée, de traverser le désert sans caravane, parce que l'agent d'Angleterre, disposant, avec de l'argent, de quelques hordes d'Arabes qui sont à l'est de la Syrie, pouvait nous faire arrêter et dépouiller, se persuadant que des Français envoyés par leur Gouvernement, avaient quelque mission pour l'Inde, contraire aux intérêts de leur commerce. Ils ajoutèrent que l'agent d'Angleterre à Alep avait lâché à notre égard des propos qui devaient nous faire tenir sur nos gardes. « Il est » arrivé à Barut, avait-il dit, des Français envoyés par leur Répu- » blique, qui prendront sans doute la route de Damas pour se » rendre dans l'Inde; mais je les ai signalés aux Arabes du désert, » et j'ai écrit en même tèms à Bagdad et à Bassora pour les empê- » cher de passer outre. » On se souvient qu'à la pénultième guerre, à l'instigation du consul anglais, un officier français, soupçonné d'avoir une mission pour l'Inde, fût assassiné par les Arabes, tant la soif de l'or, chez un peuple marchand, étouffe tout sentiment d'humanité.

Nos préparatifs étant faits, nous nous adressâmes secrétement à un moucre arménien d'Orfa, qui se chargea, moyennant

360 piastres, de nous conduire dans trente jours à Mossul : nous devions lui donner en outre, en arrivant, un présent proportionné aux soins qu'il aurait de nous pendant la route.

Les portes de la ville étant fermées la nuit, notre caravane sortit le 6 ventôse au soir, et vint attendre l'heure du départ dans des grottes, distantes d'un quart de lieue des remparts. Le commissaire des relations commerciales nous proposa de coucher dans une maison aux environs de ces grottes, près du petit village de *Babala*. Quelques Français se joignirent à lui pour nous faire compagnie. A une heure après minuit on nous réveilla pour partir. Nous fûmes assez prompts à monter à cheval; mais la caravane était déjà bien loin : nous ne pûmes la joindre qu'au premier gîte. Nous rencontrâmes seulement, à la pointe du jour, quelques personnes qui s'en étaient détachées, et qui marchaient lentement pour nous attendre.

La clarté de la lune nous permit de voir la source qui fournit de l'eau à la ville : elle est abondante, et se trouve au dessous du chemin, à trois lieues nord-est d'Alep. On a construit en maçonnerie l'aqueduc, et on l'a soutenu de niveau afin de faire arriver cette eau dans les quartiers les plus élevés. Mais comme elle ne suffit pas à l'étendue de la ville et au nombre de ses habitans, la plupart des maisons ont des citernes que l'on remplit en hiver avec l'eau de pluie.

A cinq lieues d'Alep, nous perdîmes de vue la rivière que nous avions côtoyée; nous laissâmes derrière nous un terrain inégal et calcaire, et arrivâmes par une plaine nue, fertile, mais peu cultivée, à un petit village nommé *Hardaran*, situé à côté d'un monticule factice, qui paraît avoir été entouré autrefois d'un mur épais, en grosses pierres posées, sans mortier, les unes au dessus des autres.

Hardaran se trouve à neuf lieues d'Alep. Ses maisons ont une forme singulière; elles n'ont que le rez-de-chaussée : les murs, disposés en carré, et bâtis en pierres et terre, n'ont pas cinq pieds d'élévation, et sont surmontés par autant de dômes coniques qu'il y a de chambres. La construction de ces dômes est plus soignée

que celle des murs. On a employé des briques durcies au soleil, et liées les unes aux autres au moyen d'une terre broyée avec de la paille hachée. Un chaume très-serré couvre ces briques, et les met à l'abri de l'intempérie de l'air.

Le 8 ventôse, après cinq heures de marche, nous arrivâmes aux grottes de *Charmelik*. Au milieu de la route, nous vîmes, à gauche, un village nommé *Turcmen-Keuil*, village de Turcomans ; nous laissâmes, demi-heure après, à droite, un autre petit village nommé *Choban-Begui*.

Il n'y a point d'eau aux environs des grottes : on va la prendre au petit village de *Charmelik*, situé à un quart de lieue à gauche. Tout le terrain est calcaire, en plaine : il y a au dessus des grottes un coteau peu élevé. Avant d'arriver, nous avons marché pendant un quart d'heure sur un terrain tout parsemé de pierres volcaniques, solides, noires, de différentes grosseurs.

Nous voyions de tems en tems des huppes et des hirondelles, qui sont ici, comme en Europe, des indices certains du retour du printems.

Le 9, après neuf heures de marche, nous vînmes coucher au petit *Mizier*. Nous traversâmes un ruisseau, ensuite une petite rivière que les pluies grossissent quelquefois au point que les voyageurs sont obligés d'attendre, pendant un jour ou deux, que les eaux se soient écoulées. On les nomme *Kuchuc* et *Buyuc Sajour* (le petit et le grand Sajour). On en dérive les eaux pour arroser quelques champs : ils vont tous deux se jeter dans l'Euphrate.

Une lieue avant d'arriver à *Mizier*, nous vîmes à gauche, sur une petite hauteur, un village nommé *Ourrel*. Le terrain ici devient inégal et crayeux ; il baisse insensiblement jusqu'à l'Euphrate : depuis Alep, au contraire, il est en plaine, et nous a paru s'élever.

Au bas de *Mizier* coule un ruisseau qui arrose un petit vallon. Les environs sont plantés d'oliviers un peu moins grands que ceux de la partie orientale de la Provence : on voit aussi quelques arbres fruitiers.

Le 10, après six heures de marche, nous arrivâmes à l'Euphrate,

vis-à-vis *Birt* ou *Biridgek*. A deux lieues du fleuve, nous laissâmes à gauche le grand *Mizier* : nous vîmes, tout autour de ce village, beaucoup d'oliviers : ils y étaient plus élevés et plus vigoureux qu'au petit *Mizier*.

Nous passâmes le fleuve sur un bac que l'on dirigeait par le moyen d'un gouvernail et d'une longue perche. Il était mal construit et entiérement ouvert en avant. Toute la caravane voulut passer à la fois, de sorte qu'il se trouva tellement plein d'ânes, de chevaux, d'hommes et de bagage, que l'eau entrait par intervalles. Heureusement il faisait calme, et le passage fut prompt. Si nous étions restés deux minutes de plus, nous aurions certainement coulé bas.

L'Euphrate, à *Birt*, peut être comparé au Rhône par la quantité de ses eaux et leur rapidité. Il grossit considérablement au commencement du printems, parce qu'il pleut beaucoup dans cette saison, et que les neiges de l'Arménie fondent presque subitement. Il grossit aussi en automne lorsque les pluies tombent en abondance dans l'Arménie inférieure.

Le *Birt*, nommé par les Turcs *Biridgek*, et par les Anciens *Birtha*, est une petite ville, dont la population peut être évaluée à trois ou quatre mille habitans : elle est située en pente, sur une colline crétacée, et est entourée d'un mur en assez mauvais état. On voit au bas de la ville, sur des rochers, un château qui tombe en ruine, et qui ne semble avoir été bâti là que pour empêcher ou protéger le passage du fleuve. Nos armes, nos effets, nos personnes, excitaient beaucoup la curiosité des habitans de cette ville. Les commis de la douane admirèrent surtout un fusil à deux coups, que nous eûmes de la peine à retirer de leurs mains. Nous avions caché nos pistolets à deux coups, sur l'avis de notre moucre, de crainte que le douanier ne les trouvât de son goût et ne voulût s'en emparer.

Le caravanserai dans lequel nous vînmes loger, est hors de la ville, à sa partie supérieure : il est taillé dans la roche calcaire, et est assez vaste pour recevoir deux caravanes. Il y a auprès de là diverses grottes qui servent également de réfuge aux voyageurs.

Le douanier se disposait à envoyer visiter nos effets; mais, sur l'assurance du moucre que nous n'avions point de marchandises, et après la lecture de notre firman, qui nous qualifiait de médecins, nous en fûmes quittes pour tâter le pouls à quelques officiers de la douane, et leur prescrire quelques remèdes quoiqu'ils se portassent aussi bien que nous. Mais les Turcs croient bêtement que ce qui est propre à guérir les maladies, doit les empêcher de venir; ce qui soulage lorsqu'on souffre, doit, selon eux, faire du bien lorsqu'on est en santé.

Le 11, après dix heures de marche, nous arrivâmes au kan *Kerac-Feris-Bek*, situé dans une plaine. Il y avait auprès de ce kan un ruisseau qui arrose quelques champs et abreuve quelques bestiaux. L'eau est assez rare dans ces contrées. Nous voyions, à dix ou douze lieues au nord, une chaîne de montagnes couvertes de neige.

Le 12 nous marchâmes pendant onze heures, et nous arrivâmes à Orfa.

Après avoir quitté *Birt*, nous fûmes quelques heures sur des collines calcaires crétacées; ensuite nous marchâmes presque toujours en plaine jusqu'à deux ou trois lieues d'Orfa, où nous trouvâmes d'autres collines calcaires. Nous vîmes, à deux lieues d'Orfa, un indice d'ancien volcan. Nous descendîmes à la ville par un chemin très-rude, pavé, souvent taillé dans le rocher. Ce chemin paraît antérieur à l'établissement des Turcs dans ces contrées.

Orfa, connue anciennement sous les noms d'*Édesse* et de *Callirhoë*, occupe une étendue assez considérable, et peut avoir trente ou quarante mille ames de population. Elle est bâtie sur la pente de deux collines, et est entourée de remparts très-mal entretenus. Entre les deux collines est un vallon d'où l'on voit sortir une source très-abondante qui fournit de l'eau aux habitans, et qui va arroser ensuite un grand nombre de jardins (1). Un peu au dessous

---

(1) C'est peut-être le Scirtus, rivière que Danville, d'après les auteurs anciens, fait passer à Orfa. Quant au Giallab qu'il fait couler à quelques lieues, à l'orient de cette ville, il n'existe pas là où il le place, à moins que ce ne soit quelque ruisseau

de

de la source, on a construit un bassin carré, d'une centaine de pas de longueur, dans lequel on voit une prodigieuse quantité de poissons. Leur nombre ne s'est accru à ce point que parce qu'on est persuadé qu'ils sont sacrés, et qu'ils donneraient la mort à quiconque oserait en manger ou même leur faire le moindre mal. Il y a, sur les bords de ce bassin, des marchands de gâteaux pour les dévots et les oisifs qui veulent régaler les poissons, et se procurer le divertissement de les voir accourir de toutes parts, se presser, se heurter, se renverser pour attraper les morceaux qu'on leur jette. Il faut admirer, dans le préjugé qui s'est établi à leur égard, l'adresse de celui qui l'a fait naître et de ceux qui l'entretiennent; car ces poissons, prodigieusement nombreux pour une étendue si bornée, fournissent dans tous les tems un spectacle fort agréable, et rendent ce lieu le plus fréquenté de la ville. Le bassin baigne, d'un côté, les murs d'une mosquée, et est ombragé, de l'autre, par de très-beaux platanes.

Les maisons d'Orfa sont assez solidement bâties en pierres de taille ou moëlons; elles sont peu élevées, et terminées en terrasse. Les rues ont, dans leur milieu, un canal de deux à trois pieds de largeur, où les eaux de pluie et toutes les immondices se réunissent; ce qui laisse sur les côtés deux sortes de trottoirs assez propres, pour la commodité des passans.

On voit dans cette ville, comme dans toutes celles de l'Empire othoman, beaucoup plus de mosquées qu'on ne voit d'églises dans les villes catholiques de l'Europe. Toutes sont accompagnées d'un minaret plus ou moins beau, plus ou moins élancé, suivant le revenu de la mosquée. Les Arméniens ont dans la ville une église près de laquelle loge l'évêque de cette communion; ils ont un autre hospice hors de la ville, dans lequel notre moucre avait jugé convenable de nous établir. Il y a aussi plusieurs bazards voûtés, assez bien construits, destinés, les uns aux marchands d'étoffes, et les autres aux orfèvres et autres ouvriers.

---

d'arrosement auquel je n'aurai pas fait attention, ou un léger torrent presque toujours sans eau, qui baigne les murs de la ville à l'orient.

La ville est peuplée par des Arabes, des Curdes, des Turcs, des Arméniens et des Juifs. Les trois premiers, Musulmans de religion, forment les trois quarts de la population. Les Juifs sont pauvres et peu nombreux. Les Arméniens, quoique opprimés, sont assez riches, parce que le commerce qu'ils font avec Alep, Diarbekir et Mossul leur fournit de quoi réparer les pertes que les agens du gouvernement leur occasionnent assez souvent.

Orfa n'est pas seulement une ville d'entrepôt : elle est en état de fournir une assez grande quantité de froment, d'orge et de légumes, tels que féves, haricots et pois chiches; quelques toiles de coton, qui se fabriquent dans son sein, et quelques ouvrages d'orfévrerie et de bijouterie, qui sortent de la main de ses ouvriers. On y fabrique aussi de très-beaux maroquins, qui passent à Alep et à Diarbekir pour se répandre en Syrie et dans l'Asie mineure.

On voit fort peu de vignes aux environs de la ville. Les Juifs et les Arméniens font pour eux un vin blanc et un vin rouge qui séraient assez bons s'ils n'y mettaient infuser des pommes de pin, qui lui donnent un goût de poix, fort désagréable à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Les femmes sont voilées par une grande pièce de toile blanche qui les enveloppe jusqu'aux pieds, et se replie sur la tête : elles portent en outre une pièce carrée de crin noir qui se rabat sur le visage, et qui leur permet de voir sans être vues.

Les hommes n'ont pas de costume différent de celui que nous avons vu en Syrie; ils portent en voyage des abas tout noirs ou à bandes longitudinales, blanches et noires, larges ou étroites, qui ressemblent beaucoup, par la forme, aux chasubles des prêtres catholiques. Les pauvres de la ville et les habitans des villages voisins portent dans leur parure une sorte de casaque à manches courtes, tombant un peu au dessous de la ceinture : elle est bigarrée sur le dos de couleurs éclatantes, formant un dessin triangulaire. Cette sorte de casaque n'est pas commune vers les côtes maritimes. On en fabrique beaucoup à *Marrhas*, petite ville située au sud-ouest d'Alep : elles coûtent de huit à dix piastres, et sont en laine assez fine; les abas sont en laine ou en laine et poil de chèvre; les plus

communs valent dix ou douze piastres; les plus chers se vendent jusqu'à cent piastres.

On est dans l'usage de percer aux filles, pendant leur enfance, une narine pour y passer un anneau d'or ou d'argent. Nous avons vu quelques femmes, dont la cloison intermédiaire du nez était percée et ornée d'un grand anneau d'or. Nous avions déjà observé sur les côtes de Syrie, parmi les habitans des campagnes, l'usage d'une narine percée; mais il n'était pas aussi général qu'à Orfa, Merdin, Mossul, Bagdad et autres villes de l'intérieur.

Le tems a été variable et un peu froid pendant les quinze jours que nous avons passés à Orfa : il gela quelquefois; il plut souvent, et le 25 ventôse il tomba de la neige sur les montagnes peu élevées qui sont à deux lieues au nord de la ville: cette neige fondit le même jour. Nous avons trouvé quelques jacinthes et quelques crucifères en fleur sur la colline située au nord-ouest de la ville, et nous avons jugé, par les progrès de la végétation, que la température d'Orfa devait être dans cette saison à peu près la même que celle d'Alep. Peut-être y fait-il un peu plus chaud l'été, à cause du plus grand éloignement de la mer; car c'est le même vent qui rafraîchit ces deux villes.

Le château, construit à la cime d'un rocher calcaire, excita notre curiosité. Nous y montâmes par un chemin très-rude, taillé en quelques endroits dans le roc. Parvenus dans son enceinte, nous n'apperçûmes que des ruines, des voûtes écroulées, des murs ébranlés, à moitié détruits et prêts à s'abattre; des souterrains affaissés; en un mot, presque rien d'entier, si ce n'est une grande salle où se logent quelques janissaires préposés à la garde de ce château. Du côté de la ville, et à la proximité des remparts, s'élève une masse oblongue de maçonnerie, soutenant à chacune de ses extrémités une très-grosse colonne d'ordre corinthien, dont le chapiteau a souffert, et dont la base est enveloppée dans une maçonnerie plus récente. Ayant fait le tour de ce reste d'édifice à travers les décombres dont il est entouré, nous reconnûmes que sa forme est celle d'un carré long, et qu'il est soutenu par une voûte, ayant une porte et deux fenêtres carrées sur chaque grande face. Une

seule de ces colonnes paraît avoir eu une inscription ; ce que nous reconnûmes à des entailles régulières qu'elle présente sur son fût, au quart de sa hauteur, et à quelques caractères arabes très-mal conservés, dont on voit encore des traces sur les rouelles mêmes des pierres de taille dont les colonnes sont formées.

A quelques pas de cet édifice, que nous présumâmes avoir été un tombeau, on voit deux énormes piliers qui soutiennent un portique d'une construction qui nous a paru contemporaine aux colonnes, mais ébranlées jusqu'à leur fondement.

Les murs dont ce château est environné, sont très-élevés, quoique posés sur des rochers escarpés ; ils sont de construction arabe, à en juger par les inscriptions, dans cette langue, qui y sont enclavées ; mais il nous a paru qu'ils ne forment qu'un revêtement à d'autres murs plus anciens, que l'on apperçoit dans les endroits où le mur arabe s'est écroulé.

Ce qui nous a frappés le plus dans cette ancienne fortification, c'est la profondeur du fossé que l'on a taillé dans le rocher, et qui l'entoure sur toute la face qui regarde la campagne. Nous avons évalué sa profondeur à trente-cinq ou quarante pieds, et sa largeur à ving-cinq ou trente. Ce travail a dû être très-long et très-pénible, attendu que la roche est très-dure. Au-delà de ce fossé le terrain s'élève considérablement, de sorte que le château est dominé autant qu'il domine la ville.

Toute la pente qui se trouve au dessous du château, la colline qui est vis-à-vis, celle qui vient après ; en un mot, tous les escarpemens qui sont à l'occident de la ville, présentent de toutes parts des ouvertures carrées ou en arceau, qui conduisent à autant de catacombes taillées dans le roc. Celles où nous sommes entrés, avaient une chambre carrée, dans laquelle on descend par sept ou huit marches taillées au milieu de l'une des faces ; les trois autres présentent chacune un enfoncement demi-circulaire, laissant au bas une banquette longue de cinq à six pieds, large d'un pied et demi, haute de deux pieds, sur laquelle il est vraisemblable que l'on posait les corps embaumés. Mais toutes les catacombes ne sont pas aussi simples que celles-là : on en voit dans le nombre,

dont les arceaux portent des moulures très-bien exécutées, d'autres où le souterrain est divisé en plusieurs pièces, et quelques-unes où les loges sont disposées comme celles d'Alexandrie, avec la différence que, dans celles d'Orfa, on n'y voit qu'un seul rang de loges, tandis que dans celles d'Alexandrie il s'en trouve trois ou quatre les uns sur les autres. Les catacombes d'Orfa sont mieux conservées que celles d'Égypte, parce qu'elles ont été taillées dans une roche calcaire très-dure, et qui a dû résister bien mieux que le tuf graveleux et coquiller qui forme le territoire d'Alexandrie.

Ces ouvrages datent sans doute d'une époque où les beaux arts étaient en honneur à Orfa : nous en avons jugé entre autres par une belle vignette et une feuillure en trèfles, sculptées sur le contour de l'ouverture d'un de ces souterrains, qui ne déprécieraient aucun ouvrage moderne. L'intérieur consistait en une grande chambre carrée, plus spacieuse que les autres, sans enfoncemens demi-circulaires, ni banquettes, ni aucune apparence de sarcophage : on voyait seulement une niche au fond, taillée en demi-dôme, qui lui aurait donné l'apparence d'une chapelle si nous n'en avions rencontré d'autres six fois plus petites, et dans lesquelles nous avions de la peine à nous tenir debout, qui présentaient une semblable niche.

La plupart de ces catacombes ont une ou deux fenêtres que l'on juge avoir été pratiquées après coup, lorsqu'on a voulu convertir cet asyle de la mort en réfuge ou demeure de vivans. On juge de cette intention par la différence de travail que présentent ces ouvertures. Les anciennes, qui servent de porte, ont toutes une feuillure profonde taillée dans le roc, servant à recevoir la porte de bois ou de pierre qui en défendait l'entrée. Les fenêtres n'ont point de semblable feuillure ; elles sont d'ailleurs taillées grossiérement. On voit de plus dans l'intérieur de toutes les catacombes, qui ont des fenêtres, la trace du feu qu'on y a fait pendant long-tems, et qui les a noircies. Aujourd'hui encore, celles qui sont les plus voisines de la ville, sont presque toutes occupées par des familles curdes.

La colline qui domine le château, où l'on voit le plus de ces

anciennes sépultures, est nommée par les gens du pays, *Top-daag*, ou la montagne du Canon, parce qu'il est vraisemblable que, dans les tems modernes, on aura attaqué le fort avec quelques canons transportés sur cette hauteur.

Nous avons pris au bas du château une hélice inconnue, que l'on nous a dit être trouvée fort bonne à manger par les Arméniens d'Orfa. Elle diffère peu, pour la forme, des espèces qu'on mange en Italie, en Espagne et au midi de la France; elle est d'un gris roussâtre, striée transversalement; elle a deux zônes plus obscures, marquées de quelques taches jaunes, et sa bouche est très-blanche et recourbée. (*Pl.* 31, *fig.* 8, A, B) (1).

On trouve dans cette ville beaucoup de médailles et de monnaies en cuivre des rois Abgares; elles sont peu conservées et d'un bronze cassant, assez mauvais : celles des Séleucides sont plus rares, mais beaucoup plus belles. Nous y avons vu des médaillons en argent, de la plus grande beauté et de la plus parfaite conservation. On y voit aussi quelques médaillons en bronze des empereurs romains. Les monnaies du Bas-Empire, des Croisés et des Arabes y sont très-communes : on nous en apportait de tems en tems des sacs qu'on nous offrait à vendre pour un ou deux paras chaque monnaie ou médaille. On en voit parmi ces dernières, avec des figures : quelques-unes ont, d'un côté, des caractères arabes, et de l'autre des têtes grecques. Nous eûmes aussi occasion d'acheter deux amulettes parthes, dont je joins ici la figure. La première (*Pl.* 33, *fig.* 6) est plus petite, mieux travaillée que l'autre, et porte avec elle des caractères et des figures. Elle est en jaspe sanguin. La seconde (*Pl.* 33, *fig.* 7) n'a que des figures : c'est une serpentine ou pierre ollaire, entiérement noirâtre.

On sait qu'Édesse fut pendant long-tems la capitale de l'Osrhoéne, province située à l'orient de l'Euphrate : les Séleucides en furent les maîtres tant qu'ils régnèrent en Syrie. Ce pays appartint ensuite

---

(1) *Helix* guttata *depressa*, *utrinque modicè convexa*, *tenuitèr plicata*, *guttatìm rufo bizonata*; *labio candido*, *recurvo*; *umbilicum demùm obturante*. Tab. 31, fig. 8, A, B.

aux Abgares, qui résidèrent à Édesse. Un de ces rois est connu dans l'histoire ecclésiastique, par la lettre qu'Eusèbe prétend qu'il écrivit à Jésus-Christ, pour le prier de venir le guérir de la lèpre, et par la réponse qu'il en reçut ; réponse dans laquelle Jésus promet d'envoyer pour cela un de ses disciples. En effet, après la mort de Jésus l'apôtre Thadée vint guérir le roi et convertir les habitans d'Édesse. Environ deux siècles après Caracalla s'empara de ce pays, et en fit une province romaine. Il y fut assassiné par les ordres de Macrin, qui, de simple gladiateur devenu préfet du prétoire, eut l'ambition de s'asseoir sur le trône des Césars. Édesse fut enlevée aux empereurs d'Orient par les Arabes, sous le califat d'Abubeker : les Croisés s'en emparèrent en 1092, et l'érigèrent en comté. Après bien des changemens, après avoir appartenu aux soudans d'Alep, aux Mameluks d'Égypte, après avoir été pillée par Tamerlan, Édesse, ainsi que toute la Mésopotamie, passa au pouvoir des Othomans en 1517, sous Sélim I, et s'y est maintenue depuis lors. Les seuls maux qu'elle ait eus à éprouver par la guerre, depuis qu'elle appartient aux Turcs, lui sont venus des pachas qui ont tenté plusieurs fois de s'y maintenir malgré la volonté du sultan et malgré leur faiblesse réelle. L'histoire des révoltes des pachas, des expéditions militaires qu'ils ont occasionnées, des punitions par le fer ou le poison qui se sont ensuivies, ne présenterait aucun intérêt ; elle prouverait seulement combien l'institution des pachas est vicieuse, combien il est difficile à la Porte de les maintenir dans le devoir, ou de les faire rentrer sous l'obéissance lorsqu'ils s'y sont soustraits. Nous ne devons pas néanmoins passer sous silence ce dont nous avons été les témoins.

Lorsque nous arrivâmes à Orfa, les habitans étaient dans une grande agitation : le pacha de Diarbekir, dont ils dépendaient alors, se disposait à marcher contre eux, à la tête de deux mille hommes, les menaçant de les passer tous au fil de l'épée et de livrer leur ville au pillage. Ce qui donnait lieu à cette menace, c'est que tous les habitans de la ville, fatigués de sa tyrannie, de ses concussions et de l'insolence de ses officiers, s'étaient soulevés à la fois, avaient refusé de payer diverses taxes nouvelles que le

pacha avait voulu prélever sur eux, et avaient couru aux armes, bien résolus de faire résistance s'il persistait dans ses demandes. Leur conduite, dans une autre circonstance, aurait irrité la Porte, et aurait attiré sur eux une infinité de maux ; mais le pacha était en révolte contre elle, de sorte qu'elle n'était pas fâchée de la résistance des habitans d'Orfa, persuadée qu'elle viendrait à bout, par ce moyen, de punir un coupable, et de faire rentrer dans le trésor public les richesses immenses qu'il avait extorquées.

Pendant ces préparatifs de guerre, aucune caravane n'osa se mettre en route. On savait que les brigands à la solde du pacha, en attendant l'ordre de fondre sur Orfa, se répandaient autour de Diarbekir, s'avançaient jusqu'aux environs de Merdin, et dépouillaient indistinctement tous ceux qui se trouvaient sous leurs pas. Nous fûmes assez heureux, après quinze jours d'attente, de pouvoir profiter de quelques momens de tranquillité, occasionnés par des propositions de paix qui furent faites par le pacha, et qui firent tout rentrer dans l'ordre subitement. Mais nous apprîmes, dans la suite, que la paix n'eut pas lieu, que les habitans d'Orfa firent bonne contenance, et que le pacha reçut enfin de la Porte le châtiment qu'il méritait.

CHAPITRE IX.

Départ d'Orfa. Catacombes d'Alkaoüi. Djaoür-Kiouri. Indices d'une ancienne ville souterraine. Séjour à Kérosmana. Arrivée à Merdin; description de cette ville. Départ. Nisibis; ses antiquités. Danger pour la caravane d'être dépouillée. Arrivée à Mossul.

NOUS sommes partis d'Orfa le 26 ventôse, avec le supérieur des Carmes de Bagdad, qui venait d'Alep, et se rendait à son couvent. La société de ce religieux nous devait être aussi agréable qu'utile. Un séjour de trente ans dans ces contrées l'avait mis à portée de connaître les mœurs des habitans : il parlait assez bien les langues orientales; il avait parcouru plusieurs fois, par ordre de ses supérieurs, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie et le Curdistan, et avait même pénétré sur les montagnes de Senjaar, où il est si dangereux à un Européen d'aller.

Notre caravane était assez nombreuse : elle était composée de cinquante à soixante Arméniens qui conduisaient une cinquantaine de chevaux, et environ quatre-vingts ânes, chargés en grande partie de vieux cuivre. Il y avait en outre quelques marchandises d'Europe, quelques étoffes d'Alep, un peu de sucre et de café, et une assez grande quantité de riz.

Nous fûmes à cheval avant le jour, et marchâmes pendant sept heures à travers une plaine fertile, en grande partie arrosée, et parsemée, en divers endroits, de fragmens de pierres volcaniques. Nous vîmes quelques cultures, quelques troupeaux de moutons, et dans l'éloignement quelques villages de peu d'apparence. Cette plaine est terminée par une colline calcaire, qui se dirige du nord au sud, et qui part de la montagne peu élevée que nous avons dit se trouver à deux lieues au nord d'Orfa. Nous nous arrêtâmes dans

un endroit nommé *Alkaoüi*, où sont plusieurs catacombes semblables à celles dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Nous nous établîmes dans l'une d'elles, et fîmes placer nos lits sur les banquettes où avaient probablement reposé, long-tems avant nous, deux corps embaumés.

Le tems fut froid, le ciel nébuleux, et il gela pendant la nuit. Le vent varia du nord au nord-est.

Le 27, nous séjournâmes, parce que, la veille, des Curdes ayant enlevé un âne chargé de vieux cuivre à une personne qui s'était écartée de la caravane, on eut recours au mutselim d'Orfa, pour qu'il envoyât à la recherche des voleurs. Cependant le soir une partie de la caravane nous quitta pour continuer sa route : l'autre crut devoir attendre le retour de ceux qui étaient allés porter leurs plaintes à Orfa. Nous ne partîmes, avec cette partie de la caravane, que le 28 à une heure du matin. Le ciel était beau, mais il faisait très-froid : nous eûmes sur le visage un vent de nord-est qui nous incommoda beaucoup ; par-dessus cela le chemin fut mauvais, pierreux, pendant deux ou trois heures que nous marchâmes entre deux collines. Au sortir de là nous nous trouvâmes dans une belle et vaste plaine. Nous remarquâmes quelques indices de volcan, et nous arrivâmes, après onze heures de marche, dans un village arménien depuis long-tems abandonné. Les Turcs le nomment *Djaoür-Kiouri*, village d'Infidèles. Nous y trouvâmes nos compagnons de voyage.

Ce village manquait probablement d'eau : on y avait suppléé par une vaste citerne, formant un carré long, surmontée d'une belle voûte. Nous apperçûmes aussi quelques puits peu profonds, évasés vers le bas, dans lesquels on renfermait les grains pour les conserver. La caravane coucha à la belle étoile, comme elle avait fait aux catacombes d'Alkaoüi. Quant à nous, nous logeâmes dans un édifice à demi-ruiné, dont les murs, très-épais, étaient en grosses pierres taillées, et posées les unes sur les autres sans ciment : des piliers massifs, et placés à peu de distance les uns des autres, soutenaient une voûte ou plancher en pierres plates. Ce plancher était assez bas pour qu'on pût y atteindre avec

la main; mais il paraît que le sol avait été exhaussé par des décombres.

Le 29, après une heure de marche, nous passâmes une petite rivière dont le cours était du nord au sud. Nous marchâmes encore pendant trois heures sur une plaine qui nous offrit des indices de volcan, et nous arrivâmes à une autre petite rivière assez semblable à la première. Leurs rives étaient nues, escarpées. L'eau, quoique peu abondante, a creusé son lit à plus de soixante pieds de profondeur. Nous remarquâmes, au bord même de l'eau, l'agnus castus et le paliure. Ces arbrisseaux y végétaient assez mal, peut-être à cause du froid qui se fait quelquefois vivement sentir en hiver dans cette partie de la Mésopotamie. La caravane s'établit dans des grottes spacieuses qui se trouvaient à la rive gauche.

Vers le milieu de la journée je dis au domestique de prendre un fusil et de me suivre, mon intention étant de chasser aux perdrix que je savais être très-nombreuses dans ces contrées, et de cueillir quelques safrans, quelques colchiques, quelques arums, plantes que j'avais vues en fleur le matin. Le domestique, que les moucres avaient déjà plusieurs fois effrayé, et qui était d'ailleurs très-poltron, employa toute son éloquence pour m'engager à rester dans les grottes où nous étions descendus; il n'oublia rien pour me persuader qu'il y avait beaucoup de danger à quitter la caravane, attendu que ces contrées étaient infestées de Curdes, toujours prêts à dépouiller les voyageurs. Tous les moucres se joignirent à lui : ils ne cessaient de me répéter qu'il était très-imprudent de s'éloigner d'eux ainsi que je le faisais chaque jour. Ils m'observèrent que ce lieu était plus dangereux qu'aucun autre de la route, à cause des grottes qui se trouvaient le long de la rivière.

Ces dernières paroles me firent desirer encore plus vivement de parcourir les environs de notre gîte. Je rassurai les moucres sur mon compte; je dis au domestique de rester au milieu de la caravane, puisqu'il craignait tant de s'en écarter; je pris un sabre, un fusil à deux coups, quelques cartouches, et je partis seul. Bruguière, se trouvant incommodé depuis quelques jours, ne put me suivre; il avait d'ailleurs à mettre en presse quelques plantes, entre

autres un iris, une pervenche et une aristoloche, que nous avions trouvés sur la route le matin.

J'étais bien persuadé qu'en prenant la précaution de marcher de manière à n'être point surpris, je n'avais rien à craindre des Curdes, parce qu'ils sont peu nombreux sur ces routes, qu'ils n'ont point d'armes à feu, mais seulement une massue à la main droite, un petit bouclier au bras gauche, et un yatagan ou sabre court à la ceinture (1); la plupart même n'ont que la massue, qui consiste en un gros bâton de deux pieds de long, terminé par un renflement globuleux ou ovale.

Je m'éloignai de plus de demi-lieue de la caravane, en remontant la rive gauche de la rivière, et admirant, sur la pente de la rive opposée, des grottes ou chambres qui se succèdent sans interruption, et qui indiquent qu'à cet endroit il y eut autrefois une ville souterraine : je dis une ville, car ici on apperçoit bien évidemment l'habitation de l'homme, des portes et des fenêtres, des banquettes extérieures, des espèces de portiques, des péristiles, et tout ce que présente l'extérieur des maisons dans une ville. Ce lieu n'est plus habité que par des hibous, des chacals et des pigeons.

Le 30, nous avons marché six heures et demie à travers des plaines volcaniques, incultes. Après une heure et demie nous avons passé à côté d'un monticule factice, et avons apperçu tout autour les restes d'une muraille en grosses pierres, posées sans ciment. Les environs de ce monticule sont couverts de grosses pierres volcaniques. Nous avons eu ce jour-là un vent d'est très-froid, qui nous a donné un peu de neige et de pluie. Nous avons passé une petite rivière dont le cours était comme celui des précédentes, du nord au sud. Ses bords étaient couverts de paliures. Nous avons logé, à la rive gauche, dans des grottes assez spacieuses. Nous vîmes pour la seconde fois, depuis notre départ d'Orfa, quelques sangliers fort gros. Nous ne sommes qu'à trois ou quatre lieues de la chaîne de montagnes couvertes de neige, qui vont de l'ouest à l'est, à la partie supérieure de la Mésopotamie, et qui font suite

(1) Nous les avons vus ailleurs armés d'une lance au lieu de la massue.

au mont Taurus. Nous en étions, la veille, à sept ou huit. Il gèle pendant la nuit, et il fait assez froid pendant le jour.

Nous avons vu fort abondant, dans toutes les rivières et les ruisseaux de la Mésopotamie, ainsi que dans ceux de la Syrie et de la Perse, le crabe dont nous avons parlé à l'article de Naxos. Nous l'avons figuré *pl.* 30, *fig.* 2 (1).. On le trouve assez mal représenté dans l'*Histoire des Poissons* de Rondelet (2). Belon l'avait trouvé en Crète, en Macédoine : il est commun aux environs de Rome et en Sicile. Élien assure qu'il se trouve dans le Nil. Dioscoride, Galien, Pline, Avicenne, Nicandre, font aussi mention de ce crabe, dont Linné, Fabricius et Herbst n'ont cependant pas parlé.

Le 1er. germinal nous sommes partis à deux heures du matin, et nous avons marché jusqu'à onze. Après une heure et demie, nous avons passé une petite rivière nommée *Elléli*. Nous avons ensuite traversé une plaine inculte, où sont des indices de volcan. Nous avons vu, une heure avant d'arriver au gîte, un village curde, nommé *Cara-Moscok* ou *Déémi*, bâti sur des roches volcaniques, et nous nous sommes reposés à un autre village nommé *Kérosmana*.

Le 2, nous avons été obligés de séjourner à cause de la pluie : le vent avait passé au sud-ouest, et le tems s'était fort adouci.

On nous avait logé chez un Curde, dont la maison consistait en un rez-de-chaussée de dix pieds en carré. Nos lits se touchaient, et étaient placés à l'un des angles. Nous avions eu la précaution de placer nos armes sous nos matelas, du côté du mur. Pendant la nuit nous fûmes réveillés par un bruit sourd et continu, que nous jugeâmes être occasionné par quelqu'un qui perçait le mur. Nous éveillâmes le domestique : le bruit cessa. Nous nous procurâmes de la lumière, et nous vîmes dans le mur, qui était en terre, un gros trou, par où on avait voulu sans doute nous enlever nos armes. Le maître de la maison, qui était avec sa femme et ses enfans dans un

(1) *Cancer* potamios, *thorace cordato utrinque plicato ; margine crenato, unidentato*. Tab. 30, fig. 2.

(2) *Voyez* la traduction française, pag. 153, ch. 31.

autre angle, se lève aussitôt, sort de la maison, et rentre un instant après : il n'avait rien découvert; mais il soupçonna un voisin qui était venu la veille, et qui avait remarqué où nous avions posé nos armes en nous couchant. Cet événement nous rendit dans la suite encore plus soigneux.

Le 3, après une heure de marche, nous passâmes un torrent que l'eau de la pluie avait beaucoup grossi. Les chevaux eurent de l'eau jusqu'aux flancs. Trois lieues plus loin nous passâmes une petite rivière sur un pont très-étroit, sans garde-fous et en très-mauvais état. Nous nous approchons de la montagne. Nous voyons au bas quelques oliviers fort grands, et d'un vert un peu plus foncé qu'à l'ordinaire. Une partie de la caravane se sépare de nous, et va loger dans un village de la plaine, d'où elle continuera sa route. Nous montons la montagne avec l'autre partie. Le chemin est rude, scabreux; il nous faut une heure et demie pour arriver à Merdin : il y en a sept et demie que nous sommes partis de Kérosmana.

Merdin, que l'on regarde comme l'ancienne *Mardé* ou *Miridé*, est situé vers le sommet d'une haute montagne, au 37e. degré 19 minutes de latitude nord; il est en pente, et se présente au sud. L'œil parcourt, de ce lieu élevé, une étendue de terrain assez considérable : les fertiles plaines de la Mésopotamie, que l'on a devant soi, ne sont interrompues que par les montagnes de Senjaar, que l'on apperçoit à vingt lieues au sud-sud-est; elles sont habitées par les Jésides, peuple méchant, cruel, inhospitalier, qu'on dit avoir des mœurs et une religion différentes des autres habitans de la Mésopotamie. On voit également, à quinze lieues au sud-ouest et à l'orient de l'ancienne *Charræ*, quelques autres montagnes qui sont fréquentées par des Arabes bédoins, dont les mœurs sont plus douces et la religion plus tolérante que celle des Jésides.

La ville est dominée par un château assez vaste, qui tombe en ruine, et qui servait autrefois à sa défense; elle est entourée d'un rempart que le pacha de Bagdad venait de réparer. Les habitans de Merdin se plaisent à raconter que Tamerland fit, pendant cinq ans, le siége de leur ville sans avoir pu s'en rendre maître; mais ils

se trompent : Tamerland entra sans obstacle à Merdin, si nous en croyons les historiens persans. Ce fut Hulakou, petit-fils de Gengis-Khan, à qui la Perse et la Mésopotamie étaient échues en partage après la mort de ce conquérant, qui attaqua sans succès cette place vers le milieu du quatorzième siècle. Alors sans doute le château et les remparts étaient en bon état, et la population était beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Merdin, malgré son étendue, ressemble bien plus à un village qu'à une grande ville. On y compte à peine trois mille Curdes, cinq à six mille Arabes ou Turcs, quinze cents Arméniens jacobites, et presque autant de Nestoriens, qui ont parmi eux leur évêque. Les derniers, comme on sait, sont réunis à l'église romaine. Leur patriarche est établi à Antioche; celui des Jacobites fait sa résidence à Diarbekir. Il y a en outre une vingtaine de familles juives, et un couvent de Carmes déchaussés, où nous ne trouvâmes qu'un seul religieux.

Cette ville avait autrefois un vaivode, nommé tous les ans par le grand-seigneur; elle est aujourd'hui sous la dépendance du pacha de Bagdad, qui y place un mutselim. On est surpris qu'elle ne soit pas réunie plutôt au pachalik de Diarbekir. Bagdad, par la route ordinaire, est à plus de cent cinquante lieues de Merdin : Diarbekir ou *Cara-Amid* (l'ancienne *Amida*) n'en est qu'à dix-huit ou vingt : c'est une des plus grandes villes de l'Asie mineure ; elle est sur la rive droite du Tigre, au nord-ouest de Merdin.

Nous avons resté cinq jours à Merdin; ce qui nous a donné le moyen de parcourir les environs, et de cueillir quelques plantes en fleur. Nous y vîmes quelques vignes, quelques pistachiers, beaucoup d'amandiers, de cerisiers, de pruniers, de poiriers, de pommiers et autres arbres fruitiers d'Europe. Quoique ce pays soit assez froid en hiver à cause de son élévation, l'été y est cependant très-chaud, surtout au bas de la montagne. On y cultive le coton, le sésame, et on y récolte une assez grande quantité de froment et d'orge.

Le commerce de cette ville est peu considérable, parce qu'elle se trouve hors des routes de Mossul, Géziréh et Diarbekir à Orfa,

Alep et Damas. Elle sert d'entrepôt aux denrées des villages situés au nord-est, où se fabriquent quelques toiles de coton et quelques maroquins : on en fabrique aussi une assez grande quantité à Merdin, qui passent à Alep.

Nous sommes partis, le 8 germinal, vers les neuf heures du matin, et sommes descendus la montagne par un chemin aussi mauvais, aussi scabreux que celui de la veille. Toutes les roches que nous voyons, sont calcaires. Nous nous sommes arrêtés, après trois heures de marche, à un petit village situé dans la plaine, où nous avons passé la nuit. On nous a logés dans une écurie. Nos lits sont dans un coin ; les marchandises de toute la caravane sont rangées en demi-cercle et nous séparent des ânes et des chevaux.

Nous partons le 9 avant le jour, et traversons un terrain uni, fertile, cultivé, n'offrant ni arbres ni arbrisseaux. Nous laissons à gauche *Cara-Déré*, autrefois ville assez grande, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un village. On y voit beaucoup de ruines, entre autres celles d'une église dont le clocher est entier. Ce qu'il y a de plus remarquable à Cara-Déré et aux environs, ce sont d'immenses réservoirs d'eau, voûtés, bien construits, et une grande quantité de grottes taillées dans le roc, où des Curdes errans se retirent en hiver. Il paraît que ces grottes étaient autrefois des sépultures, car il y a encore beaucoup de sarcophages en pierre. Ce village se trouve à peu près à égale distance de Merdin et de Nisibis. Il est à présumer que c'était la place forte que l'empereur Anastase fit bâtir à la fin du cinquième siècle, et à laquelle il donna son nom. Tavernier nomme ce lieu *Karasera*.

Après sept heures de marche nous passons à côté d'un fort carré, flanqué de douze tours, que l'on dit avoir été construit par Bélisaire. Nous traversons quelques ruisseaux formés ou grossis par les eaux de pluie, et nous arrivons à Nisibis vers le milieu de la journée, après avoir été onze heures de suite sur nos chevaux.

Nisibis conserve encore quelques antiquités : on y voit un arc triomphal presque entièrement ruiné, et un petit temple carré, assez bien conservé, dont l'architecture paraît romaine. Cependant Niébuhr, ainsi que les Arméniens du pays, croit que ce fut une

église

église bâtie au quatrième siècle, en l'honneur de saint Jacques, évêque de cette ville. Nous n'avons point adopté cette opinion. Nous avons pensé que ce temple, bâti du tems des Romains ou des Grecs, fut converti en église lorsque les Chrétiens furent les maîtres du pays, comme il eût été probablement converti en mosquée si les Musulmans avaient rétabli la ville. Il y a dans les souterrains de ce temple un sarcophage simple, de marbre blanc, avec son couvercle. On nous a assurés qu'il y en avait un semblable dans un autre souterrain qui communique avec le premier, mais dans lequel nous n'avons pu pénétrer, parce qu'il est obstrué par des décombres. Un prêtre arménien célèbre ses offices sous une voûte adossée à ce temple. A peu de distance de là on voit cinq colonnes encore debout, dont trois sont surmontées de leur chapiteau; elles sont à moitié cachées dans des décombres. Un peu plus loin nous vîmes un bloc de marbre blanc et gris, presque entiérement enfoui, sur lequel il y avait une inscription latine très-effacée. Nous ne pûmes lire que les trois mots suivans : *Currus..... victoriam..... stadii.....* C'était peut-être là le stade où se faisaient les courses des chevaux.

Nisibis, comme on sait, était une ville très-importante sous les Grecs et les Romains; elle était située à l'occident d'une petite rivière, nommée *Mygdonius* ou *Saocoras*, qui prenait sa source au pied des montagnes voisines, allait se réunir au *Chaboras*, et se jeter dans l'Euphrate, à *Circesium*, aujourd'hui *Kirkésiéh*. Elle était dans une plaine étendue et de la plus grande fertilité, à quelques lieues au sud de la montagne qui fait suite à celle sur laquelle Merdin est bâti.

Nisibis, sous les Séleucides, reçut le nom d'Antioche, et fut le chef-lieu de la Mygdonie, province à l'orient de la Mésopotamie: elle fut ensuite soumise aux rois d'Arménie, jusqu'à ce que Lucullus y entrât en vainqueur après avoir battu plusieurs fois Mitridate et Tigrane; elle faisait partie de l'Empire des Parthes lorsque Trajan réunit à l'Empire romain la Mésopotamie, l'Arménie et quelques provinces au-delà du Tigre. Jovien, successeur de Julien, ne régna qu'un instant pour détruire tout ce que son prédécesseur avait fait. Il demanda la paix à Sapor II, roi des Parthes, et il l'obtint

par la cession de Nisibis et de tout le pays situé à l'orient de cette ville.

Nisibis appartient aujourd'hui au pacha de Bagdad, et est gouvernée par le mutselim de Merdin. Ce n'est plus qu'un mauvais village, où l'on compte à peine mille habitans, presque tous Curdes ou Arabes : il y a parmi eux quelques Arméniens jacobites, que le passage des caravanes y entretient. Ce village est bâti à quelque distance de la rivière, sur l'emplacement de l'ancienne ville : les rues sont très-étroites, très-irrégulières, et ne sont point pavées. Les maisons sont basses, peu commodes, mal bâties : elles consistent en un rez-de-chaussée, qui n'est ni pavé ni carrelé. Les murs sont en terre, et le toit est en paille : on met sur celle-ci une forte couche de terre mélangée avec de la paille hachée, pour se garantir de la pluie. Nous éprouvâmes cependant que ce moyen était insuffisant; car ayant séjourné le 10 par un tems pluvieux, quoique nous fussions logés dans une maison qui paraissait en bon état, l'eau tombait goutte à goutte dans presque tous les points de notre chambre.

Les habitans de Nisibis ont quelques troupeaux et ensemencent quelques terres : la plupart d'entre eux se livrent à la culture du riz.

Ce ne fut pas la pluie qui nous obligea à séjourner : on voulut savoir si les bruits qui couraient, étaient fondés. Les habitans nous avaient dit, en arrivant, qu'à une journée de là une horde d'Arabes avait arrêté une caravane, et l'avait mise à contribution. Nous en vîmes effectivement arriver une le 10, qui nous assura avoir été rançonnée : elle venait de Mossul, et avait passé moyennant le sacrifice d'une charge de toiles de coton, dix abas, et quarante piastres en argent. Une caravane de Diarbekir, qui nous précédait, avait pareillement été rançonnée. On nous dit aussi que plus nous tarderions, plus nous éprouverions de difficultés, parce que ces Arabes, se renforçant d'un moment à l'autre, seraient bientôt assez nombreux pour arrêter la caravane la plus forte : la nôtre ne l'était guère.

Sur ces avis, nous nous mîmes en route le 11, avec la pluie et

un vent de sud-ouest assez fort. Nous passâmes la rivière sur un pont à douze arches fort petites, et nous arrivâmes, après cinq heures de marche, à un village arabe, bâti sur une butte factice. Nous avions traversé des plaines qui nous avaient paru de la plus grande fertilité.

Dès que nous fûmes logés, nous eûmes la visite de l'aga : c'était un homme de soixante-dix ans, grand, bien fait, encore robuste, aussi capable de manier la lance, de monter à cheval et de courir sus l'ennemi que le plus fort et le plus adroit de son village. Il nous apprit que sa horde était soumise au pacha de Bagdad, et qu'elle cultivait les terres de ce village, moyennant une redevance annuelle qu'elle lui payait. Il ajouta que les hordes qui se trouvaient aux environs des montagnes de *Senjaar*, étaient presque indépendantes ; que c'était l'une d'elles qui arrêtait depuis quelques jours les caravanes, sans qu'on en sût encore la raison. Il nous dit que la sienne était ennemie de l'autre ; qu'elle était plus faible, mais protégée par le prince de Géziréh, qui était riche, puissant et ami du pacha de Bagdad.

L'aga et tous les Arabes qui étaient venus nous voir, s'accordaient à dire que nous serions infailliblement dépouillés si nous poursuivions notre route. L'aga nous conseillait de retourner à Merdin, ou d'aller à Mossul par Géziréh, ville située sur le Tigre, à dix ou douze lieues nord-est du village où nous étions. Je réponds de vous sur mes terres, nous disait-il ; mais au-delà je dois vous prévenir que vous courez des dangers.

Pendant que nous causions, l'aga examinait attentivement nos armes à feu, qui consistaient en deux petits fusils de guerre avec leurs baïonettes, deux pistolets et un fusil à deux coups : il se fit expliquer l'usage des baïonettes ; il conçut bien leur utilité pour des hommes qui combattent à pied ; mais il observa que, pour le cavalier arabe, la lance valait mieux. Nos pistolets lui auraient fait le plus grand plaisir s'il ne les eût trouvés trop courts. Ce fut notre fusil à deux coups qu'il convoita : il nous pria avec instance de le lui céder, et d'en fixer le prix qu'il allait à l'instant nous compter. Nous refusâmes d'accéder à sa demande, sous prétexte

que des voyageurs, dans un pays où les routes sont infestées de voleurs, avaient besoin d'être armés. Il nous offrit alors le sien en échange. C'était un fusil très-long, très-solide, monté à la turque, pesant trois fois plus qu'un fusil de guerre européen. Nous lui dîmes que son arme valait bien mieux que la nôtre; que son fusil était très-bon pour la guerre, tandis que celui qu'il desirait, ne pouvait servir qu'à la chasse; qu'au reste, s'il était dans l'intention d'avoir un fusil à deux coups pareil au nôtre, nous lui en ferions venir un d'Alep pour la valeur de 50 à 60 piastres. Il persista long-tems dans sa demande, et nous tout autant dans notre refus, sans qu'il en parût offensé.

Le 12 la pluie continua, et fut même très-forte. Toute la caravane était en plein air; nous seuls étions logés chez un Arabe, dont la maison, en terre, consistait en un rez-de-chaussée de douze pieds en carré. La femme et les enfans de cet Arabe furent très-empressés à nous servir et nous procurer ce dont nous eûmes besoin. Nous trouvâmes dans ce village, du beurre et du lait excellens, du miel assez bon, et du fromage détestable; les œufs y étaient abondans, et les poules fort grasses. Pour nous concilier les bonnes graces de l'aga et lui faire oublier le refus que nous avions fait de lui vendre notre fusil, nous lui envoyâmes quelques livres de sucre et de café, dont il nous sut bon gré : ce présent nous valut de sa part deux agneaux.

La journée se passa dans l'irrésolution : nos moucres ne savaient quel parti prendre. Nous proposâmes d'envoyer un exprès au scheik des Arabes voleurs, pour lui demander un sauf-conduit moyennant un présent : c'était l'avis de l'aga; ce fut celui de toute la caravane; mais quand il fallut le mettre à exécution, on aurait cru être dans le conseil des rats. Les Arabes du village prétextèrent qu'ils étaient en guerre avec les autres, et personne dans la caravane ne voulut accepter la commission. On proposa de faire demander au prince de Gézirêh, que l'on savait être à une petite journée, une lettre et quelque officier qui en fût porteur. L'aga se chargeait, moyennant dix piastres, de nous faire avoir la réponse le lendemain : nous en offrîmes vingt aux moucres s'ils

s'arrêtaient à cet avis : nous ne les y pûmes déterminer. La journée se passa sans rien conclure.

Le 13, même incertitude, même irrésolution. Les uns étaient d'avis de retourner à Merdin, les autres voulaient attendre : quelques-uns prirent le parti de retourner.

Le 14, nous vîmes venir, vers les dix heures du matin, une caravane de Mossul : elle avait passé moyennant un présent de cinquante piastres qu'elle avait fait offrir au chef de la horde avant de mettre les pieds sur ses terres.

A l'arrivée de cette caravane, nous crûmes que toutes les difficultés seraient facilement levées, et que, moyennant de l'argent, nous arriverions sans accident à Mossul : nous ne doutions pas que nos moucres ne suivissent l'exemple qu'on venait de leur donner.

Nous partîmes le 14 à midi : la pluie avait cessé ; le tems était fort doux et le ciel très-serein. A une lieue du village, nous passâmes une petite rivière que les pluies avaient grossie. Nous ne fûmes pas plutôt à l'autre bord, que nous vîmes venir à nous trois Arabes armés, dont un à cheval, et les deux autres à pied. Nous augurâmes mal de la frayeur qui s'empara de tous nos compagnons de voyage : on eût dit, à les voir, que toute la horde ennemie venait nous attaquer. Cependant nous n'avions rien à craindre d'elle, puisque nous n'étions pas encore sur ses terres. Ces Arabes, en nous abordant, nous dirent, avec arrogance, que nous ne passerions pas outre si on ne leur comptait à l'instant dix piastres. C'était borner à peu de chose leurs prétentions. La caravane fut un moment sur le point de compter cette somme : nous conseillâmes de n'en rien faire. A quoi bon, dîmes-nous, donner de l'argent à trois hommes dont on n'a rien à craindre, et qu'on pourrait punir à l'instant de leur témérité? La caravane, que nos armes et notre contenance rassuraient, se décida à refuser de donner les dix piastres. Il s'éleva alors une querelle qu'on eût cru devoir se terminer par l'effusion du sang. Plusieurs fois ces Arabes menacèrent de frapper; plusieurs fois ils vinrent roder autour de nous pour considérer nos armes, et voir peut-être si nous ne serions pas

effrayés. Nous nous étions mis à l'écart sans dire mot, mais nous étions prêts à prendre le parti que les circonstances exigeraient. Cependant, comme cette dispute se prolongeait un peu trop et nous devenait extrêmement désagréable, nous fîmes dire à ces Arabes, par le religieux qui se trouvait avec nous, de se retirer ou de se taire, parce que nous tirerions sur eux s'ils continuaient à nous braver. Ils offrirent alors, moyennant l'argent qu'ils demandaient, de nous accompagner jusqu'à la horde voisine. On leur dit de déposer leurs armes, qu'on leur rendrait quand il en serait tems : ils n'y consentirent pas et nous quittèrent.

A trois lieues de là nous passâmes une seconde rivière, et nous nous trouvâmes sur les terres de la horde arabe qu'on redoutait : il n'était pas cinq heures; personne ne voulut aller se présenter au chef. On fut dans la plus vive inquiétude tant que le jour dura.

Avant de quitter le village où nous avions séjourné, l'aga avait dit à nos moucres qu'il venait de recevoir un ordre du gouverneur de Merdin, pour faire passer, pendant la nuit, avec une escorte suffisante, un courrier expédié de Constantinople pour Bagdad. Il avait proposé à la caravane de se joindre à lui. Nos moucres avaient accepté avec la plus grande joie cette proposition; mais ne voulant pas s'exposer à passer, pendant la nuit, avec leurs ânes et leurs chevaux chargés, les deux rivières qui se trouvaient sur la route, ils avaient résolu de s'avancer et d'attendre l'aga : il avait promis de passer à dix heures. Ne le voyant pas paraître à minuit, on crut, ou qu'il ne passerait pas, ou qu'il était passé sans qu'on l'eût entendu. Tous les moucres étaient rassemblés, prêtant une oreille attentive au moindre bruit, et s'entretenant de tems à autre des mésaventures des caravanes. Nous fûmes nous coucher peu satisfaits de leur contenance. Nous étions endormis lorsque, à une heure, le religieux vint nous réveiller, pour nous dire que toute la caravane était sur pied, et qu'elle était fort effrayée, parce qu'on entendait, depuis quelque tems, des hommes parler entre eux dans le lointain. On est allé, ajouta-t-il, à la découverte pour savoir ce que c'est. Pourquoi craindre, dîmes-nous : c'est l'aga qui passe. Qu'on aille promptement à lui pour l'inviter à se reposer et attendre

un instant. Personne n'eut le courage d'aller jusqu'au chemin, distant de deux cents pas de l'endroit où nous étions campés, et ceux qu'on disait avoir été à la découverte étaient à peine à dix pas de nous.

Le 15, le soleil était depuis long-tems sur l'horizon sans qu'on eût encore pris un parti. On n'osait point se mettre en route; on n'osait aller se présenter au chef de la horde; on n'osait parler à haute voix, et on laissait aux ânes une sonnette qui se faisait entendre de bien plus loin que la voix humaine. Ces animaux d'ailleurs exprimaient de tems en tems leurs desirs amoureux d'une manière fort bruyante et très-désagréable, sans que nos moucres en fussent alarmés. Quelle bizarre conduite, disions-nous! quelle stupidité! quelle poltronnerie! Quoi! c'est à pareilles gens que le commerce s'adresse? c'est à des hommes de cette trempe que les négocians confient journellement une partie de leurs fortunes? Comment les Curdes, les Turcomans et les Arabes laissent-ils passer une caravane, lorsque deux hommes suffiraient pour les rançonner toutes? Car nous étions bien persuadés que les trois hommes de la veille, dont un seul avait une lance, et les deux autres un mauvais couteau de ceinture, auraient obtenu les dix piastres qu'ils demandaient si notre présence ne les eût intimidés et n'eût un peu rassuré la caravane.

Nous faisions de bien tristes réflexions sur l'état d'abrutissement dans lequel sont tombés les Arméniens de ces contrées, par l'effet d'un gouvernement qui ne protège que les forts, qui a mis un espace immense entre le Musulman et le non Musulman, entre l'homme libre, exempt d'impôt personnel, et le sujet soumis à la capitation, quand tout à coup nous entendîmes un cri de terreur, qui fut à l'instant répété et devint un chorus général: quelqu'un avait apperçu au loin des cavaliers arabes. A cet aspect tous les Arméniens de la caravane coururent l'un à l'autre pour s'embrasser, se demander mutuellement pardon: nous les vîmes faire des signes de croix, baiser la terre et se frapper la poitrine. Ce spectacle ridicule nous arracha d'abord un sourire de pitié, puis nous inspira un tel mépris pour eux, que nous aurions presque desiré de

les voir dépouiller et maltraiter. Ils étaient plus de cinquante, et l'apparition de dix Arabes leur ôtait l'usage de leurs sens. S'ils craignaient tant la mort, pourquoi la recevoir sans défendre leur vie? S'ils regardaient la perte de leurs effets, de leur argent comme le plus grand des maux, pourquoi ne pas exposer leur vie pour les conserver? Trembler à l'aspect du péril, c'est une faiblesse quelquefois excusable, toujours digne de pitié; mais se résigner, ne pas se défendre, ne pas agir lorsque la propriété ou l'existence est menacée, c'est, pour l'homme en état de résister, une lâcheté qui le rend indigne de vivre, et qui n'inspire que le mépris.

Cependant il fallut pourvoir à notre sûreté. Nous allions prendre nos armes et nous mettre à l'écart avec le religieux et notre domestique lorsque nous soupçonnâmes, en ne comptant que onze cavaliers, que ce pouvait être l'aga et les dix hommes qu'il avait dû prendre avec lui. Cette idée, que les gens de la caravane saisirent avec transport, calma tout à coup leur frayeur. Ils y virent plus clair en un instant, et ils reconnurent effectivement l'aga qui s'avançait à la tête de sa troupe. Il nous salua, et témoigna sa surprise de ce que nous n'étions pas venus nous joindre à lui lorsqu'il avait passé. Il nous dit avoir conduit le courrier jusqu'au-delà des terres de la horde sans avoir rencontré aucun Arabe. Il nous conseilla de nous mettre en route.

Nous crûmes qu'on allait suivre son avis; mais nous nous trompâmes: on resta encore deux heures dans l'irrésolution. Nous ignorons même le parti qu'on eût pris si on n'avait pas vu venir une caravane de Mossul, qui avait passé sans être inquiétée. Cette caravane avait envoyé quelqu'un auprès du chef, qui avait répondu que son intention n'était pas d'arrêter les caravanes ni rien exiger d'elles. Sur cette assurance, nous nous mîmes en route vers midi sans rencontrer personne, et après cinq heures de marche nous passâmes une petite rivière qui a creusé son lit assez profondément dans un terrain volcanique. Nous campâmes sur la rive gauche, hors des limites de la horde qu'on avait tant redoutée, et dont la conduite singulière fut pour nous une énigme jusqu'à notre arrivée à Mossul. Là nous apprîmes que le pacha de Bagdad, qu'on savait

savait être malade, avait, pendant quelques jours, passé pour mort, et qu'ensuite le bruit avait couru qu'il était mieux, et qu'on espérait de le voir bientôt rétabli.

Nous sommes dans le désert depuis la petite rivière qui se trouve à une lieue du village arabe où nous avons séjourné. De Merdin à cette rivière, nous avions vu quelques villages peuplés d'Arabes : la campagne nous avait partout offert des troupeaux de bœufs et de moutons et quelques cultures. Les terres y sont parfaitement en plaine et de la plus grande fertilité. Au-delà de la rivière et jusqu'aux environs de Mossul, il n'y a aucune sorte de culture : ce sont de vastes plaines très-fertiles, qui produisent un pâturage abondant, dans lequel les Arabes, d'un côté, et les Curdes, de l'autre, envoient paître leurs troupeaux; mais ni Curdes ni Arabes ne dépassent les limites des terres qui leur sont affectées. Toutes les hordes se coaliseraient contre celle qui voudrait enfreindre le pacte auquel leurs ancêtres ont souscrit. Les caravanes cependant ont le privilége de laisser paître leurs montures sur ces terres, sans jamais être inquiétées pour cet objet, et même dans toute la route nous les avons vues s'arrêter indifféremment dans les prairies naturelles et dans les champs des environs des habitations. L'herbe est partout si abondante, qu'il en reste toujours assez pour le propriétaire. D'ailleurs, il faut, dans tout l'Orient, qu'elle se consume sur pied : on n'a point la précaution de faucher les prairies et de mettre du foin en réserve pour l'hiver : les pailles y suppléent dans cette saison, en y ajoutant, soir et matin, une ration d'orge. Les chevaux mêmes, dans les villes, ne connaissent pas d'autre nourriture : on leur donne l'herbe fraîche au printems pendant quinze jours, dans la vue de les purger; on les nourrit, tout le reste de l'année, avec la paille et l'orge.

Le 16, nous marchons pendant huit heures : il pleut abondamment toute la journée et une partie de la nuit. Nous campons dans un champ où l'herbe est très-haute, très-épaisse, et le terrain inégal. Nous sommes obligés de creuser un petit fossé autour de notre tente, pour garantir de l'eau nos effets et nos lits.

Le 17, la pluie a continué : nous avons marché pendant six

heures et demie, et nous nous sommes reposés quelques heures au bord d'un ruisseau dont l'eau était légérement saumâtre. Après le dîner nous avons fait encore deux lieues et demie. Le terrain, quoiqu'en plaine, devient un peu inégal. Nous avons devant nous une colline : elle est à une lieue et demie de distance.

Le 18, nous avons eu six heures et un quart de marche, et nous nous sommes reposés sur la rive gauche d'un ruisseau (*Kasfi-Kupri*, selon Niébuhr), sur lequel nous voyions les ruines d'un pont très-élevé, à trois arches, d'une assez belle forme. Le terrain est inégal. On apperçoit du gypse gris et du très-beau gypse blanc, semblable à du marbre. L'eau du ruisseau est séléniteuse.

Quelques chameaux que l'on apperçoit au loin, font craindre d'être volé pendant la nuit. On part, en conséquence, à six heures du soir, et on marche jusqu'à dix. Un quart-d'heure après être montés à cheval, nous avons vu à gauche beaucoup de tentes, et ensuite une grande quantité de lumières, en deux endroits différens. Ce sont les Arabes de Mossul qui viennent, au commencement de la belle saison, faire paître leurs troupeaux sur ces terres incultes.

Le 19, nous marchons entre deux collines, distantes l'une de l'autre de plus de deux lieues. Le terrain sur lequel nous sommes, est un peu inégal, quoiqu'en plaine; il est cultivé, et paraît de la plus grande fertilité. Après six heures et demie de marche nous arrivons à Mossul, et venons loger au couvent des religieux Dominicains.

CHAPITRE X.

Description de Mossul ; population, forces, revenus, production et commerce de cette ville. Conduite du pacha. Course à Nunia. Départ pour Bagdad.

Mossul, situé en plaine, sur la rive occidentale du Tigre, au 36e. degré 20 minutes, est une ville assez importante, tant par le nombre de ses habitans, que par sa position et son commerce. M. Niébuhr, qui en a tracé le plan, lui assigne à peu près treize cents pas géométriques de diamètre; mais les maisons, au nord-ouest, ne vont pas aboutir aux remparts, de sorte que la ville, proprement dite, n'a guère qu'un mille d'étendue. Ces remparts ressemblent à tous ceux des villes turques ou arabes : ils sont élevés, et ont un grand nombre de tours. Ils sont entourés d'un fossé assez profond, qui pourrait recevoir les eaux du fleuve si les Turcs connaissaient l'art de défendre les places. On voit à la partie orientale, et sur une île du Tigre, un château que l'on néglige d'entretenir, et dans lequel on ne trouve pas même un canon. Cependant, telle qu'elle est, cette ville serait en état de résister à toutes les attaques qui pourraient lui être faites, tant de la part des Curdes et des Arabes, que de celle des Persans. Elle a triomphé plusieurs fois de ces derniers avec ses propres forces, et notamment en 1743, quoique Nadir-Chah fût venu l'attaquer avec une armée formidable et plusieurs fois victorieuse.

Le rempart se prolongeait autrefois tout le long du Tigre ; mais aujourd'hui on n'en voit plus que les restes : on a négligé de l'entretenir et de le réparer, parce qu'on a cru sans doute que le fleuve défendait suffisamment la ville de ce côté. Au sud-ouest il paraît moins ancien qu'au nord-ouest : on reconnaît qu'il a été construit postérieurement à l'autre, et même, en divers endroits, les murs des maisons servent de rempart. Nous n'avons pas douté

que la ville n'eût autrefois beaucoup plus d'étendue de ce côté, et nous en avons été convaincus en appercevant, hors de la ville, des ouvriers occupés à fouiller dans les décombres pour en retirer divers matériaux propres à être employés de nouveau. On sait qu'en 1516 Mossul, qui appartenait aux rois de Perse, fut pris et brûlé, sous Sélim Ier., par Méhemmed, pacha de Diarbekir, et les habitans passés au fil de l'épée. C'est probablement à cette époque que cette ville réduisit son enceinte du côté du sud, et qu'elle laissa au nord-ouest un espace qu'elle n'a pu encore remplir.

Mossul est orné d'un grand nombre de mosquées assez belles : on y compte quinze caravanserais, dont dix sont d'une belle construction. Les bazards sont nombreux et assez beaux, ainsi que les bains publics et les cafés. Les Chrétiens y ont plusieurs églises, et les Dominicains un couvent, dans lequel nous trouvâmes trois religieux : le supérieur était le médecin de confiance du pacha.

La ville est assez mal bâtie : les rues sont étroites, irrégulières; fort peu sont pavées, de sorte qu'on marche six mois dans la boue et six mois dans la poussière. Chaque maison est terminée en une ou plusieurs terrasses, disposées de manière que les voisins ne peuvent voir ce qui s'y passe. Les femmes viennent y prendre l'air dans les soirées d'été, et, pendant trois ou quatre mois, tous les habitans y apportent chaque nuit leurs lits. Ce lit consiste en un ou deux matelas de coton pour les riches, en un seul tapis et même une simple natte pour les pauvres : il faut aux uns et aux autres une couverture un peu épaisse, parce que les nuits y sont aussi fraîches que la chaleur du jour est forte.

Quelques maisons sont en pierres; mais le plus grand nombre est en terre : les murs cependant sont revêtus d'une couche de plâtre. On se sert, pour les portes et les pavés des maisons, d'une sorte de gypse qui ressemble, au premier coup-d'œil, à du beau marbre gris et blanc; mais il n'en conserve pas le poli. Cette pierre, que Niébuhr a prise pour du marbre, est très-abondante aux environs de Mossul : il paraît qu'on en fait usage depuis long-tems; car nous l'avons vue retirer, en assez grande quantité, des décombres que nous avons dit être au sud de la ville : les grands morceaux

étaient taillés et polis de nouveau : on convertissait le reste en plâtre.

On compte à Mossul sept à huit mille Chrétiens, tant jacobites que nestoriens; environ mille Juifs, vingt-cinq mille Arabes, quinze à seize mille Curdes, et à peu près autant de Turcs. Les Jésides n'ont jamais été tentés de s'y établir, parce qu'ils y sont encore plus méprisés que les Juifs, et qu'on ne leur permettrait pas le libre exercice de leur religion : il préfèrent de rester sur leurs montagnes du Senjaar et dans quelques villages à l'est du Tigre, où ils ont conservé une sorte d'indépendance.

Il y a eu quelquefois à Mossul un pacha à trois queues; celui d'aujourd'hui n'en a que deux, et doit conséquemment, en cas de guerre contre la Perse, marcher sous la bannière du pacha de Bagdad. Il a sous lui sept sangiaks-beys et deux cent soixante-quatorze zaims ou timariots, qui peuvent fournir, avec leurs gébélis, environ six cents hommes de bonne troupe. Il faut ajouter à cette cavalerie environ deux cents spahis. Les janissaires sont au nombre de six à sept mille. La garde du pacha ne va pas aujourd'hui à deux cents hommes.

Ce pachalik a fort peu d'étendue : il ne va guère, en Mésopotamie, au-delà de *Eski-Mossul* et *Kasfi-Kupri;* mais il s'étend, au sud, jusqu'à *Tékrid*, et à l'est du Tigre, jusqu'au *Grand-Zarb* et aux premières montagnes du Curdistan. Celui de Bagdad embrasse non-seulement tout le cours oriental du Tigre jusqu'au Grand-Zarb, mais même le Curdistan; et à l'occident toute la Mésopotamie, jusqu'à Merdin et les environs de Géziréh. La population du pachalik de Mossul est évaluée à deux cent mille habitans, en y comprenant celle du chef-lieu, et les revenus ordinaires pour le fisc, toutes dépenses prélevées, n'excèdent pas la valeur de cent bourses ou 100,000 francs.

Ce pachalik, comme on voit, est très-peuplé, quoique resserré dans un petit espace : le terrain y est très-fertile, et les productions très-abondantes. Les hautes montagnes du Curdistan sont à douze ou quinze lieues de Mossul; celles à neige sont à trois journées de marche : on voit néanmoins à quelque distance, au nord et à l'est,

des coteaux et des collines qui doivent être regardés comme les premiers gradins des hautes montagnes du Curdistan, dont se détachent celles qui séparent la Perse de l'Empire othoman, et qui se dirigent du nord-ouest au sud-est.

La température de Mossul est très-chaude en été, et très-variable en hiver. Dans cette dernière saison, lorsque les vents de sud règnent, l'air est très-doux et assez pur; mais il devient très-vif et un peu froid par les vents d'est et de nord. Les vents d'ouest procurent la pluie en hiver, et la fraîcheur en été. Ce pays, comme toute la Mésopotamie inférieure, ne serait pas habitable, dans les mois les plus chauds de l'année, si le vent de la Méditerranée ne soufflait régulièrement pendant le jour. On ne voit presque jamais de nuages depuis prairial jusqu'en vendemiaire, et il est sans exemple qu'il y pleuve. Les pluies sont abondantes au printems et vers la fin de l'automne. Les nuits d'été sont fraîches; mais la chaleur du jour est très-forte depuis onze heures ou midi, jusqu'au soir.

L'air est en général très-sain : cette ville est rarement exposée à des maladies épidémiques : les fièvres intermittentes et les rémittentes bilieuses y sont rares, et la peste, qui fait de si grands ravages sur la côte de Syrie, y est presque inconnue : on y est exposé, à la vérité, au bouton d'Alep ; mais ce bouton n'est pas plus désagréable ici, qu'il ne l'est à Alep et à Bagdad.

On a dû remarquer que les villes bâties sur les rives des grands fleuves sont beaucoup moins exposées aux maladies que celles qui en sont éloignées, parce que l'air s'y renouvelle et s'y purifie sans cesse par le mouvement des eaux. De même les villes qui sont en plaine, ou situées sur des hauteurs, sont bien plus salubres que celles qui sont dans des vallons ou au bas d'une montagne. C'est principalement dans les pays chauds que cette dernière exposition est dangereuse, et qu'on éprouve, d'une manière beaucoup plus sensible, tous les avantages d'une bonne exposition. Par la même raison les villes situées au bord de la mer, pourvu qu'elles ne soient pas trop dominées par des montagnes, et qu'il n'y ait pas autour d'elles des marécages ou des eaux stagnantes, sont toutes

remarquables par la santé des habitans et leur bonne constitution; mais les premières ont l'avantage, sur toutes, de retirer des fleuves une eau bien plus saine que celle de fontaine, de puits ou de citerne.

On ne boit à Mossul que de l'eau du Tigre : on la porte dans des outres aux maisons des particuliers, et on la laisse reposer avant de la boire. En été, comme on se procure difficilement de la glace à cause de la trop grande distance des montagnes à neige, et qu'on n'a pas l'art de faire des glacières que l'on pourrait remplir l'hiver, on a recours, comme en Égypte, pour rafraîchir l'eau, aux bardaks ou vases de terre poreux, qu'on expose, pendant quelques heures, à un courant d'air. L'eau y acquiert un degré de fraîcheur fort agréable. Il y a 5, 6 et même 7 degrés de différence de la chaleur de l'air atmosphérique à celle de cette eau.

Mossul est un des grands marchés de l'Orient. La plupart des étoffes, des drogues et des denrées de l'Inde, qui viennent à Bassora et à Bagdad, passent par cette ville pour se rendre à Constantinople, ou se répandre dans l'intérieur de l'Asie mineure : il en est de même du café de Moka et des marchandises de la Perse. Elle sert aussi d'entrepôt aux noix de galle, gomme adragant et cire du Curdistan, ainsi qu'au coton des contrées voisines. On y fabrique de très-bons maroquins et beaucoup d'étoffes de coton, à l'usage des habitans : quelques-unes passent à Alep avec la noix de galle et la gomme adragant, pour être vendues aux négocians français, qui les envoient à Marseille. Mossul a donné son nom aux étoffes de coton connues sous le nom de mousselines, parce que c'est par cette ville que les premières sont parvenues à l'Europe : elles y étaient transportées de l'Inde par la Perse ou le golfe Persique.

Alep fait passer à Mossul les marchandises européennes dont cette ville a besoin, ainsi que des *abas* fabriqués en Syrie. On y envoie aussi de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Natolie, de l'Arménie et du Curdistan le vieux cuivre, qui de là passe à Bagdad et à Bassora, pour être transporté dans l'Inde.

On trouve en abondance à Mossul, à Bagdad et dans les villes de la Perse, une sorte de manne dont on fait de petits gâteaux

blancs, qui ont le goût et l'apparence d'une pâte d'amande fort sucrée, ou d'un mélange de très-beau miel avec la pâte de sésame : c'est ce que nous avons cru la première fois que nous l'avons goûtée. Cette manne, excellente à manger, point du tout purgative, se recueille au Curdistan et au nord de la Perse. On la nomme guiésen-guébin : elle arrive mélangée avec les feuilles d'un arbre ou arbrisseau que nous n'avons pu reconnaître, tellement elles sont brisées. Nous avons interrogé en vain les marchands qui ont parcouru ces montagnes : les uns nous ont dit qu'on recueillait cette substance, avant le lever du soleil, sur un grand arbre ; les autres nous indiquaient un arbuste tel que celui qui fournit l'adragant ; mais le plus grand nombre nous désignait un arbre de moyenne grandeur, ou un grand arbrisseau ressemblant un peu au chêne. Strabon (1), Diodore de Sicile (2) et Quinte-Curce (3) en ont parlé : c'était, selon eux, une sorte de miel qui se formait, en Hyrcanie, sur les feuilles d'un arbre, et qu'il fallait cueillir avant le lever du soleil. Au reste, cette manne est très-distincte de celle fournie par l'alagi (*hedisarum alhagi*), dont nous aurons occasion de parler ailleurs. Nous avons des échantillons de l'une et de l'autre.

Les jardins de Mossul offrent des limons doux, des cédrats, des pistachiers, des figuiers, des grenadiers, des pêchers, des abricotiers, des pruniers et quelques autres arbres fruitiers d'Europe. Les terres des environs produisent des grains et du coton en abondance : on y élève beaucoup de troupeaux ; mais on y fait très-peu de vin, et l'on n'y connaît presque pas le mûrier, quoique la vigne s'y plaise singuliérement et que le mûrier y devienne un grand arbre. C'est le Curdistan, et surtout Amadie, qui fournit aux marchés de Mossul les meilleurs raisins qu'on y voit. Le Curdistan

(1) *Lib.* 2, *pag.* 73, *edit. Almenhoven.*

(2) Tom. 2, pag. 218, édit. Wesseling.

(3) *Frequens arbor faciem quercûs habet, cujus folia multò melle teguntur; sed nisi solis ortum incolæ occupaverint, vel modico tempore succus extingitur.* Quint. Curt. *lib.* 6, *cap.* 14.

fournit

fournit beaucoup de raisins secs, dont les Musulmans se servent pour faire leur sorbet, et dont les Chrétiens retirent, par la fermentation et la distillation, une eau-de-vie excellente. Il fournit aussi du tabac à fumer, inférieur à celui de Latakie.

Pendant notre séjour à Mossul, nous avons souvent entendu les marchands et les gens du peuple parler du pacha avec éloges, le louer de sa bonne administration, de la police qu'il a établie dans toute sa province ; nous les avons vu admirer son désintéressement et celui de ses officiers, être très-satisfaits de la tranquillité qui règne partout, et de la protection accordée au commerce; nous avons été témoins de l'abondance des vivres qui sont apportés au marché; nous avons été surpris de leur bas prix et de leur bonne qualité. En effet, le pacha fait tout ce qui dépend de lui pour que les Jésides du Senjaar, les Curdes, les Caldéens et les Arméniens du Curdistan, et les Arabes de la Mésopotamie, apportent à la ville les productions de leur territoire : il empêche qu'on n'exerce à leur égard aucun acte de tyrannie, qu'on ne commette aucune sorte d'injustice : il a modéré les droits d'entrée sur les comestibles; il veille à ce que les douaniers accordent des facilités aux négocians, et surtout qu'ils ne surexigent pas les droits par une trop forte évaluation des marchandises. Sa garde est plus occupée à maintenir l'ordre, à protéger les faibles, à contenir les grands, qu'à donner à l'autorité un éclat dont elle n'a pas besoin.

Cette conduite, aussi sage que politique, a produit tout l'effet que le pacha devait en attendre. Mossul, exposé autrefois, plus qu'aucune autre ville de l'Empire, à des troubles, à des séditions, à des guerres intestines, provenans encore moins de son grand éloignement de la capitale, que de la diversité de mœurs et de religion des peuples qui l'habitent ou la fréquentent, a vu tout à coup cesser ces troubles et le bon ordre se rétablir. Dans les guerres qui ont eu lieu quelquefois entre les Curdes et les Arabes, la ville de Mossul a été respectée; le pacha même est devenu le médiateur de leurs querelles. Dans les disputes théologiques entre les Nestoriens et les Jacobites, le sang n'a point coulé : on s'est contenté de beaucoup crier sans s'entendre, et de se haïr sans se faire du mal.

Les marchands et les négocians, qui se sont vus protégés, ont accouru en foule à Mossul, et ont donné un libre cours à leurs opérations de commerce. Les caravanes ont été plus nombreuses, parce que cette ville a plus consommé, et qu'elle est devenue ce que sa position lui permet d'être, un très-grand entrepôt. L'industrie dès-lors a multiplié ses bras; l'agriculture a doublé ses productions; la population a beaucoup augmenté, et le peuple, en voyant naître l'abondance, a goûté en même tems les avantages d'une vie exempte de sollicitudes et d'alarmes.

Ce n'est pas seulement à la sagesse du pacha que Mossul doit tous ces avantages : il les doit à la certitude que ce gouverneur a acquise d'être confirmé chaque année, et d'avoir pour successeur un de ses plus proches parens. Depuis que la famille de *Abd-el-Dgelil*, très-nombreuse, très-opulente et originaire de Mossul, est parvenue au gouvernement de cette province, le grand-seigneur s'est vu en quelque sorte forcé à accéder chaque année au vœu du peuple, et envoyer le firman de confirmation. Et comment résister à ce vœu lorsque les impôts sont réguliérement versés dans le trésor impérial, et les ordres de la Porte promptement exécutés ! Comment aussi se refuser, à la mort du pacha, de nommer, pour lui succéder, celui qui est désigné par les ayams assemblés, lorsque le candidat d'ailleurs a, plus qu'aucun autre, les moyens de faire valoir ses prétentions.

Ainsi le pacha, pouvant se soutenir par son propre crédit et par celui de sa famille, n'a pas eu besoin d'une garde nombreuse. Ayant acheté son pachalik de ses propres fonds, et certain de recouvrer peu à peu ses avances, il s'est abstenu de pressurer le peuple comme font ses semblables, qui ont emprunté à un très-gros intérêt, et qui sont pressés de s'acquitter. Se persuadant enfin qu'il est inamovible, il a regardé son gouvernement comme une propriété qu'il lui convient d'améliorer; il s'est donc cru intéressé à empêcher les avanies, les concussions, les actes arbitraires, et favoriser au contraire l'agriculture, l'industrie et le commerce, afin d'augmenter pour lui-même les sources de ses richesses.

La garde particulière du pacha n'est que de deux cents hommes,

parce que, entouré de l'opinion, soutenu par l'amour du peuple, il est bien plus en sûreté avec deux cents hommes qui lui sont dévoués, que le pacha d'Acre, par exemple, au milieu de son armée qui le hait, et qui est toujours prête à passer sous les drapeaux d'un autre chef qui pourrait la mieux payer. Le pacha d'Acre a besoin d'une armée pour se maintenir dans son usurpation, et cette armée, comment la nourrir, si ce n'est par les extorsions, le pillage et le monopole ? Une simple garde suffit au pacha de Mossul pour le servir dans son palais et porter ses ordres au dehors, et cette garde est payée par les revenus ordinaires de la province. Aussi, quelle différence dans la manière d'être de ces deux pachas ! L'un est maintenu en place par la volonté du souverain ; l'autre, lui étant rebelle, ne peut conserver sa tête contre les entreprises des capidjis-baschis que par la méfiance et l'espionage. L'un peut dormir tranquille au milieu de sa garde, comme au sein de sa famille ; l'autre va se barricader au fond de son palais, et ne se croit pas assez en sûreté malgré les fusils, les pistolets, les poignards qui sont autour de lui. L'un peut aller partout, seul et sans armes ; l'autre est obligé de s'entourer de l'appareil imposant de la force. La vérité se présente avec confiance à l'un ; la seule adulation ose parler à l'autre. L'un entend partout les hymnes de la reconnaissance, et ne voit que l'expression du bonheur ; l'autre n'entend que le cri de douleur du malheureux qu'il tourmente, ou n'apperçoit autour de lui que le silence expressif du mécontentement. L'un obtient pour prix de sa conduite, la paix de l'ame, l'estime des gens de bien ; l'autre est dévoré de remords et chargé de l'exécration publique. L'un enfin, en mourant, emportera les regrets du peuple ; l'autre sera accablé de sa malédiction.

Il dépendait de nous d'obtenir une audience du pacha : on nous dit même qu'il la desirait pour causer avec nous des événemens remarquables qui avaient lieu en Europe ; mais comme nous n'aimions pas à parler de ces événemens, surtout avec des pachas, dégoûtés d'ailleurs de tout le cérémonial qu'exigent de pareilles visites où nous n'avions plus rien à apprendre, puisqu'elles se ressemblent toutes, nous priâmes le supérieur du couvent de tâcher

de nous en dispenser. Nous lui remîmes notre firman, et lui montrâmes la lettre du grand-visir pour le pacha de Bagdad. Celui de Mossul nous fit offrir alors un officier de sa garde pour nous accompagner jusqu'à Tékrid si nous voulions nous rendre à Bagdad par le Tigre, ou jusqu'à Kerkouk si nous préférions d'aller par terre.

Les informations que nous prîmes sur la forme des bateaux dont on se sert, et sur la manière de naviguer sur le fleuve, n'étaient guère propres à nous inspirer de la confiance. Il arrive quelquefois des accidens, parce qu'on ne peut pas assez bien diriger les bateaux : il arrive qu'ils se brisent en partie contre des rochers que la couleur des eaux troubles empêche de voir, ou contre des troncs d'arbres que le fleuve charrie lors de ses plus grandes eaux. Mais le danger le plus grand vient des Arabes de la Mésopotamie, qui épient le moment où les bateaux sont engravés pour venir les attaquer. Ces bateaux, nommés *kelleks*, ne sont autre chose qu'un certain nombre d'outres enflées, et liées les unes aux autres par le moyen de longues perches de saule ou de tamaris, fixées au dessus. On met ensuite des planches de sapin, sur lesquelles sont posées les marchandises. Les voyageurs font élever vers l'une des extrémités une estrade, sur laquelle ils se placent. Quatre ou cinq jours suffisent pour se rendre à Bagdad.

Les kelleks ne vont pas plus loin, parce que de Bagdad à Bassora la navigation a lieu par le moyen de bateaux et de navires à voiles. On détruit les kelleks à Bagdad, et on y vend les outres; elles servent au transport de l'eau du Tigre dans les maisons des particuliers : on y enferme aussi les dattes; et c'est un excellent moyen pour les conserver, car les insectes rongeurs n'y peuvent déposer leurs œufs.

Il n'y avait point de caravane prête à partir pour Bagdad; mais on nous assura que la route était sûre. Nous prîmes donc le parti de faire demander au pacha un tchocadar pour nous accompagner, et un ordre pour qu'il nous fût fourni des chevaux de poste sur toute la route; ce qui nous fut accordé sans difficulté.

Avant de quitter Mossul nous fûmes curieux de parcourir le sol sur lequel on croit que fut bâtie la fameuse Ninive, capitale de

l'Empire d'Assyrie. Nous espérions de trouver quelques traces d'une ville à laquelle les Juifs assignaient quinze ou vingt lieues d'étendue le long du fleuve, et dont ils ont raconté bien des merveilles. Diodore de Sicile borne cette étendue à cent cinquante stades de long (environ quinze milles), et quatre-vingt-dix stades de large (neuf milles). Selon lui, les murs de Ninive étaient hauts de cent pieds, et assez larges pour que trois charriots y pussent passer de front. Les tours, au nombre de quinze cents, avaient une hauteur double de celle des remparts. Les Chrétiens et les Juifs de Mossul croient qu'elle occupait l'espace compris entre *Kadikend* et *Jérindsja*, villages distans l'un de l'autre de sept à huit milles.

Tous les géographes modernes paraissent d'accord sur la position de cette ancienne ville; tous la placent sur la rive orientale du Tigre, en face de Mossul. Cette position semble effectivement la plus naturelle; cependant il faut avouer qu'il ne reste presque aucune trace de ville dans toute la plaine cultivée que nous avons parcourue; mais il est possible que, depuis sa destruction, les matériaux aient été enlevés pour bâtir d'autres villes, et que la charrue ait ensuite applani le terrain, surtout si, comme il le faut supposer, les murs des maisons étaient en terre, ainsi qu'on le remarque encore aujourd'hui dans toutes les villes de ces contrées, tant anciennes que modernes. Mais si la plaine ne présente presque aucune trace de ville, il y a quelques restes de murs sur le coteau qui borne cette plaine à l'orient, et cet endroit est nommé *Kalla Nunia*, ou citadelle de Ninive : il y a aussi un peu plus au sud, sur la même colline, un village nommé *Nunia*, dans lequel les Juifs et les Chrétiens de Mossul prétendent que fut enterré le prophète Jonas.

CHAPITRE XI.

Départ de Mossul. Passage du Lycus sur des kelleks; réflexions à ce sujet. Remarques sur le lieu où se donna la bataille d'Arbelles. Description d'Erbil, Altun-Kupri, Kerkouk, Taouk, Dus-Hormal, Kara-Tepé. Arrivée à Bagdad.

Le 25 germinal nous prîmes quatorze chevaux de poste, et nous partîmes vers les neuf heures du matin, sous la conduite d'un tchocadar. Le tems était à la pluie. Il nous fallut près d'une heure pour passer le fleuve dans un grand bateau en bois de chêne, très-grossiérement construit. Le fond était presque plat et la proue considérablement élevée : la poupe, ouverte dans quelques-uns, était fermée dans le nôtre, et s'élevait, ainsi que les côtés, à plus de trois pieds hors de l'eau, de sorte que nos chevaux eurent beaucoup de peine pour y entrer et pour en sortir.

La communication de Mossul avec la partie orientale du Tigre est établie au moyen d'un pont de bateaux, sur lequel on passe librement presque toute l'année; mais lorsque le fleuve est grossi par les pluies et la fonte des neiges, on retire le pont, et on a recours alors à des bateaux tels que celui dont nous venons de parler. Le Tigre avait, lorsque nous le traversâmes, deux fois autant de largeur, et beaucoup plus de rapidité que la Seine à Paris dans ses plus hautes eaux.

Nous montâmes à cheval vers les dix heures, et après quatre heures trois quarts, à petits pas, nous arrivâmes à *Kara-Coch* (Oiseau noir), village de Catholiques syriens, contenant environ trois cents maisons bâties en terre. La plupart de ces maisons ressemblent un peu à celles de *Hardaran*, premier village que nous avons rencontré en partant d'Alep : elles sont basses et surmontées d'un dôme.

Depuis plus de vingt jours la température de l'air était très-douce : les nuits étaient fraîches et humides, mais le jour il faisait assez chaud, surtout au soleil. Le thermomètre, à une heure après midi, indiquait à l'ombre, 16, 17 et 18 degrés de chaleur. La végétation, en partant de Mossul, nous parut aussi avancée qu'elle l'est à Paris à la fin de floréal. Les terres, à l'orient du Tigre, sont très-fertiles et assez bien cultivées : nous y trouvâmes une assez grande quantité de plantes en fleur, dont nous donnerons un jour la description et la figure.

Le 26, après trois heures de marche, nous passâmes une rivière nommée *Khaser Souï* : c'est le *Bumadus* ou *Bumellus* des Anciens. Les pluies l'avaient tellement grossie, que les chevaux eurent de l'eau jusqu'au tiers du ventre : on nous dit qu'elle était presque à sec en été. Deux heures après nous arrivâmes au *Zab* ou *Zarb Souï* (1), rivière alors beaucoup plus large et plus rapide que la Seine en hiver, devant les Invalides : c'est le *Zabatus* des anciens Perses, le *Lycus* des Grecs.

Une troupe de Jésides que nous y trouvâmes, s'empressèrent de décharger nos chevaux et de leur ôter leurs selles et leurs bâts. Quelques-uns d'eux, munis d'une outre enflée, prirent chacun un cheval par le licol, et se mirent à la nage : ils tenaient d'une main le licol, et de l'autre ils avaient l'outre, sur laquelle le ventre et les cuisses posaient; ils avançaient au moyen des jambes et des pieds. Le courant les fit beaucoup dériver, mais ils arrivèrent tous sans accident. Nos effets furent placés sur des kelleks formés de trente-deux outres liées les unes aux autres, et fixées sous des perches de saule d'un pouce et demi d'épaisseur : nous nous y plaçâmes nous-mêmes. On ramait avec une rame à claire-voie, en forme de raquette, qui ne nous aurait pas certainement fait arriver à l'autre bord si nous n'avions été remorqués par un cheval conduit par un Jéside, qui tenait de sa main droite la crinière et la bride, et de la gauche son outre : il était placé, par conséquent, au dessus du courant.

---

(1) Le fleuve fort.

Nous avions pris deux bateaux pour qu'ils fussent moins chargés, et pour ne pas courir le risque de mouiller nos effets et nos papiers. Nous fûmes très-satisfaits de la dextérité de ces mariniers et de la promptitude avec laquelle ils déchargèrent nos chevaux, placèrent notre bagage sur leurs kelleks, nous firent passer la rivière et rechargèrent ensuite nos chevaux. Nous leur fîmes donner par le tchocadar quelques piastres, dont ils furent très-contens. Notre passage s'effectua dans une heure.

Cette manière de naviguer est si simple, si économique, qu'on doit être surpris de ne la pas voir employer quelquefois par les armées européennes lorsqu'il est question de traverser promptement et sans risque des canaux et des rivières. Personne n'ignore que, dans des entreprises semblables, le succès dépend presque toujours de la célérité avec laquelle on les exécute : et si la rivière est passée par une partie de l'armée avant que l'ennemi ait pu s'y opposer; si on peut se dispenser d'aller à la recherche des gués souvent éloignés et presque toujours défendus; si on peut par ce moyen enlever des bateaux qui se trouveraient à la rive opposée, se procurer des vivres dont on manquerait, emporter des postes mal gardés; et si par surcroît d'avantages chaque soldat portait avec lui de quoi effectuer sa retraite avec la même promptitude et la même sécurité, on conviendra que ce moyen peut mériter quelquefois l'attention d'un homme de guerre.

Tout porte à croire que ce procédé est employé depuis un tems immémorial sur les divers fleuves de l'Orient. Dans l'expédition de Cyrus et la retraite des dix mille, on voit les soldats grecs se faire des radeaux avec des peaux remplies de foin, et traverser l'Euphrate pour aller chercher des vivres. Un d'eux propose ensuite de faire passer le Tigre à quatre mille hommes d'infanterie à la fois sur deux mille outres enflées. Lorsque Alexandre voulut traverser l'Ister pour attaquer les Gètes, on eut recours aux tentes de peau; on en forma des outres qu'on remplit de paille. Il employa le même moyen pour faire passer l'Hydaspe à un corps de cavalerie, et il traversa de cette manière le fleuve Acésinus.

On peut bien présumer que, postérieurement à Xénophon et Alexandre,

Alexandre, les Grecs et les Romains, dans leurs expéditions en Asie, auront eu quelquefois recours à ce moyen, si ce n'est pour le passage de leurs armées, du moins lorsqu'ils auront eu besoin de se procurer promptement tout ce qui pouvait faciliter ce passage.

Mais que les Grecs et les Romains aient passé l'Euphrate, le Tigre et les autres fleuves de l'Orient sur des ponts de bateaux ou sur des radeaux formés d'outres enflées, il n'en est pas moins vrai que ces radeaux servent maintenant à la navigation ordinaire des deux premiers. Non-seulement on voiture de cette manière économique, à de très-grandes distances, les marchandises et les denrées les plus précieuses, mais des hommes seuls ou en compagnie sont habitués à entreprendre, chacun sur son outre, des voyages d'assez long cours. Lorsque nous avons remonté l'Euphrate à notre retour de la Perse, nous avons souvent vu des familles entières qui suivaient le courant de l'eau au moyen de leurs outres. Les pères et les mères portaient sur leurs épaules les enfans les plus jeunes; ceux qui avaient atteint leur septième ou huitième année nageaient fort bien avec une outre de chevreau. Les provisions étaient placées dans une ou plusieurs outres qui suivaient. Le soir ces voyageurs gagnaient la terre, dormaient tranquillement sur le rivage, et se remettaient en route le lendemain.

Nous ne nous arrêtâmes point au village qui se trouvait sur la rive gauche : il nous parut peu étendu; il est nommé *Kellek* sur une carte manuscrite de *Beauchamp*, et n'est habité que par des Jésides. Niébuhr place sur la rive droite du Zarb un village nommé *Abdel-Asis* nous avons probablement passé à quelques milles au dessous. On nous dit qu'il y avait sur les deux rives plusieurs autres villages de Jésides, qui avaient leurs agas, et qui dépendaient, suivant leur position, les uns du pacha de Mossul, les autres de celui de Bagdad. Ces Jésides ont les mêmes mœurs et la même religion que ceux du Senjaar; mais ils sont plus soumis : leurs chefs paient plus régulièrement l'impôt. Ils sont tous domiciliés dans des villages; ils se livrent à la culture des terres; ils ont aussi beaucoup de bestiaux, et plusieurs d'entre eux n'ont pas d'autre occupation que

celle de faire passer sur leurs kelleks les caravanes nombreuses qui vont d'Amadie, Géziréh, Mossul à Erbil, Kerkouk, Shéhrzour et Bagdad, ou qui viennent de ces villes.

Il n'était pas encore midi lorsque nous remontâmes à cheval : nous avions à quelques lieues à gauche des montagnes, dont nous nous éloignâmes. Nous marchâmes à grands pas et souvent au galop : il ne nous fallut que quatre heures trois quarts pour nous rendre à Ancona. Ce village doit être distant de sept lieues du grand Zarb : il est peuplé de Curdes et de Catholiques syriens ; il appartient à un aga curde. Du grand Zarb à ce village le terrain est uni, très-fertile, presque tout cultivé ; c'est une des plus belles plaines que nous ayions vue dans ces contrées.

Nous sommes à une petite lieue d'Erbil ou Arbelles, ville qui a donné son nom à la bataille qu'Alexandre remporta sur Darius, et qui mit fin à l'Empire des Perses.

Mais ce ne fut pas précisément dans la plaine d'Arbelles ou d'Erbil que cette bataille eut lieu ; ce fut auprès d'un village nommé *Gaugamela*, situé probablement à la droite du Bumadus.

Alexandre avait triomphé des Perses au passage du Granique et dans les défilés de la Cilicie : il s'était emparé de Sardes, de Milet, d'Halicarnasse et de toute l'Asie mineure ; il avait détruit la ville de Tyr et soumis la Syrie, la Phénicie et l'Égypte ; il avait jeté les fondemens des deux villes maritimes qui devaient porter son nom, l'une au nord de la Syrie, et l'autre à l'occident de l'Égypte, et cependant il médite de nouvelles conquêtes ; il se prépare à de nouveaux combats : l'Égypte et la Syrie ne l'occupent qu'un instant ; il règle tout ce qui est relatif à l'administration de ces riches contrées, et revient sur ses pas, se dirige vers l'Euphrate, passe ce fleuve à Thapsacus sur des bateaux que Darius n'a pas eu la précaution de brûler ou de faire enlever ; il traverse la Mésopotamie sans trouver aucun ennemi qui s'oppose à sa marche ; il passe le Tigre à gué, et campe à quelques milles de ce fleuve.

Darius, de son côté, au lieu de rassembler toutes ses forces dans les vastes plaines de la Mésopotamie, où il eût pu détruire l'armée de son ennemi au passage de l'Euphrate, s'en éloigne au contraire ;

il quitte Babylone, passe le Tigre, marche vers Arbelles; et comme s'il eût voulu lever tous les obstacles qu'Alexandre pouvait rencontrer, il jette un pont de bateaux sur le Lycus, s'avance de quatre-vingts stades, et campe sur le bord du Bumadus.

En marchant vers Darius, Alexandre avait le Tigre à sa droite, et les monts Gordiens à sa gauche. Sur l'avis qu'il reçoit de l'approche de l'ennemi, il range son armée en bataille : Darius n'était éloigné que de cent cinquante stades, à peu près quinze milles.

On ne dit pas si Alexandre passa le Bumadus pour livrer la bataille. Quinte-Curce dit au contraire que Darius, campé sur ses bords, s'avança encore de dix stades lorsqu'il s'ébranla pour se tenir prêt au combat. Or, comme l'espace compris entre les deux rivières n'est que de sept à huit milles, et que du lieu du combat au Lycus il y avait quatre-vingt-dix stades ou neuf milles, il nous paraît évident que ce fut Darius qui passa le Bumadus, et que la bataille eut lieu à la droite de cette rivière. Alexandre, en se dirigeant de manière à avoir le Tigre à sa droite, et les monts Gordiens à sa gauche, marchait vers le sud-est, et avait probablement passé le Tigre vers l'endroit où est aujourd'hui Mossul. On ne parle plus du Bumadus après la défaite de Darius, parce qu'à la fin de l'été et avant les pluies d'automne, qui sont tardives dans ces contrées (1), cette rivière est presque sans eau. Mais il est dit que Darius, en fuyant, repassa le Lycus à la fin de la journée, et qu'il arriva à Arbelles vers le milieu de la nuit. On doit croire, d'après cela, que l'action dura depuis le matin jusqu'à quatre heures du soir, et que Darius marcha environ deux heures pour se rendre au Lycus, et cinq ou six pour se rendre à Arbelles; ce qui s'accorde parfaitement avec les distances que nous avons trouvées, puisque nous avons marché près de deux heures du Khaser-Souï au Zarb, et cinq et un quart du Zarb à Erbil.

Le 27, nous quittâmes Ancona, et après une demi-heure de marche nous passâmes sous Erbil. Cette ville est bâtie en partie sur un monticule factice fort élevé, applati à son sommet : elle occupe

(1) La bataille eut lieu le 2 octobre.

aujourd'hui la place qu'occupait autrefois la citadelle, et est entourée d'un vieux mur. Ce monticule est beaucoup plus considérable que celui d'Alep et tous ceux que nous avons vus en Mésopotamie : on aurait de la peine à se persuader qu'il est fait de main d'homme si toute cette partie de l'Asie n'en présentait un grand nombre, et si on ne remarquait à tous la terre rapportée sur un sol uni. La pente du monticule est rapide et couverte d'herbes : au bas il y a un fossé presque tout comblé. L'autre partie de la ville est située en plaine, au sud du monticule.

On ne compte aujourd'hui dans Erbil que deux mille habitans, presque tous Curdes ou Caldéens; mais on voit que cette ville occupait autrefois dans la plaine une étendue assez considérable. On y apperçoit quelques ruines, et on remarque, à quelque distance de la ville, une tour carrée, qui paraît avoir été un minaret du tems des califes. Niébuhr dit qu'il fut bâti par un sultan nommé *Mussafer*. Il est en briques et chaux : on y monte par deux escaliers à vis.

Erbil dépend du pachalik de Bagdad : elle a un sangiak-bey et une forte garnison de janissaires envoyés de Constantinople.

Pendant toute la journée le tems fut à la pluie et le vent à l'ouest. Nous marchâmes huit heures et demie. Nous vîmes, en passant, *Kosteppé*, village peu considérable; nous traversâmes quelques monticules de cailloutage et de terre, couverts de verdure, et nous arrivâmes au village de *Altun-Kupri* (Pont-d'Or) : il est bâti sur des rochers entre deux bras d'une rivière; c'est le petit *Zarb* ou *Zab*, le *Caprus* des Anciens. On entre au village par un pont bâti sur un rocher de poudingue : on en sort par un autre qui a une arche extrêmement élevée, assez grande, et deux autres fort petites : les chevaux ne grimpent celui-ci qu'avec peine. La rivière était considérablement grossie par les pluies et la fonte des neiges; elle nous parut aussi grande que la Seine en hiver.

Nous logeâmes chez l'aga du village, soupâmes avec ses fils, et fûmes servis par les domestiques de la maison. Un pilau de riz où étaient quelques morceaux de mouton, une assez grande écuelle de lait de brebis et un plat de ïougourt ou lait caillé aigri composaient

le souper. Nous n'avions point d'assiette, de sorte que chacun mangea au plat. Nous demandâmes des cuillères : on nous en apporta; elles étaient de bois : on n'en connaît pas d'autre en Turquie et en Perse. Les fils de l'aga se servirent de leurs mains; ils mêlaient le pilau avec quelques filamens de viande ou avec le ïougourt : on but le lait à la ronde, après quoi on nous servit la pipe et le café.

Ce fut à peu près ainsi que nous fûmes traités sur toute la route. Le pilau était ordinairement au maigre, et n'était servi que le soir. On nous donnait aussi des œufs au plat. Mais lorsque nous fûmes dans les villages où croissent les palmiers, on nous donnait pour tout mets, le jour, des dattes frites au beurre. Le soir on y ajoutait le pilau.

Un quart d'heure après notre souper on vint nous dire que l'aga se disposait à venir passer la soirée avec nous : nous le fîmes remercier de son honnêteté, nous excusant sur le besoin que nous avions de prendre du repos. Il nous dispensa alors de sa visite, et ses fils ne tardèrent pas à se retirer, et nous souhaiter, pour le lendemain, un bon voyage.

Le 28, nous eûmes un brouillard qui ne se dissipa qu'à huit heures du matin. Le terrain fut d'abord inégal, caillouteux : nous marchâmes ensuite entre deux chaînes de collines : la plaine se prolongeait devant nous, et nous paraissait avoir encore neuf ou dix milles, quand tout à coup, après trois heures et demie de marche, nous nous détournâmes à droite par un angle droit, et traversâmes une colline formée de terre et de cailloutage. Nous apperçûmes du grès dans les ravines : en descendant, nous vîmes quelques indices de plâtre, et un peu plus bas le pétrole, qui découle de divers endroits. On creuse des puits à la profondeur de cinq à douze pieds au plus, et chaque jour on retire le pétrole qui s'y ramasse : on le met dans des outres que l'on transporte à Kerkouk sur des ânes.

Le religieux qui nous accompagnait nous dit qu'à une lieue de là, vers le sud-est, il y avait un terrain fort chaud, dans un assez grand espace, d'où sortaient quelquefois des flammes; les postillons

nous en dirent autant : nous leur proposâmes de nous y conduire moyennant une bonne étrenne ; ils s'y refusèrent par la crainte d'être punis s'ils se détournaient de la route.

Nous marchâmes encore plus de deux heures, et nous nous trouvâmes au devant de Kerkouk. Le religieux nous quitta pour aller voir quelques Caldéens avec qui il avait des liaisons. Le tchocadar l'avait précédé; il devait remettre au mutselim une lettre du pacha de Mossul, et lui demander un autre tchocadar pour nous accompagner jusqu'à Bagdad. Nous ne nous arrêtâmes point à Kerkouk. Nous fîmes encore une lieue, et nous arrivâmes à un village nommé *Tissin*.

Ces deux pays ont un territoire fertile et arrosé. Le dernier est en plaine. Kerkouk est situé, comme Erbil, sur un monticule factice, au milieu d'une grande plaine. Il est entouré, comme lui, d'un mur pour sa défense, et a une forte garnison de janissaires. Le pacha de Bagdad y place un mutselim. Une partie de la ville est située au bas du monticule.

Kerkouk a été pendant long-tems compris dans le pachalik de *Sherhzour;* il a eu ensuite un pacha à deux queues : mais aujourd'hui que Sherhzour et tout ce qui est à l'orient du Tigre, depuis le Grand-Zarb, que le Curdistan même sont réunis au pachalik de Bagdad, Kerkouk n'a plus qu'un mutselim que ce pacha y envoie.

Cette ville nous paraît occuper la place de l'ancienne Mennis, et voici sur quoi nous fondons notre conjecture. Quinte-Curce dit qu'Alexandre avec son armée, en prenant la route de Babylone, vint dans quatre jours d'Arbelles à Mennis, ville remarquable par une caverne d'où découlait une si grande quantité de bitume, que l'on croyait, par tradition, que les murs de Babylone en avaient été cimentés. On retire effectivement du bitume aux environs de Kerkouk, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Nous sommes venus, avec des chevaux de poste, dans quinze heures, d'Erbil à Kerkouk : la première ville est à 36 degrés 11 minutes, et la seconde à 35, 39; ce qui fait au moins vingt lieues de distance, ou quatre jours de marche pour une armée. On ne trouve aux environs, ni

ruines ni position de ville plus avantageuse que celle de Kerkouk. D'ailleurs, ce monticule, élevé à grands frais sur un terrain uni, n'a pu être formé, dans l'antiquité, que pour y placer une ville importante.

Depuis notre départ de Mossul nous n'avons plus été éclairés que par le pétrole. On forme pour cela de grosses mèches de coton, que l'on met, avec ce bitume coulant, dans un vase de terre à bec. L'odeur que cette lumière répand serait insupportable dans une chambre si on n'avait l'attention de pratiquer au mur une espèce de cheminée afin que la fumée et l'odeur puissent sortir. On forme avec de la bouse de vache et de la paille hachée, des gâteaux que l'on trempe dans le bitume ; ils servent à s'éclairer dans les cours, et à cuire les alimens dans les cuisines. On fait aussi des flambeaux avec du vieux linge fortement imbibé de pétrole, pour s'éclairer dans les rues.

Le tchocadar qui devait remplacer celui de Mossul vint nous trouver le soir même à Tissin : le religieux vint aussi de bonne heure; ce qui nous permit de continuer notre route le lendemain.

A une heure et demie de Tissin nous traversâmes un large torrent presque sans eau, et une heure après nous passâmes à gué une petite rivière près d'un petit village entouré de jardins et de quelques arbres fruitiers. Nous arrivâmes ensuite à *Taouk* ou *Daouk* après six heures et demie de marche. Taouk est arrosé, et entouré de jardins plantés de dattiers, de citronniers, de figuiers, de mûriers, d'abricotiers, de pruniers, de grenadiers : nous voyions aussi parmi ces arbres quelques oliviers. Ce village est le premier où nous ayions vu les dattiers abondans, et où les dattes mûrissent bien.

Le 30, à une lieue de Taouk, nous avons traversé un torrent assez considérable, marqué *Dus* sur la carte de Niébuhr (1). A trois lieues et demie nous en avons traversé un autre presque sans eau, et sommes arrivés, après six heures de marche, à *Dus-Hormal*,

(1) *Tornatus* ou *Odorneh* sur la plupart des cartes. C'est le *Gorgus* de Ptolémée, le *Physcus* dont il est fait mention dans Xénophon. *Lib.* 2, *cap.* 4.

village arrosé, et entouré de jardins comme le précédent. Nous avons eu ce jour-là, à demi-lieue à gauche, une montagne assez haute. La plaine se prolonge un peu en pente à droite; elle est moins fertile que celles que nous avons vues jusqu'à présent. Les habitans de Dus-Hormal, quoique Musulmans, font du vin dont ils boivent une partie : ils vendent l'autre aux Chrétiens de Bagdad.

Le soir nous avons été visiter des ruines près du village; elles ne datent que du tems des califes : on apperçoit encore debout une tour en briques, semblable à celle d'Erbil; elle servait autrefois de minaret à une mosquée. Un peu plus loin il existe encore une porte de l'ancienne ville, assez bien conservée : elle est bâtie en briques, et n'a rien de remarquable. L'enceinte de l'ancienne ville paraît assez grande. Le village d'aujourd'hui est fort petit.

Le 1er. floréal, nous avons marché six heures et demie pour arriver au village de *Kefferi*. A un quart de lieue de *Dus-Hormal* nous avons passé une petite rivière : elle sert à arroser les jardins de la ville et les champs d'alentour. Vers le milieu de la route nos postillons nous dirent qu'on retirait du pétrole sur la montagne que nous avions à gauche, et que nous prolongions depuis la veille. Nous apperçûmes quelques indices de gypse. On nous dit qu'il y en avait beaucoup sur la montagne. Le terrain sur lequel nous marchions était sec, graveleux, peu propre à la culture.

Nous logeâmes à Kefferi chez l'aga du village : il nous fit demander un présent. Nous n'avions rien à lui offrir. D'ailleurs, nous ne lui devions rien, parce que la poste, en Turquie, est gratuite : elle remplace un autre impôt, et il n'y a que les agens du Gouvernement qui aillent en poste, ou des personnes fortement protégées par les pachas. Ceux-ci permettent quelquefois à des négocians de se joindre aux Tartares qu'ils expédient; mais alors ces négocians paient seulement le Tartare, ainsi que nous payions notre tchocadar. Nous fîmes donc répondre à l'aga que nous n'avions rien qui pût lui être offert. Cette réponse le détermina à venir auprès de nous, croyant sans doute que sa présence nous en imposerait. Dès qu'il nous eut abordé il nous signifia d'un ton impérieux, que nous

nous devions à l'instant même lui faire un présent digne du rang qu'il occupait. Nous n'avons rien à vous offrir, lui dîmes-nous, parce que nous ne vous devons rien. L'aga insista ; il eut même l'air de nous menacer : nous persistâmes dans notre refus. Il nous dit alors qu'il ne nous donnerait pas des chevaux. Eh bien ! répondîmes-nous, nous attendrons ici le retour du tchocadar, que nous allons expédier au pacha de Bagdad, pour qui nous avons des lettres du grand-visir. Cette menace produisit tout l'effet que nous en attendions. L'aga nous fit aussitôt des excuses, protesta qu'il nous croyait des Chrétiens de l'Empire ; nous pria de ne pas parler de sa demande au pacha, et nous traita beaucoup mieux que nous ne l'aurions été sans cet événement.

Le 2, nous avons eu six heures de marche. Nous avons laissé en arrière la montagne que nous avons prolongée pendant deux jours. Après avoir marché cinq heures dans une plaine cultivée, nous avons traversé une colline dont le terrain est mauvais et graveleux, et sommes descendus par une pente insensible au village de *Kara-Teppé.* Il est arrosé par une eau abondante, amenée, nous dit-on, d'une rivière que nous devions traverser le lendemain. Le village est un peu mieux bâti, et les habitans paraissent avoir un peu plus d'aisance que dans les précédens. Il est entouré de jardins plantés de dattiers et autres arbres fruitiers.

Le 3, après sept heures de marche, nous sommes arrivés au caravanserai de *Déli-Abas*, situé sur une rivière nommée *Khalès* (1), dont le lit est peu profond. La plaine de *Kara-Teppé* a plus de trois lieues. Après l'avoir traversée nous avons passé une chaîne de collines formées de cailloutages, de sable et de terre : le grès se montre au dessous en divers endroits. C'est là où nous avons trouvé le plus de plantes rares et curieuses depuis notre départ de Mossul.

Le 4, nous avons marché pendant douze heures pour arriver à *Doc-Khalir*. En partant de Déli-Abas nous avons passé le Khalès sur un pont, traversé ensuite des plaines sèches, incultes, mais

(1) Nous soupçonnons que cette rivière n'est qu'un canal dérivé de la Diala.

pouvant être arrosées. Après trois heures nous avons passé une seconde rivière fort petite, sur un autre pont (1). Au milieu de la route nous voyions à gauche une rivière que l'on nous dit être encore le *Khalès* (2) : nous nous sommes reposés un instant dans un caravanserai ; nous sommes ensuite arrivés dans une vaste plaine où se trouvent dans tous les sens divers bouquets de palmiers, qui sont autant d'indices d'habitations.

Les habitans de Doc-Khalir suivent la religion persane. Le village est peu étendu ; il est entouré de jardins presque tous plantés de dattiers. On cultive dans les champs arrosés des environs, le coton, le sésame, le ricin et toutes les plantes céréales ordinaires.

Depuis plusieurs jours nous voyions beaucoup de francolins, de guêpiers, de rolliers. Les terres que nous avons parcourues depuis le Kan de *Déli-Abas*, sont des terres d'alluvion. Elles étaient autrefois toutes arrosées par des canaux dérivés de la Diala, que l'on a négligés d'entretenir.

Le 5, nous avons marché huit heures pour arriver à Bagdad. Nous avons été obligés de nous détourner à gauche et de nous éloigner du Tigre, parce qu'il avait inondé une partie des terres qui se trouvaient sur la route ; ce qui a prolongé notre marche d'une heure ou deux.

---

(1) C'est peut-être un autre canal.

(2) Peut-être la Diala.

CHAPITRE XII.

Description de Bagdad; époque de sa fondation; elle est très-florissante, et occupe les deux rives du Tigre sous les califes Abassides; elle est détruite par les Tartares, et restreinte à la rive orientale. Mœurs et usages des habitans. Population, température et salubrité de l'air.

Bagdad est situé en plaine, sur la rive orientale du Tigre, au 33e. degré 20 minutes de latitude septentrionale (1). M. Niébuhr, qui en a tracé le plan, lui assigne un peu moins de deux mille pas géométriques de longueur, et un peu moins de mille pas de largeur. Mais la ville ne se borne point à cet espace : on voit à la rive occidentale un faubourg très-peuplé, qui se prolonge au nord-ouest, et va aboutir à des ruines que l'on croit appartenir à l'ancien Bagdad.

La ville est entourée d'un fossé large et profond, et est défendue par un mur en briques, fort élevé et très-bien entretenu. Ce mur, construit à la persane, est très-épais au bas; il se rétrécit ensuite en deux endroits, et est percé de meurtrières afin de pouvoir tirer sur l'ennemi qui en approcherait. Il y a pour le même objet, et pour défendre le fossé, un grand nombre de tours fort rapprochées. Quelques-unes, plus grandes que les autres, ont un terrassement sur lequel sont placés deux ou trois gros canons.

Le rempart ne se prolonge pas le long de la rivière, comme dans la plupart des villes turques. Les maisons sont bâties au bord même de l'eau. A l'angle supérieur ou occidental de la ville il y

(1) Suivant les observations de Niébuhr et celles des Arabes, Beauchamp place cette ville une minute plus au sud.

a le sérail du pacha, dont l'enceinte est fort grande à cause des cours qui s'y trouvent, et du logement de la garde, toujours fort nombreuse dans cette ville. On y voit aussi, du côté du fleuve, une espèce de citadelle qui ne peut servir qu'à renfermer les armes et la poudre.

Entre le rempart et les maisons, à l'est et au sud, il y a un espace de terrain assez considérable, que nous n'avons point compris en parlant de l'étendue de la ville; car l'enceinte des remparts a plus de deux milles de long, et plus d'un mille de large.

Bagdad avait autrefois quatre portes du côté des champs : il n'en reste plus que trois, parce que sultan Amurat, qui prit la ville sur les Persans, et qui fit son entrée par celle du sud-est, ordonna de la murer afin que personne n'y pût passer après lui. Il n'y a qu'une porte du côté du Tigre : elle aboutit à un pont de bateaux, qu'on ne retire qu'aux grandes crûes. Il est formé ordinairement de trente bateaux liés par une forte chaîne : on en augmente le nombre à mesure que l'eau s'élève. Mais comme ils ne sont point retenus par des ancres, si la crûe est subite, ou si le vent de nord ou de nord-est souffle avec impétuosité, ou même si, lors des hautes eaux, le vent souffle un peu fort du sud ou du sud-est, et fait refluer les eaux, le pont se rompt, et les bateaux sont entraînés par le courant.

Nous vîmes à notre retour de la Perse, d'une maison située sur le Tigre, le pont se rompre en germinal par une crûe subite. Le vent était alors au sud, et la chaleur assez forte. Il avait été auparavant à l'ouest pendant plusieurs jours, et avait occasionné probablement de fortes pluies dans tout le cours supérieur du fleuve : il en était fort peu tombé à Bagdad. Dans le moment que les chaînes cassèrent et que les bateaux furent entraînés, une barque traversait le fleuve : elle fut culbutée, et avec elle dix ou douze Arabes qui étaient dedans, et qui se sauvèrent à la nage. Il y avait parmi eux une femme qui tenait dans ses bras un enfant d'un an : la surprise, le mouvement et la secousse du bateau, et peut-être cette loi impérieuse de la Nature, qui nous porte malgré nous, et avant toute réflexion, à nous éloigner d'un danger ou à nous efforcer

d'en sortir, firent lâcher involontairement à cette femme son nourrisson et se diriger vers le rivage; mais la tendresse maternelle eut son tour. Nous la vîmes à l'instant revenir, s'agiter long-tems au milieu des flots, et chercher son enfant de tous les côtés. A peine l'eût-elle apperçu, qu'elle redoubla ses efforts, parvint à le saisir d'une main et à le sauver en nageant de l'autre. Quelques Arabes vinrent à sa rencontre; mais la satisfaction qu'elle éprouvait, soutenait ses forces et rendait leurs secours inutiles : elle ne voulut confier à personne son dépôt. En effet, pouvait-elle se persuader qu'il fût en d'autres mains autant en sûreté que dans les siennes?

Le faubourg n'est pas fortifié comme la ville : il est cependant entouré d'un petit fossé et d'une simple muraille qui le garantissent suffisamment contre toute attaque des Arabes. Le pacha qui gouverne aujourd'hui, y a fait construire quelques tours, et y a placé du canon.

Cette ville, comme on voit, n'est pas aussi grande et aussi peuplée qu'Alep : les maisons ne sont pas non plus aussi élevées, ni aussi solidement bâties. Elles ont en général fort peu d'apparence au dehors; elles ont peu de fenêtres, et n'ont guère que deux étages. Presque toutes sont disposées en carré autour d'une petite cour plantée d'un ou deux napcas, et de deux ou trois dattiers. Celles des riches ont une seconde cour qui sert de jardin, et un second corps de logis destiné aux femmes : c'est là leur harem; c'est là où elles se tiennent et où nul homme ne peut entrer, si ce n'est le maître ou le chef qui en a les clefs; c'est plus particulièrement à cette partie de maison que l'on n'a pratiqué aucune fenêtre sur la rue.

Parmi les chambres de l'un et de l'autre corps de logis, on en voit une au premier étage, plus spacieuse que les autres, entièrement ouverte du côté du nord ou du nord-est, ornée d'un divan : c'est la salle de compagnie; c'est là que l'on passe, dans toutes les saisons, une partie de la journée; mais en été, depuis onze heures du matin jusqu'au soleil couchant, on se tient dans les *serdaps*, espèces de caves assez vastes, bien voûtées, plus ou moins ornées, enfoncées de quatre à cinq pieds dans la terre, où l'on n'éprouve

qu'une chaleur de 25 à 26 degrés, tandis que celle des chambres est de 34 à 35. Ces serdaps ont un ventilateur qui aboutit, comme nos cheminées, à la partie la plus élevée de la maison, et qui permet à l'air de s'y renouveler : on l'y renouvelle aussi soir et matin au moyen de quelques petites fenêtres qu'on y a pratiquées.

Bagdad a plus l'apparence d'une ville persane, que d'une ville turque : on y voit un grand nombre de bazards ou besesteins, uniquement destinés aux marchands et aux ouvriers. Ils forment les principales rues de la ville, et en font le plus bel ornement. Ils sont bien voûtés, fort spacieux, assez bien alignés. La voûte est fort haute et bâtie en briques : on y a ménagé des ouvertures qui procurent un demi-jour, tel que le desirent les marchands de tous les pays. Les boutiques, placées de chaque côté, ont au devant une estrade qui s'avance de quatre ou cinq pieds, sur laquelle les marchands se placent, et étalent ordinairement leurs marchandises. On parvient à l'intérieur de la boutique par un passage de deux à trois pieds : il reste au milieu du bazard, pour les passans, dix, douze ou quinze pieds. Ces bazards se ferment la nuit : le marchand peut s'aller coucher tranquillement ailleurs, sans craindre d'être volé, quoique la porte de sa boutique soit mal fermée, et qu'il y ait laissé des marchandises très-précieuses.

Le reste de la ville est sale, souvent boueux en hiver, plein de poussière en été : les rues sont étroites, fort sinueuses, bien moins fréquentées que les bazards, parce que si l'on veut se transporter à de grandes distances, soit à pied, soit à cheval, on a l'avantage, dans les bazards, d'être à l'abri du soleil, du vent et de la pluie : il y fait beaucoup moins chaud que dans les rues, et l'œil y est récréé par la diversité des objets qui se présentent.

Cette ville fut fondée en 140 de l'hégire, l'an de Jésus-Christ 762, par *Al-Mansour-Abou-Djafar*, second calife Abasside. Al-Mansour, ne voulant point rester dans Cufa, où le parti des descendans d'Ali lui donnait des inquiétudes, résolut de fonder une nouvelle ville, et d'en faire le siége du califat. Dans cette intention, il transféra son camp à trente lieues au nord de Cufa, sur la rive occidentale du Tigre, et le transforma en cité avec les

matériaux que lui fournirent Babylone, Séleucie et Ctésiphon. Il dépensa plus de quatre millions de pièces d'or pour cette entreprise, qui réussit au gré de ses desirs, parce qu'un grand nombre de personnes accoururent de l'Iraque, de la Syrie, de toute la Mésopotamie et de la Perse pour s'établir dans la nouvelle ville, qui offrait tous les avantages d'un site agréable, d'un air salubre et d'une terre fertile. Al-Mansour la nomma *Dar-al-Sani*, ville ou maison de paix; mais le nom de Bagdad, que ce lieu portait auparavant, prévalut, et s'est conservé sans altération jusqu'à nous.

Peu de tems après, le camp que Muhdis, fils d'Al-Mansour, avait établi sur la rive orientale, devint aussi une seconde ville qu'on nomma *Rusafa*, et qui prit, comme l'autre, un accroissement considérable dès qu'on l'eut entourée d'un mur pour s'opposer aux incursions des Perses. Le calife eut un palais dans ces deux villes, qui bientôt n'en formèrent qu'une, et ne furent désignées que sous un même nom.

Bagdad brilla pendant cinq siècles d'un éclat auquel n'a pu atteindre aucune ville de l'Empire othoman. Ni Damas, qui fut le siége ordinaire des califes ommiades; ni le Caire, que les soudans et les califes d'Égypte s'efforcèrent de peupler et d'embellir; ni Pruse, où les sultans des Turcs établirent d'abord le siége de leur Empire; ni Constantinople même, malgré son heureuse situation, malgré son port et la douceur de son climat, aucune ville, dis-je, soumise aux lois du Coran, n'a jamais été aussi florissante, aussi riche, aussi populeuse, aussi commerçante que le fut Bagdad sous les califes Abassides. Destinée en quelque sorte à succéder à Babylone, à Séleucie, à Ctésiphon, elle fut un moment le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident, et la capitale d'un des plus grands Empires qui eût existé jusqu'alors. Les historiens arabes disent qu'elle fut ornée de palais somptueux, de superbes mosquées, de vastes caravanserais, d'un grand nombre de bains publics. Les besesteins offraient tout ce que l'Inde, l'Afrique et l'Asie produisent de plus riche et de plus précieux, tout ce que l'Europe a de plus utile. Mais cet éclat disparut tout à coup en 656 de l'hégire, sous le califat de *Al-Mostassem-Billah*.

Les Tartares mogols, sous la conduite de *Hologou-Khan*, petit-fils de *Gengis-Khan*, d'intelligence avec le visir *Eby-al-Alcami*, fondirent à l'improviste sur Bagdad, battirent la faible armée que le calife eut à leur opposer, entrèrent dans la ville, et y commirent, pendant quarante jours, toutes les horreurs auxquelles se livre toujours une soldatesque indisciplinée, ignorante et féroce. Voici comment s'exprime à ce sujet un auteur arabe (1): on verra, à travers ses expressions très-exagérées, à quel point de population et d'opulence Bagdad était parvenu à cette époque. « Le calife Al-Mostas-» sem-Billah, qui avait fort peu d'esprit, et dont la conduite fut » très-souvent répréhensible, régna dix-sept ans, et fut mis à mort » par les Tartares. Bagdad vit couler le sang de deux millions d'ha-» bitans; ses maisons furent détruites; ses mosquées changées en » églises, et tous les livres saints jetés dans le Tigre. Cette ville » avait alors dans son enceinte douze mille caravanserais, douze » mille moulins, vingt-quatre mille bazards ou marchés, soixante » mille bains, quatre-vingt mille colléges et cent mille mosquées, » parmi lesquelles était la fameuse mosquée de Risafé, qui contenait » cent mille hommes. Il fallait trois jours et trois nuits pour faire » le tour des murs de cette ville, et la largeur de ces murs était » telle, que soixante cavaliers pouvaient y marcher de front. »

Bagdad resta au pouvoir des Tartares mogols jusqu'en 795 (1392), que Tamerland la prit, pour la première fois, sur le sultan Ahmed, fils d'Avis, et la seconde fois, en 823, sur le même sultan, qui y était rentré. Mais Tamerland la lui ayant rendue, Ahmed la garda jusqu'à ce qu'il en fût chassé par Miranchah, fils de Tamerland. Cara-Youssef, turcoman, l'enleva à Abukèkre, fils de Miranchah, et la conserva pour lui et pour ses successeurs, jusqu'à ce que Hassan-Usum ou Usum-Assam, autre prince turcoman, s'en rendit maître en 875 (1470). Les princes de cette famille possédèrent Bagdad jusqu'en 914 (1508), que Schah-Ismaël, roi de Perse, la leur enleva. Les Turcs, conduits par Soliman I, vinrent se présenter

---

(1) *Mary ibn Youssef Alhanbely*, dans son Histoire des califes et des sultans qui ont régné en Égypte, dont j'ai l'original et la traduction manuscrits.

devant

devant Bagdad en 941 (1534), et s'en emparèrent sans opposition. Schah-Abbas, roi de Perse, la reprit sur les Turcs en 1616; mais Amurat IV vint l'attaquer en personne en 1638, et la prit après trente-six jours de siége : il y fit égorger plus de trente mille Persans, qui volontairement avaient mis bas les armes à la mort de leur chef, et à qui il avait solennellement promis qu'on n'attenterait point à leur vie ni à leur liberté.

Lorsque Bagdad fut détruit par les Tartares, il était, comme on a vu, situé sur les deux rives du fleuve. Mais depuis lors, le siége du califat ayant été transféré en Égypte, cette ville ne put recouvrer qu'une faible partie de son ancienne population. La partie occidentale ne put se relever, et l'autre fut restreinte à un plus petit espace. Cependant cette ville avait repris quelque lustre sous le règne des Sophis, parce qu'elle était l'entrepôt du commerce qui liait la Perse avec la Syrie, la Babylonie et une partie de l'Arabie. Bagdad d'ailleurs était le centre des communications entre la Perse et la Mecque : c'était aussi par Bagdad que passaient les Persans lorsqu'ils venaient visiter les tombeaux d'Ali et de Hossein. Mais depuis que cette ville est au pouvoir des Othomans, depuis surtout qu'Amurat y fit égorger trente mille Persans, et qu'il mit de très-fortes contributions sur tous les habitans, la population disparut rapidement, et Bagdad, pendant long-tems, ne fut qu'une grande bourgade presque déserte. Tavernier, en 1652, n'y trouva que quinze mille habitans, quoique, par le plan qu'il en donne, on voie qu'elle était aussi étendue qu'aujourd'hui.

Bagdad, sous les Abassides, s'étendait, d'un côté, jusqu'à *Imam-Mousa*, et de l'autre, jusqu'à *Imam-Azem*. On voit encore dans l'enceinte actuelle, vers le pont de bateaux, un madrassé converti en caravanserai, bâti l'an 630 de l'hégire, et une mosquée bâtie en 633, l'un et l'autre par le calife Al-Mostansar-Billah-Ahmed, trente-trois et trente-six ans avant qu'elle ne fût saccagée et détruite par les Tartares. A l'extrémité du faubourg situé à l'occident du fleuve, on voit aussi des ruines, et un édifice sur lequel on lit une inscription arabe très-endommagée, portant la date de 584. Du même côté, à sept ou huit cents toises du Tigre, on voit une petite tour,

sous laquelle fut placé, en 216, le corps de Zobéida, épouse du calife Harum-Elraschid. On y voit divers autres tombeaux, qui paraissent tous avoir été renfermés dans l'enceinte de l'ancien Bagdad. D'ailleurs, les fouilles que l'on fait sur ce terrain pour en extraire des briques et autres matériaux, attestent suffisamment que l'ancienne ville s'étendait de ce côté, à deux milles du fleuve, dans une longueur de trois à quatre milles.

M. Niébuhr a lu sur la porte de la ville, qui est murée, une inscription par laquelle il paraît que le calife Naser a achevé de la bâtir en 618; de sorte que Bagdad, avant sa destruction, n'aurait pas eu plus de largeur de ce côté, qu'elle en a aujourd'hui. Mais comme, à sa partie supérieure, les murs sont plus modernes, la ville pouvait, comme nous l'avons dit, s'étendre davantage le long du fleuve, et aller jusqu'à Imam-Azem, c'est-à-dire, avoir environ trois mille cinq cents toises.

Imam-Adem ou Azem est le village qui se trouve, à demi-lieue au nord-ouest de Bagdad, sur la rive orientale du Tigre. Son véritable nom est *Maadem;* l'autre ne lui est donné qu'à cause de la mosquée dans laquelle fut enterré *Abu-Hanifa*, l'un des docteurs de l'islamisme, surnommé *el-Adem* ou *el-Azem*, c'est-à-dire, l'*honoré*. Sa doctrine est suivie par le plus grand nombre des Turcs de l'Empire.

De l'autre côté du Tigre, à une lieue de Bagdad et à un quart de lieue du fleuve, est le village de *Musa-el-Kadem*, ainsi nommé à cause de la mosquée qui renferme le tombeau de ce Mahométan. *Musa-el-Kadem* ou le *Patient* descendait de Mahomet par sa fille Fatime, épouse d'Ali. Il fut condamné à mort l'an 185 de l'hégire, par ordre du calife *al-Rachid-Haroun*, pour avoir été soupçonné de conspirer contre lui avec les partisans de la famille d'Ali. Les Persans vénèrent sa mémoire, et le regardent comme le septième iman ou calife légitime.

Bagdad, ainsi que nous l'avons dit, n'a qu'un pont de bateaux, que l'on retire dans les grandes crûes; mais dans tous les tems on peut traverser le fleuve sur des barques légères, nommées *kouffes*, faites en osier ou en saule, à peu près comme nos paniers ou

corbeilles ; elles sont enduites extérieurement d'une forte couche de bitume mêlé avec de la terre, qui empêche l'eau de pénétrer. Elles contiennent huit à dix personnes, ont une forme circulaire, sont assez profondes, et ne portent ni voile ni gouvernail. On se sert, pour les diriger, d'une ou deux rames en forme de pelle, qu'un ou deux bateliers tiennent à la main. Il arrive souvent que la barque pirouette ou tourne plusieurs fois sur elle-même, tant à cause de sa forme circulaire, que par la manière de la diriger, et on n'arrive point à l'autre bord sans avoir dérivé considérablement, et sans avoir resté au moins un quart d'heure dans les plus basses eaux.

M. Niébuhr assigne au Tigre, de six cents à six cent vingt pieds de largeur. Nous la croyons un peu plus considérable dans les plus fortes eaux, qui ont lieu vers la fin de l'automne, et surtout au printems, parce que, dans cette dernière saison, les pluies d'une partie du Curdistan et de la Mésopotamie mêlent leurs eaux avec celles qui proviennent de la fonte des neiges, dans la Perse, le haut Curdistan, l'Arménie et la partie supérieure de la Mésopotamie. Le tems où le Tigre est le plus bas, c'est à la fin de l'été et au commencement de l'automne, parce qu'il ne pleut guère dans ces contrées avant brumaire et frimaire.

Les bateaux et les navires qui remontent le fleuve de Bassora à Bagdad, sont faits à peu près comme ceux d'Europe. Ils sont tous enduits d'une forte couche de bitume mélangé avec un peu de terre glaise, qui les conserve long-tems, et ne permet point à l'eau de les pénétrer. Lorsque le navire est hors d'état de servir, on retire le bitume, et on le soumet à un feu doux, qui le dégage de la terre et le fait couler dans un bassin que l'on a pratiqué pour le recevoir : il est toujours aussi bon que la première fois qu'il a été employé.

On retire ce bitume des environs de Hit. A quelques lieues à l'occident de cette ville, il y a des mares qui se couvrent annuellement de bitume que la chaleur du soleil fait sortir des entrailles de la terre. Les Arabes vont le ramasser à la fin de l'été, et le transportent à Bagdad. Il est si abondant, qu'il sert, non-seulement à la

marine de Bagdad, de Bassora, mais on enduit aussi l'extérieur des aqueducs, les chambres à bains, les lavoirs de cuisines, et tous les endroits exposés à recevoir de l'eau fréquemment. Il est probable que c'est avec ce bitume que les murs de Babylone, construits en terre, furent enduits à leur partie supérieure, pour les garantir de l'action de l'eau et de l'air.

Les habitans de Bagdad font monter la population de leur ville à plus de cent mille ames ; mais le cit. Rousseau, depuis long-tems commissaire des relations commerciales, un négociant italien, nommé Liony, établi depuis plus de quarante ans dans ces contrées, ainsi que le supérieur du couvent des Carmes, dont nous avons déjà parlé, ne l'évaluent qu'à quatre-vingt mille ; savoir : cinquante mille Arabes, vingt-cinq mille Turcs, y compris les janissaires et la garde du pacha ; environ mille Curdes, quinze cents Chrétiens, Caldéens ou Arméniens, et deux mille cinq cents Juifs.

On assure que, depuis que Soliman est pacha de Bagdad, la population s'est accrue de trente à quarante mille habitans, dont douze ou quinze mille Persans, qui ont fui les troubles et les guerres civiles auxquels est livrée leur patrie depuis plus d'un demi-siècle. Il s'y est aussi établi beaucoup de Juifs et d'Arméniens pour le commerce de la Turquie et de l'Inde, commerce que le pacha favorise autant qu'il est en son pouvoir, ainsi que nous le dirons ailleurs.

Cette ville, qui fut pendant long-tems le siége des califes, le chef-lieu d'un grand Empire, le centre de l'islamisme, le rendez-vous des savans et des poètes arabes et persans, ne pouvait manquer de conserver quelques restes de cette urbanité, de ce goût, de ce penchant aux plaisirs qui distinguent les capitales. Nous avons cru remarquer que le peuple de Bagdad est plus doux, les grands plus instruits, plus polis ; les négocians plus actifs, plus vigilans que ceux des autres villes de l'Empire. Le fanatisme religieux y est moins intolérant ; la jalousie elle-même est moins farouche, moins cruelle. Les femmes, il est vrai, sont enfermées dans leur harem, comme dans les autres villes ; elles restent séparées des hommes, et sont entiérement voilées lorsqu'elles sortent.

Mais elles jouissent parmi elles de plus de liberté ; elles se visitent plus souvent, se donnent plus fréquemment des fêtes ; elles se livrent aux plaisirs de la musique et de la danse avec plus d'épanchement.

Les femmes qui appartiennent à la classe riche sont en général fort belles, et ont une très-bonne tournure, parce que la plupart d'entre elles sont des esclaves géorgiennes, circassiennes et mingréliennes, achetées à un très-haut prix. Elles ne manquent ni d'esprit ni d'une sorte d'instruction ; elles jasent fort bien, et parlent avec beaucoup d'élégance : leur langue ordinaire est le turc et l'arabe.

Celles du peuple ne se voilent dans les rues que pour la forme, et souvent s'en dispensent ; elles sont plus maigres que grasses, ont la taille bien faite, la tête ovale, le nez bien saillant, souvent éfilé ; les traits réguliers, les yeux grands et noirs, le teint fort brun. Leur figure, ordinairement assez jolie, est un peu altérée par le noir qu'elles mettent sur les sourcils et le tour des yeux, et encore plus par la couleur bleue qu'elles donnent aux lèvres par les mêmes procédés, qui sont usités des marins sur toutes les côtes de la Méditerranée. Elles portent un anneau d'or à l'une des narines, sont peu vêtues, n'ont souvent qu'une simple chemise bleue sur le corps, un mouchoir autour de la tête, et vont toujours à pieds nus. Elles ne parlent que l'arabe.

Les riches font usage des plus belles étoffes de l'Inde. Dans leur plus grande parure, elles sont coiffées d'un bonnet fort grand, fort élevé, plat et circulaire en devant, un peu incliné en arrière, surmonté de mouchoirs de mousseline peinte, brodée en or ou en argent : il est orné quelquefois de diamans ou autres pierres précieuses. Dans la parure ordinaire, elles ont un grand bonnet noir, de velours, qui pend en arrière, et qui est terminé par une houpe en soie ou en or : si la houpe est en or, les coutures sont couvertes d'un galon. Ce bonnet est fixé à la tête par un schal de Cachemire. (*Pl.* 27.)

Les cheveux sont disposés en plusieurs tresses pendantes ; ils sont coupés au devant de la tête, et tombent jusqu'au bas du front.

Le cou est entouré d'un mouchoir de toile peinte, ou orné d'un collier en corail, en grenats, en émeraudes. Les caleçons sont amples, et faits d'étoffes brochées des Indes. La chemise, qui est au dessus, est de mousseline, brodée en soie couleur d'or; elle est ouverte en devant, comme celle des Européens. La robe ne cache point la chemise au devant du corps; elle ne croise que sur les cuisses, et n'est fixée que par une épingle. Au dessus de la robe est une tunique étroite, qui couvre seulement le dos, et qui ne descend pas aussi bas que la robe.

Les femmes de Bagdad sont à pieds nus dans leurs maisons; elles ne mettent des bottines que lorsqu'elles sortent. Leurs mains et leurs pieds sont barriolés d'une couleur orangée, et leurs ongles sont teints en noir : elles teignent aussi de la même couleur leurs cheveux.

Voici de quelle manière elles s'y prennent.

Pomade pour noircir les ongles.

Prenez de la litharge en poudre, 1 gros;
de la chaux éteinte, 6 gros;
de la soude, 3 gros.

Réduisez le tout en poudre; formez une pâte avec de l'eau; mettez-la sur l'ongle, et humectez-la à mesure qu'elle sèche, jusqu'à sept ou huit fois. Au bout d'un quart d'heure, lavez l'ongle, et frottez-le d'un peu d'huile, afin de le rendre plus luisant, et arrêter l'effet de la pomade que vous y avez mise.

Poudre pour teindre les mains et les pieds en rouge orangé ou en noir violet.

Réduisez en poudre les feuilles du henné; humectez cette poudre avec de l'eau, et appliquez-la sur la partie de la main ou du pied que vous voudrez teindre : il faut l'y laisser huit à dix heures de suite. Si vous voulez obtenir un noir violet, après avoir bien enlevé le henné sans le laver, vous mettrez à sa place les feuilles d'indigo en poudre, humectées avec de l'eau.

Pomade pour noircir les cheveux.

Prenez de noix de galle, dures et pesantes, trente-six;
de rastouk ou antimoine, 4 gros 1 quart;
de clous de-girofle, douze;
de bon vinaigre, trois verres.

Concassez les galles, torréfiez-les dans un peu d'huile d'olive; pilez et broyez ensemble les galles, l'antimoine et le girofle, et tamisez. Mettez cette poudre dans les trois verres de vinaigre, que vous ferez réduire à un feu doux jusqu'à consistance d'une pomade.

Usage.

Le soir, vous laverez bien les cheveux avec de l'eau chaude et du savon; vous les sécherez bien avec un linge, et vous les oindrez par échevaux avec de la pomade ci-dessus. Vous couvrirez la tête, et le lendemain matin vous la laverez de nouveau avec de l'eau chaude et du savon, et vous la sécherez de même que la veille. Les cheveux resteront noirs très-long-tems.

Cette pomade ne sert pas seulement aux femmes : les hommes d'un âge avancé, les jeunes gens mêmes, teignent de tems en tems leur barbe, afin d'avoir un air plus jeune, une figure plus mâle. Cet usage est généralement adopté dans toute la Turquie, mais plus particuliérement à Bagdad et en Perse. Nous n'y avons jamais vu un vieillard à barbe blanche, ni un jeune homme à barbe rousse ou blonde. C'est aussi dans la vue de relever leur beauté, que les deux sexes mettent chaque jour, sur les sourcils et les paupières, une pomade noire d'antimoine. Les femmes, en Perse, prolongent sur les côtés le noir qu'elles mettent au bord des paupières, afin d'avoir, en apparence, les yeux plus grands : elles veulent aussi que les sourcils forment deux grands arcs noirs, contigus.

Ces femmes, ainsi peintes, paraissent sans doute plus belles aux personnes qui les voient habituellement, et qui ont elles-mêmes le visage barbouillé de noir; mais nous pouvons dire qu'elles ont

produit un effet contraire sur nous, accoutumés aux grâces naturelles des Européennes. Ces grands sourcils noirs, réunis au dessus du nez, et ce noir des paupières, prolongé sur les côtés, donnent à la femme un air dur, hagard, farouche, surtout lorsqu'elle a le teint blanc et les yeux bleus.

A notre arrivée à Bagdad, au commencement de floréal, le thermomètre de Réaumur n'était qu'à 18 degrés : il fut les jours suivans à 21 et 22. Il monta ensuite successivement jusqu'à 26. Il fut à 30 et 31 au milieu de prairial, par un léger vent de sud, qui nous amena une très-grande quantite de sauterelles.

Pendant l'été les chaleurs sont bien plus fortes. Le vent souffle réguliérement du nord-ouest, traverse des terres nues et incultes, et arrive embrâsé dans ces contrées. Le thermomètre s'élève vers le milieu de la journée, à 33, 34 et 35 degrés, et s'y soutient jusqu'au soir. Bagdad alors ressemble à un désert : personne ne se montre dans les rues : les bazards mêmes sont fermés. Depuis dix ou onze heures du matin, jusqu'au coucher du soleil, on se tient en repos dans les serdaps, où la chaleur, comme nous l'avons dit, n'est que de 25 à 26 degrés ; mais comme l'air s'y renouvelle difficilement, la transpiration est si abondante, qu'on est obligé de boire au moins à chaque demi-heure.

A cette chaleur excessive du jour succède, pour la nuit, une fraîcheur qui fait le charme des habitans de Bagdad. Dès que le soleil a disparu, ils sortent de leur retraite, se rendent sur la terrasse de leurs maisons, y transportent leur souper, y font dresser leur lit : c'est l'heure des visites, le moment des plaisirs. Les riches s'y procurent des danseurs, des musiciens, des lecteurs, et ces hommes dont l'unique métier est de raconter des histoires dans le genre de celles des *Mille et une Nuits*.

Les chaleurs baissent un peu à l'équinoxe d'automne, et les vents deviennent variables. Cependant ils sont encore assez chauds pendant le jour, lorsqu'ils soufflent de la partie nord, à moins que les montagnes du Curdistan et de la Perse ne soient déjà couvertes de neige, et que les contrées basses de l'Assyrie n'aient été humectées par les pluies. S'il fait calme en vendémiaire, ce qui arrive assez souvent,

souvent, la chaleur paraît insupportable, quoique le thermomètre ne soit qu'à 28 ou 30 degrés.

Jusqu'à la fin de frimaire le froid ne se fait pas sentir pendant le jour : le ciel est presque toujours beau, et les vents très-variables : ceux d'est, de nord et de nord-ouest sont secs et frais, sans être froids : ceux d'ouest sont un peu humides; ils amènent quelquefois la pluie à Bagdad, mais l'occasionnent presque toujours du côté de Mossul et dans la partie moyenne et supérieure de la Mésopotamie.

Le vent de sud est rare à la fin de l'automne et au commencement de l'hiver, et s'il se fait sentir, il n'est ni bien chaud ni de longue durée. Dès la fin de vendemiaire, le thermomètre descend peu à peu de 24 à 20, à 18, à 15. Nous l'avons vu en nivôse, pendant le jour, à 8 et 10, et il est descendu quelquefois à 4 et 5; mais alors il était à zéro, ou marquait un degré de froid pendant la nuit. L'eau qui se trouvait dans les cours avait le matin, à sa surface, de la glace épaisse de deux ou trois lignes.

La température de Bagdad, comme on voit, est beaucoup plus chaude, en été, que celle de la basse Égypte, parce que le vent de la Méditerranée, que nous avons dit souffler sans interruption pendant le jour, arrive brûlant dans ces contrées. Il a dû nécessairement s'échauffer en traversant cent cinquante lieues de terres incultes et embrâsées par l'ardeur du soleil.

Bassora, qui se trouve à quatre-vingts lieues plus au sud, est moins chaud que Bagdad, parce la première de ces deux villes est rafraîchie par le vent de sud-est, qui souffle réguliérement pendant le jour, du golfe Persique. Le thermomètre, à Bassora, ne s'élève qu'à 32 degrés : cependant on supporte plus facilement la chaleur sèche et brûlante de Bagdad, quoique plus forte, que la chaleur humide de Bassora, parce que l'air, dans la première, conserve plus d'élasticité. Nous avons éprouvé plusieurs fois que nous avions plus d'appétit, que nous étions plus aptes à la fatigue, que nous souffrions, en un mot, bien moins avec 30, 32 et 34 degrés de chaleur par le vent nord-ouest, que par les vents de sud et de sud-est, quoique la chaleur ne fût que de 26, 28 et 30.

Et, dans tous les cas, on supporte bien mieux une forte chaleur avec un courant d'air très-rapide, qu'une chaleur modérée avec un calme parfait.

L'hiver, au contraire, y est plus froid, parce que les vents qui soufflent des montagnes à neige de la Perse et du Curdistan, quoique très-éloignées, arrivent encore froids à Bagdad, tandis qu'en Égypte ceux qui soufflent du nord ont perdu de leur âpreté en traversant la Méditerranée. Le henné, le bananier, ainsi que la plupart des arbres étrangers que nous avons fait remarquer en Égypte, ne pourraient pas réussir à Bagdad : ils périraient dans les nuits où le thermomètre descend à 2 degrés au dessous de zéro. Ce froid cependant n'a jamais été capable d'endommager les citronniers et les cédrats qu'on y cultive, encore moins les palmiers, qui paraissent se plaire ici bien mieux qu'en Égypte.

Cette chaleur excessive de l'été, durant le jour, et cette fraîcheur des nuits, n'empêchent pas que Bagdad ne jouisse de tous les avantages d'un climat fort sain : situé dans une vaste plaine, battu des vents dans toutes les saisons, il ne peut s'y former des foyers de contagion : l'eau du Tigre, la seule qu'on y boive, est fort bonne : les pluies y sont rares, même en hiver, et le ciel y est presque toujours serein : l'été l'atmosphère est si pure, qu'on n'éprouve, à une très-petite distance du fleuve, aucune humidité, aucune rosée ; et si les terres qui environnent cette ville étaient toutes cultivées, si on retenait dans leur lit les eaux du Tigre et de l'Euphrate, ou si, reçues dans des canaux, on les transportait au loin pour les répandre à volonté sur les champs ; si on les empêchait de former des mares et des étangs qui vicient un peu l'air à quelque distance de la ville, il n'y aurait pas de contrée sur la Terre qui fût plus saine, plus animée, plus riche, plus productive et plus florissante.

On dit que l'astronomie a pris naissance dans ces contrées : on est bien porté à le croire en voyant, pendant six mois de l'année, les habitans passer la nuit sur la terrasse de leurs maisons. L'atmosphère est si pure dans toutes les saisons, et le ciel si serein, qu'on voit briller les étoiles d'un éclat qu'on ne leur connaît pas

en Europe. Il n'est pas surprenant que cette science ait pris naissance dans un pays où tout invitait à tourner les regards vers le ciel, où la religion même en faisait un devoir. Les Caldéens, en se livrant à une étude qui a tant de charmes pour ceux qui s'y trouvent initiés, y auraient été entraînés par la curiosité naturelle à l'homme, s'ils n'y avaient été portés par les avantages que l'agriculture pouvait en retirer.

CHAPITRE XIII.

Étendue, état militaire et revenus du pachalik de Bagdad. Siége de Bassora. Maladie de Suleiman-Pacha; sa guérison. Conduite de son kiaya; ses intrigues, sa mort.

Le pachalik de Bagdad, très-borné dans son étendue lorsqu'il y avait un pacha du premier rang à Shérhsour, un pacha à deux queues à Bassora, et un vaivode à Merdin, est devenu un des plus importans et des plus étendus de l'Empire, par la réunion de tous ces gouvernemens. Ce fut pendant les troubles de la Perse, et lorsque Nadir-Schah menaçait Bagdad, Bassora et les provinces situées à l'orient et à l'occident du Tigre et de l'Euphrate, que la politique othomane conçut le projet de concentrer ici des forces capables de déjouer ses projets.

Le pacha de Bagdad, devenu gouverneur d'une province aussi fertile, aussi commerçante, aussi populeuse et presque aussi étendue que l'Égypte, peut facilement lever une armée de quarante ou cinquante mille combattans, et l'entretenir avec les revenus et les productions de son pachalik. Les Arabes répandus dans la Mésopotamie, et ceux qui habitent les deux rives du *Schat-el-Arab* ou *fleuve des Arabes* (1), lui fourniraient au besoin dix ou douze mille cavaliers. Mais il faut pour cela que toutes les hordes soient en paix avec le pacha, et que celui-ci ait assez d'argent pour les payer largement et avec exactitude.

Il peut aussi faire marcher les trois pachas curdes qui lui sont subordonnés, et dont il dispose. Ils résident, l'un à Shérhsour,

(1) Pasitigris des Anciens. Schat-el-Arab est le nom que le Tigre et l'Euphrate prennent après leur réunion au dessous de Korna.

situé à quinze lieues à l'est-sud-est d'Erbil ; l'autre est à Kalla-Dsjolan, vers les frontières de la Perse ; le troisième est à Saarpil, dernier village de Turquie, sur le chemin de Bagdad à Amadan. Ces pachas curdes n'ont qu'une queue, qu'ils reçoivent des mains du pacha de Bagdad, et qu'ils paient en raison du revenu de leur gouvernement et de la concurrence qu'il y a pour l'obtenir. Ils peuvent, à eux trois, réunir douze ou quinze mille cavaliers, sur lesquels le pacha de Bagdad compte bien plus que sur les Arabes, parce qu'il a plus de moyens de les punir s'ils abandonnaient leurs drapeaux avant la fin de la campagne.

La garde du pacha est de quatre mille cavaliers et de deux mille fantassins.

Les spahis ou cavaliers turcs de tout le pachalik sont au nombre de mille ou douze cents.

Les janissaires inscrits dans toutes les villes formeraient une armée très-nombreuse s'il était possible de les faire tous marcher; mais on peut très-facilement en réunir, sous les drapeaux, au-delà de quinze mille.

Il y en a huit mille à Bagdad, qui forment la garnison de la ville, et qui ont un janissaire-aga nommé par la Porte. Ils reçoivent les ordres du pacha ; mais celui-ci ne peut se servir de ces janissaires dans les querelles fréquentes qu'il a, tantôt avec les Arabes, et tantôt avec les Curdes. La garnison ne doit être employée qu'à la défense de la ville, sous les ordres du pacha : s'il est nécessaire de la faire marcher contre les ennemis du dehors, elle en reçoit l'ordre de la Porte ou du grand-visir.

En cas de besoin, on lève quelques compagnies de fusiliers volontaires. Le nombre en est assez grand lorsque le pacha a une réputation de bravoure et d'intelligence, et que la guerre est portée sur le territoire persan, qui offre l'espoir d'un riche butin. On peut facilement s'en procurer cinq à six mille.

Nous n'avons pas pu avoir un état très-exact des revenus de ce pachalik ; mais, d'après tous les rapports qui nous ont été faits, nous l'avons évalué à plus de quatre mille bourses (4,000,000 fr.), dont il ne passe pas un huitième à Constantinople. Cette somme

est presque toute employée à la représentation du pacha, au paiement de ses principaux officiers et à l'entretien des troupes. En cas de guerre contre les Curdes ou les Arabes, la portion qui devait être envoyée à Constantinople est beaucoup réduite : le pacha l'applique presque toute au remboursement des frais extraordinaires qu'il a été obligé de faire.

Ces quatre mille bourses proviennent du *miri* ou impôt direct sur les terres ; du *karacht* ou impôt personnel sur les non-Musulmans ; des fermes concédées à des *Muhassils*, qui en versent le produit dans le trésor du pacha ; des contributions exigées des Arabes, des Jésides et des Curdes : elles proviennent aussi des douanes : ce dernier article est devenu très-considérable depuis que les marchandises de l'Inde passent moins par la Perse, et beaucoup plus par Bassora et Bagdad.

Il y a divers autres droits, tels que celui des successions, celui des confiscations après l'exécution d'un employé ; celui résultant de la vente ou concession d'un ziamet, d'un timar, et de tous les emplois, charges et offices à la nomination de la Porte : tous doivent passer directement dans le trésor du sultan.

Si la réunion de tant de forces et d'un si grand revenu a contribué, en quelques circonstances, à repousser les attaques des Persans, elle a donné aussi aux pachas les moyens de se maintenir dans leur poste malgré la volonté du souverain. Ils n'ont eu pour cela qu'à capter l'opinion publique, à se faire aimer des janissaires, et avoir dans tous les officiers de leur garde des hommes dévoués. Il a bien fallu alors que le sultan envoyât, chaque année, le firman de confirmation s'il ne voulait pas être exposé à voir son autorité méconnue.

C'est ainsi que, depuis Hassan, qui fut nommé pour la seconde fois à ce gouvernement en 1702, et qui eut le talent de s'y rendre utile pendant vingt-deux années de suite, le sultan n'a presque plus été le maître de nommer à ce pachalik à la mort du possesseur, encore moins de destituer celui que le vœu du peuple et des militaires y maintenait. Il aurait fallu pour cela une armée que le pacha nommé par la Porte n'eût pas pu se procurer, et celle-ci

n'était pas disposée à la fournir pour de si faibles intérêts ; car dans l'état pitoyable où se trouve réduit cet Empire, il suffit au sultan de conserver une apparence de souveraineté dans ses provinces éloignées et rebelles, et surtout d'en toucher exactement le revenu.

Le grand-seigneur fit plusieurs fois des tentatives pour enlever ce pachalik aux descendans de Hassan; mais il n'en put venir à bout. Les pachas qu'il nomma, ou n'osèrent pas se présenter à Bagdad, ou furent tués en route, ou obligés de se retirer peu de tems après leur installation. La voie des capidgis ne pouvait pas non plus réussir : ceux que le sultan y expédia, y perdirent la vie ou ne tentèrent même pas de remplir leur mission.

Ainsi donc Achmed succéda à son père Hassan, et gouverna vingt-trois ans. Suleiman, après la mort de son beau-père Achmed, resta treize années dans ce poste. A Suleiman succéda Ali-aga, mutselim à Bassora, et ensuite Omar, qui avait épousé la fille cadette d'Achmed. Ali avait été le protégé de Suleiman ; il fut tué par les intrigues de *Adile-Chatun*, fille aînée d'Achmed, et Omar nommé par le divan assemblé : il reçut son firman de la Porte peu de tems après, en 1764. Ce fut pendant le gouvernement d'Omar, que Kérim-Khan fit assiéger Bassora en 1775. Suleiman, aujourd'hui pacha de Bagdad, était alors mutselim à Bassora ; il soutint le siége avec vigueur pendant treize mois. Comme c'est à la défense de cette place que Suleiman doit son élévation, nous allons raconter ici, en peu de mots, les principaux événemens de ce siége.

Kérim-Khan, l'un des usurpateurs du trône de Perse, ayant eu quelques démêlés avec Omar, pacha de Bagdad, à l'occasion des pélerins qui passent par cette ville en allant visiter le tombeau d'Ali, fit demander à la Porte la tête d'Omar, menaçant d'envoyer une armée sur les rives du Tigre et de l'Euphrâte si on ne lui accordait sa demande, et si on n'abolissait en même tems l'impôt que le pacha prélevait sur chaque pélerin (1). La Porte, toujours lente à se décider lorsque ses intérêts sont compromis, ou lorsque son

(1) Il est de quatre piastres.

orgueil est blessé, ne pouvait d'ailleurs prononcer entre un des principaux officiers de l'Empire et le souverain de la Perse sans entendre le premier, et sans connaître les vrais motifs qui faisaient agir le second.

Cependant Kérim, qui desirait avoir un prétexte de faire la guerre, et qui savait bien qu'il ne pouvait pas se rendre plus agréable à ses sujets qu'en s'èmparant de Bagdad et de Bassora, et par-là des contrées qui renferment les dépouilles des mortels les plus vénérés des Persans (1), leva une armée de cinquante mille hommes, dont il confia le commandement à Sadek-Khan son frère, avec ordre de marcher sur Bassora et d'en faire le siége.

Suleiman, mutselim de Bassora, instruit des préparatifs de Kérim-Khan, se procura à la hâte des vivres et des munitions pour un an ; il arma environ quinze mille hommes, tant arabes que janissaires, avec lesquels il se flattait de faire lever le siége ou de pouvoir attendre, à tout événement, les secours que le pacha devait lui envoyer. Les murs de la ville étaient bons quoique en terre, et défendus par cent pièces de canon de divers calibres : ils étaient entourés d'un large canal qui communiquait avec le fleuve, et tous les habitans étaient bien disposés à seconder les efforts de leur gouverneur, dont ils connaissaient la bravoure, et dont ils estimaient les qualités morales.

Bassora avait alors dans ses murs plus de quarante mille habitans (2). Son enceinte, beaucoup trop considérable pour sa population, a une largeur de quinze à seize cents pas géométriques le long du fleuve des Arabes, et une longueur de trois mille pas dans les terres (3). Mais à peine le quart de cet espace est-il occupé par des maisons : on ne voit dans tout le reste, que jardins et champs

(1) Ali, gendre de Mahomet; Hossein, fils d'Ali; Musa, descendant d'Ali et tant d'autres.

(2) Il y en a à peine quinze mille aujourd'hui.

(3) *Voyez* dans le *Voyage en Arabie* de Niébuhr le plan et la description de Bassora. Cette ville est sur la rive occidentale du fleuve des Arabes, à quinze lieues de son embouchure, et à 30 degrés 30 minutes de latitude septentrionale.

cultivés

cultivés en froment, en coton, ou plantés de dattiers. Le faubourg ou village de *Ménavi*, qui est du côté du fleuve, et qui a lui-même un mur fortifié, est compris dans cette enceinte; mais les maisons qui, à proprement parler, forment la ville de Bassora, sont à demi-lieue du fleuve.

Dès que la ville fut menacée de siége, les Anglais firent passer leurs effets sur trois navires de leur nation, qui se trouvaient dans le port; ils s'y rendirent ensuite tous, et firent voile pour Bombay. Les religieux Carmes et l'agent de la compagnie française des Indes, ainsi que quelques Italiens protégés de la France, restèrent dans la ville, et n'eurent à se plaindre, ni des Turcs pendant le siége, ni des Persans lorsqu'ils eurent pris la ville.

Kérim-Khan avait fait armer dans les ports du golfe Persique trente galvettes, espèces de cutters portant quelques canons : elles devaient attaquer par eau la ville, et seconder les efforts que l'armée devait faire par terre; elles entrèrent dans le fleuve vers le milieu de germinal 1775, et se présentèrent devant Bassora en même tems que l'armée.

Le grand-seigneur entretient à Bassora un capitan pacha, commandant une flotille d'une cinquantaine de taknès, petits bateaux armés en guerre, avec lesquels cet officier doit protéger le commerce et empêcher qu'il ne paraisse aucun pirate dans le golfe Persique, ni sur le Tigre, l'Euphrate et le fleuve des Arabes. Mais cette flotille était en si mauvais état, qu'elle ne pouvait rien tenter contre les galvettes. Sadek-Khan l'eût bientôt prise ou détruite sans que le capitan pacha eût fait le moindre effort pour s'en servir ou la sauver; ce qui eût été facile pour le moment, puisqu'on aurait pu la faire entrer dans le canal intérieur qui traverse une partie de la ville, et qui part du fleuve, au dessus de Ménavi.

Quoique les Persans montrassent beaucoup de courage, quoiqu'ils eussent quelques pièces de canon de gros calibre, et deux Européens pour les diriger, le siége traîna en longueur par les bonnes dispositions du mutselim, et plus encore par la sottise des astrologues de l'armée, qui, consultés à chaque fois que le canon avait fait brêche, avaient répondu qu'ils lisaient dans les cieux

que l'heure de l'assaut général n'était pas encore venue. Les Turcs cependant réparaient leurs murailles, et se tenaient prêts à repousser les Persans s'ils osaient se présenter.

Aux premières nouvelles des entreprises de Kérim, les pachas de Mossul, de Van, de Diarbekir, d'Alep et de Damas reçurent l'ordre de marcher vers Bagdad avec les troupes qu'ils avaient autour d'eux. On crut qu'ils allaient se joindre à Omar, et agir de concert avec lui pour faire lever le siége de Bassora; mais leurs instructions sans doute portaient seulement de donner satisfaction au roi de Perse; car à leur arrivée à Bagdad ils firent couper la tête au pacha, après quoi ils retournèrent à leur gouvernement sans faire aucune tentative pour délivrer Bassora.

Lorsque Kérim apprit la mort d'Omar, il parut satisfait, et promit de retirer ses troupes du territoire othoman : néanmoins l'armée de Sadek ne fit aucune disposition à cet effet; le siége, au contraire, fut continué et poussé avec plus de vigueur qu'auparavant.

En ordonnant la mort d'Omar, la Porte n'avait pas senti qu'en sacrifiant un pacha du premier rang dont la conduite était irréprochable, c'était favoriser les vues de Kérim, c'était lui fournir les moyens de s'emparer, ainsi qu'il le desirait, des rives du Tigre et de l'Euphrate, depuis Hit et Bagdad, jusqu'au golfe Persique. La Porte fut donc trompée dans son attente, et la perte de Bassora assurée, puisqu'il n'était plus tems de lever une armée pour marcher à la défense de cette ville.

Il y avait treize mois que le mutselim ne recevait aucun secours ni aucune nouvelle du pacha de Bagdad. Ses vivres étaient consommés; les munitions lui manquaient; la famine faisait un ravage effrayant dans la ville; plusieurs fois le divan assemblé avait représenté au mutselim qu'une plus longue résistance n'ajouterait rien à sa gloire, et ferait périr sans nécessité un très-grand nombre d'habitans : il le conjura enfin de ne pas prolonger l'état de souffrance et d'alarmes dans lequel chacun se trouvait, et de livrer à l'ennemi une ville qu'on ne pouvait plus défendre sans être tous exposés à périr. Le mutselim se laissa toucher et se rendit à discrétion.

Sadek-Khan entra dans la ville vers le milieu de mai 1776, s'empara du mutselim et de ses principaux officiers, les envoya au roi de Perse, et mit une forte contribution sur les habitans. Il fit observer à sa troupe une très-bonne discipline; de sorte que le commerce reprit bientôt son cours ordinaire, et la ville jouit de la plus grande tranquillité. Les Anglais ne tardèrent pas à revenir et à reprendre leurs spéculations de commerce.

Bassora resta au pouvoir des Persans jusqu'à la mort de Kérim, qui eut lieu en 1779. Sadek, qui avait l'espoir de succéder à son frère, évacua promptement la ville et se rendit en Perse : Hassan, alors pacha de Bagdad, y envoya aussitôt un mutselim, qui en prit de nouveau possession au nom du grand-seigneur.

Après la mort de Kérim et l'évacuation de Bassora, Suleiman obtint sa liberté et la permission de retourner en Turquie. Sa bonne conduite avait fixé sur lui les regards de la Porte; il s'était fait à Bassora une réputation de bravouve, d'intelligence et de droiture qui se répandit à Bagdad et dans tout le pachalik. Hassan déplaisait, et aux grands, et au peuple; il n'était point capable de satisfaire la Porte, de réprimer les Arabes, de contenir les Curdes et d'en imposer aux Persans. Suleiman s'était mesuré avec ceux-ci; il avait obtenu leur estime; il avait été leur prisonnier. Suleiman, sous tous les rapports, était l'homme qui convenait à la Porte; il reçut donc les trois queues, et fut nommé pacha de Bagdad en 1780.

Suleiman, à l'exemple de ses prédécesseurs, n'a pas été plutôt installé, qu'il n'a négligé aucun moyen de se maintenir dans sa place; mais bien loin d'accabler le peuple par des extorsions et par le monopole, comme font la plupart des autres pachas, il s'est appliqué, au contraire, à soulager la classe malheureuse, et empêcher que ses principaux officiers ne commissent des injustices, ne se permissent des actes de tyrannie. Il n'a pas souffert que les Arabes troublassent la navigation des deux fleuves. Il a favorisé le commerce en le protégeant de tous ses moyens, en ne mettant aucune taxe nouvelle, en veillant à la sûreté des caravanes, en prêtant même de l'argent sans intérêt aux négocians qui avaient éprouvé

des malheurs, ainsi qu'à ceux qui voulaient faire une entreprise utile. Les Arabes et les Curdes l'ont craint, parce qu'il les a toujours combattus avec succès dès qu'ils ont commis des brigandages, ou qu'ils ont voulu se soustraire aux impôts auxquels ils sont soumis. Sa bravoure lui a valu l'estime de tous les gens de guerre : la tranquillité qu'il a maintenue à Bagdad, et la justice qu'il y a fait régner, ont fait aimer sa personne, ont fait bénir son gouvernement; et pour que la Porte n'eût aucune sorte de reproche à lui faire, et fût même satisfaite de sa conduite, il lui a très-régulièrement fait passer les revenus auxquels son pachalik est taxé. Il a en outre entretenu à Constantinople un agent qui devait l'avertir de tout ce qui pourrait se tramer contre lui, et il n'a pas non plus négligé de faire chaque année des présens considérables aux divers membres du divan, qui pouvaient le soutenir dans le poste qu'il occupe.

Ce pacha, doué, comme on voit, de beaucoup de sagacité, lui qui avait, dans toutes les circonstances, donné des preuves de courage; qui avait, dans tous les instans de sa vie, montré de l'énergie et de l'activité; qui s'était constamment occupé de tous les détails de son administration, qui écoutait lui-même les plaintes des malheureux, qui se faisait rendre compte des affaires portées au tribunal de justice; Suleiman, à peine âgé de soixante-six ans, avait pu être réduit peu à peu à n'être plus qu'un simulacre de pacha. Semblable à l'idole à qui on fait répondre ce qu'on veut, il ne parlait plus, n'agissait plus que par l'organe et l'impulsion d'Achmed son kiaya; que dis-je : souvent celui-ci se dispensait de lui faire part des actes les plus solennels de son administration.

Achmed était né à Bagdad, de parens pauvres, mais honnêtes : son père, palefrenier de Suleiman, alors mutselim à Bassora, sollicita la faveur de placer son fils parmi les pages de son maître. Le jeune Achmed ne manquait ni d'adresse ni d'intelligence; il avait un esprit vif, un caractère gai, une figure prévenante; il plut au mutselim, et fut admis. Il resta à Bagdad tout le tems que dura la captivité du mutselim, et rentra à son service lorsque celui-ci eut obtenu sa liberté. Suleiman ne fut pas plutôt nommé pacha,

qu'il le fit instruire avec le plus grand soin, et le retint toujours auprès de sa personne. Achmed, par la souplesse de son esprit et une très-grande facilité dans le travail, par un dévouement sans bornes et une abnégation totale de ses propres volontés, était parvenu à capter la bienveillance de son maître, à s'en faire chérir comme son propre fils. Un bienfait est presque toujours un engagement pour un second; le pacha, d'ailleurs, était trop satisfait de son ouvrage pour ne pas y mettre la dernière main. Après l'avoir fait passer par les places les plus honorables et les plus lucratives, il se détermina à l'élever au grade éminent de kiaya, et en même tems il expédia un Tartare à Constantinople pour demander à la Porte le titre de pacha à deux queues, qu'il obtint sur le champ.

Achmed aurait dû, pour le moment, borner là tous ses desirs. En effet, parvenu, à trente-six ans, à l'une des premières places de l'Empire; déjà possesseur d'une fortune considérable; instruit dans l'art bien difficile de gouverner; assuré, par son argent, la faveur populaire et le crédit des gens de guerre, de succéder à son bienfaiteur, n'avait-il pas lieu d'être content de son sort, et d'être satisfait de la perspective brillante qu'il avait devant lui?

Mais est-il un terme à l'ambition de l'homme? Les desirs peuvent-ils cesser de tourmenter celui qui ne sut pas de bonne heure les maîtriser?

Achmed, oubliant ce qu'il devait à Suleiman, ce qu'il devait aux bienséances, ce qu'il se devait à lui-même, ne fut pas plutôt le lieutenant du pacha, qu'il s'empara peu à peu de toute l'autorité, qu'il négligea d'instruire le pacha des détails de son administration, qu'il donna des ordres au nom de son maître et à son insu, qu'il exigea qu'aucun secours pécuniaire, aucune faveur, ne fussent accordés qu'à sa demande; qu'aucune punition ne fût infligée que par son ordre, aucun emploi donné ou vendu qu'à celui qu'il protégeait; en un mot, le pacha fut réduit à un état de nullité, qui fit insensiblement regarder son kiaya comme bien plus puissant que lui. Aussi personne, dans Bagdad, n'aurait osé s'adresser directement à Suleiman pour quelque affaire que ce fût, sans en prévenir auparavant Achmed, sans avoir son assentiment.

Cet état de choses qu'une affection peu raisonnée et une confiance sans bornes avaient naturellement amené, faisait murmurer quelquefois le peuple et la garnison. On ne trouvait point dans le kiaya la bonté, la douceur, l'aménité de son maître. Suleiman était juste, bienfaisant et désintéressé ; Achmed ne protégeait que ses créatures, et ne négligeait aucun moyen de s'enrichir ; Suleiman devait son élévation à sa bravoure, à ses talens ; Achmed devait encore plus la sienne au hasard et à la faveur, qu'à son intelligence ; Suleiman enfin était homme de guerre, et Achmed ne l'était pas, ou du moins n'avait jamais affronté le danger ; et, dans un pays que l'on ne gouverne pour ainsi dire que par des expéditions militaires, le plus brave, celui qui en impose le plus, est aussi le plus propre à obtenir l'estime générale.

Mais on murmura bien plus lorsqu'on apprit que le kiaya avait osé proposer au pacha de solliciter à la Porte la troisième queue ; lorsqu'on sut qu'il le pressait vivement de lui céder les rênes du gouvernement, de se retirer dans un palais solitaire, et d'y embrasser la vie tranquille de derviche. Achmed motivait sa demande sur l'affaiblissement de la santé de Suleiman, sur son âge avancé et sur les délices d'une vie paisible, exempte de tout souci.

Ces propositions indécentes n'indisposèrent point le pacha, et ne diminuèrent en rien les sentimens d'estime et d'affection dont il était pénétré envers celui qui, depuis quelque tems, les méritait si peu. Le pacha se contenta toujours de répondre à son kiaya, qu'il avait pris des mesures pour qu'il lui succédât à sa mort, et que cela devait bien lui suffire.

Cependant le pacha tomba insensiblement dans une maladie de langueur dont on ne connut pas la cause : ses facultés morales furent affectées les premières. A un assoupissement profond et habituel succédaient une pesanteur de tête, une mélancolie sombre, une incapacité de se livrer au travail, une aversion pour toutes sortes de plaisirs, un dégoût pour toutes les choses qu'il aimait auparavant : bientôt l'estomac ne fit plus ses fonctions, ou les fit très-mal, et tout le corps fut atteint d'un marasme effrayant.

Les personnes qui s'intéressaient le plus vivement à sa santé

crurent que l'exercice, l'air de la campagne et l'éloignement des affaires opéreraient un rétablissement que deux médecins persans n'avaient pu obtenir avec tous les remèdes qu'ils avaient administrés. C'était la saison où le pacha était accoutumé de se présenter, avec une partie de sa garde, sur les terres des Curdes, pour la levée des impôts : il fallut cette année y forcer le pacha. Il y fut suivi du kiaya et de ses principaux officiers; mais ni l'exercice du cheval, ni le grand air, ni la dissipation ne purent opérer un changement que la garde et le peuple desiraient également. Après vingt jours d'absence Suleiman rentra dans son palais, bien plus malade qu'il n'était auparavant.

Nous étions à Bagdad depuis quatre jours, et nous avions déjà été témoins de l'intérêt que prenaient à lui les négocians juifs et arméniens; nous avions vu les Catholiques faire des vœux pour la conservation des jours du pacha; les Turcs et les Arabes qui fréquentaient la maison du commissaire des relations commerciales et l'hospice des Carmes, nous avaient paru fort inquiets; mais ce qui augmenta l'inquiétude et les alarmes de tous les habitans, ce fut qu'à la rentrée du pacha, on publia partout que les deux médecins persans, qui étaient toujours restés auprès de lui, avaient annoncé d'une manière positive sa mort prochaine : l'astrologue même, plusieurs fois consulté, avait toujours cru lire dans les astres la confirmation de cet arrêt fatal.

On se doute bien que nous fûmes très-empressés de faire nos préparatifs de départ pour la Perse; car, quoique étrangers et nouvellement arrivés, nous voyions clairement se former un orage qui pouvait nous arrêter pendant long-tems dans cette ville. Personne ne doutait qu'à la mort du pacha, plusieurs partis ne fussent venus aux mains, et qu'il n'y eût eu une anarchie complète dans toute la province, jusqu'à ce que l'un d'eux eût complétement triomphé des autres, et n'eût obtenu de la Porte son firman d'investiture. Déjà les grands intriguaient; déjà les janissaires apprêtaient leurs armes pour faire payer leurs services; déjà les Arabes, les Curdes et les Jésides se disposaient à dépouiller les caravanes : la ville était menacée d'un soulévement général, et le commerce allait être suspendu.

On présumait bien cependant que le parti du kiaya triompherait: le divan penchait pour lui. La mort du pacha, survenue naturellement, le laissait maître de la garde; son argent lui assurait les janissaires, et il s'était, dit-on, ménagé des liaisons parmi les Curdes et les Arabes.

Nous avions cependant à remettre au pacha la lettre du grand-visir et celle que le cit. Verninac, envoyé de la République à Constantinople, lui écrivait en notre faveur. Nous en fîmes part au cit. Rousseau, qui fut d'avis que nous les présentassions nous-mêmes au kiaya, afin d'obtenir son agrément pour notre départ, et des lettres de recommandation pour la cour de Perse. Le kiaya, prévenu de notre dessein par le chancelier et interprète du commissariat, nous fit dire qu'il nous recevrait avec plaisir. Nous nous rendîmes donc chez lui à l'heure indiquée, avec le cit. Rousseau, et nous fûmes reçus avec tous les égards que le commissaire des relations commerciales et des agens de la République étaient en droit d'attendre. Le kiaya, après toutes les politesses d'usage, nous questionna beaucoup sur notre voyage de Perse, puis envoya notre firman et nos lettres au pacha par le divan-éfendi, sans avoir décacheté celles-ci. Le pacha ne tarda pas à nous renvoyer le divan-éfendi, pour nous prier de passer chez lui. Notre firman et les lettres dont nous étions porteurs nous qualifiaient de médecins : c'en était assez pour que le pacha fût très-empressé de nous voir et de nous consulter sur son état. Le kiaya joignit alors ses instances à celles qui nous étaient faites, et nous fit promettre de revenir chez lui pour lui faire part du jugement que nous aurions porté sur la maladie du pacha.

Nous le trouvâmes dans un état alarmant : il avait une fièvre très-forte; la langue sèche, noire et gercée; le ventre tendu. Son imagination, frappée du pronostic que les médecins et l'astrologue avaient eu l'indiscrétion de lui annoncer, ne pouvait qu'accroître ses maux, et les remèdes qu'il prenait, accélérer le moment de sa destruction. Ces remèdes consistaient en un opiat composé, nous dit-on, d'opium, de bézoard et de perles, et en un jus de grenade et de limons doux : on donnait pour toute nourriture du pilau au beurre,

beurre, et pour boisson de l'eau pure ou des sorbets aromatisés avec l'ambre et le musc. Le pacha nous demanda instamment nos conseils, et nous pria de venir le voir le plus souvent que nous le pourrions : il voulait surtout qu'à l'instant même nous lui prescrivissions les remèdes que nous jugerions les plus propres à le soulager.

Nous observâmes au pacha que nous étions pressés de nous rendre à notre destination. Si vous voulez partir si promptement, nous dit-il, dans deux jours vos firmans seront prêts ; mais, en attendant, ne vous refusez pas à me donner vos soins : c'est le Ciel qui vous a envoyés dans cette ville ; il ne veut pas encore ma mort.

Nous aurions bien voulu quitter Bagdad et nous acheminer vers la Perse, plutôt que d'entreprendre une cure incertaine, plutôt que de rester en butte à la méchanceté. Mais, comment se résoudre à laisser périr un homme que l'on peut sauver ? Comment résister aux larmes de tous ceux qui l'entourent ?

Nous avions avec nous un Français nommé *Outrey*, établi depuis long-tems à Bagdad : il y exerçait la médecine, et y faisait le commerce ; il nous avait suivis chez le kiaya ; il nous servait alors d'interprète. Nous proposâmes au pacha de l'adjoindre à nous, à cause de la difficulté de nous procurer ce dont nous aurions besoin, ne connaissant pas assez la langue arabe. Le pacha y consentit volontiers. Nous lui proposâmes aussi de faire appeler les deux médecins persans qui l'avaient traité jusqu'alors, mais il ne voulut plus en entendre parler : ils avaient perdu sa confiance ; ils avaient désespéré de son état : il était bien naturel de donner la préférence à ceux qui le flattaient, au contraire, de la possibilité de guérir. Avant de quitter le malade nous lui fîmes promettre de ne prendre d'autres remèdes que ceux que nous lui prescririons ; il le promit, et tint parole : il ne prit non plus aucun aliment qui n'eût été préparé par ses femmes dans l'intérieur du harem.

Nous laissâmes le pacha dans la persuasion que son état n'était pas très-dangereux, et qu'à l'aide de nos remèdes il recouvrerait la santé : nous en avions nous-mêmes l'espérance. Nous eûmes cependant la prudence, en revoyant le kiaya, de ne rien dire de

positif. Nous lui annonçâmes seulement que le malade était très-mal, mais non pas sans ressource.

Nous revîmes le pacha le lendemain matin ; il était beaucoup mieux : l'espoir de guérir, dont nous l'avions flatté, avait versé dans son ame un baume salutaire : la cessation des drogues qu'il avait prises jusqu'alors aurait seule suffi peut-être pour soulager son corps ; une nourriture plus légère et plus appropriée à son état, une boisson d'abord délayante, et quelques remèdes que nous variâmes suivant les circonstances, humectèrent bientôt la bouche, firent disparaître la tuméfaction du ventre et calmèrent la fièvre : le sommeil fut plus tranquille ; les forces revinrent avec l'appétit, et nous pûmes dès-lors annoncer le rétablissement très-prochain du pacha. En effet, dans dix jours il monta à cheval, et se montra au peuple, qui demandait à le voir.

Deux jours après sa première sortie, nous étant rendus chez lui le matin, comme à notre ordinaire, accompagnés du cit. Outrey, nous le trouvâmes avec le kiaya et le divan-éfendi : ceux-ci étaient à une très-grande distance de lui, et dans la posture du plus grand respect (1). Dès que nous fûmes assis, Bruguière et moi, sur les carreaux qui avaient été placés pour nous à côté de lui, il fit signe de la main au kiaya et au divan-éfendi de s'avancer ; ce qu'ils firent aussitôt, se remettant après dans la même posture qu'auparavant.

Nous trouvâmes le pacha dans le meilleur état possible ; il avait très-bien dormi : son pouls était excellent ; les forces revenaient, et l'appétit se faisait sentir le matin de bonne heure : il parla avec satisfaction de sa santé, nous dit les choses les plus flatteuses, et promit bien de ne jamais oublier qu'il nous devait la vie. Le kiaya renchérit sur les éloges que nous venions de recevoir, et nous témoigna de la manière la plus spirituelle et la plus adroite, combien le public et lui en particulier nous étaient redevables par le prompt rétablissement de leur maître. La conversation roula ensuite sur divers objets peu intéressans.

(1) A genoux, assis sur les talons, les mains sur les cuisses, recouvertes des larges manches du *béniché*.

Lorsque nous sortîmes de chez le pacha, le cit. Outrey nous quitta pour aller au harem. Il avait à ordonner le dîner de son malade, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'alors. Nous fûmes attendre chez lui le cit. Outrey, afin de jouir pendant quelques heures de la fraîcheur que la situation de sa maison, sur les bords du Tigre, lui procure toute la matinée. Nous renvoyâmes donc nos chevaux et notre domestique chez le cit. Rousseau, en attendant de nous y rendre nous-mêmes à pied.

Il n'y avait pas six minutes que nous étions à la maison du cit. Outrey lorsque nous le vîmes arriver si troublé, qu'il eut de la peine à articuler que le kiaya venait d'être tué par l'ordre du pacha. Que l'on juge de notre étonnement : nous étions, comme tout le public, dans la persuasion qu'il y avait entre eux la plus grande intimité; nous les avions laissés ensemble, et sous l'apparence de la meilleure intelligence; et cependant le kiaya venait d'être égorgé par l'ordre et sous les yeux de son bienfaiteur. Ce qui nous étonnait surtout, c'est que le pouls du pacha ne nous avait présenté aucun indice d'agitation.

Lorsque le cit. Outrey, qui avait été témoin de la mort du kiaya, fut remis de son trouble, il nous instruisit en détail de ce qui s'était passé. En revenant du harem, et passant dans la grande cour sur laquelle était situé le salon du pacha, il apperçut au bas de l'escalier ouvert, qui conduisait à ce salon, une troupe de gens armés, qui attira son attention. En s'approchant de plus près il fut saisi d'horreur en voyant le khasnadar sortir du milieu de cette troupe le poignard à la main, et distinguant fort bien le kiaya étendu mort sur la poussière, tout baigné de son sang. Il vit en même tems cette troupe qu'un regard du kiaya eût fait trembler auparavant, insulter à son cadavre, le déshabiller (1), et le traîner par les pieds jusque dans la première cour du palais, où il resta exposé une partie de la journée. Le cit. Outrey voulut savoir ce qui avait pu donner lieu à cet événement; mais on ne lui répondit que par conjectures. On lui dit seulement que le khasnadar avait donné,

(1) On ne lui laissa que la chemise et les caleçons.

par derrière, le premier coup au kiaya, au bas de l'escalier, et que celui-ci, se sentant frappé, avait levé les mains vers le pacha, en lui criant : *Aman ! aman ! éfendi !* (Miséricorde ! miséricorde ! seigneur !) Le cit. Outrey jugea qu'il était convenable de se retirer à l'instant, et de venir nous joindre. Il se fit ouvrir les portes du sérail, qui avaient été fermées au moment même de notre sortie, et qu'on ne lui aurait pas peut-être ouvertes s'il s'y était présenté quatre minutes plus tôt. Dès que le cit. Outrey fut sorti les portes restèrent ouvertes, et le peuple entra en foule, le reste de la journée, dans la première cour du palais pour jouir de ce hideux spectacle.

La nouvelle de cet événement se répandit à l'instant dans la ville, mais avec cette différence que l'on publiait aussi la mort du pacha. Le cit. Rousseau, qui en fut instruit de cette manière avant même l'arrivée de notre domestique, fut très en peine sur notre compte, nous croyant encore au sérail. Il fut donc très-empressé d'y envoyer son janissaire, avec ordre de nous ramener chez lui s'il était possible, ou de venir l'informer promptement de ce qui se passait; mais bientôt il fut moins en peine quand il nous sut chez le cit. Outrey. Cependant, n'étant pas encore bien instruit de ce qui avait eu lieu, et entendant dire, par les uns, que le pacha était mort, et par les autres, que ce n'était que le kiaya, il nous fit prier de venir chez lui, comme devant être, à tout événement, beaucoup plus en sûreté que partout ailleurs.

En nous rendant chez le cit. Rousseau, nous vîmes toutes les boutiques fermées, et nous crûmes remarquer beaucoup d'agitation. Nous rencontrâmes aussi, en divers endroits, des hommes armés, marchant avec une vitesse peu usitée en Turquie. Mais ni ces bruits ni cette agitation ne furent de longue durée : en exécution des ordres qu'il reçut de Suleiman, le janissaire aga monta à cheval et parcourut les principales rues, annonçant partout que le pacha se portait bien, qu'il n'était arrivé d'autre événement au palais, que la juste et salutaire exécution du kiaya : il ordonnait, sous peine de mort, que chacun ouvrît sa boutique et vaquât à ses affaires. Plusieurs détachemens de janissaires se

répandirent, pour le même objet, dans tous les quartiers de la ville.

Dans l'instant tout rentra dans l'ordre. Cet événement ne fut plus regardé que comme une exécution ordinaire, que le kiaya s'était attirée par sa conduite. Cependant on s'épuisait en conjectures sur les causes de cette mort : on voyait bien que l'ambition du kiaya y avait donné lieu ; mais on ignorait ce qui avait pu déterminer le pacha, dans les circonstances actuelles, à traiter si rigoureusement un homme sur qui, depuis trente ans, il s'était plu à accumuler ses bienfaits : nous l'apprîmes le jour même par un des premiers officiers de la garde.

Quelques jours avant cet événement, le pacha reçut de la Porte son firman de confirmation pour une année, ainsi qu'il est d'usage dans toute la Turquie. Le Tartare qui l'avait apporté, était chargé en même tems d'un paquet qu'il ne devait remettre qu'au pacha : il était envoyé par l'homme d'affaires que celui-ci entretenait à la capitale. Ce paquet contenait les lettres originales que le kiaya avait écrites à la Porte pour obtenir la place de son bienfaiteur. Il faisait beaucoup valoir dans ses lettres les services qu'il rendait depuis long-tems à la Porte ; parlait de ses talens avec orgueil ; disait que, par une bonne et sage administration, il avait considérablement accru les revenus du pachalik, et qu'il pouvait en conséquence porter à un taux beaucoup plus haut la taxe accoutumée ; il offrait même, pour le moment, des sommes considérables ; il s'étendait ensuite beaucoup sur l'incapacité de Suleiman, depuis qu'il était atteint d'une maladie de langueur qui devait finir, suivant l'avis des médecins, par le conduire au tombeau.

A la lecture de ces lettres, le pacha s'était décidé sur le champ à punir de mort son protégé ; il en avait le droit en sa qualité de visir : le kiaya la méritait comme convaincu du plus noir des complots ; mais comme celui-ci avait tout le pouvoir en main, il n'était pas facile d'exécuter cette sentence. C'en était fait du pacha si le kiaya avait eu le moindre soupçon de ce qui se tramait contre lui. Il fallut donc avoir recours à la ruse ; il fallut assassiner en traître

l'homme qu'on ne pouvait conduire à l'échafaud. Le khasnadar ou trésorier du pacha, à qui celui-ci promit sa fille et les deux titres de celui qu'on avait à punir, se chargea d'une exécution que les lois et les mœurs européennes réprouvent, que le despotisme et l'habitude autorisent en Turquie; et, pour être plus sûr du succès, il s'associa ceux de la garde du pacha, qui étaient les plus dévoués à leur maître.

C'est ainsi que périt le plus ambitieux et le plus ingrat des hommes : on trouva chez lui plus d'un million de sequins, dont il avait voulu faire l'instrument de sa perfidie.

Cette mort n'eut aucune suite : ni les principaux officiers du kiaya, ni ses meilleurs amis ne furent arrêtés : le frère même, qui vint nous voir peu de jours après, sous prétexte d'indisposition, ne perdit pas une place lucrative qu'il devait aux bienfaits du pacha.

Le lendemain de cet événement nous fûmes au sérail. Nous trouvâmes le pacha fort tranquille et en bonne santé. Nous lui annonçâmes que nous étions à la veille de notre départ. Il nous offrit alors d'épuiser pour nous ses trésors : je vous dois la vie, nous dit-il encore une fois ; jamais je ne pourrai assez faire pour vous témoigner ma reconnaissance. Nous répondîmes à ces offres, que le traitement que nous avions de notre gouvernement nous suffisait, et que nous étions assez récompensés par la satisfaction que nous éprouvions d'avoir pu contribuer à conserver un homme bien précieux à tous les gens de bien. Nous reçûmes le lendemain deux chevaux, deux schals de Cachemire, et deux mille piastres qu'il eût été fort indécent de refuser. Mais ce que nous appréciâmes encore plus que ces présens, ce furent les lettres que le pacha nous fit remettre pour le khan de Kermanchah, pour les ministres et les principaux officiers du roi de Perse, lettres sans lesquelles il nous eût été impossible de bien remplir notre mission.

Mais avant de quitter Bagdad et nous acheminer vers la Perse, qu'il nous soit permis de jeter un coup-d'œil sur la Mésopotamie, et faire remarquer combien elle diffère dans ses diverses parties. Nous décrirons ensuite les environs de Bagdad, que nous n'avons

bien observés qu'à notre retour, mais que nous plaçons ici afin de ne pas interrompre ce que nous avons à dire sur cette contrée intéressante. Nous terminerons par un apperçu du commerce actuel de Bagdad et de Bassora avec l'intérieur de l'Empire othoman, l'Arabie, la Perse et l'Inde.

CHAPITRE XIV.

Coup-d'œil sur la Mésopotamie ; sa division géographique, sa température, ses productions. Histoire naturelle.

En jetant un coup-d'œil sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, et sur l'espace de terre compris entre ces deux fleuves, depuis le lieu de leur naissance, jusqu'à leur confluent à Korna, et même jusqu'à leur embouchure dans le golfe Persique, on remarquera qu'il y a peu de contrées sur le globe, plus dignes de fixer l'attention du géographe, de l'historien, du philosophe et de l'homme d'État. En est-il, en effet, sur lesquelles on ait vu figurer plus de villes célèbres, où l'on ait livré plus de batailles mémorables, où l'on ait vu se succéder plus de nations diverses? Les Assyriens et les Mèdes, les Babyloniens, les Arméniens et les Perses, les Grecs, les Parthes et les Romains, les Arabes, les Croisés et les Turcs se sont successivement établis sur ces riches et fertiles contrées, et les ont, ou ravagées, ou enrichies; y ont fait fleurir les arts ou étouffé l'industrie ; y ont attiré tout le commerce de l'Orient ou en ont obstrué tous les canaux.

Mais, sans nous livrer à des recherches qui ne sont pas l'objet de nos travaux, et ne considérant cette vaste contrée que sous le rapport de la physique générale, de la géoponie et de l'histoire naturelle, nous la trouverons bien digne aussi de fixer un moment toute notre attention.

La Mésopotamie ou cette étendue de terre qui se dirige entre les deux fleuves du nord-ouest au sud-est, dans une longueur de deux cents lieues, et une largeur très-irrégulière, mais beaucoup moindre, me paraît devoir être divisée en quatre zônes bien distinctes, quant à l'élévation du sol, la nature des terres, les productions végétales et la température de l'air.

La

La première zône, ou la plus septentrionale, s'étend des sources de l'Euphrate et du Tigre, situées vers le 39e. degré de latitude, jusqu'au 37e. deg. et 20 min. ou environ, où se trouvent les villes de *Sémisat*, sur l'Euphrate; *Severek*, au pied du mont Taurus; *Merdin*, sur le mont Masius, et *Gézirêh*, sur le Tigre. Cette zône faisait partie autrefois de la grande Arménie, et se nommait *Sophena*. La seule ville un peu considérable que l'on y voie aujourd'hui, indépendamment de celles que nous venons de nommer, c'est Diarbékir, qui est la résidence d'un pacha de premier rang.

Cette partie de la Mésopotamie est élevée, montagneuse, assez fertile; elle abonde en sources. L'hiver y est froid : il y neige et il y pleut souvent, depuis vendemiaire jusqu'à la fin de floréal. Le sommet des plus hautes montagnes seulement y est couvert de neige toute l'année. L'été y est sec, assez doux sur les hauteurs, assez chaud dans les plaines et les vallées.

Elle produit des pâturages excellens, des grains et des fruits en quantité. On y cultive la vigne, le mûrier. On en exporte de la soie, beaucoup de noix de galles, de la gomme adragant, du poil de chèvre, de la laine, du miel, de la cire et un peu de coton. On voit sur la plupart des montagnes, des forêts de chênes, de pins, de sapins, d'érables, de frênes, de châtaigniers, de térébinthes. On fait de l'huile à manger avec les graines de sésame, et l'huile à brûler avec celles de ricin.

Il y a plusieurs mines de cuivre, presque aussi riches que celles des environs d'Erserum et de Trébisonde. Il y en a quelques-unes d'orpin ou orpiment. On dit aussi qu'il y a, près de Kéban et d'Argana, des mines d'argent, de plomb et même d'or, que l'on exploite, et dont on envoie le produit à Constantinople : on y trouve aussi beaucoup de volcans éteints.

Les villes, bourgs et villages de cette première zône sont peuplés de Turcs, d'Arméniens et de Curdes qui se livrent à l'agriculture et au commerce, font quelques marroquins, fabriquent quelques étoffes de laine ou de coton, exploitent les mines et travaillent à divers ustensiles de cuivre. Mais les Curdes sont plus ordinairement pasteurs : leurs villages sont presque déserts une bonne partie de

l'année, parce qu'ils descendent l'hiver, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux, dans les lieux les plus tempérés de la Mésopotamie et du Curdistan, où ils sont assurés de trouver des pâturages abondans. Ils vont, l'été, sur les montagnes de l'Arménie, de l'Aderbigian et de la Perse, où la fonte des neiges et la fraîcheur du climat dans cette saison entretiennent de la verdure.

La religion des Curdes est le mahométisme, auquel ils mêlent des pratiques superstitieuses que leurs pères leur ont transmises, et qui paraissent dériver de la religion qu'ils avaient avant d'embrasser celle de Mahomet. Ils tiennent fort peu à celle-ci, car ils n'ont presque pas de mosquées chez eux, ne prient point aux heures indiquées par le koran, se dispensent de jeûner au ramazan, ne vont point à la Mecque, se mêlent peu avec les Turcs, et sont même leurs ennemis. Ils ne permettent pas, lorsqu'ils le peuvent, que les Turcs pénètrent dans leurs montagnes, encore moins qu'ils s'établissent dans leurs villages. Ils ne manquent pas non plus, si l'occasion se présente, de s'affranchir des impôts auxquels la Porte les a soumis. Cet isolement, cette méfiance et la haine qu'ils ont vouée à ceux qui se disent leurs maîtres, font que les Curdes, à l'exemple des Carduques leurs ancêtres, ont conservé, au milieu des Turcs et des Persans, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langue, et une sorte de liberté dont ils paraissent très-jaloux.

Les Curdes sont plus grands et plus forts que les Arabes : leur teint est plus blanc, et leur physionomie plus belle. Les femmes, en général, nous ont paru avoir la taille assez haute, le teint fort blanc, vivement coloré ; les yeux noirs ou bleus, le nez saillant, la tête ovale, le sein grand, bien soutenu. Elles ne se voilent pas en sortant de leurs maisons ou de leurs tentes, et se montrent chez elles sans répugnance.

Les Curdes ont, dans le pachalik de Diarbékir, huit sandjiaks ou arrondissemens militaires, et conséquemment huit sandjiaks-beys ou chefs de division, qui se réunissent et marchent sous les enseignes du pacha de Diarbékir. Ces sandjiaks sont *Sagman*, *Kulib*, *Mihrany*, *Tergil*, *Atak*, *Pertek*, *Chiapakchour* et *Chermek*. Les cavaliers curdes sont armés de lances comme les Arabes ; ils ont

quelquefois un sabre long, mais presque toujours un sabre court ou yatagan : ils se servent de boucliers d'un pied et demi tout au plus de longueur, sur un pied ou quinze pouces de largeur. Ceux qui n'ont pas de quoi se procurer un cheval, sont armés de la massue et du yatagan, et ont presque tous un bouclier.

Des personnes très-instruites, que nous avons consultées à Constantinople; des négocians qui ont voyagé dans toutes les parties du Curdistan et de la haute Arménie, ceux qui, à Merdin, à Mossul, à Bagdad, sont en relation directe avec les Curdes pour affaires de commerce, nous ont tous évalué à près d'un million tous les individus de cette nation, qui sont compris dans les pachaliks de Bagdad, de Mossul, de Diarbékir, de Van, d'Erserum et de Kars. Nous n'avons pas pu de même avoir une évaluation de ceux qui sont en Perse, depuis Amadan et Kermanchah, jusqu'à Sultanie et Tauris.

Il n'y a pas de doute que les Curdes ne soient les descendans des Carduques, dont parle Xénophon dans la retraite des dix mille : l'identité de nom et de lieu et la conformité de mœurs ne laissent aucun doute à ce sujet. Mais les Carduques étaient-ils aux Mèdes ce que les Turcomans sont aujourd'hui aux Turcs ou Othomans? ou étaient-ils un peuple aussi distinct de leurs voisins, que les Curdes le sont des Turcs? Je serais porté à croire que les Mèdes n'étaient que la portion conquérante des Carduques plus civilisée, et devenue par-là plus populeuse. Je laisse cependant ce doute à éclaircir à ceux qui sont plus familiarisés que moi avec l'Histoire ancienne, et qui ont fait des recherches sur l'origine, les progrès et la chute des peuples anciens. Je remarquerai seulement que les Curdes des environs de Bagdad, de Kermanchah et d'Amadan parlent la même langue, ont la même religion et les mêmes mœurs que ceux de Tauris, d'Erserum et de Diarbékir, et que cette langue, différente de la turque et de l'arabe, a de très-grands rapports avec la persane.

La deuxième zône s'étend du 37e. degré 20 minutes ou environ, jusqu'au 35e. : elle renferme les villes de Birth, d'Orfa, de Ras-al-Aïn, de Nisibis, de Mossul, les montagnes de Senjaar, celles des

environs de Ras-al-Aïn, et tout le cours des rivières Khabour et Alhaouli, jusqu'aux environs de Kirkésiéh. C'était la Mésopotamie proprement dite des Anciens, divisée en deux provinces, l'Osroène à l'occident, et la Mygdonie à l'orient.

Cette partie de la Mésopotamie est beaucoup moins élevée que l'autre, et presque toute en plaine, si ce n'est aux environs d'Orfa et de Ras-al-Aïn, où l'on voit quelques petites montagnes irrégulières, et celles de Senjaar, qui sont presque isolées. La partie que nous avons traversée, depuis Birth jusqu'à Mossul, nous a offert partout des indices de volcans éteints, et, d'après les renseignemens qui nous ont été donnés, nous soupçonnons aussi que le Senjaar fut un volcan dans les siècles les plus reculés.

Cette zône est infiniment plus fertile, plus riche, plus abondante en productions que la première, mais beaucoup moins cultivée. Sa température est assez douce l'hiver : il y gèle peu, et ce n'est même qu'à la partie la plus voisine de la première zône. Les chaleurs de l'été y sont très-fortes, et se prolongent jusqu'au milieu de l'automne. Il y pleut beaucoup à la fin de l'hiver et au commencement du printems, et peu en automne. L'été y est très-sec, et la terre y est desséchée de bonne heure.

Si ce pays était un peu plus arrosé, soit par les pluies, soit au moyen des irrigations, il ne le céderait, pour l'abondance et la diversité de productions, à aucun pays de la terre. En effet, lorsque les pluies du printems se prolongent un peu, les orges et les fromens s'élèvent à une grande hauteur, et produisent trente et quarante fois autant que la semence confiée à la terre. Dans l'état actuel, les pâturages y sont excessivement abondans et les troupeaux fort nombreux. On y récolte des grains et des légumes de toute espèce, un peu de riz, beaucoup de sésame et une assez grande quantité de coton. La vigne, l'olivier et le mûrier y viennent très-bien, mais n'y sont pas assez multipliés. Les abeilles s'y plaisent singuliérement, et donnent un miel de très-bonne qualité. Les orangers, les citronniers et les cédrats y sont fort beaux. Les pêchers, les abricotiers, les amandiers, les figuiers, les grenadiers, les pruniers, les cerisiers et les poiriers y donnent des fruits

excellens. Nous pourrions citer un grand nombre d'autres productions; mais comme elles sont moins importantes, nous ne nous y arrêterons pas.

Sous un gouvernement qui favoriserait l'agriculture et l'industrie, qui garantirait aux habitans la sûreté de leurs personnes et la propriété de leurs biens, cette partie de la Mésopotamie deviendrait bientôt très-peuplée et très-riche, parce qu'il n'y a pas de contrée sur la Terre où l'air soit plus sain, et le sol plus fertile et plus productif. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce pays étant ravagé, d'un côté par les Curdes, et de l'autre par les Arabes, la population, qui y était très-considérable autrefois, a disparu complétement en beaucoup d'endroits, parce que là où les habitans n'ont plus été assez nombreux pour se faire respecter eux-mêmes de ces deux peuples pasteurs et guerriers, ils ont abandonné leurs champs et leurs foyers, et ont été chercher ailleurs la tranquillité dont ils ne jouissaient plus chez eux.

La troisième zône s'étend jusqu'au 33e. degré 40 minutes, c'est-à-dire, qu'elle finit à quelques lieues au nord de Bagdad. Les Anciens la plaçaient en Arabie, sans doute à cause de la qualité des terres, qui sont les mêmes que celles du nord-est de l'Arabie.

Cette partie de la Mésopotamie est toute en plaine, et n'est susceptible d'aucune culture, si ce n'est dans les vallées que le Tigre et l'Euphrate se sont creusées pour asseoir leur lit, et où ils ont ensuite déposé une couche épaisse de limon. On ne voit partout, dans ce vaste désert, que des terres grisâtres et blanchâtres, imprégnées de sélénite et même de sel marin. Le gypse s'y montre partout à un ou deux pieds de profondeur. Le bitume n'y est pas rare non plus : on le voit couler en divers endroits à la surface de la terre.

En hiver il y gèle fort peu, et il y pleut rarement : l'été y est très-sec et excessivement chaud. Dès le milieu du printems tous les végétaux y seraient brûlés par l'ardeur du soleil si on ne voyait en abondance, parmi eux, un grand nombre de plantes grasses et d'arbustes, tels que les kalis, les salsolas, les pallasias, qui conservent au milieu même de l'été leur fraîcheur et leur verdure. On

y voit aussi, en grande quantité, une absinthe très-odorante et un petit *mimosa*. Ici le palmier, cultivé sur les bords des fleuves, peut mûrir ses fruits.

Dans l'expédition de Cyrus, l'armée, au rapport de Xénophon, y vit des ânes sauvages et des autruches ; ce qui prouve que cette partie de la Mésopotamie était aussi peu fréquentée alors, qu'elle l'est aujourd'hui. Les autruches y sont encore nombreuses ; mais l'âne sauvage y est, dit-on, rare ou ne s'y montre même plus ; il s'est réfugié sur les montagnes et dans les lieux inhabités de la Perse, où on le rencontre quelquefois. Il est possible aussi qu'il se trouve dans l'intérieur de l'Arabie.

La population de cette partie de la Mésopotamie se réduit à deux ou trois villages situés sur le Tigre, et à quelques hordes peu nombreuses d'Arabes qui parcourent en hiver ces plaines, et y trouvent pour leurs troupeaux un pâturage, sinon abondant, du moins très-savoureux : ils s'approchent, l'été, des fleuves ou des lieux élevés de la seconde zône. La rive gauche de l'Euphrate, depuis Kirkésiéh, ne présente aucune habitation, et on ne voit plus, sur la droite, que Hit et Anath.

La quatrième zône enfin, qui commence à sept ou huit lieues, au nord-ouest de Bagdad, et à quelques lieues au dessous de Hit, et se termine au confluent des deux fleuves, au 30e. degré 50 minutes de latitude, est une terre d'alluvion, parfaitement en plaine, de la plus grande fertilité lorsqu'on peut l'arroser. On doit joindre à cette zône les terres qui sont à droite et à gauche du fleuve des Arabes, depuis Korna jusqu'au golfe Persique. Elles sont toutes un produit des fleuves, et ne diffèrent que fort peu des terres basses de l'Égypte.

C'est probablement entre cette quatrième zône et la troisième qu'a dû être placé le mur de Sémiramis, afin de séparer les terres cultivables de celles qui ne l'étaient pas, et les garantir par-là des incursions des Arabes.

Cette partie de la Mésopotamie, qui était plus spécialement désignée sous le nom de Babylonie, ressemble beaucoup au Delta par la température de l'air, la nature des terres et la diversité des

productions : il y fait seulement, ainsi que nous l'avons déjà dit, un peu plus froid en hiver lorsque les vents soufflent pendant quelques jours du nord et du nord-est, et un peu plus chaud en été à cause du plus grand éloignement de la Méditerranée, d'où lui vient le vent rafraîchissant. Les terres y sont aussi un peu moins fertiles, parce qu'elles ne reçoivent pas le limon des fleuves avec la même régularité que celles du Delta. Il faut nécessairement les arroser pour qu'elles produisent, et les garantir avec soin des inondations, qui sont ici dévastatrices, parce qu'elles sont trop subites et trop irrégulières. C'est ce à quoi sans doute s'étaient appliqués les peuples qui ont été autrefois les maîtres de ces contrées ; car on voit partout quelques restes d'anciens canaux : on rencontre de même, en beaucoup d'endroits, des amoncellemens de terre, qui se prolongent à de grandes distances en ligne droite, et qui entourent des terrains parfaitement nivelés. On croit reconnaître que la plupart des terres étaient disposées en échiquier : chaque propriété, soit qu'elle fût carrée ou de forme triangulaire, avait ses bords élevés, autant pour la garantir des inondations, que pour avoir la facilité d'y introduire les eaux d'irrigation sans nuire aux cultures voisines.

Le Tigre et l'Euphrate, comme on sait, n'ont pas leurs crûes régulières et constantes comme le Nil. Si les pluies qui tombent au printems sur les frontières de la Perse et de la Turquie, et sur les contrées les moins élevées du Curdistan, de l'Arménie et de la partie supérieure de la Mésopotamie, se mêlent tout à coup aux eaux qui proviennent de la fonte des neiges, alors les deux fleuves reçoivent un volume d'eau qu'ils ne peuvent contenir ; alors les lieux les plus bas sont inondés, tandis que ces fleuves ne débordent pas si les eaux de pluie sont peu abondantes, et la fonte des neiges lente et successive.

Il en est de même en automne et en hiver: si les pluies sont tout à coup abondantes dans la première et la seconde zône de la Mésopotamie, dans le bas Curdistan et sur les frontières de la Perse, l'Euphrate et le Tigre se répandent sur les terres de la quatrième zône, et y causent des ravages plus ou moins considérables.

Il ne pleut jamais dans cette partie de la Mésopotamie, depuis floréal jusqu'en brumaire, et très-rarement pendant les autres mois de l'année; ce qui fait qu'on n'y peut cultiver que les terres arrosées par l'eau des fleuves : mais les habitans de ces contrées, plus prévoyans et plus industrieux sans doute que les Égyptiens, ont été bien moins exposés à des famines que ces derniers, parce que, ne comptant jamais sur les inondations pour ensemencer leurs champs, tâchant même de les en garantir, ils étaient parvenus à les arroser toutes les fois qu'ils en avaient besoin.

Il y a lieu d'être surpris que, avec tous les moyens que les Égyptiens avaient lorsque tout le pays qu'ils occupaient, était coupé par des canaux; lorsqu'ils pouvaient répandre sur leurs terres les eaux du Nil par des moyens mécaniques, et les y laisser séjourner si la crûe n'était pas assez forte; lorsqu'ils pouvaient de même faciliter l'écoulement des eaux si le fleuve s'élevait un peu trop, il est surprenant, dis-je, qu'ils aient pu être exposés à mourir de faim dans les deux extrêmes de la crûe du fleuve. Lorsqu'on y réfléchit, on doit avoir une idée bien désavantageuse de leurs connaissances hydrauliques et agricoles, ainsi que de leur gouvernement, qui n'avait jamais su éclairer le peuple sur ses intérêts, ni prévenir les famines par des achats de grains chez les nations voisines.

Les Babyloniens étaient exposés aux mêmes fléaux que les Égyptiens. Les vents de sud, à la vérité, sont moins pernicieux en Arabie qu'en Égypte, parce qu'ils n'ont point à parcourir une étendue de terre aussi grande et aussi embrâsée que celle de l'Afrique; mais ils sont néanmoins très-nuisibles à la plupart des végétaux, en ce qu'ils hâtent leur maturité, et qu'ils dessèchent considérablement la terre : ils agissent peut-être aussi sur eux à peu près de la même manière qu'ils agissent sur nous, en rendant l'air atmosphérique moins propre à la respiration.

A la suite de ces vents on voit arriver, de l'intérieur de l'Arabie et des contrées les plus méridionales de la Perse, des nuées de sauterelles dont le ravage, pour ces contrées, est aussi fâcheux et presque aussi prompt que celui de la plus forte grêle en Europe : nous en avons été deux fois les témoins. Il est difficile d'exprimer l'effet

que

que produisit sur nous la vue de toute l'atmosphère, remplie de tous les côtés, et à une très-grande hauteur, d'une innombrable quantité de ces insectes, dont le vol était lent et uniforme, dont le bruit ressemblait à celui de la pluie. Le ciel en était obscurci, et la lumière du soleil considérablement affaiblie. Dans un moment les terrasses des maisons, les rues et tous les champs furent couverts de ces insectes, et, dans deux jours, ils avaient presque entiérement dévoré toutes les feuilles des plantes. Mais heureusement ils vécurent peu, et ne semblèrent avoir émigré que pour se reproduire et mourir. En effet, presque tous ceux que nous vîmes le lendemain étaient accouplés, et les jours suivans tous les champs étaient couverts de leurs cadavres (1).

A la suite de ces sauterelles on voit toujours arriver le *samarmar* ou *samarmog* (2), connu des naturalistes sous le nom de *merle-rose*. L'hiver il habite l'Indoustan, l'intérieur de l'Afrique et

---

(1) *Acridium* peregrinum, *thorace lineâ elevatâ, segmentis tribus, corpore flavo, alis hyalinis, basi margineque exteriori flavescentibus.*

Cet insecte n'est point une sauterelle, mais un criquet : nous l'avons nommé sauterelle pour nous conformer au langage reçu. Il diffère de toutes les espèces désignées jusqu'à présent comme voyageuses. Tout son corps est d'un beau jaune, avec les élytres marquées de taches et de bandes obscures. Les ailes ont leurs nervures jaunes et obscures ; elles sont d'ailleurs transparentes, et ont une faible couleur jaune à leur base et au bord extérieur qui se perd insensiblement en s'avançant vers le milieu de l'aile. Les jambes postérieures sont jaunes comme le reste du corps, mais l'extrémité des épines est d'un beau noir. Le corcelet a une ligne au milieu, moins élevée que dans le criquet émigrant, et trois lignes transversales enfoncées, indépendamment de celle moins marquée qui se trouve près du bord antérieur. Les mandibules sont d'un jaune-gris. On voit une pointe conique, perpendiculaire, assez marquée entre la base des premières pattes. Ce criquet a ordinairement depuis deux pouces et demi jusqu'à deux pouces et trois quarts de la tête au bout des ailes. Il est quelquefois d'un rouge clair et pâle, au lieu d'être jaune. Je l'ai trouvé en Égypte, en Arabie, en Mésopotamie et en Perse.

(2) Merle-Rose. Buffon, pl. enlum. 251.

Turdus roseus. Linn. Syst. nat.

Latham *ind. ornithol.*

Turdus seleucis. Forsk. Descript. anim.

de l'Arabie, et vient, l'été, en Perse, en Arménie, en Mésopotamie et dans presque toute l'Asie mineure : il paraît rarement en Grèce et dans les îles de l'Archipel. C'est une des plus belles espèces de ce genre. La tête, le cou, les pennes des ailes et la queue sont d'un beau noir, avec des reflets verts et pourpres. La poitrine, le ventre, le dos et le croupion sont d'un beau rose. Le bec et les pieds sont jaunes. Le mâle seul est orné d'une huppe noire, qui se porte en arrière.

Le samarmar semble suivre les sauterelles dans leur émigration, non-seulement pour s'en nourrir, mais même pour les détruire; car il en tue bien plus qu'il n'en mange. Il attaque de même presque tous les insectes. Cet oiseau est en vénération dans tout l'Orient, à cause du bien qu'il y fait. Personne ne se permettrait de le tuer ou de lui faire du mal en présence d'un Musulman. On raconte, à son égard, une infinité d'histoires aussi absurdes les unes que les autres.

Ce serait ici peut-être le lieu de présenter une description rapide des productions naturelles, appartenantes aux règnes animal et végétal des quatre zônes de la Mésopotamie; mais nous la renvoyons à un ouvrage que nous méditons. Nous nous contenterons, pour le moment, de dire un mot du lion d'Arabie, qui diffère, à quelques égards, de celui d'Afrique; de signaler l'ichneumon de Bagdad, et de faire connaître deux lézards extrêmement communs dans les deux dernières zônes.

Le lion qui habite la partie de l'Arabie et de la Perse, voisine du fleuve des Arabes, depuis le golfe Persique jusqu'aux environs de Hellé et de Bagdad, est probablement l'espèce de lion dont Aristote et Pline ont parlé, et qu'ils regardaient comme une espèce différente, sous plusieurs rapports, de celle qui est répandue dans l'intérieur de l'Afrique (1). Le lion d'Arabie n'a ni le courage, ni

(1) Aristote, *Hist. des Anim.* liv. 9, chap. 44, distingue deux espèces de lions; l'un plus rond, dont la crinière est plus crépue, et qui est plus timide; l'autre, qui a le corps plus alongé et une belle crinière; celui-ci est plus courageux.

Leonum duo genera, compactile et breve crispioribus jubis. Hos pavidiores esse

la taille, ni même la beauté de l'autre. Lorsqu'il veut saisir sa proie, il a plutôt recours à la ruse qu'à la force : il se tapit parmi les roseaux qui bordent le Tigre et l'Euphrate, et s'élance sur tous les animaux faibles qui viennent s'y désaltérer ; mais il n'ose attaquer le sanglier, qui est ici fort commun, et fuit dès qu'il apperçoit un homme, une femme, un enfant. S'il attrape un mouton, il s'échappe avec sa proie; mais il l'abandonne, pour se sauver, lorsqu'un Arabe court après lui. S'il est chassé par quelques cavaliers, ce qui lui arrive assez souvent, il ne se défend point, à moins qu'il ne soit blessé, et qu'il n'y ait pour lui aucun espoir de salut par la fuite. Dans ce cas, il est capable de s'élancer sur l'homme et de le mettre en pièces avec ses griffes; car c'est encore plus le courage que la force qui lui manque. Achmed, pacha de Bagdad depuis 1724 jusqu'en 1747, en eût été déchiré après avoir rompu sa lance dans une partie de chasse, si son esclave Suleiman, qui lui succéda au pachalik, ne fût venu promptement à son secours, et n'eût percé d'un coup de yatagan le lion déjà blessé par son maître.

Nous avons vu dans la ménagerie du pacha de Bagdad cinq individus de cette race ; ils y étaient depuis cinq ans, et avaient été pris jeunes aux environs de Bassora : il y avait trois mâles et deux femelles; les premiers étaient un peu plus gros que les autres, et tous ressemblaient beaucoup à l'espèce d'Afrique, si ce n'est qu'ils étaient plus petits, et n'avaient point de crinière. On nous assura qu'ils n'en auraient jamais, et qu'aucun lion de ces contrées n'en obtenait. Nous avons souvent regretté de n'en avoir pas demandé deux au pacha, un mâle et une femelle, pour les comparer de près à l'espèce d'Afrique, et nous assurer si le lion d'Arabie doit être regardé comme une espèce distincte de l'autre, ou comme une race dégénérée.

Il y a dans les jardins de Bagdad une èspèce de mangouste qui n'est pas plus grande qu'un écureuil, et qui ressemble beaucoup à l'ichneumon d'Égypte, si ce n'est qu'elle est cinq à six fois plus

---

quàm longo simplicique villo, eos contemptores vulnerum. Plin. *Hist. nat. lib.* 8, *cap.* 16, *p.* 181.

petite, plus déliée, plus jolie; qu'elle a le pelage plus fin, et qu'elle s'apprivoise plus aisément. On la nomme, dans le pays, *rat palmiste*, non qu'elle vive sur les dattiers ni se nourrisse de son fruit, mais probablement parce qu'elle se tient dans les jardins tous plantés de dattiers. Nous en avons gardé trois pendant quatre ou cinq mois, et nous les avons nourries, comme celle d'Égypte, de viande, de poissons et d'œufs. Cette mangouste se familiarise en quelque sorte comme le chat; mais elle est plus colère que lui et se fâche plus aisément. Elle se tient sur la main, sur les genoux, se laisse prendre; mais au moindre geste qui lui déplaît, à la moindre pression qu'on lui fait en la prenant, elle donne un coup de dent suivi d'un glapissement, qui est son cri ordinaire de colère. Elle grogne en mangeant comme l'ichneumon, et comme lui elle est très-sensible au froid. Elle se cachait l'hiver dans nos lits ou sous les matelas de nos divans. Nous la regardons comme une espèce différente de celle de l'Inde et de toutes celles qui sont décrites. Nous avons perdu les trois individus que nous avions préparés avant notre départ.

Nous avons trouvé dans ces contrées un grand nombre de lézards, un entre autres plus long et plus gros que le bras d'un homme; il se fait dans les champs un terrier semblable à celui d'un renard: nous en avions préparé deux individus que nous avons perdus. Nous avons été plus heureux pour les espèces que nous avions mises dans l'eau-de-vie de dattes : elles s'y sont très-bien conservées. La première espèce (*Pl.* 29, *fig.* 2) est assez rare : nous ne l'avons vue que sur les arbustes des environs de Bagdad (1). Elle se nourrit d'insectes, et nous a paru être de la plus grande agilité : elle appartient au genre agame. L'autre espèce (*Pl.* 29, *fig.* 3) est très-commune en Perse et au nord de l'Arabie. Elle fait son trou dans la

(1) *Agama* agilis, *squammis dorsalibus carinatis, ventralibus simplicibus.* Tab. 29, fig. 2. Elle est d'un gris-jaunâtre, un peu mélangée d'obscur : ses écailles sont petites, irrégulières sur la tête, rhomboïdales sur le corps; celles du dos et de la queue ont une ligne élevée, qui se prolonge en angle aigu, et se termine en une pointe beaucoup plus marquée sur le cou. Les écailles du ventre sont lisses.

terre, et court à sa surface avec assez d'agilité pendant la forte chaleur du jour, mais le matin nous la trouvions quelquefois dans une sorte d'engourdissement qui ne lui permettait pas de se sauver. Elle appartient au même genre que la précédente (1).

---

(1) *Agama* ruderata, *grisea*, *fusco maculata*, *squammis dorsalibus inæqualibus quibusdam verrucosis*. Tab. 29, fig. 3. Elle est d'un gris-clair, nuancé d'un gris nébuleux. La tête et tout le dessus du corps sont couverts d'écailles de grandeur inégale, dont quelques-unes, plus grandes et plus élevées, ressemblent à de petites verrues. Les écailles de la queue ont une ligne élevée au milieu; celles du ventre sont simples, rhomboïdales, un peu terminées en pointe.

La langue de ces deux espèces est grosse, courte et arrondie.

CHAPITRE XV.

Description des environs de Bagdad. Agerkouf. Tak-Kesré. Al-Médaïn. Babylone. Hellé. Mesched-Hossein. Cufa et Mesched-Ali. Des Arabes ouhabis.

COMME toutes les grandes villes de l'Empire othoman, Bagdad n'est entouré que de terres incultes. A peine voit-on quelques jardins à sa partie supérieure et inférieure, que l'on arrose péniblement avec les eaux du Tigre. Il serait pourtant bien facile de tirer parti de la Diala, rivière assez grande, qui vient se jeter dans le Tigre, à trois lieues au dessous de la ville. On amènerait avec peu de dépenses une partie de ses eaux jusqu'au pied des murs, comme on les avait sans doute amenées autrefois, et l'on fertiliserait, à l'orient du fleuve, un terrain d'alluvion, qui ne demande que des bras et de l'eau pour se couvrir des plus riches moissons. La Mésopotamie, à l'occident, toute inculte, presque toute couverte de marais fangeux, où croissent des joncs et des roseaux, semble appartenir, à regret, à un peuple qui ne connut jamais les vraies sources de la prospérité des nations, qui vit dans l'indigence sur un sol fertile, et dans la contrée que les plus riches productions de l'Inde doivent franchir pour se rendre à leur destination.

Ainsi, comme on voit, nous n'avons rien à dire des environs de Bagdad, sous le point de vue d'utilité ou d'agrément. Ici, point de maisons de campagne, point de promenades, point de lieux de récréation et de plaisirs, point de sites agréables ou pittoresques : des déserts et des tombeaux, le silence et l'uniformité, voilà ce qu'on voit, voilà ce qu'on remarque autour de cette ville. Nous avons déjà dit un mot des deux villages qui sont au nord et au nord-ouest de Bagdad, près du Tigre, et qui sont des lieux de dévotion, l'un pour les Turcs, et l'autre pour les Persans. Il nous reste à parler de quelques ruines : c'est presque partout ce que

cet Empire offre aujourd'hui de plus curieux et de plus intéressant.

A quatre lieues à l'ouest de Bagdad on voit un monument antique, connu des Chrétiens sous le nom de *Tour de Nembrod*, ou *Tour de Babel*, et des Arabes, sous celui d'*Agerkouf*. C'est une masse solide, carrée, construite en briques, que l'on a attaquée sur deux de ses faces afin d'y pénétrer, dans l'intention sans doute d'en connaître la destination, ou d'y chercher des trésors que les Arabes supposent être enfermés dans tous les édifices anciens.

La construction de ce monument est si différente de tout ce qu'on voit ailleurs, qu'il n'est pas peut-être hors de propos d'entrer dans quelques détails à son égard. Les briques qu'on y a employées ne sont pas cuites au feu, mais seulement séchées et durcies au soleil : elles ont environ treize pouces en carré de surface, et deux pouces et demi d'épaisseur. On les a posées à plat, les unes sur les autres, et cimentées avec la même terre dont elles furent faites. On en compte huit ou dix rangées, qui forment une couche de deux pieds ou deux pieds et demi d'épaisseur. On a placé au dessus de ces briques quatre ou cinq pouces de gravois ou terre grossière, puis une couche de deux à trois pouces, formée de trois rangées de paille ou de roseaux qui se croisent. Les couches de briques recommencent au dessus de celles de roseaux, et les gravois sont toujours placés au dessus des briques. Le tout se continue avec le même ordre jusqu'au sommet de la tour. La seule chose que nous ayions remarquée, c'est que les lits de briques ne sont pas toujours égaux : on en voit qui ont à peine deux pieds d'épaisseur, et d'autres qui en ont près de trois. On avait ménagé, à peu de distance les uns des autres, des trous carrés, qu'on dirait avoir servi aux échafaudages, et peut-être aussi à faciliter le desséchement de cette masse; car on voit évidemment qu'ils pénètrent fort avant dans l'intérieur.

Les lits de paille, qui saillent aujourd'hui hors des briques, paraissent de loin; ils sont parfaitement conservés, et ont résisté au tems, bien plus que n'aurait fait le bois le plus dur. Ils ont seulement un peu bruni là où ils ont été exposés à l'air. Si l'on parvient

à les retirer, ainsi que nous avons fait aux murs de Ctésiphon, on reconnaît qu'ils ont appartenu à la même plante qui croît abondamment sur la rive des deux fleuves, et dans les marécages qu'ils forment (1).

Ce qui porterait à croire que ce monument n'a jamais eu plus d'élévation qu'on ne lui en voit aujourd'hui, c'est qu'il est terminé par une couche épaisse de terre, qu'on suppose avoir formé un terrassement à son sommet. Cependant il n'est pas douteux que les vents et les pluies n'aient dégradé la partie supérieure, puisque celles des faces que la main de l'homme n'a point attaquées, ont été un peu entamées, et l'auraient été davantage si les couches de paille ne les avaient garanties.

On doit conjecturer aussi que ce monument est massif, attendu que, entamé presque jusqu'au centre, à sa face méridionale et à sa face occidentale, on n'a découvert aucune cavité. Les couches de briques, de gravois et de paille sont disposées comme à l'extérieur: on y voit aussi les trous carrés dont nous avons parlé plus haut. La face septentrionale présente à la vérité, aux deux tiers de sa hauteur, une ouverture semblable à une porte; mais il est évident qu'elle a été faite lorsqu'on a voulu sonder ce monument; car les parois sont irrégulièrement taillées, et aucune brique n'y est entière.

A cent pas de là, du côté du midi, on voit une butte de terre de quelques toises d'élévation, qui laisse appercevoir quelques gros murs bâtis en briques cuites. Nous les avons regardés comme les restes d'un palais ou d'un temple. On voit aussi plusieurs autres buttes plus petites, qui s'annoncent également comme les restes d'autant d'édifices; de sorte qu'il est possible qu'Agerkouf soit le site d'une ville ancienne.

Mais à quel usage ce monument fut-il destiné? On ne peut le regarder, ni comme un palais, ni comme un temple, ni comme une forteresse. On le prendrait plutôt pour un lieu d'observation

(1) C'est une espèce de graminée, qui diffère peu de celle nommée par Linné *Uniola bipinnata*, *Spec. pl.* et par Retzius *Poa cynosuroides*.

s'il

s'il existait sur l'une de ses faces des traces d'escalier par où on aurait pu monter à son sommet, si l'on voyait quelques restes de porte qui pût faire présumer que cet escalier avait été pratiqué dans l'intérieur. En effet, bâti sur un terrain uni, à six lieues de l'Euphrate, à quatre du Tigre, à cinq ou six du mur de Sémiramis, ce monument, haut peut-être de plus de cent pieds (1), pouvait être un lieu propre à avertir les Babyloniens de l'approche de leurs ennemis. Il pouvait, par sa hauteur, permettre à l'homme de porter au loin ses regards, et transmettre, par des signaux, ce qu'il appercevait à une grande distance.

Cependant si on réfléchit qu'il eût été bien inutile de bâtir, à grands frais, une masse aussi considérable pour n'obtenir qu'un lieu d'observation, on est alors porté à croire qu'à l'imitation des Égyptiens, les habitans de Babylone élevèrent ce monument à la mémoire de quelqu'un de leurs rois, qu'ils le destinèrent à contenir ses dépouilles; et qu'au lieu de lui donner une forme pyramidale, qui n'eût pas résisté aux vents et aux pluies à cause des matériaux qu'on y employa, ils lui donnèrent une forme carrée. On peut conjecturer, dans ce cas, que la butte et les élévations dont nous avons parlé ne furent autre chose qu'un temple, et des maisons de prêtres, qu'on avait bâties à l'entour du monument, ainsi qu'on le voit auprès des pyramides.

Si nous partons maintenant de Bagdad, et si nous suivons la rive gauche du Tigre en descendant, nous traverserons, après trois heures de marche, la *Diala*, rivière à peu près aussi grande que la *Marne*. Après avoir marché encore deux heures et demie, nous nous trouverons sur les ruines de Ctésiphon, et nous remarquerons un vaste monument, nommé *Tak-Kesré* ou *Aiouan-Kesré*, dont on voit la description dans le *Journal des Savans* (2), et la figure dans le *Voyage de Ives*. Ce monument, bâti en briques cuites, est à un quart de lieue du Tigre. Il présente, à l'orient, une façade de

---

(1) Il lui en reste plus de soixante-dix.

(2) Décembre 1790, p. 797. *Mémoire sur les Antiquités babyloniennes*, par M. Beauchamp.

deux cent soixante-dix pieds de long sur quatre-vingt-six de hauteur. Au milieu est un portique ou grande voûte de soixante-seize pieds de largeur, cent quarante-huit de profondeur et quatre-vingt-cinq de hauteur. Les murs de la voûte ont vingt-trois pieds d'épaisseur, et ceux de la façade dix-huit.

La façade présente au rez-de-chaussée six fausses portes, et deux autres qui sont ouvertes. On y voit aussi quatre rangées de fausses fenêtres, fort rapprochées les unes des autres, que l'on dirait avoir été des niches à statues : elles ont à peine un pied d'enfonçement. La rangée qui est immédiatement au dessus des portes, a ses fausses fenêtres beaucoup plus petites que les autres. Aucune d'elles ne paraît avoir été ouverte ; ce qui suppose que ce n'est pas par cette façade que les appartemens étaient éclairés.

Ce monument est un peu dégradé à la partie supérieure de la façade, ainsi qu'à la partie antérieure de la voûte ; mais les côtés ont bien plus souffert, car on doit croire qu'il y avait deux corps de bâtimens, l'un au nord et l'autre au sud de la voûte, qui ont été démolis, et dont on croit reconnaître quelques vestiges. Il y a aussi, à la face occidentale, quelques restes de murs, qui font soupçonner que cet édifice s'étendait encore de ce côté.

On croit communément dans le pays, que *Tak-Kesré* ou *Aiouan-Kesré* veut dire portique ou arcade de Kosroës ; mais M. Beauchamp, dans le Mémoire déjà cité, donne à ce dernier mot une autre signification : il croit que le mot kesré ne vient pas de Kosroës, roi parthe, que l'on sait avoir habité Ctésiphon, mais de *kesere*, qui veut dire rompu. « La tradition fabuleuse, dit-il, se » conserve encore à Bagdad, qu'un vieillard voyant le Tak s'ébran» ler, annonça qu'il était né un grand prophète qui ramènerait » tous les peuples à la connaissance du vrai Dieu : l'on peut donc » croire que les premiers Musulmans arabes, enthousiasmés de » leur nouvelle religion, à qui ils attribuaient une infinité de » prodiges pour l'élever sur les débris de la religion juive et de » la chrétienne, auront dit, *el-tak-kesere*, le portique est » rompu. »

Quoi qu'il en soit de cette explication, le *Tak-Kesré* ne nous

paraît pas avoir été un temple consacré au soleil, comme on l'a cru communément, mais les restes d'un vaste palais que les rois parthes firent construire à Ctésiphon, et qu'ils habitèrent tout le tems qu'ils furent les maîtres de ces contrées. Ils imitèrent en cela les rois perses, qui passaient une partie de l'année à Suze, à Babylone, et l'autre partie à Ecbatane. L'arcade, qui est restée presque intacte, était probablement un vaste salon de ce palais, que la chaleur excessive du climat rendait nécessaire; car on ne peut douter que, par son étendue, l'épaisseur de ses murs et son exposition à l'orient, il ne dût être très-frais, et tenir lieu de ce serdap ou salon voûté, et enfoncé de quelques pieds dans la terre, où tous les habitans de Bagdad passent leur journée en été. Le palais des rois devait avoir son serdap proportionné au luxe qu'ils étalaient : il devait, à cause de son utilité, être la pièce la plus vaste et la plus belle de tout l'édifice.

Le sol où l'on ne peut douter qu'était Ctésiphon, a près de deux milles d'étendue : on suit, en plusieurs endroits, les murs qui en formaient l'enceinte : ils étaient fort épais, assez élevés, et bâtis en grandes briques durcies au soleil et liées avec de la paille, le tout disposé par couches, à peu près comme dans le monument d'Agerkouf. On y voit par-ci par-là, des buttes de décombres et des restes de murs en briques. Il y a aussi du côté du fleuve quelques restes de fortes murailles bâties en briques cuites, pour lesquelles on avait employé le bitume au lieu de ciment. La végétation, sur le sol de cette ville, est plus abondante qu'aux environs : les plantes y sont plus vigoureuses, et les arbrisseaux plus touffus et plus forts.

A quelque distance du Tak-Kesré on voit une mosquée, élevée, dit-on, sur le tombeau du barbier de Mahomet, nommé *Suleiman-Pak, Soliman-le-Pur* : les Mahométans vont quelquefois visiter ce tombeau, et y passer plusieurs jours dans le jeûne et la prière. Le scheik arabe qui dessert cette mosquée, compte bien plus sur les offrandes des dévots Musulmans, que sur une faible rétribution que doit lui donner le pacha.

A la rive occidentale du Tigre, vis-à-vis Ctésiphon, il y avait

une autre ville, dont celle-ci ne fut d'abord que le faubourg : c'était Séleucie, dont l'accroissement, sous les Grecs, fut si considérable, que Babylone en souffrit. Séleucie devint la première ville de la contrée, et la résidence des rois; elle était à dix-huit lieues au nord-nord-est de Babylone. Nous n'avons pas visité ses ruines, parce que nous ne pûmes traverser le fleuve faute de bateaux; mais plusieurs Arabes, qui connaissaient bien ces lieux, nous dirent que l'on y voit encore les traces d'une très-grande ville : il y a, comme à Ctésiphon, beaucoup de ruines, beaucoup de décombres : les remparts sont encore très-apparens, et bâtis en briques durcies au soleil. Ces deux lieux sont désignés, par les Arabes, sous le nom d'*el-Médain* ou les *Deux Villes*.

Il nous reste à jeter un coup-d'œil sur cette Babylone, qui fut un moment peut-être la première ville du Monde, qui fut du moins la plus fameuse; de cette Babylone, la terreur des Israëlites, le fléau des Tyriens, et qui finit par être la proie des Perses et des Grecs. Le sol sur lequel elle fut assise, à vingt lieues au sud de Bagdad, ne présente, au premier aspect, aucune trace de ville : il faut le parcourir en entier pour remarquer quelques buttes, quelques légères élévations, pour voir que la terre a été presque partout remuée. Là, des Arabes sont occupés, depuis plus de douze siècles, à fouiller la terre et retirer les briques dont ils ont bâti en grande partie Cufa, Bagdad, Mesched-Ali, Mesched-Hossein, Hellé, et presque toutes les villes qui se trouvent dans ces contrées. Mais ce qui a contribué, autant que ces fouilles, à faire disparaître la presque totalité des ruines de Babylone, c'est que, bâtie sur un terrain uni, terreux, totalement privé de pierres, et dans une contrée où le bois a toujours été rare, les habitans furent obligés d'avoir recours à la terre que les fleuves ont déposée. Ils en formèrent des briques qu'ils firent durcir au soleil, et qu'ils lièrent avec le roseau qu'ils avaient sous la main. C'est par la même raison qu'ils employèrent communément, dans la construction des édifices en briques cuites, le bitume au lieu de chaux. On sent qu'un édifice bâti avec des briques qui n'étaient pas cuites, a dû, lorsqu'il a été détruit, ne laisser que de faibles traces de son existence :

les débris ont dû se confondre bientôt avec la terre environnante.

Cependant, malgré le tems et les Arabes, malgré le peu de solidité des matériaux qui y furent employés, on découvre encore quelques restes de très-grands édifices. On voit des murs très-épais, que les Arabes démolissent jusqu'à leurs fondemens; ils sont en briques cuites. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce qui paraît être les restes du temple de Bélus, que Sémiramis fit bâtir, c'est un monticule assez étendu, formé de terre à sa superficie, dans lequel les Arabes retirent de grandes briques cuites, et liées les unes aux autres par le même bitume dont nous avons parlé. Il y a entre chaque couche de briques, un mince lit de roseaux et de bitume. On a découvert dans ce monticule, dont la forme paraît carrée, et dont le pourtour est de onze à douze cents pas ordinaires, on a trouvé, dis-je, diverses cavités, mais qui n'ont pas été assez déblayées pour les suivre dans toute leur étendue et pour en deviner l'usage. Ce monticule est à une lieue au nord de Hellé, à un quart de lieue de la rive orientale de l'Euphrate.

Le temple de Bélus, selon Hérodote, était carré, et avait deux stades en tout sens : on y voyait au milieu une tour massive d'une stade; sur cette tour s'en élevait une autre; sur celle-ci une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à huit. Daprès ce rapport d'Hérodote, on est porté à croire que c'est ce temple et l'élévation prodigieuse de ses tours qui ont donné lieu à la fable de la *Confusion des langues*, dont le sens moral n'échappe pas à celui qui apprécie les choses à leur juste valeur.

Entre ce monticule et le fleuve il y a beaucoup de décombres, beaucoup de fondemens de vieux murs. C'est là où l'on trouve ordinairement les grandes briques sur lesquelles sont tracés des caractères inconnus. J'en ai rapporté une bien différente des autres : elle n'a que deux pouces et demi de long et deux pouces de large; elle est convexe d'un côté et plate de l'autre : sa plus grande épaisseur est d'un pouce. On y voit sept rangées de lettres, avec une interruption entre la troisième et la quatrième rangée. Ces

caractères paraissent avoir été tracés avec plus de soin que sur les grandes briques.

On trouve quelques ruines à l'occident de l'Euphrate : on y découvre aussi, par fois, des briques contenant des caractères ; mais nous y avons cherché en vain les traces du palais des rois : nous n'avons pu suivre non plus, ni découvrir en aucun endroit les remparts de la ville, qui avaient, selon Hérodote, cinquante coudées d'épaisseur, et cent portes d'airain massif.

A la partie la plus méridionale des ruines de Babylone, sur la rive droite de l'Euphrate, on trouve Hellé, ville de dix à douze mille habitans, bâtie depuis trois ou quatre siècles pour servir d'entrepôt aux marchandises qui se rendent à Bagdad, et qui remontent l'Euphrate plutôt que le Tigre, parce que les eaux du premier ont moins de pente que celles du second. Hellé est devenue, par cette raison, une ville assez importante : elle communique avec la Mésopotamie par un pont de bateaux. Le pacha de Bagdad y place un douanier et un sandjak-bey : celui-ci occupe, avec sa garde, le château qui est situé sur le bord du fleuve.

Hellé a une étendue assez considérable, parce qu'elle renferme beaucoup de jardins plantés de dattiers, de citronniers, de limons doux, de grenadiers. Elle est entourée d'un mur que le pacha de Bagdad entretient avec soin. Ses rues sont étroites et ne sont point pavées ; ses maisons assez basses, et bâties en vieilles briques cimentées avec de la terre. On revêt quelquefois le mur, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, d'une légère couche de plâtre afin de le rendre plus propre et plus agréable à la vue. Cette ville, selon Niébuhr, est au 32e. degré 28 minutes 30 secondes de latitude.

A deux lieues au sud-sud-ouest de Hellé, il y a des ruines assez considérables que l'on ne nous permit pas d'aller voir à cause des Arabes bédoins. M. Beauchamp, dans le Mémoire déjà cité, dit que c'est en quelque sorte une montagne de briques et de terre, où l'on voit encore sur pied une espèce de salon, ainsi qu'une grande tour carrée : il appelle ce lieu, *Brousse*, et il croit que c'est là qu'était *Borsippa* ou *Borsita*, ville dont Josèphe, Strabon et

Ptolémée ont fait mention. M. Niébuhr nomme ce lieu, *Nimbrod-birs*.

A neuf lieues au sud de Hellé, il y avait autrefois une ville arabe, nommée *Cufa* ou *Koufah*, dont il reste à peine quelques vestiges : elle était sur un canal dérivé de l'Euphrate, dans un territoire fertile et abondant. Ce canal, aujourd'hui sans eau, est nommé *Dsjarri-Zaadé* par les Arabes : c'était le *Pallacopa*, qu'Arrien dit communiquer d'un grand marais à l'Euphrate, sur la rive droite de ce fleuve, au sud de Babylone.

Les trois premiers califes firent, comme on sait, leur résidence à Médine : Ali la fit à Cufa dans les dernières années de sa vie, ainsi que Hassan son successeur. Les Ommiades, qui vinrent après, restèrent à Damas ou à quelque autre ville de la Syrie ; mais le premier des Abassides fut proclamé à Cufa. Almansour, le second, par les raisons que nous avons dites plus haut, quitta cette ville et jeta les fondemens de Bagdad. On ne sait pas à quelle époque Cufa fut ruinée ; mais il est probable que ce n'a été qu'après la prise de Bagdad par les Tartares, car il est souvent fait mention de Cufa sous le règne des Abassides.

A deux lieues ouest-sud-ouest des ruines de Cufa, on voit *Mesched-Ali* ou *Iman-Ali*, ville assez grande, qui s'est formée autour de la mosquée où l'on suppose que ce calife fut enterré, et qui fut bâtie en son honneur long-tems après sa mort.

Mesched-Ali est peuplé d'Arabes et de Persans : la moitié de la population est par conséquent sunnite, et suit la doctrine des quatre docteurs musulmans orthodoxes ; l'autre moitié est schiite, ou de la secte d'Ali. Il y a parmi les premiers quelques Turcs attachés au gouvernement.

Les Persans viennent chaque année en pélerinage à Mesched-Ali au nombre de cinq à six mille, et passent presque tous par Bagdad. Le pacha de cette ville prélève sur chaque pélerin quatre piastres d'impôt, au moyen de quoi il leur accorde toute la protection dont ils ont besoin.

Mesched-Ali n'est pas la seule ville où les Persans vont en pélerinage ; ils se rendent aussi à Mesched-Hossein ou Iman-Hossein,

où se trouve, dit-on, le tombeau de ce fils d'Ali, qui fut tué, avec un grand nombre de ses parens et de ses amis, à la bataille de Kerbela. On sait que Hossein, après la mort de Moavie, se rendant avec cent cinquante hommes et toute sa maison, à Cufa, où il y avait un parti qui l'attendait, fut rencontré par six mille hommes que Jesid, fils de Moavie, avait envoyés contre lui. Hossein périt les armes à la main, se battant en désespéré contre cette multitude d'ennemis. On lui éleva un tombeau près du champ de bataille, et sur ce tombeau on bâtit, quelque tems après, une mosquée, autour de laquelle s'est formée une ville.

Mesched-Hossein est un peu plus considérable que Mesched-Ali : elle est à six ou sept lieues au nord-ouest de Hellé, dans une position assez agréable; elle reçoit par un canal l'eau de l'Euphrate; ce qui permet aux habitans de cultiver beaucoup de dattiers autour de leur ville.

Pendant notre course à Hellé, on nous parla beaucoup des Ouhabis (Wahabis), tribu arabe qui occupe une étendue de plus de cent lieues à l'occident de Bassora et du golfe Persique, et qui se fait redouter du pacha de Bagdad, de l'iman de Mascate et du schérif de la Mecque, car elle peut facilement réunir cent mille cavaliers.

Les Ouhabis ont, outre leur ville principale, nommée *Neldsg* ou *Négeds*, résidence ordinaire du scheik, quelques bourgades situées dans les lieux les plus fertiles; mais la plupart sont errans, et n'ont d'autre habitation que leur tente. Ils élèvent des chevaux, des ânes, des chameaux et des moutons qu'ils envoient, avec leur beurre, leur fromage et leur laine, à Bagdad et à Bassora. Ils récoltent en divers endroits, du blé, de l'orge; ils cultivent aussi des dattiers, et quelques-uns viennent semer du riz sur les terrains inondés par l'Euphrate et le fleuve des Arabes.

Les Ouhabis ne croient point à la mission de Mahomet, qu'ils révèrent seulement comme un saint personnage : ils ne suivent point les préceptes du koran, et n'ont conservé du culte mahométan de leurs ancêtres, que la polygamie et la circoncision; ils n'adressent des prières qu'à l'Être suprême, de sorte qu'on les

regarde

regarde aujourd'hui comme de vrais déistes. Ils ne font point le pélerinage de la Mecque, et sont même toujours en guerre avec le schérif.

Quoiqu'ils soient humains, hospitaliers, et tout aussi probes que les autres Arabes, ils poussent le fanatisme jusqu'à massacrer chez eux quiconque ferait à haute voix la profession de foi mahométane, ou tenterait d'établir chez eux quelque autre culte religieux. Les pélerins persans qui traversent leur territoire en allant à la Mecque, sont très-circonspects; ils évitent de parler de leur religion, ou feignent de croire à l'excellence de celle des Ouhabis.

On n'était pas d'accord à Bagdad sur l'origine et l'époque de cette religion : le plus grand nombre pourtant s'accordait à dire qu'elle a pris naissance vers le milieu du siècle dernier, en la personne de Abd-ul-Ouhab, arabe, né à Neldsg, qui joignit, à toutes les connaissances qu'il avait pu acquérir à Bassora, à Bagdad et en Perse, un esprit ardent et exalté, et de plus l'ambition de commander aux hommes en les trompant.

Abd-ul-Ouhab, absent depuis quelques années, parut dans sa patrie comme un inspiré : il était instruit, il étonna; il parlait au nom de Dieu, il se fit écouter; il était éloquent, il persuada. La religion qu'il présentait, dégagée des aumônes, des ablutions et de toutes les puériles cérémonies du mahométisme, dispensant du jeûne long et pénible du ramazan, devait plaire à des hommes pauvres, presque toujours errans sur des déserts arides; à des hommes dont la nourriture est peu abondante, peu variée : elle ramenait d'ailleurs à la croyance pure et simple d'un Dieu toujours juste, toujours bon, toujours prêt à pardonner les fautes qui se commettent dans ce monde d'imperfection et de faiblesse.

Niébuhr, dans la description qu'il a donnée de l'Arabie, dit aussi que le fondateur de cette religion était un Arabe, nommé Abd-ul-Waheb, qui s'était appliqué, fort jeune encore, à l'étude des sciences. A son retour de la Perse il établit dans sa patrie une nouvelle doctrine que tous les scheiks arabes de la tribu de Beni-Chaleb embrassèrent peu à peu. A la mort de Abd-ul-Waheb, son fils

Mahomet fut, comme lui, reconnu par toute la tribu, le chef suprême de la nouvelle religion (1).

---

(1) Tous les journaux ont parlé, il y a un an, des entreprises des Ouhabis sur les frontières occidentales de leurs déserts, de leur marche sur la Mecque et Médine, et de la menace qu'ils faisaient d'aller en Égypte. On lit dans le *Moniteur* du 3 prairial an 12, que douze mille Ouhabis fondirent à l'improviste, le 2 avril 1802, sur Iman-Hossein ou Mesched-Hossein, et y mirent tout à feu et à sang après avoir fait un butin immense.

CHAPITRE XVI.

Productions des environs de Bagdad. Substances alimentaires. Combustibles. Industrie des habitans. Commerce de la Turquie avec l'Inde et la Perse par Bagdad, Bassora et le golfe Persique.

PRODUCTIONS. SUBSTANCES ALIMENTAIRES.

LES productions des environs de Bagdad et de Bassora consistent principalement en dattes, en riz, orge, froment et grains de toute espèce. Le citron et ses variétés y sont fort abondans : on n'y cultive pas l'oranger, quoiqu'il soit très-probable qu'il y réussirait complétement; mais son fruit est remplacé par le limon doux, qui n'a pas cependant la saveur et le parfum de l'orange. Les abricots y sont excellens, et les prunes de médiocre qualité. Les raisins y viennent assez mal, et la figue non plus n'y est pas bonne : ils réussissent l'un et l'autre très-bien sur les premiers coteaux qui se trouvent au nord-est de Bagdad, à dix ou douze lieues du Tigre.

La datte de Bassora est bien supérieure à celle d'Égypte et de Barbarie : elle y offre aussi beaucoup plus de variétés. Nous avons dit ailleurs, qu'en entassant ce fruit pour le conserver et pouvoir le transporter, on retirait par expression un sirop qui avait le goût mielleux du fruit. On retire aussi des dattes les plus communes et les moins chères, une eau-de-vie pour le moins aussi bonne que celle du raisin. La datte, dans ces contrées, est l'aliment le plus commun du peuple : la moins chère n'y vaut pas un sou la livre; les plus estimées ne s'y vendent que deux ou trois sous.

Le mûrier blanc et le mûrier noir se plaisent dans ce climat chaud et sec, et l'on y élèverait fort bien le ver-à-soie si l'on voulait s'en donner la peine. Nous avons vu quelques pieds de caroubier et quelques jujubiers. Les napcas sont très-beaux, et en

très-grand nombre dans les cours et les jardins. Leur fruit est assez estimé à Bagdad.

Quoique ce climat se prête à la culture d'un très-grand nombre de végétaux, nous croyons cependant que les arbres des pays les plus chauds n'y prospéreraient pas aussi bien qu'en Égypte, attendu que, s'il est plus chaud l'été, il est aussi bien plus froid l'hiver. C'est pour cette raison que le henné, par exemple, n'est point dans ces contrées, et que le bananier et la canne à sucre ne pourraient y réussir à moins qu'on ne les cultivât à la partie la plus méridionale, aux environs du golfe, où le froid ne se fait jamais sentir.

On cultive avec succès à l'orient du Tigre et du fleuve des Arabes, le coton, le sésame, le tabac et la garance. On a introduit depuis peu la culture de l'indigo aux environs de Schuster.

On n'est pas dans l'usage, en Orient, d'envoyer le bœuf aux boucheries, soit qu'il y soit moins bon qu'en Europe, soit qu'on préfère de le conserver pour les travaux agricoles ou pour faire mouvoir les machines hydrauliques. On élève dans la Babylonie le bœuf ordinaire, le buffle et le bison; mais ils y sont peu multipliés, et le dernier y est beaucoup plus rare que les autres. On ne mange pas non plus le chameau, quoique sa chair soit fort estimée : ce n'est qu'aux grandes fêtes et à quelque événement extraordinaire que les Arabes tuent un jeune chameau pour le manger. On ne voit aux boucheries que le mouton à large queue : il y est très-abondant et très-bon. Lorsque nous étions à Bagdad il valait cinq paras l'ocque, un peu moins de deux sous la livre. Il est fourni par les Arabes, les Curdes et les Jésides. L'agneau se vend au même prix : on en mange pendant sept ou huit mois.

Le sanglier est très-commun dans toutes ces contrées : il se tient toute l'année sur les rives du Tigre et de l'Euphrate; il est répandu dans toute la Mésopotamie; il habite aussi les montagnes qui séparent la Perse de la Turquie. Sa chair est très-délicate, mais il ne paraît jamais ni aux boucheries ni aux marchés. Les Arméniens osent rarement se permettre d'en manger, même en cachète. Des Arabes nous en ont apporté plusieurs fois de très-gros, qu'on leur payait deux ou trois piastres.

La volaille est très-commune à Bagdad, surtout dans les villages situés à l'orient du Tigre. On a une poule ou un très-gros poulet pour six paras, et un pigeon pour un ou deux. Les francolins (1) ne se payaient que deux paras. Cet oiseau est très-commun à l'orient du Tigre, depuis Mossul jusqu'à Bagdad, mais il est rare dans les marchés : on n'y voit pas non plus le lièvre, quoiqu'il soit très-commun dans les déserts et dans tout le Curdistan : leur rareté provient de ce que les Musulmans ne mangent presque jamais aucun gibier. On a, l'hiver, des oies sauvages en très-grande quantité : on les prend au moyen des faucons élevés pour cette chasse. Les gazelles, que l'on prend aussi au moyen des faucons, ne sont mangées que par les pauvres, quoique la chair soit reconnue être excellente.

Les Arabes et les Turcs mangent en général fort peu de poisson. Les deux fleuves cependant, ainsi que le golfe Persique, leur en fourniraient une abondante quantité, car ils sont excessivement poissonneux toute l'année. Il y a beaucoup de Musulmans dans ces contrées, qui poussent le scrupule au point de ne pas manger d'autres productions animales que le mouton et la poule.

Les légumes, tels que pois, féves, haricots, et les herbages, tels que navets, choux, oseille, sont très-abondans et assez variés. On y trouve presque tous ceux que nous avons dit être en Égypte : on y trouve aussi toutes les variétés de melon, concombre, pastèque, courge et melongène.

Nous avons vu au printems une espèce de truffe, très-différente de celle d'Europe pour le goût, la forme et la couleur : elle est grisâtre intérieurement, et d'une couleur obscure au dehors ; elle est moins bonne, moins parfumée, mais elle est moins indigeste. La consommation de cet aliment est très-considérable pendant deux ou trois mois. Je crois qu'on ne sait pas conserver cette truffe, comme en Europe, pour le reste de l'année. On la retire de tous les déserts de la Mésopotamie et du nord de l'Arabie.

---

(1) *Tetrao francolinus* Linn. Espèce de perdrix un peu plus grosse que celles d'Europe.

On connaît fort peu la châtaigne à Bagdad : il en vient cependant de la Médie et du Curdistan, ainsi que des noix et divers autres fruits d'Europe. Il vient aussi de ces contrées des glans doux. Nous les avons goûtés : ils valaient beaucoup moins que la plus mauvaise châtaigne ; aussi les abandonne-t-on à la classe du peuple la plus indigente.

Combustibles.

Le bois est aussi rare à Bagdad qu'en Égypte : celui qu'on emploie à la menuiserie vient du Curdistan et des frontières de la Perse : c'est le chêne, le platane, le noyer et le sapin qui croissent sur ces montagnes. On se sert aussi quelquefois du mûrier et du napca. On brûle dans les cuisines, le tamaris et le saule que l'on coupe aux bords des rivières qui se jettent dans le Tigre, ou sur les terrains souvent inondés par les deux fleuves. On brûle aussi les broussailles de liciet et d'acacie (*lycium* et *mimosa*), qu'on retire des déserts ; mais le plus souvent on a recours à la fiente des animaux domestiques, dont on forme des gâteaux avec la paille hachée, et qu'on enduit quelquefois de bitume.

Il est rare qu'on ait besoin de se chauffer ; mais lorsque le froid se fait trop vivement sentir, on a recours au mangal (1), sur lequel on met des charbons faits avec le tamaris, que l'on allume dans la cour, et que l'on place au milieu de la chambre.

Les riches s'éclairent avec la cire, la graisse et l'huile ; mais les pauvres ne font usage que du bitume coulant des environs de Kerkouk.

Industrie.

On fabrique à Bagdad des étoffes rayées en soie et coton, et des étoffes en soie grossière ou filoselle venant du Guilan : les Arabes en font des chemises. On fabrique des toiles de coton, lâches, assez grossières, sur lesquelles on imprime des dessins peu brillans ; elles sont destinées à l'usage des femmes, des enfans et des pauvres. On

---

(1) *Voyez* tom. I, pag. 231.

y fait aussi de grosses toiles de coton imprimées, pour matelas, couvertures, etc. On en exporte quelques-unes dans tout le Curdistan. Mais ce qui occupe le plus d'ouvriers, ce sont des carrés-longs en velours de soie, rayés et encadrés, dont on fait des coussins, et dont on recouvre les sophas ou divans. Il en passe beaucoup à Mossul, Diarbékir, Alep et Damas. On fabrique aussi quelques marroquins qui se consomment dans la ville.

On travaille fort peu l'or et l'argent ; mais on fait assez bien divers ustensiles de cuivre à l'usage des habitans.

Commerce.

Après l'Égypte, aucune contrée n'est plus avantageusement située pour servir d'entrepôt à un grand commerce, pour lier l'Europe avec les Indes orientales, que la Syrie et la Babylonie ; car si l'Égypte communique avec l'Océan indien par la Mer-Rouge, les deux autres confinent au golfe Persique, dont la position, plus orientale, lui donne quelques avantages sur l'autre. L'Égypte présente, de l'une à l'autre mer, un trajet fort court qu'un grand fleuve et des canaux parcourent en grande partie. La Babylonie est traversée, il est vrai, par deux fleuves, mais il reste encore, de l'endroit où ils cessent d'être navigables, un grand espace à franchir pour se rendre à la Méditerranée, qui ne laisse d'autres ressources que celle des caravanes.

Cependant, malgré ce long trajet que les marchandises ont eu à parcourir pour arriver du golfe Persique à Babylone au moyen du fleuve, et de Babylone aux ports de Syrie en les transportant par terre, le commerce de l'Inde avec l'Europe a eu presque toujours lieu par cette voie, jusqu'à la découverte de la route de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance.

Lorsque l'Égypte, sous les successeurs d'Alexandre, eut couvert de ses vaisseaux la Méditerranée et le golfe Arabique, et eut considérablement agrandi son commerce maritime, celui qui se faisait auparavant par le golfe Persique, Babylone, Palmyre et Tyr, dut nécessairement diminuer, attendu que les communications de la Méditerranée avec la mer des Indes étaient beaucoup plus courtes

par le golfe Arabique, les transports moins coûteux et les dangers moins grands. Tyr déchut alors rapidement de son ancienne splendeur, mais Palmyre se soutint; elle parvint même, par les rapports qui s'étaient établis entre les Parthes et les Romains, à un degré d'accroissement et d'opulence, qui suppose qu'elle fut presque le seul entrepôt d'un commerce très-étendu. Il est probable que Palmyre aurait joui jusqu'à présent des avantages que lui procurait sa position si elle n'eût été détruite par les Romains, si l'Orient n'eût été bouleversé ensuite par les Arabes, les Croisés et les Turcs.

Palmyre, située à quatre journées de caravane de l'Euphrate, à neuf ou dix de Babylone, à cinq de Damas, à trois ou quatre d'Emesse et de l'Oronte; Palmyre, la dernière ville de la Syrie, parce qu'elle était la dernière qui eût de l'eau douce en abondance et un territoire productif, dut, par sa position, être l'entrepôt du commerce que Tyr et toute la Syrie, la Grèce et tous les ports de la Méditerranée firent avec le golfe Persique, la Perse méridionale et l'Arabie, parce que ce commerce ne pouvait se faire avec autant d'avantages par le golfe Arabique avant la formation des ports d'Alexandrie, avant le creusement du canal qui joignit le Nil à la Mer-Rouge, avant la création d'une marine, avant qu'on eût détruit dans ce pays le préjugé qui faisait regarder comme flétri l'homme qui se vouait à l'état de marin; et, lorsque la majeure partie du commerce de l'Orient se fût concentrée en Égypte, lorsque Tyr, Sidon, Aradus eurent cédé à Alexandrie l'empire des mers, Palmyre néanmoins fut encore très-florissante, parce qu'il y avait un grand nombre de villes opulentes dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Arménie, la Babylonie et la Perse, qui avaient besoin d'un entrepôt commun pour le commerce qu'elles faisaient entre elles, et pour celui qui continua d'avoir lieu entre la Méditerranée et le golfe Persique.

Les Arabes ayant transporté à Bagdad le siége de leur Empire, le commerce de l'Inde reprit en grande partie sa première route. Palmyre n'existait plus, mais Alep et Damas la remplacèrent. Le commerce de l'Inde, depuis lors, a continué de se faire par le golfe Persique

Persique bien plus que par l'Égypte, parce qu'il convenait mieux aux Musulmans de prendre cette route.

Lorsque les empereurs d'Orient ne possédèrent plus l'Égypte, la Syrie et la Mésopotamie, les productions de l'Inde arrivèrent à Constantinople par une route qui en devait augmenter considérablement la valeur. Elles remontaient l'Indus jusqu'à Atock : là, elles étaient transportées par des chameaux à Caboul, puis à Balch, d'où elles se rendaient à l'Oxus; elles descendaient ce fleuve jusqu'à la mer Caspienne, où on les embarquait pour le Volga; elles remontaient le Volga pendant quelques jours, puis étaient transportées par terre jusqu'au Tanaïs, d'où elles descendaient au Pont-Euxin, et arrivaient de là à Constantinople. Mais on prenait plus ordinairement la route de Moultan, Candahar, Hérat et Astérabat, où l'on embarquait les marchandises pour le Volga. Quelques-unes traversaient le nord de la Perse, et venaient dans la Mer-Noire par la Géorgie, ou bien elles allaient de la Perse dans l'Arménie, et s'embarquaient à Sinope ou Trébizonde pour se rendre de là à Constantinople.

La découverte de la route de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance, et l'établissement des Européens dans l'Amérique méridionale, dûrent nécessairement opérer dans le commerce une grande révolution, puisque, d'une part, l'Europe trafiqua directement avec l'Orient, et qu'elle transporta, de l'autre, dans ses colonies américaines, la plupart des productions de l'Inde. Cette découverte, au reste, ne fut pas seulement amenée par cet esprit inquiet et agité que montrèrent les Portugais à la fin du quinzième siècle; elle fut le résultat du besoin impérieux qu'on avait des drogues, des épiceries et des marchandises de l'Inde, qu'on ne pouvait plus se procurer qu'à des prix exorbitans, soit que les Arabes pillassent plus fréquemment les caravanes, soit que les Turcs les surchargeassent d'impôts, soit que Venise, par qui se faisait alors tout le commerce de l'Orient, eût voulu doubler ses bénéfices. Mais cette découverte, en détournant pour l'Europe la route du commerce de l'Inde, n'empêcha pas que les Musulmans ne continuassent à retirer par l'Égypte, et surtout par le golfe Persique,

toutes les productions de l'Orient dont ils continuèrent de faire usage.

Le commerce que font aujourd'hui les Turcs par cette dernière route serait bien plus considérable si le golfe Persique n'était pas ordinairement infesté de pirates, si les péages que les Arabes exigent sur l'Euphrate étaient ôtés, si les droits perçus par le pacha de Bagdad étaient modérés, si le danger que courent presque toujours les caravanes qui se rendent à Alep et Damas n'existait plus. Bassora est plus à portée que Suez de l'Océan indien. Le golfe Persique, moins étendu, plus oriental que le golfe Arabique, permet à un navire de se rendre de Bassora à Surate, à Bombay, au Malabar et même au Bengale, bien plus promptement que de Suez : le retour est également bien plus prompt, parce que les vents y sont plus variables. Le golfe Persique d'ailleurs présente plus de ports que le golfe Arabique.

Malgré ces avantages, nous croyons toujours que la route de l'Inde, par l'Égypte, doit être préférée à l'autre, comme la plus courte pour des marchandises, et surtout comme la moins chère. En Égypte, on n'a qu'un désert de vingt-quatre lieues à franchir : il y en a près de deux cents de la Babylonie à la Méditerranée. On ne compte pas quarante lieues du Caire à la mer par le Nil : il y en a cent de Hellé ou de Bagdad au golfe Persique. Au reste, il est à desirer qu'il s'établisse dans ces deux contrées un gouvernement régulier : elles ne manqueraient pas de rivaliser d'activité et d'industrie, et chacune trouverait dans sa position des avantages qui manquent à l'autre. On n'abandonnerait pas pour cela la route du Cap de Bonne-Espérance ; le commerce n'en saurait trop avoir : il n'aura jamais assez de moyens d'éviter le monopole des nations, et se soustraire aux pirates, aux corsaires, aux péages et aux douanes.

Presque toutes les marchandises qui viennent aujourd'hui du golfe Persique sont portées de Bassora à Hellé, d'où elles sont obligées de se rendre, par terre, à Bagdad : elles ont pris cette route, parce qu'il est plus aisé de remonter l'Euphrate que le Tigre. Les droits à payer à Bassora sont de sept et demi pour cent par les

nationaux, quelle que soit leur religion, et de trois pour cent par les Européens. En sortant de cette ville pour se rendre à Bagdad, elles ne sont pas visitées; mais elles paient sept péages si elles remontent l'Euphrate. Le premier est acquitté en sortant de Bassora : il est de cinq piastres par ballot; le dernier est de trois piastres, et se paie à Hellé : les autres sont moindres. Les Européens ne paient que moitié. Les bateaux qui remontent le Tigre évitent cinq péages : ils ne paient que celui de Bassora et celui de Korna; mais ils ne prennent cette route que lorsque les eaux sont très-hautes : ils entrent alors dans l'Euphrate à Korna, et prennent, vingt lieues plus loin, un canal nommé Hay (serpent), qui les conduit au Tigre.

En entrant à Bagdad, de quelque part qu'elles viennent, les marchandises des nationaux paient huit et demi pour cent si elles sont reconnues être *marchandises de poids*, et cinq pour cent si elles sont désignées *marchandises précieuses*. Les droits sont perçus suivant les prix courans. On nomme marchandises de poids les métaux, le café, le tabac, le poivre, le sucre; en un mot, toutes celles qui se pèsent. On nomme marchandises précieuses les étoffes, quelles que soient leur qualité et leur valeur.

Les Européens paient trois pour cent pour toutes sortes de marchandises.

En sortant de Bagdad rien ne paie, et on ne visite point.

Les marchandises qui vont à Bassora par le Tigre ou l'Euphrate, n'ont aucun péage à payer : les Arabes exigent seulement quelques présens. Mais elles paient à Bassora sept et demi pour cent, comme celles qui viennent du golfe; et, en sortant pour se rendre en Perse, à Mascate ou dans l'Inde, elles paient cinq pour cent. Les Européens ne paient jamais que trois pour cent.

Les caravanes d'Alep à Bassora, par le désert, paient de même. Celles de Damas se rendent presque toujours à Bagdad, et, depuis quelque tems, toutes celles d'Alep s'y rendent aussi. Il n'y a aucun droit à payer dans le désert; mais les chefs des caravanes font toujours quelques présens aux hordes arabes qu'ils rencontrent.

Exportations.

Ce n'est pas l'Europe seule qui est obligée de payer avec son or et ses autres métaux, les riches et abondantes productions qu'elle retire de l'Inde : la Turquie voit s'écouler par le même canal presque tous ceux que l'Europe lui fournit. C'est en sequins vénitiens, hollandais et hongrois, en vieux sequins turcs et en vieilles piastres qu'elle solde toutes les marchandises qui lui viennent du golfe Persique. Il s'écoule par cette voie au-delà de dix millions de piastres turques. Cette somme serait beaucoup plus forte si la Turquie ne fournissait à l'Inde quelques objets de valeur, ainsi qu'on le verra plus bas.

On évalue à cinq millions de piastres l'argent qui passe en Perse, et à un million les marchandises d'Europe qui sont données par les Turcs, en paiement de celles qu'ils retirent de la Perse ou de l'Inde.

Il passe dans l'Inde, par la voie de Bagdad, beaucoup de cuivre en pain des mines de l'Asie mineure, ainsi qu'une très-grande quantité de vieux cuivre qui est apporté de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Natolie et du Curdistan.

Les noix de galle sont encore un objet important : il en passe beaucoup dans l'Inde. Il arrive aussi de l'Asie mineure un peu d'opium et un peu de gomme adragant. Bagdad, Kerkouk et Mossul expédient quelques ballots de garance, nommée *foua*.

On envoie beaucoup de dattes à Kermancha, Amadan et au nord de la Perse. On y envoie aussi un peu de riz. On embarque à Bassora pour Mascate, Surate et le golfe de Cambaye, des dattes, du riz, et quelquefois du froment et de l'orge.

Les plumes à écrire dont se servent les Persans et les Turcs, sont fournies par un roseau qui croît sur les bords des rivières, à l'orient du fleuve des Arabes : il en passe une très-grande quantité aux Indes.

Les chevaux élevés par les tribus arabes qui sont à l'occident de Bassora et de Bagdad, sont très-estimés dans l'Inde. Il en passe chaque année un grand nombre à Surate et au Guzurate.

MARCHANDISES D'EUROPE.

Les satins, les velours, les étoffes en or et en argent de Lyon, les moires, etc. se consomment en Turquie : il en vient souvent à Bagdad pour se répandre en Perse et jusqu'au Candahar.

Les draps de France vont en Perse et jusqu'au Candahar : les qualités les plus recherchées sont les londrins seconds, des fabriques du Languedoc.

Lorsque les Européens étaient établis dans le golfe Persique et à Ispahan, il se faisait une grande consommation de draps et autres produits manufacturés de l'Europe. Sous Kérim-Khan, les Anglais vendaient encore à Bassora et à Bouscher, des draps pour la valeur d'un million; ils étaient destinés pour la Perse. Ils n'en vendent presque plus à présent, et voici quelle en est la raison. Autrefois le gouvernement anglais forçait la compagnie des Indes orientales à acheter annuellement des fabriques d'Angleterre, une certaine quantité de draps, qu'elle vendait à perte à Bender-Abassi. Ayant perdu ce comptoir, la compagnie fit passer ses draps à Bouscher et à Bassora. Tant que les draps anglais furent vendus à perte, ceux des autres nations ne purent entrer en concurrence. Mais depuis que la compagnie est devenue libre, quant à cet objet, le prix des draps a beaucoup augmenté à Bassora et dans les ports du golfe, et alors ceux des Français ont pu être vendus à meilleur marché.

Il n'est pas douteux que les Français, dont les draps sont moins chers, et dont la qualité est plus estimée dans ces contrées, ne puissent donner un jour, à cette branche de commerce, tout le développement dont elle est susceptible. Il faudrait pour cela avoir des établissemens à Bassora. Les vaisseaux expédiés de France auraient leur chargement en draps, quincaillerie, étoffes de Lyon, etc. pour Mascate, Bassora et les ports de Perse. Ils feraient leur retour, soit en comestibles de Bassora pour Mascate, en cuivre et dattes pour Surate, où ils prendraient leur chargement pour l'Europe. Ils pourraient également charger des comestibles et du goudron minéral ou bitume de Hit pour l'Ile-de-France.

Les galons de Lyon sont un très-grand objet de consommation

pour tout l'Empire othoman : il en passe très-peu en Perse; mais on en consomme beaucoup à Bagdad. On a voulu imiter à Constantinople les plus communs, sans avoir pu parvenir à les faire aussi beaux, et à les donner à aussi bon marché.

Les aiguilles sont un objet assez considérable; il en passe beaucoup en Perse : les plus communes sont les plus recherchées, parce qu'elles sont moins chères.

Les montres et tous les objets de quincaillerie ne sont pas d'un débit assez prompt : il en vient fort peu.

Le fer en barre, l'acier, les clous, l'étain, le minium, la céruse, le fil d'archal, le laiton en feuilles ou en fil, les lames fines de laiton jaune et blanc de Nuremberg, qu'on nomme *lametta*, viennent à Bagdad par terre, pour être transportées en Perse et quelquefois dans l'Inde.

La verroterie de Venise est envoyée, par cette voie, dans l'Inde et en Perse.

Les verres de Bohême, tels que flacons, plats, narguils, vases à boire, vases à confiture, dorés, sont achetés dans toute la Turquie : il en passe beaucoup en Perse par Bagdad et Bassora.

Il passe quelquefois dans l'Inde une petite quantité de cochenille venue de Marseille à Alep. Il vient aussi, par la même voie, du corail travaillé : le plus beau passe dans l'Inde; le moins beau est porté en Perse : celui qui est carié ou d'une qualité très-inférieure est acheté par les Arabes.

Le succin transparent et d'un beau jaune est recherché en Perse, en Arabie et dans les Indes : c'est un objet de commerce assez considérable à Bagdad. L'opaque est consommé dans toute la Turquie, principalement pour les pipes. Il passe très-peu de celui-ci aux Indes et en Perse.

IMPORTATIONS.

Sucre.

Le sucre de l'Amérique, étant supérieur à celui de l'Inde, est toujours préféré lorsque le prix n'en est pas trop haut. Il en vient

néanmoins beaucoup de Batavia et du Bengale pour la consommation de Bagdad et de l'Arabie : il en passe aussi en Perse.

Café.

Il arrive chaque année à Bassora et Bagdad cinq à six mille fardes de café, qui se consomment dans la Mésopotamie, le Curdistan et l'Arménie : il en passe très-peu en Perse. On en porte assez souvent à Alep et Damas.

Tabac.

Le tabac de Perse, nommé *tombak*, vient d'Ispahan et de Schiras à Bagdad, d'où il est transporté à Damas, Alep et Constantinople. Le même est cultivé aux environs de Bagdad, en très-grande quantité : celui-ci va dans toute la Turquie. Le tombak de Schiras passe pour la première qualité ; celui d'Ispahan pour la seconde : celui de Bagdad est le moins estimé. On évalue l'exportation du dernier à dix mille balles, dont le prix est à peu près de cinquante piastres la balle ; ce qui fait un million de francs de notre monnaie. Le transport jusqu'à Constantinople en double le prix. Ce tabac est très-fort, et n'est consommé que pour les narguils. Sa fumée serait trop âcre si elle n'était mitigée par le vase rempli d'eau, qui sépare le tabac du tuyau de la pipe. Le tombak n'est si âcre que parce que la plante de tabac a acquis presque toute sa maturité. On emploie d'ailleurs, non-seulement les feuilles, mais les côtes, la tige et toute la plante : c'est la même espèce que celle que nous cultivons en Europe, et qu'on cultive dans tout le Levant.

Indigo.

Depuis dix ou douze ans l'indigo de l'Amérique étant devenu beaucoup plus rare, et beaucoup plus cher en Turquie et en Perse qu'il n'était auparavant, la culture de la plante qui le fournit, a prodigieusement augmenté à Lahor, Moultan et aux environs du golfe de Cambaye. L'indigo qu'on y fait est presque aussi bon que celui de Saint-Domingue. Une partie de cette denrée est portée à Surate ; l'autre prend la route de terre par Caboul, Candahar, et

est versée dans toute la Perse et dans toute la Turquie asiatique. Il est à présumer que cette branche d'industrie sera bientôt perdue pour les Européens, et que l'indigo qu'on fabriquera à l'orient de l'Indus, suffira pour l'Empire othoman et la Perse. On en fabrique aussi depuis peu à Shuster, situé au nord-est de Bassora. Nous avons dit ailleurs qu'on en faisait beaucoup en Égypte.

Drogues.

L'adragant, l'ammoniac, le galbanum, l'assa-fétida, le sagapenum, l'opoponax, le bdellium, la sarcocolle, viennent de la Perse, et sont transportés à Alep et Damas pour passer de là en Europe.

La myrrhe, l'aloés et l'encens viennent du sud de l'Arabie et de la partie orientale de l'Afrique, et passent quelquefois par Bagdad pour se rendre à Alep et Damas.

Le benjoin et le bois d'aloés ou bois d'aigle, ou kalembar, viennent de l'Inde, et passent à Bagdad pour se répandre dans toute la Turquie. Constantinople en consomme une très-grande quantité. Le dernier est un bois très-résineux, que l'on croit appartenir à un arbre nommé *agalloche*, figuré par Rumph dans son *Herbier d'Amboine* (1).

Salep.

On apporte du nord et de l'orient de la Perse deux sortes de salep, l'un qui est petit, transparent, enfilé par un fil de coton : c'est celui qui est envoyé d'Alep dans toute l'Europe, et qu'on croit être la racine bulbeuse de l'*orchis morio*. L'autre, beaucoup moins cher, trois ou quatre fois plus gros, n'est pas connu des Européens : il appartient, comme l'autre, à un orchis. Ils sont nommés tous les deux, à Bagdad et à Ispahan, *salebiéh*.

Rhubarbe.

La rhubarbe vient par la Perse : elle se rend à Bagdad, et de là à Alep. Il en arrive beaucoup à Smyrne par Hérat, Mesched, Casbin, Tauris, Erserum et Tocat.

(1) Tom. II, p. 235, pl. 79 et 80. Linné nomme cet arbre *Excœcaria agallocha*.

Séné.

Séné.

Les mêmes bâtimens qui apportent de Moka à Bassora, du café, apportent aussi une très-grande quantité de séné, qui se répand à la partie orientale de la Turquie : il en passe beaucoup en Perse.

Myrobolans.

Les Orientaux font bien plus usage de ces fruits que les Européens : ceux-ci y ont presque renoncé depuis qu'ils ont d'autres substances purgatives et astringentes qui valent autant, et sont moins chères. Il arrive à Bagdad beaucoup de myrobolans confits au sucre : ils sont agréables, et point du tout purgatifs.

Térébenthine.

Sur les montagnes du Curdistan et sur celles qui séparent la Perse de l'Empire othoman, on obtient par incision du tronc d'un térébinthe, qui nous a paru le même que celui de Scio, une térébenthine liquide, transparente, d'une belle couleur de succin, dont la consommation se fait en Perse et dans les contrées les plus orientales de la Turquie. Les Curdes l'apportent à Bagdad dans des bouteilles faites avec trois ou quatre couches d'une sorte de parchemin : elles contiennent un peu plus d'une pinte : j'en ai deux bouteilles. En traversant le nord de l'Arabie, la chaleur a fait couler, à travers le bouchon qui est en bois, un peu de cette térébenthine; elle ressemble à du mastic. Mise sur des charbons ardens, elle répand une odeur très-agréable, qui approche un peu de celle de l'encens.

On retire d'une autre espèce de térébinthe qui croît sur les montagnes du Farsistan, du Laurestan et du Kerman, une sorte de mastic peu différent de celui de Scio : les femmes, dans quelques provinces de la Perse, le tiennent dans la bouche, et le mâchent pour donner une bonne odeur à l'haleine et conserver les dents. Nous n'avons vu ce mastic qu'à Ispahan.

On vend à Bagdad, comme aliment, des fruits de térébinthe qui appartiennent évidemment à deux ou trois arbres différens : on en voit un, entre autres, qui a cinq ou six lignes de diamètre, et dont l'amande est aussi grosse qu'un pois : on y voit aussi le fruit de celui qui fournit la térébenthine dont nous venons de parler; il est beaucoup plus petit. Ils arrivent très-salés, sans doute pour empêcher que l'amande ne rancisse.

Épiceries.

Le poivre, la canelle, le cardamome, la zédoaire, le galanga, le gingembre, la muscade, viennent en assez grande quantité de l'Inde, et passent à Alep, Damas et Constantinople : il s'en répand un peu dans l'Asie mineure. On apporte aussi une petite quantité de gingembre et de muscade confits au sucre.

Élémi.

Cette résine, qui diffère de l'élémi d'Amérique, vient de l'intérieur de l'Arabie et de la partie orientale de l'Afrique. Les Arabes la nomment *laden* : on croit qu'elle est produite par une espèce de balsamier ou *amyris*.

Musc.

Les caravanes qui viennent du Candahar, du Moultan, du Tibet, de Samarcand, apportent à Bagdad une très-grande quantité de musc. On sait que l'animal qui le produit, vit dans les contrées un peu plus orientales que celles que nous venons de nommer. Les Turcs et les Persans font une très-grande consommation de musc; il est la base de presque tous leurs parfums : ils l'emploient aussi comme aphrodisiaque.

Ambre gris.

Cette substance vient, à Bagdad, des côtes orientales d'Afrique. Un Arabe qui avait beaucoup voyagé sur cette côte, en me

donnant un assez gros morceau d'ambre, me dit que cette substance était produite par les déjections de très-gros poissons (des cétacées) qui se nourrissaient de sèches. On en avait dit autant à Clusius : c'était aussi l'opinion des médecins arabes ; c'est celle qu'ont adoptée aujourd'hui les naturalistes. On sait qu'on trouve dans l'ambre beaucoup de becs de sèches, et on sait aussi que la liqueur noire de la sèche a une odeur qui approche de celle de l'ambre et du musc. L'encre de la Chine, qui est faite avec le noir de la sèche, conserve la même odeur.

L'ambre gris est employé comme parfum par les Orientaux ; il entre avec le musc et le bézoard dans les pillules aphrodisiaques.

Schals de Cachemire.

Il arrive chaque année à Bagdad, par les caravanes de Perse, pour une valeur d'un million de piastres de schals de Cachemire, qui se répandent dans toute la Turquie. On en fait souvent passer à Constantinople par la voie des Tartares que le pacha expédie. La Perse envoie aussi ses schals de Kerman, qui n'ont ni la beauté ni la finesse des autres. Les schals de Cachemire sont faits avec le duvet interposé parmi le poil des chèvres du Tibet ; les autres avec tout le poil des chèvres de Kerman. Les uns coûtent cent cinquante ou deux cents piastres à Bagdad ; les autres, de vingt à vingt-cinq.

Soie. Étoffes de soie.

Il vient à Bassora et à Bagdad des soies du Guilan, des soies du Bengale et des soies de la Chine ; elles passent presque toutes à Alep et Damas : il s'en consomme fort peu à Bagdad. Celles du Bengale sont les plus belles : on préfère ensuite les soies du Guilan à celles de la Chine ; celles-ci sont moins souples et plus grossières. Erbil, Kerkouk et toute la partie méridionale du Curdistan fournissent à Bagdad une très-petite quantité de soie qu'on emploie dans les fabriques.

On apporte une très-grande quantité d'étoffes de soie pure ou de

soie et coton, de Surate et Guzurate : elles sont unies ou rayées, à fleurs en soie, à fleurs en or ou en argent. Il en vient aussi du Bengale, unies ou rayées : celles-ci vont en Arabie.

Les étoffes de soie et coton, rayées ou unies, qui se font à Damas et Alep, se répandent dans toute la Turquie : il n'en vient à Bagdad et Bassora que pour la consommation de ces deux villes et des environs.

Coton. Mousselines et toiles.

Le meilleur coton, le plus fin, celui qui est le plus propre à la fabrication des belles mousselines, est récolté dans le royaume de Bervoidje, près de Surate : il en vient beaucoup en laine à Bassora. On y apporte aussi environ trente mille ocques de coton filé, qui passent à Mossul, Damas et Alep. Il se vend ordinairement vingt piastres l'ocque; ce qui fait à peu près une somme de 1,200,000 fr.

Devil, port situé près l'embouçhure de l'Indus, fournit à Bassora et à toutes les villes du golfe Persique, du coton plus grossier, que l'on emploie à des toiles pour chemises, et surtout à des toiles pour voiles. On fabrique beaucoup de toiles à voiles, avec ce coton, aux îles de Barrhein. Le midi de la Perse envoie aussi, pour les fabriques de Bagdad, de Damas et d'Alep, une qualité de coton, plus belle que celle qu'on récolte aux environs du Tigre.

Il arrive du Bengale beaucoup de mousselines et beaucoup de toiles de coton très-fines, ainsi que des toiles de coton, serrées, blanches ou imprimées, de diverses qualités et de divers prix. Elles sont envoyées de Madras, et sont fabriquées au Dianaum, situé au dessus de Masulipatan : elles sont connues en France sous le nom de *Perses*, parce que les premières nous furent apportées de la Perse. Les indiennes de Sadras, Madras et Pondichery sont également apportées en assez grande quantité à Bassora. Les blanches sont pour la Turquie, et les imprimées pour la Perse.

On fait à Surate de grosses toiles bleues, blanches ou rouges, mais plus ordinairement bleues, que l'on apporte à Bassora pour les Arabes.

Perles.

On pêche dans le golfe Persique, depuis Grain jusqu'au cap Mussendom, et autour des îles Barrhein, une très-grande quantité de perles, dont le produit, année commune, se monte à deux millions de piastres, ou environ 4,000,000 de francs. Les plus belles, les plus grosses et les plus précieuses, évaluées aux trois quarts de cette somme, sont portées aux Indes et à la Chine. Les autres viennent à Bassora pour se répandre en Turquie : il n'en passe presque point en Perse. C'est du Bengale qu'on apporte en Europe quelques perles, petites et rondes.

Les habitans des îles Barrhein appartiennent à la tribu arabe, connue sous le nom de *Béni-Khaleb*, qui est répandue sur la côte méridionale, un peu occidentale du golfe. Ces Arabes confinent, à l'occident, au pays de Neldjs ou Nedged. Ceux qui sont voisins de la mer sont tous domiciliés : ils vivent de la pêche, de la culture des terres et du produit de leurs dattiers. Quelques-uns fabriquent des abas qu'on transporte à Bassora : ceux qui sont à quelque distance des côtes, sont des Bédoins qui vivent sous la tente ; ils ont quelques troupeaux de moutons, et élèvent beaucoup de chameaux qu'ils vont vendre à Bassora et à Bagdad ; ils élèvent aussi des ânes d'une très-belle race.

Les îles de Barrhein, au nombre de cinq, deux grandes et trois petites, ont appartenu quelque tems aux Portugais. Lorsque ceux-ci furent contraints d'abandonner le golfe, elles furent soumises, comme auparavant, aux Arabes de la côte, jusqu'à ce que Nadir-Schah s'en empara, et en exigea un tribut. A la mort de ce roi, elles passèrent de nouveau entre les mains des Arabes, et eurent divers scheiks indépendans. En 1795, l'iman de Mascate s'adressa à Méhémet-Khan, régent de Perse, s'en fit céder la souveraineté, et menaça les Arabes de leur faire la guerre s'ils refusaient de lui obéir. Les Arabes, après quelque résistance, se soumirent, et s'obligèrent à lui payer un tribut.

L'air est mauvais dans ces îles, et les chaleurs sont excessives

pendant l'été. On évalue à quarante mille individus ceux qui sont occupés, en messidor, thermidor et fructidor, à la pêche des perles, ou qui vivent de ce produit. Ils n'ont pas d'autre métier ni d'autre occupation : ils doivent conséquemment vivre toute l'année de ce qu'ils ont amassé pendant les trois mois de travail, car ces îles ne fournissent que quelques dattes et un peu de coton : on n'y récolte presque pas de grains.

FIN DU TOME II.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

VOYAGE EN SYRIE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 5, *ligne* 33, de ne vouloir, *lisez :* de ne pas vouloir.
Page 28, *ligne* 3, aient, *lisez :* n'aient.
Page 33, *ligne* 17, construction, *lisez :* disposition.
Page 72, *ligne* 28, des Indes, *lisez :* des îles de l'Océan indien.
Page 108, *ligne* 25, Jafe, *lisez :* Jaffa.
Page 122, *ligne* 30, auraient resté, *lisez :* seraient restées.
Page 140, *ligne* 5, ils prolongent leurs jours, *lisez :* leurs jours s'y prolongent.
Page 171, *ligne* 1, de l'Amérique, *lisez :* de l'indigo américain.
Page 243, *ligne* 23, la ville, qui, *lisez :* la ville, laquelle.
Page 259, *ligne* 15, les, *lisez :* des.
Page 262, *ligne* 1, de l'ennemi, *lisez :* des ennemis.
Page 280, *ligne* 32, vino doro, *lisez :* vino d'oro.
Page 284, *ligne* 6, et se, *lisez :* et elle se.
Page 286, *ligne* 11, et embarrassans, *lisez :* et les bagages embarrassans.
Page 296, *ligne* 13, tellement, *lisez :* tant.
Page 310, *ligne* 31, et vaquer, *lisez :* et à vaquer.
Page 336, *ligne* 13, sous, *lisez :* sur.
Page 339, *ligne* 26, ils m'observèrent, *lisez :* ils me firent observer.
Page 346, *ligne* 17, dans, *lisez :* sur.
Page 360, *ligne* 7, tellement, *lisez :* tant.
Page 370, *ligne* 12, vue, *lisez :* vues.



